

NOTES ET DOCUMENTS

Les Origines de l'Assomption

Souvenirs de famille

Dieu seul !

TOME QUATRIÈME

TOURS
IMPRIMERIE A. MAME ET FILS

1898

CHAPITRE I

1857

L'ASSOMPTION À AUTEUIL – FONDATION DE LONDRES.

Le 10 août 1857, la communauté de Chaillot se transporta à Auteuil. Ce fut une grande joie pour toutes les Sœurs de s'éloigner du bruit de Paris et d'entrer dans un monastère régulier où la vie religieuse semblait prendre un cachet plus austère. Les Sœurs anciennes, qui avaient vu le commencement de l'œuvre et se souvenaient du petit appartement de la rue Férou, ne pouvaient s'empêcher d'être profondément émues en entrant dans ce beau monastère qui rappelait les constructions du moyen âge, avec ses cloîtres en ogives, ses longs corridors et son grand réfectoire monastique, et en se promenant dans ce parc aux bois touffus et aux allées ombragées qui se fermaient comme les arceaux d'une église. Tout portait au recueillement, à la prière, à l'action de grâces ; car il y avait là un témoignage visible de la bénédiction de Dieu sur cette œuvre qui avait eu pour fondement la pauvreté et l'espérance.

La joie des novices était sans mesure. Elles se croyaient revenues aux temps anciens et transportées comme par enchantement dans une abbaye bénédictine. Elles ne se lassaient pas d'admirer leurs petites cellules du second étage, très pauvres et placées sous les toits ; mais c'était si différent du grand dortoir jaune de Chaillot ! Placées là-haut comme le passereau solitaire du Roi-Propète, elles chantaient à Dieu leur reconnaissance. Le noviciat, avec ses belles pierres blanches et ses sentences qui faisaient parler les murs, leur paraissait un sanctuaire. On a dit plus tard que ce noviciat, dans les soubassements, était une épreuve pour les postulantes. Pour nous, c'était splendide. Mère Thérèse-Emmanuel nous faisait admirer comme il était bien pour des novices d'être logées dans les soubassements de la maison. « C'est leur place, elles doivent porter l'édifice qui s'élève et qui doit reposer sur les fondements de la pauvreté et de l'humilité. »

Les instructions de Mère Thérèse-Emmanuel étaient alors presque toutes inspirées par le nouveau monastère. Il ne s'agissait pas seulement d'avoir des murs religieux ; les novices, pierres vivantes, devaient devenir de véritables religieuses. « Les moindres manquements à la règle ou au silence seront bien plus graves dans ces lieux réguliers où tout porte au recueillement, nous disait-elle. Si ces murs nous aident à nous sanctifier et donnent à notre vie extérieure une forme plus monastique, c'est à nous à sanctifier les murs du monastère en en faisant un lieu de prière, de louange et d'action de grâces. »

Un jour, Mère Thérèse-Emmanuel nous dit : « Il faut nous renouveler dans cette maison nouvelle. Je voudrais que chacune de vous cherchât la vertu sur laquelle nous devons le plus appuyer pour augmenter la ferveur du noviciat. Pensez-y devant Notre-Seigneur, et demain je vous interrogerai. »

Nous cherchâmes en conscience, et, quand vint l'heure de la réunion, chacune dit ce qui lui paraissait le plus désirable pour l'édification générale. L'une dit : garder un silence plus absolu ; une

autre : avoir une tenue plus religieuse et plus recueillie ; une troisième : réciter l'office avec plus de ferveur ; une quatrième : se renouveler dans l'obéissance ponctuelle et la régularité. Bien d'autres pratiques furent suggérées, mais une dernière surtout nous frappa : « Il me semble, dit une Sœur, que dans ce grand monastère et le beau parc qui l'entoure, nous devons veiller à ne pas perdre l'esprit primitif de l'Assomption, cet esprit de pauvreté qui nous a fait aimer jusqu'ici ce qui était petit et incommode ; ne pas trop nous répandre dans la joie d'être plus grandement et d'être mieux, mais ne voir en tout cela qu'un moyen plus facile de servir Notre-Seigneur et une forme plus monastique donnée à notre vie. » C'était une vraie religieuse qui parlait ainsi. Mère Thérèse-Emmanuel fut frappée du sens profond de cette pratique et dit qu'il fallait l'adopter.

En réalité, la pauvreté de Chaillot, tout en prenant une autre forme, ne nous suivait pas moins à Auteuil ; les habitudes restaient les mêmes, ce qui faisait dire à une de nos élèves dont la tante avait essayé d'entrer chez nous : « Je savais bien que ma tante ne resterait pas au noviciat. On a de belles pierres à Auteuil, mais on ne dort pas sur des pierres et on n'est pas mieux nourri pour cela. Les habitudes confortables de ma tante ne pouvaient pas aller avec l'*anticonfortable* de l'Assomption. »

L'enfant disait vrai ; il n'y avait pas plus de confortable pour nous à Auteuil qu'à Chaillot, peut-être un peu moins dans les commencements. L'installation ne fut pas facile, et on dut se résigner à manquer de bien des choses assez longtemps. Les novices furent logées dans les cellules du second, avant que l'escalier de bois fût posé. Tous les soirs, après matines, nous grimpons dans nos cellules à l'aide d'une échelle ; et, une fois arrivées, nous y trouvions une pailleasse par terre, parce que les tréteaux n'étaient pas encore prêts, une cuvette et un pot à l'eau, c'était tout. Pas de chaise ni de table, elles n'étaient pas encore arrivées. Le matin, on mettait sa cuvette au milieu de la cellule, et là, à genoux, le front par terre, on se débarbouillait comme on pouvait. Quand on avait à s'asseoir, on s'asseyait sur sa pailleasse et on écrivait sur ses genoux. Le soir, un petit bout de bougie placé au milieu du corridor devait éclairer suffisamment toutes les cellules, heureux encore lorsqu'il était allumé, car on l'éteignait toutes les fois qu'il faisait clair de lune, parce que, disait-on, c'était manquer de délicatesse envers le bon Dieu d'allumer une misérable chandelle lorsqu'il fait briller de si belles étoiles.

Si une novice avait le malheur de se plaindre que telle ou telle chose lui manquait pour elle ou pour son emploi, on lui répondait invariablement : « C'est exprès, c'est l'esprit de l'Assomption ! nous n'avons pas quitté le monde pour avoir besoin de tant de choses. » Ce raisonnement répondait à tout et soulevait l'âme au-dessus de la terre. Le *Sursum corda* aurait pu être la devise de ces premiers temps.

Nous avons retrouvé dans les notes de Mère Thérèse-Emmanuel le précis d'une instruction faite à ses novices à peu près à cette époque. Elle y pose les fondements de l'esprit de l'Assomption et montre nettement en quoi il consiste. Cette page nous semble avoir ici sa place.

« Notre but : – glorifier la sainte Vierge, non pas seulement par nos vœux, mais par notre œuvre.

« Quelle est cette œuvre ? – C'est notre Congrégation faite à l'image d'une pensée divine. Un ordre religieux est une pensée divine pour le salut des âmes, réalisée par les créatures faibles qui quittent tout pour se donner à cet unique but. Cette pensée divine est pour nous l'Assomption.

« Idée de l'Assomption : – *Maria assumpta est*. Élévation de la femme. Comment ? Élevée par la grâce. La sainte Vierge dans ce mystère ne laisse pas même son corps à la terre ; toute, elle est élevée jusqu'au ciel. *Dieu seul !* Donc, l'idée réalisée, c'est de tirer les âmes de la nature à la grâce. Nous d'abord, puis les âmes qui viennent à nous, les enfants qui nous sont confiées, les personnes sur qui nous avons de l'influence, etc.

« Qu'est-ce qui élève ? – La foi, la force, la simplicité ; trois caractères de l'Assomption.

« 1° La foi d'abord. Les idées de la foi élèvent l'intelligence. L'esprit de l'homme est haut ou bas selon les pensées qui l'occupent. Pour nous élever il faut la vérité, et c'est la foi qui la donne. Donc, la foi en tout, dans les études, l'intérieur, les rapports, toute la vie : vie religieuse, vie de foi.

« 2° La force nous élève. Esprit énergique à l'Assomption. Comment l'avoir ? La foi donne la force ; la vérité délivre en montrant le néant des choses terrestres, alors on les méprise. *Resistite fortes in fide*¹. La foi est la victoire qui vainc le monde. Martyrs, c'est la foi qui les a faits. Vierges, religieuses, courageuses à se crucifier pour Dieu. La foi élève la vie, elle est la force qui la lance vers Dieu.

« 3° La simplicité est encore une vertu qui élève l'âme, et vous trouverez que c'est un caractère distinctif de l'Assomption. Qu'est-ce que la simplicité ? C'est aller droit au but, sans retours ni détours. Parler droit, agir droit, chercher le but : Dieu et nous seuls avec Dieu.

« Un ordre religieux est un corps ; Dieu doit donner ce qui sera la vie, l'âme de ce corps, l'esprit qui doit l'animer. C'est ce que nous voyons dans le commencement des ordres religieux, non seulement dans les fondateurs, mais dans les premiers compagnons, ceux de saint Ignace, de sainte Chantal... Effusion de l'esprit de Dieu. Donc se dégager de son propre esprit, se préparer pour recevoir celui de Dieu.

« Nous sommes dans le temps où l'esprit de l'Assomption se fait ; nous sommes à la source de la Congrégation, à l'origine de tout. Puiser là par la ferveur. Les traditions se forment sur notre conduite.

« Zèle donc et amour de notre Institut. »

Nous étions à peine installées à Auteuil, lorsqu'on parla de la fondation de Londres. Le cardinal Wiseman la désirait depuis longtemps. Au commencement de l'année 1857, il était venu à Paris demander à la Supérieure générale de l'Assomption si elle ne consentirait pas à fonder dans la capitale de l'Angleterre une maison spécialement consacrée à l'adoration du saint Sacrement. Cette pensée de réparation et d'hommage était le vœu le plus cher du cardinal. Lui-même a raconté à nos Sœurs de Londres le trait suivant.

À peine nommé évêque de Westminster, il avait fait à Dieu la promesse solennelle d'employer tout son zèle à ramener l'Angleterre à l'Église par les deux dévotions au saint Sacrement et à la sainte Vierge, autrefois si aimées, aujourd'hui l'objet de tant de blasphèmes. Le long de sa route, toutes les fois qu'il entra dans un oratoire, il priait à cette intention. Arrivé à Paris, il fit de même, et sortant un jour d'une église où il avait invoqué, pour la réalisation de son vœu, les saints Patrons du sanctuaire, il rencontre à la porte un mendiant qui s'approche de lui, et tendant la main : « Une aumône, monseigneur, pour l'amour du Saint Sacrement et de la sainte Vierge. » Ce mot le saisit, c'était un encouragement de la Providence. Le souhait du pauvre bénira son dessein qui désormais ne le quitte plus.

Lorsqu'au mois de mars 1857, notre Mère générale dut aller en Angleterre pour visiter la maison de Richmond, elle s'arrêta à Londres pour régler la fondation avec le Cardinal. Celui-ci l'accueillit avec bonheur. Son vœu le plus cher était réalisé : des religieuses vouées au culte de la sainte Vierge, et qui portaient le nom de son plus glorieux mystère, venaient fonder dans la capitale de l'Angleterre protestante un sanctuaire de réparation et d'amour, adorer pour ceux qui n'adorent plus, prier pour ceux qui blasphèment, élever un trône au Dieu de l'Eucharistie et un autel à la très sainte Vierge Marie.

¹. *Résistez, forts dans la foi.* (1P 5, 9).

Les Pères de l'Oratoire, si zélés pour la conversion de l'Angleterre, désiraient beaucoup une maison d'adoration à Londres. La Mère Marie-Eugénie les vit, ils promirent leur concours et se montrèrent très zélés pour notre œuvre. La Révérende Mère, alors malade, est tout étonnée de l'accueil qu'elle reçoit partout. « Les souffrances que j'ai depuis que je suis ici, écrit-elle, me causent une joie profonde et me donnent de l'espérance pour ce que je fais dans ce pays. Les voies de la Providence se dessinent tellement, que je suis pleine de consolation et d'espoir pour cette maison de Londres. Notre-Seigneur guide tout du fond de son tabernacle, dispose les cœurs et conduit les choses, sans que j'aie presque rien à faire. »

Elle se réjouit surtout de l'appui qu'elle rencontre à l'Oratoire : « Je ne trouve rien que de très bien dans le Père Faber, et je crois que la volonté de Dieu sera que nous agissions avec lui comme avec un ami et un frère. Ce qu'il désire de nous, c'est exactement ce que nous pouvons être. Je ne vois rien en lui d'exclusif et de dominant, mais un homme bon, expansif, franc, très intelligent, respectant les règles de chacun. Les Pères de l'Oratoire sont des hommes tout à Notre-Seigneur, tout à l'Église romaine, tout au salut et à la perfection des âmes. Ce désir si rare de faire que ceux qui servent Notre-Seigneur le servent mieux chaque jour est très sensible dans leur prédication, et je ne puis m'empêcher de croire que leur action spirituelle sur notre Congrégation y sera excellente. Ils inspireront cet esprit d'obéissance qui est poussé chez eux le plus loin possible. C'est le Père Dalgairns qu'ils pensent nous donner pour confesseur. »

La Supérieure générale resta quelques jours à Londres pour choisir le lieu où s'établiraient nos Sœurs. Après bien des hésitations, on loua une maison à Earl's Court, Brompton, et une dame nouvellement convertie, qui désirait faire une bonne œuvre, offrit de nous aider dans les arrangements de la maison. Elle désirait se poser en fondatrice afin de pouvoir vivre au milieu de nous dans la communauté et suivre la règle autant que possible. Sa proposition fut acceptée, et, les Sœurs ne devant venir qu'au mois de septembre, ce fut M^{me} Montgomery qui se chargea de préparer la maison, de surveiller les réparations nécessaires et de faire faire les premiers achats, au nom d'Auteuil.

Mais la chère dame fondatrice n'avait aucune idée de ce qu'est une fondation à l'Assomption. Elle croyait qu'il fallait surtout n'y manquer de rien, et on était au contraire habitué à y manquer de tout. L'étonnement des Sœurs à leur arrivée au couvent de Brompton est fort amusant. C'est d'un ton consterné que la Supérieure de la nouvelle fondation, Mère Marie-Emmanuel, écrit dès son arrivée à notre Mère :

18 septembre 1857

« M^{me} Montgomery fait les achats pour nous beaucoup trop grandement ; elle a acheté pour le moins le double de linge dont nous avons besoin. Il y avait une pièce d'excellente étoffe pour faire des nappes pour le réfectoire, nous qui n'avons jamais de nappes. La maison est excessivement bien tenue et bien montée ; ce qui me fend le cœur lorsque je pense que nos Sœurs de la maison mère se priveront peut-être du nécessaire, à cause de nous. J'ai été mortifiée lorsque j'ai reçu la vaisselle commandée à Richmond ; il y en a beaucoup trop : trois douzaines de coquetiers, et le reste à l'avenant. Nous pourrons vous envoyer bien des choses. »

La nouvelle Prieure eut cependant des consolations. Une douce surprise l'attendait en arrivant : Notre-Seigneur était déjà dans le tabernacle. « Je ne peux vous dire, écrit-elle, l'impression que cette idée a faite sur moi que Notre-Seigneur nous attendait depuis le matin. Dieu veuille que ses épouses lui soient de plus en plus dévouées dans cette maison qui commence ! »

Les Sœurs qui devaient compléter la fondation arrivèrent à la fin de septembre. Elles aussi furent charmées de l'aspect général de la maison, mais étonnées de trouver des statues partout, des

tapis dans les parloirs, et, plus encore, d'entendre M^{me} Montgomery dire sans cesse, lorsqu'il manquait quelque chose : « Vous n'avez qu'à le faire acheter. » Ce langage était nouveau pour elles, ce n'est pas ainsi qu'on parlait à Chaillot ni à Auteuil.

« Nous avons été si bien formées à nous passer de ce qui n'était pas absolument nécessaire, que cette manière d'agir nous paraît étrange, écrit la Mère. Je ne sais si M^{me} Montgomery s'en est aperçue ; mais elle vient de me dire qu'elle pense qu'il vaut mieux nous laisser faire nos arrangements d'après les ordres que nous avons reçus. »

La vie commune ne fut pas en effet longtemps possible avec une personne du monde très pieuse, mais que rien n'avait préparée à notre vie. Elle resta quelque temps au couvent comme dame pensionnaire, puis retourna dans sa famille, tout en conservant avec nous de très bons rapports.

Elle avait eu la consolation, avant de nous quitter, d'assister à la bénédiction de la chapelle et à la première exposition solennelle du saint Sacrement. Cette cérémonie, d'abord fixée au 29 septembre, avait été remise au 2 octobre.

« Le cardinal est arrivé hier soir au Prieuré, écrit Mère Marie-Emmanuel (24 septembre). Il était seul et a été tout à fait bon. Après avoir longuement causé avec nous, il nous a dit en redingote noire comment nous devons le traiter en soutane violette, et cela avec une simplicité charmante. Il était alors debout dans le hall, le chapeau à la main ; j'ai cru qu'il ne partirait plus. Il nous a exprimé le plus aimablement possible le bonheur qu'il éprouve de nous voir enfin en Angleterre, et nous a dit plusieurs fois qu'il était sûr que le bon Dieu nous bénirait et nous enverrait des secours.

« Il paraît que M. Howard² désirerait être notre aumônier, et Son Éminence voudrait bien que cela pût s'arranger. C'est un jeune prêtre très pieux, qui pourrait ainsi se donner à l'étude et mener une vie retirée, telle qu'il la désire. Le Saint-Père voudrait le garder à Rome ; mais la cour, les dignités et les représentations ne lui vont pas. Il a quitté une cour, nous a dit le cardinal, et il trouverait pénible d'entrer dans une autre. Il dira à sa Sainteté qu'il voudrait bien lui obéir, mais que si Elle ne le trouve pas mauvais, il préférerait retourner en Angleterre.

Son Éminence a eu l'air de nous demander si nous pouvions attendre jusqu'au 2 pour l'ouverture de notre chapelle. Il doit-être absent le 29. J'ai dit au cardinal qu'il n'y avait pas à hésiter, et il a répondu fort gracieusement que les Anges s'arrangeraient entre eux, et que du reste, puisque c'était ma fête, il pensait que la Providence s'était mêlée de cette affaire.

« Le cardinal veut de la musique, des chants et des arrangements un peu grandioses, ce qui va nous entraîner à de la dépense. Il faudra louer un petit orgue et bien d'autres choses, je pense que cela ira à une centaine de francs. On fera aussi de la belle musique au salut, et nous tâcherons d'avoir le Père Faber pour prêcher le soir. Le cardinal et les Pères de l'Oratoire s'occupent à faire la liste des invitations que l'on croit nécessaires. »

La fête attendue dépassa toutes les espérances. « Que vous dire de notre journée d'hier ? écrit la Supérieure (3 oct. 1857) ; j'en suis encore tout émue, et j'aurais vraiment joui, si vous aviez été avec nous. Votre nom a été bien souvent prononcé...

« Notre salle de communauté a été changée en sacristie pour les Pères de l'Oratoire. Dès la veille, ils avaient apporté tout ce qui devait leur être nécessaire. Le lendemain, à huit heures, deux de ces Pères étaient là pour recevoir Son Éminence et finir de tout arranger. La réception a été des plus solennelles. Le cardinal a commencé sa messe à neuf heures moins un quart, et, après son action de grâces, il est venu déjeuner avec les deux Pères qui l'attendaient. Il était plein de joie et voulait parler de son bonheur tout à son aise. À dix heures et demie, il s'est retiré pour se recueillir, et

². Plus tard cardinal Howard

pendant ce temps les deux chapelles se remplissaient. Les Pères sont arrivés huit ou neuf ; le Père Bowdon a fait les honneurs de la maison. C'est lui qui était le maître des cérémonies. Pour la grand'messe, il y avait diacre, sous-diacre, acolytes et le porte-croix, qui n'était autre que le Père Dalgairns.

« Son Éminence a parlé après l'Évangile. Je vous envoie le compte rendu de son discours. »

Le cardinal avait pris pour texte cette parole du cantique : *Inveni quem diligit anima mea ; tenui eum, nec dimittam*³. « L'histoire évangélique, dit-il, s'ouvre au moment où la plus pure des vierges possède comme son fils le Seigneur de la vie et de la grâce et peut dire en toute vérité : *J'ai trouvé Celui que mon cœur aime, je le tiens et ne le laisserai plus aller*. L'Église succède à la charge de Marie, et, en face de la sainte Eucharistie, elle aussi a le droit de s'écrier : *Inveni quem diligit anima mea*. Il a ensuite rappelé plusieurs scènes de la vie de Notre-Seigneur, ses visites à la maison de Pierre, chez Zachée, à Béthanie, chez Marthe et Marie, et a dépeint en paroles éloquentes l'entrée du Sauveur dans ces diverses demeures, l'empressement de tous à l'accueillir, à le servir, à écouter sa parole :

« Mais pourquoi envierions-nous ces êtres heureux, quand aujourd'hui Jésus lui-même nous dit de lui préparer une demeure ? quand, dans quelques instants, la même Humanité sainte sera exposée à notre vue ? Ne rencontrera-t-elle pas le même amour, la même adoration, les mêmes hommages qu'elle avait coutume de trouver dans les cités de la Palestine ?

Dans ce sanctuaire privilégié, Notre-Seigneur renouvellera pour ainsi dire chaque mystère de sa vie sacrée. Ici, vous trouverez Bethléem, Nazareth, Jérusalem et le Calvaire. Oui, vous pourrez trouver ici un Noël perpétuel, une autre phase de la vie cachée de Jésus, un Calvaire où l'Agneau sans tache, immolé dès le commencement du monde, s'offrira chaque jour à Dieu son Père. Ici, le sang divin ne cessera de couler du côté ouvert du Sauveur ; le fruit de la Rédemption vous sera offert, et vous aurez dans cette chapelle un souvenir perpétuel de la dernière Cène, une Pâque qui ne passera pas. »

Puis le cardinal a décrit les effets que devait produire sur les âmes la cérémonie de ce jour : « Cette demeure petite et inconnue va devenir comme une forteresse, située sur les confins de la plus immense des cités, hélas ! séparée de la vérité et de l'Église ! Mais de ce sanctuaire va découler la vérité, des rayons de grâce se répandront sur cette grande métropole, une puissance cachée se fera sentir, semblable à cette eau mystérieuse que le prophète Ézéchiël avait vue couler sous le Temple, qui n'était pas visible à tous, mais qui allait croissant et grossissant jusqu'à ce qu'elle devînt un grand fleuve. De même, la grâce descendra de ce sanctuaire pour réjouir les âmes, en convertir un grand nombre et soutenir les ministres de Jésus-Christ dans les œuvres de zèle et de miséricorde. »

Son Éminence a parlé du désir ardent qui s'était formé dans son cœur, avant même d'avoir aucune autorité dans le diocèse. « Quand ce vif désir de voir Notre-Seigneur publiquement adoré parmi nous s'empara de mon âme, je ne savais pas comment moi, dans ma faiblesse, je pourrais en amener l'accomplissement ; mais la miséricorde de Dieu a tout fait, et aujourd'hui, dans ce lieu privilégié, je vois mes vœux réalisés et cette nouvelle faveur accordée à notre terre, plongée dans les ténèbres de l'erreur. Je n'ai plus rien à souhaiter, mes frères, si ce n'est que cette communauté fleurisse dans son entreprise bénie, et que, comme le grain de sénevé, elle croisse et devienne un arbre fécond et majestueux. »

En terminant, le cardinal a remercié les religieuses des sacrifices qu'elles avaient faits pour venir établir l'adoration perpétuelle sur une terre étrangère. Il a parlé des liens qu'elles avaient du briser, de la famille religieuse dont elles avaient du se séparer, quittant en même temps leur pays, leur langue,

³. *J'ai trouvé celui que mon cœur aime. Je l'ai saisi et ne le lâcherai point.* (Ct. 3,4).

pour n'avoir sur la terre d'autre joie que d'adorer leur Époux caché sous les voiles du Sacrement. Cette note a été touchée avec beaucoup de délicatesse. Les yeux du cardinal étaient remplis de larmes et sa voix tremblante d'émotion, lorsqu'il a dit que ce jour était le plus heureux de sa vie.

Après la messe, le saint Sacrement a été solennellement exposé au chant de l'*O salutaris Hostia*. Il y a eu alors dans toute l'assistance un moment d'indicible émotion. Tout le monde pleurait, et en entrant au parloir la première parole de M^{gr} Wiseman a été celle-ci : « Maintenant je n'ai plus rien à souhaiter sur la terre ; je n'avais jamais connu tant de bonheur ! »

Le soir, à quatre heures et demie, le Révérend Père Faber, accompagné d'un grand nombre de Pères de l'Oratoire, vint donner le Salut et faire entendre son éloquente parole. En faisant allusion aux œuvres nombreuses établies depuis peu en Angleterre, il dit en terminant : « C'est du même pays que nous arrivent ces secours ; c'est la France qui nous envoie nos Sœurs ferventes, nos maisons de charité et de prière, et comment expliquer ceci, si ce n'est en nous rappelant qu'une fois, en un jour d'épreuve, l'Angleterre a accueilli sur ses rivages ceux qui venaient y chercher un abri contre la Révolution ? Et maintenant, nous voilà richement récompensés. Que dis-je ? récompensés. Comment établir une comparaison entre les deux ordres de bienfaits puisque pour des secours de l'ordre purement temporel accordés aux réfugiés français, le Ciel verse une telle abondance de bénédictions spirituelles sur notre pays ? Chaque fondation est un miracle de la grâce, et nulle ne l'a été plus que celle-ci. »

Le grand jour était fini ; il laissa dans les cœurs une impression profonde. Le Cardinal revint peu de temps après et se montra plus paternel que jamais, entrant dans tous les détails du ménage et de la pauvreté des Sœurs. « Il s'est informé si nous avons une vache, et si elle nous donnait du lait. Et sans qu'on le lui demande, ajoute la Supérieure, il a accordé une indulgence de cent jours, toutes les fois qu'on dirait un Ave Maria devant la petite Vierge du jardin. Je lui ai proposé de faire lire au Salut une amende honorable composée tout exprès pour les besoins de l'Angleterre. Il a été enchanté de cette idée.

La Mère compte sur le Père Dalgairns pour composer l'amende honorable, et parle avec reconnaissance du zèle de ce dernier pour l'avancement des religieuses : il fait une instruction par semaine, il confesse, soutient et encourage les Sœurs. La Supérieure surtout a besoin de cet appui, se trouvant si jeune, en pays étranger, chargée d'une mission importante ; car la protection du Cardinal et celle des Pères de l'Oratoire a tout de suite amené des relations nombreuses au couvent de Londres.

Une lettre du Père Dalgairns à la Supérieure générale nous dit l'intérêt qu'il porte à la nouvelle fondation :

« Ma Révérende Mère en Jésus-Christ,

« Il me semble que vous ne serez pas fâchée de recevoir quelques lignes de ma part pour vous faire savoir comment marche la petite colonie que vous avez eu la bonté de nous envoyer. Il me tarde de vous exprimer la reconnaissance que nous vous devons de ce que vous avez eu la charité de donner vos enfants spirituelles à l'Angleterre pour y établir l'adoration perpétuelle. Nous faisons tous nos efforts pour leur faire sentir qu'elles ne sont pas étrangères ici, et que nous regardons leurs intérêts comme les nôtres. Je crois que vous avez tout lieu d'être satisfaite de l'accueil que le Cardinal leur a fait. Il a prononcé un très beau discours le jour de l'ouverture. On a pu voir par sa conduite, pendant toute la journée, qu'il est très content de la Mère Prieure et de la communauté. Je dois vous remercier spécialement du choix que vous avez fait de la Mère Prieure. Elle convient très bien à la charge délicate que vous lui avez confiée. Déjà, en plus d'une circonstance, nous avons remarqué en elle beaucoup de prudence et en même temps de simplicité religieuse.

« Vous pouvez compter sur l'Oratoire pour faire tout ce qui dépend de lui pour contribuer au succès de la communauté et à l'avancement des Sœurs.

« En terminant, je vous prie, ma Révérende Mère, de croire au respect et au dévouement avec lesquels je suis,

« Votre serviteur très humble en Jésus-Christ,

« J.-B. DALGAIRNS,

Prêtre de l'Oratoire.

“*The Oratory, Brompton-London.*”

La première bénédiction accordée à la maison de Londres fut l'arrivée d'une jeune postulante qui appartenait à une des plus anciennes familles de l'Angleterre et apportait au couvent autant de simplicité et d'innocence que de grâce et de distinction.

Le cardinal Wiseman saluait ainsi son entrée au prieuré de Brompton : « Je vous prie de communiquer ma bénédiction paternelle à toute votre communauté et à votre petite *Rose*, afin qu'elle fleurisse et qu'elle répande une douce fragrance de dévotion dans la maison de Dieu. » (23 oct. 1857)

Rosa Jerningham était fille de l'honorable Edward Jerningham, et petite-fille de lord Stafford, de Costessy Park Norfolk. La famille des Jerningham était établie au comté de Norfolk depuis le temps des Danois, c'est-à-dire au IX^e siècle. Ils ont toujours gardé la foi, et sous Henri VIII le duc de Norfolk, John Howard, et son fils Philippe, comte de Surrey, donnèrent leur sang pour Jésus-Christ. Ils furent jetés en prison, sous prétexte qu'ils portaient les armes des Plantagenets, et ils en avaient le droit, étant les derniers représentants de la maison d'York ; mais on les poursuivait à cause de leur foi. Le jeune comte de Surrey fut décapité, et son père mourut en prison des suites de mauvais traitements. On sait la tragique histoire de la vieille comtesse de Salisbury, mère du cardinal Pole, comment à l'âge de quatre-vingts ans elle fut conduite à l'échafaud, et mourut en disant « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice. »

Le titre de baron Stafford fut renouvelé en 1894 en faveur de sir George Jerningham, qui avait épousé une descendante de lord Stafford, exécuté sous Charles II, et qui peut aussi être regardé comme un martyr. Impliqué dans le soi-disant *Popish Plot*⁴, lord Stafford fut condamné à mort par un tribunal déterminé d'avance à le frapper comme catholique. Quand la sentence fut prononcée : « Que le saint nom de Dieu soit loué, dit-il, et que Dieu pardonne à ceux qui ont rendu contre moi de faux témoignages ! » Arrivé au pied de l'échafaud, il proclama encore son innocence, et le peuple ému s'écria : « Nous vous croyons, milord ; que Dieu vous bénisse, milord ! » Ses terres furent confisquées et son titre aboli.

Rosa Jerningham descendait donc d'une famille de martyrs. En entrant au couvent, la noble enfant voulait garder le nom de son baptême et s'appeler Marie-Rose. On écrivit à la Supérieure générale pour lui en demander la permission ; mais celle-ci n'avait pas oublié la chère sœur Marie-Rose, morte en odeur de sainteté depuis si peu de temps. Elle répondit non ; c'était trop tôt pour son cœur. Le cardinal, apprenant ce refus, ne put s'empêcher de dire : « On voit bien que la bonne Mère générale ne connaît pas notre petite Rose ; si elle l'avait vue seulement une fois, elle ne lui refuserait pas le nom qu'elle demande. »

On chercha une combinaison nouvelle, et le nom de Rose-Agnès fut trouvé. Il fut accepté et a laissé parmi nous de doux souvenirs. La jeune postulante arrivée à Auteuil y gagna bien vite le cœur de notre Mère et celui de toutes les Sœurs. Il était impossible d'unir ensemble plus de candeur et de

⁴. « Complot papiste. »

simplicité, d'ardeur joyeuse au service de Dieu. Elle était de noble race ; on le voyait à la distinction de ses manières, à son port de tête aristocratique qui contrastait avec son frais sourire d'enfant et plus encore avec son amour pour la pauvreté, pour tout ce qui était humble et bas. On sentait que c'était le choix exquis d'une âme touchée de la grâce, qui avait compris les béatitudes évangéliques. Du reste, nous l'avons vu, sœur Rose appartenait à une famille de saints.

Nous n'avons pas parlé de son arrière-grand-mère, lady Jerningham, qui mérita au moment de la Révolution le nom de « Mère des émigrés ». Lorsque plus tard lady Blount et lady Gormanston, ses petites-filles, vinrent à Paris, elles furent accueillies à bras ouverts dans bien des familles du faubourg Saint-Germain, qui se rappelaient avec reconnaissance les services reçus, et bénissaient encore le nom de la « Mère des émigrés ». C'est par lady Blount, – une des premières amies de l'Assomption, – que sœur Rose-Agnès nous a connues et qu'elle est entrée chez nous.

Il fallait s'arrêter un instant sur ces souvenirs qui font partie de l'histoire catholique de l'Angleterre et se rattachent à une Sœur qui fut très aimée à l'Assomption.

CHAPITRE II

L'ADORATION DU SAINT SACREMENT
DEVIENT UN DES BUTS DE L'INSTITUT.
1858. PREMIER CHAPITRE GÉNÉRAL.
MORT DE SŒUR MARIE-JOSÉPHINE. 1860.

La fondation de Londres pour l'adoration du saint Sacrement eut un grand retentissement dans la maison mère de Paris. La joie si touchante du cardinal Wiseman, le dévouement des Pères de l'Oratoire, l'affluence des catholiques de Londres dans notre petite chapelle, la vocation de sœur Rose-Agnès, attirée par l'adoration du saint Sacrement : il y eut là pour nous comme la révélation d'une voie nouvelle, dans laquelle il plaisait à la Providence de nous faire entrer. Voie merveilleusement douce et miséricordieuse, car c'était un appui nouveau donné à la Congrégation, un levier puissant pour la soulever au-dessus des intérêts de la terre.

Ce n'était plus seulement l'Office divin, la grande prière de l'Église, qui était l'aliment de notre piété ; Jésus-Christ lui-même, dans le Sacrement de son amour, devenait l'objet direct de notre vie. Il ne s'agissait plus seulement de le louer dans nos cantiques, il fallait l'entourer de nos hommages, lui rendre un culte extérieur d'adoration qui serait une réparation publique, et un culte intérieur de supplication et d'amour, seul moyen de lui gagner les âmes. Notre vocation spéciale n'était pas changée, c'était toujours l'apostolat, l'illumination des âmes, mais aidée, soutenue par la liturgie catholique et l'adoration du saint Sacrement. C'est là qu'il fallait chercher la lumière de l'enseignement chrétien, la puissance de nous sanctifier et de sanctifier les autres. Il y avait là aussi pour la Congrégation un appel à plus d'amour et de vie intérieure.

Mère Thérèse-Emmanuel sentit profondément ces choses et comprit qu'une impulsion nouvelle devait être donnée à son noviciat. Chacune de ses instructions à cette époque porte un caractère spécial de ferveur, d'élan vers Jésus-Christ dans le Sacrement de nos autels. Elle ne parle plus que de l'Eucharistie, de l'honneur immense que Notre-Seigneur nous fait de nous choisir pour ses adoratrices. Nous ne nous doutions pas alors que sa parole n'était que l'écho de la parole intérieure que lui faisait entendre le divin Maître dans le silence de l'oraison ; mais lorsque nous avons retrouvé les notes de retraite de cette année, nous avons reconnu l'accent de sa voix et presque les mots dont elle se servait pour embraser nos âmes. C'est avec un religieux respect que nous transcrivons ces notes ; elles sont pour nous et nous appellent, à la suite de la sainte Mère, à une vie nouvelle d'adoration et d'amour.

« 4 novembre, le soir au Salut.

« Je priais, recommandant à Dieu les fruits de cette retraite, le progrès dans les vertus, et soudainement Jésus dit à mon âme : *Je t'attirerai au saint Sacrement*. Immédiatement, il fit impression sur moi par toutes ses perfections cachées là : la puissance, la sagesse, l'amour. Il m'a ouvert les sens pour y voir Dieu. C'était comme une révélation de sa présence... Dieu est là, non

pour béatifier, tout n'est pas fini pour l'âme, il est là pour faire son œuvre en elle, se communiquer dans sa puissance en opérant en elle, dans sa Sagesse en l'éclairant, dans son amour en s'unissant à elle.

« Jésus me fit comprendre que d'ici à ce que je sois dans l'éternité adoratrice devant le trône de Dieu, je dois être adoratrice du très saint Sacrement. Cela allait si bien à notre vie d'Assomptiade ! J'étais ravie de l'appel. Il me montrait que l'Agneau qui est debout devant le trône, à qui les Saints crient : *Dignus est Agnus, qui occisus est, accipere honorem gloriam et benedictionem*⁵, est ici aussi, dans le saint Sacrement, immolé sur l'autel, de telle sorte que le ciel et l'autel présentent le même Dieu à notre amour et à nos adorations. Cette pensée me comblait de joie. J'étais comme quelqu'un qui ne l'a jamais compris de même. Je louais, je bénissais, j'adorais.

« Après le souper, je me suis hâtée de me rendre auprès du saint Sacrement, et pendant cette heure silencieuse Notre-Seigneur continuait à développer tout ceci en moi. Je m'écriais, touchée jusqu'aux larmes : Ô Dieu d'amour ! ô Dieu d'amour ! Toutes mes craintes de sa Majesté dans l'éternité s'évanouissaient devant l'humble Dieu d'amour, là, sur l'autel. Il ne pouvait changer de nature, être si facile d'approche ici, et là-haut terrible à mon imperfection. Je me confiais, je l'aimais, je me proposais de le tant posséder ici-bas dans l'Eucharistie que cette vie me soit l'éternité commencée.

« Maintenant que j'ai vu tout cela, j'aurais de la peine à m'en aller au ciel sans avoir rendu assez d'hommages à Dieu dans le saint Sacrement, sans avoir assez profité du trésor caché là. »

« 5 novembre.

« Cette nuit, j'ai été dans cette impression que tout est compris dans la grâce et l'appel d'être adoratrice du saint Sacrement. Notre-Seigneur m'a dit que je dois devenir un séraphin en amour, et vraiment cela ne paraissait plus impossible, même à mon indignité. Il dit aussi que je dois débiter à l'adoration de Dieu dans l'éternité par l'adoration de Dieu dans le saint Sacrement ici-bas.

« À la messe, mon âme était pleine de tout ce qui précède. Je communiai comme adoratrice du saint Sacrement. *Dilectus meus mihi*⁶. Ce mystère était pour moi ce que Bethléem et Nazareth étaient pour Marie, et elle était mon modèle en adoration et en amour. C'était tout comme à Nazareth, Jésus, Dieu, là, entendant notre bruit, vivant au milieu de nos vies mortelles, oublié, ignoré, délaissé des hommes. C'est le dernier mystère de Jésus ici-bas ; ayant été longtemps occupée des autres, de son enfance, de sa croix, je puis bien l'être de celui-ci.

« À l'Oraison.

« Jésus me dit dans les profondeurs de mon âme : Je suis là ! Je t'appelle et j'appelle tout ton Ordre à l'adoration de ma personne, de mes droits, de mes états. J'ai des ministres pour offrir le sacrifice, pour consacrer l'Eucharistie ; je veux avoir des Adoratrices pour l'entourer, pour y être mes confidentes, pour me témoigner l'amour comme les saintes Femmes attachées à ma personne, qui suivaient mes pas. Je t'appelle et j'appelle tes Sœurs, et je me révélerai à elles avec l'abandon de l'amour ; je me communiquerai à chacune dans la mesure où le détachement me fera place en elle. Ah ! je ne demande qu'à me communiquer. Je ne suis là que pour cela, pour aimer, et je quête l'amour.

⁵. *Digne est l'Agneau égorgé de recevoir l'honneur, la gloire, la bénédiction.* (Apoc, 5, 12).

⁶. *Mon bien-aimé est à moi* (Ct 2, 16).

« Le soir.

« Plonge-toi dans ma vie eucharistique, je veux que tu la partages. J'y vis pour donner et pour me donner. Mon état habituel est le sacrifice. Tu trouveras dans l'Eucharistie le Dieu Sauveur, le Dieu Rédempteur, sauvant les hommes, faisant chaque jour pour eux des choses nouvelles. Je veux que tu entres dans le même état où je suis, état transcendant où je t'établirai et où l'amour aura toute sa liberté. Il faut que tu sois convertie en amour et en action de grâces. C'est là ton monde, ton vrai monde. Cela ne te retire pas de l'autre. L'Eucharistie le touche, tu vois, à tout moment ; elle est au milieu des hommes, mais elle ne s'y mêle pas, elle le domine. Fais de même.

« – Ô amour, ô Dieu d'amour ! vous partagerez donc votre vie eucharistique avec moi ?

« – Oui, comme je partagerai avec toi ma vie éternelle. »

Il ne fallait pas interrompre ce dialogue sublime, ce Cantique des cantiques qui se chante plus souvent qu'on ne le pense entre Dieu et l'âme fidèle. Le Verbe de Dieu est toujours prêt à se faire entendre. Quand l'âme fait taire les bruits du monde, quand le cœur ne bat plus que pour un seul amour, Dieu se révèle alors, et les communications ineffables commencent. Nous ne les avons touchées qu'avec une extrême réserve, craignant de livrer aux profanes ce qui ne serait pas compris ; mais il faut cependant reconnaître et avoir le courage d'affirmer la réalité des voies mystiques. Heureuses les âmes qui sont appelées à y entrer !

Ces grâces ne sont pas pour elles seulement ; elles doivent les communiquer. Lorsque la sainte contemplative descendait de ces hauteurs où la transportait l'Esprit de Dieu, on comprend ce que devait être l'accent de sa voix, l'onction de sa parole. L'amour de Jésus dans le saint Sacrement devenait comme une flamme vive qui embrasait toutes celles qui écoutaient. La part des Sœurs de Nîmes et de Londres⁷ paraissait la meilleure, et les religieuses d'Auteuil demandaient aussi à être associées à ce haut ministère de réparation. C'est ainsi que l'adoration du saint Sacrement fut établie à Paris, à la demande de toutes.

Les Supérieurs craignaient d'abord de trop nous charger ; mais la Mère Thérèse-Emmanuel leur disait : « Le noviciat est à Auteuil ; il y a maintenant des maisons qui ne sont fondées que pour l'adoration, il faut que je puisse former mes novices à leur double vocation d'adoratrices et d'apôtres. » Cet argument paraissait irrésistible, et l'on nous accorda l'un après l'autre tous les jours de la semaine ; le dimanche fut donné pour les Sœurs converses, plus libres ce jour-là. L'exposition du saint Sacrement pendant la nuit fut aussi souvent demandée et toujours accordée. Nos diverses fondations ont joui du même privilège. Toutes ne peuvent pas en profiter, la communauté n'étant pas assez nombreuse ; mais toutes ont des jours désignés pour l'adoration et aspirent à les étendre de plus en plus. Enfin, lorsque notre Règle a été envoyée à Rome pour y être définitivement approuvée, le culte du saint Sacrement fut spécifié comme un des buts de l'Institut.⁸

La fondation de l'Assomption s'affermisssait donc de plus en plus, s'appuyant sur Jésus-Christ, sur son amour et sur son culte. Elle allait aussi trouver un appui plus fort dans la Mère Fondatrice que Dieu lui avait donné et qui allait être nommée Supérieure générale à vie.

Au mois septembre 1858, la Congrégation parut assez constituée pour avoir un Chapitre général. Jusque-là, les élections s'étaient faites d'une manière régulière ; mais très simplement, en 1840, 1845, et 1850. Dans ces réunions, présidées par le Supérieur actuel de la maison, Mère Marie-

⁷. Ces deux maisons avaient seules alors l'adoration perpétuelle.

⁸. « Les religieuses se consacrent à une vie moitié contemplative et moitié active. La vie contemplative trouve son aliment dans le silence, l'oraison, la récitation du grand office et le culte du très saint Sacrement. – la vie active embrasse les œuvres, etc. » (*Constitutions, chap. 1^{er} : But de l'Institut*)

Eugénie avait été nommée Supérieure, sœur Thérèse-Emmanuel assistante, sœur Marie-Augustine, sœur Marie-Thérèse et sœur Marie-Gonzague, conseillères.

Depuis, quatre fondations avaient eu lieu : à Richmond, Sedan, Nîmes et Londres, et on avait déjà reçu de Rome une première approbation, le Bref laudatif. Le désir de se réunir en Chapitre général se manifesta en 1856 ; mais les embarras de construction et l'installation à Auteuil firent retarder la convocation jusqu'au 1^{er} septembre 1858. C'est une date importante dans l'histoire de l'Assomption, et celles qui furent témoins de ce premier Chapitre général se souviennent de l'émotion qui saisit tous les cœurs lorsqu'on vit arriver les Mères et les délégués de nos diverses maisons, dont la plupart venaient pour la première fois dans le monastère d'Auteuil, si différent de la maison de Chaillot. Lorsque la bonne Mère Marie- Ignace arriva au milieu de la nuit avec sa Sœur déléguée et plusieurs postulantes de Richmond, elle fut tellement saisie en entrant dans les cloîtres qu'elle entonna le Te Deum, et sa petite bande le chanta avec elle.

L'esprit de famille était si fort, on avait une telle joie de se revoir, qu'on ne saurait dire l'expansion de cette première réunion. Notre Mère sentait son œuvre bénie, les jeunes Supérieures l'entouraient de la plus tendre vénération, les Sœurs anciennes pleuraient de joie, et, quant aux novices, il leur semblait déjà que l'Assomption embrassait le monde ; l'arrivée de chaque Supérieure venant du nord ou du midi, de Richmond ou de Nîmes, était saluée avec transport.

Nous copions, en l'abrégeant, le compte rendu du premier Chapitre général.

Le jeudi, 2 septembre 1858, eut lieu la première séance du Chapitre, qui fut présidée par M. l'abbé Darboy, vicaire général du diocèse et supérieur du monastère d'Auteuil.

Étaient présentes : Mère Marie-Eugénie de Jésus, Supérieure générale ; Mère Thérèse-Emmanuel, Assistante générale ; sœur Marie-Augustine, sœur Marie-Thérèse et sœur Marie-Gonzague, conseillères. Venaient ensuite les Supérieures de nos diverses maisons : Mère Marie-Ignace, de Richmond ; Mère Marie-Bernard, de Sedan ; Mère Françoise-Eugénie, de Nîmes ; Mère Marie-Emmanuel de Londres ; et les déléguées des maisons : sœur Marie-Caroline, sœur Marie de Jésus, sœur Marie-Françoise et sœur Marie-Walburge.

Le Chapitre général étant constitué par la reconnaissance des Sœurs ci-dessus, la Mère Marie-Eugénie de Jésus dépose sa charge et remet le sceau de la Congrégation entre les mains du Président du Chapitre. Toutes les Sœurs déposent leur bulletin pour l'élection de la Supérieure générale, et, le Président ayant dépouillé les votes, la Mère Marie-Eugénie de Jésus est réélue à l'unanimité.

Aussitôt que M. le Président a annoncé au Chapitre cette réélection, en exprimant sa joie de l'union générale et de la confiance dont elle est le témoignage, l'Assistante générale, Mère Thérèse-Emmanuel, demande la parole pour proposer, au nom de plusieurs Sœurs du Chapitre qui l'en ont chargée et en son propre nom, que cette réélection de la Mère Marie-Eugénie de Jésus soit rendue définitive à vie. Elle expose que notre Mère étant la fondatrice de la Congrégation, nulle ne peut mieux qu'elle avoir sa confiance et la gouverner selon les desseins de Dieu. C'est le sentiment des Sœurs. Elle ajoute que celles qui font cette demande ne prétendent pas, par là, rien changer à la règle des élections pour les Supérieures générales qui succéderont à notre Mère. Sa qualité de fondatrice justifie une exception pour elle, et en même temps empêche qu'on ne fasse de cette exception une règle qui enchaîne l'avenir.

M. le Président déclare alors que cette proposition lui est un témoignage du bon esprit de la Congrégation et qu'il l'approuve entièrement. Il a, du reste, tout pouvoir de Son Éminence le cardinal Morlot, archevêque de Paris, pour confirmer nos élections. Mais la Mère générale réclame que cette élection à vie se fasse par scrutin secret, pour que tout le monde soit libre ; et pour elle, prête à accomplir ce qu'on décidera, elle demande, si elle doit prendre cette charge, la liberté de

pouvoir toujours donner sa démission, et aussi qu'on puisse la lui demander, si la maladie ou toute autre raison l'empêchait d'être utile à la Congrégation.

Le résultat du scrutin étant unanime, M. le Président déclare l'élection à vie régulière et définitive.

Les Mères et les Sœurs se rendent alors en procession à la chapelle, et pendant qu'on chante le *Te Deum* toutes les religieuses viennent l'une après l'autre baiser la main de la Supérieure générale, assise dans sa stalle. Dire l'émotion de tous les cœurs serait impossible. Cette mère que Dieu nous avait envoyée dans sa miséricorde, il nous la donnait maintenant pour toujours ; et cette main que nous baisions avec une si respectueuse tendresse serait toujours là pour nous bénir, nous consoler et nous conduire. Il y avait dans notre enthousiasme un sentiment religieux très profond, mais aussi une certaine naïveté d'enfants ; car la vie est courte et peut être bien vite enlevée !... Nous semblions l'avoir oublié, tant notre joie était grande et nos espérances illimitées !...

Nous nous sommes arrêtées sur ce premier Chapitre général qui a pour nous un intérêt particulier ; mais, ne devant pas parler des autres, nous nous contentons de les mentionner ici :

En 1864 a eu lieu le second Chapitre général, présidé par M. l'abbé Véron, notre Supérieur ; en 1870, le troisième, sous la présidence de M. l'abbé Bayle ; en 1876, le quatrième, sous celle du Père d'Alzon, délégué par l'archevêque. En 1882, 1886 et 1888, trois Chapitres généraux ont été présidés par M^{gr} d'Hulst, que nous avons eu le bonheur d'avoir pendant seize ans comme supérieur. Enfin, en 1894, la Révérende Mère Marie-Eugénie de Jésus convoquait pour la dernière fois un Chapitre général que devait présider M. l'abbé Odelin, et, au milieu de ses filles réunies, elle déposait ses pouvoirs entre les mains de notre vénéré Supérieur et demandait qu'on lui donnât Mère Marie-Célestine pour Vicaire générale.

C'était la fin d'une grande vie qui allait être couronnée par trois années de silence, de vie cachée et d'obéissance.

Trois mois avant la réunion du premier Chapitre général de la Congrégation, nous avons eu la douleur de perdre sœur Marie-Liguori, dont nous avons déjà parlé au moment de la fondation du Cap. Dans cette mission, tout avait été douloureux pour elle : fatigues du corps, peines du cœur, angoisses de l'âme, rien ne lui avait été épargné ; sa forte santé devait y succomber. Cependant, à force de soins et d'affection, on crut l'avoir remise pendant son séjour à Paris, et elle fut envoyée à Sedan, où elle se fit beaucoup aimer des Sœurs et des enfants ; mais, au bout de deux ans, il fallut la ramener à la maison mère. Pendant l'hiver de 1858, elle montra au milieu de ses souffrances une grande patience et un complet abandon à la volonté de Dieu. Loin de redouter la mort, elle la désirait, et c'est dans les derniers jours de sa vie, au moment de paraître devant Dieu, qu'elle a dicté les pages sur le Cap que nous avons déjà citées. Elle rendit le dernier soupir entre les mains de notre Mère et du Père Picard le 14 mai 1858, à l'âge de vingt-neuf ans.

Le très Révérend Père Picard venait de nous être donné comme aumônier par le Père d'Alzon, et l'archevêque avait bien voulu ratifier ce choix. Chargé de notre maison d'Auteuil, il fut à la fois le confesseur des enfants et des Sœurs, et fit un bien immense par son grand esprit de foi, son dévouement et son zèle. Il fut si bon pour sœur Marie-Liguori que, dans sa reconnaissance, elle voulut lui laisser son crucifix de profession. Le Révérend Père l'a religieusement conservé ; c'était la première religieuse qu'il administrait à l'Assomption.

Deux ans après, nous le retrouvons auprès du lit de mort de sœur Marie-Joséphine. Nous avons déjà parlé de cette jeune Sœur, que nous avons vue au noviciat de Chaillot, entraînant les enfants par l'ardeur de son zèle, édifiant les Sœurs par sa générosité et son courage. Avant de

raconter sa mort, disons un mot de sa vie, où l'action de la grâce fut si manifeste. Il est écrit dans nos saints Livres que nous chanterons éternellement les miséricordes du Seigneur. Redire l'histoire de certaines vocations religieuses, c'est commencer dès ici-bas le chant de l'éternité.

Sœur Marie-Joséphine était la fille du célèbre Nourrit, et il semble que cette illustration mondaine aurait dû l'éloigner de toute pensée religieuse ; mais le grand artiste était en même temps un excellent père de famille ; il fit donner à ses enfants une éducation sérieuse, et ses filles aînées sont devenues des modèles de femmes chrétiennes. La troisième, Eugénie, douée de tous les charmes de la nature, jolie, brillante, spirituelle, ayant hérité de la voix de son père et de son goût pour les arts, parut un moment séduite par les succès du monde ; puis tout à coup, à l'âge de dix-huit ans, touchée de la grâce, elle comprit le néant des vanités de la terre, se retourna vers Jésus-Christ, ne voulut plus que sa croix, ses humiliations et ses souffrances.

Cette vocation, soutenue par une de ses Sœurs, tout particulièrement sa confidente et son amie, fut accueillie par la famille avec douleur, mais avec une résignation toute chrétienne.

Nourrit était mort depuis plusieurs années, et sa femme l'avait suivi de près dans la tombe. C'est encore chanter les miséricordes de Dieu que de dire comment le père et la mère de sœur Marie-Joséphine furent ramenés à Dieu et à la pratique des Sacrements, au moment de la première Communion de leurs filles. Nourrit était alors à Rome, et il avait été fort touché de l'accueil du Pape Grégoire XVI. Pendant une messe entendue dans une église de Rome, Dieu acheva son œuvre et parla au cœur du grand artiste, tandis que M^{me} Nourrit recevait la même grâce dans une église de Paris, où elle accompagnait ses filles pour les instructions de la première Communion. Elle écrivit aussitôt à son mari, et reçut la réponse suivante :

« Chère et bien bonne amie,

« Je reçois toujours tes lettres avec une joie extrême, et je te remercie chaque fois du bonheur qu'elles me donnent ; mais je ne puis te dire à quel point celle d'aujourd'hui est la bienvenue. Tu me parles de la première Communion de nos filles, du temps que tu passes à l'église, du bien que te font les instructions de l'abbé D..., en effaçant de ton esprit des préjugés injustes sur les cérémonies de l'Église, que nous blâmons sans en comprendre le sens et la portée.

« Juge toi-même de l'impression qu'a dû produire cette lettre. Hier, dimanche, poussé par un mouvement de conviction profonde, je suis entré dans une église pour y entendre la messe avec recueillement. Je n'avais pas de livre de messe, et je priai le vieux capitaine qui me loue mon logement de m'en prêter un. Le hasard, ou plutôt cette volonté qui règle toute chose, m'a fait tomber sur un livre excellent, une explication en italien de tous les symboles de la messe, avec une prière adaptée à chacun des mystères de la Passion de Jésus-Christ, dont le sacrifice chrétien est toute l'histoire.

« J'étais vraiment ému en suivant l'Homme-Dieu dans tous les actes de son agonie, et mon cœur répétait avec onction ces prières que l'Église dicte à ses enfants. Ce que les instructions de l'abbé D... t'ont appris, ce livre me le révélait ; et nous devons tous deux nous prosterner devant cette divine Providence qui a voulu que cette révolution s'opérât en même temps dans nos esprits. Dieu nous a réellement unis dans une même prière, dans un même mouvement d'amour et de retour vers lui. Ah ! plus de doutes maintenant, chère amie ; suivons avec confiance cette route où nous conduit tous deux une main céleste, et que le jour où nos enfants vont naître à la vie chrétienne soit aussi celui de notre naissance.

« Maintenant que je regarde en arrière, j'admire ces combinaisons merveilleuses qui m'ont conduit peu à peu jusqu'au point où me voilà arrivé ; et plus que jamais aujourd'hui, je dis avec Silvio Pellico que la souffrance de l'homme sur la terre est pour le bien de l'homme.

« Nous avons touché le port, chère compagne de ma vie : plus que jamais nous sommes unis l'un à l'autre, car nous sommes unis en Dieu, qui, de nos deux âmes, ne fait qu'une seule âme ; qui, de nos deux amours ; ne fait qu'un seul amour.

« Mettons-nous donc à genoux et remercions-le en versant des larmes de reconnaissance. « Esprit-Saint, qui êtes descendu sur nous en même temps, ne nous abandonnez plus ! »

« Adieu, chère amie, je n'ai pas besoin de te dire de donner à ma mère une satisfaction à laquelle elle ne comptait sans doute pas. Je vous embrasse tous plus tendrement encore que de coutume, car il me semble que je vous aime encore plus.

« Ton ami,

AD. NOURRIT. »

Ce fut cette vénérable grand'mère qui se chargea de ses sept petits enfants après la mort de leur père et de leur mère ; mais elle n'était plus là pour assister à la consécration religieuse de sa petite-fille ; elle aussi avait passé à un monde meilleur.

Eugénie Nourrit entra à l'Assomption le 18 avril 1854 et prit le nom de sœur Marie-Joséphine. Elle avait à peine vingt et un ans. Le 15 octobre 1855, elle fit profession, entre les mains de M. l'abbé Gay, prit pour mystère *Nazareth* et pour parole de sa bague : *Exinanivit semetipsum*⁹. Tout le travail de sa vie intérieure se trouve dans ce choix ; il résume tous ses attrait de grâce, entièrement opposés aux pentes de sa nature. C'est l'obscurité qu'elle vient chercher au couvent, la vie pauvre et cachée de Nazareth, cette brillante jeune fille, qui eût si facilement goûté l'admiration et les applaudissements du monde.

Toutefois, ne croyons pas que l'œuvre de la transfiguration se soit faite en un jour. Sœur Marie-Joséphine n'est pas devenue une sainte en entrant au noviciat, elle a même conservé assez longtemps la trace des défauts qu'elle y apportait. Son mérite a été de les reconnaître, de travailler généreusement à s'en défaire et de recevoir toujours avec une touchante reconnaissance les avertissements, conseils ou reproches de ses supérieures. C'est par là surtout qu'elle nous édifiait.

Sœur Marie-Joséphine avait une nature trop ardente pour avoir pu la dominer tout d'un coup : sa vivacité ne s'alliait pas toujours avec la douceur chrétienne, son esprit d'initiative, et, ajoutons-le, – puisque c'est vrai, – son instinct de domination contrastait avec l'humilité religieuse. Aussi notre chère Sœur était-elle constamment reprise, même à la récréation, où ses saillies spirituelles n'étaient pas toujours charitables, où son entrain joyeux était parfois bruyant. « Comment veut-on qu'on s'amuse, si on ne fait pas de tapage ? » nous dit-elle un jour. Ce mot la caractérise. C'était une nature exubérante de toutes manières, nature d'artiste et de poète, qui voulait cependant être une sainte à tout prix. Elle avait la passion de sa vocation religieuse, en remerciait Dieu tous les jours, aimait l'Assomption de toute son âme et ses supérieures avec une tendresse touchante. À chaque communion, elle renouvelait ses vœux de religion et ne pouvait faire son oraison que dans le livre de nos Règles.

Auprès des élèves, sœur Marie-Joséphine était admirable de dévouement. Elle était très instruite, fort brillante dans son enseignement ; ses leçons étaient très goûtées, et plus encore peut-être ses instructions du matin, car elle était chargée de la seconde classe, et les moyennes ne voyaient rien au-dessus de l'éloquence de leur maîtresse. Ses exemples les touchaient plus encore que ses paroles. Un jour de semaine sainte, sœur Marie-Joséphine vint, à genoux au milieu de sa classe, demander pardon à ses élèves de les avoir malédifiées par ses impatiences, son peu de

⁹. *Il s'est abaissé* (Ph 2, 7).

dévouement, sa personnalité et son orgueil. Ces pauvres petites, saisies jusqu'au fond de l'âme, tombèrent instinctivement à genoux et ne purent lui répondre que par des sanglots.

Sœur Marie-Joséphine avait le pressentiment qu'elle mourrait jeune, ou du moins que sa vie active ne durerait pas longtemps. « Voyez-vous, nous dit-elle un jour, je sens que tant que je serai prise par les choses extérieures, je ne serai pas une sainte ; je ne sais pas me modérer, j'aime trop mes enfants, ma classe, mes leçons ; tout ce que je fais me passionne. Mais un jour viendra, je l'espère, où pour une raison ou une autre, le bon Dieu me retirera de tout cela. Je ne serai plus bonne à rien, mon activité sera réduite à néant ; c'est alors que j'avancerai dans l'union à Dieu et le dépouillement de moi-même. Je redoute cet état, et cependant j'y aspire. » La chère enfant avait vingt-cinq ans lorsqu'elle disait cela ; elle n'avait plus que deux ans à vivre.

Au commencement de l'année scolaire 1859, elle reprit avec plus d'ardeur que jamais sa classe, ses leçons et l'association de charité qu'elle faisait merveilleusement marcher. À la fête de sainte Catherine, où les pauvres ont toujours leur part, elle mit toutes les ressources de son imagination à augmenter la recette de ses chers protégés et à donner à la récréation le plus d'entrain possible. Le soir, on joua une petite pièce arrangée par elle, et, cachée derrière un paravent qui servait de coulisse, elle soufflait, tenait le piano et chantait avec les acteurs. Quand la fête fut finie, il fallut ranger les costumes, tout remettre en ordre pour le lendemain, car c'était dans la classe des grandes qu'on jouait. Tout était primitif dans ces temps-là.

Il était tard lorsque sœur Marie-Joséphine remonta dans sa cellule, le froid la saisit ; le lendemain, elle avait la fièvre, et au bout de quelques jours une phtisie galopante se déclarait. La malade ne vit pas d'abord le danger de son état, mais Dieu le voyait. Il savait que l'œuvre allait être achevée, et qu'à cette vie de dévouement et de générosité il fallait donner le double couronnement de la souffrance et de la paix.

Nous vîmes alors une transfiguration complète. La nature fit silence, elle était vaincue, et cette âme ardente, pacifiée tout d'un coup, ne vécut plus que sous le regard de Dieu, oubliant toutes les créatures, s'oubliant elle-même, ne demandant rien, ne refusant rien. une expression d'indicible paix se grava sur cette figure autrefois si mobile, si animée. Les Sœurs qui entraient dans la chambre de la malade étaient saisies par la vue de ce calme céleste. On sentait que Dieu versait sur cette âme qui avait beaucoup travaillé pour lui son esprit de grâce et de prière : *Spiritum gratiæ et precum*.

Sœur Marie-Joséphine ne voulait plus qu'on lui parlât d'aucune chose de la terre. Son recueillement était extrême, son dégagement des créatures nous étonnait, car ses attachements, même les plus saints, avaient toujours quelque chose d'excessif ; elle n'avait plus besoin qu'on s'occupât d'elle, Dieu lui suffisait seul.

Son humilité était devenue si grande, que ses supérieures elles-mêmes en étaient surprises. Notre Mère, revenant un jour de l'infirmerie, nous dit, tout émue : « Vraiment, je commence à croire que les Sœurs qui ont des défauts extérieurs très visibles arrivent quelquefois à une plus grande perfection, et surtout à une plus grande humilité, que les autres. On les reprend sans cesse, elles ont souvent l'occasion de reconnaître leurs torts et de s'humilier. Cela finit par imprimer dans leurs âmes un sentiment profond de leur misère et une immense confiance en Dieu. C'est ce qui me frappe dans sœur Marie-Joséphine, et je ne puis dire combien je suis touchée de ses dispositions. »

Cette chère Sœur, qui profitait si bien de la maladie pour se sanctifier, ne savait pas cependant qu'elle était si près de l'éternité. Lorsqu'une parole du Père Picard lui révéla son état, il y eut dans cette nature si vivante un moment d'effroi ; puis elle s'abandonna à la volonté de Dieu et fit son sacrifice généreusement et sans retour. Bien plus encore, pressée du désir de s'offrir en victime pour le salut des âmes, elle demanda à Dieu de la faire beaucoup souffrir jusqu'au vendredi saint, afin,

disait-elle, que « je puisse mourir conforme à Jésus crucifié ». Sa prière fut exaucée, les souffrances augmentèrent de jour en jour, et la patience de la malade ne défailloit pas.

Enfin l'heure de la récompense était arrivée : le 15 mars 1860, sœur Marie-Joséphine rendit à Dieu sa belle âme, à l'âge de vingt-sept ans, après trois mois d'une maladie douloureuse et quatre jours de cruelle agonie. Elle devint merveilleusement belle après sa mort ; les lignes si pures de son visage la faisaient ressembler à un marbre antique ; une expression d'indicible joie était sur son front, un sourire céleste sur ses lèvres. Elle semblait dire : « Ne me pleurez pas, je suis au sein de l'éternelle paix. »

Nous avons parlé ailleurs de la douleur des élèves à la mort de sœur Marie-Joséphine ; mais que dire du deuil de la communauté et du chagrin de notre Mère, qui perdait en quelques mois une Sœur si jeune et si aimée ? Elle en parlait souvent dans l'intimité de nos conversations du soir et aimait à revenir sur un sujet qui lui était cher. Un jour qu'on lui disait : « Sœur Marie-Joséphine a été transformée pendant sa maladie, c'était une tout autre créature. » « Je ne dirais pas cela, a répondu notre Mère ; sœur Marie-Joséphine a montré dans sa maladie ce qu'elle était au fond, et son âme s'est révélée à celles qui ne la connaissaient pas. Mais croyez que cette âme était remplie d'un grand amour de Dieu, qui s'est manifesté au-dehors très vivement, lorsque la vie extérieure a disparu et qu'elle s'est vue en face de l'éternité. C'était une nature généreuse, capable de donner beaucoup, parce qu'elle aimait beaucoup. »

Ce même soir, la Mère Marie-Eugénie, qui très facilement étendait aux parents de ses filles l'affection qu'elle leur portait, se mit à parler de la famille Nourrit avec cet accent du cœur, cette note bienveillante qui lui était habituelle : « Sœur Marie-Joséphine, dit-elle, était une nature d'artiste ; elle ressemblait beaucoup à son père. Nourrit était un homme charmant, bon, honnête, profondément sympathique, et, malgré la carrière qu'il avait embrassée, il menait une vie très régulière. Excellent mari, bon père de famille, il a très bien fait élever ses enfants. Voyez comme tous ont bien tourné : sœur Marie-Joséphine qui devait se donner si généreusement à Dieu et ses deux sœurs si chrétiennes ! Une autre de ses sœurs, mourant à vingt-quatre ans, disait à son mari qui s'étonnait de sa joie : « Mon cher ami, c'est toi que j'ai le plus aimé sur la terre, tu le sais ; mais pardonne-moi ma joie d'aller vers Dieu. Si je pouvais avancer ce bonheur d'une heure seulement, il n'est pas de souffrances par lesquelles je ne voudrais passer ; toutes celles de ma maladie ne sont rien pour acheter un pareil bonheur. »

Ajoutons, comme appendice à la mort de sœur Marie-Joséphine, une page écrite par une de ses parentes, attirée par elle à l'Assomption. La forme discrète de cette lettre ne la rend que plus touchante. « Sœur Marie-Joséphine tâchait de faire le plus de bien possible autour d'elle. Elle savait en danger l'âme d'une enfant, fille d'un artiste de ses parents, et, craignant pour elle de fâcheuses influences, elle demanda et obtint son entrée dans un de nos pensionnats de l'Assomption. L'enfant l'a peu connue ; sœur Marie-Joséphine l'accueillit cependant avec une grande bonté, lui disant : « On va maintenant vous apprendre à connaître le bon Dieu et à l'aimer. » La petite, qui avait alors dix ans, n'avait guère entendu parler du bon Dieu.

« Lorsque sœur Marie-Joséphine mourut, elle fit dire à sa protégée qui était alors au pensionnat de Sedan, qu'elle prierait beaucoup pour elle et veillerait sur elle du haut du ciel. Son éducation finie, l'enfant resta peu dans le monde. Sœur Marie-Joséphine veillait et voyait les dangers qui entouraient cette âme. Au bout d'un an, comprenant la vanité de ce qui n'est pas Dieu, fatiguée de ne rencontrer autour d'elle que dangers et de ne voir que le mal, la jeune fille avait soif de cette paix et de ce calme qu'elle avait trouvés à l'Assomption. Dieu l'attirait ; sa vocation très prompte fut presque miraculeuse à cause de son entourage et de ses attraits naturels, et cependant, joyeuse, elle s'échappa du filet des chasseurs et put s'écrier dans sa reconnaissance : *Dirupisti*

*vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis*¹⁰. Aussi notre Mère put dire à Robert Nourrit, le jour de la profession de la protégée de sœur Marie-Joséphine : « La mort de cette chère fille que j'aimais n'a pas été stérile, la vocation de cette enfant est le fruit de cette mort.¹¹ »

C'est ainsi que les âmes s'attirent, et rien ne nous semble plus beau que ces attraits mystérieux, ces grâces de préservation, ces appels à l'honneur de la consécration virginale dans un milieu où tout parle de vanité et de séduction mondaine. Cette dernière lettre n'est-elle pas encore un chant de louange à la miséricorde de Dieu ?

¹⁰. *Tu as défait mes liens, je t'offrirai le sacrifice d'action de grâces* (Ps 115, 16-17).

¹¹. Cette page a été écrite par sœur Anna-Maria, morte à Cannes en 1894.

CHAPITRE III

FONDATIONS DE BORDEAUX, LYON ET MALAGA.

Le 24 mai 1860, au moment où la Révérende Mère Marie-Eugénie partait pour l'Angleterre afin de visiter ses maisons de Richmond et de Londres, le Révérend Père Laurent vint au nom de l'archevêque de Bordeaux, M^{gr} Donnet, lui demander si elle ne consentirait pas à faire une fondation dans son diocèse. « Je ne refuse pas, répondit notre Mère ; mais je ne pourrai m'occuper de cette affaire qu'à mon retour. » Le voyage dura trois semaines, et la Supérieure était revenue depuis quelques jours seulement, lorsque le Père Laurent vint lui apporter une lettre du cardinal Donnet, qui demandait instamment la fondation et pressait pour qu'on décidât la chose le plus tôt possible.

Il s'agissait de prendre la succession d'un pensionnat de Dominicaines du Tiers Ordre. La Supérieure, fondatrice de cette maison, avait mené trop grandement les choses et était arrivée à de tels embarras financiers, qu'elle ne demandait qu'à se retirer, tout en manifestant le désir d'entrer à l'Assomption avec ses Sœurs, si nous voulions bien prendre le pensionnat.

Monseigneur présentait l'affaire comme très avantageuse, mais en réalité elle ne devait nous créer que des embarras. Toutefois, comme notre Mère désirait depuis longtemps une fondation à Bordeaux, elle fit prendre des renseignements, et toutes les personnes consultées l'engagèrent à venir ; le pensionnat comptait déjà quatre-vingts élèves, et le terrain, admirablement situé, devait gagner beaucoup en valeur.

Sœur Marie-Thérèse, ayant par sa famille de nombreuses relations à Bordeaux, fut envoyée pour préparer la maison et pour aider dans les affaires la jeune Supérieure, sœur Marie-Catherine, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler. Sœur Marie Marguerite lui fut donnée comme maîtresse du pensionnat, et toutes les trois partirent d'Auteuil le 25 août 1860. Deux Sœurs converses les accompagnaient. En même temps, arrivaient à Auteuil trois novices envoyées par les Dominicaines : une Sœur de chœur, sœur Catherine-Emmerich, et deux converses. C'était, disait-on, le commencement de la fusion ; ce fut la fin. Les autres religieuses se retirèrent dans leurs familles ou dans d'autres communautés.

La première messe fut célébrée dans la chapelle de Bordeaux le 28 août 1860, fête de saint Augustin, patron titulaire de la fondation.

Nos Sœurs étaient à peine installées quand les fournisseurs arrivèrent en foule pour réclamer le paiement des notes arriérées. Rien n'était payé. On demandait le prix de l'orgue de la chapelle, des meubles du parloir, des tapis et des candélabres loués pour une grande cérémonie, etc. etc. ; des comptes à régler arrivaient de tous côtés. Sœur Marie-Thérèse eut bien de la peine à faire comprendre aux gens que nous n'étions en rien les héritières des Dominicaines et que leurs dettes ne nous regardaient pas. La nouvelle Supérieure, timide et d'un naturel craintif, demandait à notre Mère s'il ne vaudrait pas mieux renoncer à la fondation ; mais la Mère générale n'était nullement de cet avis. « Quitter Bordeaux dans ces difficultés, écrit-elle, serait, je crois, tout à fait mal à propos. Si

nous abandonnons les œuvres pour les croix qui s'y attachent, nous pourrions bien renoncer à toutes les fondations possibles ; nous n'en avons pas encore fait une qui n'ait été accompagné des plus grands ennuis. »

Le cardinal intervint et nous aida à sortir de la situation ; on fit des concessions de part et d'autre, les esprits se calmèrent, et on resta. Nous avions du reste de vrais amis à Bordeaux ; deux parents de sœur Marie-Caroline : M. Louvet de Paty, avocat général, très bien posé dans la magistrature, et M. Siau, qui fut l'ami, le conseiller et l'homme d'affaires du couvent.

Quant aux pensionnaires léguées par les Dominicaines, on dut les éliminer les unes après les autres ; il en resta cinq seulement. La rentrée fut fixée au 15 octobre. De nouvelles Sœurs furent envoyées pour le pensionnat : sœur Jeanne-Marie, sœur Marie des Anges et sœur Marie-Agathe, petite Sœur allemande, simple, candide, naïve comme une enfant, qui est morte à Bordeaux en 1876.

Ces jeunes Sœurs sortaient toutes du noviciat et formèrent tout de suite une communauté joyeuse, fervente et très unie. Sœur Marie-Thérèse, la plus âgée de la fondation, n'était pas la moins gaie et conservait un entrain charmant au milieu des embarras et de la pauvreté de ces commencements. Deux lettres qu'elle écrivait aux Sœurs novices, avant leur arrivée, vont nous le prouver.

« Mes toutes chères petites Sœurs bordelaises,

« Si vous saviez comme il y a longtemps que je veux vous écrire ; mais le bon Dieu, qui veut répandre de très grandes bénédictions sur notre chère petite fondation de Bordeaux, a commencé par nous envoyer des ennuis et des difficultés qui nous ont pris tout notre temps.

« N'en soyez pas effrayées, très chères Sœurs, mais plutôt réjouissez-vous : *Nolite timere, pusillus grex, quia complacuit patri vestro dare vobis regnum*¹². Petit troupeau, réjouissez-vous de ce que Dieu a bien voulu vous donner son royaume. D'abord sa pauvreté, qui vaut mieux que tous les trésors de ce monde ; et ici nous serons pauvres, bien pauvres, tout à fait pauvres. Si vous saviez comme cela fait du bien de se sentir vraiment pauvre ! Nous travaillerons comme les pauvres ; nous allons faire toutes nos lessives, et lorsqu'il fera bien froid, que la neige aura couvert la terre, au premier rayon du soleil nous irons étendre notre linge dans la prairie. Alors nous aurons bien froid, nos mains toutes gonflées se creveront de partout, et nous souffrirons beaucoup ; mais qu'heureuses serons-nous, parce que tout cela nous le souffrirons pour notre Époux bien-aimé, le Christ Jésus !

« Il me tarde que vous soyez ici pour que nous puissions dire tout l'office au chœur ; nous avons commencé à réciter tout haut les Petites Heures, mais malheureusement notre Mère et moi sommes souvent dérangées, et sœur Marie-Marguerite reste seule. C'est sœur Marie-Marguerite qui lit au réfectoire ; quelquefois elle y est seule, alors elle dit le Bénédicité et se bénit elle-même gravement. Si vous voyiez comme notre réfectoire est délicieux ; il est affreux, mais si pauvre ! Ses tables de bois blanc sont charmantes, il est placé tout à côté de la cuisine. La salle de communauté est bien, les cellules aussi ; il y a dans chacune une grosse chaise en bois blanc et une table, ainsi vous ne manquerez de rien ; mais elles doivent être froides en hiver. La chapelle aussi sera glaciale, mais elle est jolie et décorée avec goût. Les fleurs de notre jardin sont d'une beauté merveilleuse, et les fruits ressemblent à ceux de la Terre promise. Comme nous serons trop pauvres pour garder le jardinier, c'est nous-mêmes qui le cultiverons.

« À présent, je vais vous prier de vous charger de toutes mes tendresses pour le noviciat. Vous leur direz d'abord que je ne suis plus sœur Marie-Thérèse, mais bien Jeanne de la Misère ; c'est le

¹². *Ne craignez pas, petit troupeau, il a plu au Père de vous donner le royaume.* (Lc 12, 32).

nom que j'ai choisi ici. Vous leur direz aussi que si elles étaient bien gentilles, elles écriraient toutes à leur infirmière,

« JEANNE DE LA MISÈRE. »

Cette lettre, où l'on sent avec la ferveur de Sœur Marie-Thérèse la petite pointe d'originalité qui lui est particulière, fut suivie d'une seconde. C'est le récit de la fameuse lessive.

« Bordeaux, 22 septembre 1860.

« Pour les petites Sœurs qui doivent aller à Bordeaux.

« Mes chères petites Sœurs. Il faut que je vous raconte les joies de notre première lessive. Samedi, on l'a comptée ; dimanche, elle a trempé dans l'eau et la cendre ; lundi matin, sœur Marie-Clémence, très expérimentée dans cet art, a tout préparé sans rien avoir de ce qu'il lui fallait, et toute la journée elle l'a ce qu'on appelle coulée. Le mardi, il pleuvait à verse, ce qui était peu commode pour la laver. Cependant les pauvres Sœurs se sont exécutées, et elle a été lavée. Le mercredi, pluie torrentielle, pas moyen de mettre dehors le beau linge éclatant de blancheur. Il faut patienter.

« Le jeudi matin, le ciel éclaircit. Vite « au linge ! » s'écrie-t-on de toutes parts ; et Jeanne de la Misère, alerte comme à quinze ans, n'est pas la dernière à se mettre en campagne. L'herbe était toute mouillée : comment hasarder ses pieds dans cette prairie qui semblait être devenue une rivière ? Elle parcourt toute la maison et finit par trouver de petits bijoux de sabots qui étaient quelque chose de merveilleux. On aurait dit qu'ils avaient été perdus par Cendrillon elle-même ; une rosette de ruban avec une gentille petite boucle au milieu ornait le dessus. Vite, Jeanne de la Misère enfonce ses pieds là-dedans, s'empare d'une grande corbeille de linge, et, aidée de Sœur Marie-Marguerite elles l'emportent sur l'herbette qui était plus que fraîche, et nous voilà à l'ouvrage avec une ardeur qui dénotait la nouveauté. Nous n'avions pas seulement une douce brise pour réveiller agréablement nos esprits, mais un grand vent qui jetait notre beau linge par terre, à mesure que nous le mettions sur les cordes. Grande a été notre patience, mais enfin elle a triomphé de tout ; et en dépit des éléments conjurés, aujourd'hui samedi, notre lessive est sèche, repassée et entièrement serrée.

« Ce plaisir, mes petites Sœurs chéries, nous vous le promettons pour tous les quinze jours, seulement vous n'aurez pas les jolis sabots de Cendrillon. Est-ce que je vous ai parlé des ravissantes lampes dont nous nous servons ici ? Il me semble qu'elles doivent ressembler à celle que la sainte Vierge avait à Nazareth. Elles ne sont pas plus grandes qu'un escargot. Le soir, quand nous les prenons pour aller nous coucher, nous avons l'air d'êtres mystérieux. Ce silence qui ressemble à celui du tombeau, cette petite lueur qui marche et semble portée par une ombre, tout cela fait un effet magique. Je voulais vous dire aussi que cette pauvre Jeanne de la Misère n'a plus d'épingles pour s'habiller ; vous seriez bien charitables de lui en apporter quelques-unes.

« Adieu, chères petites Sœurs, je vous embrasse tendrement. »

Les lettres des jeunes Sœurs nous disent les impressions de l'arrivée. C'est la pauvreté qui les charme : la maison est vieille, l'ameublement fort modeste. « Notre couvent est loin d'avoir l'air monastique d'Auteuil, mais il a quelque chose qui rappelle la petite maison de la sainte Vierge à Nazareth. Les escaliers, les cellules, le réfectoire, le mobilier surtout, nous y ont fait penser tout de suite et ont gagné nos cœurs. Il est si doux de se sentir logées comme des pauvres ! Mais ce qui nous a touchées, c'est l'accueil de Mère Marie-Catherine et des Sœurs ; c'est de voir notre chère Règle de l'Assomption déjà établie ici avec tant d'exactitude et suivie d'une manière si édifiante. Rien ne trouble le silence du petit monastère. Nous avons récité Vêpres au chœur dès notre arrivée, on nous

attendait pour cela ; et, le soir, on a dit Matines pour la première fois avec une véritable émotion. Comme on sent que ce qui constitue l'Assomption, c'est la Règle ! voilà les murs bénis qui nous réunissent dans une même vie et un même amour, ce sont les liens qui nous unissent et consolent de la séparation. »

Chaque fondation a sa note caractéristique. Pour celle de Bordeaux, il nous semble que ce fut la joie, l'amour de la pauvreté et une très tendre union à la maison mère. Les lettres reçues d'Auteuil causaient des consolations inexprimables, et quand arrivaient, au moment des fêtes, de petits souvenirs envoyés par Mère Thérèse-Emmanuel et le noviciat, c'étaient de véritables explosions de reconnaissance. La Mère Marie-Catherine entretenait parmi ses Sœurs cet amour filial, cet esprit de famille qu'elle possédait au plus haut degré et qui fait la force des Congrégations. Elle y entretenait aussi l'esprit de paix et d'union, qui était sa grâce spéciale, et cette régularité parfaite, véritable ornement de la maison de Dieu, dont elle avait puisé l'amour auprès de Mère Thérèse-Emmanuel, dans sa charge d'assistante au noviciat. Cette charge lui était très chère, et elle ne l'avait pas quittée sans regret. « Vivre cachée à l'ombre d'une sainte, n'avoir qu'à se dévouer et à obéir, c'était sa vocation, » disait-elle.

Peu de temps après son arrivée à Bordeaux, elle écrivait à Mère Thérèse-Emmanuel :

« J'ai souvent le cœur bien gros et je vous cherche ; il me semble que vous êtes là, que vous allez venir que vous allez me dire quelques-unes de ces bonnes paroles qui me faisiez toujours du bien, et puis je vois que beaucoup de lieues nous séparent. Alors, lorsque je le puis, je vais dans un coin de la chapelle, je prie et j'écoute le bon Maître ; il me console et me donne des forces. Quelquefois je pense que lorsque tout sera arrangé, une autre viendra et je retournerai près de vous... Je ne puis m'habituer à être Supérieure !... »

Ce mot revient sans cesse dans les lettres de la Mère, et pour la consoler, sa chère cousine, Françoise-Eugénie, alors chargée de la maison de Nîmes, lui écrit agréablement qu'il est très vrai qu'elle ne pourra jamais s'habituer à la charge que le bon Dieu lui a donnée : « Je pense bien, dit-elle, que quelques personnes doivent naître avec des natures de Supérieures ; mais il me semble que nous deux n'avons pas été créées ainsi et il faudra toujours que la grâce fasse tout l'ouvrage. »

Mère Françoise-Eugénie a été une excellente Supérieure, et Mère Marie-Catherine, avec une autre nature, avait aussi d'admirables qualités pour le gouvernement ; mais elle ne les voyait pas et se croyait incapable de porter ce poids. Elle était cependant soutenue par l'affection de ses Sœurs et par bien des secours que Dieu lui envoyait. Le Père d'Alzon, son père spirituel dès son enfance, vint voir la petite fondation au commencement du mois de novembre 1860 ; il trouva que tout marchait très bien, fut ravi de l'union et de la gaieté de la communauté et releva le courage de sa chère fille par ces paroles d'élan et de foi dont il avait le secret.

Avec les enfants, le Révérend Père gagna tous les cœurs dès la première rencontre : « Bonjour, mes chères petites-filles, leur dit-il ; il me tardait beaucoup de faire votre connaissance, car je suis votre grand-père, et vous n'avez pas l'air de vous en douter. » Les enfants regardaient fort surprises : « Et certainement je suis votre grand-père, puisque je suis le père de M^{me} la Supérieure générale, de la Mère Marie-Catherine, et je suis même le grand-père de M^{me} Marie-Thérèse !... » À ce mot, toutes les élèves éclatent de rire ; Mère Marie-Thérèse marchait déjà toute courbée, et le Père d'Alzon, avec son grand air, paraissait fort jeune. Les petites n'oublièrent jamais « le grand-père de M^{me} Marie-Thérèse » et demandaient sans cesse quand il reviendrait les voir.

M^{gr} Gay, alors l'abbé Gay, vint aussi à Bordeaux pour prêcher l'Avent dans une des paroisses de la ville. Mère Thérèse-Emmanuel lui recommanda sa chère fille Marie-Catherine et les Sœurs de la nouvelle fondation. Ses visites faisaient du bien à toutes ; il soulevait les âmes, les portant toujours vers les plus hauts sommets et les établissant dans la générosité et la confiance.

Pendant le carême, ce fut le Père Laurent, de l'Assomption, qui fut appelé à Bordeaux pour y prêcher à l'église de Saint-Pierre. Il parla aussi fort souvent dans notre petite chapelle, et les élèves étaient toutes fières d'avoir leur prédicateur de carême, comme les grandes paroisses de la ville.

Le Révérend Père avait d'autant plus de charme qu'il racontait les plus belles histoires, et tenait les enfants suspendues à ses lèvres pendant des heures entières. Qui n'a pas entendu l'histoire du lion de saint Jérôme, des deux bossus et de M^{lle} Rose, n'a rien entendu !...

Une autre visite illustre fut celle du Père Monsabré, l'année suivante : « Il a voulu tout voir, tout visiter, écrit une Sœur ; il est entré dans les classes sans être annoncé, s'est extasié sur les cartes et les dessins des élèves : « Je n'ai jamais rien vu de si « beau » s'écriait-il. Au piano, il a joué un morceau à quatre mains avec une petite fille de sept ans. Son succès a été complet ; on ne parle plus que du Père Monsabré au pensionnat. » Puis vint la visite de la Révérende Mère générale : « Oh ! pour le coup, disaient les élèves, nous n'avons plus à attendre que la visite du Pape ! »

Le pensionnat, sans être encore nombreux, était composé d'enfants gentilles, intelligentes, faciles à conduire ; un très bon esprit s'établissait parmi elles, les études marchaient bien, et les parents s'étaient tout de suite attachés à la maîtresse du pensionnat, sœur Marie-Marguerite. Les Révérends Pères Jésuites, qui avaient un collège à Tivoli, près de nous, avaient bien voulu accepter d'être nos aumôniers, de confesser nos enfants, de leur faire le catéchisme et de prêcher pour les grandes fêtes. Nous étions donc très soutenues, le bien se faisait au pensionnat, une émulation de dévouement et de zèle régnait parmi les Sœurs.

Malheureusement Mère Marie-Catherine tomba malade et dut retourner à Auteuil. Ce départ fut regrettable pour la fondation ; il en amena d'autres et retarda le développement de la maison. Mais, en 1863, Mère Marie-Gonzague fut envoyé à Bordeaux ; elle y resta huit ans Supérieure et fit construire un beau monastère sur le boulevard Caudéran, au bas de la propriété que nous habitons, rue Terre-Nègre. Plus tard, un grand pensionnat s'est élevé à côté du monastère, et une très jolie chapelle romane, d'un goût très pur, est venue compléter ces constructions. Nous ne pouvons parler de Bordeaux sans rappeler le souvenir de Mère Thérèse du Sacré Cœur, qui y laissa de si vifs regrets¹³, et de M^{gr} de La Bouillerie, qui fut pour nous un protecteur influent et dévoué. C'est sous la double impulsion de M^{gr} de La Bouillerie et de Mère Thérèse du Sacré-Cœur que la maison prit un grand développement et que le pensionnat devint très florissant.

La fondation de Lyon eut lieu deux ans après celle de Bordeaux. Elle fut proposée par un prêtre de Lyon, qui nous offrit de reprendre un pensionnat séculier qu'on désirait céder à une communauté religieuse. Le Père d'Alzon poussa vivement cette affaire ; il était très lié avec l'abbé de Serre, secrétaire du cardinal-archevêque de Lyon, et par lui on obtint facilement l'autorisation de M^{gr} de Bonald. Celui-ci se montra, du reste, très heureux de voir arriver dans sa ville archiépiscopale les religieuses de l'Assomption et la fille du général de Gouy, un de ses amis d'enfance.

Mère Marie du Saint-Sacrement (Cécile de Gouy), chargée de la fondation, y apportait ce dévouement humble et doux qui l'a suivie partout où la Providence s'est plu à l'envoyer. On lui donnait comme auxiliaires tout un noviciat de jeunes professes qu'elle devait continuer à diriger et à former. On dira qu'elle a réussi, si nous nommons : sœur Agnès-Eugénie devenue plus tard Supérieure à Lyon, maîtresse des novices à Auteuil, et aujourd'hui chargée de notre maison du Nicaragua ; sœur Jeanne-Emmanuel, si regrettée à Nîmes, où elle est morte Supérieure en 1890, et sœur Marie-Raphaël, qui a laissé à Malaga le souvenir d'une âme angélique et d'un cœur d'apôtre.

¹³. Mère Thérèse du Sacré-Cœur a été Supérieure à Bordeaux de 1879 à 1888, date de sa mort.

Le départ d'Auteuil eut lieu le 15 mai 1862. Comme à Bordeaux, les difficultés ne manquèrent pas. Il fallait finir l'année scolaire avec des élèves venues de milieux très divers, assez indisciplinés et nullement formées à cet esprit de famille, à cette ouverture simple et franche qui caractérise nos pensionnats de l'Assomption. On dut faire un choix, renvoyer bien des élèves et porter ailleurs notre établissement. Un vaste local fut trouvé sur les hauteurs de Sainte-Foy ; il était admirablement situé, avec une vue splendide et trois larges terrasses qui servaient de jardin.

Les Sœurs s'y installèrent le 2 octobre, sous la protection des saints Anges. « L'Épître de la messe et le capitule de Laudes semblaient faits pour nous, écrit la Supérieure : "Je vais envoyer mon ange, afin qu'il marche devant vous, qu'il vous garde pendant le chemin et qu'il vous fasse entrer dans la terre que je vous ai préparée".¹⁴ »

À Sainte-Foy, nos Sœurs se trouvèrent très près d'un couvent de Maristes, qui voulurent bien leur servir de chapelains et de confesseurs. Le Supérieur, le très Révérend Père Vitte, depuis évêque missionnaire de Nouméa, fut un père pour nos Sœurs ; elles trouvèrent en lui conseil et appui. Dans toutes nos fondations, nous avons pu admirer la charité fraternelle qui règne entre les enfants de Dieu, toujours prêts à s'unir pour le service de l'Église et des âmes.

Le couvent de Sainte-Foy fut placé sous le vocable de l'Enfant-Jésus. « Notre petit prieuré nous semble à toutes un second noviciat, écrit sœur Marie-Raphaël à la maîtresse des novices. Il faut bien le considérer comme tel, car nous sommes toutes des enfants sorties depuis peu de temps de vos mains, et nous avons bien besoin que vous priiez pour nous. »

La jeune Sœur est ravie de la situation du couvent : « Tout ce qu'on nous a dit de Sainte-Foy est encore bien au-dessous de la vérité, je ne puis pas vous dire comme c'est beau. La partie de la maison que nous habitons donne sur le jardin, situé sur le penchant de la montagne, et qui domine par conséquent toute la ville de Lyon. Du jardin, nous voyons l'église de Notre-Dame de Fourvière, placée sur une autre colline, à gauche. À nos pieds, le Rhône, dont les eaux sont bleues comme un beau ciel d'été, et qui reçoit, juste au-dessous de notre jardin, la Saône, dont les eaux sont vertes et moins belles que celles du Rhône. Au delà de la grande cité lyonnaise, s'étend une immense campagne, et, à l'horizon, on aperçoit les Alpes qui se perdent dans les nuages. Quand le ciel est très pur, on voit le mont Blanc avec sa couronne de neiges éternelles. »

Cette courte description nous révèle déjà sœur Marie-Raphaël, très sensible aux beautés de la nature, et qui jouit de toutes celles que Dieu place sur sa route. Elle aime les grands horizons, tout ce qui lui rappelle l'infini. C'est une âme de poète qui va devenir une âme d'apôtre.

« Nos enfants sont rentrées depuis lundi, écrit-elle un peu plus tard, et nous sommes bien occupées. Nos petites filles n'étaient pas pieuses du tout, et nous pouvons leur faire beaucoup de bien. C'est une vraie mission que nous avons avec elles, et c'est un grand bonheur que de pouvoir étendre le règne de Notre-Seigneur dans ces âmes. Je pense bien souvent à vous, chère Mère ; et combien vous devez être heureuse, vous qui travaillez tant pour lui et savez si bien le faire aimer ! »

Sœur Marie-Raphaël ne devait pas rester longtemps à Lyon. Sa frêle santé réclamait des soins que la Mère Marie-Eugénie voulait surveiller elle-même ; car la jeune religieuse, orpheline dès son enfance, lui avait été tout spécialement confiée. Nous la retrouverons à Malaga, où la Providence va nous conduire.

La maison de Lyon eut le bonheur de conserver, pendant près de dix ans, la Mère Marie du Saint-Sacrement, qui devait organiser le pensionnat et donner une impulsion toute sainte à la fondation.

¹⁴. Éxode, 23. Épître de la Messe des Anges gardiens.

Notre couvent de Malaga fut fondé en 1865, et d'une manière toute providentielle.

Au printemps de l'année 1864, la Mère Marie-Eugénie de Jésus avait reçu la lettre suivante :

« Malaga, 18 avril 1864.

« Ma Révérende Mère,

« Depuis que la volonté de Dieu m'a conduit dans cet exil lointain, ma pensée s'est portée plus d'une fois vers votre sainte maison, vers les chères âmes qui l'habitent et vers celle qui est, après Dieu, l'âme de toutes ces âmes. Aussi, suis-je heureux de trouver une occasion de vous donner une preuve de ce fidèle souvenir et de raviver quelque peu le vôtre devant Notre-Seigneur.

« Voici ce dont il s'agit : Malaga ne possède aucune maison d'éducation pour les jeunes personnes des classes aisées. Il n'y a même aucune maison de ce genre en Andalousie, ni même dans tout le pays de l'Espagne. Madrid et Barcelone sont les seules villes dans lesquelles il y ait des couvents du Sacré-Cœur. Ces maisons sont sans cesse obligées de refuser des élèves, et bon nombre de familles d'ici envoient leurs enfants en France et en Angleterre. Il est absolument certain qu'une maison de votre Congrégation aurait le plus grand succès et ferait un bien incalculable. On désire ardemment un établissement de ce genre, et les personnes les plus compétentes et les plus graves m'affirment que non seulement Malaga (ville de plus de cent mille âmes), mais Cadix, Xérès, Cordoue, Grenade, Gibraltar, appellent depuis longtemps cette fondation.

« Je suis chargé, par des personnes notables d'ici, sans aucune limitation de pouvoir, de faire des efforts pour procurer à la ville et au pays cet immense bienfait ; je n'ai pas hésité un seul instant sur le choix de l'ordre qu'il convenait d'appeler.

« Pour vous donner une idée exacte de la situation, je dois ajouter que le chemin de fer de Malaga à Paris sera achevé en quatorze mois, et que l'on viendra de Paris en moins de trois jours. Le climat est tel que je n'hésite pas à affirmer qu'une fois une maison de votre Congrégation fondée ici, bien des parents de divers points y enverraient leurs enfants, afin de fortifier leur santé, tout en continuant leur éducation. De plus, vous auriez pour vos religieuses délicates un lieu où elles pourraient guérir, rien qu'en respirant l'air pur de Malaga. »

Le prêtre qui fut l'instrument de la Providence pour nous appeler en Espagne nous connaissait peu ; mais il avait prêché une retraite à Auteuil, et avait été frappé de la ferveur de la communauté, de la largeur d'esprit de la Fondatrice. Lorsqu'il fut envoyé à Malaga pour remettre une santé fortement ébranlée, il entra en relation avec les personnes les plus considérables de la ville, et pensa que l'esprit de l'Assomption serait compris dans le pays et pourrait y faire un grand bien.

Dans une seconde lettre, il nommait, parmi les notables de la ville qui désiraient particulièrement notre arrivée, MM. Hérédia et Loring, qui voulaient nous confier leurs filles et offraient de se charger des premières dépenses de la fondation.

La proposition fut acceptée, et la lettre de la Supérieure générale, reçue avec un véritable enthousiasme. M. Hérédia lui écrit pour la remercier en son nom, au nom de sa famille et de tous ses amis ; il se met à sa disposition pour faciliter les dépenses et les arrangements du voyage, donne tous les renseignements nécessaires et se pose non seulement en ami, mais en bienfaiteur du couvent. Il cherche un établissement provisoire où nous puissions nous installer d'abord, et nous transmet l'offre aimable des Sœurs de la Charité, qui veulent que nous descendions chez elles, en attendant que la maison soit prête à nous recevoir.

« Nous désirons avec impatience l'arrivée des Religieuses, dit-il en terminant, et j'espère qu'elles se trouveront bien ici et seront contentes du pays et des élèves. Le Seigneur daigne vous

récompenser pour le bien que vous allez faire dans notre ville ! J'espère qu'il voudra bien protéger et faire prospérer cette maison, et que la sainte Vierge veillera sur elle, afin que vous n'ayez jamais que des motifs de vous féliciter d'avoir entrepris cette bonne œuvre. »

Le voyage fut fixé pour le commencement de l'année 1865. Mère Marie-Agnès, – la sœur de M^{gr} Devereux, restée si fidèle à l'Assomption, – fut chargée de la nouvelle fondation. On lui adjoignit plusieurs religieuses, entre autres Sœur Marie-Raphaël qui partit avec enthousiasme pour aller évangéliser la catholique Espagne : elle appelait cela *aller en mission*. En réalité, elle était envoyée à Malaga pour sa santé qui inquiétait vivement notre Mère. La chère petite Sœur devait s'attacher beaucoup à l'Espagne et y faire un grand bien, puis y mourir jeune et y être fort regrettée. C'est elle qui va nous raconter le voyage ; sa lettre est adressée à Mère Thérèse-Emmanuel.

« Alicante, 3 février 1865 »

« Ma chère Mère,

« Nous sommes maintenant à Alicante, installées pour jusqu'à demain chez les Sœurs de Charité espagnoles, qui nous ont reçues avec beaucoup de bienveillance. Mais il faut que je vous raconte notre voyage en commençant par le commencement. Nous sommes parties de Marseille à onze heures et demie, par un très beau temps. Nous avons vu Notre-Dame de la Garde pendant bien longtemps ; nous lui avons envoyé nos prières, nos adieux pour vous, et quelques larmes que le bon Dieu nous pardonnera bien, je l'espère.

« Nous aurions voulu rester sur le pont pour voir la France jusqu'au dernier moment ; mais le mal de mer nous a prises, il a bien fallu descendre dans nos cabines. Nous avons toutes été malades. Sœur Marie-Perpétue (converse) nous amuse beaucoup ; elle n'avait jamais vu la mer, et quand le navire a levé l'ancre, elle nous a dit qu'elle trouvait le mouvement des vagues très agréable et que bien sûr elle ne serait pas malade ; elle l'a été cependant plus que nous toutes. Nous avons eu un gros temps pendant toute la nuit. Arrivées à Barcelone, vers neuf heures et demie du matin, nous sommes descendues à terre dans une petite barque.

« Nous avons bien eu un peu d'émotion en touchant cette terre d'Espagne pour laquelle nous avons quitté notre chère France. Nous avons débarqué à Barcelonnette, le quartier des matelots ; on nous a conduites chez les Sœurs de Charité françaises, qui nous ont accueillies comme de vraies Sœurs. Elles ne sont que trois, et sont fondées depuis six mois seulement ; elles ont beaucoup de difficultés et sont bien courageuses. La Sœur Supérieure nous a raconté que leur cornette paraît fort étrange aux Espagnols ; un jour, à la cathédrale, un prêtre leur a refusé la communion, parce qu'elles n'avaient pas de voile. Elles ont été charmantes pour nous, nous ont donné à dîner, et la Supérieure a voulu nous accompagner jusqu'à notre petite barque. Le bon Dieu nous protège d'une manière bien visible, partout nous trouvons des amis ; même sur le bateau, le mécanicien est d'une obligeance extrême.

« Nous sentons bien que le bon Dieu est content de nous voir voyager pour ses intérêts, et qu'il arrange toutes choses pour le mieux.

« Hier, nous avons fait le plus joli voyage du monde. Nous avons quitté Barcelone vers dix heures et demie du soir, et dès le matin nous sommes montées sur le pont. La mer était magnifique, d'un beau bleu foncé presque noir, et toute couverte de l'écume des vagues. Le vent sifflait fort dans les cordages. Si ce n'avait pas été une fête de la sainte Vierge, j'aurais eu bien peur. Dans l'après-midi le vent est tombé, et nous sommes de nouveau montées sur le pont. Nous avons longé les côtes de Valence pendant plusieurs heures, si près que nous pouvions voir les maisons et les arbres. Nous avons vu une petite montagne toute couverte d'orangers ; malheureusement le mal de mer gâte un peu l'impression de toutes ces belles choses. Sœur Marie-Perpétue est tout étonnée de l'effet que le

café produit sur le bateau ; elle ne comprend pas pourquoi il lui donne mal au cœur et persiste à croire que ce n'est nullement la mer qui la rend malade.

« Adieu, chère Mère, nous serons dimanche à Malaga. »

L'accueil à Malaga fut des plus empressés, ce fut une véritable ovation. Les Sœurs de Charité, qui devaient nous recevoir chez elles, en attendant que notre logement fût prêt, nous offrirent la plus cordiale hospitalité. On loua une jolie maison, *calle Nosquera*, et, par un hasard providentiel, il s'y trouva une pièce qui semblait faite exprès pour une chapelle. Le pavé était en marbre blanc, les murs en stuc bleu clair, et les colonnes de stuc blanc formaient le sanctuaire, la nef, et, au fond, un chœur de religieuses. Le jour entra dans la salle par des vitraux de toutes couleurs.

Mais il fallut attendre plusieurs mois avant d'avoir le saint Sacrement. Ce fut là le grand sacrifice. L'Évêque voulut avoir une permission de Rome, et toutes les formalités sont longues. Les Sœurs avaient cependant pris possession de leur maison, que M^{gr} Bryan, – depuis évêque de Murcie, – vint bénir avec une grande solennité. Les familles protectrices de la fondation, les Sœurs de Charité, tous les amis étaient là.

La correspondance des religieuses de Malaga raconte longuement la cérémonie. L'une d'elles ajoute : « Nous n'avons pas encore de cloche ; mais nous touchons presque à un couvent de Dominicaines : *las Catalinas*. Ce matin, leur cloche a sonné justement notre réveil à cinq heures ; à cinq heures et demie, l'Angélus a sonné, et nous sommes descendues dans notre oratoire dire le *Veni sancte*¹⁵ et faire notre oraison. À six heures et demie, nous avons été à la messe à las Catalinas. Les religieuses chantaient Tierce et disaient l'office de sainte Catherine de Sienne, leur patronne et la nôtre. Cette coïncidence nous a touchées. »

La permission si désirée arrive enfin ; c'est la grâce suprême, Notre-Seigneur va prendre possession du trône qu'on lui a préparé avec tant d'amour. « Il faut avoir été orphelines depuis trois mois pour comprendre la joie, la paix, la tranquillité qu'apporte dans une maison la présence de Notre-Seigneur », écrit une des Sœurs. Puis elle raconte leur premier Salut : « Nous l'avons eu hier, et c'est un triomphe, car ce n'est pas l'usage ici ; M^{gr} Bryan a demandé la permission à Monseigneur pour les Petites Sœurs des Pauvres et pour nous. L'Évêque lui a dit : « Qu'est-ce que c'est donc que ces Saluts ? – Pas grand-chose, Monseigneur, une bénédiction. – Eh bien ! je veux bien, parce que ces pauvres religieuses n'ont que de petits oratoires où personne n'ira. Je ne le permettrais pas dans une église, parce qu'alors tous voudraient l'avoir. » Il fallut ensuite enseigner au chapelain la manière de le donner : « Pendant que vous chanterez *l'O Salutaris* et les litanies, dit-il, ai-je à chanter ? – « Non, mon Père. Alors *je fumerai* ? » répondit le prêtre, au grand étonnement de la Sœur qui ne savait pas que ce mot voulait dire, en espagnol, *encenser*.

Le pensionnat de Malaga se développa rapidement. On y joignit une école pauvre, qui devint bientôt fort nombreuse. Il fallut songer à construire et acheter un plus vaste terrain.

M^{gr} Bryan fut pour nous un véritable protecteur, un guide sûr et dévoué. Nous aimons à retrouver à chaque page de nos annales la main de la divine Providence, nous préparant en tout lieu un appui dans le cœur d'un saint prêtre qui veut bien adopter notre Assomption, en devenir le père, nous aider et nous soutenir dans les œuvres que nous allons établir au loin pour sa gloire.

La fondation de Malaga fut pour nous d'une grande importance, puisqu'elle nous introduisit en Espagne, où nous devons rencontrer tant de sympathies. D'autres fondations ont suivi celle-là : toutes ont été consolantes pour le Cœur de notre Mère, qui aimait beaucoup ses filles d'Espagne et en a été tendrement aimée.

¹⁵. *Viens, Esprit-Saint* (prière au début de l'oraison du matin).

Mère Marie-Agnès et sœur Marie-Raphaël devaient mourir à Malaga, après y avoir fait beaucoup de bien. Elles y ont laissé un souvenir que le temps n'a pas effacé. Très différentes d'âge, de nature et de caractère, elles se sont merveilleusement comprises, soutenues, et ont eu l'une et l'autre une grande influence dans le pays. Sœur Marie-Raphaël était une âme d'élite, une fleur d'innocence et de pureté. Le Seigneur l'a cueillie très jeune pour la transplanter dans les jardins éternels, et sur son lit de mort elle a commencé le chant de triomphe qu'elle allait achever au paradis. Mère Marie-Agnès était un fruit mûr pour le ciel ; elle avait vécu, c'est-à-dire elle avait souffert ; un accident terrible nous l'enleva en quelques heures¹⁶ Sa mort fut pleurée par la ville de Malaga tout entière. C'était une perte immense pour nos maisons d'Espagne, pour notre Mère et pour la Congrégation.

¹⁶. On avait ordonné à Mère Marie-Agnès une potion pour le mal de gorge. Elle en prit une cuillerée et fut immédiatement saisie de douleurs effroyables. De l'huile de croton avait été envoyée par erreur. La pauvre Mère mourut en quelques heures, brûlée intérieurement, et montra jusqu'à la fin une héroïque patience.

CHAPITRE IV

FONDATIONS PROPOSÉES EN ORIENT. CORRESPONDANCE DU PÈRE D'ALZON.

Avant d'aller plus loin dans notre récit, il faut dire un mot des divers projets d'établissements en Orient proposés par le Père d'Alzon, lesquels, n'ayant pu être acceptés, amenèrent la fondation des Oblates de l'Assomption.

Le Révérend Père avait comme l'intuition du bien que ses fils seraient un jour appelés à faire dans ce pays. Cette terre d'Orient l'attirait, c'était l'objet de ses rêves. Travailler à l'extinction du schisme par la prière, la prédication, la fondation d'écoles catholiques, lui paraissait l'œuvre par excellence. Il pensait déjà à envoyer ses fils à Constantinople et à Jérusalem, et, pour les écoles surtout, il sentait le besoin d'être aidé par des religieuses. Il comptait donc sur la Supérieure de l'Assomption pour compléter son œuvre et la soutenir.

C'est à Jérusalem qu'il pense d'abord, il veut en faire un centre de prières. Dès le 21 septembre 1861, il écrit à la Mère Marie-Eugénie pour lui proposer d'acheter le monument où la tradition place le tombeau de la sainte Vierge.

« Ce que je voulais vous dire, le voici : 1° que le tombeau de la sainte Vierge me semblerait admirablement gardé par les religieuses de l'Assomption ; – 2° que ce tombeau occupé par les schismatiques appartient aux Latins, et que des négociations ont lieu pour le leur faire rendre ; – 3° qu'il n'est pas plus exposé et même moins haut que tout autre point de la Syrie et de la Judée ; – 4° que le Patriarche, M^{gr} Valerga, pourrait être mis dans nos intérêts ; – 5° que si vous faites un établissement en Orient, je voudrais vous le voir former à Jérusalem, au tombeau de la sainte Vierge...

« Quant au Cénacle, il faudrait l'acheter aussi ; je le crois à vendre. J'avais pensé au tombeau de la sainte Vierge pour vous, au Cénacle pour nous. J'y mettrais volontiers le prix du Vigan¹⁷, j'y pense depuis deux mois. »

L'affaire fut renvoyée. Le Père la reprend deux ans plus tard : « Voulez-vous ou ne voulez-vous pas, décidément, la place où la tradition porte que mourut la sainte Vierge et où certainement elle a vécu de très longues années ? Oui ou non ? Si vous ne répondez pas, ce sera *nous*. »

Hélas ! ce ne furent ni les Pères de l'Assomption ni les religieuses qui achetèrent le monument appelé *Dormitio Beatæ Mariæ Virginis*¹⁸, sanctuaire qu'il nous eût été si doux de garder et d'entourer de notre vénération. Il resta longtemps encore au pouvoir des Grecs, et, il y a quelques années, il fut acheté par l'empereur d'Allemagne, au nom d'une puissance protestante dont l'habile politique est d'enlever à la France le protectorat des saints Lieux. Ce fut une douleur pour tous les cœurs français et catholiques, un double regret pour l'Assomption.

¹⁷. Une terre de famille qui appartenait au Père d'Alzon.

¹⁸. Dormition de la Bienheureuse Vierge Marie.

Dieu, sans doute, ne nous voulait pas là, car plus tard, en 1887, il fut encore question d'un établissement à Jérusalem ; une généreuse bienfaitrice se chargeait de la fondation. On hésita longtemps entre Rome et Jérusalem ; et, pour le bien général de la Congrégation, Rome fut choisie.

Quant aux Pères de l'Assomption, on sait le bien qu'ils font à Jérusalem par le Pèlerinage national qu'ils conduisent chaque année aux Lieux saints, et par le grand hôtel de Notre-Dame-de-France qu'ils ont fait construire et où s'arrêtent les pèlerins de toutes les nations.

Mais l'œuvre apostolique des Pères devait être surtout en Bulgarie. Le Révérend Père d'Alzon y avait déjà envoyé le Père Galabert, et, en 1863, il voulut aller lui-même à Constantinople, pour visiter les diverses parties de l'empire turc et se rendre compte de la position qu'on pourrait prendre dans le pays.

« Me voilà depuis trois jours à Constantinople, écrit-il le 24 février à la Supérieure générale. Mon voyage a été très heureux, sauf les deux premiers jours, où j'ai été malade, mais pas trop. Le froid que j'ai trouvé en Europe et en Asie m'a un peu étonné. Depuis Marseille, de la neige partout, elle n'est pas encore toute fondue sur les toits en face de ma fenêtre ; mais laissons ces détails. J'ai plusieurs questions à vous faire.

« 1° Feriez-vous un pensionnat à Philippopoli ? Ce sera un jour la ville la plus importante après Constantinople, où les Dames de Sion ont pris place ; mais feriez-vous ici une école normale de maîtresses d'écoles ? Quand et dans quelles conditions ? Les écoles telles qu'il les faut dans cette ville ne peuvent vous aller ; mais vous pourriez former des maîtresses, et tôt ou tard il faudra une école normale.

« 2° Ici, vous pourrez pénétrer par l'adoration, vous trouveriez plus de vocations pour la contemplation que pour l'action ; mais tout est cher, le terrain est à trois cents francs le mètre. En face, à Chalcedoine, c'est autre chose ; mais ce qu'il faudrait surtout, ce serait de montrer à Constantinople Notre-Seigneur honoré. Les évêques schismatiques ne disent heureusement la messe qu'une fois par mois ; les prêtres, tous les huit jours. Les profanations des saintes Espèces sont horribles par la négligence, la malpropreté et l'ignorance du clergé. Le viatique pour les malades ne se consacre que le jeudi saint ; ce qu'il devient après, Dieu seul le sait.

« Le bien à faire ici doit être par les écoles du peuple, en prenant de jeunes Bulgares ou Grecs et en les formant à la science et au zèle apostolique.

« Adieu, ma fille, priez beaucoup et faites prier ; nous sommes, en Occident, les enfants gâtés de Notre-Seigneur, nous n'y songeons pas assez. C'est là pourtant une dette terrible devant laquelle le doivent disparaître toutes les dettes des hommes. Quand on voit l'église mutilée à ce point, on se demande ce que signifient certaines peines et certains froissements. Nous sommes des égoïstes et des ingrats de penser à nous, quand Jésus-Christ et son église sont si horriblement traités. »

C'est donc aux environs de Constantinople que le Père voudrait nous attirer. Du reste, les propositions ne manquent pas ; elles se succèdent nombreuses, variées, chaque lettre en apporte de nouvelles. « Si vous vouliez envoyer des religieuses à Belgrade, en Serbie, vous feriez, paraît-il, les plus merveilleuses affaires. Pour l'église, il faudrait surtout des Françaises. »

De retour en France, le Père d'Alzon est plus zélé que jamais pour son œuvre d'Orient. Tandis qu'il prêche une retraite à Agen, au mois de juillet 1863, il écrit à la Supérieure : « J'ai des nouvelles de Constantinople. M^{gr} Brunoni vous demande pour Varna, qui va devenir tête de chemin de fer et d'où l'on pourra se rendre à Paris en trois jours. Au dire du Père Galabert, qui accompagne l'archevêque, c'est une position unique pour l'avenir. »

Plus tard, il est question d'Andrinople, et le Père d'Alzon insiste davantage, parce qu'il a donné de telles espérances à M^{gr} Brunoni, que celui-ci a refusé pour ses écoles des Sœurs qui lui étaient proposées, voulant réserver la place aux religieuses de l'Assomption.

Nous regrettons de ne pouvoir donner ici les réponses de la Supérieure générale, – peut-être ces lettres nous reviendront-elles un jour ; – mais, pour le moment, nous sommes réduites à des conjectures. Qu'on se rende compte de la situation de la Révérende Mère en face de propositions si diverses. Elle ne voulait pas décourager le Père d'Alzon, et son désir était de l'aider dans toutes ses œuvres ; mais on ne multiplie pas sans danger les fondations et on n'improvise pas des missionnaires, l'expérience nous l'avait appris. Il fallait du temps et de la prudence avant d'engager une Congrégation de femmes dans la voie nouvelle que semblait prendre la Congrégation des Pères. Fallait-il les suivre dans cette voie ?...

La mission du Cap nous avait assez mal réussi pour nous faire redouter un nouvel essai. La formation des religieuses de l'Assomption, leur culture intellectuelle, leur éducation, leurs habitudes monastiques elles-mêmes étaient-elles ce qui convenait à ces pays d'Orient, où le schisme grec et la religion musulmane ont amené une véritable corruption ? Était-ce prudent, était-ce sage d'affronter un tel milieu, avant surtout que les Pères ne fussent suffisamment établis pour nous soutenir et nous protéger ?

La Mère Marie-Eugénie ne le pensait pas, et les personnes qu'elle consulta étaient de cet avis. Matériellement, du reste, il lui était impossible d'accepter toutes les fondations proposées ; elle n'avait pour cela ni Sœurs ni argent. En choisir une, c'était engager l'avenir, car la nécessité des œuvres s'imposerait, et on serait forcément entraîné à fonder d'autres établissements. Tous nos amis nous disaient d'attendre ; mais le Père d'Alzon, poussé par son zèle, pressait toujours : « Je vous supplie de dire oui, » écrit-il au bas d'une lettre où le Père Galabert réclame instamment, et le plus tôt possible, l'envoi des Sœurs. La Révérende Mère vit alors qu'il n'y avait plus moyen de gagner du temps, et, poussée à bout, ne consultant que la responsabilité de sa charge et l'intérêt de sa Congrégation, elle eut le courage de dire non, tout en exprimant ses profonds regrets.

Ce refus ne pouvait qu'être pénible au Père d'Alzon, qui ne voyait que le bien à faire et entraînait difficilement dans les raisons de prudence et de sagesse maternelles. Les rapports devinrent plus froids, c'était inévitable ; mais la Mère Marie-Eugénie avait le don, par ces mots qui vont à l'âme, de reconquérir bien vite son influence, et le Père d'Alzon, qui ne se décourageait jamais, eut la pensée de fonder pour ses œuvres des Sœurs Oblates, spécialement destinés aux écoles de la Bulgarie. Il les établit au Vigan, dans la maison même où il était né, choisit de bonnes filles des montagnes, pleines de foi et de courage, désireuses de se laisser former pour la belle œuvre qu'on leur confiait. Le Révérend Père Hippolyte leur fut donné pour supérieur et confesseur ; mais il fallait une supérieure pour conduire la maison et former les Sœurs aux habitudes et aux vertus religieuses.

Le Père d'Alzon s'adressa alors à notre Mère, qui fut heureuse de l'aider dans sa nouvelle fondation et offrit de lui céder pour un temps la Mère Marie-Madeleine, alors Supérieure de Sedan. C'était une religieuse d'une grande vertu, simple, austère, dévouée, fille de foi et d'obéissance, prête à se donner à toutes les tâches qui lui seraient imposées.

Ce choix fut accepté avec reconnaissance ; une lettre du 8 août 1865 nous dit la vive satisfaction du Père d'Alzon.

« La Mère Marie-Madeleine fait à merveille, et nous apprécions bien le cadeau ou le prêt que nous avons reçu. Aussi, tout en désirant la garder le plus possible, comprenons-nous très bien que son séjour parmi nous ne saurait être indéfini. Elle a mis l'ordre, la règle, donné une direction à l'esprit de nos filles. Elle les conduit avec douceur et fermeté, ce que j'admire d'autant plus

qu'évidemment elle ne se doutait pas du terrain qu'elle avait à défricher. Elle se pose tous les jours plus en supérieure, et je crois qu'elle sent que je l'y aide. Quand elle sera bien au courant de ces natures où la droiture, l'ignorance, l'intelligence, la foi, font un mélange assez extraordinaire à première vue, elle s'apercevra qu'elle peut mener rondement et loin dans le bien. C'est du moins mon impression, quoique peut-être ce ne soit pas encore la sienne. Elles sont dix ; nous en attendons, d'ici le mois de novembre, sept à huit. Je crois bien qu'elles seront une vingtaine avant le 1^{er} janvier.

« Le noviciat des religieux va bien aussi ; nous aurons trois professeurs pour l'Assomption. Nous faisons quelques éliminations, mais cela donne du ton à ceux qui restent. Nos acquisitions récentes sont assez bonnes ; priez pour qu'il nous vienne quelques sujets distingués. Si nous en avons une douzaine comme les MM. Bailly, ce serait trop beau. »

Nouvelle lettre, le 13 août : « Sœur Marie-Madeleine répand une *odeur de sainteté* qui va loin, j'en suis ravi. Quelques personnes que j'ai attirées de Nîmes et de Montpellier en parlent avec un enthousiasme méridional. Ce qui les charme, c'est sa possession d'elle-même et son esprit régulier et souple à la fois, ferme et condescendant quand il faut. Elle, de son côté, est tout étonnée des natures viganaises. Elle n'a pas rencontré ailleurs cette profondeur de confiance dans le prêtre, qui vient de la foi, d'une certaine ignorance et de la droiture d'intention qui ne sait pas, mais qui veut bien faire. »

Dans presque toutes les lettres du Père d'Alzon, il y a un mot sur la Mère Marie-Madeleine : « Je vais partir pour le Vigan, où je compte trouver sœur Marie-Madeleine. C'est réellement une bien sainte fille et sur laquelle on peut faire fond. » (29 décembre 1865)

« Me laissez-vous la Mère Marie-Madeleine ? Je le désirerais bien... Voilà le Père Galabert désigné par la Propagande pour servir comme de grand vicaire à l'évêque bulgare et jeter les fondements d'un séminaire. Quand les Oblates iront là-bas, elles trouveront quelqu'un pour les soutenir. » (20 septembre 1866)

De son côté, la Mère Marie-Eugénie écrivait à sa chère fille chargée d'une mission si délicate des lettres admirables de sagesse et de prudence : « Que je prends part, ma chère fille, à tout ce qui vous éprouve en ce moment ! Combien je vous suis reconnaissante de votre générosité ! car je comprends de mieux en mieux tout ce qu'il y a d'embarras et de sacrifice dans votre situation. Cependant il ne faut pas que votre générosité même vous fasse céder à tout ; il faut que vous soyez supérieure dans toute l'étendue du mot, que vous n'acceptiez pour l'habit que les Sœurs dont le caractère et la soumission envers vous vous donneront toutes garanties.

« Les autres attendront ; et quand les unes et les autres auront l'habit, vous ne les garderez que si vous les trouvez tout à fait sûres, solides pour des situations qui peuvent être dangereuses, franches, dévouées, obéissantes, d'un bon esprit et d'un bon jugement. Il vaut mieux en avoir peu et les avoir ainsi.

« Si vous étiez obligée de céder sur ce point, il vaudrait mieux demander à vous retirer ; car en recevant ces filles la responsabilité tombera sur vous, si elles ne sont pas très bonnes et donnent de la peine dans quelque circonstance que ce soit. Si l'on vous dit qu'on en prend la responsabilité, cela ne suffit pas, votre présence suffit à vous la donner et même à nous la donner. Ce qui m'effraye, c'est que les confesseurs ont souvent de la faiblesse pour leurs pénitentes et voient plutôt leurs qualités que leurs défauts. »

Cette lettre était du 29 juillet 1866. Une seconde est datée du 4 août : « J'ai reçu votre lettre, ma chère fille ; ne vous tourmentez pas sur ce que je vous avais dit. Faites ce que vous pouvez sans difficulté, dites tout doucement votre avis, il est bon qu'on le sache, mais sans mécontenter. » Puis

viennent les conseils pratiques ; la Révérende Mère ne craint pas de descendre dans les plus petits détails :

« Les filles que vous avez à gouverner, étant destinés aux Missions, ont besoin d'être bien éprouvées. Faites-le dans leurs ouvrages, leur faisant quelquefois défaire ce qui n'est pas bien fait. Je pense que toutes doivent tour à tour apprendre à faire la cuisine, et à la faire le moins mal possible, car il est inutile de gâter les mets. Ne vous inquiétez pas de coudre beaucoup, j'exige même absolument que vous ménagiez vos yeux¹⁹. Vous êtes plutôt là pour expliquer aux Sœurs leurs devoirs à l'aide de Rodriguez, de plusieurs passages de saint François de Sales, de saint Vincent de Paul et de sainte Jeanne de Chantal, pour leur montrer à tout faire avec soin, ordre et propreté, à vivre en commun comme des religieuses. Tenez à ce qu'elles sachent bien faire le pot-au-feu, le rôti, les œufs, la soupe maigre et les légumes. En tout lieu, elles auront besoin de cette science. Je désire que vous ne vous leviez pas la nuit pour l'adoration, ce n'est pas votre règle. Dites au Père d'Alzon que je vous fais un devoir de ne pas gâter votre santé, dont nous aurons encore besoin. Écrivez-moi souvent et n'hésitez pas à en prendre le temps. N'hésitez pas non plus à vous accorder les permissions que vous jugez nécessaires, je les approuve d'avance. »

La Mère était austère dans ses habitudes comme dans ses goûts ; elle voulait suivre de tous points la règle des Oblates, qui était fort dure, peut-être excessive dans les commencements, et qu'il fallut adoucir. La Supérieure générale voit un sujet précieux peut-être perdu pour la Congrégation ; elle veut modérer le zèle de sa fille, calmer ses inquiétudes de conscience et surtout être tenue au courant de tout.

« Vous êtes en effet, ma chère fille, celle de nos Sœurs pour laquelle j'ai le plus de sollicitude, et le mot de ce matin me fait penser qu'il y en a sujet. Dites-moi sur quoi et comment vous avez eu un peu de désagrément, j'ai besoin de le savoir pour toucher toutes les questions avec prudence, et nulle défense ne peut vous empêcher de me parler de tout. »

Mère Marie-Madeleine remplit admirablement la tâche qui lui était confiée. Soutenue par le Révérend Père Hippolyte, guidée par les conseils du Père d'Alzon et de notre Mère elle comprit le genre de formation toute spéciale que demandaient des Sœurs exclusivement destinés aux Missions étrangères. Levée à quatre heures du matin comme ses filles, vivant de leur vie, partageant leurs travaux champêtres, elle les forma à une vie dure, sacrifiée, préparée à toutes les privations et à toutes les souffrances. Son influence fut excellente, le Père d'Alzon ne cessait de le dire, et les premières Sœurs Oblates formées par la Mère Madeleine, et envoyées plus tard en Bulgarie pour y fonder des écoles et des hôpitaux, ont conservé de leur Mère maîtresse un souvenir que le temps n'a pas effacé.

Sœur Marie-Madeleine resta près de deux ans au Vigan. Réclamée par la maison de Sedan, elle fut un moment remplacée par la Mère Marie-Emmanuel ; puis le Père d'Alzon eut le bonheur de trouver à Nîmes une jeune fille dévouée (M^{lle} Correnson), qui voulut bien se donner à son œuvre et qu'il forma lui-même pour en faire la Supérieure générale du nouvel Institut. Nous n'avons pas à suivre ici les diverses vicissitudes de la Congrégation des Oblates, ni à raconter comment elle se scinda en deux parties après la mort du Père d'Alzon, pour former les Oblates de Nîmes qui relèvent de l'évêque du diocèse, et celles de Paris qui dépendent des Pères de l'Assomption et sont entièrement donnés à leurs œuvres.

En même temps qu'elle aidait au Vigan à la formation des Oblates, la Supérieure générale soutenait à Paris une autre œuvre fondée par un des fils du Père d'Alzon. Le Révérend Père Pernet

¹⁹. La Mère Marie-Madeleine avait les yeux très délicats et devait mourir aveugle. On comprend la sollicitude de la Supérieure générale.

avait eu la pensée d'établir des gardes-malades exclusivement destinés à soigner les pauvres et qu'il appela modestement : *les Petites Sœurs de l'Assomption*. Une femme d'une rare vertu et d'un grand courage, M^{lle} Fage, leur fut donnée pour Supérieure ; mais le Père Pernet voulut qu'avant de prendre la direction de l'œuvre, elle vînt passer quelque temps à Auteuil, chez les religieuses de l'Assomption.

« Elle y arriva le 1^{er} janvier 1865, lisons-nous dans la vie du Père Pernet. La Révérende Mère Marie-Eugénie reçut comme une sœur l'humble M^{lle} Fage, "la chétive Mère" Marie de Jésus, comme elle aimera plus tard à se nommer auprès de ses filles. L'éminente Supérieure générale lui prodigua, avec l'affection la plus sincère, les encouragements les plus propres à fortifier son âme au début de la carrière qui s'ouvrait devant elle. « Elle était pour moi d'une excessive bonté, écrit M^{lle} Fage ; elle me faisait appeler fréquemment. Nous parlions des pauvres, de la mission à laquelle je me préparais ; elle me rassurait, me promettait son appui, ses conseils. »

La Supérieure générale ne s'en tint pas là. C'est à Auteuil que se firent les premières réunions où le Père Pernet et M^{lle} Fage purent intéresser à la nouvelle fondation les enfants de Marie, anciennes élèves de l'Assomption, qui tinrent à honneur d'aider les humbles débuts des gardes-malades des pauvres, comme on les appelait alors²⁰.

Le Père d'Alzon admirait cette œuvre qui devait se développer si rapidement et porter de si grands fruits. « Quand je devrai partir pour l'éternité, écrivait-il, si je suis quelque temps malade, je me cacherais dans une mansarde pour me faire soigner par une Petite Sœur. » Il était heureux du bien fait par ses fils et de cette nouvelle branche qui se rattachait au tronc déjà si vigoureux de l'Assomption.

Il nous serait doux de nous étendre sur cette œuvre admirable que Dieu a bénie et qui s'est merveilleusement répandue en France, en Angleterre et en Amérique ; mais c'est le Père d'Alzon qui nous occupe dans ce chapitre. En parcourant sa correspondance avec notre Mère, de 1860 à 1866, nous avons trouvé des mots charmants d'esprit et de cœur, de piété et de foi. On sent dans toutes ses lettres le zèle ardent du saint religieux pour tout ce qui intéresse Dieu ou les âmes ; on y sent aussi sa confiance illimitée pour la Mère Eugénie. Il peut y avoir entre eux des malentendus, des nuages, certains conflits inévitables entre supérieurs ; la prudence et le zèle peuvent se choquer quelquefois, mais la confiance reste toujours. Les lettres suivantes nous le prouvent :

« Ma bien chère fille, vous aussi vous êtes bien bonne de m'écrire comme vous le faites, et je vous assure qu'après avoir lu votre lettre je n'ai aucun effort à faire pour être tout à vous par le plus intime de l'âme, sans aucun ressouvenir, et, au contraire, avec la plus profonde affection. J'espère que cette petite bourrasque amènera un beau temps fixe pour longtemps. Je voudrais vous en dire plus long ; je vais partir pour une course, et je veux pourtant que ces quelques lignes vous apprennent que les vôtres me sont allées au fond du cœur pour y réveiller tous mes vieux sentiments. Croyez-moi, devenons un peu plus confiants dans ce que notre amitié a d'inébranlable, et ne doutons jamais l'un de l'autre. »

Puis, le Père en vient aux communications personnelles. « Je crois que pour reprendre un peu d'amour et la première fraîcheur de l'amour, il faut redevenir un peu enfant avec Notre-Seigneur. Voici ce qui m'arriva hier soir. Après m'être couché, je me rappelai que je n'avais pas dit ma prière : *En ego*, qui est applicable aux âmes du Purgatoire. Je rallumai ma bougie, je me relevai, je fis la prière devant mon crucifix. Je le détachai de son clou, je le mis avec moi dans mon lit. Je vous assure que cette enfance me réussit à merveille ; je fis une très longue méditation, mieux que je ne l'avais faite depuis très longtemps. Je crois qu'en général nous sommes de trop grands personnages

²⁰. *Vie du Révérend Père Pernet*, chap. VI. P. 70.

avec le bon Dieu. Quelques actes d'humilité, de simplicité, de mortification nous dilateraient le cœur et permettraient à la grâce de le remplir bien plus facilement d'une amoureuse tendresse. » (20 juin 1859)

Cette confiance toute simple et presque naïve paraît doublement touchante lorsqu'on a connu le Père d'Alzon ; elle contraste avec sa fière nature, et cependant il aime à revenir sur cette vertu de simplicité qui le charme et qui l'attire : « Ce que vous me dites de vos dispositions me semble tout à fait dans l'ordre voulu de Dieu. Cette belle souplesse, simple et un peu enfantine comme celle de l'Enfant Jésus, plaît bien autrement à Notre-Seigneur que les grandes dames surnaturelles... »

Une autre fois : « Je comprends bien votre lassitude. Elle est dans le fond des choses, elle est dans notre situation particulière, elle est dans votre nature, elle est aussi un peu dans notre âge. Dieu permet ces choses pour nous faire expier une foule d'imperfections. Oh ! qu'heureux sont ceux qui ne veulent que lui et ne veulent absolument être que ses instruments ! » (15 juillet 1863)

« Je souffre de votre tristesse. J'en éprouve aussi parfois ; mais Notre-Seigneur me pousse tellement à Lui, que je me trouve un grand misérable de me replier sur moi-même pour penser à moi, me réjouir ou m'affliger de quoi que ce soit, excepté de ce qui l'afflige ou le glorifie. » (11 novembre 1863.)

« Je ne puis vous dire combien je suis heureux de vous voir des dispositions de sainteté comme vous me dites les éprouver. Moi aussi, je me sens poussé vers une certaine perfection, non pas de coin du feu, mais de silence. Demandez bien à Notre-Seigneur que je connaisse ma voie et que j'y puisse avancer simplement et loyalement... »

« Je dirai pour vous la messe vendredi, fête du saint Suaire. Il me semble qu'il sera bon de demander à Notre-Seigneur de vous envelopper de ce Suaire sacré comme d'un manteau de mort aux choses de ce monde et de résurrection aux choses éternelles, saintes et parfaites. » (12 mars 1865.) Ce souhait devait se réaliser. C'est à la veille d'une fête du saint Suaire, le 10 mars 1898, que la Révérende Mère rendait à Dieu sa belle âme, après trois années d'anéantissement et de souffrance, vrai suaire béni qui la séparait des choses de ce monde et la préparait à la résurrection éternelle.

Toujours zélé pour la perfection de sa fille, le directeur lui écrit dans une autre circonstance : « Depuis trois semaines, quand je prie pour vous, je n'ai pas d'autre pensée que ces paroles de Dieu à Abraham : *Ambula coram me, et esto perfectus*²¹. Cette perfection simple, humble, calme, patiente, douce et aimante sous l'œil de Notre-Seigneur ; cette paix dans la possession de soi, ce sacrifice de son être sans retour sur ce qu'on offre, parce qu'on ne pense qu'à celui à qui on offre : voilà ce que je demande sans cesse pour vous. Est-ce parce que je le demande aussi pour moi-même, quoique j'en sois très loin ?

« Je viens de lire le *Pied de la Croix*, de Faber. Je vous engage à le parcourir. C'est bien délayé, mais il y a quelques passages admirables sur le calme de Marie aux pieds de son Fils. Les pages où la sainte Vierge est peinte dans cette douloureuse paix vous feraient beaucoup de bien. C'est la perfection intérieure s'accomplissant dans une très grande douleur, un très grand amour, une très grande paix, une très grande fécondité, quoique cette condition fût pour le moment cachée à Marie. Vous figurez-vous votre père mettant tous ses efforts à se tenir en paix sur le Calvaire, entre Notre-Seigneur et la sainte Vierge ? C'est là, pourtant, que je voudrais vous retrouver. »

Le jeudi saint il écrit : « Je vous renvoie vos résolutions, ma chère fille ; elles sont excellentes, et ce qui me plaît surtout, c'est leur simplicité et leur lucidité. Si nous voulons que Notre-Seigneur soit bien notre maître, il faut nous faire investir par lui. Je vous promets de le bien prier pour vous

²¹. *Marche en ma présence et sois parfait* (Gn 17, 1).

aujourd'hui au reposoir... Je demanderai à Notre-Seigneur de vous faire trouver par la vertu de son Sang toute la fraîcheur de cœur et tout l'élan d'amour qu'il veut voir en vous, pour que vous puissiez l'aimer et le faire aimer comme il le désire. »

Enfin, à la veille du 1^{er} janvier :

« Quoique tirillé en tous sens, je veux aussi vous souhaiter une bonne année, ma chère fille. Vous m'écrivez quelques lignes admirables qui me vont au cœur. Demandez pour moi à Notre-Seigneur ces sentiments. Que ce bon Maître me donne de le servir, et de le servir avec vous dans cette unité que malgré quelques souffrances m'a été, et vous a été aussi, j'aime à le croire, une si grande force. Je comprends, par la manière dont, sans le vouloir, je fais quelquefois souffrir mes fils, alors même que je crois leur donner une marque de confiance, combien j'ai dû vous faire souffrir. J'en ai une contrition que je ne puis dire, et il me semble que nous avons assez peu de temps à vivre pour employer notre temps d'une autre façon.

« Plus je vais, plus je désire pousser avant de mourir l'œuvre de l'Assomption, et je vous conjure de me préparer bien des questions sur vous et sur nous, pour le mois de février. Adieu, ma fille, je vous assure que de notre dernier voyage, il ne m'est resté que les meilleurs impressions, point d'arrière-pensée, et seulement un immense désir que nous continuions à travailler ensemble à notre œuvre commune, en y mettant chacun, de notre intelligence et de notre cœur, tout ce que nous pourrons. »

CHAPITRE V

MÈRE FRANÇOISE-EUGÉNIE. – FONDATION DE POITIERS. 1866.

La fondation de Poitiers va nous arrêter un moment, non qu'elle ait en soi une importance plus grande que les autres, mais à cause de la sainteté et du charme personnel de la Mère qui en fut chargée. La vie de Françoise-Eugénie de Malbosc a été écrite par M^{gr} de Cabrières, et nous n'avons rien à y ajouter ; mais on nous permettra d'y faire quelques emprunts, car le nom de la Mère Françoise-Eugénie ne peut passer inaperçu dans nos annales. Sa correspondance de Poitiers a un cachet particulier, elle s'y est peinte tout entière ; aussi la laisserons-nous parler presque seule dans ce chapitre. C'est le meilleur moyen de la connaître.

L'Assomption fut appelée à Poitiers par M^{gr} Gay, le futur évêque titulaire d'Anthédon et coadjuteur du cardinal Pie. Il était alors vicaire général, très dévoué à son évêque, aux communautés religieuses de Poitiers et aux saintes âmes qu'il dirigeait dans les voies de la perfection. Depuis longtemps l'abbé Gay désirait avoir à Poitiers une maison pour l'adoration perpétuelle du saint Sacrement, et les religieuses de l'Assomption lui semblaient appelées plus que jamais à cette mission d'adoratrices, devenue le second but de leur Institut. M^{gr} Pie, qui connaissait et appréciait la Supérieure générale, désirait aussi cette fondation, et tout fut décidé. On devait joindre à l'adoration des retraites pour les femmes du monde et des cours de catéchisme pour les jeunes filles. Le pensionnat ne vint que longtemps après. M^{me} de Pascal, femme d'une grande piété, très dévouée aux œuvres et aux projets de M^{gr} Gay, fut la providence de la nouvelle maison. Nous la voyons, par sa correspondance avec notre Mère, occupée à nous chercher dans la ville une demeure convenable et pas trop chère. Après bien des courses et des hésitations, elle trouve près de l'église de Sainte-Radegonde une maison un peu vieille, mais d'un prix modeste, qui lui semble pouvoir convenir ; elle écrit à Auteuil pour nous la proposer, et M^{gr} Gay écrit de son côté :

« Je viens à notre chère affaire de Poitiers ; il me semble que Dieu la veut tout à fait, tant les voies s'aplanissent. Vous avez dû recevoir une longue lettre de l'excellente M^{me} de P..., qui met à tout ceci un dévouement qui me touche. J'étais à Niort quand elle vous l'a écrite. Avant tout j'ai voulu visiter en détail cette maison, que je n'avais vue que par le dehors. Il y a certainement beaucoup à faire et un peu d'argent à dépenser ; mais, en somme, je me trompe fort si vous ne jugez pas que cela suffit pour un provisoire, et que ce provisoire pourra même durer assez longtemps. Cela restera humble et pauvre ; mais ce ne sera qu'un titre de plus aux bénédictions de Dieu, à l'affection des âmes pieuses, et un nouvel attrait pour vous. Le voisinage de ce tombeau d'où tant de vertus s'échappent est une grâce inappréciable. Encore qu'extérieurement ce lieu se trouve au bout de la ville, il reste central par l'affluence des pèlerins, et combien, sachant Notre-Seigneur exposé à trois pas du tombeau de la chère sainte, feront d'un seul coup les deux dévotions ! Ce semble une providence que tout ce qui a pris quelque développement à Poitiers soit né à l'ombre de ce sanctuaire. C'est particulièrement vrai, pour nos temps, des Pères Jésuites et des filles de Notre-

Dame. En somme, c'est un bon lieu, et le calme dont on y jouit suffirait à le rendre précieux pour une maison de prière. »

L'immeuble est accepté et l'acte de vente signé.

« Vous voici donc, écrit M^{gr} Gay, ou plutôt voici Jésus définitivement propriétaire de son pauvre petit Bethléem poitevin. C'est une fête pour les âmes pieuses qui le savent. Pour moi, j'ai l'impression qu'une source de grâces va jaillir de là. Il me semble que bientôt vous voudrez et vous devrez venir. »

La fondation tarda cependant un peu ; mais elle fut enfin fixée au printemps de l'année 1866, et Mère Françoise-Eugénie, choisie pour Supérieure.

La chère Mère, – âme contemplative s'il en fut, – qui ne rêvait que la solitude et le silence, eut dans sa vie, comme deuxième assistante générale, bien des courses à faire, bien des charges à remplir. D'abord Supérieure à Nîmes, puis rappelée à Auteuil et envoyée à Sedan pour un intérim, elle était maintenant chargée de la fondation de Poitiers. Elle y porta la simplicité de son obéissance, le zèle de sa piété, et ce charme incomparable qui lui gagnait tous les cœurs.

C'est par la correspondance de Mère Françoise-Eugénie qu'on peut se rendre compte de l'attrait qu'elle exerçait sur tous, et cela avec une grande simplicité de formes et une ignorance des choses de la terre qu'elle ne dissimule pas. Ainsi Poitiers étant pour elle un pays inconnu, elle croit y trouver la plus complète solitude et se réjouit d'être là-bas oubliée et bien seule : « Poitiers !... c'est si loin de tout ce que j'ai connu ! écrit-elle. Ce sera un peu le désert ; il me sera facile de me perdre dans ce lointain et de m'y laisser oublier. »

Et, à la Mère Marie-Gabrielle, sa fille et son amie, restée à Nîmes, Supérieure à sa place, elle écrit le 18 avril : « Si vous saviez la tentation qui me vient quand je songe à Poitiers ? C'est une inspiration qui sort de ma sève primitive, mais que repousse la vraie sève où nous puisons désormais la vie. Eh bien ! je désirerais me perdre dans ce lointain pays comme ces petits bateaux qui gagnent la pleine mer et que les regards ne peuvent plus suivre. Je voudrais que ma famille et tous ceux qui m'ont connue n'attendissent plus signe de vie, enfin m'envelopper du silence du tombeau avant que le temps soit fini ; mais je pense qu'il faudrait pour cela fonder dans la lune, et je vais continuer à creuser mon petit sillon comme Dieu veut, puisque, tout petit et passager qu'il soit ici-bas, il y germe des fruits éternels. »

La lettre du 27 avril nous décrit l'arrivée à Poitiers. Mère Françoise-Eugénie est partie avec une Sœur tourière pour tout préparer avant l'arrivée des religieuses. M^{me} de Pascal attend les voyageuses à la gare, les conduit chez elle et les entoure de soins et de bontés. Le couvent est loin d'être prêt : « Nous avons été ce matin visiter notre maison, écrit la Supérieure, et faire déballer le fourneau. M. Rosé s'y trouvait ; il a promis d'activer les travaux, mais rien encore n'est prêt pour nous recevoir : l'autel n'est pas posé, la balustrade qui doit séparer le chœur des religieuses ne l'est pas non plus, les tables du réfectoire ne sont pas finies, etc. Sœur Marie-Baptiste sort à l'instant pour acheter balais, vaisselle, toile pour les paillasses. La chapelle ne sera prête que le 15 mai ; les cloisons des cellules ne sont pas encore sèches, et les chambres des dames n'ont pas encore de plancher. Nous avons six chandeliers, c'est tout le mobilier de la chapelle : l'exposition, l'encensoir, le missel, le pupitre et les ornements pour dire la messe, nous arriveront sans doute d'Auteuil. La cloche que sœur Anne-Marie a dans son grenier nous serait bien utile et nous éviterait d'en acheter une. Je ne m'occupe pas du linge de la chapelle, je pense qu'il nous viendra aussi d'Auteuil. »

On le voit, la confiance en la maison mère est absolue ; on compte sur elle pour procurer tout ce qui manque, ce sont des enfants qui parlent à leur mère et attendent d'elle tout secours. La bonne Sœur tourière qui accompagnait la Supérieure se sentait un peu gênée chez M^{me} de Pascal, craignant

qu'on ne la trouvât pas assez religieuse. « Sœur Marie-Baptiste se tient ici sans parler, manger et dormir, de peur de mal édifier, dit la Mère ; aussi me tarde-t-il bien d'entrer dans notre maison. Cette maison me fait plaisir par son air tranquille. Rien ne remue dans ce quartier. »

C'est évidemment le calme, la solitude qui vont charmer la nouvelle Supérieure. Ses lettres à Mère Marie-Gabrielle nous le diront plus encore :

« Nous voici à Poitiers, et il me tardait de vous envoyer un salut fraternel. Tout est le mieux du monde dans ce Prieuré : d'un côté l'église, de l'autre une colline, et de tous côtés la solitude et le silence. Ma première pensée en entrant dans notre petit couvent a été de cueillir des fleurs que je vous envoie. Elles étaient aux murs de l'église Sainte- Radegonde. On ne peut mieux poser son nid que près de ce tombeau ; quand j'y serai, je vous dirai ce qu'il inspire et le parfum qu'il exhale. Encore, je suis sur le pavé avec sœur Marie-Baptiste. Nous faisons des paillasses, nous achetons de la vaisselle et mille choses, – bientôt je n'aurai plus d'argent ; – et puis, toute couverte de paille et de poussière, je fais des visites et j'en reçois. On n'a pas eu de la vanité pour moi en me faisant partir avec le plus misérable voile noir et ma robe d'hiver toute vieille.

« Je loge chez une amie de M. Gay qui est parfaitement bonne, mais qui s'agite trop pour nos affaires. Ce n'est pas à Nîmes seulement qu'on a la tête vive, je vous assure. Cette bonne dame m'a dit hier : « Ma petite Mère, je voudrais bien vous voir « agitée ». Cela m'a porté malheur. Figurez-vous que tout à coup, cette nuit, je me réveille dans l'angoisse. Hélas ! ai-je pensé, voici les Sœurs qui arrivent lundi, et rien ne sera prêt ; rien n'est fini, et que leur ferai-je manger ? Et les nettoyages !... les provisions à faire !... et plus d'argent !... Et l'angoisse montait, montait... Le jour ne venait pas, il ne venait jamais. Enfin, dès que je l'ai pu, j'ai été à la maison, j'ai pris un tablier de cuisine et j'ai lavé les vitres. Cela m'a un peu calmée. »

Après dix jours passés chez M^{me} de Pascal, l'installation se fit. Peu à peu, le petit couvent avait été nettoyé, meublé, la chapelle était prête ; les Sœurs arrivèrent le lundi 7 mai, et le lendemain la première messe fut célébrée au Prieuré de l'Incarnation, par M^{gr} Gay, qui devait être pour nos Sœurs de Poitiers ce que le Père d'Alzon était pour celles de Nîmes, c'est-à-dire un père et un ami.

Pour décrire le petit couvent placé à l'ombre de la grande église de Sainte-Radegonde, nous ne pouvons mieux faire que de transcrire quelques pages qui nous ont paru avoir un charme tout particulier dans la Vie si attachante de Mère Françoise-Eugénie par M^{gr} de Cabrières.

« Il était admirablement situé, en effet, pour le recueillement, le silence et la prière, ce petit couvent ramassé au pied de la vieille église, baigné presque par la rivière, n'ayant pour vis-à-vis qu'une colline sur laquelle la main de l'homme n'avait alors rien élevé !

« ... Ici, il y a une solitude complète, écrit la Mère ; toute l'animation du dehors nous vient de Sainte-Radegonde. Cette vieille église, nous l'entourons de tous côtés et nous prenons part à sa vie : les messes, les vêpres, les enterrements ; nous en entendons tous les échos du dedans ; une tribune, ouverte chez nous, nous permet même d'assister aux offices, quand nous le voulons. Les cloches nous réveillent et nous endorment ; puis une quantité d'oiseaux logent dans les trous de la muraille. Ces murailles étaient couvertes de plantes ; mais, par malheur, M. le curé les a fait dépouiller ; et pendant bien des jours, notre jardin était parsemé de débris de mousse, de fougère et de toutes sortes d'arbustes, qu'on avait arrachés. »

« La Mère Françoise-Eugénie le sent et le traduit d'une manière exquise ; c'est l'ombre de Sainte-Radegonde, étendue sur ce petit Prieuré, qui lui donne sa physionomie et son cachet propre. Cette idéale figure de reine et d'abbesse du temps des rois chevelus, protégeant les religieuses modernes, – l'église sombre, haute, avec sa tour comme alourdie par le poids des siècles, et sa flèche

montant vers le ciel ; – l'église, pleine des traces de son long passé, et portant, en mille endroits, des blessures qui racontent sa tragique histoire ; – l'église enfin, toute noircie par la poussière des temps, donnant son maternel abri à un humble couvent, arrangé d'hier, frais et joyeux : que de pensées, d'impressions profondes et d'émotions grandioses, pour saisir l'âme et la remuer ! Mais ce qui est plus beau, ce qui est meilleur pour le cœur et pour la foi, c'est le spectacle de cette piété, vieille de treize siècles, c'est ce concours de peuple, auprès du tombeau de la sainte, dans la crypte où reposent quelques-uns de ses ossements.

« Ce tombeau, maintenu par trois piliers au dessus du sol d'un caveau bas et obscur, est de la plus incontestable antiquité ; il est en marbre de couleur très sombre, presque noir. Des cierges brûlent autour constamment ; et la sainte Reine répond chaque jour à la dévotion persévérante des fidèles par des grâces signalées et des miracles fréquents.

« Voici comment la Mère Françoise-Eugénie raconte sa première visite à ces vénérables reliques : « Je suis allée prier au tombeau de sainte Radegonde, sans avoir beaucoup d'amour pour elle, je ne sais pourquoi ; peut-être parce qu'elle était fort savante, reine et abbesse. Aussi quelle a été ma surprise de me sentir tout à coup aimée par elle et de l'aimer moi-même ! Puissé-je ne pas être indigne de sa protection ! »

« Il n'est pas possible de partager l'étonnement de l'humble Supérieure, continue son historien. Entre elle et la sainte Abbessse de Sainte-Croix, il y avait une incontestable parenté d'âme... Si, au ciel, les dons de la gloire ne font pas oublier aux bienheureux les grâces qu'ils ont reçues ici-bas, Radegonde, se souvenant de son amour pour la nature, pour son pays et pour tout être souffrant, de l'ardeur avec laquelle elle avait servi son Dieu dans les abaissements volontaires de la vie monastique, Radegonde devait s'incliner avec tendresse vers la religieuse fervente, qui nourrissait, à l'ombre des murailles de Sainte-Croix, les mêmes amours et les mêmes vertus. »

Sous les auspices de la sainte, la jeune communauté s'installait joyeuse et fervente. L'Adoration perpétuelle put être établie dans la petite chapelle à la fin du mois de mai 1866. Ce fut une douce fête pour les religieuses et pour tous les amis de l'Assomption ; la Mère Françoise-Eugénie va elle-même nous la raconter. C'est à la Prieure de Nîmes qu'elle s'adresse :

« Poitiers, 31 mai, fête du saint Sacrement.

« Je viens de trop prier pour vous pour ne pas vous écrire ce matin, ma chère fille. Combien cette fête d'aujourd'hui nous unit intimement, plus qu'intimement, Dieu le voit et la parole ne le dit pas. Nous avons le saint Sacrement exposé depuis lundi. Ce jour a été aussi une joie pour nous ; mais ce sont des joies tout intérieures : au-dehors, cela se passe sans bruit, sans mouvement, sans essoufflement ; c'est pour cela que ce sont de vraies fêtes à l'âme.

« Lundi, nous avons donc l'autel garni et fleuri par quatre pots de marguerites et deux orangers par terre ; la messe basse à huit heures, et les Sœurs ont seulement chanté *l'O Salutaris*, au moment où Notre Seigneur prenait place sur son petit trône. Avec cela, tout le monde pleurait. M. Gay a dit la messe et a prêché à l'évangile, nous faisant l'histoire de l'Eucharistie dans le monde. Il a parlé de saint Ignace, cet homme eucharistique qui disait : « Nous sommes le froment du Christ ; » puis il s'est adressé à nous, et nous a dit comment Dieu avait confié son Fils à une Vierge en lui disant : « Fais le grandir, il t'appartient. » Et il nous a donné Notre-Seigneur, nous l'a confié, nous a dit de le faire grandir, de devenir toutes surnaturelles, de répandre son parfum, de lui donner nos larmes, notre première et notre dernière pensée.

« Puis, le soir, nous avons eu le Salut donné par le curé de Sainte-Radegonde, ce terrible curé qui était si fâché de nous voir venir et qui est maintenant tout réconcilié. Depuis, nous avons tous les jours le saint Sacrement exposé, comme à Nîmes. Ici, comme c'est l'œuvre unique, vous n'ignorez

pas ce que cela fait au cœur. Il s'y joint sans doute aussi l'émotion des commencements, et pour mon compte tout un monde de petites difficultés qui me rend plus sensible la divine présence de Notre-Seigneur. Je n'ai pas d'autre vie possible que la sienne, et n'est-ce pas la nécessité permanente où notre charge nous met ? Où trouver la parole qui convient, la décision qu'il faut donner, le courage pour tout porter en silence ? Où trouver surtout le repos dans cette vie sans repos, sinon dans cet amour auquel on s'est livrée et qui se livre à son tour, d'autant plus qu'on lui est plus abandonné et qu'on est plus crucifiée avec lui ? »

L'existence qu'on menait au couvent de Poitiers semblait rendre facile l'union avec Dieu. Nulle part solitude plus grande, ni séparation du monde plus complète. La Mère Françoise-Eugénie le célèbre en mille manières :

« Je ne vous dis rien de notre vie, elle est toute concentrée dans l'adoration, le travail et une étroite pauvreté ; facilement ici, on oublie la terre. Il me semble que ce Prieuré fait du bien aux âmes qui l'habitent, et qu'elles avancent dans l'amour de Notre-Seigneur. Cela m'est une joie, la seule joie de ma vie ; mais elle est bien suffisante.

« ... Je sens que cette maison devrait être un lieu de recueillement, quelque chose comme l'endroit où Notre-Seigneur disait à ses Apôtres : *Venez un peu à l'écart, et reposons-nous*. Je voudrais donc que ce fût une maison de silence et de prière, où la vie seule de Notre-Seigneur se ferait sentir, où tous les cœurs l'aimeraient tant, qu'il serait parfaitement consolé en ce lieu. Nous y vivons si loin du monde !²²

« Est-il besoin de dire que Mère Françoise-Eugénie retrouvait à Poitiers l'étroite pauvreté qui avait été l'attrait de sa vocation religieuse, car toute vocation a un attrait spécial, et ce que les gens du monde appellent nos liens est pour l'âme religieuse un amour de choix, une passion sainte ? Mère Françoise-Eugénie était une vraie sœur de saint François d'Assise ; comme lui, elle avait choisi pour partage la pauvreté, parce qu'elle l'aimait, ou plutôt parce que le Christ l'avait aimée : « J'ai plus que jamais la passion de la pauvreté, écrit-elle ; dans cette maison, nous sommes pauvres, très pauvres, et cela m'est une joie... Rien ne m'est plus facile que de considérer les oiseaux du ciel et les lis des champs.

Dans une autre lettre : « J'ai demandé à saint François d'Assise de vous combler de l'esprit de pauvreté ; c'est si beau d'être petit et pauvre sur la terre ! Soyez toutes bien misérables, je vous en prie. »

C'est aux Sœurs de Nîmes qu'elle écrit. Elle a conservé une tendre affection pour cette maison dont elle a été chargée pendant sept ans, et où elle a fait régner une si grande et si joyeuse pauvreté. Son amour de la vertu évangélique par excellence la poursuit jusque dans ses rêves : « Cette nuit, j'ai rêvé au Prieuré, écrit-elle à Mère Marie-Gabrielle. J'ai vu que vous aviez deux Sœurs converses à la cuisine et encore un petit bonhomme pour laver les écuelles. J'ai dit : « Qu'est ceci ? quel ménage faites-vous ? et quelle cuisine royale !... » Vous m'avez dit que la maison était si considérable qu'il fallait tout ce monde. Tout de même j'avais envie de gronder. Mais ne croyez pas à mon rêve comme à une préoccupation de mon esprit quant à vous. Au contraire, je suis assurée que vous conduisez tout le matériel à merveille, avec intelligence et comme il convient²³. »

Au commencement, tout manquait dans la maison ; le couvent de Poitiers, n'ayant aucune ressource, recevait tout de la maison mère. Bientôt les religieuses cherchèrent à se suffire en confectionnant des ornements d'église et en enluminant des images. Mais ni broderies ni peintures ne réussirent d'abord ; il fallut attendre, se prêter peu à peu au goût du pays : « Si nous dessinions

²². Lettres de 1867

²³. 29 novembre 1866.

des colombes ou des cœurs enflammés, nos images auraient bien plus de succès écrivent les Sœurs. Cependant les commandes arrivent ; les belles enluminures gothiques commencent à être goûtées, les prêtres en demandent, puis les dames. On trouve que les religieuses de l'Assomption sont de véritables artistes, on les prie de vouloir bien se charger de plusieurs pages de la bulle *Ineffabilis*, qui doit être offerte à Pie IX par le diocèse de Poitiers. Ce travail ne leur rapporte rien que l'honneur de travailler pour la sainte Vierge et pour le Pape, mais c'est assez, et elles s'y mettent de tout cœur ; toute fois cela arrête le gagne-pain de tous les jours.

Mère Françoise-Eugénie est très occupée à entretenir parmi ses Sœurs la ferveur et le courage. Elle trouve avec raison que le travail doit remplacer chez nous les austérités des Carmélites et redoute les écueils d'une vie trop tranquille. C'est toujours à la Prieure de Nîmes, jetée au milieu d'occupations sans cesse renaissantes, qu'elle fait part de ses craintes :

« Quelle vaillante procession vous avez accomplie ! C'est la grâce du Prieuré que la vaillance et le combat ; vous en ressentirez de plus en plus les effets... Ici, la vie doit puiser tout son aliment en Dieu, car il n'en vient pas du dehors par le zèle ; et nous vivons à peu près, j'imagine, comme des Carmélites, sauf les austérités. Chaque vie a ses écueils ; et si la lassitude résulte d'un trop grand mouvement, un trop grand repos engendre un autre genre de lassitude : tant il est vrai que nous sommes ici-bas voyageurs et loin de notre vrai repos. »

Un autre jour : « Je suis en peine de vous, écrivez-moi un petit mot. Vous devez tant vous fatiguer et n'en plus pouvoir, il me semble. À Poitiers, c'est une toute autre affaire. Je pense souvent que les Sœurs dans une maison d'adoration, sans élèves, doivent devenir saintes, sous peine de devenir sottes ; il n'y a pas de milieu. Elles ont ici très bonne volonté assurément ; mais j'ai beaucoup de sollicitude à leur sujet, recommandez cela au bon Dieu. »

Enfin, le 30 décembre 1866 : « Voici pour souhaiter une bonne année à tout le Prieuré : bonne santé, paix et joie dans le Seigneur, puis le repos à la fin des jours. Je pense que là-haut nous serons bien, et cela aide lorsqu'on se trouve trop mal sur la terre. Je me sers souvent de votre exemple ici, lorsque les Sœurs se plaignent un peu de leurs fatigues. Par exemple, après la nuit de Noël, je leur disais : « Et s'il vous fallait maintenant songer aux examens, préparer la sortie des enfants, faire les bulletins, les paquets, etc. ? » Je ne permets pas qu'ici aucune se plaigne, de sorte que je risque d'en trouver à la longue quelqu'une morte en chemin, faute d'avoir osé demander à se coucher. »

Et la Mère conclut ainsi : « Il faut bien tâcher de leur rendre la vie un peu dure. »

Ce souhait, la sainte Prieure ne l'a jamais réalisé. Nulle n'eut plus qu'elle le don de rendre doux et léger le joug de l'obéissance ; nulle ne fut plus compatissante et plus maternelle. On la vit bien des fois faire de bon matin l'ouvrage d'une Sœur converse qu'elle trouvait fatiguée, afin que celle-ci pût se lever plus tard. Mais, avec cela, elle était austère dans ses principes et ne comprenait pas la vie religieuse sans le sacrifice.

À la récréation et dans les rapports de communauté, Mère Françoise-Eugénie était gaie, aimable, racontait agréablement, très finement parfois et non sans un peu de malice. Écoutons-la parler à la Mère de Nîmes du langage mystique adopté par quelques dames de Poitiers. Sa grâce à elle, c'est la simplicité dans la piété comme en toutes choses. Tout ce qui n'est pas simple la rend malheureuse, « la gêne et l'embrouille, » ce sont ses expressions :

« On sent ici l'esprit du Carmel répandu dans la piété des personnes dévotes. Elles sont d'une grande sainteté ; mais leur langage me gêne, et je me sens si rustique auprès d'elles ! Je vous quitte pour répondre à un billet que je reçois dans ce langage. Que Dieu soit béni ! »

Un autre jour : « Si vous voyiez comme les pénitentes de M. Gay sont différentes de celles du Père d'Alzon ! Elles ne parlent que d'amour et ne veulent entendre que ce mot. Tout cela

m'embrouille, je ne sais que leur dire et surtout que répondre à leurs lettres qui surpassent encore leurs paroles. Ceci est pour vous seule, parce que peut-être j'exagère ; mais c'est pénible, quand on est religieuse, d'être dans une voie moins élevée que les gens du monde qui viennent vous demander de leur donner Jésus. C'est là leur manière de parler. Que voulez-vous que je dise ? M. Gay, lui, est un vrai saint ; je le sens dans toute la force du mot. »

« Puisque vous aimez à recevoir mes petits soucis, écrit-elle encore, j'en ai eu un avant-hier assez grand, et c'est une visite de M^{me} de X. qui me l'a laissé. Elle m'a parlé d'une de ses amies et un peu d'elle-même, de façon que je n'avais pas un mot à dire, si peu je comprenais leurs souffrances. Je voyais bien que c'était l'amour divin qui causait ces souffrances ; je sais bien, pour l'avoir lu dans la *Vie des saints*, qu'il y a des peines que ceux qui ne les ont pas senties ne peuvent pas comprendre, c'était juste mon affaire.

« Je suis sortie de là prête à demander à notre Mère de me faire partir d'ici ; non pas que pour mon compte cela m'inquiète devant Notre-Seigneur : il est Maître, et jamais je n'envierai ses dons. Tout ce que je lui demande et tout ce que je veux, c'est de me connaître assez pour rester toujours prête à l'humiliation, pour aimer cela préférablement à tout, et je vous le dis, chère Mère, par moments ce sentiment de ma petitesse me donne au fond une joie infinie. Je sens qu'il peut y avoir des extases d'humilité ; celles-là je les comprends un peu, quoique assurément je suis loin encore de les avoir. Mais enfin, je me suis fait du chagrin d'être ici entourée de tant d'âmes si élevées dans la vie spirituelle. M. Gay lui-même m'inquiétait, toutes les Carmélites me pesaient, je m'embrouillais, je voulais fermer la porte du couvent, jusqu'à ce qu'une autre soit venue. Voilà mon souci d'aujourd'hui, chère Mère, présentez-le à Notre-Seigneur. »

Un peu plus tard, nous avons le portrait de quelques retraitantes :

« Quand on a vu passer tant de choses, on ne voudrait plus rien voir de nouveau ; si ce n'était la lumière du bon Dieu qui donne l'amour des âmes, je serais fort de cet avis. Je pense cela depuis ce matin en préparant une chambre pour une dame qui vient passer un mois avec nous, afin d'essayer si elle ne pourrait pas y rester sa vie entière, comme oblate. C'est une fille de M. Gay ; elle est veuve, et depuis seize ans qu'elle vit seule, elle demande à son père spirituel un peu de confiance, et toujours vainement. Il l'assiste de ses conseils, vient entendre toutes ses peines, mais ne lui dit jamais les siennes ; elle est amusante quand elle raconte ce chagrin-là et le ménage qu'elle fait depuis seize ans.

« Je m'amuse quelquefois à voir les systèmes opposés du Père d'Alzon et de M. Gay et les différents chagrins qu'ils occasionnent. Je crois que c'est sœur Marie-Augustine qui m'a laissé cette manie de comparaison entre ces deux Pères. »

Encore un autre portrait : « ... Nous avons maintenant une dame en retraite qui m'occupe fort. Elle ne peut rester seule une minute et veut décider en trois jours sa vocation. Elle est veuve, on veut lui faire épouser son beau-frère qu'elle aime beaucoup. Cependant elle est combattue par la douleur d'un veuvage auquel elle se croyait vouée, par le désir d'être religieuse, par le désir de se marier. Tout cela fait grande bataille, et j'en ai aujourd'hui la migraine... »

« Je ne puis donc aller plus loin. Cependant, nous n'avons rien dit de Notre-Seigneur, ce me semble, et sans dire comme elles font ici à tout moment : « Jésus ! » il est pourtant certain qu'on n'a pas dit grand-chose, quand son nom n'est pas prononcé ; mais ce nom de Jésus n'est que pour le cœur, ne trouvez-vous pas ? Je m'étonne, quand on l'aime, qu'on ne le garde pas au-dedans, tout au fond, comme une harmonie ou un parfum qui ne doit pas s'échapper au-dehors, sous peine de se perdre. Que Notre-Seigneur soit béni ! qu'il nous garde dans son amour l'une et l'autre, et l'une à l'autre pour nous aimer comme il nous a aimées ! »

Voilà le vrai mysticisme des saints ; sœur Françoise-Eugénie en a tous les secrets, et sans parler sans cesse de Jésus, de toutes choses elle remonte à lui. Même au milieu de ses petites malices, elle a toujours un mot du ciel. « Ici, dit-elle, nous avons en ce moment des dames en retraite fort difficiles à servir au temporel et au spirituel : l'une mange nuit et jour, l'autre ne se nourrit que de ses larmes !... Ce sont ces gouttes qui tombent lentement d'un nuage très lourd sur une terre desséchée. Je vous souhaite les bonnes larmes, celles que Notre-Seigneur est venu bénir et que l'exil fait couler, mais que l'amour et l'espérance font remonter au ciel, qu'elles apaisent. »

Nous n'avons que l'embarras du choix dans cette correspondance de Poitiers. Rien de saillant quant aux événements eux-mêmes ; mais personne ne les raconte comme la Mère Françoise-Eugénie, et pour celles qui l'ont connue, lire ses lettres, c'est l'entendre parler ; elle s'y peint tout entière, et avec quelle simplicité, quelle grâce naïve !...

Voici le récit d'une procession. C'est à Nîmes, où l'on se plaint toujours de la sécheresse, que la lettre est adressée :

« Je vous souhaite un peu des torrents de pluie que nous avons eus dimanche. Toutes les processions du saint Sacrement étaient dehors. Toute la ville pleine de reposoirs, de fleurs et de richesses. Pour notre part, tous les draps de M. Gay joints aux nôtres étaient couverts de bouquets de fleurs et de guirlandes. Un amas d'eau effroyable a tout détruit, tout dispersé, tout déchiré. Les chapes, les dais, tout est perdu ; chaque paroisse calcule ses pertes : l'une trois mille francs, l'autre six mille, et nous, nous raccommodeons les draps de M. Gay. Ainsi, on gémit de n'avoir pas d'eau en un pays, et en l'autre on pleure d'en avoir trop. »

Deux petites Sœurs assez inexpérimentées traversent Poitiers pour se rendre à notre maison de Pontaillac : « Ces deux Sœurs m'ont donné bien du souci, écrit la Mère ; leur départ a eu lieu au milieu de la nuit, avec une pluie battante, le vent et les jurements du cocher. Tous les diables semblaient déchaînés ; et comme elles n'avaient aux pieds que des chaussons, je leur ai donné des sabots. Je pense qu'elles sont arrivées à bon port, tout de même, puisqu'elles m'ont renvoyé les sabots par grande vitesse, ce qui a coûté plus cher que ne valaient les sabots ; mais elles sont jeunes et sans expérience des choses humaines ! »

Suivent les nouvelles de la maison : « Imaginez qu'une dame qui veut donner un ornement à M. Gay pour sa fête est venue nous l'apporter pour le finir, en sorte que depuis deux jours nous y travaillons toutes sans relâche. Les Carmélites composent de petits couplets mystiques et lui envoient des fleurs emblématiques. Tous ces récits échauffent mon imagination, et je viens de décider que nous lui ferions une tourte pour son dîner. Comment voulez-vous que je vous écrive longuement au milieu de ce coup de feu général ? »

Encore un mot charmant : « Sœur Marie-Augustine s'occupe beaucoup à tuer les araignées du jardin ; elles tendent partout leurs toiles avec un art infini, et il y en a tant qu'on est pris dans leurs filets. C'est joli au soleil, et je ne les tuerais pas ; mais sœur Marie-Augustine les écrase, et je n'ai rien à dire pour leur défense que cette petite chanson : « Ne pouvant rien créer, il ne faut rien détruire. »

« C'est terrible d'être cousue de secrets, dit-elle un autre jour. Je le suis de tous côtés ; il me semble toujours qu'ils m'échappent, et je suis tout yeux pour les garder. Voilà plus d'un mois que M. Gay est venu me confier qu'il était demandé par le Saint Père à Rome, pour préparer avec d'autres le concile œcuménique. Vous dire toutes les finesses qu'il m'a fallu pour bien garder ce secret est impossible, parce que *lui* faisait pressentir à ses filles qu'il allait bientôt les laisser orphelines. Je vous dis maintenant ce secret, parce que Monseigneur l'a dit ici à tous les évêques du concile. »

Autre secret mieux gardé qui amuse la Mère : « La grande nouvelle de Poitiers, que je vous donne dans le cas où le Père d'Alzon ou M. de Cabrières voudrait y prendre intérêt, c'est que Monseigneur est allé voir l'Empereur, le mercredi des cendres, par un désir du Saint-Père. Tous les intimes tournent autour de lui pour savoir ce qui s'est dit dans cette visite, et personne ne peut rien lui arracher. Le secrétaire, qui l'accompagnait alors, devient la ressource des curieux ; mais celui-ci, malgré sa bonne volonté, n'a pu saisir autre chose que ces paroles. Au moment où Monseigneur entrait, l'Empereur lui a dit : « Ah ! monsieur l'évêque, il y a bien longtemps qu'on ne vous a vu. » Et l'évêque lui répondait : « Ah ! sire, vous me comblez. » Et, la porte s'étant fermée, il faut se mortifier sur le reste. Mais depuis ce moment le gouvernement donne de l'argent pour réparer l'archevêché, les églises, et toute persécution semble finie. »

Mais arrivons maintenant à la note grave de cette correspondance. C'est au fond celle qui domine ; car si la Mère Françoise-Eugénie sait raconter avec grâce les petits incidents de tous les jours, en réalité les événements de ce monde la touchent peu. Elle est très au-dessus des agitations et curiosités qui se rencontrent trop souvent, même chez les personnes pieuses. Elle en rit aimablement ; mais pour elle toute la vie est au-dedans ; et, lorsqu'elle peut, avec une âme, sœur de la sienne, parler à cœur ouvert, c'est surtout des choses éternelles qu'elle aime à s'entretenir. Cette âme a la nostalgie du ciel, elle sent profondément la tristesse de l'exil et disait un jour avec sa charmante simplicité : « C'est drôle comme pour moi la vie me paraît mille fois plus effrayante que la mort, et cela déjà toute petite. Je disais toujours au bon Dieu : « Mon Dieu, je n'ai pas peur de la mort, j'ai peur de la vie de ce monde. »

Parlant d'une grande tristesse qu'elle redoute pour un de ses frères : « Il faut avoir le cœur bien trempé dans la foi pour soutenir la vie, et je trouve que cette prière des apôtres devrait être notre incessante prière : « Seigneur, augmentez notre foi. » Je vous dirai, pour vous raconter aussi mes consolations, que la mienne augmente et qu'elle est devenue comme ma substance. Je ne puis pas m'empêcher de pleurer lorsque je dis à Notre-Seigneur : « O mon Dieu ! comme je crois à vous ! » Avec cela, on peut vivre et mourir ; avec cela, on peut venir à bout de tout, aller partout, porter toute peine, tout fardeau. Que Notre-Seigneur a donc montré au monde ce que c'est que d'aimer en y venant pour être notre père, pour nous enseigner et pour, lui aussi, passer par la mort. Comme en le regardant on apprend à aimer !... »

Puis elle ajoute avec cette forme méridionale qu'elle n'a jamais perdue : « Allez, je vous aime bien, vous pouvez y compter. »

L'amitié de la sainte Mère n'a rien de fade ni de banal, rien d'égoïste ni de personnel ; elle vient de Dieu et porte à Dieu. « Il me semble que j'aime maintenant d'une manière plus désintéressée, et j'en ai le cœur joyeux, parce que le bon Dieu en est content. Et puis, voyez-vous, pour conserver nos amitiés, il faut que nous nous fassions les uns aux autres une large part d'indulgence ; autrement nous ne saurions pas aimer comme il faut sur la terre.

« ... J'ai grand peur de me lancer dans la poésie quand je vous écris, puisque je vous porte à croire que je monte dans les nues. Et cependant je suis Gros-Jean comme devant. Seulement il est vrai que tous mes départs m'ont fait ouvrir de petites ailes intérieures, qui parfois me font bien toucher Notre-Seigneur. »

Le 2 octobre 1866, la Mère écrit de nouveau :

« Je suis contente que vous ayez fait votre retraite. Ayez confiance, Notre-Seigneur vous enseignera à faire oraison. Quand on est chargée et accablée comme l'est toujours une Supérieure, il me semble que l'oraison doit être comme un silence qui se fait dans l'âme, et, de ce silence, s'élèvent vers Dieu les parfums de confiance, d'abandon, de soumission entière, de don absolu, dans l'entière

acceptation de tout ce qui nous brise. Enfin ce doit être l'heure de notre repos et de notre intimité. Allez, n'en cherchez pas d'autre. Je suis contente que Notre-Seigneur vous éloigne de ce besoin d'intimité avec tout autre que lui ; notre force est là dans la vie religieuse. Puis, je suis contente aussi que Notre-Seigneur vous le permette avec moi, et je l'en remercie de tout mon cœur. »

« ... Priez un peu pour que je me débrouille, dit-elle ailleurs ; je crois qu'on m'a chargée de trop grosses affaires depuis quelque temps, ma petite cervelle est un peu perdue, ce me semble. Notre Mère dit que vous êtes de ces âmes qui se développent au contact des choses. Pour moi, je crois bien que je suis de celles que le contact des choses use, je me sens réduite à rien ; mais cela, par une miséricorde de Dieu, sert à ma paix... »

« J'ai une consolation ici : c'est une bonne fille de la campagne. Quand nous causons toutes les deux, je m'attendris fort ; elle est sourde, elle a mal aux yeux, et cela fait qu'elle n'a pas beaucoup de connaissances. »

Voilà quelles sont les privilégiées de la Mère Françoise-Eugénie. Tout ce qui est faible, humilié, petit et souffrant, l'attire. Elle a reçu en partage le don de compatir et de consoler. Écoutons-la encore.

« Ces sentiments de tristesse que vous avez éprouvés sont inévitables, ce me semble. Il faut bien s'attendre à être saisi soudain par ces découragements qui passent comme des ombres dans notre ciel ; mais ce sont des ombres et pas de mauvaises réalités : elles passent, font couler quelques larmes et laissent ensuite plus libre pour monter plus haut. Ce sont nos bas-fonds où peu de chose nous fait plonger ; mais qu'il est bon de ne pas y rester, et de ne pas oublier non plus cette parole de Notre-Seigneur : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire. »

« Adieu, je vous sens dans la droite ligne ; je me joins à vous pour y souffrir assurément, mais aussi pour y goûter dans sa plénitude la grande espérance qui éclaire ce chemin. Elle suffit bien pour faire attendre dans la paix. »

« ... Je suis sûre que votre courage et votre paix iront toujours grandissant à mesure que vous vous accoutumerez à souffrir. Il faut du temps pour apprendre à souffrir sans trouble ; mais cela arrive, à force de sentir les fruits de la souffrance. Je ne crois pas qu'il en passe aucune à travers notre cœur, sans qu'elle y laisse une conformité plus grande, une jointure plus étroite avec Notre-Seigneur. Alors il ne faut pas se plaindre d'avoir l'âme ainsi faite que peu de chose la traverse douloureusement. »

Nous ne nous laissons pas de citer. Les lettres adressées à la Mère Marie-Gabrielle peuvent atteindre d'autres âmes. Qui n'a pas à souffrir ?

« ... Dieu nous livre à la tribulation afin que nous comprenions les béatitudes de la terre. *Bienheureux ceux qui pleurent, ceux qui souffrent persécution, ceux qui ont faim et soif*²⁴. Je pense, voyez-vous, que trouver la joie dans ces choses n'est pas précisément possible ; mais on y trouve Notre-Seigneur, et c'est lui qui est la béatitude. Je vais vous donner mon petit secret, quand j'ai beaucoup de peine, afin que vous en essayiez, lorsque vous serez aussi en mauvais chemin. Je regarde avec les yeux de mon âme Notre-Seigneur en croix, je ne le perds pas de vue, je ne regarde que lui et je renonce à tout le reste, je veux dire à toute joie, à tout repos ; cela me donne un grand courage, et la joie ressort vraiment de la tribulation puisque c'est l'heure où l'on peut dire à Notre-Seigneur qu'on ne tient qu'à lui et qu'on l'aime de toute son âme. » (Lettres de 1866 et 1867.)

Mère Marie-Gabrielle tombe malade, la Supérieure de Poitiers est inquiète. Les petites lettres se succèdent, toujours tendres et surnaturelles. « Vous êtes donc souffrante, chère Mère ? J'en ai grande peine et vous écris parce qu'il me semble que votre fardeau est lourd à cette heure ; mais les

²⁴. Cf. Mt 5,1-11.

heures passent tout de même, et je pense qu'elles montent d'autant mieux vers Dieu quand elles nous ont un peu broyées. Le ciel n'est pas loin, je vous assure ; encore un petit coup de collier ! »

« ...Quelle affaire, d'avoir attrapé les accès de fièvre par-dessus votre rhume ! Il est vrai qu'il fait bien froid. Cet hiver ne ressemble pas à l'hiver dernier, et sans doute l'hiver prochain ne ressemblera pas à celui-là. Ainsi, d'hiver en hiver, nous arriverons au printemps éternel. »

Dans une autre lettre nous lisons : « C'est fatigant, le monde, n'est-ce pas ? On a le cœur plein d'harmonie, et on y trouve du désaccord partout. On ne s'entend pas ; la rudesse, le heurt est partout. Enfin, c'est une fabrique pour le ciel, et là-haut seulement il y aura l'harmonie, sans bruit, sans grincement, dans un accord et une paix éternelle. »

« Décidément j'aime la peine. Il me semble que la vie sans elle ne se supporterait pas. C'est la souffrance seule qui peut y mettre du poids et de la valeur... Voyez-vous, nous sommes religieuses pour souffrir et nous laisser crucifier à la façon que Dieu veut. Une fois que l'on sait cela, on ouvre les bras à la peine et on trouve à la fin du charme et de l'attrait à être brisée en tous sens, puisqu'on répand ainsi la bonne odeur de Jésus-Christ, et que, par ce moyen, on est vraiment mêlée à lui et séparée de toutes choses. »

Ce n'étaient pas de vains mots, la sainte Mère a su souffrir. Quand l'heure de l'épreuve est arrivée, elle a ouvert ses bras à la croix et s'est laissée « briser en tous sens » comme elle semble ici le demander et le prédire.

Mère Françoise-Eugénie avait fini sa tâche à Poitiers : la fondation était faite et la maison très bien posée dans le pays. La protection du cardinal Pie et de M^{gr} Gay, en nous donnant de nombreux amis, nous permettait de faire du bien. M^{gr} Gay était pour nos Sœurs d'un dévouement admirable, et sa parole, qu'il donnait sans compter, entretenait dans la communauté la ferveur et une sainte joie. La présence de la seconde Assistante générale n'était plus nécessaire, on avait besoin d'elle ailleurs.

« Voilà bientôt quinze jours que notre Mère m'a écrit de me tenir prête à partir pour Reims, dit-elle, 24 août 1867. Je ne sais pas le jour, ce qui me tient sur le qui-vive ; je ne sais pas non plus qui doit me remplacer ici. J'attends et je ne dis rien de tout cela autour de moi, parce qu'en ce monde rien n'est sûr. Aussi je remets mon âme entre les mains de Dieu, pour qu'elle ne risque pas de branler, et puis je le laisse faire. Voilà aujourd'hui la fête de saint Barthélemy, qui s'est laissé dépouiller de sa peau. On ne peut pas entrer plus pauvre de soi au ciel, et j'ai pris grande dévotion à lui, ce matin. »

Au moment de partir, elle ajoute : « ...Je me suis accoutumée à prendre le bâton de voyage, et je chante en chemin ; cela met dans la vérité plus que toute autre chose. Nous sommes voyageurs sur la terre, je ne me sens nul bagage et je pars lestement. »

Ce dernier mot n'est-il pas ravissant ? Il y a quelque chose des saints du moyen âge dans la Mère Françoise-Eugénie ; elle sent comme eux et semble parfois retrouver leur langage.

On nous pardonnera d'avoir interrompu notre récit pour nous arrêter si longtemps devant cette douce et sympathique figure. Il fallait, nous aussi, lui porter notre hommage et la faire voir à nos Sœurs telle qu'elle était dans l'intimité de la vie religieuse. C'est pour cela que nous avons choisi de préférence les lettres adressées à Mère Marie-Gabrielle. Elles ont plus d'expansion et parlent moins d'affaires. Que cette intimité entre les deux Mères ne nous étonne pas ; elle était non seulement permise, mais désirée par la Révérende Mère Fondatrice, qui voyait dans cette correspondance un soutien pour la nouvelle Supérieure, formée par Mère Françoise-Eugénie, à Nîmes, et chargée de continuer son œuvre.

Là encore nous retrouvons la largeur d'esprit de la Mère Marie-Eugénie de Jésus. Nous avons semblé oublier un moment cette chère et vénérée Mère mais l'étudier dans ses filles, c'est achever de la faire connaître. N'est-ce pas elle qui les a toutes formées, qui leur a donné ce cachet de simplicité, de piété large et forte qui les distingue ? C'est elle aussi qui a su respecter en chacune le trait spécial de son caractère, lui laisser sa spontanéité et ce charme personnel qui ne se donne pas, mais qu'une direction moins intelligente aurait pu détruire.

Peut-être nous reprochera-t-on de n'avoir pas assez parlé de M^{gr} Gay dans le chapitre de la fondation de Poitiers. La correspondance de Mère Françoise-Eugénie nous a entraînées ; mais nous ne pouvons oublier ce que fut Monseigneur pour les Sœurs du Prieuré. Il s'en occupait avec un amour tout paternel, leur donnant son temps, sa parole, son dévouement ; ne cessant de les pousser vers la perfection et de leur en enseigner le chemin. Ses conférences si belles, ses conversations si élevées embrasaient les âmes et laissaient des impressions profondes.

Quelques lettres écrites de Rome pendant la préparation du concile nous disent ce qu'était la direction du saint prêtre et sa manière toute paternelle de traiter avec les Sœurs de Poitiers. Nous n'en citerons qu'une seule :

« Rome, 29 avril 1869.

« Mes chères Filles en Notre-Seigneur,

« Je vous réponds à toutes, puisque toutes vous m'avez écrit. Vos lettres m'ont fait plaisir ; les bons petits parfums que j'allais parfois, le soir, respirer dans le cher petit Prieuré, ces lettres me les apportent. J'y vois vos âmes, vos bons vouloirs, vos efforts, les grâces que Dieu vous fait. J'y vois bien ce qui vous manque, et c'est tout simple qu'il vous manque quelque chose. La vie du temps n'est que pour former les saints. Quand l'œuvre est faite, Dieu les retire. Mais si les pères sont aisément patients vis-à-vis des enfants, ils ne sont point aveugles, et s'ils aiment bien, ils sont actifs pour exciter, zélés pour reprendre, et, au besoin, ils seraient fermes pour corriger. Ainsi fait le Père céleste, qui aime ses moindres créatures comme nul père et même nulle mère n'aiment leurs enfants ici-bas.

« Je n'ai point à vous reprendre, Dieu merci ; mais je dois vous exciter, puisque toutes vous pouvez mieux faire, vous avez grâce pour marcher plus vite, et que toutes vous avez à vous humilier d'être encore si loin de cet idéal auquel vos saints vœux vous engagent et auquel Dieu vous a miséricordieusement prédestinés.

« Quittez-vous donc vous-mêmes, mes chères enfants, mortifiez-vous vous-mêmes : en vous quittant, vous trouverez Jésus ; en vous mortifiant, vous vous délivrerez, vous augmenterez la sainte vie de Jésus dans vos âmes. « Toute discipline, écrit l'Apôtre, toute étude, tout travail, tout effort, tout sacrifice cause d'abord une souffrance ; mais ensuite il fait aboutir dans l'âme une paix onctueuse et pleine de joie. » Ne craignez pas de semer sur la terre du Calvaire ; quelques jours écoulés, votre semence vous sera rendue en moisson, et la sombre montagne deviendra pour vous le paradis terrestre. Défiiez-vous de vos pentes humaines, remontez-les courageusement. Dieu est toujours en haut ; qui ne gravit plus commence à descendre.

« Cultivez journellement en vous l'esprit de sacrifice, immolez-vous à Dieu par religion, immolez-vous les unes aux autres par charité... Ne vous exagérez pas vos fardeaux. Si vous les pesez au poids du sanctuaire, — et je pense que ce poids est la croix de Jésus, — vous les trouverez fort légers. Comprenez votre bonheur et les devoirs qui en ressortent, goûtez-les et acquittez-vous-en avec une ferveur toujours croissante. »

CHAPITRE VI

VOYAGE À ROME, 1866. – PIE IX.

La Mère Marie-Eugénie de Jésus désirait depuis longtemps envoyer à Rome les Règles de sa Congrégation et demander l'approbation de l'Institut. Sa demande était appuyée par les évêques des diocèses où nous avons des maisons, en France, en Angleterre et en Espagne ; plusieurs autres évêques voulurent y joindre leur témoignage.

Ces lettres affirmaient l'esprit profondément religieux de l'Institut, appuyaient sur l'attachement au Saint-Siège et à toutes les doctrines romaines, sur le zèle des âmes, la dévotion au saint Sacrement et à l'Office de l'Église. Toutes constataient les heureux résultats de l'éducation fortement chrétienne donnée à l'Assomption. L'unanimité de ces témoignages était une consolation et une force pour la fondatrice, qui voulut aller elle-même déposer ses Constitutions aux pieds du Pape.

Voir Rome, le grand Pie IX, recevoir de sa main une bénédiction spéciale pour sa Congrégation, consulter sur bien des points, s'éclairer enfin à la vraie lumière de l'Église : tel était son plus cher désir.

Il fut un moment question que l'Assistante générale l'accompagnât. C'était sa place et son droit. Mais comment laisser le noviciat et la maison d'Auteuil dans un moment si grave pour la Congrégation ? De plus, Mère Thérèse-Emmanuel était alors assez souffrante : supporterait-elle le voyage et le climat de Rome ?

On trouva plus prudent de la laisser à la maison mère, où sa présence semblait nécessaire, et le choix de la Supérieure générale tomba sur une jeune religieuse, alors à Bordeaux, et qui crut rêver lorsqu'elle reçut d'Auteuil la lettre suivante :

« Bénissez le bon Dieu de savoir l'italien ; c'est vous que notre Mère prend pour sa compagne de Rome. Allez la rejoindre à Nîmes, où elle vous attend. »

La Sœur relut trois fois ce billet avant de comprendre qu'il s'agissait d'elle. Sa seule inquiétude était que la religieuse désignée pour ce voyage n'appréciât pas assez son bonheur ; sous ce rapport, on n'eut aucun reproche à lui faire, nous le verrons par ses lettres et le journal de Rome, dont nous serons obligées de nous servir, faute d'autres documents. On nous pardonnera de rappeler des souvenirs personnels ; ces notes, écrites au jour le jour, sous l'impression du moment, achèveront peut-être de faire voir ce qu'était la Mère Marie-Eugénie de Jésus dans l'intimité de la vie, et l'affection respectueuse et discrète qu'elle inspirait. On verra aussi sa grande foi, son amour de l'Église, sa piété large et éminemment catholique. Ses paroles nous ont été conservées, grâce à Mère Thérèse-Emmanuel, qui avait réclamé le récit très détaillé du voyage.

C'est une autre Rome que celle d'aujourd'hui que l'on voit dans ce journal : c'est la Rome des Papes, c'est Pie IX roi, c'est la France gardienne du tombeau de saint Pierre. Reverra-t-on un jour la Rome de Pie IX ? Nul ne le sait : gardons-en au moins le souvenir.

Nous ouvrons le journal :

« Mercredi, 16 mai 1866.

« C'est aujourd'hui que commence notre grand voyage de Rome. Nous avons quitté Nîmes à deux heures de l'après-midi. Notre Mère a béni nos Sœurs agenouillées dans le cloître. Elles étaient très émues et baisaient sa main sans pouvoir lui parler ; mais on devinait tout ce dont elles la chargeaient pour Rome et pour le Saint-Père. Notre Mère était grave ; ce voyage avait pour elle quelque chose de très solennel.

« Nous devons aller coucher à Marseille pour nous embarquer le lendemain sur un vaisseau de l'État. Pendant la route, notre Mère priait, disait lentement son Office, puis causait, l'Office achevé. Je l'écoutais, croyant rêver, à la pensée que j'allais être sa seule compagne pendant ces deux mois. Avec elle, me disais-je, je vais m'agenouiller aux pieds de Pie IX ; avec elle je visiterai Rome et les tombeaux des martyrs ! Je faisais ces réflexions intérieurement, sans rien dire à notre Mère qui pût faire deviner ce qui se passait dans mon cœur ; mais quand le soir, arrivées à Marseille, nous nous sommes trouvées seules dans notre chambre, je me suis jetée à ses pieds pour lui demander sa bénédiction, et je me suis mise à fondre en larmes. Elle m'a relevée avec tendresse, comprenant bien la cause de mon émotion. »

Avant de quitter Marseille, la Supérieure générale voulut aller mettre son voyage sous la protection de la sainte Vierge. De très bonne heure, les deux voyageuses gravirent le rocher de Notre-Dame de la Garde, pour entendre la messe et communier dans ce sanctuaire béni. Puis, à neuf heures, elles s'embarquèrent sur le *Pausilippe* magnifique bateau des Messageries impériales. M^{gr} Pie, évêque de Poitiers, était du nombre des passagers ; ce fut une heureuse rencontre pour la Supérieure, qui trouva en lui un grand appui pendant son séjour à Rome.

La traversée fut magnifique ; la mer était calme comme un lac, d'un bleu intense comme le bleu du ciel. Il y eut un arrêt de plusieurs heures à Livourne pour attendre les dépêches du gouvernement ; puis le vaisseau reprit sa marche, et après une nuit splendide, le 19 à sept heures du matin, on abordait à Civita-Vecchia.

« C'est une impression toute particulière, que celle que l'on éprouve en mettant le pied sur le sol des États romains, sur le domaine du Pape, disent les notes. Nous prenons immédiatement le chemin de fer : dans trois heures nous serons à Rome ! La campagne romaine déroule devant nous ses grandes plaines désolées, où errent en liberté des troupeaux de chevaux ou de bœufs sauvages ; des montagnes se dessinent dans le fond. Il y a dans tout ce paysage quelque chose de calme et de solennel.

« Mais nous approchons de Rome ; déjà nous avons vu dans la plaine une rivière aux eaux ternes et jaunâtres : c'est le Tibre. Bientôt le soleil nous semble éclairer dans le lointain des dômes, des clochers et des toits : c'est Rome qui nous apparaît comme baigné dans des flots de lumière. L'impression que l'on éprouve est indéfinissable. Notre Mère ferme son bréviaire, elle regarde, puis baisse la tête et se met à prier. Nous passons bientôt devant la basilique de Saint-Paul, posée dans une plaine solitaire à quelque distance de Rome ; les dômes de Saint-Jean-de-Latran et de Sainte-Marie-Majeure passent successivement devant nous. Enfin le train s'arrête : nous sommes à Rome !

« Rome est la patrie de tous les cœurs catholiques ; le sentiment de l'entrée dans la patrie domine tous les autres. » Les deux voyageuses descendirent à l'*hôtel de la Minerve* très fréquenté

alors par les pèlerins français et surtout par les prêtres et les religieuses ; mais elles n'y étaient qu'en passant. Quoique bien fatiguée du voyage, la Mère Marie-Eugénie voulut aller tout de suite saluer saint Pierre et prier sur sa tombe.

« Nous montons de nouveau en voiture, et au bout de quelques minutes nous sommes sur les bords du Tibre. De vieilles petites maisons sont bâties sur le fleuve lui-même, ce qui lui donne un aspect tout particulier. Le pont Saint-Ange, que nous traversons, contraste par sa beauté avec ce qui l'entoure. En tête du pont, les statues en marbre de saint Pierre et de saint Paul gardent l'avenue qui conduit à la demeure des Papes. Sur les parapets, des anges de stature colossale présentent les instruments de la Passion, touchant symbole, car la papauté est toujours appelée à recommencer le chemin du Calvaire. »

L'aspect du Tibre est aujourd'hui entièrement changé : les vieilles maisons sont détruites, le pont Saint-Ange n'est plus conservé qu'à titre de souvenir. Un grand pont américain, en fer, le remplace. On cherche de plus en plus à moderniser Rome, et à lui ôter son cachet particulier de ville éternelle. Nous passons la description du château Saint-Ange que tout le monde connaît, de la place de Saint Pierre, de la colonnade et de l'obélisque ; nous voici enfin dans la basilique elle-même :

« Rien ne peut rendre l'impression qu'on éprouve devant cette vision de splendeur ; la Mère Marie-Eugénie était saisie d'admiration : « Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau, disait-elle. Ceux qui éprouvent ici une désillusion n'ont pas compris la pensée des basiliques romaines. Nos églises gothiques de France ont certainement quelque chose de plus mystérieux, de plus recueilli : c'est l'Église qui lutte, qui pleure et qui prie en attendant le ciel ; mais ici c'est l'Église triomphante, avec ses anges et ses saints ; c'est la Jérusalem céleste, l'épouse de l'Agneau, qui nous apparaît dans sa gloire. »

« Nous traversons l'église sans rien examiner en détail des merveilles qui nous entourent, et nous arrivons devant l'autel, au pied d'une balustrade en marbre blanc, autour de laquelle de nombreuses branches de palmiers d'airain soutiennent cent douze lampes toujours allumées. C'est la Confession de saint Pierre. C'est ici que repose le corps du premier Pape ; la pierre fondamentale de l'Église est là.

« Nous nous sommes agenouillées devant cette tombe glorieuse, et nous avons prié longtemps. Notre Mère était très émue, elle semblait ne pas pouvoir s'arracher de ce lieu béni. Je la voyais déposer sur la tombe de Pierre les Constitutions qu'elle apportait à Rome pour être jugées, approuvées, et devenir par là source de vie pour ses filles. Sans doute aussi elle demandait à Notre-Seigneur ce triple amour qu'il a exigé de Pierre et qu'il exige peut-être de toute âme qui a charge d'âmes, et que Dieu veut rendre coopératrice de ses desseins. À la lumière de cette tombe, la Révérende Mère comprenait mieux la parole choisie pour la devise de sa vie : *Domine, tu scis quia amo te*, « Seigneur, vous savez que je vous aime. »

« Lorsqu'on se relève, les yeux mouillés de larmes, de cette tombe sur laquelle on a prié longtemps, et que, levant la tête, on aperçoit, à des hauteurs prodigieuses, la gigantesque coupole que Michel-Ange a lancée dans les airs, et ces mots gravés sur un fond d'or : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam*²⁵, on est saisi d'un sentiment indicible. De nouveau, on tombe à genoux devant la parole du Christ réalisée à travers les siècles ; car Pierre ne meurt pas, il est toujours là pour soutenir l'Église, et les portes de l'enfer n'ont jamais prévalu contre elle.

« Nous sortons de la basilique, le cœur plein de grandes et saintes choses. La Mère Marie-Eugénie, qui les sentait avec sa foi ardente, me disait : « Quelle atmosphère surnaturelle on respire ici ! « J'ai beaucoup prié pour la Congrégation, et j'ai demandé à saint Pierre que l'amour de

²⁵. *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église* (Mt 16, 18).

l'Église en fût toujours le principal caractère. Qu'elle périsse si elle ne doit pas être toujours tendrement unie à la Chaire de Rome ! » Puis elle ajoutait : « Quelle gloire pour ce pauvre pêcheur de Galilée, et quel temple magnifique est élevé sur sa tombe ! Quel est le monarque dont les cendres sont entourées de tant d'honneur ?... C'est que l'homme qui repose ici a beaucoup aimé, et la gloire est en proportion de l'amour. Ce que j'ai le plus senti sur cette tombe, c'est qu'on y aspire la foi et une invincible espérance. »

Les émotions se succèdent rapides, entraînant. Le lendemain dimanche, les deux voyageuses vont avoir la grâce de voir Pie IX. En l'honneur de la fête de la Pentecôte, il y a chapelle papale au Vatican. La messe est à dix heures ; aussi vont-elles dès le matin communier à l'église de la Minerve, près de la tombe de sainte Catherine de Sienne. C'est une des patronnes de l'Assomption : Jésus-Christ, l'Église et les âmes ont été l'unique passion du cœur de Catherine, et c'est pour Jésus-Christ, pour l'Église et pour les âmes, que l'Assomption a fondée. Elle est notre type et notre modèle.

« À neuf heures, nous nous rendons à la chapelle Sixtine, déjà remplie de prêtres, d'évêques et de religieux. Les cardinaux arrivent les uns après les autres, drapés dans leurs magnifiques manteaux de soie rouge. À dix heures, Pie IX apparaît, précédé d'un long cortège d'enfants de chœur, de prêtres et d'évêques. Quand nous avons vu entrer le grand Pontife et que sa main puissante s'est levée pour nous bénir, nous sommes tombées à genoux, en fondant en larmes. C'est une impression qu'il faut avoir éprouvée pour la comprendre.

« La messe commence, c'est un cardinal qui officie. Le chœur de la Sixtine entonne le *Kyrie eleison*. Les chants sont magnifiques, les cérémonies splendides ; mais nous n'écoutons et ne voyons rien, absorbées par la contemplation de Pie IX. Il est là, assis sur un trône tout entouré de draperies rouges, revêtu lui-même d'une chape rouge brodée d'or, avec la tiare sur la tête. Cette tête vénérable, blanchie par l'âge et les souffrances, nous semble rayonnante de paix et d'amour. Après la messe, le Pape a donné une bénédiction solennelle à toute l'assemblée. Un cardinal a récité le *Confiteor*, et Pie IX, élevant la voix au milieu d'un profond silence, a appelé sur nos têtes la bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Cette voix forte et sonore vibrat jusqu'au fond de toutes les âmes. Notre Mère me dit en sortant : « Le voilà donc, ce doux pontife contre lequel toutes les puissances de l'Europe semblent aujourd'hui déchaînées ! Que Dieu le garde et le protège ! Que serait Rome sans son Roi ? »

« Peu de temps après, le 26 mai, nous avons le bonheur de voir le Pape une seconde fois. C'est la fête de saint Philippe de Néri ; tout Rome est en fête ce jour-là, et Pie IX, son Pontife et son Roi, va se rendre dans l'église du saint pour assister à la messe solennelle. Nous le rencontrons par hasard au détour d'une rue : une foule nombreuse attendait son passage ; nous nous rangeons de côté, près d'un groupe d'orphelines et de Sœurs de Charité. Au bout d'un moment la garde à cheval est arrivée, puis des voitures d'évêques et de cardinaux, et enfin la voiture du Saint-Père lui-même, en grand gala. Toute la foule s'est prosternée ; un peloton de soldats français qui se trouvaient là ont mis le genou en terre, en criant : « Vive Pie IX ! » Les tambours ont battu au champ, et le Saint-Père, avançant la main, a béni ses chers soldats d'abord, puis les orphelines, les religieuses et la foule. Nous l'avons vu de très près ; sa figure était souriante, son geste d'une grâce et d'une majesté inexprimables. C'est un père au milieu de ses enfants, mais c'est aussi un roi. »

Nous raconterons plus loin l'audience particulière de la Mère Marie-Eugénie au Vatican ; mais on n'est pas à Rome seulement pour voir le Pape et prier sur les tombeaux des martyrs : la Révérende Mère générale avait des affaires importantes à traiter, à voir bien des personnages qui pouvaient l'aider de leur influence ou de leurs conseils. Dès le surlendemain de son arrivée, elle

avait quitté l'*hôtel de la Minerve* pour s'établir dans une maison très respectable, où le beau-frère d'une de nos Sœurs avait mis un appartement à sa disposition. C'était un digne père de famille, un fervent catholique et un savant, qui travaillait alors pour le cardinal Pitra.

Sa plus jeune petite fille, Francesca, âgée de deux ans, était une ravissante créature qui ressemblait aux anges peints par Raphaël : « Sa mère veut en faire *una monaca*, disent les lettres. En attendant, on lui fait répéter tout le jour : *Gesù, Maria, Giuseppe*, et on lui apprend à s'endormir comme son patron, saint François, les bras croisés sur sa petite poitrine. »

La maison, située Via d'Ara-Coeli, nous rapprochait du *Gesù*, où nous allions tous les jours faire notre oraison et entendre la messe. C'était un quartier central, commode pour les affaires. La Supérieure générale avait pour Rome de nombreuses recommandations, et entra bientôt en relation avec les personnages les plus influents de la cour romaine. Malheureusement pour nos affaires, il y avait vacance dans les bureaux de toutes les Congrégations, pendant l'octave de la Pentecôte. Il fallut donc attendre huit jours avant de pouvoir déposer nos papiers. La Révérende Mère prit ce retard avec la douceur qu'elle apportait à toutes les volontés de Dieu manifestées par les circonstances. Son âme était devenue très souple aux moindres indications de la Providence.

Mais ne pouvant commencer les affaires elle voulut au moins se présenter chez le cardinal Quaglia, préfet de la Congrégation des évêques et réguliers. C'était un vieillard à l'air doux et modeste, qui la reçut avec une grande bonté : « Éminence, dit la Supérieure, nous sommes venues à Rome pour déposer aux pieds de sa Sainteté notre Règle et nos Constitutions. Nous venons ici à la source de toute lumière pour nous éclairer, demander des conseils, savoir quelle est la pensée de l'Église sur les usages et les œuvres de notre Congrégation, et nous remettre en tout entre les mains du Vicaire de Jésus-Christ, pour qui nous faisons gloire de professer l'amour le plus tendre et le plus filial. »

Le cardinal répondit en italien de la manière la plus bienveillante ; il parcourut les lettres des évêques présentées par la Supérieure et dit qu'elles nous faisaient toutes beaucoup d'honneur. Il demanda quelles étaient nos œuvres et parut très satisfait de la réponse de notre Mère : « C'est la prière, l'adoration du saint Sacrement, le grand Office de l'Église romaine et l'éducation des enfants. » Puis il nous recommanda de bien profiter de notre voyage à Rome pour voir les monuments et visiter les sanctuaires qu'elle renferme, surtout d'assister à toutes les cérémonies qui sont si belles. Cette recommandation toute paternelle nous a touchées, et l'air d'humilité et de sainteté répandu sur toute la personne du cardinal nous a laissé une impression d'édification profonde.

Nous sommes allées voir aussi le cardinal Villecourt, ancien évêque de La Rochelle, à qui nous apportions des lettres de France, et qui nous a particulièrement recommandé d'enseigner l'humilité à nos enfants : « Voyez-vous, nous a-t-il dit, c'est une vertu trop oubliée de nos jours ; on ne l'enseigne plus dans l'éducation, et cependant c'est la vertu évangélique par excellence, c'est la base de la vie chrétienne et de la sainteté. »

Le cardinal Sacconi, ancien nonce à Paris, et le cardinal Barnabo, préfet de la Propagande, nous ont reçues avec une bonté parfaite. Notre Mère était frappée des formes simples et modestes que nous avons trouvées chez tous les cardinaux, les prélats et religieux que nous avons vus à Rome. C'est évidemment le caractère du clergé romain, et M^{gr} Pie nous disait avec son esprit ordinaire : « Ici, on n'aime pas les *importuns*, mais enfin on les supporte ; mais pour les *importants*, on ne peut pas les souffrir. »

Deux prélats anglais, résidant à Rome, nous ont aussi témoigné un grand intérêt : c'est M^{gr} Howard, que nous avons déjà rencontré au moment de la fondation de Londres, et M^{gr} Talbot.

Celui-ci, très aimé de Pie IX, habitait au Vatican et nous promit dès le premier jour de nous obtenir une audience particulière de sa Sainteté.

« Cette audience, – le plus doux souvenir de notre voyage à Rome, – eut lieu le jeudi 31 mai, jour de la Fête-Dieu. Le matin, nous eûmes le bonheur d’assister à la procession du *Corpus Domini*, sous la colonnade de Saint-Pierre. C’est une splendeur, une vision de l’Église triomphante qu’on ne voit plus à Rome, depuis que le Pape est captif. Ce jour-là, le corps des zouaves pontificaux, l’armée pontificale et l’armée française couvraient la place de Saint-Pierre. À dix heures, le défilé commence ; l’Église catholique tout entière y est représentée : tous les ordres religieux avec leurs différents costumes passent devant nous, puis le clergé des paroisses de Rome, le clergé des sept basiliques avec leurs différents pavillons, les généraux d’ordre, les évêques en mitre blanche, tous les cardinaux, et enfin le Pape portant le saint Sacrement.

« Au moment où le Saint-Père a franchi le seuil de Saint-Pierre, le canon du château Saint-Ange a salué le Pontife, et toutes les cloches de Rome, basiliques ou chapelles, ont répondu en faisant retentir dans les airs leurs joyeux carillons.

« Bientôt nous avons vu le dais de soie blanche et les *flabelli* flotter dans le lointain sous la colonnade. Le Pape nous est apparu porté très haut au-dessus de la foule prosterné. Il est enfin passé devant nous le doux Pontife, tenant dans ses mains le Dieu de l’Eucharistie. Il était enveloppé dans une grande chape blanche qui couvrait la *sedia gestatoria* et le prie-Dieu sur lequel était posé le saint Sacrement. Le Pape, à genoux, les yeux fermés, tenant l’ostensoir de ses deux mains, paraissait abîmé dans la prière et l’adoration. Son beau visage avait une expression céleste. C’était une vision admirable : Dieu avec nous, dans l’Eucharistie et dans le Pape.

« Nous nous sommes prosternés, adorant l’hostie sainte, et lorsque nous nous sommes relevées, le Pape était déjà loin de nous. Nous ne voyions plus que le dais et les grands éventails de plumes blanches qui se balançaient autour du trône. Derrière, marchaient le sénat en toge dorée, les princes de la cour romaine, et, à cheval, l’état-major des trois armées chargées de garder le Pape. C’était beau, mais nous ne voyions rien ; nos yeux suivaient avec amour le dais de soie blanche qui flottait dans les airs et s’éloignait doucement.

« En rentrant chez nous, notre première pensée a été pour l’audience que nous devions avoir le soir à six heures. « J’ai besoin de prier beaucoup aujourd’hui, me dit notre Mère ; avant d’aller voir le Pape, je voudrais pouvoir passer deux ou trois heures devant le saint Sacrement. » C’est qu’en effet ce jour était solennel, c’était la première rencontre de la Mère Fondatrice avec le Vicaire de Jésus-Christ. Il y a vingt-cinq ans, sur une parole d’obéissance, elle commençait timidement son œuvre, et le moment était venu où cette œuvre allait recevoir le sceau divin.

« À cinq heures, nous partons pour le Vatican. Après une attente assez longue, on appelle : *Les Religieuses de l’Assomption*. Nous entrons dans une salle au fond de laquelle se trouvait Pie IX, revêtu d’une soutane de moire blanche, debout, derrière une table de travail. Nous tombons à genoux devant cette blanche apparition, radieuse de douceur, de bienveillance et de bonté. Le Saint-Père dit en nous voyant : « Ah ! voici des religieuses, et des religieuses doivent être des saintes. N’est-ce pas que vous êtes des saintes, mes filles ? » Nous lui répondons en relevant vers lui nos yeux remplis de larmes.

« Le Saint-Père nous accueille avec une touchante bonté, il ne veut pas que nous restions à genoux. Lui-même s’assied en nous disant qu’il est bien fatigué de la cérémonie du matin. En effet, il était très pâle ; mais quel calme, quelle sérénité sur cette figure ! Le Pape savait que nous venions de Nîmes ; il nous a parlé du Père d’Alzon et de M^{gr} Plantier, dont la santé le préoccupait. Il a béni

les chapelets, croix et médailles que nous avons entre les mains et accordé une indulgence plénière à l'article de la mort pour toutes les Sœurs et les enfants alors à l'Assomption.

« Je tremblais d'émotion de me trouver en face de Pie IX et de l'entendre nous parler comme un père parle à ses enfants ; mais ce qui redoublait mon émotion, c'était la vue de notre Mère. Elle était là debout, les mains jointes, les yeux baissés, l'air si profondément recueillie qu'on l'aurait crue devant le saint Sacrement. Elle pouvait à peine parler, tant il y avait de larmes dans sa voix ; mais les quelques paroles qu'elle disait étaient extrêmement touchantes. Le Saint-Père sentit tout ce qu'il y avait de foi et d'amour dans cette émotion, aussi fut-il d'une bonté très grande. Sa figure, ordinairement radieuse et sereine, prit une expression de tristesse, quand notre Mère lui dit la douleur que nous éprouvions de ses peines et l'amour filial que nous avons pour lui : tous les jours, à Auteuil, une Sœur et une enfant communient à ses intentions.

Le Saint-Père parut visiblement touché : « Oh ! oui, dit-il, priez beaucoup pour moi, priez pour l'Église. Il témoigna une vive reconnaissance pour la cassette pleine d'or et les diamants que la Supérieure générale apportait de la part des élèves : « Mais vous êtes pauvres, je suis sûr, et vous vous privez pour moi. *Mille grazie.* » Notre Mère lui demanda ensuite d'écrire son nom sur une image que nous voulions garder comme souvenir : « Oh ! cela est défendu, le Pape est vieux, il n'y voit presque plus et ne peut pas tant écrire. Mais voyons ce que c'est que cette image ? – C'est une image qui nous est bien chère, Très Saint-Père, » répond notre Mère ; et, en même temps, elle me fait signe de ne pas insister et de replier le grand portrait de Pie IX que je tenais entre les mains. Mais lui, au contraire, me fait signe de l'approcher. Je devais obéir au Pape. Je présentai la gravure, et le Saint-Père y mit sa signature avec ces paroles : *Dominus custodiat gressus vestros et intelligentias vestras*²⁶.

« Le Pape a été assez bon pour nous demander si nous avions bien vu la procession du matin et quelle était l'église de Rome que nous aimions le mieux. Il causait avec nous avec une simplicité ravissante. Puis apercevant M^{me} L., une amie de notre Mère, qui nous avait accompagnés à Rome, et qui était restée à genoux au milieu de la salle, sans oser avancer : « Et qui est cette dame ? dit-il en souriant. Est-ce que c'est une pénitente ? Venez, mon enfant. » M^{me} L. s'est avancée ; le Saint-Père lui a adressé quelques paroles avec cet à-propos charmant qui le caractérise, et lorsqu'elle lui a demandé de vouloir bien signer une indulgence *in articulo mortis*²⁷ pour ses parents et ses domestiques, le Saint-Père a relevé ce dernier mot : « Ah ! les domestiques ! ... C'est bien, c'est très bien ; *ma questi Francesi* !... le Pape est comme un agent de police, toujours signer des papiers, des passeports ; ... mais ceux-ci, dit-il en regardant le ciel, ce sont des passeports pour l'éternité ! »

« L'audience avait été longue, bien qu'elle nous eût paru très courte. Après avoir baisé les pieds, l'anneau et la main du grand Pontife, il fallut se retirer : « Je me suis crue devant Notre-Seigneur lui-même, me disait notre Mère. Quelle majesté ! et quelle grâce ! Il me semblait voir sur ce front toutes les douleurs et toutes les espérances de l'Église ! »

Le lendemain, la Révérende Mère écrivait elle-même à Auteuil :

« Rome 1^{er} juin 1866

« Ma chère fille,

« Hier 31 mai, nous avons reçu de grandes grâces. Nous avons vu le Pape en audience particulière, après l'avoir vu le matin porter le saint Sacrement. Quelle émotion !... Le respect, l'amour, la foi, le sentiment des douleurs de l'Église, tout coupe la parole. Le Saint-Père a été bien bon, bien paternel. J'ai emporté toutes ses bénédictions et l'indulgence plénière à l'article de la

²⁶. *Que le Seigneur garde vos pas et vos intelligences* (Ph 4, 7.)

²⁷. Pour l'heure de la mort.

mort, pour toutes les Sœurs qui font actuellement partie de nos maisons et pour toutes les enfants qui y sont. Il a bien regardé la belle enluminure que je lui offrais, regrettant d'avoir de vieux yeux qui ne pouvaient lire sans s'approcher de la fenêtre. J'avais déposé auparavant les dix mille francs du denier de saint Pierre ; j'ai fini par les diamants, et ils ont été l'occasion d'une bénédiction particulière pour la novice qui les offrait. Il a dit en les recevant : *Mille grazie*. C'est le seul mot italien qu'il ait prononcé ; il a parlé français tout le temps et très bien. Ses premières paroles ont été pour demander des nouvelles de l'évêque de Nîmes. Il le savait malade et a dit : « Ce serait une grande perte, c'est un bon père et un bon évêque !... » Je vais écrire cela à Nîmes, on en sera heureux. Je crois que pour nous l'impression du Pape a été favorable. Il me semble que dans tout ce voyage les relations que nous formons pour l'Assomption sont utiles. Nous rencontrons partout beaucoup de bienveillance, et tout ici me dit qu'il faut que nous servions Dieu avec courage, avec humilité et confiance ; il faut l'aimer et souffrir pour lui, à la suite des apôtres et des saints. »

CHAPITRE VII

SUITE DU VOYAGE DE ROME. – VISITE DES SANCTUAIRES. L'ÉPREUVE APRÈS LA CONSOLATION.

Le premier voyage de la Mère Marie-Eugénie à Rome a laissé trop de souvenirs, elle-même en a vécu trop longtemps, pour que nous passions rapidement sur un événement qui a achevé d'épanouir son âme dans l'amour de l'Église et donné à sa dévotion et à celle de son Institut sa forme spéciale.

La Révérende Mère, – nous l'avons vu, – venait à Rome pour étudier l'Église, s'inspirer de son esprit, de ses pensées, de ses désirs : « J'aime bien mieux avoir vu Rome que Jérusalem, disait-elle, parce que Jérusalem ne rappelle que des souvenirs de mort ; mais à Rome, c'est le Christ vivant que l'on retrouve partout, et cette vie du Christ se répand d'ici sur le monde. Notre-Seigneur est ici le Maître, le Roi, la raison d'être de toutes choses. Quelle différence avec Paris, Londres et les autres capitales !... La source de toute vie surnaturelle est au Vatican, le cœur de l'Église est là. »

Tout l'édifiait dans la ville des Papes. Bien loin de se choquer de certains usages qui ne sont pas les nôtres, comme font trop souvent les voyageurs français, elle cherchait à comprendre la raison de ces usages et y arrivait toujours. La tenue du clergé romain la frappait d'autant plus qu'elle avait entendu formuler bien des critiques, exprimer des jugements sévères : « Le clergé ne semble ici occupé que d'études, me dit-elle un jour. Voyez tous ces ecclésiastiques que nous rencontrons à chaque instant se rendant à des cours, les livres sous le bras : quel air sérieux ! quelle tenue parfaite ! ... Rome est la ville de l'intelligence et de la vérité ; tout homme qui a soif de la vérité vient la chercher ici. S'il aime la gloire, il n'a que deux manières d'y parvenir : la science et la sainteté. » Et la Mère ajoutait : « Rome est aussi la ville des âmes, tout est fait pour elles. Voyez avec quelle pompe religieuse on apporte le saint Sacrement à l'homme du peuple le plus pauvre. L'honneur est rendu à Jésus-Christ, c'est vrai ; mais aussi à l'âme du pauvre qu'il visite. »

À Rome, les pierres parlent : l'histoire de l'Église primitive est écrite sur les monuments, basiliques, colonnes, tombeaux des Papes et des martyrs. Lorsque la Mère Marie-Eugénie visitait les catacombes, elle y cherchait moins des impressions que des convictions : elle aimait à y retrouver les origines historiques, dogmatiques et liturgiques de l'Église chrétienne.

C'était une joie pour elle d'étudier partout les traditions de l'Église et les dévotions romaines. Le culte que Rome rend aux saints et l'ordre qu'elle met dans ce culte la frappaient extrêmement : « Les Apôtres ont ici un rang tout à fait à part, me disait-elle. Ils sont honorés comme chefs et fondements de l'Église. On peut suivre à Rome la trace des pas de saint Pierre et de saint Paul, et n'est-ce pas une consolation de leur demander de les suivre aussi dans les sentiers de foi et d'amour qu'ils nous ont tracés ? Après les Apôtres, fondements de l'Église, et les martyrs qui l'ont arrosée de leur sang, viennent les fondateurs d'ordre qui sont aussi des colonnes pour l'Église, et puis, les plus humbles, les plus petits, les plus cachés : saint Benoît Labre, saint J. Berchmans et tant d'autres... »

La piété profonde de la Mère Marie-Eugénie se révélait dans toutes ses paroles, à propos des sanctuaires que nous visitons. À Sainte-Croix de Jérusalem, l'église des grandes reliques de la Passion, elle me dit en parlant de la croix du bon larron qu'on y vénère : « La croix du bon larron, après tout, c'est la nôtre, car nous sommes tous des pécheurs. Qu'avons-nous autre chose à faire que de mettre, comme lui, notre croix près de celle de Notre-Seigneur, de nous y laisser crucifier, puis d'y rester et d'y mourir ? »

À Saint-Paul-Trois-Fontaines, après avoir bu aux trois sources qui jaillirent du sol, lorsqu'il fut touché par la tête du grand Apôtre, notre Mère se mit à me parler de ces eaux miraculeuses qu'on retrouve si souvent dans les légendes des saints. « Ces eaux, que fait jaillir le sang des martyrs, sont la figure de la grâce, le symbole du baptême, de la régénération, de la purification de l'âme. Sainte Thérèse les prend aussi comme symbole de l'oraison, et Notre-Seigneur a dit qu'elles jaillissent jusqu'à la vie éternelle. »

Les inscriptions que l'on trouve à Rome sur tous les monuments, et qui lient si merveilleusement les souvenirs du passé avec les triomphes de l'avenir, charmaient la Révérende Mère. Elle s'arrêtait toujours pour lire l'inscription de l'obélisque de Sainte-Marie-Majeure où l'on garde la crèche de l'Enfant-Jésus : *J'honore avec une grande joie le berceau du Christ, Dieu vivant éternellement, moi qui servais triste au tombeau d'Auguste, mort.*

Au milieu de la campagne, sur une petite maison bien modeste, nous trouvâmes ces mots : *Parva domus, magna quies*²⁸. « Quel rêve de repos ! » dit la fondatrice.

Tous les matins, après les visites d'affaires, nous allions visiter un sanctuaire ou prier sur la tombe d'un martyr. C'est là qu'on respire le courage et qu'on puise la force de tout donner à Jésus-Christ. Le soir, nous lisions l'*Esquisse de Rome chrétienne* de M^{gr} Gerbet. Cet ouvrage avait été donné à la Mère Marie-Eugénie par l'auteur lui-même et était annoté de sa main. Notre Mère lisait tout haut la description du sanctuaire que nous avions visité dans la journée ou que nous devions voir le lendemain.

Nous étions ainsi initiées, non seulement aux beautés religieuses de Rome et à ses incomparables richesses, mais encore à ces harmonies mystérieuses que M^{gr} Gerbet a pour ainsi dire révélées dans son immortel ouvrage : « Rome, dit-il, est par ses ruines souveraines le simulacre le plus expressif de la caducité des choses terrestres, et par ses monuments chrétiens la meilleure ombre des réalités immortelles. Elle est la ville qui tout à la fois tient le plus du temps et de l'éternité. »

Qui ne se rappelle la page admirable où l'illustre auteur applique à Rome l'inscription gravée sur une tombe romaine : *Nihil, umbra*²⁹ ?

Pour avoir la pleine intelligence de Rome, la Révérende Mère était singulièrement aidée par les personnages éminents avec lesquels elle se trouvait en relation : le cardinal Pitra, le Très Révérend Père Jandel, Général des Dominicains ; M^{gr} Level, Supérieur de Saint-Louis-des-Français, le Père de Villefort, jésuite si connu à Rome par sa sainteté ; le Père Ferrari, dominicain, secrétaire de l'Inquisition romaine, grand admirateur de nos Constitutions, qu'il trouvait *belles, suaves et aimables*. Nous eûmes aussi de fréquents rapports avec M^{gr} Bastide, aumônier des troupes françaises, et M^{gr} de Mérode, qui eut la gloire de réorganiser l'armée pontificale, prélat d'une grande piété, d'une charité admirable et d'un esprit charmant.

Mais notre principal protecteur à Rome, celui qui nous aida le plus à goûter les beautés de la Ville éternelle, fut M^{gr} Pie. L'Évêque de Poitiers appréciait les grandes qualités de la Mère Eugénie,

²⁸. *Petite maison, grand repos.*

²⁹. *Rien, ombre (repos).*

comme religieuse et comme fondatrice ; mais il goûtait aussi son esprit et admirait sa haute intelligence et le sens catholique qu'elle avait des choses ; aussi se faisait-il un plaisir de visiter avec elle les sanctuaires les plus vénérés. C'est grâce à lui que peu de jours après notre arrivée, nous fûmes invitées à visiter la catacombe de Sainte-Domitille, sous la direction du chevalier de Rossi, qui venait d'en faire la découverte. C'était donc un explorateur nous racontant son voyage ; rien ne pouvait être plus intéressant. Nous descendîmes avec M^{gr} de Poitiers, M^{gr} de Moulins, quelques prêtres et quelques dames invitées comme nous, dans cette catacombe, la première de toutes par l'ancienneté, creusée au premier siècle de l'église et qui servit de refuge aux chrétiens persécutés sous Néron.

Nous n'avons pas à dire l'impression produite sur l'âme par ces labyrinthes souterrains, ces premiers cimetières et ces premières églises qui ont vu tant d'héroïsme et de douleur. Les catacombes ont été décrites bien des fois, et les explications que le chevalier de Rossi nous donnait de vive voix sont maintenant reproduites dans bien des livres. Un mot seulement de la fin de sa conférence est intéressant à conserver. M. de Rossi tenait à avoir une preuve de l'antiquité de la catacombe qu'il venait de découvrir. La faisant un jour visiter à des artistes de différents pays, qui avaient fait ensemble le voyage de Naples pour étudier les ruines de Pompéi, il leur dit : « Messieurs, je ne sais pas la religion que vous professez, je sais seulement que vous êtes artistes et que vous revenez de Pompéi ; pourriez-vous me dire de quel siècle est cette peinture que vous voyez ici sur la voûte, à l'entrée de la catacombe, et qui représente des branches de vigne entrelacées ? » Les artistes n'hésitèrent pas un instant, et tous répondirent : « Cette peinture est certainement du 1^{er} siècle, contemporaine de celle de Pompéi. » M. de Rossi n'en voulait pas davantage.

Un autre jour, M^{gr} Pie nous invita à venir entendre avec lui l'explication des chambres de Raphaël par M^{gr} Bastide, prêtre d'un grand zèle et d'une belle intelligence, qui s'était épris d'amour pour les chefs-d'œuvre de Raphaël et se faisait un plaisir de les expliquer aux Français en voyage à Rome. Ces conférences étaient une vraie fête pour l'âme. « Être à Rome, dit Veillot, avoir le soleil d'Italie, et Raphaël, et la parole de M^{gr} Bastide, j'affirme que c'est de quoi se tenir heureux, et il y en a pour plus d'une heure et pour plus d'un jour. »

M^{gr} Bastide devait nous expliquer les peintures de la chambre dite de la Signature, à cause des armes de la papauté, placées à la voûte de cette salle. La séance dura deux heures et parut trop courte.

« – Raphaël a représenté ici la science dans son acception la plus large, nous dit M^{gr} Bastide : science divine et humaine, symbolisée par la Théologie, la Philosophie, la Poésie et la Justice, qui sont les quatre maîtresses de la vie. Il avait vingt-quatre ans lorsqu'il commença cette œuvre immortelle où il se révéla non seulement comme un grand peintre, mais encore comme un théologien et un philosophe. » Nous résumons la conférence.

Au-dessous du médaillon qui représente la Philosophie, se déroule le magnifique tableau de l'école d'Athènes. Tous ces philosophes entourés de quelques disciples forment des groupes à part ; point d'unité, point de certitude, ils cherchent et ne trouvent pas. En face de ces écoles auxquelles l'Apôtre viendra plus tard annoncer le Dieu inconnu, Raphaël a résolu tous les problèmes que pose la Philosophie. La Théologie apporte la lumière et l'amour, c'est la connaissance des choses divines. Elle est représentée sous la figure d'une vierge, la tête couverte d'un voile blanc et d'une couronne d'oliviers. Sa robe est couleur de flamme, et un manteau vert flotte sur ses épaules. Ce sont les couleurs symboliques de la Foi, de l'Espérance et de la Charité, celles que Dante, si souvent consulté par Raphaël, a donnés à Béatrix dans son immortel poème.

De son doigt baissé, la Théologie indique la divine hostie, objet principal de la scène qui se déroule au-dessous d'elle. C'est ce que l'on appelle la *Dispute du saint Sacrement*, du latin

disputatio, thèse, dissertation, traité, car rien n’y sent la discussion ; tout y respire au contraire la certitude, l’union, l’harmonie.

Ce tableau nous représente le Christ, adoré du ciel et de la terre. Dans la partie supérieure, Jésus-Christ est le centre de l’unité du ciel ; dans la partie inférieure, le saint Sacrement, posé sur l’autel, fixe toutes les pensées, illumine toutes les intelligences, enflamme tous les cœurs, unit la terre et le ciel. Une science profonde a placé près du Christ ressuscité douze personnages, pris dans les deux Testaments. C’est Pierre, et à côté de lui Adam, les deux pères de l’humanité ; David, le chantre, le prophète, l’ancêtre du Christ, et Jean, l’ami préféré du Christ, l’évangéliste du Verbe ; saint Paul et Abraham, tous deux sortis de leur terre et de leur parenté pour envahir une terre plus vaste et devenir les pères d’un grand peuple, etc.

Sur la terre, l’hostie sainte, objet de l’adoration des anges et des hommes, est entourée d’une couronne de docteurs, de papes, de martyrs et de saints. Nous ne pouvons rappeler ici l’explication de chacun de ces personnages. Le choix en est admirable et indique une science profonde au point de vue de l’art et de la théologie. « Tous les critiques, dit en finissant M^{gr} Bastide, rivalisent d’admiration pour le pinceau de Raphaël. Quant à la doctrine, on a voulu savoir quels maîtres il eut la sagesse de consulter et le génie d’interpréter. À part Dante, ils sont restés inconnus. Cela est sorti de quelque cellule ignorée. »

C’est encore grâce à M^{gr} de Poitiers que nous avons été, le 14 juin, célébrer la fête de saint Basile à Grotta Ferrata, où se trouve un monastère de Basiliens, qui chantent toujours l’Office en grec. L’archevêque de Nazianze, alors à Rome, devait y officier solennellement, selon le rite grec³⁰. C’était un touchant rapprochement que cette messe dite par un successeur de saint Grégoire de Nazianze chez les fils de saint Basile. Les amitiés consacrées par la foi sont éternelles, et à Rome les siècles se rapprochent.

Notre Mère était profondément reconnaissante de l’intérêt tout paternel que nous témoignait M^{gr} Pie ; nous lisons dans une de ses lettres à Mère Thérèse-Emmanuel : « Je ne puis vous dire combien je suis touchée des bontés de M^{gr} de Poitiers. Je vois ici que *nul évêque* n’est considéré comme lui ; tout le monde me dit que, pas même M^{gr} Manning, ne jouit d’une si grande influence. C’est donc un grand honneur pour nous qu’il nous prenne à son compte, comme il daigne le faire. »

La Mère ajoute : « Je prie pour vous toutes dans tous les sanctuaires. Rome me touche par l’amour des âmes qu’on sent dans toutes ses institutions. Je suis contente de mon séjour ici, je crois qu’il sera utile. Je m’instruis de bien des choses, et j’aurai formé, j’espère, des relations précieuses pour la Congrégation. Nous espérons avoir aujourd’hui de vos nouvelles ; je suis anxieuse de savoir comment vous allez toutes, et surtout nos malades. »

Suivent des détails sur nos affaires, qui étaient entre les mains de M^{gr} Svegliati, secrétaire de la Congrégation des évêques et réguliers. Il nous témoignait beaucoup de bienveillance ; mais il avait dû écrire à tous les évêques de nos maisons pour avoir des renseignements privés sur l’Institut, en dehors des lettres ouvertes, données à la Supérieure générale. Rome est prudente, les affaires y marchent lentement ; c’est une chose grave que l’approbation d’une nouvelle famille religieuse. Il faut donc savoir attendre.

La Mère Marie-Eugénie profitait de ces retards, qui devaient prolonger son séjour à Rome, pour vivre davantage de la piété romaine, faire une sorte de retraite en dehors du temps pris par les affaires et vénérer à loisir les sanctuaires consacrés par les souvenirs des saints.

³⁰. Grotta Ferrata est un petit village aux environs de Rome, situé sur une montagne et dominé par le couvent des moines, qui a l’air d’une forteresse. C’est le Pape Jules II qui lui a donné cet aspect guerrier, en le faisant hérissier de tours et de créneaux.

Rome ne se contente pas d'honorer les tombeaux de ses martyrs, elle entoure d'une vénération touchante les lieux habités par les saints, et les moindres objets qui leur ont appartenu. « Devant ces objets matériels, dit M^{gr} Gerbet, il se fait dans notre esprit une comparaison rapide entre ces petites choses et les grandes âmes qui en ont fait usage. Nous sentons alors que tout cet attirail de la vie d'ici-bas n'est que la cage, dorée quelquefois, mais bientôt brisée, de cet aigle éternel qu'on appelle l'âme. »

Notre Mère disait qu'on apprenait à Rome à comprendre le culte des saints ; elle avait une grande dévotion pour ces *Chambres* pleines des souvenirs de leur vie, où l'âme se recueille et semble entrer dans une familiarité plus intime avec eux. La chambre de saint Ignace surtout l'a fortement impressionnée, et elle y a reçu des grâces très spéciales.

Le Très Révérend Père Beck, général des Jésuites, avait bien voulu nous inviter à la messe qu'il devait dire, le 11 juin, dans la cellule où saint Ignace est mort, sur l'autel où lui-même a célébré le saint sacrifice. Notre Mère fut très émue pendant cette messe et y reçut une grâce de consolation et de force qu'elle n'a jamais oubliée. Elle me dit au retour :

« Cette chambre m'a paru toute pleine d'humilité, de foi, de mortification et de zèle. J'ai demandé pour nous à saint Ignace cet esprit de mortification qui ne consiste pas tant dans les austérités que dans cette disposition de l'âme, par laquelle tout dans l'homme est soumis à Dieu, donné et sacrifié pour procurer sa gloire. C'était là vraiment l'esprit de saint Ignace. Je me rappelais aussi ces paroles qu'il répétait souvent : « Il faut tout faire comme si on ne comptait que sur soi et ne rien attendre que de Dieu. » J'ai été très émue dans cet oratoire, parce qu'il y a des heures où je trouve écrasant le poids d'une Congrégation. Saint Ignace me comprenait, je le sentais très près de moi, et il m'a donné du courage. Lui aussi a connu toutes les peines d'une fondation ; il a su par expérience que c'est dans la douleur que se fondent les œuvres de Dieu. » La Mère se reprit :

« Je ne suis pas fondatrice, mais j'ai été la première pierre jetée là par la main de Dieu, et ce n'est pas déjà une si petite tâche ! Je me suis souvent demandé pourquoi Dieu m'a mise à la tête de la Congrégation, moi qui n'ai rien d'une fondatrice et qui n'ai jamais eu l'intention de rien fonder. J'ai pensé quelquefois que c'est peut-être parce que j'ai une certaine facilité pour les affaires, et que c'était nécessaire dans les commencements ; mais j'espère bien qu'on me laissera un jour me reposer, et alors je ne serai plus rien, je pourrai m'occuper de mon âme et ne plus penser qu'à Dieu. Il me tarde bien que ce jour arrive. On ne sait pas ce que c'est que la charge que je porte ! »

Notre Mère ne comprenait pas l'italien ; mais le latin l'aidait à se retrouver dans les monuments et même dans les rues de Rome. Son bréviaire lui était aussi d'un grand secours ; elle l'avait toujours récité avec une telle attention, qu'elle les avait à peu près par cœur. Les légendes des martyrs lui revenaient sans cesse à la mémoire ; elle nous disait dans quelle catacombe avait été déposé le corps de tel martyr, où il avait été ensuite transféré ; et lorsque sa compagne s'étonnait de la sûreté de ses souvenirs, la Mère s'étonnait à son tour : « Comment n'en savez-vous pas autant que moi, puisque vous récitez tous les jours votre bréviaire ! »

M^{gr} Bastide voulut un jour célébrer pour nous la messe dans la chambre où saint Stanislas est mort. Il nous avait invitées pour le 19 juin, sans nous dire où était cette chambre. « Bien certainement au Collège romain, dit M^{me} L..., fille très dévouée des Jésuites ; elle doit être avec les chambres de saint Louis de Gonzague et du Bienheureux Berchmans. – Pas du tout, reprit notre Mère, c'est au Quirinal qu'est mort saint Stanislas, c'est là qu'il faut aller. – Mais si nous nous trompons, ajoutai-je timidement, le Quirinal est bien loin, et nous manquerons la messe. – Nous ne pouvons pas nous tromper ; vous ne vous souvenez donc pas de la phrase de votre bréviaire dans la dernière leçon de la légende du saint : *Die assumptæ in cælum Virgini sacro, ab ipsa beatarum Virginum choro stipata vocatus est ex Quirinali domo probationis, anno innocentis vitæ decimo*

*octavo, operum plenior quam dierum*³¹. » J'étais loin de me rappeler cette longue phrase, mais je ne l'ai plus relue depuis sans penser à notre Mère. C'était en effet au Quirinal, dans la chambre où est représentée la miraculeuse apparition de la sainte Vierge au jeune mourant, que nous attendait M^{gr} Bastide.

Avec cette même amie de la Supérieure, qui voulait acheter des camées, nous sommes allées visiter l'atelier du célèbre Castellani, grand artiste qui s'inspirait de l'art chrétien des catacombes et des souvenirs classiques du premier siècle. Castellani, qui nous reçut lui-même, laisse bientôt M^{me} L... choisir ce qu'elle veut dans ses vitrines, et, voyant la Supérieure examiner ses vases sacrés, il vient à elle, lui montre ses lampes d'autel dessinés sur le modèle de celles des catacombes, ses coupes qui rappellent celles de Pompéi, ses calices et ses ciboires du goût le plus exquis, du style le plus pur. La Mère Eugénie a beau lui dire qu'elle ne veut rien acheter, l'artiste est si ravi de se sentir compris qu'il nous conduit dans son atelier pour nous montrer ses dessins et ses compositions, à l'état d'ébauche. « J'ai cru qu'il ne nous laisserait plus partir, me disait notre Mère ; je ne sais pas pourquoi il tenait tant à me faire admirer ses œuvres et ne s'occupait pas un peu plus de M^{me} L... qui lui achetait de fort riches et fort jolis bijoux. »

Mes souvenirs de Rome me fourniraient bien d'autres traits de ce genre ; mais j'ai à rappeler des choses meilleures. Ce qui m'a frappée dans cette intimité de deux mois avec notre vénérée Mère, c'est son incomparable bonté, sa piété profonde, son amour de la prière que ne pouvaient troubler ni les visites ni les affaires, enfin, et par-dessus tout, son abandon à toutes les volontés de Dieu, sa douceur envers les événements et son incomparable patience.

Car il faut maintenant toucher une question douloureuse. Tout ne fut pas consolation dans le voyage de Rome : les grandes grâces s'achètent, et toute joie est payée par la souffrance. C'est une loi de la vie, plus encore, de la vie surnaturelle. Or ce premier voyage à Rome, pour l'approbation de l'Institut, était, au point de vue surnaturel, un événement de la plus haute importance pour la fondatrice. Il devait consolider son œuvre ou la renverser ; il eût pu l'ébranler, sans la modération et la douce fermeté de la Mère Eugénie de Jésus.

Ce voyage, il faut donc le dire, n'avait pas été très bien vu par l'archevêque de Paris, M^{gr} Darboy, qui avait eu l'année précédente quelques difficultés avec Rome. Il nous trouvait trop romaines et voyait avec peine la Supérieure générale chercher son conseil et ses appuis auprès des évêques les plus dévoués à Rome et aux idées ultramontaines : M^{gr} Pie, M^{gr} Plantier et M^{gr} de La Bouillerie, sans parler du Père d'Alzon et de M^{gr} Gay.

Cependant la lettre donnée au moment du départ, au nom de l'archevêque, par M. Véron, notre supérieur, était excellente. Il y était dit que « les religieuses de l'Assomption, fondées sous l'épiscopat de M^{gr} Affre, ont conservé à Paris leur maison mère dans laquelle elles dirigent un des plus importants et des plus florissants pensionnats du diocèse ; – que ces dames possèdent parfaitement l'esprit de leur sainte vocation et pratiquent exactement les vertus religieuses ; – qu'en particulier, elles se distinguent par leur piété envers le très saint Sacrement et la très sainte Vierge, par leur amour pour la prière, par leur dévouement filial pour le Saint Siège, leur déférence à l'égard de notre autorité, leur obéissance à leurs Supérieurs, leur union et leur charité mutuelles et par l'éducation sérieusement chrétienne qu'elles donnent aux jeunes filles qui leur sont confiées. »

L'éloge ne pouvait être plus complet ; on y sentait l'affectueuse bienveillance que l'archevêque et M. Véron nous avaient toujours témoigné. Une dernière phrase disait cependant qu'on se réservait d'envoyer à la sacrée Congrégation de plus amples renseignements, lorsqu'on

³¹. *Le jour sacré de l'Assomption de la Vierge au ciel, entouré par le chœur des vierges, il a été appelé de la maison de formation du Quirinal, pendant la dix-huitième année de sa vie innocente, plus remplie de bonnes œuvres que de jours.*

serait consulté. La Supérieure se demanda si ce dernier mot, qui semblait contenir une réserve, ne serait pas mal interprété à Rome ; mais M. Véron la rassura, affirmant à plusieurs reprises qu'il n'avait aucune réserve à faire contre elle ou contre son œuvre, mais qu'il avait à faire respecter l'autorité de l'archevêque, qui n'avait pas été consulté dans une approbation dernièrement accordée à une communauté de son diocèse. Il tenait, disait-il, à sauvegarder tous les droits de l'archevêque, et désormais toutes les lettres délivrées à n'importe quel Institut renfermeraient une réserve semblable.

L'archevêque consulté répondit dans les mêmes termes, disant : « que c'était une formule obligatoire, mais une simple formule. »

Forte de ces témoignages, la Supérieure crut pouvoir partir tranquille, et l'accueil qu'elle reçut partout à Rome acheva de la rassurer. Mais, – nous l'avons dit, – elle sentit tout à coup un arrêt dans ses affaires. Le secrétaire de la sacrée Congrégation avait écrit à l'archevêque de Paris, selon sa demande, et celui-ci ne répondait pas. M^{gr} Svegliati s'étonnait de ce silence, et la Mère Eugénie plus encore. Elle ne savait pas qu'il y avait à Rome un prêtre qu'elle croyait de ses amis, et qui la desservait auprès de l'archevêque par des rapports qu'on ne sait comment qualifier.

Dieu le permit pour la sanctification de la vénérée fondatrice, et cette épreuve a été réservée à bien d'autres. Lorsque la fondatrice des Fidèles Compagnes de Jésus vint à Rome pour faire approuver son Institut, elle vit tout à coup les portes se fermer et ses affaires suspendues, à la suite de certaines influences qui venaient, dit-on, cependant de saints personnages. Il est si facile de se faire illusion, de croire qu'on sert la vérité lorsqu'on se laisse aveugler par la passion ! « Je n'aurais jamais cru qu'avant d'avoir passé par le feu, les saints eussent tant de peine à s'entendre »; disait spirituellement la vénérable Mère Barat, fondatrice du Sacré-Cœur. Elle aussi eut beaucoup à souffrir, au moment de l'approbation de son Institut, dont on voulait changer même le nom. Et la fondatrice de Marie-Réparatrice, et tant d'autres, sans remonter à l'histoire des ordres plus anciens ! Il faut que le grain de froment soit passé au crible avant de devenir du pain ; il faut que la grappe de raisin soit foulée dans le pressoir, afin de produire un vin généreux.

Une lettre de Mère Thérèse-Emmanuel vint augmenter les craintes de la Supérieure ; c'était le récit de sa visite à l'archevêché. La Mère assistante était chargée de prier M. Véron de vouloir bien hâter la réponse de l'archevêque, pour ne pas trop arrêter les affaires et permettre à la Supérieure générale de revenir : « Votre Mère est bien pressée, répondit-il ; on est lent à Rome. La fondatrice de Marie-Réparatrice a dû y rester six mois pour obtenir un simple bref laudatif. D'ailleurs, on a raison ; dans ces sortes de choses, je ne suis pas pour la *furia francese*, mais pour la lenteur romaine.

« On me demande des renseignements sur le gouvernement, la régularité, l'état financier de la Congrégation ; moi, je ne vous connais pas, je ne sais pas ce qui se passe chez vous. Il faut que je fasse une visite canonique, que je voie les comptes, pour répondre à tout cela. Rome ne se paye pas de mots, il lui faut des renseignements positifs sur l'origine, *ortu*, le progrès, *progresso*, l'état financier, *statu æconomico*. J'ai besoin de voir par moi-même ; mais je suis malade et accablé d'affaires en ce moment. »

M. Véron promet cependant de venir à Auteuil, dès qu'il serait libre et que sa santé le lui permettrait. Évidemment il était irrité, mécontent ; mais il fut impossible d'en savoir la cause. Jusque-là, il s'était montré parfaitement bienveillant pour nous, et nous lui avions témoigné la plus grande confiance. Pourquoi les rapports étaient-ils tout à coup changés ?

Dans cet état de choses, la Révérende Mère Marie-Eugénie devait revenir ; elle seule pouvait fournir les renseignements demandés, et il était bon qu'elle fût là pour s'entendre avec le Supérieur et voir ce qui avait pu le mécontenter. Le départ fut fixé au 4 juillet.

Après avoir assisté à la splendide fête de saint Pierre, où Pie IX lui-même avait officié à l'autel papal, après avoir eu une seconde audience du Saint-Père, qui nous dit avec bonté qu'il n'avait pas voulu nous refuser la bénédiction du bon voyage, la Supérieure de l'Assomption partit pour Marseille et s'arrêta à Nîmes quelques jours. C'est là qu'elle reçut du Père Picard la lettre suivante :

« Paris, 5 juillet 1876.

« Ma chère Mère,

« Les croix doivent se trouver sur la voie du triomphe. M. Véron se charge d'en dresser quelques-unes pour l'Assomption. Il veut vous rendre l'approbation plus précieuse en vous obligeant à la conquérir. Vous serez obligée de prendre du temps et d'user de ménagements, mais il importe d'atteindre le but. M. Véron demande l'état financier de toutes les maisons, il s'institue juge en dernier ressort des Constitutions. J'ai engagé sœur Marie-Caroline (l'économe) à répondre qu'une fois fondée, chaque maison avait sa caisse spéciale et devait en rendre compte à l'évêque du lieu. Par là on gagne du temps. Je ne sais pas pourquoi le Supérieur de la maison mère serait traité en Supérieur général de la Congrégation. »

Au fond, la question était là ; ce sont toujours les conflits de pouvoir qui amènent les difficultés.

De retour à Paris, la Mère Marie-Eugénie trouva M. Véron plus irrité que jamais ; impossible d'avoir avec lui la moindre explication. Il ne formulait aucun grief, mais ne voulait rien entendre. Nous l'avons su plus tard, il y avait eu de faux rapports, des influences fâcheuses. On prétendait, – et c'était complètement faux, – que la Supérieure s'était plainte à Rome, et même au Pape, de l'archevêque et de M. Véron ; qu'elle avait présenté à la sacrée Congrégation des Constitutions différentes de celles qui avaient été soumises à l'archevêque de Paris : c'était encore une calomnie. Toutes ses démarches, toutes ses paroles avaient été commentées avec malveillance. Il s'en était suivi un sentiment d'irritation facile à comprendre ; la réponse de l'archevêque à la sacrée Congrégation dut s'en ressentir. On rendait justice à l'esprit religieux de l'Institut, mais la Supérieure générale était personnellement attaquée.

La Mère Marie-Eugénie offrit aussitôt de réunir un Chapitre général et de donner sa démission. Les différents évêques de nos diocèses s'y opposèrent et M^{gr} Plantier, qui ne craignait pas le combat, protesta de la manière la plus énergique.

« Avant tout ne donnez pas votre démission, écrivait de son côté le Père d'Alzon. Ce serait une folie. Une Congrégation n'est pas un gouvernement constitutionnel. De grâce, restez. L'Évêque de Nîmes trouve indigne la manière dont on agit avec vous ; mais il faut savoir résister par la patience. L'archevêque de Paris doit voir qu'à la fin il y a un abus de pouvoir par trop exorbitant ; donc il donnera raison tôt ou tard à qui de droit. Je prie pour vous et demande à Dieu que vos forces physiques se soutiennent. Au fond, cette épreuve rendra la Supérieure plus sainte et la Congrégation plus fervente. Des misères seront coupées à la racine, le gouvernement sera plus expérimenté et Dieu glorifié. Croyez-le bien. »

L'attaque était rude cependant et elle se prolongeait. On alla jusqu'à nous menacer d'enlever le saint Sacrement et de mettre l'interdit sur la chapelle d'Auteuil, si la Supérieure générale ne faisait pas revenir une religieuse envoyée dans une de nos maisons, sans la permission de M. Véron. C'était de l'arbitraire, car dans toutes les Congrégations la Supérieure générale a le droit de disposer de ses sujets, et, au moment de la rentrée des classes l'envoi d'une Sœur peut être pressé et absolument nécessaire.

On n'entrait pas dans ces considérations ; il fallait un prétexte pour frapper un grand coup. La Mère Marie-Eugénie crut devoir le prévenir par un acte de respectueuse condescendance. Tout en affirmant son droit, elle fit revenir la Sœur, ce qui apaisa pour le moment M. Véron ; puis peu à peu les choses se calmèrent. La patience est une force, et la victoire reste à ceux qui sont doux. Avec le temps, les choses se dénouent d'elles-mêmes, les conflits s'apaisent ; il n'est quelquefois besoin que de savoir attendre.

C'est dans ce sens que le Père d'Alzon écrivait encore à la Mère Eugénie : « ce que le Père Vincent de Paul me dit des dispositions de M. Véron me prouve qu'il faut laisser les choses se débrouiller. Chacun reviendra de son côté. On dira amen à presque tout ce que vous direz. Il me semble que le meilleur est de voir venir. On gagne tout à se bien poser, et de loin, il me paraît que vous vous posez admirablement et que vos affaires prennent une tournure parfaite. Pourquoi alors se hâter pour vos affaires de Rome ? Laissez couler l'eau. Quant aux Romains, ils seront toujours les mêmes : le temps fera plus que tout. »

Le 31 décembre, le Père écrit de nouveau : « Je voulais vous écrire hier, ma chère fille, uniquement pour vous dire combien je souffre de vos souffrances et combien je prie Dieu de vous faire trouver la sainteté qui veut cette transformation de l'âme par la douleur. Aujourd'hui, j'y ajoute mes vœux de bonne année. Monseigneur de Nîmes est outré des procédés que vos lettres révèlent ; mais il faut savoir accepter ce que Dieu permet pour purifier ses œuvres. Jamais je n'ai cru comme aujourd'hui que la vôtre était sienne.

« Mille fois vôtre et du plus profond de mon cœur de père et de vieil ami. »

Pendant ce mois de décembre, M. Véron avait été nommé à la cure de Saint-Vincent-de-Paul. Il eut alors d'autres soucis et s'occupa peu de l'Assomption. Puis tout à coup nous eûmes la douleur d'apprendre qu'il avait été frappé par une attaque d'apoplexie et n'avait survécu que quelques heures.

Sa mort fut une perte pour le clergé de Paris. M. Véron était un bon prêtre, trop vif, c'est vrai, et qui se laissait facilement emporter par l'impression du moment, mais zélé et charitable pour les pauvres. On pria beaucoup pour lui à l'Assomption ; il avait été pendant sept ans notre Supérieur, et nos rapports avaient été excellents jusqu'au voyage de Rome. En ce moment, son état de santé le rendait irritable, et la fâcheuse influence d'un ami de Rome fut la cause de tout le mal. Dieu permit ces choses pour donner à la Mère Marie-Eugénie le mérite de l'humiliation et de la patience. Elle fut grande en face de l'injustice et des procédés malveillants, maintint ses droits avec fermeté, mais ne conserva dans son cœur aucune amertume.

Le Père d'Alzon et ses fils, les Pères Picard et Vincent de Paul, lui témoignèrent dans cette épreuve la plus grande sympathie. C'est grâce à eux et à M^{gr} Plantier, que l'approbation de la Congrégation, un moment arrêtée par la réponse de l'archevêque de Paris, fut poussée et conduite à bonne fin.

Nous avons vu que M^{gr} Svegliati avait écrit aux évêques de nos différents diocèses pour avoir des renseignements précis sur la Congrégation, et en particulier sur la Supérieure générale. Les réponses furent unanimes. Tous les évêques rendaient hommage au noble et grand caractère de la fondatrice, à sa haute intelligence, à la sagesse de son administration ; tous appuyaient sur la force et la douceur de son gouvernement. Devant des témoignages si formels, Rome n'hésita plus, et l'approbation de l'Institut fut signée par le Pape, le 14 septembre 1867.

L'Évêque de Nîmes avait été plus affirmatif que tous les autres, et nous savons combien il avait la confiance de Pie IX. Aussi la Supérieure générale s'empressa-t-elle de lui écrire pour le remercier de sa bienveillante intervention.

« Monseigneur,

« J'apprends que l'approbation de notre Institut vient d'être accordée. Cette grande grâce est encore mystérieusement cachée dans les plis d'une enveloppe scellée et adressée à M^{gr} l'archevêque de Paris. Le pli est encore à Rome ; mais cependant la chose est certaine, et la première personne à qui j'en dois la nouvelle, l'hommage et la reconnaissance, c'est bien Votre Grandeur, à qui nous devons tout dans cette affaire. J'ai appris tous les jours un peu plus avec quelle violence j'avais été attaquée, l'opposition qu'on avait montrée à l'affermissement de notre Institut. Il a fallu une voix comme la votre, Monseigneur, paternelle pour nous, connue et respectée à Rome, pour nous sauver. Le Saint-Père ne s'en est rapporté qu'à vous, et notre Institut pourra se souvenir toujours qu'avec la joie de recevoir son existence religieuse du grand et saint pape Pie IX, nous avons l'honneur et la gloire de le devoir à un évêque qui marquera parmi les grands défenseurs de l'Église.

« Notre part est belle ; nous tâcherons d'être fidèles à la voie que nous trace ce commencement béni, de nous montrer vraies filles de la sainte Église et, par là même, Monseigneur, vos vraies filles bien reconnaissantes et respectueusement dévouées en Notre- Seigneur.

« Sœur MARIE-EUGÉNIE DE JÉSUS. »

L'Institut de l'Assomption était donc approuvé par l'Église. C'était la seconde grâce que nous recevions de Rome. Nos Constitutions avaient été examinés, trouvées très propres à conduire les âmes à la perfection ; mais, selon l'usage de la chancellerie romaine, on nous demandait un essai de dix à vingt-ans. C'était sage ; il faut que les Règles de toute Congrégation religieuse soient consacrées par une longue expérience, avant une approbation définitive de Rome, qui ne permet plus aucun changement.

CHAPITRE VIII

FONDATIONS DE REIMS, DE SAINT-DIZIER ET DE NICE. 1868

Trois fondations nous furent demandées pendant l'année 1868 : Reims, Saint-Dizier et Nice. À chacune se rattachent pour nous des souvenirs particuliers et de noms chers à l'Assomption.

Les commencements de la maison de Reims ont été écrits par Mère Françoise-Eugénie, que nous connaissons déjà, et nous savons le charme qu'elle sait donner aux plus simples détails ; aussi la laisserons-nous raconter elle-même l'incident de la fondation.

En 1867, M^{gr} Landriot, nouvellement promu à l'archevêché de Reims, avait désiré jouter une maison d'éducation à celles qui existaient déjà dans sa ville épiscopale. Il s'était adressé à la Supérieure générale de l'Assomption, et celle-ci, croyant voir dans cet appel la récompense du travail accompli par nos Sœurs à Sedan, accepta cette invitation comme un signe de la volonté de Dieu. Monseigneur était fort pressé de nous avoir ; on se hâta donc, et les paroles étaient même données en vue d'un achat, lorsqu'une opposition inattendue et très formelle nous vint de l'archevêché de Paris. Ce n'est pas ici le lieu de raconter par quelles angoisses passa notre Mère à ce sujet ; nous devons pourtant le mentionner, afin que les Sœurs qui viendront après nous, dans cette maison, sachent bien qu'elle a été fondée sur la croix, et que notre Supérieure générale en a affermi les fondements par la patience avec laquelle, selon l'esprit de Jésus-Christ, elle a supporté les contradictions qu'on lui suscitait. Que chacune de nous s'en souvienne, pour se conformer aussi à ce même esprit en des circonstances moins difficiles, et pour conserver à M^{gr} Landriot un profond sentiment de reconnaissance, à cause de la fermeté et de la loyauté avec lesquelles il défendit et soutint notre Mère. Grâce, en effet, à son intervention, l'orage cessa bientôt, et l'œuvre put commencer.

« Le 14 avril, qui était un mardi de Pâques, la Révérende Mère générale partit, emmenant avec elle sœur Françoise-Eugénie, destinée à être Supérieure ; sœur Françoise-Élisabeth, désignée comme assistante ; sœur Marie-Élise, Sœur Marie-Irénée et sœur Marie-Jeannette, converse ; c'étaient les petits plants, choisis à dessein, que l'Assomption allait mettre en la bonne terre de Reims.

« La petite troupe, après avoir fait une visite rapide à la nouvelle maison, alla, sous la conduite de notre Mère, demander l'hospitalité au monastère de la Visitation, où nous étions attendues. Comment peindre l'accueil incomparable que nous reçûmes ? La Supérieure, avec sa communauté entière, était debout dans le cloître pour nous recevoir ; et chaque religieuse vint à son tour nous embrasser avec grande effusion de cœur. On nous conduisit ensuite au réfectoire, en nous entourant des soins les plus tendres. Pendant les deux jours que nous passâmes dans ce monastère, rien ne fut oublié de la part des chères Visitandines pour nous témoigner leur joie de nous avoir. Elles furent, à notre regard, des modèles de parfaite charité, et leur bonté s'est imprimée si fort dans nos cœurs, qu'elle nous oblige à une reconnaissance que nous leur conserverons toujours. Le doux accueil de

ces excellentes religieuses était pour nous de bon augure. Nous quittâmes les filles de saint François de Sales le vendredi matin, pour aller prendre possession de notre petit couvent ; et combien nous fîmes touchées, en apprenant qu'elles nous avaient fait précéder par une foule de provisions, pour suffire à nos premiers repas !

« Mais quel travail restait à faire ! Il fallait transformer en chapelle un salon, où Monseigneur avait annoncé qu'il dirait la messe le lendemain.

« Le faire déjeuner était aussi une grande difficulté : nous n'avions ni table ni argenterie ; la moitié de nos bagages n'était pas encore arrivée. Mais notre Mère s'était occupée de tout, avec son regard profond et doux auquel rien n'échappait, et, en exécutant ses ordres, nous avons fini par croire que rien ne manquerait ni à la chapelle ni même au déjeuner...

« Rassurées de ce côté, nous allâmes alors chercher nos pauvres paillasses, bien fatiguées de cette première journée, mais contentes de la joie attendue pour le lendemain. Une maison où Notre-Seigneur ne réside pas dans le saint Sacrement est en effet un lieu bien étrange pour des religieuses on peut se passer de tout, mais pas de lui ; aussi, le lendemain, avant l'aurore, nous étions sur pied pour l'attendre.

« Monseigneur s'était annoncé pour six heures et demie. Il arriva avec son exactitude ordinaire, et rien ne manqua. Il put même donner la bénédiction avec le saint ciboire, après la messe.

« Toutes ces grâces étant reçues, le moment du déjeuner arriva. Quelle anxiété vraiment extrême, lorsque Monseigneur répondit à notre Mère générale, qui lui offrait des gâteaux et du café au lait déjà préparés sur la table, comme s'il attendait autre chose ! M. le grand vicaire nous dit alors tout bas : « Des fruits secs ; » et toutes, de courir aux provisions des Visitandines, afin de nous tirer de ce terrible embarras. L'une rapporta quelques figues, l'autre un reste de raisins secs et un petit pot de confitures, et tout s'acheva bien ; mais je note ceci pour que l'on sache, à l'avenir, que parfois les archevêques déjeunent avec des fruits secs.

« M^{gr} Landriot voulut voir la maison tout entière ; il nous laissa bien touchées de sa bonté et de sa simplicité paternelles. Quelques heures après, notre Mère se disposa à nous quitter. Nous l'avions entourée pour recevoir ses dernières instructions ; elle prévoyait tout, réglait tout et semblait soulever d'avance tous nos fardeaux, pour les alléger. Nous les avons tout de même sentis passer sur nos âmes, après son départ : c'est alors que la fondation laborieuse a commencé. Mais les cœurs n'ont pas défailli devant le devoir ; et nous nous sommes mises au travail avec activité, pressées par notre Supérieur, M. l'abbé Chartier.

« Cet excellent homme était en même temps notre confesseur et venait tous les jours nous dire la messe, en sorte que nous ne pouvions échapper à ses yeux d'aucun côté. Cela eût été pourtant nécessaire dans l'intérêt de notre repos, car il rêvait d'établir notre pensionnat avec de grandes apparences de luxe. C'était là, pour nous, une chose si nouvelle, que nous n'aboutissions jamais à le contenter, même alors que nous faisions dans ce but des efforts inouïs.

« Tout, du reste, se passait gaiement entre lui et nous ; mais il en résultait pourtant une gêne inévitable et une sorte d'anxiété à chaque nouveau meuble que nous faisons paraître, et dont il critiquait sans pitié la matière, la forme, et jusqu'à la couleur. Au récit de ces tribulations demi-comiques, demi-tragiques, la chère maison mère se dépouillait de ses plus beaux rideaux et de ses plus riches étoffes ; elle cherchait tout ce qu'elle pouvait nous envoyer de mieux. Vains efforts ! M. Chartier critiquait toujours ! Son ambition pour nous était sans mesure.

« Nous avons cru devoir nous résoudre, pour arriver à le satisfaire en achetant quelque meuble plus apparent, à ne rien dépenser pour notre dîner de la Sainte-Catherine. Il était déjà entendu que les provisions venues de la Visitation suffiraient. Mais les Sœurs avaient parlé dans

leurs lettres à Auteuil de nos projets, et voilà que nous arriva de Paris un dîner tout prêt, envoyé par nos Sœurs, la veille de la Sainte-Catherine. C'était charmant ; rien ne saurait dire l'excellence spéciale de ce dîner, venu de leur part. On sent un besoin si grand de cet appui de la « famille », lorsqu'on est en fondation ; et cet appui nous venait de ce cher Auteuil sous toutes les formes.

« Au sein de notre petite fondation elle-même, les liens se formaient peu à peu dans une solide union des cœurs, et la joie commune en découlait comme de sa source. Il est bien vrai que l'esprit de charité donne à notre état ses ressources les plus sûres ; et nous devons bénir notre Mère de nous avoir si particulièrement recommandé et inspiré cet esprit...

« Notre chapelle a été finie pour la fête de l'Assomption, à notre grande joie. Nous avons eu, pendant ce temps, la visite de M. l'abbé de Cabrières, que M. Chartier a voulu recevoir avec tous les honneurs possibles. Nous les avons fait dîner, le 13 mai, avec beaucoup de difficultés, n'ayant pas encore de fourneau. M. Chartier a trouvé que le poulet était dur et les asperges froides ; mais, par contre, il a été content en voyant paraître des tasses à café que nous avons achetées dès le matin.

« Le lendemain, M. de Cabrières nous a fait, à la messe, un petit sermon. Il nous a félicitées d'être filles de l'Assomption et d'unir à l'esprit monastique un reflet de la couleur du temps où nous vivons. Il nous a félicitées d'être venues à Reims, et de devenir ainsi les filles des plus grands évêques de France. Puis il nous a parlé de saint Rémy et de l'œuvre que nous venions faire ici. « Après nous être séparées de nos familles et après avoir passé par les voies rudes de noviciat, nous pouvions, disait-il, être offerts à l'autel pour être transformés au corps de Jésus-Christ. »

Le même jour nous est arrivée une jeune fille de dix-neuf ans, que sa mère venait nous confier pour essayer de la guérir de idées fixes dont sa conscience était tourmentée. C'était la première œuvre que Dieu nous proposait à Reims ; nous l'avons accueillie avec joie.

Nous attendions aussi, le lundi 15 mai, une petite fille de quatre ans et demi, en qualité de demi-pensionnaire. Depuis notre arrivée à Reims, sa mère nous pressait de la recevoir, et nous avons fixé le jour : la classe était prête, le règlement fait, les leçons distribuées ; notre pensionnat allait s'ouvrir solennellement, et les Sœurs de la Visitation, averties de ce grand événement, nous avaient envoyé une boîte de bonbons et un œuf de Pâques, à l'intention de ce premier « poussin » ! Mais les heures de cette journée décisive s'écoulèrent une à une, et l'enfant ne vint pas ! Notre inquiétude était à son comble ; dès le lendemain, nous envoyâmes une tourière s'informer de la santé de cette chère et unique demi-pensionnaire ; hélas ! elle se portait très bien, et elle avait été chez son grand-père, à la campagne.

Après cette déception, nos jours prirent un caractère très monastique ; les ouvriers étaient presque tous partis, rien ne troublait plus le silence de la maison. Des oiseaux innombrables peuplaient notre jardin et nous offraient l'image de l'allure de nos âmes, que rien ne rattachait au sol de Reims ; nous étions joyeuses auprès de Notre-Seigneur, trouvant en Lui notre atmosphère et notre appui. Chacune avait du travail à sa manière, et, aux heures de récréation, nous arrachions les mauvaises herbes du jardin. »

Voici maintenant le charmant récit de la rentrée des classes :

« Entre temps, la rentrée des classes approchait, les neuvaines se succédaient sans nous amener d'élèves, et M. Chartier se plaignait de ce que nous ne faisons pas assez de bruit dans la ville. Pour répondre à ses vœux, nous avons imaginé de nous procurer une grosse cloche. Pour cela, supposant qu'à Saint-Dizier, à cause des forges qui sont dans le pays, nos Sœurs établies dans cette ville pourraient facilement nous obtenir cette cloche, nous leur avons écrit, accompagnant notre lettre de l'envoi, en guise de cadeau, de dix-huit chaises, dont il fallait à tout prix nous débarrasser, M. Chartier étant incapable de les voir sans émotion, à cause de leur grossièreté. Si la cloche était

arrivée de Saint-Dizier, nous l'aurions écrit dans ces annales ; elle ne fut pas même fondue ! En attendant, nous nous servions d'une sonnette, qui ne s'entendait dans la maison qu'à la condition de laisser toutes les portes ouvertes.

« Toutefois, par d'autres moyens, notre renommée s'étendit jusqu'à Mareuil, d'où une seconde élève se fit inscrire pour la rentrée. Une troisième, attirée sans doute par plusieurs neuvaines que nous avons faites à cette intention, s'annonça aussi, mais à la condition que nous aurions une autre élève de son âge. Nous nous mêmes aussitôt en prières, et l'élève attendue arriva, à point nommé, la veille de la rentrée.

« C'était aux premiers jours d'octobre 1868. Une sorte d'émotion nous avait saisies, parce que nous comprenions l'importance de ce début. Dieu aidant, les trois premières pensionnaires furent bientôt accompagnés de quatre demi-pensionnaires, sans parler de la petite Jeanne, qui était émerveillée de ne plus se trouver seule de son espèce. Le zèle de nos Sœurs s'était, pendant deux mois, concentré sur cette enfant et en avait fait une petite fille de bénédiction. Elle savait le catéchisme, l'histoire sainte, et disait sur le bon Dieu de fort jolies choses, mais qui n'avaient pas de succès auprès de M. Chartier, en sorte que, pour ne pas exciter la mauvaise humeur de ce père si impressionnable, nous la condamnions au silence, quand il était là.

« Heureusement, sur le terrain de l'éducation, comme aussi pour nos arrangements de ménage, M. l'abbé Chartier s'était à peu près décidé à nous laisser toute liberté. Il avait renoncé à nous faire perdre le goût de la misère, et il nous appréciait telles que nous étions. Puis, comme il fallait absolument songer à acheter un terrain, cette question devint le sujet des conversations entre notre Supérieur et nous ; et c'est de cette époque que date notre effusion de cœur avec M. Chartier. Ensemble, nous poursuivîmes l'ombre d'un grand nombre de maisons, toutes plus insaisissables les unes que les autres. Quand l'une échappait, cette ombre évanouie se condensait sur la physionomie de l'excellent Supérieur ; mais elle n'y demeurait pas long temps, chassée par l'espérance et l'ombre tout aussi fugitive d'une nouvelle acquisition. Les enfants devenaient gentilles, aimaient le couvent, mais pas encore assez le Maître du couvent, notre cher Seigneur, seul aimable et pourtant si peu aimé !...

« Après bien des neuvaines, faites à l'intention de trouver une maison, nous avons fini par être tout près de nous entendre avec le propriétaire d'une maison de la rue Belle-Image, qui nous offrait des conditions très acceptables. Nous avons surmonté bien des perplexités, et les paroles étaient données, quand la femme de ce propriétaire en a perdu la tête de chagrin et a fait mine de mourir, si nous ne rendions pas la parole sur laquelle nous pensions pouvoir enfin nous reposer. C'était dur de toute façon : dur de rendre une parole qui nous était avantageuse, dur de rester encore longtemps sans maison, dur aussi de faire mourir une pauvre femme ! Le silence et la prière nous ont tirées de là. La dame s'est calmée, aussitôt que les fraîcheurs sont venues, et on a pu passer l'acte sans compromettre sa vie.

« M. l'abbé Chartier ne se sentait pas de joie ; il devenait de plus en plus tout nôtre, du fond du cœur... L'année commençait bien ; il semblait que les plus grosses difficultés étaient vaincues : la connaissance était bien faite avec notre aumônier, et nous avons acquis l'assurance qu'on pouvait compter sur lui, comme sur l'ami le plus dévoué ; nous avons une maison à nous, les élèves étaient plus nombreuses qu'on ne pouvait l'espérer, enfin tout était en bon train... »

Mais où est en ce monde « le bon train » qui dure ? Lorsque les choses semblent marcher, c'est alors que les épreuves se préparent. Ce Supérieur, terrible à force de dévouement, que la Mère prieure nous a si bien fait connaître ; M. l'abbé Chartier, allait être enlevé à l'église et à l'Assomption. Au mois de novembre 1869, il partit pour Rome avec son archevêque, M^{gr} Landriot, afin d'assister au concile du Vatican. Une fièvre violente le saisit, et il fut emporté en quelques jours.

Ce fut une grande douleur au couvent de Reims, lorsqu'on apprit la foudroyante nouvelle. La Supérieure ne pouvait se consoler de la mort de cet excellent prêtre, qui avait un peu troublé les commencements de la fondation, mais qui en eut assuré le succès, s'il avait vécu plus longtemps. Elle s'était vraiment attachée à lui, et lui, de son côté, avait enfin compris que la Mère Françoise-Eugénie était une sainte, et qu'il fallait lui pardonner son amour excessif de la vie cachée et de la pauvreté évangélique. Il lui avait donné toute sa confiance et ne songeait plus qu'à la soutenir et à l'aider. Cette mort fut donc un deuil pour la communauté de Reims, et le bon M. Chartier y fut vivement regretté.

Une seconde fondation nous appelle. C'est celle de Saint-Dizier, qui eut lieu sur les instances réitérées du maire, M. Robert Dehaut, du conseil municipal et des principaux habitants de la ville. Le développement du collège ecclésiastique fondé à Saint-Dizier pour les jeunes gens fit sentir la nécessité d'une maison d'éducation pour les jeunes filles. On pensa aux religieuses de l'Assomption, et M^{me} Becquey, très influente dans le pays, qui avait chez nous deux de ses cousines, et devait plus tard nous donner sa fille, sœur Marie de Saint-Ignace, offrit de se charger des premières démarches auprès de la Supérieure générale. Celle-ci refusa d'abord. C'était en 1864 ; mais deux ans après, M. l'abbé Nalot, prêtre de la ville, ayant appris qu'une vaste propriété, située sur la rive gauche de la Marne, était mise en adjudication, et que le prix de vente n'était que de vingt-cinq mille francs, alla trouver M^{me} Becquey pour lui montrer combien l'occasion était favorable, et lui demander de nouvelles insistances auprès de la Mère générale. M^{me} Becquey devait partir le soir même pour Paris ; elle promit de parler de cette affaire à la Mère Marie-Eugénie, et le lendemain tout était conclu. Il y avait là une permission de Dieu, et la révérende Mère aimait à se rendre à ces indications de la Providence.

Le terrain acheté, il fallut songer à bâtir. Là aussi nous fîmes aidées par les habitants du pays, heureux et fiers de voir s'élever sur les bords de la Marne un beau monastère roman, pur de style, et longtemps regardé comme un des monuments les plus remarquables de Saint-Dizier. Hélas ! ce monastère n'est aujourd'hui qu'une ruine ; un terrible incendie l'a détruit, en moins d'une heure, le 21 mai 1901 !

Il s'agissait alors d'en poser la première pierre. L'évêque de Langres, M^{gr} Guérin, vint lui-même présider la cérémonie, le 9 août 1866. La Supérieure générale de l'Assomption était présente ; le curé de la ville, M. l'abbé Didelot, était là avec tout son clergé ; le maire, malade, s'était fait représenter par son adjoint ; tous les conseillers municipaux et une foule nombreuse assistaient à cette fête, regardée comme un événement dans le pays.

« Madame la Supérieure générale vient de passer quelques moments auprès de nous pour arrêter les plans et assister à la pose de la première pierre, écrit M^{me} Becquey à sa cousine, Mère Marie du Saint-Sacrement. Nous avons eu une magnifique cérémonie religieuse présidée par M^{gr} l'évêque de Langres. Toutes les autorités y assistaient, une grande affluence de personnes étaient venues de toutes parts. Monseigneur a passé le reste de la journée à Marnaval³², afin de causer avec madame la Supérieure. Le monastère est la grande occupation du pays en ce moment. Nulle part vous ne pourriez être reçues avec plus d'enthousiasme ; toutes les opinions sont également satisfaites. Comme madame la Supérieure a le don de dire à chacun ce qui est le mieux !... J'en étais vraiment dans l'admiration, moi qui connais les personnes. Mais pour elle, quelle intuition merveilleuse ! elle a remercié si aimablement les amis dévoués ! Tous sont enchantés... »

La construction du monastère dura deux ans, et M. l'abbé Nalot, qui fut plus tard notre aumônier, voulut bien se charger d'en surveiller les travaux. Au mois d'août 1868, ils étaient assez

³². Marnaval était une propriété de M^{me} Becquey, où elle avait fondé une usine modèle.

avancés pour qu'on pût penser à s'installer dans le monastère et ouvrir le pensionnat au mois d'octobre. Mais on sait ce que demandent de soins et de peines les derniers arrangements. Le 7 août, la Supérieure générale vint avec sœur Marie-Caroline et une Sœur converse pour voir où en étaient les choses, et tout conclure pour l'installation. Les Sœurs s'établirent provisoirement dans une petite maison, située au milieu de l'enclos qui nous appartenait on vivait là dans la plus stricte pauvreté, bien des choses manquaient ; mais on eut le bonheur d'avoir bientôt une chapelle provisoire, et la joie entra dans tous les cœurs.

« Le 21 août, disent les annales, la première messe fut célébrée dans notre petite chapelle, et M. le curé nous permit d'y garder le saint Sacrement, bien que nous ne fussions que trois. Avec Notre-Seigneur, nous ne serons plus seules, et la pauvreté ne sera plus pénible. La gloire que Dieu reçoit d'un autel de plus sur la terre vaut bien tous les sacrifices, et maintenant que le Maître est là, il nous sera toujours vrai de dire : *Bonum est nos hic esse*³³. » Nous le voyons, c'est la même note dans toutes les fondations ; c'est toujours la pensée de Jésus-Christ, vivant au milieu de nous, dans son tabernacle, qui adoucit tous les sacrifices et soutient tous les courages.

Au commencement du mois d'octobre, on envoya des religieuses d'Auteuil à sœur Marie-Caroline, nommée Supérieure de la maison de Saint-Dizier. Les travaux étaient assez avancés pour qu'on pût prendre possession du monastère. M. le curé, que M^{gr} de Langres avait nommé notre Supérieur, vint bénir la nouvelle chapelle, les cellules, les cloîtres, les classes des enfants, et le 15 octobre, il célébrait solennellement la messe du Saint-Esprit pour l'ouverture du pensionnat. Nous avions huit élèves. M. l'abbé Cousin, attaché au collège ecclésiastique et qui en fut plus tard le Supérieur, nous fut donné comme confesseur. M. l'abbé Nalot devenait notre aumônier et le confesseur des enfants.

La maison était organisée, le pensionnat fondé, et Mère Marie-Caroline allait y imprimer cet amour d'une exacte régularité, cet esprit de devoir et de sacrifice qui étaient les traits saillants de son caractère. Mais son apostolat à Saint-Dizier fut malheureusement trop court ; elle y prit le germe d'une maladie qui devait nous l'enlever en peu de temps. Ce fut une immense perte pour l'Assomption. Déjà son départ de la maison mère avait laissé un grand vide, et les enfants se demandaient comment pourrait marcher le pensionnat sans Madame Marie-Caroline. Mais personne n'est nécessaire ici-bas, et toute religieuse se remplace. Il faut reconnaître cependant que sœur Marie-Caroline fut difficile à remplacer ; elle avait une merveilleuse aptitude pour l'éducation, et, après sœur Marie-Augustine, c'est elle qui a établi les premières traditions de nos pensionnats. À ce titre, nous lui devons une place à part dans l'histoire de nos origines ; c'est un devoir pour nous, au moment où elle quitte Auteuil, de dire ce qu'elle y a été et de la faire connaître à nos jeunes Sœurs.

C'était une éducatrice des anciens temps : forte, virile, austère, dont les principes ne fléchissaient pas, qui savait se faire craindre, mais aussi se faire aimer. Très ferme comme maîtresse de classe, elle était tendre pour les enfants dont elle était chargée et devenait alors une seconde mère. « Il y a deux Madame Marie-Caroline, disaient les élèves : celle qui nous garde pendant les études, dont le seul regard suffit pour faire trembler les plus récalcitrantes, et celle qui nous voit en particulier, pour nous aider à aimer le bon Dieu et à corriger nos défauts. »

Bien des élèves la trouvaient trop sévère ; mais celles qui la voyaient plus intimement lui rendaient justice. Sa direction était forte, surnaturelle ; elle cherchait à tremper vigoureusement les âmes, à inspirer l'amour du devoir, à donner l'habitude du sacrifice. Sœur Marie-Caroline avait été élevée sévèrement et comprenait ainsi l'éducation. Toute jeune, elle avait désiré s'occuper de la formation des âmes ; la vie religieuse ne fit que développer cet attrait, et la Mère Marie-Eugénie

³³. *Il est heureux que nous soyons ici* (Mc 9, 5).

s'attacha tout particulièrement à former un sujet qui pouvait rendre tant de services à la Congrégation.

« Je me rends compte aujourd'hui, écrit une de nos Mères, ancienne élève d'Auteuil, à quel point sœur Marie-Caroline s'était assimilé les principes de notre Mère, comme elle donnait les vertus naturelles comme base aux vertus surnaturelles, et cherchait à développer chez les enfants la droiture de conscience, la loyauté, la franchise. Elle voulait faire de nous des femmes fortes, des chrétiennes capables de donner leur sang pour Jésus-Christ, et osait demander de réels sacrifices. Dans sa direction, elle cherchait à développer la foi plus que la piété, et choisissait de préférence pour les lectures spirituelles celles qui parlent des souffrances de Jésus-Christ, puis les *Annales de la Propagation de la Foi*, les vies des martyrs Perboyre, Théophane Vénard, etc., du bienheureux Pierre Claver. C'était la force d'âme qu'elle cherchait à développer en nous, et lorsqu'une enfant aspirait à monter plus haut et voulait témoigner son amour à Jésus-Christ, alors la chère Mère donnait champ libre à son zèle et l'exerçait en mille manières, à la grande édification de nous toutes. »

Citons encore un témoignage. C'est une femme du monde, mère de famille et fervente chrétienne, qui va nous dire ses impressions d'enfance.

« Je me souviens qu'à mon entrée au couvent, en 1854, à Chaillot, – j'avais neuf ans et demi, – Madame Marie-Caroline était maîtresse de la première classe, et je fus tout de suite subjuguée par son air froid et sévère. Je me mis à l'adorer et à la craindre, et ma plus grande joie était de la rencontrer dans la galerie. Quand elle m'adressait la parole, c'était du délire, et je n'avais plus qu'une idée : avoir la récompense pour que cette chère petite Mère m'embrassât. Comme elle était économe, ma pauvre maman, qui devait si tôt me confier à elle, avait souvent l'occasion de la voir au parloir, et était frappée de son intelligence si claire et de son bon sens. Quand ma mère mourut, en 1856, Madame Marie-Caroline voulut bien s'occuper de moi, et depuis ce jour-là elle le fit avec un dévouement et une tendresse qui sont restés gravés dans le fond de mon âme.

« Malgré son apparence de froideur, elle sentait très vivement. J'étais surtout frappée de son énergie tranquille dans les souffrances physiques qui lui étaient habituelles. Je me souviens qu'un jour je la fis sourire en lui disant : « Je suis sûre, ma Mère, que vous avez demandé à Notre-Seigneur de ne jamais vous laisser un jour sans souffrir pour lui.

« Dans ses rapports particuliers avec les enfants, elle s'attachait à nous inspirer une grande confiance. Quant à moi, je lui ai ouvert mon âme toute grande, et pas une pensée ni une action de ma vie ne lui a été cachée. Elle, si sévère dans sa classe, devenait, dans ses rapports particuliers, d'une simplicité charmante. Elle aimait par-dessus tout la franchise, et demandait à ses filles une grande générosité envers Notre-Seigneur. Dans les familles où elle avait de l'influence, sa seule pensée était de lui gagner des âmes.

« Madame Marie-Caroline avait pour notre Mère un amour plein d'admiration et me disait qu'elle renierait une de ses filles qui n'aimerait pas tendrement Madame la Supérieure générale. Que dire encore ? Que j'aurais du être une sainte, si j'avais suivi sa direction, et que ce que j'ai de bon en moi, c'est à elle et à l'Assomption que je le dois. L'éducation qu'elle donnait a laissé dans le cœur de ses enfants une trace profonde. Rien chez elle n'était à la surface et pour le dehors. C'était une éducatrice parfaite. »

On le voit, la terrible Madame Marie-Caroline, que les nouvelles craignaient tant, qui imposait sa volonté d'un regard ou d'un geste, était jugée par ses filles d'une tout autre manière. Dans la communauté aussi, il faut le reconnaître, elle n'était pas également appréciée de tout le monde ; la raideur de son caractère, en rendant parfois les rapports difficiles, voilait ses grandes qualités. Mais lorsqu'on a parcouru les notes intimes de sœur Marie-Caroline : lettres de direction, impressions de

retraite ou résolutions, il est impossible de ne pas être profondément édifié. On y voit une persévérance infatigable à lutter contre elle-même, une humilité sincère, une générosité à toute épreuve, un désir ardent de la sainteté. On comprend alors pourquoi elle était puissante sur les âmes, et de quel accent elle devait parler de Jésus-Christ. Il ne faut pas oublier que Dieu laisse quelquefois aux âmes les plus saintes des défauts extérieurs, afin de les tenir dans l'humilité et de les forcer à travailler toujours.

Du reste, il est juste de le dire, une fois Supérieure, sœur Marie-Caroline se montra surtout mère. Lorsque les religieuses, habituées à sa sévérité d'Auteuil, voulaient lui amener, pour la punir, une élève coupable : « Je ne suis ici que pour pardonner, disait-elle ; ce n'est plus ma charge de punir. Faites-vous craindre et obéir vous-même, cela est meilleur. Je ne dois intervenir que pour fortifier l'autorité et relever les courages. »

Avec ses religieuses surtout, Mère Marie-Caroline sentait le besoin d'inspirer la confiance, et prenait pour modèle sa chère Mère Marie-Eugénie, qui l'avait toujours aimée et supportée avec tant de patience. Elle lui écrivait, le 7 juin 1869 :

« Je voudrais pouvoir dire bien haut, ma chère Mère, que la sauvegarde la plus assurée pour une religieuse est la confiance et l'ouverture vis-à-vis de ses Supérieures. Je sens que c'est cette habitude de tout vous dire qui m'a préservée du danger de ces confidences, qui font tant de mal. Pour moi, comme Supérieure, j'en ai tiré un enseignement, c'est celui-ci : Qu'une Supérieure doit tout souffrir et tout sacrifier pour obtenir la confiance de ses filles. J'ai maintenant, Mère chérie, le secret de cette bonté avec laquelle je vous ai toujours vue accueillir toutes les Sœurs ; elle m'a de tout temps profondément touchée, aujourd'hui elle me dit quelque chose de plus au cœur.

Sous le gouvernement énergique, intelligent et dévoué de Mère Marie-Caroline, la maison de Saint-Dizier fut rapidement organisée : les religieuses rivalisaient de zèle, les relations du dehors étaient des plus sympathiques ; le pensionnat, composé d'un petit nombre d'élèves, donnait cependant de grandes espérances ; c'était un noyau de choix dans lequel on comptait déjà des âmes d'élite.

Malheureusement, pendant l'hiver de 1869, la Mère tomba malade. Le climat était rude pour une personne sujette à des névralgies presque constantes ; une pleurésie vint s'y ajouter. Mère Marie-Caroline la porta debout, refusant de se laisser soigner, par ce mépris de tout soulagement qu'elle poussait parfois jusqu'à l'excès. Il en résulta que le mal ne fit que s'aggraver, et nul ne songeait à prévenir notre Mère. Les Sœurs de Saint-Dizier, les prêtres et amis de la maison n'avaient qu'une crainte : c'est qu'on leur enlevât leur Supérieure. On semblait s'entendre pour ne parler jamais que d'un rhume que le beau temps allait guérir. Mais la maladie persistait, et la Supérieure générale finit par s'inquiéter de ce rhume qui ne guérissait pas. Elle fit venir Mère Marie-Caroline à Paris à la fin de l'année scolaire, et quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'elle la vit arriver pale, défaite, vraiment malade ! Dès la première consultation, les médecins déclarèrent que la poitrine était gravement atteinte.

La Mère Marie-Eugénie était désolée et ne pouvait pardonner aux Sœurs de lui avoir caché la situation. Mais tout le monde s'était fait illusion, et on croyait encore que le repos des vacances suffirait pour rendre à Mère Marie-Caroline toutes ses forces. La Supérieure générale déclara qu'un an de repos complet était absolument nécessaire, et envoya, pour remplacer provisoirement la Supérieure malade, Mère Marie-Walburge, qui amenait avec elle sœur Françoise-Marie, très aimée à Saint-Dizier, où elle devait faire un grand bien. Son père, M. Jules Rozet, avait été pour nous, dès les premiers jours de la fondation, un bienfaiteur et un ami.

Il faut lire les lettres écrites à Mère Marie-Caroline après son départ pour voir combien elle était déjà appréciée, la place qu'elle avait prise dans le pays et les illusions qu'on se faisait sur son retour :

« Il n'est pas surprenant, écrit M. le curé, que les fatigues de la première année d'une fondation vous aient un peu épuisée. Mais le mal n'est pas sans remède, le repos du corps et de l'esprit vous guérira plus vite encore que les prescriptions de la Faculté. La rentrée s'est faite au jour dit. Aucune de vos chères enfants n'a manqué à l'appel ; plus d'une avait le cœur gros, en ne voyant pas leur bonne Mère supérieure. Les familles, comme nous, ont partagé leur peine ; mais enfin, dans les desseins de Dieu, cette vie est une vie d'épreuves. Puisseons-nous, par notre résignation, les rendre méritoires !

« Votre Sœur qui vous remplace provisoirement m'a bien touché par ce qu'elle nous a dit : elle n'a qu'un seul désir, c'est de continuer ce qui a été commencé par la Mère Marie-Caroline. Et tout cela est exprimé avec une simplicité qui indique bien que l'esprit de Dieu est dans cette belle âme. (6 août 1869)

« Je suis bien édifié de l'affection que vos filles vous conservent, écrit de son côté l'aumônier du couvent, M. Nalot. Ce qui leur fait accepter d'être séparées de vous, c'est qu'elles comptent que vous leur serez rendue aussitôt que votre santé vous permettra de reprendre vos fonctions. Dans la ville, toutes les personnes qui ont eu le bonheur de vous connaître vous regrettent également beaucoup. Et moi, je veux vous remercier de tout le bien que vous m'avez fait. Vous m'avez initié à la direction des âmes, et puis, l'exemple de votre régularité et de votre mortification m'a donné à réfléchir bien des fois. » (29 octobre 1869)

Hélas ! toutes ces espérances étaient vaines. On essaya de tous les remèdes, mais inutilement ; la pleurésie négligée avait amené de graves désordres dans la poitrine, la malade était frappée à mort. On voulut essayer d'un climat meilleur. Mère Marie-Caroline fut envoyée à Nice pendant l'hiver de 1870 ; mais c'était pour y mourir, un an après, pendant les désastres de notre terrible guerre.

Notre maison de Nice avait été fondée en même temps que celle de Saint-Dizier, au mois d'octobre 1868. Un douloureux souvenir s'y rattache : la tombe de sœur Thérèse-Marie fut comme la première pierre de la fondation, et nous devons conserver la mémoire de cette enfant de grâce qui n'a fait que passer sur la terre, et que Dieu semblait avoir revêtue d'une beauté angélique, afin de nous faire penser à ses frères du ciel.

Sœur Thérèse-Marie était une ravissante créature. Élevée à notre pensionnat d'Auteuil, elle était devenue en peu de temps le modèle de ses compagnes ; toutes la vénéraient et l'aimaient. Notre Mère elle-même avait fondé sur cette enfant de grandes espérances, à cause de sa raison précoce, de sa nature calme et pondérée, de son amour généreux pour Jésus-Christ. Dès sa plus tendre enfance, Thérèse avait entendu l'appel divin, et son front était marqué de ce sceau virginal qui écarte tout autre amour. Toute petite, on la regardait prier, et on disait tout bas : « Cette enfant est pour le bon Dieu. » Mais quand vint l'âge de déclarer le choix de son cœur, la jeune fille eut à soutenir de rudes épreuves. Quoi de plus cruel que d'avoir à lutter contre une mère dont la tendresse se change en désespoir et en violences, parce qu'elle ne comprend pas la vocation de sa fille ?

Thérèse eut le courage de soutenir la lutte pendant plusieurs années, mettant au-dessus de tout la fidélité virginale qu'elle avait vouée à Jésus-Christ. Mais lorsqu'elle arriva au noviciat, ses forces étaient épuisées et sa santé ébranlée pour toujours. Un moment cependant elle sembla se remettre ; la joie d'être à Dieu lui donnait des forces, et la jeune novice devint bientôt la consolation de Mère Thérèse-Emmanuel, par sa bonté, sa ferveur, sa parfaite régularité et sa joyeuse obéissance. Aussi

fut elle nommée Assistante du noviciat dès sa première profession, et elle en remplit la charge avec une douceur angélique et une gravité qui ne semblait pas de son âge. Mais bientôt il fallut la faire se reposer ; une toux inquiétante se déclara, et la faiblesse devint extrême.

Depuis bien des années, la Mère Marie-Eugénie désirait avoir dans le midi de la France une maison pour les Sœurs malades. Grâce à un climat meilleur, elles pourraient là reprendre des forces et continuer à servir Dieu et la Congrégation. Il avait été question de louer à Nice une propriété appelée l'*Ermitage* ; c'était une villa située dans un coin abrité de la campagne, à Carabacel. On y jouissait de la double vue de la mer et des montagnes. La piété des Italiens y avait élevé une chapelle, et le nid de l'*Ermitage* pouvait facilement devenir un couvent.

La maladie de sœur Thérèse hâta la conclusion de cette affaire, et le 15 août 1868, elle fut envoyée à Nice avec Mère Marie-Thérèse, à la fois infirmière et chargée de la maison.

Si quelque chose pouvait rendre la vie, c'était ce beau soleil qui versait des flots de chaleur, cet air doux et parfumé, cette riante campagne, La malade goûtait le charme de ce lieu solitaire ; elle y vivait abandonnée à toutes les volontés du divin Maître, se laissant porter partout où il voulait, pourvu que ce fût avec lui. Thérèse était une petite sainte ; elle avait voulu donner sa vie à Notre-Seigneur, et croyait lui consacrer de longs jours. S'il plaisait à Dieu de la prendre tout de suite et de se contenter de ses désirs, elle était prête ; son cœur tressaillait de joie à la pensée des noces éternelles, et, sans crainte de la troubler, Mère Thérèse-Emmanuel pouvait lui écrire :

« Vous êtes heureuse, chère enfant, entre les mains de Notre-Seigneur et livrée à toutes ses volontés. Qu'y a-t-il de plus doux, de plus consolant, de plus sanctifiant ? Le Maître divin fera ce qu'il voudra de sa petite Thérèse : s'il la guérit, quelle joie pour nous et pour vous de le servir un peu plus longtemps sur cette terre, où on peut tant le glorifier ! S'il vous prend dans son beau ciel, eh bien ! ce ne sera plus que pour l'aimer et nous aider près de lui. Vous serez de la fondation du ciel, après avoir un peu voyagé par nos maisons, sur la terre. Je vous resterai unie partout où vous serez ; Notre-Seigneur est notre lien, je vous trouverai toujours en lui.

« Je lui demande de vous fortifier, de vous remplir de son amour, de vous purifier par vos souffrances des moindres taches, et de vous rendre, par sa miséricorde et son sang, une belle petite épouse toute parée pour entrer aux noces de l'Agneau, où il semble vouloir vous convier si jeune. Vous ne nous oublierez pas au ciel. Priez pour que vos Sœurs du noviciat soient bien ferventes, zélées pour se sanctifier et se préparer à procurer ici-bas la gloire de Notre-Seigneur. »

On voit par cette lettre que personne ne se faisait illusion ; c'est pour le ciel qu'on donne des commissions à la chère malade, c'est de là qu'elle servira sa Congrégation. Sœur Thérèse le savait et acceptait avec joie de mourir.

Loin de s'améliorer, son état devint de jour en jour plus grave. Notre Mère voulut revoir une fois encore son enfant, lui apporter les consolations suprêmes, recevoir ses vœux définitifs et peut-être son dernier soupir. Le Père Picard voulut aussi être là à cette heure. Il avait guidé les premiers pas de l'enfant dans la voie de la sainteté et du sacrifice ; il avait soutenu la jeune fille, si fortement éprouvée dans sa vocation ; la religieuse avait reçu de lui force et appui, il fallait maintenant donner à la mourante le viatique céleste, des ailes pour s'envoler au ciel.

Le 11 novembre 1868, tout fut préparé dans la chambre de sœur Thérèse pour les actes solennels qui allaient marquer du sceau de l'éternité le don d'une âme à Jésus-Christ. Il n'y eut pas de pompe extérieure, ni chants, ni fleurs ; mais ces pauvres murs, ce lit de douleur, ces humbles apprêts étaient l'image d'un grand mystère. Ils peignaient l'entier dénuement auquel Notre-Seigneur avait réduit l'âme à laquelle il allait se donner avec tant de plénitude. Dans cette chambre, il n'y avait d'autre richesse que Jésus ; mais Jésus y était avec une force et une grâce incomparables, et le

regard du Ciel était abaissé vers cette angélique enfant qui allait vouer solennellement ce qui lui restait d'une vie qui avait toujours appartenu à Dieu.

Les Sœurs l'entouraient, émues de la tristesse de la terre, consolées par la pensée de la joie qui devait régner là-haut, parmi les Anges du ciel. Le Père Picard dit quelques paroles profondément senties ; sœur Thérèse-Marie prononça ses vœux jusqu'à la mort, et notre Mère lui mit au doigt le signe de l'alliance avec Jésus crucifié.

Une devise spéciale était choisie pour cet anneau. Lors de sa première profession, Thérèse, dans l'ardeur de son amour, avait pris pour mystère *Jésus délaissé*. Maintenant, il lui semblait juste de se constituer la consolatrice du Sauveur, en prenant une part réelle à ses délaissements et à ses souffrances. Elle fit graver sur sa bague ces seuls mots : *Consolantem me quæsi*³⁴.

Au moment où cette parole devenait la formule de sa vie, les saintes onctions purifiaient les membres de la malade et armaient son âme pour les derniers combats. Sœur Thérèse-Marie suivait les belles prières de l'Église ; la douloureuse empreinte de la souffrance physique s'effaçait sous l'empire d'une joie surnaturelle, il y avait sur tous ses traits une paix inexprimable.

En la voyant si calme, en l'entendant parler du paradis avec de tels transports de bonheur, notre Mère disait aux Sœurs qu'elle pensait que la mort ne serait pour la chère enfant que la douce apparition de Notre-Seigneur, comme il est dit dans les prières de la recommandation de l'âme : *Appareat tibi mitis atque festivus Christi Jesu aspectus*³⁵. « Jamais, ajouta-t-elle, je n'ai vu une âme plus droite, plus simple, d'une vertu plus pure et plus humble. C'est une petite Sœur de saint Louis de Gonzague, de saint Stanislas Kostka. Il est à croire qu'elle ira tout droit au ciel, le purgatoire n'est pas à redouter pour elle. »

Mais Dieu voulait augmenter le mérite de la douce victime et lui donner une part de son calice. Le ciel se voila tout à coup, et une angoisse indicible s'empara de cette âme si pure. Le Père Picard était parti, et la Révérende Mère générale ne pouvait rester plus longtemps loin d'Auteuil : « Cela me jette dans une grande anxiété, écrit-elle, le 15 novembre ; il m'en coûte de la quitter, elle désire tant mourir entre mes bras ! Mais je ne puis rester. La chère enfant m'a dit, il y a quelques jours, que Dieu la dépouillait de tout, qu'il lui ôtait maintenant l'usage de la parole. Jamais une Sœur mourante n'a été aussi délaissée que la pauvre petite *sœur Thérèse-Marie de Jésus délaissé*. Toute autre, étant dans une maison organisée, aurait un confesseur ou une Supérieure qu'elle aurait connus en santé. Bien que Mère Marie-Thérèse soit parfaite pour elle, c'est plutôt une infirmière à ses yeux ; mais je crois que Dieu le veut ainsi : un grand mystère s'accomplit en cette âme. Vous savez ses souffrances, ses épreuves et son union constante à la sainte volonté de Dieu, à travers des angoisses qui toute sa vie lui avaient été inconnues. Elle reste parfaitement entre les mains de Dieu ; à toute recommandation d'aimer sa sainte volonté, elle c incline la tête dans un oui complet... »

Le départ eut lieu le 21 novembre. Notre Mère bénit Thérèse une dernière fois, et, le cœur brisé, elle lui dit adieu. La Révérende Mère savait bien qu'elle ne reverrait plus son enfant ; mais, de loin, elle suivait cette âme virginale que Dieu purifiait en lui retirant toutes les consolations humaines et la faisant passer par des épreuves intérieures, réservées aux plus grands saints.

« Ma chère enfant, lui écrivait la Supérieure générale, lorsqu'au jour de votre profession vous avez choisi ce grand mystère de Jésus délaissé, j'étais loin de penser que bientôt vous seriez malade, et que, malgré notre tendresse, vous éprouveriez le délaissement de presque toutes les consolations spirituelles. C'est Jésus qui vous traite en épouse en vous faisant part de cette pauvreté de secours. Enfoncez-vous dans son cœur, ma chère fille, aimez-le sur la croix. Je pense que toutes ces choses

³⁴. *J'ai cherché quelqu'un pour me consoler* (Office de la Passion – Ps 68, 21).

³⁵. *Que le Christ Jésus se montre à toi sous une apparence douce et aimable.*

n'ont d'autre fin que d'augmenter la ressemblance de l'épouse avec l'Époux, et, sans que vous le sentiez, Notre-Seigneur est en vous et avec vous plus que jamais. Qu'il soit votre force et votre amour, chère enfant ; nous prions pour vous bien instamment. Je vous aime et vous bénis de tout mon cœur. »

Dieu, en effet, laissait la pauvre petite dans une grande privation de tous les secours qui, d'ordinaire, entourent le lit des mourants. Elle avait pour confesseur un Père capucin italien, parfaitement bon, mais qui ne la connaissait pas et qui parlait un français si inintelligible, qu'on l'écoutait sans le comprendre. D'ailleurs, dans l'état douloureux où elle se trouvait, une parole connue et amie eut pu seule la soulager.

Le 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception, on crut que l'angélique enfant allait s'envoler au ciel ; mais elle s'était offerte en victime et avait encore à souffrir. Merveilleusement douce dans cette agonie prolongée, elle osait à peine désirer les joies du paradis et ne parlait que d'abandon à toutes les volontés de Dieu.

Le 13, un malaise inaccoutumé se manifesta : « Je ne sais ce que j'ai, dit-elle ; mais je n'ai jamais éprouvé ce que je sens. – Mon enfant, répondit la Mère qui la soignait, vous vous préparez à quitter ce monde pour entrer dans les splendeurs de l'éternité. » Le regard de Thérèse s'illumina d'un éclair de foi et d'espérance : « Oh ! j'en serais bien heureuse ! » Puis elle reprit aussitôt : « Non, je ne veux que la volonté de Dieu. S'il lui plaît de me faire souffrir encore longtemps, je l'en bénirai. »

La nuit vint, puis une nouvelle journée de souffrance ; mais celle-là devait être la dernière. À deux heures de l'après-midi, la respiration de la mourante s'affaiblit, ses yeux se voilèrent, et son âme alla rejoindre l'Époux divin qu'elle avait choisi pour unique amour sur la terre et qui devenait son éternel partage. *Pars mea Deus in æternum*³⁶.

Sœur Thérèse-Marie avait vingt-quatre ans, et depuis trois ans elle appartenait à l'Assomption.

La Mère Marie-Eugénie de Jésus eut une grande douleur de cette mort. Les enfants qu'elle avait aimés au pensionnat et qui ensuite devenaient ses filles lui étaient doublement chères. Nous le savions, et nul ne s'en étonnait ; elle comptait sur ces jeunes âmes, formées par elle, pour mieux conserver notre esprit et le transmettre, pur de tout mélange, à celles qui viendraient après nous.

Au moment où la Révérende Mère, avec son coup d'œil expérimenté, avait vu le danger, elle avait compris que le mal était sans remède, et, le cœur brisé, elle écrivit au Père d'Alzon pour lui faire part de ses angoisses. Celui-ci répondit la lettre suivante :

« Vous avez parfaitement fait, ma chère fille, de me conter vos tristesses, surtout si cela vous a fait du bien et vous a soulagée. Saint Grégoire de Nysse, pour se consoler de la mort de saint Basile, son frère, voulut aller visiter sainte Macrine, qui avait décidé la vocation du patriarche des Moines d'Orient. Il trouva sa sœur mourante, et certes la manière dont il décrit ses derniers moments montre bien que les saints ont connu la consolation de s'appuyer les uns sur les autres. Dans leurs alarmes comme dans leurs regrets, ils se rapprochaient, se visitaient et, quand ils ne pouvaient plus se voir, s'encourageaient par lettres. Pourquoi ne ferions nous pas comme eux, alors même que nous ne sommes pas des saints ?...

« Ne vous désolez pourtant pas trop, ma chère fille. Dieu, presque toujours, a pris pour lui les premières fleurs des champs monastiques. On en trouve une foule d'exemples. Voyez Cîteaux, ce fut la grande épreuve de saint Étienne ; ce fut celle de l'abbé de Rancé. Voyez le Père Lacordaire, avec Piel, Requédât, le Père Hersheim. Les premiers-nés appartiennent au Seigneur, avec la différence que les premiers-nés ne sont pas ceux que désigne le calcul des hommes. Laissez-le faire.

³⁶. *Dieu est ma part d'héritage pour l'éternité* (Ps 72, 26).

Il y a une très grande bénédiction sous ces victimes qu'il prélève. Si ce sont des anges plus vite prêts, des épouses plus rapidement ornés, laissez-les partir ; anges et épouses, ce sont des médiatrices. L'Assomption a son œuvre sur la terre, son œuvre du ciel est plus grande : c'est de rendre à Jésus-Christ l'hommage qui lui est dû dans l'amour et l'adoration. Il y a là encore des trésors de grâces qui augmenteront la puissance de celles qui ne sont pas aussitôt moissonnées. »

La fondation de Nice fut sanctifiée et connue consacrée par la mort de sœur Thérèse-Marie. La dépouille mortelle de l'angélique enfant fut déposée dans la chapelle du couvent, au pied de l'autel de Notre-Dame de Consolation, la Vierge de Preish apportée par notre Mère générale.

Mère Marie-Thérèse ne resta pas longtemps comme Supérieure à Nice ; elle fut remplacée par sœur Marie-Caroline, que les médecins envoyaient dans le Midi et qui devait y mourir. Plus tard, nos Sœurs quittèrent l'Ermitage pour se rendre dans une grande propriété où la culture des roses et des orangers permit d'établir un orphelinat agricole pour les petites filles pauvres. Le pensionnat ne fut ouvert qu'en 1878 ; il est aujourd'hui très prospère.

CHAPITRE IX

LE CONCILE. – LETTRES DE ROME. MORT DE SŒUR MARIE-CATHERINE. 1870.

À la fin de l'année 1869, le concile du Vatican s'ouvrait à Rome. On vivait trop à l'Assomption de la vie de l'Église pour que ce grand événement ne fût pas l'unique préoccupation de toutes les âmes, l'objet de toutes les prières et de tous les sacrifices. Dans chacune de nos maisons, et surtout à la maison mère, la Supérieure générale tenait haut les cœurs, en dehors de tout esprit de parti et en parfaite union avec toutes les décisions venues de Rome. Il s'agissait en ce moment d'une définition qui passionnait en France l'opinion publique : l'infaillibilité du Pape. C'était le dernier coup porté au gallicanisme, et, d'une manière indirecte, la condamnation du libéralisme, déjà frappé par la bulle *Quanta cura* et le *Syllabus*. De hautes personnalités se sentaient atteintes ; des écrivains catholiques, des prêtres, des évêques même voyaient renversées des thèses trop chères et trop longtemps soutenues. Il y eut des brisements dans bien des vies, des étonnements dans bien des intelligences. Mais par une grâce de Dieu, dont nous ne saurions assez le remercier, l'Assomption, née dans un siècle où l'on a soutenu tant d'erreurs, au milieu du conflit de tant d'opinions diverses, fut entièrement préservée de ces malheureuses tendances.

La Mère Marie-Eugénie de Jésus, élevée cependant en dehors de toute idée chrétienne, n'a compris le christianisme, lorsqu'il s'est révélé à elle, que dans sa notion la plus pure. Ses amitiés, ses admirations mêmes n'ont en rien influencé son jugement ; elle est restée toute sa vie parfaitement fidèle aux idées romaines qu'elle avait reçues de l'abbé Combalot et du Père d'Alzon, tout en gardant pour les personnes plus de modération et de bienveillance.

La définition du dogme de l'infaillibilité du Pape était donc vivement désirée à l'Assomption. « J'y crois depuis mon baptême, » avait dit Louis Veuillot. Sœur Marie-Augustine aimait à ajouter : « Et moi depuis ma première conversation avec M. Combalot, et rien depuis n'a ébranlé ma foi. » Le Père d'Alzon disait, en triomphant, que tous les évêques du monde se réunissaient à Rome pour définir ce qu'on a toujours cru à l'Assomption. Il pensait aussi que les travaux du concile allaient ouvrir une ère nouvelle pour les Ordres religieux modernes ; on les comprendrait mieux, on en sentirait la nécessité.

« Je crois que dès que j'aurai quatre sous, je ferai bien d'avoir une maison à Rome, écrit-il à la Mère Eugénie. Cela m'est plus évident que le jour ; car, ou je me trompe grandement, ou il faut maintenir, sans doute, chez nous la vie française, mais en même temps l'esprit romain. Je prépare une lettre à mes religieux sur la manière dont ils doivent entrer dans la vie catholique. Le Père Picard vous la communiquera, quand je la lui aurai adressée. Nous devons être les soldats du Pape dans le grand sens du mot.

« Il ne faut pas se faire illusion, nous touchons à l'une des époques les plus formidables de la vie humaine. L'Église, en face de tout ce que le monde enfante d'erreurs, aura besoin de transformer

tous ses plans de bataille, et, si je puis dire, sa stratégie. Il est évident que nous allons à la démocratie ; le Pape lui-même le sent, tous ici le sentent, et je suis sûr que les nouvelles Congrégations ne leur déplaisent pas autant que plusieurs semblent le croire. Ils ont besoin de force, de vie, d'initiative, et c'est là qu'ils en trouvent. Par ce côté, je crois très utile d'aller lentement. On cause, on fait pénétrer les idées, et, à un moment donné, on est tout surpris de ce que les sillons se sont multipliés et de ce que le champ est labouré. » (Rome, 14 décembre 1869)

La correspondance du Père d'Alzon à Rome est des plus intéressantes ; nous en citerons quelques passages, toujours avec le regret de ne pouvoir y joindre aucune des lettres de notre Mère. Le Père avait accompagné au concile son évêque, M^{gr} Plantier, très zélé pour les droits du Saint-Siège. Dès son arrivée, il écrit aux élèves du pensionnat de Nîmes :

« Mes chères enfants,

« Je viens tenir ma promesse et vous parler de Rome. D'abord, sachez que je suis ravi d'y être ; mais il me semble que si les émotions usent et fatiguent, j'aurai au moins trois siècles quand vous me reverrez. Il y a tant de bonnes choses à Rome ! il y en a aussi quelques mauvaises, mais celles-là font l'ombre au tableau.

Je vous assure, mes enfants, qu'il y a ici un fait admirable et qu'aucune religion ne peut reproduire : c'est la liste des évêques. Ce n'est rien en apparence et c'est beaucoup. Quel est, je vous prie de me le dire, le souverain qui, convoquant ses préfets, en verrait arriver de tous les points du globe ? Hier soir, un évêque américain me proposait un collège chez lui. Voilà le Père Galabert qui quitte son évêque bulgare pour aller déjeuner, ainsi que moi, avec un évêque espagnol. ce matin, un évêque alsacien ordonnait diacre un jeune nègre dans notre chapelle. J'assistais samedi à une réunion de vingt personnes. Il y avait un évêque suisse, un évêque français, le patriarche des Arméniens, un patriarche d'Antioche, le patriarche latin de Jérusalem, l'archevêque de Londres, etc. ; c'est de tous les points que l'on accourt. Voyez s'il faut aimer cette Église qui a le privilège d'être si réellement catholique.

« On m'a dérangé, et je m'arrête. Mille fois vôtre. »

La catholicité de l'Église, preuve de sa divinité, était certainement la note qui ressortait avec le plus d'éclat et frappait tous les yeux pendant le concile du Vatican. M^{gr} Vitte, supérieur de notre maison de Lyon, écrivait à la Mère Marie du Saint-Sacrement une lettre qui fait écho à celle du Père d'Alzon :

« Quelle physionomie que, celle de la Ville éternelle en ce moment ! C'est bien la ville œcuménique de par excellence. Ici, je rencontre des évêques grecs avec leur longue barbe et une petite tour sur la tête ; ils sont graves, lents, et se dressent majestueusement dans des manteaux plus ou moins propres. Là, ce sont des Orientaux ou des Abyssiniens à la peau presque noire, aux cheveux crépus, au visage altier et fier. Un d'eux surtout m'a frappé par sa haute taille et sa tenue ferme ; je l'ai pris pour un descendant du saint roi Gaspard, un des trois Mages. À côté de ces évêques, viennent ceux des nations qui se flattent d'être plus civilisées ; des Hongrois, des Allemands, des Américains, des Français, des Anglais, des Italiens. Les uns portent toute la barbe, d'autres la moustache ; d'autres ne portent rien, comme le quatrième officier de Malborough. Les Espagnols ont un énorme chapeau à rebords verts en forme de chaloupe. Les Italiens portent un tricorne monstre et marchent avec solennité suivis d'un chapelain, d'un théologien, d'un serviteur, que sais-je ? Nos Français sont en général un peu moins solennels, mais s'agitent davantage. C'est bien vraiment la sainte Église de Dieu *circumdata varietate*³⁷. J'espère que de tout ce frottement, de

³⁷. *Entourée de choses variées.*

cette Babel de toutes les langues, il sortira quelque chose de bon. Le pouvoir de Pierre sera plus nettement encore affirmé et reconnu.

« Vous me demandez : Mais sommes-nous bien installés à Rome ? Et certes, comment ne le serions nous pas ? Nous habitons les dépendances vaticanes, le Vatican, par conséquent la maison de *notre Père* ! N'y a-t-il pas de quoi réchauffer notre cœur ?... Mon bonheur dans cette ville, c'est la vie surnaturelle. » (4 décembre 1869)

C'est que la vie surnaturelle coule à pleins bords dans la ville des Papes et des Martyrs. On y sent le prix de la sainteté qui a fait de si grandes choses dans le monde. Aussi le Père d'Alzon écrivant, encore au moment du jour de l'an, aux élèves du pensionnat de Nîmes, ne trouve pas autre chose à leur souhaiter que la sainteté la plus éminente afin qu'un jour leur petite vie soit digne de servir la cause de Dieu et de l'Église.

« Rome, 95 décembre 1869.

« Mes chères enfants,

« Je viens de recevoir votre lettre et vos souhaits. Je veux vous en remercier sur-le-champ. Pour cela, je laisse vingt-quatre évêques, archevêques, un cardinal et M. Veillot causer dans un salon, et je viens vous porter tous mes souhaits de bonne année.

« Vous êtes donc bien sages ? Eh bien ! continuez à l'être. Je prie tant que je puis sainte Catherine de Sienne, que j'invoque tous les jours à la messe dans la chambre où elle est morte, afin que les saintes Catherine abondent au XIX^e siècle. Ah ! si nous en avions deux douzaines dans l'Assomption comme nous avons deux douzaines d'évêques à dîner ! C'est cela qui serait beau ! Allons, mes enfants, mettez-vous-y ; que votre sagesse s'accroissant tous les jours, la fin du concile nous donne, comme le concile de Trente, des saintes Thérèse, des Jeanne de Chantal, des Rose de Lima. Voilà ce que je vous souhaite. Je m'aperçois que l'absence me fait m'attacher à ce cher petit Prieuré plus que je ne m'en doutais. Quand vous reverrai-je ? Dieu seul le sait. Cependant, il y a un instant, l'évêque de Poitiers me disait que le Pape tenait à ce que le concile fût court.

« Adieu, mes chères filles, priez pour moi, priez pour le Pape, pour le concile, et puis, encore une fois, donnez à vos saintes maîtresses la consolation de vous voir, comme l'Enfant Jésus, croître en âge, en grâce et en sagesse, devant Dieu et devant les hommes. Soyez bonnes et parfaites dans le travail, la piété, l'obéissance et l'amour intelligent de l'Église. »

« Encore une lettre aux enfants de Nîmes, vraiment gâtées pendant le concile ; car on les tient au courant de tout. Aussi sont-elles fières d'envoyer à leurs compagnes d'Auteuil les lettres qui leur sont adressées de Rome, et notre Mère les a précieusement conservées.

« Rome, 23 janvier 1870.

« Mes chères filles,

« Vous n'êtes réellement pas exigeantes ; voilà six semaines que je ne vous ai écrit, et vous vous contentez de peu. Vous voulez en revanche, quand on vous écrit, que l'on vous dise des choses intéressantes. En voici, et de sûres :

« 1^o Cinq cents évêques environ demandent qu'on définisse l'infaillibilité du Pape. Eh bien, à ces cinq cents s'en joindront environ cent autres, ce qui fera six cents, contre cent cinquante qui diront que ce n'est pas opportun. Mais on votera à cette majorité immense pour l'opportunité, et quand viendra le moment de définir le dogme, y aura-t-il cinquante opposants ? je ne le crois pas.

« 2° Quant aux évêques missionnaires, ils sont moins nombreux qu'on ne le dit, et parmi ceux-là, bon nombre ne se sont pas prononcés, bien qu'on soit sûr qu'au moment décisif ils voteront dans le sens de l'immense majorité.

« 3° Il ne faut pas dire qu'il soit permis d'être moins sainte, parce que l'on est jeune. Avant-hier, c'était la fête de sainte Agnès, vierge et martyre à l'âge de douze ans ; c'est une grande fête à Rome. À la place Navona, où j'allai dire la messe, on voit le lieu où elle fut protégée par un ange contre d'ignobles attaques ; le soir, j'allai à Sainte-Agnès hors les murs, où son corps repose. Voyez les honneurs que l'Église rend à une petite fille, parce qu'elle a été énergique. Oh ! si les grandes avaient la moitié de cette énergie ! À votre place, je ferais une neuvaine à sainte Agnès pour obtenir de l'imiter dans sa virginale vigueur. Dieu nous délivre des poules mouillées, et aussi des coqs par la même occasion ! je parle des coqs mouillés.

« 4° Priez pour M^{gr} de Nîmes. Il est bien souffrant, voilà huit jours qu'il ne dit plus la messe. Il voulait la dire aujourd'hui dimanche, je le lui ai fait défendre par tous les évêques qui logent avec lui. Le secrétaire du concile, qui est venu dîner ici, est entré chez Monseigneur et a été tellement frappé de sa faiblesse, qu'il est parti pour le Vatican, d'où il est revenu, un moment après, porter à notre évêque la défense de réciter son office, de la part du Pape. Je ne serais pas surpris que le Pape, qui l'aime beaucoup, ne fasse encore autre chose³⁸.

« 5° Et quand finira le concile ? Oh ! les curieuses ! Mes filles, immédiatement après la clôture. À l'instant je suis interrompu par un évêque missionnaire qui m'a pris mon temps. C'est M^{gr} Dubuis, évêque du Texas. Lorsqu'il entra dans son diocèse, il y a vingt-cinq ans, il avait à peine quelques catholiques ; aujourd'hui il en a deux cent cinquante mille. Il est fatigué des orateurs, et il veut faire la motion que l'on quitte le concile, quand un évêque aura parlé plus d'un quart d'heure. Du reste, on nous assure que nous serons libres à Pâques. Une fois l'infailibilité proclamée, chacun prendra son vol vers la patrie.

« À présent, mes chères enfants, finissons par un petit prône sur vos devoirs envers le concile. Vous avez à prier le Saint-Esprit afin, non pas qu'il distribue les langues, mais afin qu'il les raccourcisse. Vous avez à demander l'esprit d'unité. Vous avez à demander que l'élément humain disparaisse et que l'élément divin triomphe. C'est plus facile qu'on ne le croit, je vous assure, quand on le veut un peu sérieusement. Il n'y a qu'à être des saintes, et si sainte Catherine de Sienne a pu tant faire pour l'Église, est-ce qu'à vous toutes réunies vous ne ferez pas autant ?

« Adieu, mes filles, soyez bien sages et obtenez-nous d'être à Nîmes à Pâques. »

« Ce souhait ne fut pas réalisé. Vu le nombre des orateurs et la longueur de leurs discours, on fut obligé de multiplier les séances conciliaires : « Les journaux, les revues et même quelques prélats, écrit le Père, avaient semblé redouter que la liberté de discussion ne fût pas laissée aux vénérables Pères du concile, et qu'on ne donnât pas le temps de préparer les questions. Le temps a été si bien donné pour réfléchir ; qu'on a fini par se plaindre d'en perdre trop. Quant à la discussion, elle a été tellement libre, que le sentiment général est qu'elle l'a été excessivement. On a parlé, quelques évêques prétendent même qu'on a déparlé ; mettons qu'on a excessivement parlé. Ce qui est sûr, c'est que de tous les orateurs celui qui a eu le plus grand succès est un évêque espagnol, M^{gr} Moreno, qui s'est levé pour dire qu'il renonçait à la parole. Il a été écrasé de *très bien*, et l'on a presque battu des mains. »

Pie IX avait dit dès l'ouverture de la session : « Il y a trois périodes dans un concile : celle du diable, qui est courte ; celle de l'homme qui est plus ou moins longue ; enfin la période du Saint-

³⁸. Pie IX vint, en effet, voir lui-même Mgr Plantier dans la petite chambre qu'il occupait au Séminaire français pendant le Concile.

Esprit, qui a le dernier mot et termine tout magnifiquement. » Cette parole devait se vérifier. La question marchait ; le Saint-Esprit faisait son œuvre, éclairant les intelligences, pacifiant les cœurs, faisant rayonner la vérité d'un plus vif éclat.

« En ce moment, les évêques se rendent à Saint-Pierre pour commencer la discussion du fameux quatrième chapitre de la Constitution sur le Pape, lisons-nous dans la lettre du 15 juin. La discussion se prolongera-t-elle beaucoup ? Qui le sait ? Celle du troisième chapitre s'annonçait assez orageuse et interminable, elle a fini bien plus tôt qu'on ne l'avait cru... On prétend que l'ancien archevêque de Babylone a été mandé pour dire *non placet*. Il est tout naturel, a-t-on dit, que Babylone vienne protester contre Jérusalem. »

« Les honneurs de la séance d'hier sont pour M^{gr} Freppel, monté à l'ambon à une heure moins un quart ; il a eu le temps de dire à M^{gr} Hainald qu'une proposition émise par lui avait été depuis longtemps condamnée par la Sorbonne, comme fausse et sentant l'ignorance de l'antiquité ; – à M^{gr} de Saint-Brieuc, que son dernier discours était l'analyse du grand livre de Bossuet, sur la défense des quatre articles ; – à un patriarche oriental, qu'il confondait la primauté avec le patriarcat, l'une étant d'institution divine, l'autre d'institution ecclésiastique, et ainsi des cinq ou six orateurs opposants qui étaient montés avant lui à la tribune. »

« Arrive enfin le grand jour de la définition. Le 18 juillet 1870, tous les Pères du concile assemblés proclament solennellement le magistère infaillible de Pierre dans ses successeurs. C'était un triomphe pour la papauté, pour Jésus-Christ lui-même, puisque c'est sur sa parole que s'appuyait la définition du concile. Cette définition, accueillie avec enthousiasme dans toute la chrétienté, fut reçue à l'Assomption dans un transport d'amour et de reconnaissance. Un *Te Deum* solennel fut chanté dans toutes nos chapelles. »

Un quatrième chapitre général réunissait alors toutes les Supérieures de la Congrégation à Auteuil, autour de la Mère fondatrice. Celle-ci, ayant comme un pressentiment des malheurs qui nous menaçaient, avait cru devoir avancer la réunion du Chapitre, qui se tient ordinairement pendant les vacances. Elle avait eu raison ; car à cette lumière qui se levait dans le ciel par la proclamation du dogme attendu, répondait un coup de foudre qui partait de la terre : la guerre était déclarée à la Prusse.

Nous raconterons dans le chapitre suivant les malheurs de cette guerre et les contre-coups qu'en reçut l'Assomption ; mais cette date du 18 juillet 1870 nous rappelle un deuil personnel : la mort d'une sainte religieuse, précieuse à notre Mère et très chère à la Congrégation, sœur Marie-Catherine du Précieux Sang. Arrêtons-nous donc un instant pour contempler une belle vie qui s'éteint, et assister à une mort qui sera pour nous pleine de consolations et d'enseignements. »

« Depuis son retour de Bordeaux en 1861, sœur Marie-Catherine n'avait plus quitté Auteuil. Secrétaire de la Supérieure générale, puis économiste, elle s'était donnée à tous, aux Mères et aux Sœurs, avec ce dévouement qui ne compte pas et dépasse toujours ses forces. La charité, l'oubli de soi, la passion de rendre service, étaient ses vertus dominantes. Avec cela, une patience à toute épreuve et un grand courage. »

« Sœur Marie-Catherine a souffert presque toute sa vie, lisons-nous dans des notes écrites sous la dictée de son infirmière, la bonne sœur Marie Gérard, converse. Très courageuse, toujours occupée des autres et voulant leur éviter toute peine, elle ne demandait rien pour elle et se faisait aimer de tout le monde. Pendant toute sa vie, et même malade, elle voulait se servir elle-même, refusait les soins, souffrait le froid, le chaud, la gêne, sans jamais se plaindre de rien. C'était la charité en personne. Elle était bonne envers les serviteurs, reconnaissait le travail des gens et voulut laisser en mourant un souvenir particulier aux jardiniers, portiers et jusqu'au chiffonnier de la

maison. Très pauvre en tout, elle prenait très peu de nourriture, et je ne sais comment elle vivait. À la maladie d'estomac qui l'épuisait depuis longtemps, s'étaient joints des rhumatismes dans les jambes. Tout mouvement lui devint dès lors impossible. Tout le temps que j'ai été avec elle, je ne l'ai jamais entendue se plaindre, et certes elle a bien souffert. – Ne parlait pas beaucoup pendant sa maladie, supportait. – Énergie indomptable, sa nièce marche sur ses traces³⁹. »

« Pendant les longs mois que sœur Marie-Catherine eut à passer à l'infirmerie, on put admirer sa douceur, son esprit de pauvreté, son amour du travail ; elle s'était chargée de raccommoder toutes les guimpes des Sœurs, et plus tard, lorsque ses yeux affaiblis par la souffrance refusèrent de la servir, elle envoyait demander à la cuisine des légumes à éplucher. Toujours bienveillante et discrète, prudente et sage, elle était le conseil de tout le monde, et il était permis aux Sœurs de venir la consulter dans leurs difficultés. Ses conseils étaient marqués au coin d'une grande sagesse : « Occupez-vous beaucoup des autres, disait-elle à une novice ; c'est un remède infailible pour sortir de soi et vaincre toutes les tentations. » – « Persévérez encore quelques mois, dit-elle à une autre, vos troubles tomberont, et quand viendra pour vous l'heure où je suis, vous serez bien heureuse de vous être donnée à Notre-Seigneur. » – À une troisième : « Moi aussi j'ai été capricieuse, j'avais des moments où la Règle me gênait, m'ennuyait. Il faut passer outre ; vous serez si contente lorsque vous aurez triomphé de tout cela ! »

Sœur Marie-Catherine avait le don de tout adoucir, de mettre la paix partout, et de rallier les cœurs autour de la Supérieure. Mère Thérèse-Emmanuel et notre Mère venaient souvent se reposer auprès d'elle de leurs préoccupations et de leurs fatigues. Les Révérendes Mères lui confiaient tout, car elles pouvaient compter sur son extrême discrétion. Aussi, au moment du Chapitre général, eut-on la pensée de la nommer Conseillère ; mais c'était trop tard, la malade n'avait plus que quelques semaines à vivre.

La grâce, la prière et la souffrance avaient fait leur œuvre sans obstacle dans l'âme de sœur Marie-Catherine, et l'ardeur de sa nature, la vivacité de son caractère, étaient remplacées par un calme céleste.

Le 30 avril 1870, jour de sa fête et du joyeux anniversaire de notre fondation, elle parut pour la dernière fois à la salle de communauté. Nous la voyons encore sur un grand fauteuil, assise près de notre Mère ; ses yeux noirs, rendus encore plus grands par son excessive maigreur, avaient une expression qui n'était plus de la terre. Aimable avec toutes celles qui l'entouraient, on ne put pas surprendre sur ses lèvres une seule parole ayant rapport à elle ou à ce qu'elle souffrait. « Elle devait avoir pris une résolution particulière à ce sujet, disait une Sœur, car je n'ai jamais remarqué chez personne une habileté comparable à la sienne pour détourner l'entretien sur ce point. »

Cependant la malade voyait son état. Elle disait en revenant de cette récréation : « Dans deux mois, je n'y serai plus. » Et elle disait vrai.

Mère Thérèse-Emmanuel nous a conservé le souvenir d'une conversation avec sœur Marie-Catherine, le 13 juillet 1870, quelques jours avant sa mort. Nous transcrivons ces notes, parce que nous y trouvons de précieuses leçons pour l'heure de la souffrance.

« Au commencement de cette maladie, je disais à Notre-Seigneur : « Seigneur, je suis à votre disposition ; voilà une grande maladie qui m'arrive, » que faut-il ? – Te laisser faire, ne t'occuper de rien, n'avoir aucune volonté. »

« Notre-Seigneur m'a aussi demandé de ne faire aucune question sur ce qui se passe dans la maison, de ne m'inquiéter d'aucune chose extérieure. Je m'y suis appliquée, et j'en ai retiré un très grand bien. Il me semblait que j'étais toujours avec Notre-Seigneur, il était tout pour moi. »

³⁹. Mère Marie Catherine, aujourd'hui Assistante Générale.

La malade s'est ensuite beaucoup étendue sur la miséricordieuse bonté de Dieu dans sa vocation : « Que Notre-Seigneur a été bon pour moi ! Il m'a arrêtée dans la vie. J'allais comme une étourdie, m'amusant, ne pensant à rien, quand le Père d'Alzon m'a convertie à une retraite qu'il prêchait à Nîmes. J'y allais avec mes compagnes pour me moquer, plutôt que pour autre chose, pour voir les figures sérieuses des dames dévotes et m'en amuser ; – et c'est moi qui ai été saisie, prise et renversée par la grâce. Le Père prêchait sur l'union de l'âme avec Notre-Seigneur... »

« Avant cela je n'étais pas pieuse, mais j'aimais Dieu à ma façon. Ma bonne m'avait appris à offrir au bon Dieu mes petites joies et mes petites peines. Je faisais cela par une courte parole, vite, vite : « Mon Dieu, je vous remercie ! Mon Dieu, je vous l'offre ! » Quand j'ai été me confesser au Père d'Alzon, il m'a fait faire des mortifications corporelles ; mais la contrainte que j'imposais à ma nature ardente, indépendante, était la plus grande. Ma santé en a souffert. »

À propos de sa vocation, la Sœur racontait : « Le Père d'Alzon ne m'a jamais parlé de l'Assomption. Je lui avais dit après ma conversion que je voulais être sœur de Charité. « C'est bien, ma fille. » Il m'avait donné à la place de mes romans *Saint Jean de la Croix*, et ma sœur Juliette lui dit : « Enfin, » mon Père, donnez autre chose à Louise que ces livres si sérieux, elle en devient malade. » Il me donna alors la *Vie des premières Mères de la Visitation*, que j'aimais bien, et, en les lisant, l'idée me vint de me faire Visitandine. Je le dis au Père, qui me répondit : « À votre aise, si vous voulez, » et il ne me parla point de l'Assomption. »

« Lorsque je vins à Paris avec Juliette, en voyant notre Mère, Notre-Seigneur me dit tout de suite au cœur : « C'est là ta mère. » Rien ne peut égaler la bonté de notre Mère pour moi ; elle me regarda avec tant de douceur, que je lui demandai tout de suite si je pourrais lui parler en particulier. Moi qui m'intimidais si facilement, je ne me reconnaissais plus. Elle répondit : « Très volontiers, mon enfant, » et m'emmena dans le jardin. Je lui dis : « Ma mère, voulez-vous de moi ? je veux être votre fille. – Je ne vous refuserai pas, mon enfant. – Mais je suis incapable, je ne sais rien. – Eh bien, nous vous accepterons avec votre incapacité. » J'étais ravie.

« Quelle bonté de Dieu ! disait la mourante en se retournant vers Mère Thérèse-Emmanuel. Il m'a conduite comme une petite mendicante à notre Mère ; elle m'a prise et donnée à vous pour me former, puis il a fait de moi son épouse. « Pourquoi dites-vous que vous étiez comme une mendicante ? dit la Mère assistante. – Parce que j'étais une vraie mendicante, une petite vagabonde qui va au gré de ses volontés à droite, à gauche, sans cesse errante, ne se souciant de rien, ne pensant à rien. » Cette réponse si simple et en même temps si profonde ne rappelle-t-elle pas cette page des élévations, où Bossuet nous montre l'amour de Dieu arrêtant dans sa course l'âme vagabonde qui oublie son Créateur et va mendier des joies à toutes les créatures ?

La conversation continuait : « Vous êtes bien unie à Notre-Seigneur dans votre maladie, n'est-ce pas, mon enfant ? – Oh ! oui, il est toujours avec moi, *il est vivant avec moi* ; sans cela je ne pourrais pas aller. Je lui dis sans cesse : « Seigneur, je ne puis rien de moi-même, gardez-moi. » Et il me répond : « Ne t'inquiète de rien, laisse-toi faire, je suis là. » – Vous êtes heureuse de toutes les souffrances de votre vie, n'est-ce pas ? elles vous ont tant réduite ! – La souffrance est un rabot que le bon Dieu fait passer sur l'âme pour lui ôter tout ce qu'il y a de trop. » Et la malade souriait délicieusement au souvenir de ces souffrances qui la taillaient à la ressemblance de Jésus-Christ, pour en faire une pierre digne de la Jérusalem céleste. « Et vos souffrances actuelles, vous les offrez pour l'Église, n'est-ce pas ? – Oh ! oui, l'Église, ma Congrégation, c'est toute ma pensée. – Notre Mère vous aime tant ! – Elle est si bonne pour moi !... Qu'ai-je fait pour mériter tant de bontés ? Rien que lui désobéir en refusant de rester Supérieure à Bordeaux. – Oh ! elle a pardonné cela. Ce qu'elle aime, c'est que vous êtes dévouée à l'Assomption et à vos Supérieures. – Oh ! pour cela, je l'ai toujours été. J'ai aimé ma Congrégation, mes Supérieures ; je me ferais hacher pour elles. »

« Elle me demandait pardon, ajoute la Mère Thérèse-Emmanuel, des fautes de son noviciat et surtout de celles qu'elle avait faites lorsqu'elle était mon Assistante. « Je ne le serai plus, ajoutait-elle ; si c'était à recommencer, je ferais autrement. – Vous serez notre petite Assistante au ciel, près du trône de Dieu, et quand j'aurai des soucis pour les âmes, je prierai mon ange de vous les dire. »

Trois jours après cette conversation, la malade se préparait à recevoir le sacrement de l'Extrême-onction. La cérémonie fut des plus émouvantes. Le regard de sœur Marie-Catherine suivait notre Mère, et son émotion était visible. Cependant elle prononça distinctement ses vœux, y joignit le quatrième qu'elle accomplissait depuis longtemps, et, à sa prière, la Supérieure demanda pour elle pardon aux Sœurs. Puis, se redressant tout à coup, la mourante dit avec un accent que nulle d'entre nous n'a pu oublier : « Mes Sœurs, je veux ajouter quelque chose. Je tiens à vous dire que ce qui fait en ce moment ma paix et ma joie, c'est d'avoir toujours eu une confiance absolue dans mes Supérieures. » Et notre Mère ajouta : « Vous pouvez aussi, mon enfant, mettre votre paix dans la pensée que vous avez toujours obéi et que vous avez été remplie de charité envers toutes vos Sœurs. »

La journée de l'Extrême-Onction se passa dans une sainte allégresse. La malade était heureuse de sentir tout son être purifié par les onctions de l'Église : « Priez, disait-elle, pour que je garde cette grande pureté jusqu'à la fin. » Ses forces étaient épuisées, les souffrances devenaient moins vives : « Si ce n'était pas une faiblesse excessive, je me porterais vraiment bien, » disait la mourante en souriant. Les Sœurs profitaient de cet état de calme, de cette lucidité parfaite pour venir la voir et recueillir ses dernières paroles. Une d'elles lui dit : « Demandez pour moi à Dieu une vraie abnégation. – Oh ! oui, une vraie abnégation, une humilité parfaite ! Qu'on puisse vous dire et faire de vous tout ce que l'on voudra, vous ôter d'une maison ou d'un emploi, vous tourner et vous retourner dans tous les sens. L'humilité, c'est là ce qui fait une bonne religieuse, et ce doit être notre caractère spécial à l'Assomption. Ce ne sont ni les austérités, ni les choses extraordinaires qu'il nous faut, mais une entière abnégation, une humilité très simple et cette confiance envers les Supérieures qui fait qu'on n'est plus à soi. »

Aux novices qu'elle avait toujours beaucoup aimées, sœur Marie-Catherine faisait dire : « Dites-leur combien l'on voudrait à l'heure de la mort avoir mieux employé sa vie, non pas avoir fait des actions d'éclat ; mais les petites choses, les avoir faites avec plus de pureté d'intention et moins de négligence. » Puis elle se mit à choisir des médailles et des images pour « Jacques, Fanchette, Coconnier », tous les gens de la maison, et elle dit à notre Mère : « J'aime mieux les envoyer maintenant, parce que cela fera plus de plaisir avant qu'après. »

« Jusqu'à la fin elle fut douce, paisible, unie à Dieu, ne parlant que de lui et du bonheur de mourir religieuse. Le 18 juillet, à six heures du matin, le Révérend Père Picard vint lui apporter le saint viatique, et à sept heures l'infirmière lui disait : « Vous êtes bien heureuse d'avoir reçu Notre-Seigneur. – Oui, répondit-elle, pour qu'il soit ma force. » Ce fut sa dernière parole, et doucement, sans angoisse, sans agonie, sœur Marie-Catherine rendit à Dieu sa belle âme et s'endormit dans la paix.

La douleur de la Révérende Mère Marie-Eugénie fut extrême, et toutes les Religieuses d'Auteuil partagèrent ses regrets. « Notre chère sœur Marie-Catherine est au ciel, écrivait l'une d'elles. Elle est bien heureuse ; mais la Congrégation fait une grande perte. Impossible de vous dire l'impression d'édification qu'elle nous laisse. Je ne crois pas qu'il y ait une personne dans la maison qui n'ait senti l'influence de son grand esprit religieux et de sa bonté parfaite. »

À cette lettre, notre Mère ajoutait ce seul mot : « Quelle perte nous faisons, et que nous avons besoin de nous sanctifier pour suivre cette chère âme au ciel ! »

Le soir de l'enterrement de sœur Marie-Catherine, la Mère Marie-Eugénie paraissait tout absorbée en arrivant à la récréation : « Je pense, nous dit-elle, que si on avait eu la précaution de laisser sœur Marie-Catherine à l'infirmerie après son rhumatisme articulaire, pendant tout le temps de sa convalescence, nous aurions pu la conserver plus longtemps. » Les infirmières rassuraient notre Mère, lui disant qu'il était impossible de prolonger une vie si profondément atteinte, qu'il ne fallait rien regretter.

Alors la chère Mère, essayant de sortir des pensées qui l'occupaient, ajouta en souriant : « Il nous arrive ce soir plusieurs Sœurs de nos maisons et des postulantes de Malaga. Il est dit dans l'Écriture que le Seigneur, après avoir enlevé à Job des filles très belles, lui en rendit de plus belles encore, et qu'il en fut consolé. Je ne suis pas comme le saint homme Job, l'arrivée des nouvelles ne me console pas de la perte des anciennes ; c'est mon faible d'aimer mes vieux amis. » Et, en disant cela, la Révérende Mère laissait échapper des larmes qu'elle dissimulait sous un sourire.

« Il est bien juste d'avoir une préférence pour ses vieux amis dit une Sœur. – Oui ; mais je réagis contre cette disposition, car je comprends qu'il faut accueillir avec bonheur les jeunes dévouements. Enfin, au milieu de mes regrets, j'ai toujours quelque consolation quand je vois partir nos Sœurs pour le ciel. D'abord je me dis : La vie n'est pas longue, je les rejoindrai bientôt. Puis, leur mort m'a toujours laissé une entière confiance sur leur bonheur ; mais, entre toutes, celle de sœur Marie-Catherine me donne le plus complet repos. Ses derniers moments ont été pleins de lumière. Pendant sa maladie, je n'ai pas eu un instant de préoccupation sur ses dispositions. Elle était livrée à tous les bons plaisirs de Dieu, et livrée sans retour. Sa paix ne l'a pas abandonnée un seul moment, et je puis dire que sa fin m'a rappelé ces beaux couchers de soleil en Lorraine, où l'on voit le soleil descendre sur un ciel sans nuage et disparaître dans des flots de lumière. »

À la nièce de sœur Marie-Catherine, – Amélie Doumet, – alors dans sa famille, la Mère Marie-Eugénie écrivait la lettre suivante :

« Auteuil, 25 juillet 1870.

« Je ne puis vous dire, ma chère enfant, combien j'ai été touchée de votre lettre et quelle consolation j'éprouve de vos affectueuses paroles. La perte que nous faisons est bien grande ! Habitée à compter sur l'affection, le dévouement, les qualités si grandes de notre chère sœur Marie-Catherine, je sens, tous les jours plus, le vide que me laisse son départ pour le ciel. Au-delà de tout ce qu'elle m'était, c'est elle qui me manque. Dieu est le maître et a le droit de disposer de ses dons ; à cette pensée s'ajoute celle d'aimer assez cette chère fille pour préférer son bonheur au nôtre, et aussi la consolation de se dire que bientôt nous nous reverrons dans un monde meilleur, si elle nous aide tous à nous y préparer comme elle.

« Mais enfin le cœur est bien brisé, et j'aime, mon enfant, à la retrouver un peu en vous qu'elle aimait si tendrement, et dont elle m'a tant parlé pendant cette dernière maladie. Croyez donc que tous les témoignages de votre affection et de votre souvenir me seront toujours chers... J'ai gardé pour vous des fleurs qui étaient sa dernière parure à la chapelle, je vous en envoie ci-joint ; j'en ai encore d'autres pour vos parents, s'ils en désirent. Soyez mon interprète auprès de madame votre mère, et comptez toujours sur mes sentiments affectueux et dévoués en Notre-Seigneur.

« Sœur MARIE-EUGÉNIE DE JÉSUS. »

Un mot pour terminer ce chapitre. La veille de la mort de sœur Marie-Catherine, Mère Thérèse-Emmanuel, lui parlant de sa famille, lui dit tout bas : « Et Amélie, qu'en pensez-vous ? que sera-t-elle ? – Oh ! pour Amélie, je n'ai pas de souci, elle sera religieuse. – Comment, elle vous l'a dit ? – Non, elle ne m'en a jamais parlé, et je ne lui ai rien dit non plus. – Mais qu'est-ce qui vous le

fait penser ? – Je crois que Notre-Seigneur lui accordera la vocation religieuse. C'est la première chose que je demanderai en entrant au ciel, si Dieu me fait miséricorde, et j'ai la confiance qu'il m'exaucera. »

Le soir même de la mort de sœur Marie-Catherine, Amélie, priant pour sa chère tante, eut tout à coup la pensée qu'elle était au ciel et que c'était elle qui devait la remplacer à l'Assomption. Cette idée, qui ne lui était jamais venue jusque-là, ne la quitta plus. Un an après elle entra au noviciat, et la Révérende Mère générale lui écrivait le billet suivant :

« Je ne puis vous dire, chère petite, la joie que j'éprouve à vous voir, vous, enfant que j'ai toujours aimée, prendre au milieu de nous la place de votre sainte et chère tante. Sa mort laisse dans mon cœur une blessure qui ne s'efface pas. Soyez une autre sœur Marie-Catherine, chère enfant ; je ne puis souhaiter rien de meilleur pour Notre-Seigneur, pour la Congrégation, pour vous et pour moi. »

CHAPITRE X

1870. – L'ASSOMPTION PENDANT LA GUERRE. DISPERSION DES SŒURS D'AUTEUIL. – LE MONASTÈRE DE SAINT-DIZIER.

On l'a dit avec raison : « Il est impossible d'écrire la biographie d'un homme né pendant la première moitié du XIX^e siècle, sans revivre l'effroyable cauchemar de l'année terrible. »

Cette parole s'applique à la Mère Marie-Eugénie et à son œuvre. Dans ces annales, écrites pour un couvent, nous allons revivre ces temps néfastes et en ressentir toutes les douleurs. De simples lettres de religieuses vont nous dire, mieux peut-être que les récits de l'histoire, ce que c'est que la guerre et ce que c'est que la patrie.

La France était fatiguée depuis longtemps des annexions successives de la Prusse et du ton insolent que le Cabinet de Berlin prenait avec notre ambassadeur. Une dépêche d'Ems falsifiée par Bismarck, – on le sait aujourd'hui, – fut le signal de la guerre. Elle fut votée d'acclamation à la Chambre, au Sénat et dans tout le pays. On se croyait prêt. Le ministre de la guerre l'affirmait, l'Empereur semblait le croire, le peuple en était sûr : « À Berlin ! à Berlin ! » était le cri de tous.

Deux faits particuliers, pris dans nos souvenirs d'Auteuil, peuvent donner une idée de l'enthousiasme général ; ils en sont un écho. Je gardais une récréation de grandes ; la guerre était le sujet de toutes les conversations, et on ne parlait que de victoires. Une jeune fille du Nord, grande, blonde, que je vois encore, se taisait et paraissait triste : « Qu'avez-vous ? lui dit-on, n'êtes-vous pas contente que nous allons battre les Prussiens ? – Mais si nous étions vaincus ! » répondit-elle. Ce fut un *tolle* général ; nous ne pouvions pas être vaincus. Cependant le mot de l'enfant fit réfléchir, un nuage passa sur tous les fronts, il y eut un moment de silence : « Si nous étions vaincus !... »

Autre trait caractéristique du temps. Le frotteur qui venait tous les mardis cirer la chapelle dit un jour à la Sœur portière : « Bonsoir, ma sœur Salomé, je ne viendrai pas mardi, je pars demain. – Et où allez-vous donc ? – À Berlin, ma sœur, à Berlin ! Oh ! pas pour longtemps. Je m'en vais cirer la tête aux Prussiens, et puis je reviendrai cirer votre chapelle. » – C'était la note générale. Mère Thérèse-Emmanuel disait : « Les Français semblent aller à un tournoi. Ce n'est pas à une bataille qu'ils se préparent, c'est à une fête. »

Hélas ! cette fête devait ressembler à la danse macabre que représentent les vieilles gravures allemandes. La danse des morts va commencer.

La guerre est déclarée le 18 juillet. Le même jour, l'Empereur quitte Saint-Cloud pour aller prendre le commandement de l'armée ; le prince impérial l'accompagne. Le maréchal de MacMahon est nommé major général.

Le 2 août, nous prenons l'offensive. La frontière allemande est franchie, et l'engagement de Sarrebruck semble d'un heureux présage ; mais, dans les deux journées du 4 et 6 août, trois

défaites : Wissembourg, Forbach et Reischoffen, malgré l'héroïque charge de nos cuirassiers, viennent jeter la stupeur dans toute la France⁴⁰. »

La proclamation de l'Empereur, – 7 août, – loin de rassurer les esprits, augmente la consternation générale : « Nous faisons appel au patriotisme et à l'énergie de tous. Les Chambres sont convoquées. Nous mettons d'urgence Paris en état de défense. Nous déclarons l'état de siège. Pas de défaillance ! Pas de division ! Luttons avec fermeté, et la patrie est sauvée. » C'était un cri de détresse, plus d'illusions à se faire : la France est envahie, et l'ennemi vainqueur va marcher sur Paris.

Rentrons maintenant à Auteuil, et revenons à notre modeste histoire ; les nouvelles du dehors sont d'ailleurs trop poignantes.

Notre Mère était à Lyon lorsqu'arriva la nouvelle foudroyante de nos trois défaites. À Paris on avait cru d'abord à trois victoires, et on se préparait à illuminer. Quand la terrible vérité fut connue, il y eut dans la grande ville un moment de surexcitation impossible à décrire. Le parti révolutionnaire s'agitait, et le danger du siège semblait imminent. Paris n'était plus un lieu sûr pour les communautés religieuses, tout pouvait devenir grave en quelques jours. On faisait partir les femmes et les enfants, des couvents entiers émigraient, et de tous les côtés des abris hospitaliers nous étaient offerts. La nécessité de la dispersion s'imposait, il n'y avait pas de temps à perdre.

Une lettre du 12 août 1870 nous donne le récit de la journée d'angoisse qui précéda la dispersion. « Vous savez sans doute, chère Sœur, comment notre Assomption est maintenant dispersée de-ci et de-là par la main de la Providence. Voici les détails. La journée de dimanche avait été longue et triste à Auteuil : une chaleur étouffante, je ne sais quel poids de plomb nous tenait toutes comme oppressées ; les mauvaises nouvelles de la guerre, l'état de Paris, tout enfin contribuait à assombrir nos âmes. Le lundi matin, les nouvelles plus mauvaises encore, des avis sérieux nous arrivent de plusieurs côtés au sujet de la nécessité de notre dispersion. L'absence de notre Mère jetait Mère Thérèse-Emmanuel dans de douloureuses perplexités. Cependant les heures s'écoulaient, et chaque minute semblait nous apporter une inquiétude nouvelle. Chacune se préparait à partir. Dès le soir, toute la maison était en désordre, et on avait le cœur serré en voyant toutes ces malles ouvertes, les armoires et les pupitres bouleversés. »

« À neuf heures, M^{me} de Damrémont, l'amie de notre Mère, demande à lui parler. Mère Thérèse-Emmanuel et Mère Marie-Séraphine vont la recevoir et s'entendent dire que nous devons partir quarante à la fois plutôt que de rester une. Son beau-frère, le maréchal Baraguey-d'Hilliers, qui commande Paris, la fait partir, et ne répond nullement de l'ordre, avec les rouges en effervescence et point de troupes pour les contenir. Il n'y avait pas à hésiter. Une partie de la nuit se passe à organiser les départs. Dès quatre heures du matin, nous étions réunies à la salle de communauté, nous coupions et cousions des voiles noirs pour toutes les Sœurs.

« À six heures, huit Sœurs anglaises nous disent adieu, elles partent pour Londres. À huit heures et demie, notre Mère paraît, aussi paisible que vous l'avez toujours vue ; elle arrive de Lyon, appelée par une dépêche. Son premier acte est d'aller entendre la messe, après quoi elle s'enferme avec Mère Thérèse-Emmanuel pour prendre les graves décisions. À dix heures et demie, toute une petite colonie part pour la Touraine, où mon oncle, le marquis d'Effiat, est heureux d'offrir un asile à ses nièces et à leurs Sœurs exilées⁴¹. » On arriva au château de Chézelles à dix heures du soir, et dès le lendemain le noble vieillard qui avait voulu se faire notre protecteur installait nos Sœurs dans le petit couvent des religieuses de Saint-Martin, au pied du château, à deux pas de l'église. Les

⁴⁰. On a cité ces mots sublimes des soldats de Mac-Mahon : « Maréchal pourquoi pleurez-vous ? vos soldats vous ont-ils refusé d'aller à la mort ? »

⁴¹. Lettre de sœur Marie de l'Enfant Jésus à sœur Françoise-Élisabeth.

enfants de l'école étant en vacances, on mit les classes à la disposition des voyageuses, qui formèrent là une vraie communauté sous la direction de sœur Marie d'Assise, de très douce mémoire. L'asile de Chézelles n'était que provisoire ; il cessa même d'être sûr, quand les Prussiens avancèrent vers la Loire. La Supérieure générale indiqua alors Poitiers et Londres comme lieu de refuge, et la petite colonie se dispersa.

D'autres s'étaient formées un peu plus tard. M^{me} de Gouy, mère de deux de nos Sœurs, avait offert son château de Wamin, et le Père Halluin nous recevait dans son orphelinat d'Arras, où il avait déjà installé quelques religieuses pour le service des pauvres. Notre Mère générale envoya à Wamin un groupe de Sœurs, sous la conduite de sœur Marie de Jésus. C'était une attention délicate pour sa mère, qui se montrait si généreuse pour l'Assomption.

Nous verrons dans quelques jours une autre colonie partir pour Arras ; mais ce qui préoccupait surtout la Mère Marie-Eugénie, c'était le noviciat composé de Sœurs très jeunes. On ne pouvait les exposer ni aux dangers du siège, ni à ceux de la révolution. Il fut donc convenu que Mère Thérèse-Emmanuel emmènerait son petit troupeau à Lyon, dans notre couvent de Sainte-Foy, où les bâtiments du pensionnat étaient libres pendant les vacances. On attendrait là les événements, et, si Lyon était menacé, le noviciat pouvait facilement passer la frontière et aller chercher un abri à Genève, auprès de M^{sr} Mermillod, un protecteur et un ami.

Restait la Supérieure générale, que tout le monde voulait faire partir. Si le blocus de Paris avait lieu, toute communication avec ses maisons de France et de l'étranger lui deviendrait impossible ; et dans un moment si grave, alors que des décisions importantes pouvaient être nécessaires, comment priver la Congrégation de son appui, de ses conseils, de sa prudente et sage direction ? De toutes nos maisons arrivaient des lettres suppliantes. Mère Marie-Séraphine et Mère Marie-Thérèse s'offraient pour garder Auteuil, et les demandes étaient si nombreuses pour rester avec elles au poste d'honneur, que la Supérieure générale, profondément émue, ne savait sur qui fixer son choix. Naturellement les plus jeunes durent partir, et notre Mère, sentant qu'à cette heure néfaste elle était nécessaire à toute sa Congrégation, se décida à s'éloigner, laissant à Auteuil Mère Marie-Séraphine comme Supérieure, Mère Marie-Thérèse, cinq Sœurs de chœur et vingt Sœurs converses, pour l'ambulance qu'on devait établir au bas du jardin, dans notre couvent de l'Immaculée-Conception.

Les adieux furent touchants, tous les cœurs étaient brisés, mais surtout celui de la Mère, qui laissait ses filles exposées à de tels dangers. Elle les vit chacune en particulier pour s'assurer de leurs dispositions et de leur courage, puis les réunit en chapitre pour leur faire ses dernières recommandations.

« Mes chères Sœurs, leur dit-elle, c'est avec une peine bien vive que je suis obligée de vous quitter en ce moment d'épreuves que je voudrais traverser avec vous ; mais je dois pourvoir à la sûreté des Sœurs de nos maisons de province, qui courent aussi de très grands dangers. »

« Cependant, mes Sœurs, je sens que vous qui restez ici, vous faites un acte de dévouement et de courage dont Dieu et la Congrégation se souviendront. Ne craignez donc pas, petit troupeau, il ne vous arrivera rien que par la permission de Dieu, et ce qu'il permettra sera le mieux. Si un des généraux qui commandent notre armée a pu dire à ses soldats : « Pourquoi craindriez-vous les balles ? mes enfants, elles ne font que tuer ! » Vous, mes filles, pouvez-vous en avoir peur ? »

« Je vous laisse assez nombreuses pour continuer à réciter au chœur le saint Office et pourvoir aux soins des blessés. Vous en aurez sûrement, et vous devrez leur consacrer votre temps et vos forces. Bien des fatigues, auxquelles vous n'êtes pas habituées, en résulteront ; mais ces blessés seront votre protection vis-à-vis de Dieu, aussi bien que des hommes. Je vous recommande très spécialement de les édifier et de vous soutenir les unes les autres par votre charité, votre esprit

d'abnégation et de sacrifice. Je vous bénis du fond de mon cœur, mes chères filles, et vous confie à la sainte Vierge, afin qu'elle vous garde et veille sur vous. »

Notre Mère fut très émue au moment du départ. Ses filles l'étaient aussi, mais toutes faisaient généreusement leur sacrifice. La Supérieure générale devait se diriger vers Poitiers. C'est de là qu'elle écrivit aux Sœurs d'Auteuil le billet suivant : « Chères filles, avec quelle émotion j'écris cette lettre au moment où nos communications vont être interrompues ! Que mon cœur est avec vous, et qu'il m'en coûte d'être loin ! J'en vois la nécessité par les inquiétudes des Mères de Lyon, Bordeaux et Nîmes, auxquelles il faut que je réponde. Enfin, il faut souffrir et offrir séparation et anxiétés à Dieu, qui reçoit et compte tout sacrifice. Qu'au moins vous sachiez combien je suis avec vous et vous bénis toutes d'un cœur bien affectueux et tout à vous en Notre-Seigneur. »

Le départ de la Supérieure générale, si désiré par les religieuses d'Auteuil, fut cependant pour elles une rude épreuve. « Je crois que nous sommes à l'apogée de la dispersion » écrit une Sœur polonaise, ce qui fait espérer que bientôt suivra la réunion, Dieu aidant. Mais le départ de notre chère Mère a laissé plus de vide à Auteuil que tous les autres... Une nouvelle colonie vient d'être fondée à Arras, où le Père Halluin donne logement à côté de son orphelinat de garçons, chez les bonnes Sœurs dévouées à son œuvre. Il va avoir un petit bataillon de Sœurs converses, avec sœur François de Sales pour caporal, et je crois qu'elle s'en tirera très bien. Elles seront chargées de la lingerie et de l'infirmerie des enfants. D'autres encore partiront ; mais il y en aura tout de même quelques-unes qui auront la chance de rester à Auteuil jusqu'au bout, et je bénis la Providence d'être de ce nombre. Priez pourtant pour la petite troupe d'ici, afin que Notre-Seigneur nous assiste d'une grâce de vie ou de mort, selon l'opportunité.

« Adieu, chère Sœur, hâtez donc le triomphe de votre belle France que j'aime comme ma seconde patrie, et depuis cette guerre encore davantage. Le bataillon des Polonais a été déclaré français, ce qui vaut mieux que prussien, certes. Voyez, notre pauvre Pologne donne son sang pour la France. Tant mieux ! »

En quittant Auteuil, le cœur brisé d'angoisses, la Révérende Mère générale avait cependant quelques consolations. Elle connaissait le dévouement à toute épreuve de la Mère Marie-Séraphine, son courage et son calme bon sens si nécessaire dans les moments difficiles. Avec elle, restait un groupe de Sœurs vaillantes, capables de souffrir, incapables d'avoir peur. Toutes avaient demandé comme une grâce de ne pas quitter Auteuil à l'heure du péril.

La Mère Marie-Eugénie pouvait aussi compter sur le dévouement du très Révérend Père Picard, en qui elle avait la plus entière confiance. C'est à lui surtout qu'elle laissait ses filles, sachant qu'il veillerait sur elles et les préserverait de tout danger. Nous n'avons pas la lettre qu'elle lui écrivit en arrivant à Poitiers ; mais la réponse du Père nous dit assez quel devait être l'accent de cette lettre et ce qu'elle révélait de confiance et de douleur.

« Paris, 30 août 1870.

« Ma bien chère Mère,

« Votre lettre si bonne me va au cœur ; soyez bien tranquille sur le sort de vos enfants, je veillerai sur elles avec toute la sollicitude possible. Heureusement Bazaine, par ses sorties, et Mac-Mahon, par sa marche rapide, occupent les Prussiens et nous donnent quelques jours de répit, s'ils ne peuvent pas encore nous donner la victoire.

« L'ennemi n'approchera pas facilement de Paris. Le peuple est déterminé aujourd'hui à la lutte, et, tandis que les étrangers allemands sont éloignés, que les personnes dangereuses sont arrêtées et que les personnes qui ne sont pas en état de faire face à l'ennemi suivent le conseil du

gouvernement et abandonnent Paris, les paysans et les habitants de la banlieue affluent ; ils arrivent avec leurs meubles, provisions, moutons, blés, fourrages. C'est un spectacle navrant au fond ; mais on le considère ici comme on considère toutes choses, avec entrain et gaieté.

« L'armée grossit tous les jours, malgré les nouveaux envois faits à Mac-Mahon ; la mobile se discipline, enfin le peuple se calme. Le mot d'ordre général est celui-ci : « À plus tard le règlement des comptes ; aujourd'hui, chassons les Prussiens. L'enthousiasme bruyant est tombé, la résolution énergique s'affirme partout ; les ouvriers, les paysans lutteront côte à côte avec les riches qui restent à leur poste. Ne craignons donc pas trop, ma bien chère Mère ; notre plus cruel ennemi, le despotisme anarchique et cruel, n'ose pas se montrer ; il sera contraint de remettre ses pouvoirs entre les mains des triumvirs Bazaine, Mac-Mahon et Trochu. Le silence actuel fait craindre une défaite, mais cette défaite n'abattra pas la France. Le ministère de la guerre quittera Paris si la ville doit supporter un siège, nous saurons cela samedi ou dimanche ; jusqu'à ce jour, les Prussiens ne peuvent pas se présenter en force, voilà donc huit jours de gagnés.

« J'ai vu hier les Sœurs, elles sont calmes et attendent paisiblement les desseins de Dieu. Vous êtes trop bonne, ma Mère, de vous préoccuper de moi ; sans doute j'irai toujours où le zèle sacerdotal m'assignera un poste, mais je serai prudent. Du reste, soyez-en bien convaincue, avec les ouvriers, on obtient plus en allant au-devant d'eux qu'en se cachant. Pour les bombes prussiennes, lorsqu'elles barreront le passage entre Auteuil et la rue François 1^{er}, vos enfants ne seront plus à Auteuil, ou quitteront aussitôt. Ainsi ne craignez rien de ce côté ; je puis même ajouter, soyez sans inquiétude pour le moment. »

« Merci encore de votre bonne sollicitude ; prions beaucoup et sanctifions-nous, faites une tournée de sanctification. Je demande pour vous la paix douloureuse mais constante des saints qui ont enfanté d'autres saints.

« Bien affectueusement et respectueusement vôtre en Notre-Seigneur.

« FR. PICARD. »

Le Révérend Père restait donc à Paris pour garder sa maison et celle des Sœurs. Plusieurs de ses religieux avaient demandé à suivre, comme aumôniers, l'armée française. Leurs lettres, adressées au Père Picard, au Père d'Alzon ou à notre Mère, sont d'un intérêt saisissant ; elles vous transportent sur le théâtre de la guerre et vous en font comprendre tous les mouvements. Lorsque ces lettres arrivaient, on se les communiquait, on les copiait pour les envoyer dans les maisons. Hélas ! il y en a de poignantes. La France était envahie de toutes parts, et nous allions connaître toutes les horreurs de l'occupation étrangère. L'ennemi vainqueur marchait sur Paris. Nos trois couvents de l'est, Saint-Dizier, Reims et Sedan, vont se trouver sur son passage.

La maison de Saint-Dizier fut menacée la première. Ce monastère, encore resplendissant de blancheur, qui se détachait dans la campagne avec une telle majesté qu'un voyageur avait demandé si c'était la main des anges qui l'avait placé là ; ce beau monastère, à peine achevé, devait être souillé par l'occupation des troupes ennemies.

Dès le début de la guerre, la Mère Marie-Eugénie avait eu la pensée de l'offrir à l'État, comme ambulance pour nos soldats blessés. L'Empereur, touché de cette démarche, fit répondre par son aide de camp la lettre suivante :

MAISON DE L'EMPEREUR

« Palais de Saint-Cloud, 27 juillet 1870.

« Madame la Supérieure,

« L'Empereur a reçu la lettre que vous lui avez adressée, le 21 de ce mois, pour offrir, comme ambulance pour les blessés de notre armée, les bâtiments de votre monastère de Saint-Dizier. Sa Majesté a été très touchée de cette offre patriotique, et elle m'a chargé de vous transmettre l'expression de sa gratitude.

« Le ministre de la guerre a été informé par ordre de l'Empereur de vos dispositions bienveillantes pour l'armée, et si les besoins du service rendent nécessaire l'emploi des bâtiments de votre monastère, Son Excellence prendra les mesures nécessaires pour qu'ils puissent être utilisés, après s'être préalablement entendu avec vous à ce sujet.

« Veuillez agréer, madame la Supérieure, l'hommage de mon respect.

« Le général, aide de camp de l'Empereur,
« CASTELNAU. »

La lettre était adressée à Saint-Dizier, où la maison fut bien vite transformée en ambulance. On fit partir pour Lyon les Sœurs qui n'étaient pas utiles pour le service des blessés, et la Supérieure, Mère Marie-Walburge, ne garda avec elle que sœur Françoise-Marie, infirmière, et trois Sœurs converses, heureuses de donner leurs soins à nos soldats.

Hélas ! ce n'était pas l'armée française que le monastère devait abriter dans ses murs... Les annales du couvent vont faire passer devant nos yeux les événements de cette triste époque avec leur vertigineuse rapidité.

« 1^{er} août. – Les premiers combats ayant été désastreux et l'invasion ayant commencée, notre horizon s'obscurcit. Comprenant que la prudence ne permettait pas à cinq femmes de rester seules dans une maison isolée, nous allons prier le directeur de l'asile des aliénés, notre voisin, de nous donner l'hospitalité chez les Sœurs de l'asile, en cas de besoin, et nous y envoyons peu à peu nos ornements d'église et autres choses précieuses.

« 14 août. – Les Français repoussés campent au Jard (promenade publique de Saint-Dizier) et dans les champs qui entourent le couvent.

« 15 août. – On nous ôte le saint Sacrement après le salut, et nous faisons murer le lendemain une partie des soubassements pour y cacher notre linge, livres, etc.

« 16 août.- Nos soldats quittent Saint-Dizier à l'approche de l'ennemi, après avoir reconnu qu'il est impossible de s'y défendre.

« 19 août. – Le facteur nous apprend que les Prussiens sont à Marnaval (usine de M^{me} Becquey et petit village composé de ses ouvriers) ; nous allons aussitôt nous installer chez les Sœurs du Dépôt, toutes les cinq dans la même chambre, après avoir confié la maison à André et à Rose (jardiniers), qui nous apportent nos repas. Dans la nuit, les premiers uhlands entrent dans la ville pour faire des réquisitions ; elle est envahie dans la journée du lendemain. Nous restons là trois semaines, assistant au défilé de l'armée qui marchait sur Sedan.

« Septembre. – Après la catastrophe de Sedan, les exigences de l'ennemi augmentent chaque jour ; ils ne parlent que de pillage et d'incendie. Un dimanche, la Mère Marie-Walburge est convoquée à l'hôtel de ville en qualité de notable. La place est cernée, tandis qu'on délibère en

présence du commandant prussien sur le moyen de les satisfaire. Ils exigent cinquante mille francs, et nous promettons cinq cents francs, le seul argent que nous avons pour vivre. – À cette même heure, ils jugeaient dans la salle basse un malheureux cordonnier, qui, après avoir tiré un coup de fusil, avait caché cette arme dans son lit, et le lendemain matin nous voyions passer le condamné et sa bière, et nous entendions la décharge du peloton qui le fusillait.

« Un jour, Rose est venue nous dire que le couvent était envahi. En effet, huit cents hommes s’y installèrent, mais pour une nuit seulement. Ils furent suivis d’un autre détachement, aussi nombreux, qui y passa également une nuit. André et Rose durent les servir et leur prouver, en les conduisant dans tous les coins, qu’ils n’y trouveraient ni hommes ni fusils. La cachette fut ouverte, et on se mit en devoir de la vider à l’aide des baïonnettes. »

Les lettres de Saint-Dizier confirment ce récit en y ajoutant quelques détails : « Chère Sœur, écrit Mère Marie-Walburge, – 17 août 1870, – on disait ce matin que la ville allait être bombardée, et j’ai pensé à vous écrire, comme dernier souvenir, dans le cas où une bombe m’eût envoyée en paradis. Le général vient de faire cesser les travaux de défense, les Prussiens ayant pris une autre direction vers les Ardennes. La ville était bien émue ce matin, les habitants déjà sortis de leurs maisons et les ponts minés, prêts pour y mettre le feu. Nous avons fait descendre du dortoir tous les lits des enfants pour les mettre un peu plus à l’abri ; nous sommes rentrées dans l’asile, sur lequel flotte le drapeau blanc avec une croix rouge. Dans ce pays, tout le monde cache son petit bien (ce qu’il appelle son butin). Nous avons une belle cachette dans les soubassements ; tout y est enfermé, même la lampe et le tapis de l’autel. Les pauvres gens qui craignaient le bombardement, ce matin, sont venus nous demander la permission de mettre leur butin dans nos soubassements, pour y être à l’abri du feu.

« Lundi, il y avait dans cette maison une pauvre cantinière échappée à la bataille de Reischoffen. Pauvre femme ! elle disait son chapelet tout le temps qu’ils se battaient. Elle a sauvé la vie à plusieurs blessés. Quand nous avons abandonné notre chère maison, c’est à Notre-Dame du Perpétuel Secours que j’en ai laissé le soin. »

Une autre lettre est du 30 août. Le monastère a déjà subi l’occupation prussienne, la ville est au pouvoir de l’ennemi, les correspondances sont ouvertes et souvent arrêtées, les communications avec nos maisons deviennent tous les jours plus difficiles. Il faut être prudent, et cependant le cœur est bien gros, on a besoin de s’écrire. Sœur Françoise-Marie répond à l’économe de Saint-Dizier, envoyée à Lyon pendant la bourrasque : « Je vous sais gré, chère Sœur, des lettres que j’aurais été bien heureuse de recevoir, et je vous remercie de celle que j’ai reçue. Cependant il faut que je sois laconique par prudence, quoique j’aie bien des choses à vous dire. Je vous préviens, pour que vous en preniez votre parti d’avance, que vous retrouverez dans un désordre inimaginable tout ce que vous aviez laissé dans un ordre admirable. Pauvre économe future ! je la plains.

« Mais décidément, c’est un mauvais système d’avoir des pensionnaires pendant les vacances ; nos mille sept cents Prussiens nous ont fait faire cette réflexion philosophique et bien d’autres que je ne puis pas encore livrer au papier. Nous avons reçu hier des lettres de plusieurs côtés qui nous ont causé une joie proportionnée à l’état de nos esprits. La vôtre, du 18, vient d’arriver. Nous écrivons peu dans ce moment, parce qu’on ne nous autorise à dire que : « Ça va pas mal, et vous ? » Adieu... »

La Sœur met en post-scriptum : « Cette lettre me fait l’effet d’un hiéroglyphe. » Pas tant qu’elle le croit. On devine à travers ces réticences tout ce qu’elle ne dit pas, et on sent combien il lui en coûte d’arrêter à chaque instant sa plume et de peser ses mots. Mais le lendemain, toute prudence est mise de côté, la petite plume court toute seule, et la narratrice lui laisse la bride sur le cou.

« Chère Sœur, Mère Marie-Walburge me charge de dire à sœur Marie-Eustelle que nous sommes dans la joie parfaite de saint François d'Assise, puisque nous n'avons plus rien ; mais au cœur d'une économe il faut des détails, et je vous charge de retourner le poignard dans la plaie. Eh bien donc, ces gens qui pillent et ne *volent* pas, dit-on, nous ont volé quinze couvertures, tout ce qui se trouvait dans nos cellules : guimpes, voiles de laine, etc., des pièces d'étoffes de tous genres, du linge de toutes sortes, etc. etc. Il ne nous reste plus de papiers à lettres, ni d'enveloppes, ni une seule image. Mes bréviaires sont en Prusse ; nos gravures, mon album de Saint-Dizier, le catalogue de la bibliothèque, le cérémonial de Profession, des livres et une multitude d'autres choses ont pris le même chemin. Toutes les descentes de lit des enfants sont parties. Ils ont ciré leurs bottes avec de l'huile de foie de morue. Il y avait dans chaque pièce un mélange indescriptible de paille, de chiffons, de viande, de couenne de lard, de papiers, de mélasse, etc. Les portes sont démontées et les serrures forcées ; devant l'armoire de sapin il y avait un tas de pétales de fleurs, de fusain, de craie, de cahiers, de livres, un vrai salmigondis des provisions de Vamblotaque. Nos tables les plus belles sont sales comme si elles sortaient du cabaret, les parquets sont défraîchis à tout jamais. Enfin Dieu, qui tire le bien du mal, se sert des Prussiens pour nous *détacher* de beaucoup de choses. Ils m'ont pris le beau livre, dernier cadeau de ma mère ! »

À une autre Sœur, le 15 septembre :

« Vous savez maintenant par expérience qu'on ne peut pas donner signe de vie, tout vivant qu'on soit, sous la domination prussienne, et je pense que vous êtes peut-être sans nouvelles de Soissons, où sont les vôtres. Les expressions énergiques de votre oncle, le général, m'ont fait du bien. Je ne puis accepter l'idée de paix dans ce moment-ci. Mon cœur, tout français, d'horreur s'est révolté, et j'espère que Dieu nous enverra une Jeanne d'Arc ou sauvera son peuple à l'aide de quelque plaie d'Égypte. Les Prussiens sont partis hier de Saint-Dizier, excepté sept, qui sont restés au cimetière par suite du typhus ou d'autre chose, et soixante qui passeront peut-être de l'hôpital au même lieu de repos. Pauvres gens ! que la terre de France leur soit légère ! mais nous aurions bien voulu que leur pied ne la profanât pas. »

Mais voilà que les Prussiens sont revenus ; c'est la Supérieure qui annonce leur retour.

« Chère Sœur, votre lettre nous a fait grand plaisir dans ce bouleversement général. On aurait dit que la fin du monde allait arriver. Avant-hier, les Prussiens ont fait leurs adieux à Saint-Dizier, et vous pensez si on était content. Tout se passait le mieux du monde, quand le peuple a eu la malencontreuse idée de faire prisonniers des soldats qui se trouvaient en retard de leur corps. Deux mille Prussiens sont revenus hier venger cet affront ; ils exigent cent soixante-quinze mille francs. Nous ne savons pas maintenant quand ils s'en iront.

« Pendant que la garnison prussienne était ici, on avait défendu de sonner les cloches. Vous pouvez penser comme c'était triste d'entendre la crécelle, comme pendant la semaine sainte. M. Robert est maire et admirable de dévouement ; il a accepté cette charge à quatre heures du matin, le jour de l'arrivée des Prussiens, quand, le pistolet au poing, un uhlan a demandé trois mille francs. M. Robert est notre Supérieur ; nous ne faisons rien sans demander sa permission... Pauvre Paris ! j'espère toujours la paix, je tremble pour Auteuil !... »

« Nous faisons laver notre maison, elle sentait si mauvais ; et je vais la faire bénir encore, notre pauvre innocente maison ! » (16 septembre 1870.)

Après Saint-Dizier, c'est Reims et puis Sedan qui vont connaître ce que la guerre entraîne après elle de désolation et de souffrances. Nos Sœurs sont là, c'est elles que nous suivons dans ces jours d'angoisses.

CHAPITRE XI

REIMS ET SEDAN PENDANT L'OCCUPATION PRUSSIENNE (1870)

La ville de Reims, où depuis deux ans seulement nous avons un pensionnat, eut aussi à subir les douleurs de l'occupation étrangère. C'était une ville ouverte qui ne pouvait opposer aucune résistance à l'ennemi. Notre couvent, dont l'aspect était fort modeste, fut épargné, parce qu'on eut soin d'écrire en allemand sur la porte d'entrée le mot *Schule*, école. Mais les inquiétudes, les alarmes, les angoisses de l'âme ne manquèrent pas.

Nous allons ici laisser parler la Mère Françoise-Eugénie toute seule ; mieux que nulle autre elle saura se faire l'écho des grandes douleurs de la patrie. Les pages que nous transcrivons se trouvent dans les annales de notre maison de Reims :

« Nos enfants sont parties pour les vacances le 7 août, et nous avons pu compter une seconde année écoulée depuis notre arrivée à Reims. La maladie, la mort et les départs lui avaient laissé la sainte empreinte de la croix que notre prieuré avait reçue dès sa naissance. Mais une croix sanglante, douloureuse, allait s'étendre sur tout le pays : la guerre venait d'être déclarée... Nous nous succédions devant le saint Sacrement pour implorer la paix, et l'espérance était revenue dans nos âmes ; puis la cruelle nouvelle fut confirmée. Toutes nos connaissances avaient fui, la solitude était complète autour de nous, et nous ne sentions d'autre appui que le bon Dieu. Cela tenait tranquille, et nous aimions à lui dire cette parole : « Seigneur, nous avons tout quitté pour vous suivre. »

« Les travaux de la chapelle étaient interrompus et laissaient une issue effrayante entre la rue et notre cour ; quelques planches que nous mettions chaque soir avec des pierres étaient quelquefois ébranlées par des chiens et nous donnaient des alarmes nocturnes. Nous avons la consolation d'avoir des lettres de notre Mère et de nos Sœurs ; partout on priait. La fête de l'Assomption a passé triste et silencieuse ; on a fait à Reims un *triduum* de prières à saint Remi, dont la châsse était exposée, et à Notre-Dame.

« L'Empereur et son armée sont venus camper autour de Reims. On a cru qu'une bataille allait se livrer à nos portes, et c'était pitié de voir l'inquiétude de ceux qui avaient gardé leurs enfants. Plusieurs sont venus nous demander de les recevoir, pensant qu'un couvent serait un asile plus sûr que leurs maisons. Puis, voyant les planches qui nous fermaient, ils s'en allaient inquiets. L'armée est ensuite partie du côté de Sedan, laissant à Reims une garnison pour nous défendre ; les esprits se sont un peu calmés. Nous avons été chez Monseigneur, lui confier nos vases sacrés ; il a été pour nous d'une bonté paternelle.

« Les jours se passaient dans l'angoisse ; mais la confiance en Dieu maintenait le calme parmi nous. On sentait sa main divine s'appesantir sur notre nation par ce cruel fléau ; mais plus il frappait, plus on espérait en son amour.

« Le dimanche, 4 septembre, une bonne voisine est venue sonner, tout en pleurs, pour nous prévenir que la garnison de Reims était partie dans la nuit, qu'une grande défaite avait eu lieu à Sedan, que l'Empereur était prisonnier et qu'on allait faire sauter un pont du chemin de fer, afin que les Prussiens qui allaient arriver à Reims ne pussent s'en servir. M. D., notre médecin, nous a confirmé cette affreuse nouvelle. Il nous a donné le conseil d'écrire sur notre porte le mot *École* en allemand, sous une petite croix de bois. Il avait appris que les Prussiens n'entraient pas dans les maisons d'éducation. Nous nous sommes hâtées de mettre ce petit écriteau ; nous avons rassemblé nos lits dans le même quartier de la maison, pour passer la nuit ensemble.

« On ne prévoyait pas cependant que les Prussiens pussent arriver à Reims dans la journée. La crainte de manquer de nourriture, une fois qu'ils seraient entrés, a fait sortir la Sœur tourière pour chercher des provisions. Au bout d'une heure, elle est revenue essoufflée ; ils étaient derrière elle et faisaient leur entrée dans la ville en nombre considérable. Nous voulions mettre en sûreté le saint Sacrement, notre plus précieux trésor. Le bon prêtre qui était venu nous donner le salut nous a assuré que nous pouvions attendre au lendemain, lorsqu'il viendrait dire la messe...

« Cependant on entendait les troupes envahir la rue et chercher à se loger dans toutes les maisons. Nous nous tenions toutes ensemble dans l'attente et la prière. Personne n'avait encore frappé chez nous ; évidemment notre petite croix nous protégeait. Pendant notre souper, on sonne à la porte. Ce n'était pas eux, mais un petit garçon, qui nous portait la carte du frère de sœur Marie-Élise. Le bon Dieu avait permis que dans cette troupe d'ennemis qui envahissaient Reims se trouvât le frère d'une de nos Sœurs allemandes. Il envoyait à sa sœur quelques mots de tendresse sur sa carte, en lui disant qu'il viendrait la voir le lendemain. Nous avons profondément senti cette maternelle attention de la Providence, qui, au moment de l'effroyable invasion d'une armée ennemie, ne laissait pénétrer chez nous qu'un frère.

« Nos pauvres voisins étaient encombrés de soldats ; nous entendions leur langage étranger et leur musique militaire, qui faisait gémir toute âme française. Notre patrie était vaincue et livrée à l'étranger : on ne respirait, on ne sentait que l'humiliation, la douleur et la ruine. Oh ! que la verge du Seigneur est terrible dès ici-bas ! mais que sera-ce donc là-haut, au jour éternel de sa justice ? On sentait le besoin de s'accuser devant la face du Seigneur et de prendre sur soi tous les péchés de son peuple. Les paroles des psaumes venaient d'elles-mêmes à nos lèvres, et les sentiments de notre Sauveur Jésus semblaient envahir nos âmes par toutes les issues qu'y faisait la douleur. Il est bien vrai que sur la croix seulement peut se trouver ici-bas l'intimité avec Jésus !

« Le bon Maître a ainsi gardé notre nuit sans sommeil. Le matin, notre aumônier est venu dire la messe, et il a consommé toutes les saintes hosties. Nous disions adieu avec tristesse à Notre-Seigneur, en lui montrant nos mains trop faibles pour le bien garder et lui demandant de rester en sûreté dans sa gloire céleste ; mais de vouloir bien aussi rester dans nos âmes, indignes sans doute, mais toutes recueillies dans la foi, l'espérance et l'amour, à cette heure où la terre était ébranlée par ces secousses terribles.

« Nous avons appris que Paris proclamait la République ou plutôt l'anarchie !... On ne pouvait regarder que vers Dieu. Nos journées se passaient ensemble à la salle de communauté ; on travaillait, on lisait tout haut, on parlait un peu pour soulager son âme. Aucun Prussien n'entraît chez nous ; mais tout autour on n'entendait qu'eux. C'était comme les flots d'un grand déluge qui battaient les flancs de notre petite arche, que Dieu protégeait toujours.

« Nous étions sans nouvelles d'aucune part. Nos Sœurs de Sedan s'étaient trouvées au milieu de ce grand désastre ; nous avions tout à craindre pour elles, et cette armée innombrable s'avancait sur Paris, où se trouvaient encore nos sœurs et nos frères. Il en passait toujours de nouveaux bataillons. Un soir, où notre rue s'emplissait de soldats qui arrivaient, ils ont frappé à notre porte ;

nous avons éteint les lumières, et nous nous sommes réfugiées à la chapelle. Pendant ce temps, une bonne voisine leur a ouvert sa porte, et ils ont laissé la nôtre. C'est la seule fois qu'ils ont voulu entrer chez nous.

« Nous avons pensé alors que nous pouvions reprendre la garde du saint Sacrement ; et le lundi, au bout de quinze jours d'absence, Notre-Seigneur est venu reprendre sa place au tabernacle. La petite lampe a brillé devant lui, et nous avons repris nos heures d'adoration, comme des lampes alimentées par sa vie divine.

« Cependant la nourriture matérielle commençait à manquer partout ; les provisions étaient épuisées, et les communications interrompues ne permettaient pas d'en chercher ailleurs. Les pauvres frappaient à notre porte comme un flot qui monte toujours. On leur donnait du pain ; mais pour en donner à tous il eût fallu une multiplication incessante, et, une fois le pain épuisé, il fallait refuser. C'était bien cruel ! Nous avons enfin trouvé un peu d'ouvrage et nous avons gagné une quinzaine de francs.

« La situation n'était pas meilleure, mais l'esprit se fait à tout, et peu à peu nous avons repris une certaine allure de vie ordinaire, pratiquant seulement la pauvreté *extraordinairement*.

« Pauvre France saignait de tous cotés, cela semblait une agonie ; cependant nous avions confiance qu'elle reprendrait la vie, et une vie meilleure, après cette douloureuse expiation. Le peuple ennemi se succédait dans la ville de Reims, cruellement éprouvée par ce long passage. Nous étions toujours préservées de leur contact par la petite croix qui marquait notre porte. Un jour seulement, on nous a amené cinq religieuses bavaroises, qui suivaient leur armée pour soigner les blessés. Nous les avons gardées huit jours, après quoi elles sont parties pour Versailles.

« Le mois de décembre a commencé par une neige abondante ; pendant une quinzaine de jours, elle couvrait la terre d'un silence glacial. En même temps, devant Paris se livraient des combats sanglants ; la souffrance étreignait de toutes parts, et la France semblait environnée d'un cercle d'airain, où la miséricorde n'arrivait plus.

« Nous ne pouvions respirer que dans notre pauvre petite chapelle. Là, demeurait l'Amour, et malgré tout il restait vrai que *le Verbe s'est fait chair et qu'il habite parmi nous*⁴². Nous approchions de Noël. La fête s'est passée pour nous sans l'éclat d'aucune cérémonie, mais avec le cachet réel de la souffrance et de la pauvreté, qui communique mieux qu'aucune autre chose l'esprit nouveau que l'Enfant divin apportait à la terre. Le froid augmentait d'intensité, et la guerre devenait plus sanglante...

« Enfin, le 30 janvier, nous apprenions que Paris avait capitulé. La France succombait, la lutte allait finir ; mais à quel prix !... »

Ce récit plein de larmes étonnera sans doute ceux qui croient que la vie religieuse étouffe les sentiments du cœur et rend insensible aux douleurs de la patrie. Qu'ils écoutent une autre page, plus belle encore, parce qu'elle est plus intime, plus poignante, et qu'ils nous disent s'il y eut alors sur la terre de France un cœur plus profondément meurtri par nos malheurs que celui de cette humble religieuse qui une fois dans sa vie a douté de l'amour de Dieu pour ses créatures.

C'est à Notre-Seigneur lui-même qu'elle se plaint.

« 1^{er} janvier 1871.

« Pour la première fois, Seigneur, dans les jours de ma vie, je compte un jour où j'ai douté de votre amour, un jour où je n'ai plus senti ce divin amour veiller sur la création sortie de vos mains et

⁴². Jn 1, 14.

demeurer le total appui de ma pauvre âme, sa seule certitude au milieu de toutes les incertitudes d'ici-bas.

« C'est aussi, Seigneur, que, depuis si longtemps, on ne voit plus un coin d'azur dans votre ciel, et que nul rayon de votre soleil n'échauffe plus la terre ; si longtemps que j'entends des paroles de haine, plus dures à mon âme que l'âcreté du froid ne l'est à mes membres endoloris ; si longtemps, si longtemps, qu'enfin, toute meurtrie et vaincue par ce cercle d'airain, j'ai versé hier matin des larmes que je n'avais jamais connues, larmes rares et totalement douloureuses, comme si j'habitais le lieu terrible d'où l'amour est banni !... Et tout le jour j'ai porté cette affreuse crainte. Ah ! si j'allais désormais douter de votre amour, mon Dieu ! si j'allais avoir peur de vous !

« Le soir venu, je vous cherchais encore vainement, et je ne voulais pas emporter cette épouvante dans mon sommeil. Alors, à vos pieds, j'ai détourné les yeux de ce ciel irrité, de cette terre sanglante où je ne sais plus vous voir, et je n'ai regardé que vous, ô Jésus crucifié ! Et j'ai affirmé votre amour par mes cris, par mes larmes ; je l'ai scellé dans tout mon être par un acte de foi dans lequel j'ai concentré ma vie... Et, enfin apaisée, j'ai remis mes mains dans les vôtres, comme auparavant ; j'ai promis de garder la paix, de garder la joie, malgré la guerre, malgré les frimas, parce que « Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique, et parce qu'il est avec nous jusqu'à la consommation des siècles. »

Après une telle page, il ne faut plus rien citer. On retrouvera ailleurs les lettres de la Mère Françoise-Eugénie pendant cette époque douloureuse. Il est temps de quitter Reims et sa sainte Prieure. La suite des événements nous amène à Sedan, sur le théâtre même de la guerre.

Le nom seul de Sedan réveille en nous les souvenirs les plus amers : c'est la bataille meurtrière, le sang versé pour rien, la fatale capitulation, l'humiliation suprême.

Nulle de nos maisons ne fut plus exposée que celle de Sedan, nulle ne souffrit davantage, et cependant la protection de la Providence fut visible. C'est ainsi qu'à travers les manifestations les plus terribles de la justice de Dieu, il faut encore louer ses miséricordes.

Une lettre écrite au moment même de la bataille va nous faire assister à cette lutte sanglante où se jouait le sort de la France. Elle est adressée à la Supérieure générale et datée du 2 septembre 1870 :

« Ma chère Mère,

« Je viens vous tranquilliser sur notre sort et vous donner quelques détails sur la situation. Nous sommes saines et sauvées bien miraculeusement.

« Le mardi 30 août, un engagement effroyable a eu lieu dans les plaines de Beaumont, à quelques lieues d'ici. La déroute a été affreuse. Le soir à neuf heures et demie, notre aumônier nous a amené quatorze pauvres qui fuyaient leur village incendié. À peine les hébergions-nous, que des soldats blessés et fatigués à ne plus pouvoir se soutenir arrivent. Ils faisaient pitié ; notre ambulance était pleine, ce qui ne nous a pas empêchées de les recevoir.

« Le lendemain on s'est battu depuis quatre heures du matin jusqu'au soir, six heures, tout à l'entour de la ville. Les Prussiens voulaient passer la Meuse, nous les avons repoussés. C'était affreux d'entendre ce bruit de mitraille ; mais ce n'était rien auprès de ce qui nous attendait le lendemain. Hier donc, à deux heures, le féroce combat a recommencé. Cette fois la ville elle-même était attaquée, les Prussiens avaient fait un pont de bateaux pendant la nuit, et la Meuse ne les arrêtait plus. Le danger devenait de plus en plus pressant.

« Après avoir fait hisser deux drapeaux sur l'ambulance et sur la maison, nous nous réfugions dans les caves, emmenant nos blessés avec nous. Les détonations étourdissaient, le bruit était infernal. À un moment de répit, nous voulons voir ce qui se passe en haut. Nous étions sur la dernière marche de l'escalier, quand un éclat d'obus frappe sœur Marie-Dosithée à la jambe et met son rosaire en pièces ; un plus petit effleure notre Mère à l'épaule et emporte la semelle du soulier de sœur Marie-Philomène. Je n'ai que la vue d'un autre qui tombe à mes pieds. Enfin pas de blessures, pas la plus légère contusion.

« À midi, un temps d'arrêt un peu plus long nous a permis de parcourir notre pauvre maison criblée de tous côtés ; l'ambulance inhabitable, les blessés qui étaient dans la cave, sauvés, parce qu'un obus qui avait pénétré en brisant fenêtre et cloison s'était logé dans le conduit du calorifère.

« De nouveau nous nous réfugions en priant dans notre cave. Notre aumônier venait de temps en temps nous donner des nouvelles de la bataille. Il a été admirable de calme et de dévouement.

« Vers six heures, Mère Marie-Madeleine nous force à prendre quelque chose pour nous soutenir ; nous étions à la cuisine, lorsque nous apercevons une flamme qui s'élève très haut. C'était le grenier à foin du génie qui brûlait. Nous sortons dans la cour pour voir cette magnifique horreur ; une bombe éclate au-dessus de la chapelle et nous inonde de ses débris ; une seconde tombe à côté de nous, sans nous blesser. Une fois encore, il faut reconnaître que Notre-Dame nous a sauvées, car ce premier boulet qui avait éclaté sur le toit de la chapelle, sans rien endommager, était tombé par la cheminée dans la cuisine, où nous étions deux minutes auparavant.

« Enfin, à sept heures, un parlementaire demande une suspension d'armes de vingt-quatre heures. Nous respirons, les blessés affluent, et pas de chirurgien ! Un zouave, le crâne emporté, nous est amené ; c'était horrible à voir. M. l'abbé lui donne l'absolution, et il expire. Les parloirs, les classes, le réfectoire des enfants sont convertis en ambulance. À onze heures du soir, on sonne encore ; nous recevons de nouveaux blessés et de pauvres soldats fatigués qui demandent comme une grâce qu'on les laisse coucher sur la paille. Ces pauvres gens n'ont pas eu de munitions depuis quatre jours, ils sont exténués.

« Je cours en écrivant ces lignes et tout en écoutant ce qui se dit, que le prince Frédéric est venu trouver l'Empereur à Sedan. Que va-t-il se décider ?... Cette lettre vous arrivera-t-elle ?... À la grâce de Dieu !

« Toutes les Sœurs sont courageuses, fortes, pleines de confiance en Dieu. Notre Mère a un sang-froid, une sagesse, une vertu qui sont pour nous d'un grand secours. Sœur Marie-Dosithée soigne aussi bien qu'un chirurgien ; elle se multiplie. Quoi qu'il arrive, nous ne nous quittons pas. La journée de demain, ou d'aujourd'hui peut-être, sera chaude. Fuirons-nous ? resterons-nous ? Impossible de rien prévoir. Quand tout sera fini, tous les blessés qu'on amènera seront reçus.

« Sœur LOUISE-MARGUERITE. »

Au moment où les bombes prussiennes pleuvaient sur le toit de la maison, malgré le drapeau d'ambulance, il y eut une scène fort touchante. C'est une Sœur converse qui nous la raconte dans son naïf langage, auquel nous ne voulons rien changer :

« Toutes les Sœurs étaient dans les soubassements, quand voilà une bombe qui casse une fenêtre et traverse deux murs. En entendant cela, je dis à sœur Louise-Marguerite : « Mon Dieu ! c'est fini, il faudra tâcher d'aller un peu plus loin. » Et comme elle était économe, elle dit : « Ma Mère, je vais donner quelques sous aux Sœurs, pour pouvoir acheter un morceau de pain. » Elle donne à chaque Sœur cinq sous, et à moi elle m'en donne dix, en me disant que je m'en irais avec la Mère. Que de fois nous nous sommes amusées de cela ! car qu'est-ce qu'on aurait fait avec cinq

sous ?... Mais à ce moment on ne riait pas, et il nous attendait bien autre chose. Les obus continuaient à pleuvoir sur notre pauvre maison. Notre aumônier dit : « Ma Mère, il faut laisser aux Sœurs la liberté de s'en aller plus loin si elles le désirent, car ici nous n'avons plus qu'à mourir. » Sœur Marie-Victoire, de sa grosse voix, crie : « Ma Mère, mourons tous ensemble. » Et tous étaient de cet avis. Alors l'abbé dit : « Voulez-vous, ma Mère, que je donne une absolution générale ? – Oui. » Et nous voilà toutes à genoux. Notre Mère dit l'acte de contrition et le *Je confesse à Dieu*. Mon Dieu ! quel acte de contrition ! Je crois que pour tous il était parfait. Après cela, nous nous levons prêts à mourir, s'il plaît à Dieu. Et toujours le canon grondait avec un redoublement effrayant. Enfin, une Sœur regarde et dit : « Mais qu'est-ce qui brûle là-bas ? « C'était le magasin de paille et de foin qui était au bout du jardin, et tout le long il y avait un chantier de bois. Si ce bois s'allume, évidemment nous serons brûlées. Enfin !... »

Nous passons le récit de la capitulation. C'est trop navrant, malgré le style pittoresque de la Sœur qui nous raconte comment sire Napoléon dut rendre son épée à sire Guillaume, car les ordres du Prussien étaient formels : en moins d'une heure la ville serait brûlée avec tous ses habitants, si on ne se rendait pas à discrétion. Les hauteurs de la Marfée garnies de canons et de mitraille rendaient facile l'exécution d'une pareille menace. C'était horrible à voir, dit la Sœur.

Il n'est que trop vrai que, par une suite de fausses manœuvres, on avait laissé prendre toutes les hauteurs qui dominaient Sedan, et que, par une imprévoyance inexplicable, on avait laissé libres tous les défilés qui conduisaient sous ses murs. Les cinq armées prussiennes étaient donc là réunies, cernant la petite ville comme un cercle de fer. Résister était impossible ; mais quel épouvantable malheur que cette capitulation qui livrait notre armée à l'ennemi ! Le châtiment divin était visible, et la France, amoureuse de gloire, expiait par la plus cruelle des humiliations l'abandon de Rome et les fautes de ses chefs.

Une ancienne élève de l'Assomption de Sedan a raconté dans une courte brochure intitulée : *Une page de l'histoire locale*, ses souvenirs personnels des 2 et 3 septembre. Nous lui empruntons le récit de la journée qui suivit la fatale capitulation. Elle vient de décrire la bataille livrée sous les murs de la ville, le bruit effrayant de la canonnade, l'acharnement du combat de la dernière heure, qui semble comme un suprême effort ; puis tout à coup le silence, un calme lourd chargé d'angoisses.

« Le lendemain, voyant que la lutte ne recommence pas, on devine ce qu'on ose à peine s'avouer : « La ville s'est rendue. » En s'abordant on ne se parle pas, la parole se glace sur les lèvres, les larmes affluent au cœur. Étonnés de se retrouver encore en vie, après la mitraille qui a traversé toutes les maisons, on sent qu'il n'y a plus qu'une pensée : les malheurs de la patrie, l'humiliation du drapeau français.

« Les habitants de la ville qui n'ont pas fui pendant l'horrible bombardement veulent mesurer la profondeur du mal. On circule en silence. Nous parcourons les rues encombrées d'armes jetées pêle-mêle et jonchées d'éclats d'obus. Nous montons sur les remparts, d'où nous voyons les masses prussiennes s'agiter sur les hauteurs de la Marfée. On les entend dans un murmure confus, et leur langage paraît plus dur que jamais à cette heure où il proclame leur victoire et semble insulter à nos malheurs.

« Nous continuons notre promenade sur les remparts, marchant sur des fusils dont les détonations ne nous effrayent plus. Quand la mort vous menace à chaque pas, on devient inconscient du danger. Puis la vie nous réserve tant de douleurs ! Sedan s'est rendu, c'est-à-dire qu'aujourd'hui, demain et les jours suivants nous serons à la merci des Prussiens. Mais avant l'occupation, que de suprêmes détresses ! C'est la reddition de la ville, des zouaves qui pleurent comme des enfants à la pensée de rendre leurs armes ; des turcos qui enterrent dans nos jardins le drapeau qu'ils nous

montrent criblé des balles ennemies dans d'autres combats victorieux ; des soldats désespérés jetant leurs sabres dans les rues et leurs fusils dans les champs, sans parler des armes qui disparaissent dans la Meuse. Rien ne peut donner l'idée de ce désordre navrant d'une armée vaincue, se débattant contre la plus cruelle des nécessités : se rendre, c'est-à-dire tout donner à l'ennemi, tout, excepté ce sang qu'on ne demandait qu'à verser pour la patrie.

« Est-ce fini ? Non ! Au lendemain de Sedan, il y a Bazeilles, et qui n'a pas vu fumer ses ruines ne peut se faire une idée de ce spectacle. Au loin déjà une odeur de poudre, d'incendie et de sang vous prend à la gorge ; plus on avance, plus la respiration s'écourte, plus l'angoisse étreint le cœur et paralyse la vie. Des nuages de fumée noire semblent flotter dans l'air, mais s'échappent en réalité de maisons qui tombent sur le sol dans un amas de ruines. Pas un seul toit n'a été épargné. Des torches enduites de pétrole ont été jetées isolément dans chaque maison pour être sûr qu'aucune ne puisse échapper. Aussi elles fument avec régularité et sans qu'on essaye aucun secours ; tout serait inutile, tout est perdu.

« Voilà Bazeilles continuant Sedan, et je ne parle que de ce que j'ai vu. Après, c'est l'occupation prussienne, c'est-à-dire des ennemis à revoir chaque jour, à rencontrer à chaque pas, à supporter dans sa propre maison. Tous ces sombres souvenirs vous glacent encore à des années de distance. »

On comprend ce que durent souffrir les Sœurs de Sedan pendant ces scènes de désolation ; mais que dire des angoisses de la pauvre Mère Marie-Madeleine, qui était Allemande ! Ce que son âme dut ressentir pendant cette lutte meurtrière, personne ne peut le dire, car elle aimait la France si cruellement humiliée, et la gloire du vainqueur était bien ternie par sa froide barbarie et son odieux abus de la force ! À la suite d'émotions si diverses, la Mère resta brisée longtemps. Ce n'est qu'un mois après le siège qu'elle a le courage de revenir sur ces tristes événements. Sa lettre est calme, mais profondément douloureuse.

« Ma chère Mère,

« Pendant les premières semaines après le siège, il m'était impossible d'entrer dans les détails de ces jours de désastre sans en éprouver une très grande fatigue, une espèce de fièvre qui prolongeait jusque dans la nuit le souvenir de ces affreux spectacles. Il en était de même chez les autres Sœurs. Aujourd'hui nous abordons ce sujet librement, nous sommes reposées.

« Vous savez comment, du 31 août au 1^{er} septembre, les Prussiens étaient arrivés sous les murs de Sedan par trois points oubliés par nos troupes ; la fusillade commença à deux heures de la nuit. À huit heures du matin, ils occupaient toutes les hauteurs de Sedan. Enfin, vers sept heures du soir, cesse ce terrible sifflement des boulets et des obus, se traversant dans toutes les directions. L'armistice était accordé ; je ne puis vous exprimer quel sentiment j'éprouvais. Nous nous jetâmes sur des paillasses préparées au réfectoire des enfants. C'est alors que nous sentîmes toute la fatigue de la journée.

« Le lendemain nous arriva un jeune chirurgien, ancien élève de l'Assomption, qui donna les soins les plus dévoués à nos blessés. Aucun médecin n'avait encore paru, ils ne pouvaient suffire. Pendant trois jours, toutes les rues, tous les chemins autour de Sedan étaient tellement encombrés de soldats, de canons et de bagages, qu'il ne fallait pas moins de deux heures pour aller de chez nous en ville, et autant pour revenir. Le temps était affreux. Les hommes conduisant les voitures, les chevaux attelés se couchaient dans la boue, attendant six et sept heures pour avancer de quelques pas. Nous étions littéralement assiégées par nos malheureux soldats, demandant mille et mille services et le plus souvent du pain ; ils n'avaient pas mangé depuis trois jours.

« Notre jardin était devenu le rendez-vous des chevaux errants. La haie était brûlée, les soldats y campaient, brisaient leurs armes, etc. etc. C'étaient des scènes de désespoir qui fendaient l'âme. Il faut avoir vu ce qui s'est passé pendant ces deux jours pour y croire.

« Notre chirurgien ayant dû nous quitter, les soins de l'ambulance ont été continués par des médecins de la marine demeurant chez nous avec un officier comptable. Grâce à cet officier, nous n'avons pas manqué de vivres ; nous avons cent quarante hommes à loger et à nourrir. C'est alors qu'il y a eu de l'ouvrage par-dessus nos forces, mais non par-dessus les grâces de notre nouvel état. Tout le rez-de-chaussée était occupé ; au premier, les officiers ; nous, dans notre aile qui est restée bien conservée, sans parler de tous les carreaux cassés, deux cent cinquante à remplacer. Nos Sœurs ont été admirables de dévouement. Sœur Louise-Marguerite et sœur Marie-Scholastique ne se bornent pas à soigner les corps, elles finissent toujours par toucher les âmes. Presque tous nos soldats ont voulu s'approcher des sacrements. M. Nanquette s'y prête à merveille, arrivant le soir à n'importe quelle heure indiquée par son pénitent. On dit le Bénédicité, les Grâces, l'Angélus, la Prière du soir dans chaque salle ; tous répondent. Nous ne pouvons nous plaindre de ces pauvres soldats qui auraient été dignes d'avoir d'autres chefs. »

Les détails abondent au sujet de l'ambulance, dans le journal déjà cité de sœur Marie-Dosithée ; il y en a qui méritent d'être conservés :

« Le jour où nous arrivèrent les médecins de l'armée et l'officier comptable (intendant militaire), ils amenèrent avec eux quatre soldats bien portants pour nous aider. Nous demandons si l'un d'eux pourrait aider pour la cuisine. « En voilà un, qui s'appelle Jean, qui ferait bien. » Mais quand la pauvre sœur Marie-Victoire a vu cela : « Mon Dieu ! dit-elle, que ferai-je ? – Allons, ma Sœur, à la guerre comme à la guerre, et voilà Jean installé. Un autre était portier, il s'en tirait très bien. Les deux autres aidaient comme infirmiers.

Maintenant, il n'y a qu'à se mettre au travail, et tous ceux qui ont connu Mère Marie-Madeleine savent qu'elle savait se dévouer. Toute la journée se passait à recevoir des blessés, des malades et des hommes fatigués, et il fallait trouver place pour tous. On avait tant à faire qu'on n'avait pas seulement le temps de se regarder, et voilà qu'on nous amène cent Prussiens à droite et cent Français à gauche ; le milieu était libre pour les servir. Ces hommes n'étaient pas blessés, mais ne pouvaient plus se traîner. Les Prussiens ont leurs armes, cela nous inquiète un peu. Lorsqu'ils sont bien installés, notre Mère me dit : « Venez avec moi, » et, entrant dans la salle, elle s'adresse d'abord aux Prussiens et leur dit en allemand : « Mes amis, nous ferons pour vous tout ce que nous pourrons ; mais, je vous en prie, qu'il n'y ait pas de dispute ni de bruit ici. » Puis elle se retourne du côté de nos soldats et leur redit la même chose, en français. Et tous ces hommes d'une même voix : « Soyez tranquille, ma Sœur, au champ de bataille il le fallait bien ; » mais ici, tous camarades. Et c'est vrai, on n'a pas eu à se plaindre.

« Mais revenons aux blessés. Pendant que je lavais les blessures d'un soldat, il me dit : « Vous avez peur de me faire mal, ma Sœur. – Vraiment oui. – « Ne craignez pas, ce ne sera pas long. » Je le voyais bien, il avait reçu tous les sacrements, et il allait mourir.

« Un autre soldat se mourait aussi. En voyant sœur Louise-Marguerite il disait : « J'aime cette petite Mère, parce qu'elle est comme ma pauvre maman, « petite et grasse. » Alors ses larmes coulaient en pensant que sa mère aurait tant de chagrin de ne pas savoir ce qu'il était devenu. Je dis à sœur Louise : « Revenez voir un peu ce pauvre homme, il est bien mal. » C'était le soir, sœur Louise revint : « Ma pauvre mère ! » s'écria-t-il. « Voulez-vous que je lui écrive ? dit-elle, et, dès que la poste sera libre, je lui enverrai ma lettre. » Ainsi fut fait, et le pauvre soldat mourut tout

consolé, parce que sa mère saurait un jour que son fils est mort en bon chrétien. C'était le troisième, et d'autres ne tardèrent pas à le suivre.

« Un jour, arrivent deux Prussiens, grands, avec un casque, la poitrine couverte de décorations, demandant la Supérieure ; et d'avance, la pauvre Mère devait être impressionnée, car elle savait que son frère était dans l'armée. On lui demandait s'il n'y avait pas ici un officier turco. La Mère me fait appeler, elle était toute pâle. Je me dis : « Du courage, mon Dieu !... » Elle me dit : « Ma Sœur, avez-vous connaissance d'un officier turco qui soit ici ? – Oui, ma Mère, je lui ai servi à déjeuner ce matin. – Où est-il maintenant ? – Je ne sais pas. Il est peut-être là, voyons. »

« J'ouvre la porte du petit parloir ; j'étais très ferme, parce que je savais qu'il était parti depuis longtemps. Voilà qu'on me questionnait toujours, et toujours je disais que je ne savais pas. Enfin, je finis par leur dire que je l'avais entendu parler de l'ambulance de M. V... « Allons-y voir, » dirent-ils. Ils pouvaient y aller, car je savais très bien qu'on ne l'y trouverait pas. » Le malheureux officier fut ainsi sauvé, grâce au sang-froid et à la présence d'esprit de la bonne Sœur.

La brochure déjà citée sur les malheurs de Sedan nous parle aussi de l'ambulance de l'Assomption.

« Là-bas, dans le faubourg de Torcy, à quelques pas des remparts, le drapeau d'ambulance flotte sur une construction imposante que la croix domine... Vous avez reconnu *mon couvent*. À la gloire de former des générations qui gardent leur place d'élite dans la société, il a voulu ajouter la consolation d'essuyer quelques larmes et de travailler pour la patrie : le pensionnat est devenu l'asile des blessés. Entrez-y, et vous verrez un spectacle nouveau. Partout des lits improvisés : au parloir, dans les classes, au réfectoire, ce sont des matelas serrés les uns contre les autres. Il y a des soldats qui agonisent ; il y en a de moins atteints, ceux-là pleurent sur les blessures de la patrie. Un certain nombre n'ont plus que la force des gémissements. Le typhus est au couvent. Qu'importe ? Les anciennes élèves qui peuvent y pénétrer traversent les rangs des pauvres malades, heureuses de soutenir une tête défaillante ou de soulager d'un peu de compassion des douleurs qu'elles sentent inguérissables. Le danger ! qui y pense à cette heure où la gloire est pour ceux qui succombent ?

« Les religieuses allaient de l'un à l'autre, se multipliant auprès des plus atteints. Elles étaient touchantes à voir, ces éducatrices modèles, transformées tout à coup en Sœurs de charité. Avec quelle délicatesse elles savaient, en pansant les plaies du corps, verser un baume sur celles de l'âme ! Comme elles étaient à leur place auprès de ces lits de douleur pour aider à la consommation du sacrifice ! Sœurs de charité ! elles l'étaient bien alors ; car, à côté des héros glorifiés dans l'histoire, il y a les victimes obscures du devoir, et qui dira ce qu'une influence discrète et dévouée peut sur celles-là, à l'heure suprême des dernières luttes ?...

« Cependant, dans le couvent transformé en hôpital, un endroit reste sacré : c'est la chapelle. N'y cherchez plus les jeunes élèves enveloppées dans leurs longs voiles de mousseline blanche. Les religieuses assistent maintenant à la messe avec une escorte imposante. Ce sont des blessés qui se traînent, des convalescents qui remercient, des guéris qui attendent l'heure de reprendre du service.

« Un jour, c'était le 8 septembre 1870. À trente ans de distance, cette heure revit. J'entre à la chapelle, l'orgue se tait, les voix fraîches des enfants ne résonnent plus sous ces voûtes, qui ont une autre sonorité. L'uniforme bleu des pensionnaires a fait place à celui du soldat, les pantalons rouges se pressent les uns contre les autres. Les blessés sont là, debout, assis ou presque couchés ; suivant ce que permettent des blessures encore si récentes ; mais ils ne sont pas des spectateurs indifférents, ils chantent, et leur voix vibrante demande grâce pour la patrie. Ils viennent de lui offrir leur vie et n'ont pu donner qu'un peu de leur sang ; mais le Dieu qui les entend, prêt à récompenser leur dévouement, peut encore sauver la France :

Pitié, mon Dieu ! c'est pour notre patrie
Que nous prions au pied de cet autel.

« Ce cri répété avec transport par ces braves rend au cœur un peu d'espérance.

« Voilà une page d'histoire vraie. Faut-il en ajouter une autre qui en semble le complément ? C'était encore à la chapelle du couvent de l'Assomption, quelques années plus tard. Un évêque que le monde entier s'est disputé à l'heure de son exil avait accepté de prêcher aux enfants de Marie une retraite de cinq jours. Après avoir vu se presser autour de sa chaire un auditoire chaque jour plus nombreux, M^{gr} Mermillod nous adressa en terminant cette apostrophe saisissante qui résonne comme un coup de clairon au lendemain de nos désastres :

« Mesdames,

« Dieu, l'Église, votre nation française, vous demandent de vous immoler. Serez-vous des lâches ?... Emportez comme un des fruits de la retraite la flamme ardente des grands dévouements, des enthousiasmes généreux, vous surtout qui avez été témoin de si douloureuses catastrophes. Je viens de parcourir vos sillons sanglants, de fouler aux pieds cette terre pétrie d'hommes et de sang » et je me demandais, en voyant tant de désastres, si Sedan n'était pas la ville des grandes immolations.

« Dans les âges qui nous ont précédés, nous voyons toujours les femmes mêlées aux grands labeurs, aux grandes destinées des nations. Tout près d'ici, à Reims, votre nation française a été baptisée par saint Remi ; mais deux femmes, une princesse et une bergère, avaient abrité son berceau.

« Vous aussi, dans la mesure de vos forces, devenez une influence chrétienne au foyer et dans la société. Faites abstraction totale de vos mesquines vanités et de vos petits égoïsmes, et prenez votre place dans ces glorieuses phalanges qui ont aimé Dieu, leur patrie, et conquis des âmes à Jésus-Christ. »

CHAPITRE XII

AUTEUIL PENDANT LE SIÈGE DE PARIS (1870).

Nous avons laissé la Mère Marie-Eugénie pour parler de ses filles et des dangers qu'elles traversaient ; mais qui dira les angoisses de la Fondatrice pendant cette rude époque ? Elle ne vivait plus, son cœur était à Paris, à Reims, à Sedan ; elle souffrait pour chacune de ces maisons exposées au feu de l'ennemi, plus encore pour la France, écrasée par le double fléau de la révolution et de la guerre.

« Une dépêche affichée ce matin et signé *Gambetta, ministre de l'Intérieur*, nous a appris ce qui s'est fait hier soir à l'hôtel de ville, écrit-elle le 5 septembre aux Sœurs d'Auteuil. Comment est-ce accepté ? Quelle est votre position ? Où est l'ennemi ?... Terribles questions ! On dit l'Impératrice partie vendredi. On exprime des inquiétudes sur le fort d'Issy qui est en face de vous. On croit que les Prussiens chercheront à s'en emparer pour tirer de là sur Paris. Prenez toutes vos précautions. Que d'anxiétés !.. Au moins les Sœurs de Sedan n'auront pas eu la prise de la ville ; mais elles ont dû voir le combat, recevoir les blessés, et quelle navrante chose que d'assister à une telle capitulation !... »

« J'espère encore la protection de Dieu sur la France. Sous quelle forme ? On ne sait. Prions ! que de tristes nouvelles on va nous apprendre ! Où sont nos amis de l'armée ? mais surtout où en est la France ?... »

Le lendemain, la Mère ajoute : « J'ai eu enfin des nouvelles des Sœurs de Sedan. Mais quelle cruelle journée pour la gloire française ! Que Dieu vous garde, à Paris, maintenant ! »

Aux Sœurs réfugiées dans les divers abris qui leur ont été offerts, la Révérende Mère écrit aussi pour soutenir les courages, resserrer les liens, donner ou refuser les permissions demandées.

Une religieuse de grande valeur, jeune encore et chargée de la maison de l'Immaculée-Conception, se trouvait en ce moment au bord de la mer avec quelques enfants et quelques Sœurs. Mère Françoise-Élisabeth était une âme vaillante, courageuse ; c'est l'heure du danger, elle doit se trouver à son poste et demande à rentrer à Auteuil avant l'investissement de Paris : « Sur toutes choses, répond la Supérieure générale, que personne ne pense à revenir ; je suis trop contente de vous savoir en sûreté. Je crois que vous ne risquez rien où vous êtes, restez-y. Je tâcherai d'aller à Bordeaux, si on y est calme. Du reste, j'ai cette maison à visiter, et les devoirs protègent toujours. Quand j'y serai, je vous le dirai, pour que vous puissiez venir m'y trouver. Hélas ! que se passera-t-il d'ici là ? Que nous sommes malheureux et abaissés ! Le cœur saigne tellement, que l'on envie ceux qui meurent. Nos Sœurs de Sedan ont été épargnées sous les boulets, mais que va-t-il arriver à Paris ? Que Dieu ait pitié de nous, prions et sanctifions-nous ! » (Poitiers, 9 septembre.)

Mais la jeune Supérieure insiste. La maison de l'Immaculée-Conception est changée en ambulance, c'est pour elle un attrait de plus. Il y a du soldat et de la Sœur de charité dans cette

nature⁴³ ; rester au loin quand ses Sœurs sont exposées lui paraît chose odieuse ; elle redoute les réflexions qu'on pourra faire, et supplie la Supérieure générale de lui permettre de partir.

Après avoir répondu à des questions d'affaires, la Révérende Mère ajoute : « Dispensez-moi, ma chère fille, de répondre à la seconde partie de votre lettre, votre retour à Auteuil. Je ne vous ai pas consultée sur vos goûts, je n'ai donné à personne le droit de donner tel ou tel motif aux arrangements que je prendrai, et je répugne extrêmement à entrer dans les *on dit*, dont je ne comprends pas le fond. Votre disposition est bonne, restez-y ; ne choisissez jamais, et puis laissez dire. »

La Sœur est obligée de faire son sacrifice, et notre Mère lui écrit un peu plus tard : « Deux mots seulement, ma chère fille ; j'ai des réponses à donner de tous côtés, et je laisse les bords de l'Océan à leur silence, à leur solitude. Hélas ! la douleur y pénètre plus amèrement peut-être !... Voici le moment critique : les Prussiens sous Paris tout à l'heure ; plus de lettres d'Auteuil, on me l'écrit aujourd'hui. Elles sont ferventes, fermes. Que Dieu les garde. Puis voilà les révolutionnaires qui s'agitent, on les redoute à Paris, on en souffre à Lyon. Je prévois un mauvais moment pour les grandes villes. Ah ! prions, prions beaucoup !... Et vous, mon enfant, vivez avec le bon Dieu, cherchez-le dans votre cœur où il demeure, et là, par l'adoration, la soumission et l'amour, faites-vous une avec lui. »

En ce moment, en effet, il y avait des troubles à Lyon, et l'annonce de l'arrivée des Prussiens préoccupait tous les esprits. Quelques parents avaient réclamé leurs filles religieuses, afin de les soustraire au danger. Mère Thérèse-Emmanuel était encore à Sainte-Foy ; c'est à elle que s'adressent les familles, elle-même est alarmée de tant de bruits divers et se demande si le moment n'est pas venu de quitter Lyon et d'aller chercher en Suisse un abri plus sûr.

La Supérieure générale lui répond (11 septembre) :

« En lisant avec soin tous les récits que vous me transmettez, ma chère fille, je ne puis m'ôter de l'esprit que l'on vous effraye un peu trop et qu'il n'y a pas encore à prendre de si violentes mesures. D'abord, l'idée que les Prussiens vont arriver à Lyon est peu admissible ; ils ont assez à faire de prendre Paris. Qu'ils tournent autour pour se ravitailler sur Rouen, Orléans, etc., je le comprends ; mais des points qu'ils occupent, il y a jusqu'à Lyon tant de distance, qu'une armée n'y mettrait pas peu de temps. Je suis honteuse pour mon pays de cette panique de toutes les villes, faisant pendant à la présomption des généraux. Les villes voient les Prussiens partout, les généraux n'ont jamais pu les croire près de leurs armées.

« Quant à la révolution, je trouve le remède d'une dispersion pitoyable. Si le désordre vient à grandir, rien ne sera plus exposé que les châteaux. Qu'il faille dans le moment présent accepter partout une certaine dose de danger est chose évidente. Mais bouleverser l'état religieux pour aller chercher ailleurs d'autres dangers me paraît peu sage, et je ne crois pas que ce soit le moyen de s'assurer la protection d'en haut... Cependant, comme l'état peut devenir plus mauvais, avant même que vous puissiez me prévenir, je crois fort à propos d'écrire à M^{gr} Mermillod ou au curé de Fribourg, que vous indiquez, pour s'assurer une demeure au besoin. »

La Supérieure générale voyait juste ; Lyon n'eut pas à souffrir de la guerre. Il y eut quelques troubles à l'intérieur, des communautés s'alarmèrent et quittèrent le pays ; mais nos Sœurs purent rester à Sainte-Foy. On crut cependant plus prudent de faire partir le noviciat. Mère Thérèse-Emmanuel le conduisit à Genève auprès de M^{gr} Mermillod, qui installa la nouvelle colonie à Sacconex-sur-Arve, dans une petite maison fort modeste, où les novices passèrent l'hiver dans une

⁴³. Sr Françoise-Élisabeth mourut, en 11874, d'un cancer à l'estomac. « J'aurais voulu, disait-elle, consacrer ma vie au service des pauvres, je ne l'ai pas pu ; j'ai au moins la consolation de mourir de la mort des pauvres, je meurs de faim. »

grande pauvreté et une grande ferveur. Séparées de tout par les hautes montagnes et les neiges glacées, elles étaient contentes de souffrir pour la patrie les privations de l'exil. Mère Thérèse-Emmanuel tenait haut les cœurs : « Tandis que vos frères versent leur sang sur les champs de bataille, leur disait-elle, oseriez-vous vous plaindre de quelque chose et ne vous estimerez-vous pas heureuses de souffrir aussi ?... Ne soyez pas de ces âmes qui savent tout donner au temps de la prière et qui se retirent au moment de l'action. Soyez braves dans la prière ; mais ne soyez pas de petites poltronnes, lâches et faibles quand il faut agir... On attend beaucoup de ce noviciat exilé qui se forme ainsi dans le sacrifice, faites en sorte que ces espérances ne soient pas vaines. Notre pauvre petit Sacconex doit être un foyer de ferveur. »

Tranquille sur le sort de son noviciat qu'elle abandonnait en toute confiance aux soins de Mère Thérèse-Emmanuel, la Supérieure générale reportait sa sollicitude sur les Sœurs d'Auteuil : « C'est aujourd'hui le jour de la Croix, leur écrit-elle le 14 septembre, celui peut-être de l'investissement de Paris. Vos nouvelles sont celles que je désire le plus, je redoute tant d'apprendre que l'on se bat de votre côté !... Mettez en haut de la tour la statue de la sainte Vierge, elle vous protégera... Mon Dieu, qu'on a le cœur triste ! Et les États du Pape envahis ! Et les maux inouïs de Sedan, Strasbourg, Metz, Toul ! Les pauvres prisonniers ! le déchaînement de certains hommes contre la religion ! Et tout ce qui peut vous arriver !... »

« Enfin, nous prions de tout cœur, et je demande à nos Sœurs du ciel de vous protéger. Comme tout ce qui nous importe est d'avoir de vos nouvelles et de vous donner des nôtres, écrivez-nous des lettres qui puissent être ouvertes par tout le monde, car on aura peut-être de grandes défiances à les faire partir, comme à les faire arriver. Oh ! que je prie pour vous ! Dites à nos Sœurs combien je les aime toutes. Pour vous, chère fille, j'espère que vous le savez⁴⁴. »

Ce sont ces lettres d'Auteuil, demandées avec tant d'instance, que nous allons maintenant parcourir. Nous les avons toutes retrouvées pieusement conservées par notre Mère, et, jointes au journal du siège⁴⁵, elles nous permettront de suivre jour par jour la vie de nos Sœurs, de partager leurs consolations et leurs angoisses.

Ce journal, commencé le 8 septembre, s'ouvre par le récit de la retraite des Sœurs, prêchée par le Père Picard. Lorsqu'on se place dans la situation où se trouvaient alors la France, Paris et le couvent d'Auteuil, le titre seul des sujets traités pendant cette retraite vous impressionne, et ce n'est pas sans émotion qu'on lit le résumé des Instructions sur l'oraison, le silence, la mortification, le travail, l'obéissance, la fidélité à la Règle, etc. Le sermon de clôture est sur l'amour de Jésus-Christ. « Les jours de solitude que vous venez de passer, dit le Père, jours si solennels à raison des circonstances extérieures au milieu desquelles vous vous trouvez, en face d'une guerre qui bouleverse la France, des dangers qui entourent le Souverain Pontife, votre vie menacée, votre Congrégation dispersée ; voilà bien le moment de vous détacher de toutes choses, pour vous attacher uniquement à Jésus-Christ. »

C'était le 15 septembre que finissait la retraite ; le lendemain arrive le premier blessé. Les portes de la capitale sont fermées, c'est le jour de l'investissement. Mère Marie-Séraphine écrit à la Supérieure générale :

« Auteuil, 16 septembre 1870.

« Dieu protège la France ! C'est le cri de la ville, et nous avons besoin de sa réalisation, car l'ennemi est à nos portes, et à toute heure nous nous attendons à entendre gronder le canon. Paris résistera noblement, j'en ai la confiance ; le peuple veut la guerre, les troupes sont nombreuses, la

⁴⁴. Cette lettre était adressée à Mère Marie-Séraphine.

⁴⁵. C'est le journal du couvent, rédigé par une Sœur d'Auteuil, pendant le siège.

capitale est un vaste camp. On prie beaucoup. Les Sœurs vont bien et sont gaies. Pour moi, chère Mère, je ne puis vous dire combien je suis heureuse d'être ici. La poudre va me faire bondir ; il faudra que j'oublie que je suis Française pour me rappeler que je suis une pauvre petite femme et une religieuse. Je soignerai avec un saint respect ces membres blessés de Jésus-Christ. Nous n'en avons pas encore ; mais, hélas ! nous n'en aurons que trop ! Le docteur Malhéné, d'Auteuil, est venu hier ; il veut bien se charger de notre ambulance, il est très bon et très chrétien.

« Je viens d'être interrompue par l'arrivée d'un petit soldat lorrain, engagé volontaire, prisonnier à Sedan et qui s'est échappé. Il a reçu un coup de pied de cheval et a de la peine à marcher. Dans quelques jours il sera remis, et il désire vivement reprendre les armes. Mère Marie-Thérèse l'a fait mettre au lit, ce qui ne le contente guère. Il a une bonne figure d'enfant, on lui donnerait dix-sept ans. C'est notre premier blessé.

« Ne vous inquiétez pas de nous, chère Mère ; notre confiance à toutes est si grande, qu'il me semble que rien ne nous arrivera, et si le bon Dieu voulait quelques victimes parmi vos filles, ne seriez-vous pas bien heureuse ? Ce n'est pas seulement une question de nation, c'est le dépôt de la foi qu'il faut conserver à notre cher pays. »

Les Sœurs sont aussi braves que leur Mère : « Voilà notre retraite achevée avant le bonjour des Prussiens, écrit l'une d'elles. Nous sommes bien tranquilles jusqu'ici dans notre enceinte d'Auteuil. Le bruit se fait tout autour de nous. On dit à Paris quatre-vingt mille hommes de troupes ; vous comprenez qu'ils ont besoin de tout le train militaire pour s'encourager : tambours, clairons, coups de fusil retentissent, et le jour et la nuit, pour préparer à mieux. Nous n'avons pas peur ; il est vrai que le danger n'est pas encore là ; mais pourvu que le bon Dieu nous accorde une bonne mort, courageuse et sainte, ce serait une heureuse chance.

« Nos ambulances prennent un aspect grandiose : un immense drapeau flotte en haut de la tour, sur le paratonnerre ; un autre pareil au-dessus de l'Immaculée-Conception. Le Père Picard doit les bénir aujourd'hui. Celui du monastère aura saint Michel pour patron ; celui du petit couvent, saint Denis. D'autres drapeaux plus petits flottent aux portes des ambulances, ils sont consacrés aux grands saints de la France : saint Louis, sainte Geneviève, saint Martin de Tours et saint Vincent de Paul. La Vierge de bronze est placée sur la tour ; vous voyez que nous sommes bien protégés.

« Le Père Picard nous a procuré deux infirmiers, dont l'un est prêtre, l'autre séminariste, ancien zouave pontifical. Le prêtre, M. Aymeric, aura du bonheur avec les soldats ; il est dévoué, entraîné, tout à son affaire. Nous avons un pauvre soldat en ce moment, *une unité entière*, mais pas plus. Aussi est-il bien choyé, je vous assure. » (17 septembre 1870.)

Le Père Picard, lui aussi, est ravi d'être à la bataille ; il est plein d'espérance et constate les heureux résultats de la souffrance pour les Parisiens.

« Les humiliations transformeront la France ; en attendant, elles transforment Paris. Louis Veillot doit être content, Paris est plein de fermiers et d'hommes robustes. La défense s'organise d'une manière sérieuse. On veut une résistance énergique, tout le monde est unanime sur ce point. Les Sœurs vont bien à Auteuil, elles sont sorties de retraite et attendent pacifiquement ce qui peut survenir. Prions beaucoup. La vie de la terre n'est que la voie du ciel ; réjouissons-nous et rendons en toutes choses des actions de grâces. »

Une autre lettre plus longue, écrite en caractères très fins, nous arrive par la voie des ballons :

« 26 septembre.

« Il faut se faire microscopique lorsqu'on tient à voyager en ballon et que les autres moyens de transport sont interdits. L'exiguïté des caractères et du format n'empêche pas la largeur et la profondeur des sentiments. Vous priez et vous souffrez pour nous ; nous prions aussi, mais nous

souffrons peut-être moins que vous ne pensez. Jusqu'ici on tient les ennemis en respect : la reprise des positions de Villejuif et certains coups de canon bien lancés arrêtent leur marche et les empêchent d'arriver, aussi vite qu'ils le désiraient, à un assaut ou à un bombardement. Notre petite armée s'aguerrit, la population s'excite. L'aspect de Paris est tout changé ; plus de jardins, plus de champs, plus de fleurs, un vaste camp dans lequel s'agitent et s'exercent gardes nationaux, mobiles et soldats.

« L'avantage remporté vendredi a relevé tous les courages ; le dédain de Bismarck a soulevé l'indignation. Les rouges se taisent, les Bretons vont à la bataille en chantant des cantiques ; l'exposition du saint Sacrement est permise dans toutes les églises, deux fois par semaine. Sainte Geneviève, saint Denis et surtout la très sainte Vierge sont invoqués ; la prière et les sacrements sont accueillis par un grand nombre d'hommes qui oubliaient Dieu et qui sont revenus par le châtement. Le prêtre est respecté dans Paris, tout va mieux au point de vue chrétien ; espérons. Devrions-nous périr, au moins que la France se relève.

« Plus rien du reste du monde, rien de vous⁴⁶, rien de Nîmes, rien de Metz, rien de Rome ; la réclusion la plus complète. Si ce petit mot trompe la vigilance de nos geôliers, il vous montrera qu'il faut se faire petit pour sortir, comme pour entrer. »

Quelques jours après : « Les Sœurs vont bien. La paix règne au couvent comme si elle régnait partout. On prie, on suit la Règle et l'on attend avec confiance les événements... La révolution n'ose pas trop demander, elle plie devant le patriotisme de la population. Espérons et mettons notre confiance en Notre-Seigneur et en sa sainte Mère. »

Ces lettres énergiques et consolantes à la fois nous donnent la physionomie de Paris au commencement du siège. La foi se réveille, l'espoir renaît, la ville a pris un aspect tout nouveau ; ce n'est plus l'heure du plaisir, il faudra souffrir, mais on est prêt.

Le monastère d'Auteuil, lui aussi, a pris une physionomie nouvelle : « C'est l'arche de Noé où tous les menacés cherchent un refuge, nous dit le journal de sœur Marie du Sacré-Cœur. Cette variété s'étale aux processions quotidiennes, faites pour le salut de la France et le succès de nos armées, ou pour obtenir patience et humilité dans nos revers. Outre nos vingt orphelines⁴⁷, nous avons depuis le 19 septembre l'école professionnelle de M^{lle} de Saint-André, chassée de Vaugirard par les obus qui tombaient dans sa cour ; nous avons été heureuses de lui offrir l'hospitalité dans nos murs.

« Puis nos blessés, dont le nombre augmente tous les jours ; l'aumônier, l'abbé Aymeric ; l'abbé Bergerac, séminariste ; le Frère Jules, qui tous chantent très bien et donnent une grande solennité à nos processions. La famille de Laurent, le jardinier, est logée dans la petite maison au milieu du jardin. Celle d'un berger, recueillie aussi, loge avec ses moutons dans la remise. Ainsi toutes les classes de la société sont à peu près représentées. »

La Supérieure générale avait eu la précaution, avant de quitter Paris, de faire acheter douze moutons qui devaient être une ressource pour les Sœurs, si les vivres venaient à manquer. Ces paisibles bêtes paissaient tranquillement dans la prairie et ajoutaient un trait nouveau au pittoresque de l'aspect d'Auteuil. On donne de leurs nouvelles dans les dépêches et dans le journal du siège : « Nos moutons mangent, bêlent et s'engraissent, écrit-on le 8 octobre. Nous les avons tous encore, car nous ne manquons pas de vivres, grâce à nos blessés et aux discours patriotiques de sœur Marie-Baudile⁴⁸. Elle a déclaré à l'Intendance qu'elle préférerait mettre une corde au cou des blessés et les jeter à la Seine, plutôt que de les laisser exposés à mourir de faim. » – Mais vous n'en avez pas tant,

⁴⁶. Les lettres de Notre Mère ne parvenaient pas à Auteuil.

⁴⁷. Un orphelinat était établi à l'Immaculée Conception depuis quelques années.

⁴⁸. La Sœur tourière.

lui a-t-on répondu. – Je ne puis pas vous dire exactement le nombre. Nous sommes si près des fortifications que les malades de passage abondent, et, pendant que je vous parle, une cinquantaine ont pu entrer. » Sur ce, elle a obtenu un bon de soixante kilos, avec prière de ne plus rien demander de quelque temps. »

En effet, des engagements avaient lieu tout autour de Paris, et de nouveaux blessés nous arrivaient chaque jour. Mère Marie-Séraphine continuait à écrire très régulièrement à la Supérieure générale ; mais elle était triste de ne pas recevoir de réponse. « Ces lettres vous parviendront-elles, chère Mère ? je l'ignore. Le canon gronde, la fusillade se fait entendre, un ennemi formidable entoure Paris... Nos chers blessés vont mieux, et leur nombre augmente. Ce sont de bons enfants, contents d'être ici et qui ne veulent pas nous quitter *sans avoir réglé toutes leurs affaires*. Ceux qui peuvent se lever assistent pieusement à notre procession, où ils chantent de tout leur cœur :

Notre-Dame de la Victoire,
De l'enfer triomphe en ce jour...

« Le soleil brille, le clairon sonne, et ces beaux rayons, ces éclatantes fanfares préparent des combats sanglants. Triste terre !... Tout porte à la réflexion, mais non à l'abattement. Dieu ne nous laissera pas périr. Je ne puis entrer dans aucun détail ; les santés sont bonnes et les cœurs forts. Nous pensons à vous bien tendrement. » (22 septembre.)

Un mois après, le 29 octobre, la Supérieure écrit encore : « Ma chère Mère, je viens vous répéter mon éternelle formule : nous allons bien, nous ne manquons de rien, nous sommes toujours tranquilles. Je pense que cela vous suffit, en ce temps où le silence est un double devoir. Je vous écris souvent, recevez-vous quelques-uns de mes petits billets ? Nous les confions au bon Dieu et aux ballons, mais nous ne connaissons pas leur destinée. Nous voilà, je crois, au quarante et unième jour de siège. Ce temps a été court et long. Le plus pénible est l'absence de nouvelles, la séparation, les préoccupations pour vous, chère Mère, et pour toutes les Sœurs ; notre position, à nous, est le moindre de nos soucis. Jusqu'ici, nous avons été plus calmes et plus tranquilles que vous toutes. Nous avons une telle confiance en Dieu et en la protection de la sainte Vierge, qu'il ne nous vient pas à l'idée d'avoir peur. Le bombardement est très incertain. S'il a lieu, nous prendrons toutes les précautions voulues ; Dieu fera le reste.

« La petite communauté va son train comme avant la guerre. Nous avons encore tous nos moutons, nous les gardons pour le moment de la vraie disette. Sœur Marie-Baudie est toujours *notre ministre de l'extérieur*, à notre grande satisfaction. Le bon Dieu répand ses miséricordes sur nos soldats. La foi brille là, en ce moment. Un religieux nous disait ce matin que lui avec un de ses confrères en avaient confessé quarante mille depuis le siège. »

La Supérieure générale ne cessait d'écrire à Auteuil, mais ses lettres n'arrivaient pas ; beaucoup se sont perdues, quelques-unes ont été retrouvées après la levée du siège. Nous les transcrivons pour montrer dans quels détails pratiques la chère Mère savait entrer et tout ce que souffrait son cœur.

« Nîmes, 25 septembre.

« Si cette lettre vous arrive mieux que les deux autres écrites par moi à Auteuil depuis le 20, je vous répète de couvrir de terre les parties plates de vos toits, les cloîtres, la terrasse du château, la tour. Dans le préau, on peut prendre la terre des plates-bandes, ou toute autre, à votre gré. Les récits de Sedan en montrent l'utilité ; et, contre le pétrole, c'est le seul moyen d'éteindre.

« Merci de vos détails sur les mobiles, sur vos blessés, sur votre aumônier. Mère Françoise-Élisabeth, qui est ici, donnerait, dit-elle, dix ans de sa vie pour être avec vous. Puisse cette lettre vous parvenir ; je voudrais y mettre toutes mes sollicitudes et toutes mes tendresses pour vous. Je vous bénis toutes du fond du cœur. »

« 12 octobre.

« On dit que le bombardement est pour le 17, jour de fête de la Prusse. Que Dieu vous garde comme il a gardé Sedan, Saint-Dizier, Lyon et Reims ! Mon grand souci est de vous faire dire de ne permettre à aucun uniforme de se montrer chez vous en vue des lunettes d'approche des Prussiens. Ici, tout est tranquille ; mais on est bien gêné de tous les côtés, et tous nos créanciers demandent de l'argent. Que ferons-nous cet hiver ? Enfin à chaque jour sa peine ! Vous êtes la mienne maintenant. Je crains les bombes, la famine, le feu. Vous savez que toutes vos précautions doivent être prises d'avance ; une fois que l'on bombarde, il faut se tenir tranquille. Avez-vous un endroit prêt pour la vache, quelques poules, un peu de fourrage, afin que ces bêtes qui vous nourrissent ne périssent pas ? La vieille cuisine ne sera sûre, même pour les bêtes, qu'avec des sacs de terre aux fenêtres et au-dessus. Les frères de nos Sœurs à l'armée ont jusqu'ici été préservés, les Magne, les Montenon, etc. »

Suivent les nouvelles des familles de Mère Marie-Thérèse et de Mère Marie-Séraphine, qui sont du Midi ; les nouvelles plus détaillées encore de chacune de nos maisons et le bulletin de santé des Sœurs malades. C'est une vraie mère qui écrit, elle n'oublie personne et embrasse dans sa sollicitude non seulement toutes ses filles, mais encore leurs familles et leurs amis.

Le 4 décembre, dans une lettre écrite de Nice, la Révérende Mère recommence patiemment le récit de toutes les nouvelles : « J'ai déjà épuisé tous les moyens de communication avec Auteuil, des lettres confiées à toutes les autorités par M^{me} de D., enfin plusieurs dépêches ; je crois que rien n'est arrivé. J'espère envoyer cette lettre par une occasion sûre. J'y résume donc toutes nos nouvelles. Tout le monde va bien dans la Congrégation, excepté Mère Marie-Caroline, pour qui je suis ici depuis deux jours. Elle a été reprise de la fièvre au commencement de novembre. Le médecin désespère de la guérir ; je ne partage pas son avis, toutefois c'est grave. Je cherche à relever l'estomac, à couper la fièvre. Nice est fort tranquille ; Nîmes, Bordeaux le sont aussi.

« Chez les Pères, tout va bien ; le collège a près de deux cents élèves. Les Pères qui étaient à Metz ont suivi les prisonniers à Mayence, où l'archevêque, M^{sr} Ketteler, les a très bien reçus. Ils obtiennent beaucoup de conversions. Les frères de sœur Marie-Henriette et sœur Marie de l'Enfant-Jésus sont sains et saufs, mais prisonniers. Nous avons reçu à peu près toutes vos lettres, dix ou douze pour moi, tant du Père Picard que de vous.

« Toutes nos maisons de l'Est ont été protégées, même Sedan, malgré le bombardement. Les obus n'ont renversé que des cheminés, des portes, des fenêtres ; elles ont eu là beaucoup de blessés, beaucoup de fatigue, mais elles ont fait beaucoup de bien.

« Pour moi, après avoir passé une dizaine de jours à Poitiers, je suis allée à Bordeaux pour huit jours aussi, puis à Nîmes, où je me suis établie et où j'ai fait venir le plus de Sœurs possible, parce que le Père d'Alzon, qui est pour nous d'une bonté toute paternelle, a bien voulu nous faire une série d'instructions sur l'esprit religieux de l'Assomption. Sœur Françoise-Élisabeth prend des notes ; on écrit tout, vous en profiterez. Lyon n'a pu rouvrir son pensionnat, la ville n'offre pas de sécurité et les Sœurs y sont sans ressources. Vous savez que Mère Thérèse-Emmanuel est en Suisse avec son noviciat ; elle s'y porte bien et y est tranquille. Voilà le résumé de nos nouvelles.

« Adieu, je voudrais pouvoir vous envoyer à toutes mon cœur avec cette lettre. Que j'ai tremblé pour vous, mes chères filles ! »

Nous l'avons dit, ces lettres, qui auraient tant consolé nos Sœurs, ne leur parvenaient pas. Les fêtes de l'Église apportaient seules quelque consolation à leur solitude et à leurs angoisses. Ces fêtes, le journal d'Auteuil les raconte avec amour ; c'est comme un rayon de soleil venu du ciel pour réchauffer les âmes. Le jour de la Toussaint, la chapelle neuve de l'Immaculée-Conception est inaugurée par une belle grand'messe, chantée par les soldats, qui la chanteront désormais tous les dimanches ; ce sera leur joie et l'objet de leurs regrets au moment du départ. Ils demandent aussi à venir chanter vêpres au monastère. « Il faut bien, disent-ils, faire quelque chose pour témoigner notre reconnaissance aux bonnes Sœurs. » Le lendemain, jour des Morts, c'est à la chapelle du monastère qu'ils viennent chanter la grand'messe, et le Père Picard leur prêche sur la fête du jour : Nécessité de prier pour les camarades tombés dans cette malheureuse guerre, pour leurs pères, mères, frères et sœurs, qu'ils ne retrouveront peut-être plus au retour dans le pays. Beauté du culte catholique, qui embrasse dans sa prière les absents et les morts, la famille et la patrie.

Les détails abondent sur les braves soldats ; nous avons le récit de leurs blessures, de leur conversion, – car tous se convertissent, – et souvent leur portrait tracé d'une main toute maternelle. C'est un vrai journal de famille.

« Cinq blessés convalescents nous sont envoyés du ministère des Affaires étrangères. Tous bons enfants, gais et entrains, surtout mon bon petit secrétaire du 42^e de ligne, Savoyard. Caractère aimable, dévoué et très égal, d'une naïveté ravissante et d'une innocence d'enfant. Son mérite est si bien reconnu que, loin d'être jaloux de la préférence qui lui est accordée, tous les malades la regardent comme une justice... »

Un autre jour : « Trois malades nous sont arrivés de la section des ouvriers militaires. Un d'entre eux, âgé de cinquante et un ans, ancien soldat de Crimée, n'avait pas fait ses Pâques depuis vingt-trois ans. Les soins qu'il reçut ici lui ouvrirent le cœur et le persuadèrent de se réconcilier avec Dieu, non toutefois sans avoir usé toutes ses répliques et objections plus ou moins concluantes. Il disait : « J'ai su deux fois dans ma vie ce qu'était une mère, à l'hôpital en Crimée, et ici, au couvent de l'Assomption. » Sa bonté vis-à-vis des jeunes soldats inexpérimentés et sa complaisance à les raccommoier entre eux l'avaient fait surnommer *bon papa*, nom qu'il portait avec orgueil. »

Au commencement de novembre, l'aumônier de l'ambulance, M. l'abbé Aymeric, profita du froid et de l'humidité, qui ne permettaient plus les promenades au jardin, pour inaugurer un cours d'histoire de France. Les soldats accueillirent la proposition avec bonheur, et tous réclamaient des atlas afin de pouvoir mieux comprendre les événements et suivre toutes les campagnes. Le cours d'histoire eut tant de succès, que l'on songea bientôt à en établir d'autres. Le général Ambert en parle dans son histoire du siège de Paris :

« AMBULANCE DU COUVENT DE L'ASSOMPTION, À AUTEUIL.

« Le couvent est à la disposition des soldats qui sont servis par les Sœurs de l'Assomption. Cent lits sont constamment occupés. Le docteur Malhéné, médecin d'Auteuil, est chargé du service médical, et l'aumônier fait, pour les convalescents, des conférences sur l'histoire, la géographie, les sciences et la religion, qui sont suivies avec l'intérêt le plus vif.

« Le couvent était, avant la guerre, une excellente maison d'éducation ; aussi l'une des Sœurs disait-elle à un visiteur : « Après avoir pensé à l'âme d'abord, au corps ensuite, il faut songer à l'intelligence. Les braves soldats qui combattent pour la France doivent connaître cette chère patrie.⁴⁹ »

⁴⁹. *Récits militaires*, par le général Ambert : *Le siège de Paris*, p. 103.

Parmi les lettres écrites de l'ambulance pendant le siège, nous en avons retrouvé d'assez curieuses ; ce sont celles de Frère Jules, qu'il faut faire connaître à nos Sœurs. Jules était un enfant d'Auteuil ; s'il n'était pas né à la Thuilerie, il y habitait bien avant nous. Son père, concierge et jardinier, était là avec sa famille lorsque la propriété fut achetée par les religieuses de l'Assomption. Jules était le protégé de Mère Marie-Gonzague, et, comme il était fort intelligent, elle obtint du Père d'Alzon qu'il fit ses études à Nîmes, au collège de l'Assomption. L'enfant voulait être prêtre, il pensa même un moment à entrer au noviciat des Pères ; c'est pour cela qu'on l'appelait *Frère Jules*.

Lorsqu'éclata la guerre de la Prusse, il était à Auteuil chez ses parents. Le blocus l'ayant empêché de partir, il se consacra à l'ambulance.

Vers le milieu du mois de novembre, alors que Mère Marie-Séraphine et le Père Picard commençaient à se décourager de ne pas recevoir de réponses, Jules se chargea de la correspondance. Ses lettres étaient reçues avec joie. Bien qu'envoyées par ballon, elles sont longues, pittoresques, et donnent des détails de toutes sortes. On se croit sur les lieux ; c'est le journal d'un enfant de Paris pendant le siège.

« Mardi, 15 novembre.

« Il est neuf heures du soir. Je suis dans ma chambre, à Auteuil ; le canon gronde dur, les vitres sont ébranlées ; les forts de Montrouge, de Vanves, d'Issy, les bastions du Point-du-Jour, se font entendre à qui mieux mieux. C'est beau, la nuit, le canon. *Boum*, en voilà un bon coup qui retentit. Il faut vous dire que c'est du côté d'Auteuil et d'Issy que les Prussiens concentrent leur attaque. En face de ces deux endroits sont établies de formidables batteries ennemies. Un matin nous nous attendons à être réveillés au bruit de cent cinquante pièces prussiennes, crachant bombes et boulets sur nos forts de Vanves et d'Issy ; voilà le plan des assiégeants, dit-on.

« ... On s'attend dans une huitaine de jours à une grande action. Un décret vient de mobiliser cent mille gardes nationaux. Nos mobiles de Paris sont loin d'être édifiants et disciplinés ; mais ceux de province offrent de consolants exemples. Ainsi, le dimanche, le Parisien incrédule s'arrête ébahi devant les marches de la Madeleine couvertes de mobiles bretons, qui montent à l'église entendre la messe ; en d'autres églises, comme à Saint-Philippe du Roule, une ou plusieurs messes sont dites particulièrement pour les soldats bretons ; l'église est comble d'uniformes, et les voûtes retentissent des cantiques du pays.

« Maintenant un petit aperçu de la situation physique. Je commence par la nourriture. Voici le prix des denrées : une oie, 25 fr. ; – un poulet, 15 fr. ; – une paire de pigeons, 12 fr. ; – une dinde, 55 fr. ; – un lapin, 18 fr. ; – une carpe 20 fr. ; – un hareng, 9 fr. 50 ; – un œuf, 1 fr. ; – un chou, 1 fr. 50 ; – une botte de carottes, 2fr. 25 ; une livre de haricots, 5 fr. ; – une livre de beurre, 45 fr. – Il existe depuis deux jours dans le haut de la rue Rochechouart, chez un marchand de comestibles, un étalage des viandes les plus insolites avec les prix marqués ; il y a des chiens, des chats, des rats. Une moitié de chat se vend 4 francs ; un rat, 2 francs.

« Pendant que je vous écris, de temps à autre un coup de canon part ; je lève les yeux, je vois des flocons de fumée blanche, ce sont les bastions du Point-du-Jour ou d'Auteuil qui ont aperçu un casque prussien. »

« 17 novembre 1870.

Visite aux ambulances :

« Hier Mère Marie-Séraphine m'a envoyé porter une lettre à la rue Violet, ce qui m'a procuré le plaisir de parler quelque temps avec M^{me} Fage⁵⁰ Cette dame m'a appris qu'elle avait en ce moment trente-deux malades. Depuis près de quinze jours, elle et ses Sœurs n'ont pas mangé un morceau de viande, elles ne se nourrissent que d'aliments apprêtés à l'eau et au sel ; la graisse leur manque, et bien d'autres choses. On a donc le cœur serré en quittant l'ambulance de la rue Violet ; alors, si vous êtes déjà peiné et assombri, attendez au jour suivant pour aller visiter les dames du Père Vincent de Paul à Charenton. Ces pauvres personnes mouraient déjà de faim avant la guerre, que doit-ce être maintenant qu'elles ont une vingtaine de soldats ?

« Là où vous avez le cœur gonflé du bonheur et du bien-être des soldats, c'est à l'ambulance de M^{me} F... ou de M^{me} C... D'abord là il y a des écus et une bourse toujours ouverte pour tous les besoins. Et puis toute la famille s'en mêle ; le soldat est soigné comme un vrai poupon. Monsieur, madame, le grand-père, la grand-mère, le garçon, la demoiselle luttent à l'envi à qui cajolera le plus ce cher malade. Il a des pantoufles neuves, une robe de chambre neuve, du linge blanc comme la neige, une belle petite chambre chauffée avec le plus grand soin, du tabac, des jeux, des livres. Vous rencontrez la maîtresse de la maison, elle a l'air soucieux, l'esprit préoccupé ; vous vous enquérez avec empressement du motif. « Oh ! ne m'en parlez pas, Maurice n'a pas dormi comme d'habitude, il a les yeux cernés, le poulx agité ; je vais envoyer chercher M. Nélaton. » Et Maurice, qu'à cette sollicitude vous croiriez être son mari ou son fils, c'est son soldat blessé. Et cependant vous faites cette réflexion : Cette dame a raison, elle comprend son devoir, car rien n'inspire plus de pitié qu'un soldat blessé sur un champ de bataille, et personne n'en est plus digne. »

Frère Jules donne des nouvelles des Sœurs d'Auteuil occupées à descendre des dortoirs à la cave tout ce qui risque de prendre feu. Il raconte la visite de l'archevêque à l'ambulance de l'Immaculée-Conception. Il est très édifié de la patience des soldats blessés qui ne se plaignent jamais et plus encore du courage du simple peuple de Paris : « Jusqu'à présent, dit-il, la partie de la population parisienne qui s'est le mieux montrée, c'est le peuple. Le pauvre ouvrier qui a dépassé la limite d'âge pour être garde national est sans ressource ; il a femme et enfants, pas de travail, les vivres sont chers, et cependant, en général il se soumet patiemment à souffrir, lui et sa famille : « Comment pourrais-je me plaindre, disait un pauvre homme, quand je pense à nos soldats couchant en plein air et si maigrement nourris ? » – « Vous paraissez malade, disait un employé de la mairie de Passy à une jeune fille qui implorait des secours pour ses parents. – Non, monsieur, je ne suis pas malade, mais je souffre de la faim. »

Tous ces détails nous transportaient au milieu de la ville assiégée, on les lisait avec un intérêt poignant.

La Supérieure générale essayait en vain de répondre et de dire la part qu'elle prenait aux angoisses de tous. Mais si ses lettres à Auteuil n'arrivaient pas, en revanche, celles qu'elle adressait à Mayence purent parvenir aux Pères de l'Assomption, prisonniers avec nos soldats, après la capitulation de Metz.

La première lettre leur apporta une joie inespérée, et le Père Vincent de Paul se hâta de répondre :

⁵⁰. M^{lle} Fage est la fondatrice des Petites Sœurs gardes-malades de l'Assomption. L'œuvre, aujourd'hui si prospère, commençait à peine, sous la direction du Révérend Père Pernet.

« Mayence, 21 novembre 1870.

« Ma très Révérende Mère,

« Je viens de recevoir votre lettre du 15 novembre, si remplie, dans ses quatre pages, de choses si intéressantes, la première venue de France depuis le 14 août. Nous l'avons lue bien des fois, cette lettre qui a été se promener à Stuttgart. Tout va donc bien, aussi bien que possible partout : Paris, Lyon, Bordeaux, Nîmes, Saint-Dizier, Sedan, etc. Nous sommes bien heureux de cette protection universelle qui vous couvre. Le bon Dieu garde l'Assomption pour son ouvrage...

« Qui peut croire qu'on soit aussi tranquille, ma Mère, et que les anges, protecteurs de l'Assomption, vous aient conduite auprès du Père d'Alzon, afin de resserrer le faisceau grandissant des deux œuvres ? Ici, on publie qu'on s'égorge tous les deux jours à Nîmes. Il paraît qu'on se raccommode les jours pairs.

« Nos prisonniers étaient douze mille, ils sont devenus vingt-quatre mille. Le Père d'Alzon vous aura dit notre ministère auprès d'eux. Il continue à être aussi consolant ; nous prêchons tous les jours et confessons chaque jour un nombre considérable de soldats... Je suis étonné des marques de sympathie dont notre France est encore l'objet à Mayence, malgré le succès du parti allemand. Une bonne femme avec son accent germanique disait ce matin au Père Pernet : « Quoique je ne parle pas bien, je suis Française ; on dit que toute l'armée de la Loire est prisonnière, j'ai le cœur navré, est-ce vrai ? »

« Hier, comme nous assistions à l'ouverture du pont de bateaux du Rhin, un jeune Hessois nous donna des explications en s'efforçant de parler français avec une prononciation suffisante ; je lui fis compliment sur son langage : « Oh ! me dit-il, nous sommes encore dans la frontière naturelle de la France. » – Un marchand de journaux, en me faisant aujourd'hui le compte difficile d'un change de monnaie sur une pièce prussienne, me dit : « Dans quelques années, nous aurons les francs et les centimes, ce sera plus commode. » J'ai donné une poignée de main à ce brave manant...

« On a dit que les provinces du Rhin nous détestent ; c'est vrai et faux, suivant les cas particuliers ; mais hier un journal prussien libéral se plaignait encore très vivement des sympathies dont les prisonniers sont l'objet. Le sentiment populaire, plus fort que les politiques, comprend que la nation catholique vaut mieux que l'autre. »

Le Père Pernet veut aussi exprimer sa reconnaissance à la Mère Marie-Eugénie, qui ne les a pas oubliés dans leur exil :

« Ma très Révérende Mère,

« Vous nous avez causé ce matin, par votre bonne lettre, une si grande joie et tant de consolation, que je ne résiste pas au plaisir de joindre mes remerciements à ceux du Père Vincent de Paul. Nous étions dans une mortelle inquiétude, vous nous avez rassurés ; grâce mille fois à Notre-Seigneur, qui nous protège si miséricordieusement. Il aime les deux Assomptions, il ne pouvait pas nous en donner des marques plus sensibles. Aussi, comme nous allons désormais, plus que jamais, nous en montrer reconnaissants en vivant unis dans son Cœur adorable, en nous dévouant sans réserve à lui procurer de la gloire et à lui donner des cœurs qui l'aiment et qui le servent !

Cette parole que vous dites : « Non seulement nous, mais aussi *tous nos amis* ont été jusqu'à ce jour gardés et préservés, m'a profondément touché et porté vers Dieu. Quelle miséricorde, lorsque tant de deuils ont jeté la désolation autour de nous ! Daigne le divin Maître continuer à nous protéger ainsi ; mais surtout qu'il veuille bien abrèger nos épreuves, sauver notre chère France, lui rendre la paix et se la garder encore pour sa cause, après l'avoir châtiée et vivifiée.

« Vous n'avez rien oublié dans les nouvelles si intéressantes que vous avez su si bien condenser dans votre petite feuille, et le mot que vous me dites de M^{lle} Fage et de la rue Violet m'a tiré du cœur une bien poignante inquiétude. Merci, ma mère, encore une fois. Nous attendons une autre lettre de vous, vous nous l'avez promise. »

La lettre annoncée arrive : « Nous en sommes bien reconnaissants, écrit le Père Vincent de Paul, et aussi de l'attention généreuse que vous avez eue de nous faire transcrire les lettres de Paris. Elles nous ont appris surtout ce qu'elles ne disent pas ; elles nous font deviner la situation générale. Il y aura dans l'histoire du couvent d'Auteuil une page mémorable à conserver, et en Italie on ferait à cette occasion un grand nombre de plaques de marbre. Là, fut un capitaine converti ; ici, un turco pénitent. Sous cette porte, l'archevêque de Paris est entré et Frère Jules tenait le chandelier. Ici une bombe, etc. etc.

« Père Pernet prêche en ce moment ; il va bien et n'a de soucis que lorsqu'il rencontre dans son esprit ses filles de Grenelle. Il a décidé qu'elles étaient affamées, et il ne les voit jamais qu'à l'état transparent, traînant leurs os péniblement et faisant semblant de manger devant des marmites vides. Il me demande si elles ont ceci ou cela, et je les nourris bravement de mes affirmations. Toutes les communications que vous voudrez bien nous envoyer encore nous seront une grande joie, si insignifiantes qu'elles paraissent au pays de l'abondance. Vos messages sont les bienvenus, et lorsqu'on lit ces frêles papiers auprès du grand poêle, on oublie la neige, la guerre et la Prusse, comme les fils de Noé, en se retrouvant tous dans la prison battue des vents, oublièrent un moment le déluge, la fière civilisation de la veille et entrevoyaient les promesses de l'avenir. »

Nous avons supprimé dans les lettres de Mayence ce qui est trop navrant : la description de cette armée captive, humiliée, trahie par ses chefs, réduite à recevoir le pain de l'étranger et à travailler pour lui. Détournons les yeux de ce triste spectacle, et revenons à Paris qui se défend noblement.

CHAPITRE XIII

LES DERNIERS MOIS DU SIÈGE.

Les derniers mois du siège de Paris furent les plus douloureux. La grande ville succombera, mais elle aura la gloire d'avoir résisté avec courage et supporté héroïquement les plus rudes souffrances. La correspondance de Frère Jules va nous faire assister à plus d'un épisode de ce drame sanglant qui se jouait sous les murs de Paris, et c'est par lui que nous aurons des nouvelles de nos Sœurs d'Auteuil. La Mère Marie-Séraphine écrit souvent ; mais, convaincue que ses lettres se perdent, elle n'a pas le courage d'entrer dans les détails. Quant à Jules, rien ne l'arrête. C'est son journal qu'il confie aux pigeons voyageurs, ils le déposeront en lieu sûr. Son espérance n'a pas été trompée ; nous recevions presque toutes ses lettres.

La première du mois de décembre est datée du 3 ; c'est le récit du combat de Champigny, ou plutôt la description du champ de bataille :

« Pardonnez-moi si j'ai mis quelque interruption dans le service de mes lettres ; mais la guerre désorganise tout, même les plans les mieux arrêtés. Il y a eu trois journées de combat, et j'ai assisté en partie à ces trois actions.

« Le 30, les habitants de Paris se sont éveillés au roulement continu du canon. On entendait tirer de tous les côtés, à peu près. Au bout d'une heure, la canonnade parut s'éloigner. Aussitôt les bruits les plus contradictoires se firent jour : nous étions, suivant les uns, à Versailles, où Guillaume et son état-major étaient cernés ; nous marchions, suivant d'autres, sur Orléans : la trouée était faite. De tout cela, malheureusement, rien n'était vrai. Cependant un grand coup devait se donner. Toutes les ambulances étaient sorties de Paris, emportant avec elles des provisions pour plusieurs jours. Vers une heure, je me mets en route avec le Père Picard. Nous avons chacun un sac qui contient de la charpie, des bandes et du linge, une bouteille de vin, un flacon de rhum, un bidon d'eau, des petits pains coupés par moitié et renfermant de la viande de cheval, cela va sans dire, un gobelet, des tablettes de chocolat, des journaux du jour.

« Munis de la croix rouge, nous passons sans encombre à la porte de Charenton. Le fiacre nous dépose à Joinville-le-Pont, au bord de la Marne. Nous remarquons sur la rivière quatre ponts de bateaux, le pont de pierre a sauté. Les blessés sont portés à bras aux bateaux-mouches. Leur nombre fait présager que la lutte est sérieuse : « On avance, » nous dit-on, les Prussiens lâchent pied. » Les cavaliers, les soldats de la ligne, les mobiles sillonnent la route en tout sens.

« Devant nous est le village de Champigny. Sur la gauche, les hauteurs sont couvertes de nos troupes. Plus loin, nous voilà à côté de nos batteries de canons et de mitrailleuses ; elles crachent continuellement. « N'allez pas plus loin, » crient quelques particuliers, les bombes éclatent à quelques pas. En effet, tout près, nous remarquons quelques maisons effondrées ; je commence à sentir un certain malaise. « En avant, Jules ! » me dit le Père Picard ; et comme un petit chien, je le suis.

Au fait, ma vie n'est pas plus précieuse que la sienne et que celle de nos soldats que je vois en avant. « En route, nous trouvons un pauvre soldat aveuglé par une bombe, je le guide près du chirurgien ; nous voyons passer sur un brancard un troupier qui a les deux jambes emportées ; un autre traîne son pied sanglant, en s'aidant de deux morceaux de bois. Le Père Picard court à chaque brancard, à chaque cacolet.

« Nous arrivons en haut du village ; dans la cour d'une maison se trouvent rassemblés un grand nombre de blessés, nous allons des uns aux autres. Le Père Picard distribue l'absolution, applique les saintes Huiles. Moi, je donne à boire, j'aide à transporter les blessés qu'on trouve disséminés dans les maisons. À partir de ce moment, nous n'entendons plus les coups de canon et la fusillade, nous sommes trop occupés ; nous ne remarquons plus que la plainte des blessés. Quel triste spectacle ! La maison où nous nous trouvons se vide et se remplit continuellement. Un pauvre lieutenant arrive, il a reçu quatre balles dans la poitrine ; il est blanc comme un linge. Le Père Picard lui prend les mains et lui dit : « Voulez vous recevoir l'absolution ? – Oh ! oui, monsieur l'aumônier, répond-il, j'en serai bien content. Aucun ne refuse le secours du prêtre.

« Enfin, la nuit tombe, le combat cesse. La journée a été bonne, Champigny est repris ainsi que les hauteurs qui le couronnent. À l'entrée de Paris, notre voiture est arrêtée par des gens qui font la haie. « Eh bien, monsieur l'aumônier, bonnes nouvelles ?... » Et ils nous envoient mille remerciements, à notre réponse... »

Le Père Picard constate aussi dans ses lettres les heureux résultats de la bataille de Champigny :

« Vous connaissez nos deux combats du 30 et du 2. Ils ont été heureux, si l'on considère les pertes de l'ennemi et le résultat moral produit sur nos troupes, qui ont conquis des positions sur les hauteurs de Champigny. On s'attend à de nouvelles batailles.

« Toutes les Sœurs à Auteuil vont bien ; elles s'occupent de l'ambulance, qui se remplit insensiblement. Les derniers combats ont puissamment contribué à combler les vides. Ces braves soldats sont bons, simples comme des enfants, et reçoivent avec la même reconnaissance les instructions et les soins. Mère Marie-Thérèse est la bonne maman grondeuse au milieu de cette nombreuse famille ; Mère Marie-Séraphine se consacre aux Sœurs et aux orphelines, sœur Marie du Sacré-Cœur aux soldats. Sœur Marie-Baudile est la providence du pain quotidien, elle obtient d'excellents résultats dans ses démarches auprès des ministres.

« Tout le monde ici souffre de l'absence de nouvelles, mais nous plus que personne, car la plupart de nos amis ont reçu des dépêches par pigeon ; nous, rien, absolument rien. Nous ne savons même pas où vous êtes. Nos lettres ne vous parviennent-elles pas ? Si vous recevez celle-ci, je vous en prie, envoyez-nous quelques mots par le premier pigeon qui devra franchir les lignes prussiennes. »

Plus encore que le Père Picard, la Mère Marie-Séraphine réclame des nouvelles : « Savez-vous, chère Mère, qu'on reçoit à Paris beaucoup de dépêches ? Ayez la bonté de nous en envoyer une, nous serons si heureuses ! »

Suivent les indications sur la voie à prendre la plus sûre pour que les lettres arrivent, puis quelques détails sur le couvent d'Auteuil : « La vie régulière n'est pas interrompue parmi nous, nous disons toujours l'Office. Nous serons vraiment à Bethléem pour Noël. J'espère que notre pauvreté et notre isolement nous attireront bien des grâces. Les Sœurs sont gaies, dévouées et ne peuvent pas avoir peur. Quand le canon gronde toute la journée, nous avons le cœur triste, parce que nous avons pitié des pauvres victimes. Nous prions mieux ce jour-là ; pour mon compte, je ne puis faire autre chose. Adieu, chère Mère ; si vous le pouvez, de grâce une petite dépêche ! » (6 décembre 1870)

Pendant ce mois de décembre, chargé de tant d'inquiétudes et de douleurs, à travers la guerre, le froid et la faim, les fêtes de l'Église se succédaient apportant un peu de joie et relevant les courages. C'est d'abord la fête de l'Immaculée Conception : « La terre s'est revêtue de son linceul blanc et immaculé, lisons-nous dans le journal d'Auteuil ; mais un froid plus vif augmenté par une pluie mêlée de neige contraste avec l'esprit de joie de la fête. Dans son prône, l'abbé Roussel nous a invités à chanter victoire, « cri inaccoutumé en France ces temps-ci ; mais victoire cependant certaine, authentique et sans retour, victoire du ciel sur l'enfer, de la pureté sur la souillure. »

Enfin arrive Noël : « Fête de joie, d'espérance et d'amour, fête qui a fait oublier un instant les douleurs et réveillé dans bien des cœurs la foi prête à s'éteindre. Les Anges chantaient encore au ciel : *Pax hominibus bonæ voluntatis*⁵¹, et ces hommes de bonne volonté étaient là ravis, joyeux, pleins des souvenirs de leur enfance : fêtes du village, joies de la famille, quel jour les rappelle mieux que celui de Noël ! Puis, pour beaucoup d'entre eux, c'était l'émotion d'une première communion renouvelée. Leur joie se manifestait par des élans touchants de reconnaissance, des exclamations, des paroles entrecoupées, où le bonheur de l'âme se laissait voir à fond.

« Tous nos soldats, à l'exception d'un seul, s'étaient préparés à cette fête. Leur uniforme était propre, soigné, bien *astiqué* ; enfin, toilette de grande revue. Tandis que le régiment défilait en bon ordre, toute la communauté était réunie au parloir à paysage, cierge en main et grand manteau de chœur. Nous nous préparions pour la procession de l'Enfant Jésus. Les Pères, le Frère Jules, M. Eymeric, M. Bergerac, les quatre soldats enfants de chœur, tout cet ensemble formait un ravissant tableau. La messe fut admirablement chantée, accompagné de l'orgue et du violon. Le sermon du Père Picard fut beau et n'eut, au dire des soldats, que le défaut d'être trop court. Il parla sur les sacrifices qu'impose la vie militaire et sur ceux qui découlent pour nous de la pratique des vœux que nous allions renouveler. Cette cérémonie fut très solennelle : de chaque côté du célébrant, le diacre et le sous-diacre, puis les deux thuriféraires et les deux céroféraires : le sacerdoce et l'armée étaient témoins de nos serments. Ils furent écoutés dans un silence profond et une émotion qui fut surpassée encore par celles que nous éprouvâmes à les prononcer devant ces quarante témoins. Nos chers blessés furent si touchés, qu'aucun ne dormit jusqu'au matin. À partir de ce moment, il y eut à notre égard redoublement de respect. Le serment a quelque chose de si sacré pour le soldat ! »

1^{er} janvier 1871. – C'est toujours le journal que nous transcrivons. – « Nous ne vivons en ce moment que pour nos malades ; autour d'eux convergent notre zèle et notre sollicitude de tous les instants : à eux donc revenaient les honneurs de cette journée. Ils y avaient pensé aussi, et tenaient à nous témoigner en corps leur reconnaissance. Dès qu'ils nous aperçurent ils vinrent bien vite nous offrir leurs vœux. Un d'entre eux me souhaita encore soixante ans de vie. « Grand merci ! lui dis-je ; que voulez-vous que j'en fasse ? – Le plus de bien possible autour de vous, » me répondit-il.

« Frère Jules conduisit après la grand'messe tout le bataillon au grand parloir, où l'on avait allumé du feu, la seule fois de cet hiver. – Là on les fit asseoir, et on leur offrit vin chaud, biscuits, cigares, etc. Les Mères faisaient les honneurs de la petite fête. Étaient-ils contents, nos soldats ! et surpris, car ils ne s'y attendaient pas. La famille, le pays, les souvenirs du village animaient la conversation, où l'expression de la reconnaissance revenait souvent.

« Mais, sous la vivacité des paroles, on sentait la tristesse ; puis des nuages sur les fronts et des regards humides, qui se dissimulaient mal, ont fait abrégier la séance. Il était inutile de constater une fois de plus les douleurs et les sacrifices de l'heure présente.

« Le soir, grande réunion au parloir de l'ambulance, autour de l'arbre de Noël. Placé sur la table, il atteignait presque le plafond ; les lumières et les cadeaux dont il était couvert faisaient un

⁵¹. *Paix aux hommes de bonne volonté* (Lc 1, 14).

bel effet. Plusieurs de nos soldats n'en avaient jamais vu, et la surprise se mêlait à la joie à mesure que M. l'abbé tirait les numéros, *tous gagnants*. Le tabac avait tous les honneurs ; un paquet était joint à chaque lot, amabilité de M. l'aumônier. »

À Nîmes, où se trouvait alors la Supérieure générale, les fêtes de Noël et du jour de l'an amenaient aussi de tous côtés des compliments et des vœux de fête. On n'eut jamais plus l'occasion de se souhaiter la paix et d'y ajouter la patience, en face d'épreuves sans cesse renaissantes et multipliées. De Mayence, le Père Vincent de Paul écrit à notre Mère :

« Nous sommes ici au milieu des fêtes et des joies de Noël ; elles tiennent, vous le savez, une grande place dans la vie allemande, et c'est un spectacle que j'aime à contempler. On se remet ainsi par un peu de joie des émotions du temps ; mais cette joie laisse intact le domaine des justes tristesses. M^{sr} de Ketteler nous a invités à son arbre de Noël. Il a offert des arbres aux plus sages enfants des trente-six écoles de Mayence, et tout ce petit peuple est venu chanter, prier, tirer une loterie, manger du pain d'épice et ouvrir des yeux de lanternes, qui complétaient le spectacle d'une crèche très simple, mais où chaque personnage tenait si bien sa place qu'on ne pouvait se lasser de le contempler. Les deux arbres, – l'un pour les fils d'Adam, l'autre pour les filles d'Ève, – éclairaient aux deux pôles la fête nocturne.

« Comme votre nom, ma Mère, a quelque parenté avec l'Enfant de la Crèche, je veux vous dire, au jour de sa fête, nos vœux, nos espérances pour l'an 1871. Nous verrons les gloires de Dieu ; mais il y aura encore le chapitre du massacre des Innocents. Nous sommes déjà en Égypte, où les faux dieux tombent assez dans les camps des prisonniers... Ici point de nouvelles, ce sont vos lettres qui nous apportent les principales du dehors et quelques journaux belges. Les détails qui me sont venus par M. de G. sur nos zouaves pontificaux, sur le sacrifice qu'ils ont fait de leur vie à Patay, les succès de Paladines, le drapeau du Sacré-Cœur arboré à Loigny, tout cela est merveilleux et donne de l'espoir.⁵² »

Le Père écrit en même temps à Sacconex, à Mère Thérèse- Emmanuel :

« Ma Révérende Mère,

« Bethléem, où se trouve la Crèche, est un pays lointain ; on y est heureux, mais il est permis d'y regretter l'installation absente de Nazareth. On obéit à César-Auguste avec une pleine résignation ; mais tous ces mouvements commandés par les lois du monde, on les accepte parce que leur amertume conduit à Notre-Seigneur et donne la joie d'oublier notre volonté. C'est ainsi que Sacconex est parfaitement choisi pour fêter le jour de Bethléem, et s'il est vrai que les habitants voisins soient peu hospitaliers, l'analogie est parfaite.

« Seulement, je me souviens qu'à ce moment sublime on ferma ce temple, qui était toujours grand ouvert à cause de la guerre ininterrompue ; le monde fut étonné de ne plus s'entre-tuer, parce qu'une sainte famille se formait dans un lieu ignoré. Il est nécessaire que nous refassions cette famille-là, et puisque vous êtes déjà à *Bethléem-Sacconex*, puisque Emmanuel ne vous quitte jamais et que le noviciat est une oasis où le vent du monde n'entre pas, rendez-vous tous les biens de la sainte Famille, que les Anges s'élèvent plus haut que le mont Blanc pour dire : *Pax ! Orietur in*

⁵². On connaît l'héroïsme des zouaves pontificaux et on sait comment le général de Sonis arbora à Loigny, le 2 décembre, le drapeau du Sacré-Cœur. La veille du terrible combat où il eut la jambe emportée et passa la nuit sur le champ de bataille, baigné de son sang et couvert de la neige comme d'un linceul, il avait dit à ses chers zouaves : « Mes amis demandez à Dieu du froid, de la pluie, de la neige, de la fatigue, enfin tout ce qui est dur et fait souffrir ; car c'est cela qui, avec votre sang, attirera la miséricorde de Dieu sur la France. »

*diebus ejus justitia et abundantia pacis*⁵³. Que les bergers des Alpes protestantes se convertissent, que la Croix remonte au Capitole, que Noël soit Noël ! »

Transcrivons encore la lettre de fête du Révérend Père Pernet à la Mère Marie-Eugénie de Jésus. Elle est touchante de piété, on y retrouve l'accent du saint et le cœur de l'ami resté toujours fidèle.

« Mayence, 27 décembre.

« Ma très Révérende Mère,

« Pendant ces jours bénis où tout nous parle du saint Enfant Jésus, de sa naissance, de sa circoncision, de son nom adorable et si doux, Jésus ! Sauveur ! tellement que nous en sommes comme tout pénétrés et embaumés, je me sens attiré vers les personnes qui l'aiment, qui le recherchent et qui, comme vous, ma Mère, se sont consacrées à lui, ont pris son nom, l'ont gravé dans leur vie, pour l'avoir en partage pendant toute l'éternité.

« Certainement, les affreux malheurs de notre temps et de notre pays vous jettent dans de grandes tribulations, outre les maux de l'Église qui s'ajoutent à ceux de la France pour vous faire souffrir. Je vois d'ici votre esprit plein d'inquiétudes, et je sens votre cœur de mère rempli d'amertumes, au sujet de vos chères enfants et des maisons que vous leur avez édifiées, afin qu'elles s'y dévouent au service et à la gloire de Celui que vous aimez uniquement, de Jésus. Mais lui aussi vous aime tendrement, ma Mère, et je suis sûr qu'en ces jours de tourbillon et d'obscurité, il ne vous laisse pas sans une paix, une joie secrète, intime, pleine de confiance, en même temps qu'il répand en vous une lumière aussi sûre que douce, dans la direction qu'elle imprime toujours à votre vie.

« Je souhaite de tout mon cœur que Notre-Seigneur soit avec vous et qu'il vous sanctifie autant qu'il en est besoin pour la sanctification de votre nombreuse famille et le succès divin de toutes vos œuvres. Tel est le but de nos prières pour vous ces jours-ci, et celui du saint Nom de Jésus me trouvera encore plus fervent. »

À Paris, la population tenait ferme, et les Prussiens, fatigués d'une si longue résistance, voulurent réduire la grande ville par le feu.

« Le bombardement a commencé, ce sont les étrennes des Prussiens, lisons-nous dans une lettre de Frère Jules, – 2 janvier 1871. Pas un instant de cesse ; on entend les grondements des coups de canon, les obus qui éclatent, en produisant un bruit semblable à celui d'un enfant qui gémit. Hier soir, une petite fille de l'ouvroir revenait chez elle au Point-du-Jour. En mettant le pied sur le seuil de la maison, elle s'arrête pâle de peur ; le toit est effondré, tout est en ruines. Une autre femme a été blessée ce matin dans la rue La Fontaine. Vous devez craindre que les obus ne soient tombés sur le couvent. Non, jusqu'à présent, la sainte Vierge, dont la statue s'aperçoit parfaitement en haut de la tour, nous a protégés. Aucun projectile n'est encore venu nous visiter, et cela étonne, car on les entend siffler et éclater tout près du parc.

« Les Sœurs n'ont pas peur, tout est prêt pour se réfugier dans les soubassements ; au-dessus, les cloîtres seront recouverts de matelas, paillasses et draps de lits. Ce soir, aidé par les soldats, j'ai blindé une porte, celle qui est à gauche, en entrant. Les Sœurs font des sacs ; c'est moi qui suis chargé de les faire remplir de terre et de les placer aux portes et fenêtres. Avec cela, nous attendrons de pied ferme l'arrivée des obus.

⁵³. *En ces jours-là la justice se lèvera avec une abondance de paix* (Ps 71, 7).

« Auteuil n'est pas le seul quartier bombardé ; Grenelle, Vaugirard, sont l'objet du tir incessant de l'ennemi. Les Prussiens s'efforcent de détruire le magnifique pont du chemin de fer qui relie le Point-du-Jour à Grenelle.

« On fait commerce d'éclats d'obus en ce moment. Dans le bas d'Auteuil, vous voyez des gamins attelés à des voitures à bras ou à des brouettes. Dès qu'un obus arrive et éclate, tout l'attelage s'ébranle et part au galop dans la direction qu'a prise le projectile. Si, par malheur, l'obus va se perdre dans la Seine, les petites voitures et les petites jambes s'arrêtent au bord de l'eau, et le visage de ces nouveaux industriels porte l'empreinte du dépit... Il n'y a rien dont le Parisien ne sache profiter. On est friand de chats, de chiens, de souris. Cette facilité à se servir de tout chez le peuple parisien ne contribue pas peu à la prolongation de la résistance.

« Si les Prussiens ont voulu désespérer la population par le bombardement, ils ont complètement manqué leur but. Au contraire, les habitants des lieux sous le feu de l'ennemi sont furieux contre lui et ne demandent qu'une chose : c'est une sortie vigoureuse. Le Père Picard parlait dernièrement avec un capitaine qui dirigeait la construction d'un pont. Il s'entretenait avec lui des événements actuels : « Oui, dit le capitaine, nos malheurs sont profonds ; mais laissez faire, le 3 janvier arrive, Paris aura ce jour-là une grande victoire, puisque c'est la fête de sainte Geneviève, sa patronne. Croyez bien que le peuple s'y attend. »

Le Ciel était sourd à nos prières, et la grande sainte Geneviève semblait oublier son peuple qu'elle avait autrefois préservé des hordes barbares. Aujourd'hui elle le laissait sans secours ; mais, à cette heure, il fallait expier de longues années de gloire, trop de prospérité et d'abondance, et pour expier il faut souffrir. Le peuple semblait le comprendre.

« Une chose console le Père Picard et lui donne espoir, écrit encore Frère Jules, c'est qu'il voit la foi revivre à Paris. Le prêtre maintenant promène librement sa robe noire dans les rues, et il est bien accueilli partout. Le peuple semble comprendre que le châtiment pèse sur la France : « N'est-ce pas, monsieur l'abbé ? nous disait un garde national, il n'y a que le bon Dieu qui puisse nous sauver. » Le *Rappel* lui-même conclut à la nécessité de la pénitence.

« Mais là où la religion refléurit avec plus d'éclat, c'est dans les rangs de nos soldats. Un aumônier volontaire nous racontait que, dans une de nos dernières affaires, il regardait passer un détachement de francs-tireurs qui allaient se battre. Tout à coup le capitaine du détachement l'aperçoit, aussitôt il fait faire à ses hommes un circuit et vient droit à lui : « Monsieur l'aumônier, dit-il en serrant la main du prêtre, nous allons au feu ; donnez-nous, je vous prie, une médaille à chacun. » L'aumônier s'empressa d'acquiescer à une pareille demande, et ces braves soldats se mirent en route, portant tous ostensiblement, autour du cou, le cordon qui soutenait l'image bénie de la sainte Vierge.

« Grâce à Dieu, ce n'est pas seulement sur le champ de bataille que le soldat sait revenir au bon Dieu. Ils se montrent encore vraiment héroïques au milieu des souffrances. Sans sortir de notre ambulance d'Auteuil, j'en ai vu souffrir sans mot dire les plus atroces douleurs, tellement que leur lit était baigné de sueur. Ils ne poussaient pas une plainte. Vous leur parliez, et vous vous aperceviez que leur pensée était avec le bon Dieu et la sainte Vierge. Hier, je disais à un blessé que j'étais étonné de le voir si peu laisser paraître ses souffrances, quand elles devaient être grandes : « Bah ! monsieur Jules, me dit-il, plus on souffre sur cette terre, et mieux cela vaut pour le ciel. » C'était un simple mobile. »

Le bombardement continue, et le monastère d'Auteuil commence à être menacé. Jules écrit le 12 janvier :

« La nuit dernière, quoique passée sans accidents, a invité à la prudence ; les obus pleuvaient sans discontinuer ; aussi, ce soir, grand remue-ménage au couvent. Les Sœurs ont fait de la salle du noviciat un dortoir ; demain, les planchers du premier étage seront blindés de matelas, draps, linge, etc. Les murs d'en bas, à l'extérieur, commencent déjà à être étayés d'un énorme talus en terre gazonné, dont la base prend le trottoir et qui défiera tous les efforts de l'ennemi. Les soubassements seront transformés en dortoir. Là et dans le noviciat se tiendra, pendant la nuit et le bombardement intense, toute la famille des Sœurs de l'Assomption.

« Les dames de Saint-André délogent aussi. À l'Immaculée-Conception, les blessés, l'aumônier et moi, nous irons nous enfouir dans les caves, au moindre danger. Je daterai peut-être ma première lettre des catacombes de l'Assomption. M^{me} Fage, ses sœurs et ses blessés ne quittent pas les caves. Un de ces jours, le concierge de M^{me} Fage a eu la moitié de son chapeau enlevée par un obus. Les Frères des Écoles chrétiennes ont été cruellement visités. C'était pendant la nuit, les élèves dormaient ; un obus a tout à coup éclaté au milieu du dortoir. Neuf enfants ont été tués ou mortellement blessés, le Frère surveillant a été foudroyé. Les Prussiens s'acharnent sur les hospices et les ambulances. La Salpêtrière a reçu beaucoup de projectiles, le Val-de-Grâce aussi. Trochu, indigné, a fait savoir par parlementaire à l'ennemi que, puisqu'il ne respectait pas les souffrances des blessés et des malades, sachant que le Val-de-Grâce était un hôpital, il allait y faire transporter les blessés prussiens. Depuis ce moment, paraît-il, le Val-de-Grâce n'a plus été entamé par les obus. »

Une lettre de la Mère Marie-Eugénie arrive enfin aux chères prisonnières. C'est une joie inespérée.

« C'est samedi, 14 janvier, à deux heures de l'après-midi, que nous avons reçu votre chère et désirée dépêche, écrit Mère Marie-Séraphine ; en quelques minutes toute la maison le savait, et la joie rayonnait partout. Que c'était bon, après quatre mois de privations !... »

Le Père Picard partage la joie des sœurs, comme il avait partagé leurs inquiétudes :

« Enfin une dépêche est venue jeter un rayon de joie au milieu de nos tristesses. Elle ne pouvait parvenir à un meilleur moment, dans un jour plus convenable, au jour solennel et béni de votre fête. C'étaient des explosions de bonheur dans tout le couvent : « Enfin, une dépêche ! » Elle était datée du 22 novembre ; mais n'importe, elle nous apprenait que vous alliez bien, que toutes les maisons de l'Assomption étaient tranquilles, que Père Vincent de Paul et Père Pernet étaient tranquilles aussi à l'évêché de Mayence, que nos lettres atteignaient leur but, et nous étions contents, et nous oublions la canonnade infernale qui depuis le 30 décembre résonne continuellement à nos oreilles. Ce jour-là, les Prussiens redoublaient de rage. La fête du saint Nom de Jésus a été bruyante autour de nous. Le canon tonnait avec fureur, les vitres tremblaient, les obus pleuvaient à Passy et à Grenelle ; nous avons chanté paisiblement la grand'messe, malgré ce vacarme. Les soldats formaient le chœur, plusieurs ont communiqué ; les Sœurs, les orphelines, tout le monde priait pour vous et pour l'Assomption. »

Le peuple de Paris fut héroïque pendant les dernières semaines du siège. La ville du plaisir était devenue la ville de toutes les douleurs, nulle ne lui fut épargné : le feu qui dévore les maisons, les bombes qui tuent, le froid, la faim, la misère, une effrayante mortalité, suite de tant de maux, elle supporta tout sans se plaindre.

Quelques notes d'un témoin oculaire nous donnent une idée des souffrances qu'on eut à subir pendant les derniers temps du siège.

« Le mois de décembre fut terriblement dur à traverser. Les privations allaient croissant, à mesure que diminuaient nos approvisionnements. On en vint alors à la nécessité du rationnement. On donna trois cents grammes de pain par tête et par jour. Et quel pain, grand Dieu ! C'était un composé noirâtre et gluant, où il entrait de tout, excepté du blé. La viande de bœuf et celle de mouton étaient passées à l'état de mythe. On ne mangeait que du cheval, et on ne plaisantait plus de cette nourriture. Toutes les denrées étaient montées à des prix exorbitants. Je sais telle grande dame qui, au jour de l'an, au lieu de bonbons accoutumés, a reçu un sac de pommes de terre et un morceau de fromage. Un chou était coté six francs ; il se débitait feuille à feuille, et tel qu'on eût à peine osé l'offrir à ses lapins...

« La classe qui souffrit le plus de cette cherté fut celle de la petite bourgeoisie, modestes rentiers, employés de quinze cents francs, tous ceux qui n'ont jamais d'avance et qui vivent au jour le jour. Pour beaucoup le travail s'était arrêté ; ils se sentaient trop fiers pour exposer leurs besoins au public, et ils n'étaient pas faits aux rudes privations de la misère. Ils ne se plaignaient pas ; ils supportèrent avec une résignation qui touche à l'héroïsme des privations cruelles dont ils gardèrent le secret, et donnèrent l'exemple d'une inébranlable fermeté d'âme.

« Les femmes se montrèrent plus admirables encore. C'étaient elles qui portaient le plus lourd fardeau, car c'étaient elles qui faisaient queue aux boucheries, aux épiceries, aux cantines, et qui s'efforçaient d'éclairer encore d'un rayon de joie le foyer éteint...

« Et les femmes du peuple et les petits enfants ! Hélas ! il est bien difficile d'en parler sans que les larmes vous viennent aux yeux. Je sais une pauvre femme qui, rentrant chez elle, après trois heures de station devant une cantine, trouve son enfant, âgé de dix-huit mois, gelé dans son berceau ; elle le réchauffe comme elle peut, mais il avait attendu trop longtemps, elle ne le réchauffa point. Et cependant elles ne se plaignaient pas non plus, ces femmes éprouvées par tant de misères ! Elles aussi faisaient bonne contenance devant le siège. C'étaient les plus enragées pour que l'on tint jusqu'au dernier morceau de pain. Un Frère des Écoles chrétiennes nous assurait que, des quarante à cinquante personnes qui venaient chaque jour à leur Maison mère, rue Oudinot, 27, prendre une soupe ou un simple morceau de pain, il n'a pas entendu une seule plainte, un seul murmure, jamais une parole impie contre la France !

« La mortalité montait de semaine en semaine. De douze à treize cents, qui est le chiffre normal des décès parisiens, il monta à quatre mille et à quatre mille cinq cents. On ne voyait que des corbillards qui s'acheminaient vers le cimetière...

« La question du chauffage ne fut pas, en ce triste mois de décembre, une des moins cruelles à résoudre. Plus de houille, plus de coke, plus de bois, et la gelée sévissait avec une intensité de dix à onze degrés.

« Il y avait longtemps que Paris, faute de houille, était éclairé au pétrole. Nos yeux avaient fini par s'y accoutumer. La sensation n'en était pas moins singulière quand on se remettait en mémoire ce Paris d'autrefois, si brillant de lumière, si animé... Plus de voitures, nous avions dévoré les chevaux ; tous les magasins fermés, on eût dit une immense ville de province... »

Le journal d'Auteuil, en complétant ce tableau, nous dit quelle fut la part de nos Sœurs dans la souffrance générale :

« La physionomie du couvent, si différente déjà, prit encore un cachet tout particulier pendant les dernières semaines du siège. Nous n'avions de gaz nulle part. Dans cette obscurité complète, notre vaste maison, presque inhabitée, n'en paraissait que plus vide et plus froide. L'Office de Matines n'était plus possible à la chapelle ; force nous fut donc de nous réfugier dans le cabinet de notre Mère générale, qui paraissait pour nous cinq une grande salle de communauté. Autour de la

table, et en face d'un feu alimenté par du bois vert, nous disions l'office du soir, et nous tînmes bon aussi longtemps que nous le permit le travail à l'ambulance.

« Cependant la chapelle restait praticable dans la journée, l'exposition quotidienne du saint Sacrement tempérait pour nous les rigueurs de la saison. Le réfectoire était possible ; notre repas de midi, composé de l'invariable morceau de cheval au riz, et le soir de la bouillie au lait ou au chocolat, ne nous demandait qu'un très court séjour dans cette pièce : dix minutes, tout compris, faisaient notre affaire. Pour les cellules, il faut bien l'avouer, c'était le plus dur de la journée. Tout y gelait, on n'y dormait guère, et, le matin, il fallait se débarbouiller avec des glaçons. Le froid, qui se maintint pendant sept semaines de dix-huit degrés au-dessous de zéro, avait transformé le chemin entre les deux maisons en une véritable rivière couverte de glace. Pour les soldats qui aimaient à patiner, c'était tout plaisir ; mais pour nos pauvres Sœurs converses, chargées de porter à l'ambulance les deux repas de midi et du soir, c'était moins agréable. »

Tant de souffrances, supportées non seulement par des religieuses habituées à souffrir, mais par un peuple tout entier, semblaient demander grâce ; mais un miracle seul pouvait nous sauver, et il plut à Dieu de laisser les choses humaines suivre leur cours. Nous ne faisons pas ici de la politique, et nous n'avons pas à juger les chefs de cette malheureuse guerre. On a reproché à Trochu son inaction ; il pouvait, disait-on, faire des sorties plus nombreuses, harceler l'ennemi et tenir le peuple en haleine. Paris espérait que la province viendrait à son secours ; mais on oubliait que nos deux grandes armées étaient prisonnières en Allemagne et qu'il faut du temps pour former de nouvelles troupes.

Dans le Nord cependant, sur la Loire et dans l'Est, la défense fut énergique, et même avec ces armées improvisées, il y eut des prodiges de valeur ; mais nous nous trouvions en présence de difficultés inextricables, en face d'un ennemi qui nous écrasait par la supériorité du nombre, et plus encore par la force de son organisation militaire, alors que, dans le gouvernement dit *de la Défense nationale*, tout était désordre et anarchie. Dans cet état de choses, on pouvait mourir pour son pays ; mais on ne pouvait pas le sauver. Le temps était à l'expiation, non à la gloire.

Ce n'en fut pas moins une nouvelle terrifiante, que celle qui apprit à la France la capitulation de Paris. La ville elle-même ne pouvait pas y croire, et un long cri de douleur sortit de toutes les âmes.

Le 28 janvier, l'armistice fut conclu ; c'était un commencement de capitulation, tout le monde le comprit. La courageuse Mère Marie- Séraphine, si ferme pendant le blocus, commence à trembler ; elle a besoin de faire appel à sa foi pour supporter ce nouveau coup. Le cœur brisé, elle écrit à la Supérieure générale :

« *Benedicam Dominum in omni tempore*⁵⁴. Que cela vous dise tout, chère Mère. Vous connaissez mon cœur, mes sentiments, mes principes ; mais au-dessus de cela, qui est peu de chose, il y a l'unique souverain, le bon Dieu. Que sa volonté soit bénie !... Le froid est revenu depuis quelques jours. Le ciel est sans soleil ; mais j'espère que Dieu nous réserve de grandes miséricordes. On ne peut penser qu'à lui et lui dire qu'on veut ce qu'il veut. La foi et l'abandon sont de grandes forces ! »

« Paris, le Paris honnête, est triste et abattu, écrit-elle quelques jours après. Les élections ont lieu aujourd'hui. Humainement parlant, l'avenir paraît bien triste ; mais il faut si peu à Dieu pour rendre les mourants à la vie. Méritons-nous cette résurrection ? Sommes-nous assez châtiés ? Il n'y a rien qui puisse reposer le cœur ici-bas ; il faut regarder en haut et espérer en Dieu. Les Sœurs vont

⁵⁴. *Je bénirai le Seigneur en tout temps* (Ps 33, 2).

bien et restent dévouées comme elles l'ont été toujours. Nous n'avons pas cessé de mener la vie régulière.

« Que Dieu nous pardonne et nous garde !... »

Le Père Picard n'est pas moins indigné de la capitulation.

« Paris, 10 février.

« Ma chère Mère,

« L'exaspération qui nous soulève tous vient de se faire jour dans la lettre que j'écris au Père d'Alzon. Arrivons à des détails plus intimes et moins tristes. Les journées du siège se sont écoulées paisiblement, la sainte Vierge nous a protégés ; le couvent n'a reçu aucun obus, le parc lui-même a été respecté. Les anarchistes, s'ils triomphent ; les Prussiens, s'ils entrent, seront-ils aussi aimables que les obus ?... Tous les jours, on s'attend à des événements graves. Le dépouillement du scrutin se fait avec une lenteur incroyable, et il est bien à craindre que le parti radical triomphant ne prie Trochu, Jules Favre, etc., de partir pour Bordeaux et de céder la place à la commune.

« En présence de pareilles éventualités, ne vous pressez pas de nous envoyer des Sœurs. J'aimerais mieux voir diminuer le personnel de la maison que de l'augmenter.

« Que le ciel souffre violence ! La vie de ce monde est bien peu de chose, et la gloire des nations s'éclipse comme la gloire des individus. Appuyons-nous sur Celui que nous avons choisi et qui seul est fort. Hélas ! Notre-Seigneur est blasphémé par ceux qui devraient avoir recours à lui. Faisons-lui amende honorable ; prions et souffrons. Le temps d'épreuve commence. Il finira peut-être bientôt pour nous, mais durera longtemps pour la France. Soyons des saints ! »

CHAPITRE XIV

1871. – NOUVELLES ÉPREUVES. – LA COMMUNE.

Dans les malheurs publics, chacun doit avoir sa part d'expiation et de souffrance. L'Assomption, si merveilleusement préservée pendant la guerre, devait cependant offrir à Dieu des victimes. Trois de nos Sœurs furent frappées par la mort au commencement de cette année 1871, qui s'ouvrait par une paix cruelle, signée sur des ruines, au milieu du sang et des larmes. Allaient-elles, comme de blanches colombes, demander là-haut la paix véritable, ou s'offrir pour nous comme des victimes d'expiation ?

La première partie pour le ciel fut sœur Louise-Stanislas, charmante petite Sœur de dix-neuf ans, qui nous fut enlevée à Londres en trois jours, par une fièvre scarlatine. La seconde fut une converse restée à Auteuil pendant le siège, sœur Marie-Ursule. C'était une ancienne religieuse, bonne, dévouée, laborieuse, touchante par son humilité. Soit excès de travail, soit épuisement à la suite des privations du siège, elle tomba malade, et une fièvre typhoïde ne tarda pas à se déclarer. Après un mois de cruelles souffrances, elle s'éteignit doucement entre les bras de Mère Marie-Séraphine, le 22 février 1871.

Deux jours après, le 24 février, c'était Mère Marie-Caroline qui nous quittait pour aller au ciel. Ici quelques détails nous semblent nécessaires. Nous savons que Mère Marie-Caroline était à Nice depuis plusieurs mois, toujours malade. Notre Mère était allée la voir au mois d'octobre et au mois de décembre, elle revenait plus triste de chacun de ses voyages : « La pauvre Mère Marie-Caroline est bien mal, écrit-elle de Nice à Mère Thérèse-Emmanuel, le 8 décembre. J'ai cherché depuis mon arrivée ce qu'il peut y avoir de ressources pour la relever. Humainement, je n'en vois guère. Elle souffre de l'estomac, de la poitrine, de tout le corps, et je n'ai maintenant pas plus d'espoir que les médecins... D'autre part, son âme est transformée en paix, en abandon, en dispositions parfaites, que rien ne trouble. Elle m'a dit qu'elle s'était sentie pressée d'offrir sa vie à Dieu pour l'Église et pour la France, qu'elle avait écarté cette idée croyant ne pas pouvoir disposer d'elle ; mais elle avait été si vivement sollicitée au fond de son âme, qu'elle avait fait un entier sacrifice, en réservant tous les droits de l'obéissance. »

Cependant le mal faisait des progrès rapides : de violents accès de fièvre, accompagnés de délire, se succédèrent pendant plusieurs jours ; puis tout se calma, et la malade rentra dans la paix ; mais c'était la fin. Mère Marie-Eugénie fit un troisième voyage pour apporter à la mourante une bénédiction suprême ; elle ne parlait plus, mais reconnaissait notre Mère, et ses yeux se mouillaient de larmes quand celle-ci l'exhortait à la patience, à l'amour de Dieu et au désir du ciel.

Après deux jours de très vives souffrances, sœur Marie-Caroline rendit à Dieu sa belle âme, le vendredi 24 février, à sept heures du soir. Elle avait quarante-cinq ans et vingt-cinq années de vie religieuse. C'était une ouvrière des premiers jours, une âme vaillante et un cœur d'apôtre. Dans les

balances de l'éternité, quelques défauts de caractère paraîtront bien légers auprès de ces vingt-cinq années de labeur et de dévouement, consacrées sans réserve à Dieu, à sa Congrégation et aux âmes.

« Un abandon parfait d'elle-même, un sacrifice complet, voilà ce qu'elle emporte et qui l'a animée tant qu'elle a pu se rendre compte de son état, » écrit la Supérieure générale. Et elle ajoute : « Cette terrible guerre a été placée pour moi entre deux cruels sacrifices : sœur Marie-Catherine et sœur Marie- Caroline. »

Le Père d'Alzon, qui connaissait le cœur de la Mère Marie-Eugénie, comprit sa douleur et s'empessa de lui écrire :

« Nîmes, 26 février 1871.

« Votre sacrifice est consommé, ma chère fille. Il faut en bénir Dieu. L'Assomption du ciel sanctifiera celle de la terre, et sœur Marie-Caroline ne sera pas avec son dévouement à la Congrégation une des moins puissantes médiatrices. Vous devez avoir le cœur brisé ; mais je suis bien sûr que vous la donnez à Dieu, avec larmes, mais aussi avec amour. À proprement parler, vous ne faites que la lui rendre. Oh ! si nous étions bien convaincus que tout est à Dieu, comme nous nous contenterions de nous servir de ce qu'il y a de meilleur comme d'un prêt, même quand notre cœur trouve, dans ce prêt, un appui ! »

Le Père Pernet, récemment de retour à Paris, veut aussi joindre ses regrets à ceux de la Révérende Mère. Il constate que la chère défunte a vaillamment conquis sa couronne : « Notre-Seigneur la récompensera admirablement, puisqu'elle a su se donner à lui énergiquement. Ce qui me frappait le plus en elle, c'était le chagrin qu'elle éprouvait de ne point assez aimer Notre-Seigneur et de ne rien faire pour lui. Elle revenait sans cesse là-dessus, comme aussi elle s'efforçait davantage de se dévouer, de se sacrifier. N'était-ce pas là le signe d'une véritable sainteté ? Je ne le lui disais pas ; mais j'en étais singulièrement édifié, et aujourd'hui j'y puise une grande consolation. » Le Père ajoute en finissant : « Tout le monde va bien à Auteuil, j'y suis retourné avec bonheur. Nous sommes très tranquilles à Paris, et nous vous y attendons bientôt. » (1^{er} mars 1871)

La Supérieure générale désirait aussi le retour. La tempête calmée, on aspirait à se revoir et à rentrer sous le toit béni de la maison mère. Les Sœurs exilées demandaient à revenir. Celles de Wamin partirent les premières, elles pleuraient de joie en arrivant à Auteuil. Des élèves se présentent pour rouvrir le pensionnat ; Mère Marie-Séraphine les annonce dans sa lettre du 5 mars :

« Voilà la paix, hélas ! Il la fallait sans doute, puisqu'on l'a signée ; mais quel sacrifice encore ! Le temps est superbe. Auteuil jouit d'un calme religieux, et les santés se fortifient. Le retour est vivement attendu. Le calme règne dans Paris. Les tapageurs ont encore enlevé des cartouches ; mais l'autorité militaire est, dit-on, décidée à sévir vigoureusement. J'espère donc que la tranquillité régnera. Deux nouvelles élèves nous sont promises pour le 15. Nous en avons six en ce moment, et demain une septième. M. de Lattre me demande l'époque de la rentrée ; je vais lui répondre de nous envoyer Lucie.⁵⁵ »

Mère Marie-Thérèse avait quitté Auteuil dès la levée du siège. La Supérieure générale, qui la savait épuisée par tant de fatigues et d'émotions, l'avait rappelée dans le Midi pour la soigner elle-même ; mais elle ne s'attendait pas à la trouver si changée. Mère Marie-Thérèse avait beaucoup souffert du froid, de la nourriture, de la fumée du bois vert, le seul qu'on eût à brûler ; elle n'y voyait presque plus. Il fallut du temps pour la remettre.

⁵⁵. Mère Lucie-Emmanuel, aujourd'hui maîtresse des novices.

Le Père Picard vint lui aussi à Nîmes pour voir notre Mère, mais il ne pressait pas son retour : « Des bruits de commune circulent parmi le peuple de Paris, disait-il ; on rencontre sur les boulevards d'étranges figures, signes précurseurs des révolutions. »

Cependant la Révérende Mère faisait toujours ses préparatifs de départ, lorsqu'elle reçut la lettre suivante :

« Auteuil, 19 mars 1871.

« Ma chère Mère, nous sommes en pleine révolution depuis hier. Deux généraux ont été fusillés par les émeutiers. Nous entendons à la fois le tocsin, la générale et le canon de Montmartre. L'insurrection est maîtresse de la Banque de France, de toutes les mairies, de l'hôtel de ville ; en un mot, de tous les établissements publics ; jusqu'ici le pillage n'a pas eu lieu. Cette situation ne peut pas durer : on s'en rendra maître, mais il faut s'attendre à des catastrophes.

« Je n'ai pas peur, je vous le répète, et si j'étais seule ici, je serais bien contente ; ce sont les Sœurs qui me préoccupent, car il ne faut pas se le dissimuler, la situation est grave. Un rien peut la détendre, mais un rien peut l'aggraver. Nous prions et nous espérons. Je vous en conjure, Mère bien-aimée, ne vous mettez pas de nouveau dans l'angoisse à notre sujet. Le bon Dieu nous gardera jusqu'à la fin, et si le danger venait, nous nous disperserions.

« Que je suis heureuse de vous savoir loin d'ici ! »

À ces nouvelles terrifiantes, le Père Picard se hâte de partir pour Paris, et dès son arrivée il écrit à la Supérieure générale : « Les choses vont de mal en pis. Rien de plus nul que la Chambre et le gouvernement. Si on veut l'anarchie, on prend les moyens les plus sûrs de l'obtenir. Ici, tout est prêt, les élections sont faites, la commune va être proclamée ce soir, les listes des proscriptions sont dressées. Il est temps de se sanctifier, en attendant qu'on nous ouvre bien grandes les portes du paradis. »

La Supérieure d'Auteuil restait calme en face de ce nouveau danger et ne se tourmentait que pour la Révérende Mère générale : « Ne vous inquiétez pas, chère Mère, lui écrit-elle. Soignez-vous, c'est l'essentiel. Le cœur ni la tête de notre chère Assomption ne sont plus ici, de simples petits membres. Alors il ne faut pas se tourmenter, les Sœurs sont pleines de courage. Sœur Anne-Marie, converse, ne songe qu'à ses matelas, traversins, couvertures et aux moyens de les préserver de la visite des communards. S'ils viennent, elle doit leur dire que notre Mère l'a laissée exprès, elle, sœur Anne-Marie, pour avoir soin des couvertures, et qu'au nom du Ciel, ils ne doivent pas y toucher. »

La Révérende Mère générale ne pouvait être que très douloureusement affectée en recevant de pareilles nouvelles : « Je ne peux pas vous dire que je ne m'inquiète pas, écrit-elle à la Supérieure d'Auteuil ; mais j'ai confiance en Dieu et je recours à la prière... Pourquoi le Père Picard me croit-il des illusions ? Qu'il mette des angoisses à la place, il sera dans le vrai. »

Les illusions n'étaient plus possibles, le danger était imminent. Paris était au pouvoir d'une bande d'insurgés : repris de justice, forçats et vagabonds venus de tous pays, Italiens, Polonais, Allemands et Espagnols, soudoyés par la Prusse et imprudemment armés par les chefs de la Défense nationale.

Le nouveau gouvernement, élu à Bordeaux, siégeait à Versailles avec l'Assemblée nationale. L'armée y était aussi, et le maréchal de Mac-Mahon en avait repris le commandement. Il s'agissait d'enlever Paris aux insurgés, c'était un nouveau siège à subir ; la guerre civile succédait à la guerre étrangère, et cela en présence de l'ennemi vainqueur. Nous devons boire jusqu'à la lie le calice de l'humiliation !...

Pour suivre nos Sœurs dans cette nouvelle épreuve, plus cruelle que la première, nous allons transcrire encore le journal d'Auteuil, en le complétant par les lettres de Mère Marie-Séraphine. Rien ne peut mieux nous mettre en présence des événements et nous en faire comprendre la gravité. C'est pendant la semaine sainte que va se dérouler ce drame lugubre, où l'Église de Paris aura l'honneur de participer aux souffrances de la Passion du Christ.

« 1^{er} avril. – La situation est la même, c'est-à-dire stupeur partout, départs précipités, envahissements progressifs de la Commune.

« 2 avril. – La Commune est venue s'emparer par la force de notre arrondissement. Nous sommes donc en son pouvoir. Un poste est établi au bout de la rue de l'Assomption. On vient chercher les élèves.

« 3 avril. – *Lundi saint*. – Depuis ce matin six heures, le canon gronde. Une lutte est engagée entre les troupes de Versailles et celles de la Commune de Paris. C'est donc de notre côté que se fait entendre le lugubre grondement. Les troupes de Versailles paraissent occuper, à Meudon et à Saint-Cloud, les positions fortifiées par les Prussiens.

« 5 avril. – *Mercredi saint*. – La lutte est ouverte et elle continue : canonnade, fusillade, mitrailleuses, on entend cela toute la journée. Dans la nuit de mardi à mercredi, la maison des Jésuites, rue des Postes, a été pillée, les Pères emprisonnés. Hier, à midi, visite chez les Dominicains. Ils sont faits prisonniers ; tout, chez eux, est pillé, brisé, saccagé. Hier encore, à cinq heures, l'archevêché est envahi, l'archevêque conduit à la Conciergerie ; plusieurs prêtres arrêtés : M. Deguerry, M. Petit, M. Lagarde. Nous tremblons pour les Pères de l'Assomption. D'un moment à l'autre, ils peuvent être arrêtés. On est allé, nous dit-on, dans plusieurs communautés de femmes pour réquisitionner. Nous nous attendons à cette visite ; jusqu'ici, tranquillité parfaite. Nous faisons le tombeau dans la chapelle de la sainte Vierge : abondance de fleurs, ensemble charmant de fraîcheur et de goût, qui contraste avec la disposition des esprits. Ténèbres récitées par quatre voix.

« 6 avril. – *Jeudi saint*. – Nous apprenons que notre couvent est le premier sur la liste des perquisitions et des proscriptions, ce qui ne nous empêche pas de garder le saint Sacrement dans le tombeau. Quelle nuit terrible et douce en même temps ! Nous gardions Notre-Seigneur et il nous gardait, comme les sentinelles au sépulcre. Jamais nuit du Jeudi saint ne parut si semblable à celle de la Passion. N'avions-nous pas aussi la désolation dans le lieu saint, les Apôtres dispersés dans la personne des prêtres, obligés de fuir ou de se cacher, et Notre-Seigneur saisi dans la personne de l'archevêque ?... La nuit cependant fut tranquille, rien ne vint troubler notre prière. On nous raconta le matin qu'une troupe de gardes nationaux avaient passé dans la rue et s'étaient arrêtés devant l'Immaculée-Conception. L'un d'eux proposa d'entrer pour piller. « Il ne doit pas y avoir grand-chose là-dedans, dirent les autres. Passons. » Et ils partirent. Décidément, les bons anges nous gardent.

« 8 avril. – *Samedi saint*. – Visite de M. Bayle, notre Supérieur, en paletot bleu et en moustaches noires. Il vient savoir ce que nous devenons. Des visites domiciliaires ayant eu lieu au Sacré-Cœur, aux Oiseaux, etc., il était inquiet pour nous. Nos amis viennent tous nous offrir leurs maisons, avec un dévouement qui fait du bien. En ces temps malheureux, on sent doublement le prix d'une affection sincère.

« 9 avril. – *Pâques*. – Pas une cloche, pas un carillon ne chante l'Alléluia ; le silence le plus morne plane sur nous et ne contribue pas peu à augmenter le serrement de cœur que donnent les nouvelles du matin. La plupart des églises sont fermées, le peuple est mécontent ; mais la terreur règne partout.

« 10 avril. – Nous faisons aujourd’hui notre lundi de Pâques ; cette petite dilatation est nécessaire, car on commence à étouffer. Les six mois de siège n’étaient rien à côté de la situation actuelle. Pendant le siège, le patriotisme faisait tout supporter. Maintenant, c’est la douleur, l’humiliation, le dégoût.

« 11 avril. – Combat acharné sur le plateau de Chatillon, entre les forts d’Issy et de Vanves. Est-ce Versailles qui avance ? Sont-ce les fédérés qui plient ? La lutte a duré deux heures. L’avantage des Versaillais a été d’empêcher les fédérés d’avancer. Toutes les maisons et même les toits d’où l’on pouvait apercevoir le combat étaient couverts de spectateurs.

« 12 avril. – Sœur François de Sales et quatre Sœurs converses partent pour Reims. Des démarches sont faites aux ambassades anglaise et belge, qui promettent de protéger leurs sujets respectifs. Protection absolument illusoire, personne ne veut se compromettre. Nous apprenons que M. l’abbé Bayle est arrêté.

« 14 avril. – On ne sait que penser de la situation. La Commune veut résister à outrance, l’arbitraire se fait sentir partout. Le sang du clergé n’a pas coulé, mais les arrestations continuent. Ce sont des otages. Pour nous, sauf sœur Marie du Calvaire, nous allons bien et nous sommes tranquilles. On va un peu partout et on nous oublie. Dieu soit béni ! Le Père Picard travaille à la délivrance de M. Bayle et à celle de M^{lle} Darboy, arrêtée avec son frère. Il espère réussir.

« Nous avons un nouveau bombardement. Une batterie établie au Trocadéro à la prétention de bombarder le Mont-Valérien, et une autre, dans le même but, est placée près de la porte d’Auteuil. Les soubassements et le noviciat sont prêts à nous recevoir, si c’est nécessaire. Nous n’avons pas peur ; toutes celles qui sont ici feraient un vrai sacrifice, s’il fallait quitter. On aime les lieux où l’on souffre, et puis nous serons si heureuses si nous pouvons conserver notre douce et belle demeure ! Les arbres sont tous verts, le printemps fait sentir son parfum ; mais cette belle nature ne peut réjouir, l’âme est trop pleine de tristesse. »

De toutes les religieuses restées à Auteuil pendant cette rude époque, celle qui souffrit le plus, en effet, fut sœur Marie du Calvaire, malade, infirme, de plus en plus réduite par la paralysie qui envahissait tout son être. Maintenant, elle ne pouvait plus parler et ne supportait aucune nourriture. « Nous avons eu nos victimes, écrit l’infirmière, et nous en avons une ici vivante, permanente, dans notre pauvre malade. Sa confiance en Dieu, son abandon, sont admirables. Elle commence, je crois, la dernière phase, dont le dénouement peut être plus ou moins éloigné, mais qui paraît certain. L’impossibilité de la nourrir la fait tomber dans un état d’atonie qui fait peine. »

Nouvelle source d’inquiétudes pour le cœur de la Révérende Mère Marie-Eugénie. Dès le 13 avril, elle écrivait à la Supérieure d’Auteuil :

« Pauvre chère sœur Marie du Calvaire ! la voilà donc bien mal, et il semble qu’elle doive être la victime que Dieu prendra parmi nous au milieu de nos douleurs et de nos dangers. Parlez-lui de l’affection avec laquelle je prie pour elle ; mais surtout parlez-lui souvent de l’amour de Notre-Seigneur, qui doit augmenter dans son âme jusqu’à ce qu’elle aille le posséder éternellement. Dieu nous a bien frappées ; c’est au milieu des coups répétés de la mort que s’est passée cette cruelle guerre avec ses suites plus douloureuses encore. »

En ce moment, Auteuil était sous le feu des obus. L’armée de Versailles avançait, et les combats d’avant-postes, ayant cessé, furent remplacés par un bombardement à outrance, bien autrement dangereux que celui du premier siège, puisque les forts, au lieu de protéger la ville, tiraient sur elle sans discontinuer. « Montretout, Mont-Valérien, Meudon et Saint-Cloud bombardaient hier le Point-du-Jour, écrit une Sœur. Les bombes sifflaient, se croisaient, éclataient et tombaient, toujours en nous respectant. Devant un tel feu, les braves de Belleville qui gardaient les

remparts ont pris la fuite. Le bombardement, je l'espère, nous préservera des visites de la Commune ; ils ne voudront pas s'approcher du danger. »

Quelques jours après, c'est la Supérieure qui écrit : « Nous voilà au moment de l'épreuve ; mais ne craignez pas, la sainte Vierge nous protège. Lundi 8 mai, vers midi, deux obus sont tombés dans le bois, et l'un si près du réfectoire, qu'à l'heure même nous nous sommes installées en bas dans celui des enfants. C'était un avertissement de la Providence. Le mercredi 10, vers trois heures, nous entendons un bruit effroyable : un obus venait d'entrer dans le réfectoire, y éclatait au milieu, brisait la statue de la sainte Vierge et ébranlait tout le monastère. Des mesures sont prises aussitôt, nous avons blindé le mieux possible ; plus d'obus dans la maison, mais bien des éclats dans le jardin. Le bois doit en être plein. La chapelle nous ayant paru trop exposée, nous avons fait transporter le saint Sacrement à l'Immaculée-Conception. Nous sommes prudentes, ne vous tourmentez pas ; la lutte ne peut durer longtemps, l'armée de Versailles est à nos portes. Encore quelques jours, et nous aurons la délivrance. Nous n'avons pas peur ; toutes les Sœurs ont un calme, une gaieté, un courage admirables. »

De plus grands dangers attendaient les Sœurs ; mais ce calme religieux ne les abandonna pas, et ce fut leur force. Le 11 mai, vers une heure de l'après-midi, on voit arriver un commissaire de police, ceint d'une écharpe rouge, qui se dit envoyé par la Commune. Il est accompagné d'une trentaine d'hommes armés. Le commissaire demande la Supérieure et lui déclare qu'il a ordre de visiter la maison : « Vous cachez ici des hommes armés, ils ont tiré sur nos gardes nationaux, nous en sommes certains ; on les a vus et on a vu aussi des signaux qui se faisaient du haut de la tour avec l'armée de Versailles. » La Supérieure nie formellement ces accusations, mais elle doit céder à la force et consent à faire visiter la maison. On n'y trouve absolument rien qui puisse compromettre, et le commissaire de police se retire assez mécontent.

Quant au lieutenant qui l'accompagnait, il a visiblement souffert pendant cette perquisition et dit à la Supérieure qu'il obéissait à un ordre de son colonel, mais que lui et ses hommes étaient fort ennuyés qu'on leur eût imposé une pareille besogne. Ils étaient tous arrivés la baïonnette au bout du fusil. Quand le lieutenant a vu qu'ils n'avaient affaire qu'à des femmes, il a fait remettre immédiatement les baïonnettes dans les fourreaux. Les Sœurs avaient l'air si braves et si résolues qu'ils en étaient tout surpris, et cette attitude les gagna complètement à leur cause. « Ils semblaient là bien plus pour nous protéger que pour nous attaquer, » disent les notes. Le commissaire de police le sentit, c'est ce qui l'empêcha d'agir. Vexé de n'avoir rien trouvé qui pût compromettre le couvent et d'avoir paru ridicule et odieux aux yeux des soldats qu'il avait requis pour lui prêter main-forte, il jura de se venger.

C'était facile. Les troupes de Versailles avançaient, et la Commune, sentant que son dernier jour allait sonner, était arrivée à son complet délire. Rien ne l'arrêtait plus. On avait chassé de l'hôtel de ville tous les membres qui avaient montré quelque modération, et on les avait remplacés par des forçats libérés. Les mesures les plus violentes allaient être prises. Nous n'avons pas à raconter le terrible drame de la prison de Mazas ; nous devons nous borner à ce qui regarde nos Sœurs d'Auteuil, dénoncées par le commissaire et destinées à périr, si Dieu ne les avait protégées d'une manière toute miraculeuse.

Le 13 mai, à deux heures de l'après-midi, le couvent est tout à coup envahi par un bataillon de la garde nationale ; ce sont des fédérés de Belleville, le capitaine Lannes les commande. Ce digne envoyé de la Commune a ordre de faire une nouvelle perquisition. Toujours mêmes griefs : on cache des hommes armés, et du haut de la tour on fait des signaux à l'armée de Versailles. La perquisition recommence par les soubassements, l'économat, les dortoirs et enfin la cave. C'est là que les exclamations se font entendre : « Il y a ici des cachettes, des guet-apens ! » On ouvre avec

précaution toutes les portes, on fouille partout... Tout à coup un des fédérés dit avoir entendu un coup de feu. Ni la Mère ni les Sœurs qui accompagnaient le capitaine n'entendirent rien, et la plupart des soldats non plus ; ce fut là cependant le grand chef d'accusation, il fallait bien trouver quelque chose. Il était près de huit heures du soir ; on voit que la perquisition avait été longue et minutieuse. Le capitaine dit alors aux religieuses qu'elles étaient gravement compromises, et devaient choisir une pièce de la maison où elles seraient consignées et gardées. Elles prennent les deux salles du noviciat. Lannes leur demande ce qu'elles veulent pour leur souper, et leur déclare en même temps qu'elles devront nourrir à leurs frais ce bataillon « qui s'expose aux bombes pour les garder ».

« Nous fermons les portes du noviciat, disent les notes du journal, et notre premier sentiment est celui d'une profonde reconnaissance envers Dieu, qui nous a sauvées de tant de périls et nous a protégées jusqu'ici ; nous lui demandons ses lumières et son secours pour sortir du labyrinthe où nous sommes engagées. Vers minuit, épuisées de fatigue, nous nous jetons tout habillées sur nos paillasses et succombons un instant au sommeil. Dieu veillait pour elles et leurs Anges les gardaient.

Deux Polonaises amies de la maison, M^{lles} Henriette Pustowjtow et Casimir Tomkowicz, ayant appris que le couvent était au pouvoir des fédérés, avaient agi auprès du général Dombrowski, chef de la Commune, pour obtenir l'élargissement des prisonnières. Dès le matin, le général envoya son *grand prévôt* pour les faire partir. Celui-ci prévint M^{lle} Henriette qu'il ferait le féroce en présence des autres insurgés, afin de mieux remplir son mandat ; mais les Sœurs, qui n'étaient pas averties, ne savaient que penser de ce ton brutal, joint aux bons conseils donnés à voix basse. Le grand prévôt pressait le départ le plus qu'il pouvait et, tout en se fâchant, laissait emporter tout ce qu'on voulait.

Mais impossible de songer à faire partir sœur Marie du Calvaire. Il fallut la transporter à l'Immaculée-Conception, où M^{lle} de Saint-André, restée comme locataire, offrait de lui prodiguer ses soins. La permission fut demandée et aussitôt accordée ; l'infirmière, sœur Marie du Sacré-Cœur, fut chargée de faire transporter la malade. Son récit est trop pittoresque pour que nous l'abrégeons :

« Quatre hommes sont requis, et le capitaine Albert m'en laisse le choix. De la petite cohorte alignée devant la maison, je détache les quatre figures les moins repoussantes, qui me suivent volontiers. Un d'entre les autres, que j'avais vu ivre la veille, se précipite pour nous accompagner. « Retirez-vous, lui dis-je, vous n'êtes pas commandé pour cela. » L'ivrogne se retire d'un air confus. L'expérience faite à l'ambulance a été souvent confirmée avec les fédérés. Le peuple de Paris cède tout de suite devant une volonté bien résolue. C'était du reste la seule arme défensive en notre pouvoir.

« Avant d'entrer chez la malade, je remets à chacun des porteurs un paquet de tabac, reste de nos soldats, en leur disant que nous ne pouvions rien leur offrir en reconnaissance du service immense qu'ils allaient nous rendre. Les plus grandes précautions leur sont demandées pour la malade, la moindre émotion pouvant lui donner la mort, après les fatigues et les inquiétudes de la nuit précédente. Ils écoutèrent en silence, le képi à la main et visiblement émus ; puis, d'une voix unanime, ils dirent : « Ne craignez pas, ma Sœur, vous pouvez compter sur nous. » – Nous entrons chez sœur Marie du Calvaire, si pâle, si défaite de l'émotion de la veille, que tous ses cheveux avaient blanchi. Les hommes reculèrent d'effroi ; mais, rassurés par son bon sourire, ils s'approchèrent avec respect et l'emportèrent avec les précautions les plus délicates.

« Le cortège se mit en marche à travers tous les soldats campés devant la maison. Plusieurs paraissaient visiblement émus ; Lannes lui-même, si dur, détourna la tête, lorsqu'il vit de près l'aspect de morte de la pauvre Sœur. La marche fut longue et douloureuse. Quatre hommes se présentèrent pour remplacer les premiers ; mais ceux-ci ne voulurent point céder ce qu'ils appelaient

leur droit. Le pauvre ivrogne de la veille réclama, au nom de l'humanité, la permission de suivre au moins de loin le cortège. La Sœur se trouva mal trois fois : il fallut la déposer et attendre ; le soldat repoussé accourut aussitôt et insista, toujours au nom de l'humanité. Force fut donc de l'essayer, et nous n'eûmes pas à nous en repentir ; car il s'y prit si adroitement, que la malade n'eut plus de cahotement. « Je n'avais pas grande confiance en vous, lui dis-je, et je suis agréablement surprise de vos soins et de votre adresse. – Ma Sœur, l'humanité avant tout. »

La malade étant mise à l'abri et confiée aux soins de M^{lle} de Saint-André, l'important était de partir le plus tôt possible, parce que la bonne volonté des hommes de la Commune n'était pas de longue durée, et les ordres et les contre-ordres se succédaient rapidement. C'est du reste ce qui arriva pour nous. À peine Mère Marie-Séraphine, sœur Marie du Sacré-Cœur et sœur Marie-Baudile, les plus compromises, furent-elles parties, que la voiture qui emmenait les autres fut arrêtée, sous prétexte d'un nouvel ordre arrivé pour empêcher le départ des religieuses. Elles sont consignées dans une maison, en face du couvent. Heureusement M^{lle} Henriette était là qui présidait au départ. Elle fait de nouvelles démarches auprès de Dombrowski⁵⁶, obtient un nouveau sauf-conduit, réunit la Mère et les Sœurs après une seconde nuit d'angoisses et les fait partir pour Saint-Denis, où elle leur trouve un abri hospitalier chez les Religieuses de la Compassion.

Il fallait annoncer à la Mère générale ces tristes nouvelles, le Père Picard s'en chargea :

« Paris, 14 mai 1871.

« Ma bien chère Mère,

« Nous venons de l'échapper belle après les plus cuisantes inquiétudes. Hier, un bataillon entier de gardes nationaux, le 63^e, a cerné le couvent, en occupant le jardin qui l'entoure ; puis il a pénétré dans la maison, consignait tout le monde, chacun à la place où il se trouvait, malgré la pluie d'obus qui tombait en ce moment. Ensuite a commencé la perquisition la plus minutieuse et la plus dure. On accusait les Sœurs de favoriser Versailles, de faire des signaux, de conserver des armes et de cacher des hommes qui avaient tiré sur les gardes nationaux. Les mesures étaient si bien prises, que personne n'a pu sortir, et que je n'ai été prévenu qu'à neuf heures du soir. Dès ce matin j'ai multiplié les démarches auprès des ambassades pour attirer quelques protections. J'étais dans les angoisses les plus poignantes jusqu'au moment où une personne que j'avais envoyée a pu pénétrer auprès de Mère Marie-Séraphine et apprendre que si la politesse avait été inconnue, les convenances avaient été gardées. Par sa fermeté, la Mère a su en imposer à ces misérables ; elle a refusé net de reprendre la perquisition à onze heures du soir et conquis son repos, si l'on peut appeler repos une nuit passée au milieu de ces chenapans, qui montaient la garde jusqu'à l'entrée des diverses portes du noviciat. Le soubassement était occupé par eux ; ils avaient aussi à se prémunir contre les obus qu'ils avaient attirés en arborant le drapeau rouge sur la tour. »

Le Père raconte ensuite comment les Sœurs ont été sauvées par Dombrowski et un capitaine de la Commune qui s'était fait leur protecteur. Par une Providence merveilleuse, Dieu leur faisait trouver des sauveurs parmi ceux-là mêmes qui étaient envoyés pour les perdre.

Arrivée à Saint-Denis, la Mère Marie-Séraphine se hâte d'écrire à la Supérieure générale (18 mai) : « Le bon Père Picard vous a dit nos épreuves et vous a rassurée sur nos personnes. Je viens confirmer cette assurance. Nous allons toutes bien, et nous recevons ici, des religieuses de la Compassion, la plus fraternelle hospitalité. Nos Sœurs ont besoin de repos après ces quatre jours d'angoisses, mais la santé d'aucune n'est atteinte. Elles ont été plus fortes que les émotions.

⁵⁶. M^{lle} Henriette avait rendu des services personnels à Dombrowski lorsqu'il combattait en Pologne, c'est ce qui explique ici son influence.

« À Paris, les choses vont au plus mal. La Commune se voit à l'agonie et se venge de sa mort prochaine sur la religion, le clergé, les couvents, tout ce qu'il y a de bon et d'honnête. Je ne pourrai jamais être assez reconnaissante à M^{lle} Henriette ; elle a exposé sa vie, sa liberté pour nous délivrer. Elle veille maintenant sur le Père Picard. Les Sœurs ont été d'un courage admirable. Pour moi, chère Mère, ne craignez pas pour ma santé, je vais très bien. Je vous le répète, les émotions en face de ces horribles gens n'existaient pas, je n'avais que des indignations. »

La Supérieure générale sentait tout ce qu'elle devait de reconnaissance aux Sœurs qui s'étaient exposées à tant de dangers pour nous conserver Auteuil. Elle écrivit le 21 mai à la Mère : « Je n'ai reçu que tout à l'heure votre lettre du 18. Elle était bien impatientement attendue. J'avais su par le Père Picard les affreuses péripéties de la perquisition du 13 et des jours suivants. Il me disait que vous étiez en sûreté, mais j'avais hâte de vous savoir par vous-même hors de Paris. Que je suis reconnaissante à ces bonnes Dames de la Compassion, à M^{lle} Henriette et au bon Père, pour lequel seul je tremble maintenant !

« Quant aux biens de ce monde, c'est Dieu qui nous les avait donnés ; nous avons reçu de lui tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes, il faut le remercier de ce qu'il nous a conservé en tant de lieux et le bénir de nos épreuves, car il nous les payera chèrement, si nous le voulons, en grâces et en bienfaits nouveaux. N'ayez pas le cœur trop triste en cet endroit, chère Mère ; vous avez fait tout ce que vous avez pu, et vous ne vous êtes que trop exposée. Je crois que la reconnaissance de la Congrégation devra être d'autant plus grande, qu'après avoir tout fait vous n'avez pas eu la consolation de pouvoir rester jusqu'au bout. Maintenant que vous êtes hors de Paris, il me semble que nous pourrions nous revoir bientôt. J'ai le plus grand désir d'aller vers vous. »

Cette lettre est datée de Sainte-Foy. La Mère Marie-Eugénie était à Lyon, attendant la fin de la tourmente, et elle se disposait à partir pour Saint-Denis, lorsqu'elle apprit la délivrance d'Auteuil et la déroute des fédérés. Pendant la nuit du 21 mai, l'armée de Versailles, maîtresse du Point-du-Jour, entra silencieusement dans Paris. Tandis qu'un régiment débouchait par la rue La Fontaine, le concierge de la maison où logeait notre aumônier dit à un officier : « Vous avez là un nid de communards ; ils dorment tous, allez donc les surprendre. » Il ouvre la porte de communication avec le jardin, les soldats entrent, le monastère est pris d'assaut, les insurgés sont saisis et faits prisonniers. Quelques-uns se sauvent par les fenêtres, d'autres passent par-dessus les murs ; mais la plupart sont arrêtés. Le Père Vincent de Paul, qui suivait l'armée de Versailles, trouve dans la chapelle des malades et des blessés, qui sont là gisant sur le sol. Tous réclament les secours de son ministère.

En apprenant ces nouvelles, la Mère Marie-Eugénie ne songe plus qu'à revenir : « Nos troupes sont enfin dans Paris, et les misérables qui vous ont tant fait souffrir sont chassés, écrit-elle à Mère Marie-Séraphine. Je voudrais revoir Auteuil avant que rien n'y fût réparé, avec toutes les traces de la persécution ; y retrouver les éclats d'obus, les balles, les dégâts, qui sont les cicatrices de vos souffrances pour Notre-Seigneur, tout cela *où cela est*. Que craignez-vous pour mon retour ? Je suis bien plus troublée loin de vous. Ce que je regretterais le plus à Auteuil, ce seraient les tableaux et les dessins qui sont des souvenirs de nos sœurs mortes ; mais c'est ce qu'ils auront le moins convoité. Tout ce qui était plus précieux au service du bon Dieu est conservé ; le reste s'arrangera, la Providence y pourvoira. J'espère que pour toutes les Sœurs cette participation aux souffrances de l'Église va être un principe de vie religieuse toute sainte et toute forte. (Sainte-Foy, 23 mai)

On faisait bien d'arrêter le départ de la Supérieure, car la crise n'était pas finie. La Commune disputait pied à pied les rues de Paris à l'armée de Versailles et se vengeait de ses défaites par d'horribles représailles : les otages étaient mis à mort, le sang de l'archevêque allait couler, nos plus beaux monuments devenaient la proie des flammes.

« Vous le savez, Paris brûle, écrit le 25 mai Mère Marie-Séraphine ; nous voyons d'ici pendant le jour d'épaisses colonnes de fumée ; pendant la nuit, des gerbes de flammes. Il fallait cette leçon, Dieu nous la donne. Qu'il daigne nous en faire profiter ! Je ne plains pas ces monuments qui croulent, je donne tous mes regrets à nos braves soldats qui, revenus de la guerre contre l'étranger, viennent perdre leur vie dans les rues de Paris. Je demande à Dieu de nous conserver Notre-Dame et la Sainte-Chapelle. On dit Paris horrible à voir : il n'y a plus que sang et flammes. O justice de Dieu ! La grande cité est châtiée, mais que de victimes !...

« Nous recevons de toutes nos maisons des lettres bonnes à faire pleurer. On nous offre l'hospitalité partout ; mais pour nous, dans ce moment, il n'y a de cher qu'Auteuil. Mon plus grand désir est d'y retourner, d'y refaire pauvrement notre nid et de vous dire, aussitôt que cela se pourra prudemment, que vous pouvez venir voir votre demeure visitée par l'épreuve. »

L'armée de Versailles est enfin maîtresse de l'insurrection, les incendiaires sont arrêtés, et le 26 mai le Père Picard peut écrire :

« La canonnade a cessé, les révolutionnaires sont complètement vaincus, et Paris respire au milieu de ses ruines. Les Sœurs ne peuvent pas rentrer encore aujourd'hui ; les portes sont fermées pour tout le monde. Aussitôt qu'elles seront ouvertes, j'irai à Saint-Denis les chercher. Je vous écrirai ensuite, chère Mère, lorsque vous pourrez venir. Je n'ose pas vous proposer de voir le spectacle qu'offre le couvent, je mets du monde à l'œuvre, afin de sauver les débris qui peuvent être conservés. Les boiseries de la chapelle, du parloir et de la salle de communauté me paraissent intactes. Remercions Notre-Seigneur d'avoir permis que nous n'ayons à déplorer que des pertes matérielles. La sainte Eucharistie n'a pas été profanée dans nos murs, c'est une grande consolation. Notre petite chapelle, rue François-1^{er}, a passé inaperçue au milieu des grandeurs du quartier ; on a pu continuer le mois de Marie. Prions et remettons-nous à l'œuvre avec plus d'ardeur et de confiance que jamais. »

Les Sœurs peuvent enfin revenir ; les premières rentrent à Auteuil le 27 mai, les autres le 30. Dire leur émotion en revoyant ces lieux où elles ont tant souffert, serait impossible. Elles trouvent tout dévasté, souillé, dans un désordre horrible à voir !

Mais, le 2 juin, une grande joie leur est réservée. Vers deux heures de l'après-midi, notre Mère vient les surprendre. Elle s'était mise en route de Lyon, dès que les communications avaient été établies, et avait voyagé à petites journées jusqu'à Paris, où elle était arrivée trop tard. Les portes de la ville étant fermées, elle avait dû demander l'hospitalité aux religieuses de Saint-Joseph (Maisons-Alfort). Le lendemain, la Révérende Mère était venue à pied prendre la mouche à Charenton. Là, par une attention de la Providence, elle rencontra les Pères Picard et Vincent de Paul, qui descendaient dans le même bateau et qui la conduisirent à Auteuil : « C'est, disent les notes, devant le monastère que nous aperçûmes notre Mère ; elle était si atterrée par l'aspect désolé des abords de la maison, qu'il nous fallut du temps avant de pouvoir parler, mais quelle joie de la revoir !... Et cependant il était dur pour nous de lui présenter la maison ainsi dévastée. Mais la chère Mère ne cesse de nous répéter qu'elle s'attendait encore à de plus grands dommages dans la propriété. Nous sommes émues jusqu'au fond de l'âme, en voyant combien elle s'élève au-dessus de toutes les pertes matérielles, et combien elle ressent celles du cœur pour ce qui touche les Sœurs et la Congrégation. Nous avons trouvé notre Mère bien changée, bien maigrie ; mais aussi que d'épreuves ont traversé son âme !... »

CHAPITRE XV

RETOUR À AUTEUIL. – NOUVELLE-CALÉDONIE. – UNE ÂME DE MISSIONNAIRE.

Après les souffrances de l'exil, nous avons à raconter les émotions du retour. Notre Mère à Auteuil et les désastres de la Commune réparés, on rappela les religieuses. Toutes revinrent avec joie au nid maternel. Quel bonheur de se revoir, de se retrouver dans des lieux si chers ! Que d'émotions, que de récits divers ! Chaque Sœur avait une petite odyssée à raconter, et les faits merveilleux, les miracles de la Providence n'y manquaient pas.

En dehors de Paris et de Sedan, il y avait eu des traits bien touchants. Sœur Marie-Julie, remplaçant sœur François de Sales à Arras, demande à y rester jusqu'à ce que l'épidémie de petite vérole noire soit passée, et se consacre à soigner nuit et jour les pauvres enfants du Père Halluin. Sœur Agnès-Eugénie, exilée à Mende avec quelques Sœurs pendant le rude hiver de 1871, fonde là un petit pensionnat provisoire afin d'avoir de quoi vivre, et vit si pauvrement, qu'elle peut rapporter à la Supérieure générale le fruit de ses économies.

Nous n'avons pas parlé non plus de l'accueil affectueux que les religieuses, obligées de quitter Auteuil, reçurent dans toutes nos maisons : à Londres, où la Révérende Mère Marie-Marguerite mit toutes les délicatesses de son cœur à adoucir pour les Sœurs françaises le séjour à l'étranger, à cette heure où nous savions que toutes les sympathies de l'Angleterre étaient pour nos vainqueurs ; – à Nîmes, où Mère Marie-Gabrielle ouvrait sa maison et son cœur à notre Mère générale et à toutes les Sœurs qu'elle amenait avec elle, Sœurs jeunes encore, mais pleines de promesses pour l'avenir. Il y avait là un groupe choisi que la Mère Marie-Eugénie était heureuse de placer sous l'influence du Père d'Alzon, ce qui donna à celui-ci la pensée de faire au Prieuré une série de conférences sur l'esprit de l'Assomption. Ces instructions ont été conservées ; nous y trouvons toutes les idées qui ont inspiré notre œuvre des les premiers jours.

Enfin, nous avons très peu parlé du noviciat de Sacconex, où Mère Thérèse-Emmanuel se révélait à ses novices sous un jour tout nouveau, entrant dans les plus petits détails de la vie pratique et sachant en adoucir toutes les difficultés. Plus mère que maîtresse, elle enseignait par son exemple toutes les vertus qui sont le fondement de la vie religieuse : une parfaite obéissance aux moindres désirs de notre Mère, une pauvreté qui ne reculait devant aucune privation, un détachement qui la mettait au-dessus de toutes les séparations, enfin un esprit de prière qui semblait grandir dans la solitude et les épreuves de l'exil. C'est dans la vie de Mère Thérèse-Emmanuel qu'on verra ce qu'elle a été à Sacconex ; nous ne pouvons nous arrêter plus longtemps sur une époque à laquelle nous voulions consacrer un chapitre et qui en a déjà rempli cinq.

Malgré nous, et sans nous en apercevoir, nous avons subi l'indéfinissable attrait de la douleur. Les documents se pressaient, poignants, variés, d'un intérêt saisissant. Tout le monde souffrait, et la souffrance est une auréole. Notre Mère nous paraissait si grande dans ses maternelles angoisses,

« son triomphal détachement,⁵⁷ » sa profonde adoration des droits de Dieu sur les nations et sur les œuvres ! Jamais nos Sœurs elles-mêmes ne nous ont paru plus admirables ; nous voulions supprimer bien des détails, nous ne le pouvions pas, ils venaient d'eux-mêmes se placer sous notre plume. Il était beau de voir de simples religieuses partager les épreuves de la patrie, et d'écouter le son que rendent les âmes, quand le marteau de la souffrance les a frappées.

On nous pardonnera donc ces longueurs ; mais il faut abréger maintenant. Nous ne raconterons pas les émotions du retour : ces murs encore debout qu'on était si heureux de revoir, ces traces de tant de souffrances, arbres brisés par les obus, dégradations de toutes sortes, statues mutilées, livres de la bibliothèque épars dans la prairie. On rangeait toutes choses, songeant à ce qu'on aurait pu perdre et remerciant Dieu de ce qu'il nous avait conservé.

À la fin des vacances, notre Mère générale réunit à Auteuil les Supérieures de toutes les maisons. La vénérée fondatrice voulait profiter de ces épreuves, qui avaient dû tremper plus fortement les âmes, pour imprimer un mouvement nouveau à la Congrégation, plus d'unité dans les usages, une ferveur plus grande, une impulsion plus généreuse. Dans des réunions de tous les jours avec les Supérieures, la Révérende Mère toucha toutes les questions qui pouvaient développer la marche de l'Institut : conseils pratiques sur le gouvernement des maisons, rapports des Supérieures avec les Sœurs anciennes et les jeunes Sœurs, rapports avec les élèves, avec les parents, les aumôniers, les personnes du dehors, etc. Il y eut des conférences entières sur l'éducation, sur l'enseignement tel qu'il doit être compris à l'Assomption, sur les divers emplois : maîtresse du pensionnat, économ, etc. Dans toutes les recommandations de la Mère Eugénie, on sent percer ce double esprit : maintenir avec fermeté la régularité et l'obéissance, et cependant laisser une certaine latitude, ne pas étouffer l'initiative, ne pas tout absorber en soi. En un mot, faire grandir les âmes, développer tout ce qui peut être un élément pour le bien.

Le pensionnat se rouvrit au mois d'octobre et devint bientôt plus florissant que jamais. Après un hiver passé à Nice, le noviciat revint à Auteuil au printemps de 1872. Plusieurs fondations nous furent alors demandées ; mais la Supérieure générale voulait consolider son œuvre avant de l'étendre, bien des propositions furent rejetées ou renvoyées à plus tard.

La Révérende Mère céda cependant aux instances réitérées de M^{gr} Vitte, qui venait d'être nommé évêque de la Nouvelle-Calédonie. C'était un saint religieux Mariste et un ami dévoué de l'Assomption. Depuis les premiers jours de la fondation de Lyon, nos Sœurs avaient trouvé en lui un guide sûr, un appui fidèle. Il aimait l'esprit de l'Assomption, et avait pour la fondatrice une vénération profonde. En ce moment où il se sacrifiait pour une mission lointaine, il la suppliait de ne pas lui refuser son concours, et disait qu'il ne voulait pas partir sans amener avec lui quelques-unes de ses filles. La Mère Eugénie hésitait cependant, éclairée par l'expérience du Cap et pensant que nous n'étions pas encore prêtes pour les missions.

Or le vicariat de M^{gr} Vitte était une véritable mission. Lui-même raconte que lorsque son prédécesseur descendit dans l'île pour la première fois, à la façon des saints, n'ayant guère que sa besace et son bâton, il se trouva en face d'une population qui méritait d'être signalée parmi les plus dégradées de la famille humaine noire : race de cannibales, aux mœurs cruelles et dissolues. Aujourd'hui, le drapeau de la France flotte sur ces rivages, la foi a pénétré parmi ces races sauvages et a opéré des merveilles. En 1873, l'œuvre n'était encore que commencée. Les Pères Maristes s'y sont dévoués avec un zèle admirable ; la Nouvelle-Calédonie est une de leurs missions les plus importantes. Dès leur arrivée dans l'île, ils avaient fondé à Saint-Louis, non loin du port de Nouméa, une école pour les garçons ; et une sainte fille de Lyon, tertiaire de Sainte-Marie, s'était jointe à eux et avait établi, près de la maison des Pères, une école pour les filles, où elle réunissait plus de quatre-

⁵⁷. Lettre d'une Sœur.

vingts enfants de la race indigène. Mais sœur Marie de la Croix succombait sous la tâche qu'elle s'était imposée, ses forces étaient épuisées, et, se croyant près de mourir, elle suppliait le nouvel évêque d'amener avec lui des religieuses pour la remplacer et continuer son œuvre.

M^{gr} Vitte ne demandait que deux ou trois religieuses et surtout des converses, pour aider sœur Marie de la Croix et empêcher les quatre-vingts petites filles noires, recueillies par ses soins, de retourner dans leurs familles païennes, où elles reprendraient bientôt leurs mœurs sauvages. C'était une pierre d'attente, un essai pour préparer une fondation définitive. Dans ces conditions, la Mère Marie-Eugénie ne pouvait refuser.

Beaucoup de Sœurs converses s'offrirent, deux furent désignés : sœur Marie-Rosalie et sœur Marie-Apollonie. L'une Anglaise, intelligente, dévouée, énergique, voulait faire à Dieu un grand sacrifice et prouver la vérité de sa vocation. Elle était depuis plusieurs années en religion et n'avait pas encore fait ses vœux perpétuels ; mais comme elle était fort capable, on pensa qu'elle pourrait rendre de grands services à la mission, et elle fut admise à la profession avant de partir. – L'autre, pauvre fille de la campagne, née à Saint-Ambroix, dans le Gard, sans instruction, sans grand savoir-faire, avait au cœur la passion des âmes. La sainte Vierge, disait-elle, lui avait promis qu'elle irait mourir chez les sauvages. La promesse devait se réaliser. Sous une enveloppe très obscure, sœur Marie-Apollonie portait une âme de missionnaire. C'est pour elle que nous écrivons ce chapitre, car nous aurions pu passer sous silence une fondation qui, malheureusement, n'a pas eu de suites ; mais il est doux de glorifier les petits et les humbles.

À ces deux Sœurs converses fut adjointe une religieuse de chœur qui devait les conduire en Nouvelle-Calédonie, les y installer, se rendre compte sur les lieux de ce qui était possible et désirable, et tout préparer pour une fondation définitive.

Les trois missionnaires allèrent rejoindre M^{gr} Vitte à Marseille, le 24 octobre 1873. Le vaisseau devait partir le 26. L'Évêque s'empresse d'écrire à la Supérieure générale : « Vos trois filles sont arrivées ici en bonne santé et m'ont fait la plus heureuse impression. Je comprends toutes vos préoccupations maternelles en envoyant si loin les filles que Dieu vous a données ; mais il me semble que je sens dans mon cœur assez d'affection pour tenir au moins en partie votre place auprès d'elles. Oui, je serai leur père et leur mère. » Le saint prélat devait tenir parole ; il fut pour nos Sœurs d'une bonté sans pareille. Pendant la traversée, il ne tarda pas à découvrir où était la vraie missionnaire. Tout en appréciant les qualités de la Sœur de chœur et de sœur Marie-Rosalie, il a besoin, dit-il, de les voir à l'œuvre ; mais « Sœur Marie-Apollonie fera très bien, j'en suis convaincu, car elle a cet esprit de sacrifice pratique qui est plus aisé au caractère français qu'à nul autre ». Nous pourrions ajouter, plus facile surtout à cette foi vive, à cette humilité profonde qui est la source des grands dévouements.

C'est sœur Marie-Apollonie que nous voudrions faire connaître ici ; ce sont ses lettres que nous allons transcrire, laissant de côté les descriptions ou incidents de voyage que l'on trouverait dans la correspondance des autres Sœurs. C'est elle qui nous a touchées. Cette pauvre fille des montagnes, sans instruction, sans culture, trouve des mots charmants, tant son âme est soulevée par l'amour. Nous avons été émue en voyant avec quelle confiante simplicité elle parle à la Supérieure générale, et il nous a semblé que c'était achever le portrait de la Mère Marie-Eugénie, de montrer comment ses filles les plus humbles comptaient sur sa tendresse et savaient lui ouvrir leur cœur.

Nous ne changeons rien au style de la Sœur, ne nous permettant de corriger que son orthographe. La première lettre est de Nîmes, où les deux converses se sont arrêtées quelques jours avant d'aller à Marseille. Après les nouvelles du voyage, sœur Marie-Apollonie fait part à notre Mère de ses impressions ; elle a beaucoup prié pendant la route : « De Lyon à Avignon, nous étions seules, et sœur Marie-Rosalie a pu se reposer un peu. Pendant ce temps, mon esprit contemplait la

belle nature, et mon cœur s'excitait à aimer Celui qui en est l'auteur. J'ai dit souvent, et surtout j'ai goûté cette parole de saint Ignace : « Seigneur, fais de moi tout ce que tu veux, parce que je sais que tu m'aimes. » Chère Mère, n'ayez pas de la peine au moins à notre sujet, car nous sommes si joyeuses, aussi gaies que deux petits pinsons. Importe ce qu'il arrivera, accidents prévus ou imprévus, alléluia quand même !... Mère bien-aimée, très respectueusement nous baisons cette main si chère qui nous enverra sa bénédiction tous les soirs de notre vie et que nous recevrons en esprit avec beaucoup de reconnaissance.

« Vos deux petites missionnaires,

« SŒUR MARIE-ROSALIE ET VOTRE PETITE APOLLONIE. »

On s'embarque donc à Marseille le 26 octobre. Sœur Marie-Apollonie, qui n'a jamais vu la mer, est d'abord ravie ; mais, pendant la traversée, elle est bien plus malade que les deux autres Sœurs. Cela ne la trouble pas, elle veut souffrir pour ses chers sauvages. Arrivée sur les bords de la Palestine, les souvenirs de l'histoire sainte apprise dans son enfance lui reviennent à l'esprit.

« Suez, 3 novembre 1873.

« Ma bien chère Mère,

« Je commence à vous écrire de Suez, tout en traversant la mer Rouge. ça fait tant plaisir de voir ces déserts et cette mer où les Israélites et les Égyptiens ont voulu essayer de passer, mais d'une manière bien différente. La mer Rouge n'est pas mauvaise à traverser ; seulement on souffre un peu de la chaleur. J'ai pris un bain, puisqu'il n'en coûte pas plus en passant ; mais c'était plutôt par dévotion.

« Je trouve que j'ai très peu souffert, et je vous avoue, chère Mère, que ça me serait trop agréable de voyager, si de temps à autre je n'avais pas le mal de mer ; car mon cœur est si content et mes yeux si ravis de contempler cet immense désert et ces lieux de la Palestine, sanctifiés par la présence de Jésus, Marie et Joseph ! Nous allons dans une autre Égypte, il est vrai ; mais c'est toujours pour tâcher de faire aimer ce divin Enfant, et pour l'aimer moi-même de plus en plus, comme vous me le disiez, chère Mère, dans votre charmante petite lettre que j'ai reçue à Marseille et qui m'a fait tant plaisir.

« Que vous dirai-je de toutes ces personnes du navire ? sinon qu'elles sont d'une bonté et d'une complaisance admirables. N'importe ce qu'on demande, on est toujours prêt à vous rendre service. On voit bien que le capitaine est très bien et qu'il aime beaucoup Monseigneur. Quant à lui, on peut dire qu'il est d'une bonté exemplaire ; il me fait bien souvent penser à vous, chère Mère. Tout ce qu'il sait pouvoir nous faire plaisir, il n'y manque pas. Dimanche, nous avons eu le bonheur d'avoir quatre messes ; nous avons communié à celle de Monseigneur, qui a été dite sur le pont. »

« Aden, 9 novembre.

« Nous arrivons toutes les trois à Aden très bien portantes. Monseigneur a demandé deux chaloupes qui nous conduisent à terre, et nous allons au couvent des religieuses du Bon-Pasteur, qui sont d'une grande bonté pour nous. Elles nous ont fait visiter les beautés du pays que je ne cherche pas à vous raconter ; mais vous dire, chère Mère, l'impression que cela me fait de voir tous ces êtres humains, de toutes les nations, chacun son costume à part, c'est impossible. On est dans une continuelle contemplation, et je me dis à moi-même : Combien y a-t-il d'âmes, parmi ce peuple, qui aiment le bon Jésus ? Hélas ! chère Mère, Dieu le sait ; mais je vous le dis dans toute la sincérité de mon cœur, afin que votre cœur de mère soit heureux de mon bonheur, je donnerais ma vie très volontiers pour sauver une seule de ces âmes.

« Je ne saurais trop vous dire toutes les bontés qu'on a pour nous. Qu'elle est bien vraie cette parole des Psaumes : *Le Seigneur nous conduit, rien ne nous manquera*. Si on a des croix, la consolation est toujours à côté ; aussi, quoi qu'il m'arrive, *alléluia* quand même et *Deo gratias* ! Je suis tout étonnée de me trouver dans ces dispositions. Il faut bien croire que Dieu de toute éternité m'avait destinée pour aller en mission. Adieu, chère Mère, encore une fois ; je ne puis pas vous cacher mon bonheur, parce que je vous aime et que ce n'est que pour le bon Dieu que je vous ai quittée. »

N'est-ce pas l'accent de la vraie missionnaire ?... On le sent plus encore dans la lettre suivante adressée à Mère Thérèse-Emmanuel :

« Ceylan, 21 novembre.

« Ma bien chère Mère, je n'essayerai pas de vous raconter nos trois semaines de navigation, il y aurait trop de choses à dire, je ne m'en sens pas capable ; du reste, vous le savez par les lettres des autres Sœurs. Chère Mère de mon âme, tout ce que je tiens à vous faire savoir, c'est la joie que j'ai dans mon sacrifice. Plus il me manque de choses, plus je suis contente. Ces quatre ou cinq jours, nous entendons la messe dans une petite chapelle bien pauvre ; mais je voudrais que vous vissiez la foi si pure et si vive de ces pauvres gens, surtout les petits enfants, qui sont si ravissants que je ne voudrais pas me séparer d'eux.

« Ce qu'il y a de terrible pour moi, c'est que je ne puis pas me faire comprendre à Ceylan ; ils parlent et comprennent l'anglais, mais moi je n'y comprends rien. Chère Mère, une chose que je trouve vraiment miraculeuse, ou étonnante plutôt, c'est que depuis si longtemps, toutes les nuits je rêvais ces fatigues, ces eaux, ces montagnes, et surtout ces pauvres gens de toutes les nations, ces arbres avec leur différente verdure. Depuis mon départ, je suis émerveillée de voir tout cela. Pour ce qui est de la fin, qui est le martyre, priez, chère Mère, afin que je ne m'en rende plus indigne et que ma sainte patronne m'obtienne la force de ne pas faire comme dans mes rêves ; car au premier coup de hache ou tout autre instrument, je suis si effrayée que je m'éveille tout de suite. – Pardon, chère Mère, de vous raconter toutes ces bêtises ; elles tombent seulement dans le cœur d'une mère. »

Après un arrêt d'un mois à Sydney, on aborde enfin aux rivages de la Nouvelle-Calédonie. Sœur Marie-Apollonie s'empresse d'écrire à la Révérende Mère générale.

« Saint-Louis, 30 janvier 1874.

« Ma bien chère Mère, il me tardait bien d'être arrivée en cette nouvelle terre tant désirée, afin de vous écrire un petit mot. C'est hier, 29, que nous sommes arrivés au port de Nouméa. On croyait le navire perdu, parce que, à cause du mauvais temps, il était en retard de quatre jours ; mais ce que le bon Dieu garde est bien gardé, et le bon Jésus ne pouvait pas faire autrement que d'exaucer les prières d'une mère qui sacrifie ses trois filles pour aller dans ces contrées si lointaines, où son saint Nom n'est pas encore connu, par conséquent ni aimé. Enfin, je puis vous dire, chère Mère, que jamais je ne m'étais si bien sentie entre les mains de Dieu, entre le ciel et l'eau ; tantôt une mer calme, tantôt agitée, tantôt malade, tantôt allant assez bien. Il y a bien de quoi méditer, et je vous avoue que pendant la traversée toutes mes méditations roulaient sur la providence de Dieu qui conduit tout, et surtout sur sa bonté. Oh ! il est si bon, chère Mère ! j'aime à vous le dire, quoique vous le sachiez mieux que moi.

« Ce n'est pas que je ne trouve pas de la contrariété à le servir ; mais c'est en cela même que je sens qu'il est bon, parce qu'il aime à me contrarier dans tous mes désirs qui ne sont pas purement pour lui seul. Mais il suffit que je me recueille un petit instant et que je prie, pour que le calme revienne dans mon âme : grâce lui en soit rendue. Notre-Seigneur m'a donné cet esprit de prière, et j'ai expérimenté qu'avec la prière on peut tout. En effet, pourvu que je sois une sainte à l'heure de

ma mort, je consens à travailler toute ma vie sur ma mauvaise nature, à me sacrifier, à m'immoler. Et si je fais tout mon possible, si je me contrarie sans cesse pour servir Jésus et Marie, je ne sais pas pourquoi, eux qui sont si bons, ne m'accorderaient pas de les aimer toujours et ne feraient pas de moi une grande sainte.

« Mais pardonnez-moi, Mère chérie, je vous fatigue par mes longueurs. C'est le matin vers neuf heures que nous sommes arrivées au port. Nous avons passé la journée chez les Sœurs de Saint-Joseph, et le soir, vers quatre heures, nous sommes parties pour Saint-Louis. De Nouméa, c'est deux heures en voiture. C'est une charmante solitude, mes yeux jouissaient du spectacle si varié de la verdure et des hautes montagnes. Mais surtout, ce qui a comblé tous mes désirs, c'est de voir cette bonne sœur Marie de la Croix avec toutes ses enfants.

« Pour le moment, nous nous installons dans notre petite maisonnette en bois, couverte de chaume, si gentille à mon avis. »

L'installation laissait à désirer cependant, les descriptions des autres Sœurs ne ressemblent pas toujours à celles de sœur Marie-Apollonie. On était arrivé pendant la saison des pluies ; l'humidité pénétrait de toutes parts dans la petite maison en bois, les bêtes de toutes sortes y abondaient. La pluie décollait du toit de chaume et passait à travers les planches mal jointes qui servaient de mur. Sœur Marie-Rosalie avait de l'eau à mi-jambes dans sa cuisine ; elle-même va nous dire son impression : « Je n'ai pu continuer à faire la cuisine, parce que là où je travaillais, l'eau entraît par le toit et de tous côtés, et j'étais dans la boue jusqu'aux genoux... J'en ai été malade, et quand Monseigneur est venu nous voir, il a bien compris qu'il m'était impossible de continuer ainsi. Il va faire faire quelques réparations, et en attendant, c'est la bonne sœur Marie-Apollonie qui me remplace...

« Je serais bien contente de vivre ici vingt années, s'il plaît à Dieu de m'y laisser, car c'est bien ce qu'il me faut à moi cette vie d'ici : faire pénitence et vivre comme le faisait sainte Marie Madeleine dans le désert. Nous sommes dans une bonne solitude, et nous pouvons nous exercer à tous les genres de mortification. Nous vivons parmi des sauvages qui sont d'une saleté repoussante... (Je supprime les détails.) La viande que nous mangeons est de la viande sauvage, et le lait vient d'une vache sauvage, de sorte que l'on n'est jamais sûr d'en avoir pour le déjeuner. Le sucre ressemble à du sable noir, c'est un produit du pays. Le pain est de la couleur du petit sauvage qui le pétrit, il est lourd comme du plomb... Le climat est très mauvais ; la pluie torrentielle n'a pas cessé depuis que nous sommes arrivées, et les moustiques vous dévorent le jour et la nuit. Ici on tombe malade subitement, et en quelques heures on meurt. Si tel doit être mon sort, je l'accepte de toute ma volonté pour témoigner à Dieu mon amour, et je suis résolue de faire tout ce qui dépend de moi pour servir de mon mieux la mission et être prête, quand ma dernière heure sonnera. »

Certes, il n'y a pas d'enthousiasme dans cette lettre, mais on y sent une volonté ferme de souffrir et d'être fidèle jusqu'à la mort. Dieu devait se contenter de cette volonté. L'épreuve de sœur Marie-Rosalie ne fut pas longue. Elle s'était enrhumée à Ceylan ; l'humidité la saisit dès son arrivée dans la petite cabane de Saint-Louis, et bientôt elle tomba gravement malade. Il fallut la conduire à Nouméa, où les Sœurs de Saint-Joseph la reçurent dans leur hôpital et la soignèrent avec la plus grande charité ; mais elle ne devait pas guérir.

On comprend que ce premier malheur dut un peu décourager la Sœur de chœur chargée d'organiser la mission, et qui souffrait, elle aussi, du climat, de la nourriture et d'une installation si précaire. Elle s'était offerte généreusement, au moment du départ, pour remplacer la religieuse désigné qui n'avait pas pu partir ; mais elle n'avait jamais eu une vocation de missionnaire. Une fondation à Sydney eût été beaucoup plus dans ses aptitudes et dans ses goûts ; elle était Anglaise, et pendant le séjour qu'elle fit dans cette ville, en attendant le départ du bateau pour la Calédonie, on

lui fit de nombreuses propositions. La Sœur devait les transmettre à la Supérieure générale, ce qu'elle fit avec empressement ; mais dès son arrivée à Saint-Louis la situation lui parut intolérable, et la fondation de Sydney, de plus en plus désirable.

Cette impression était pénible pour M^{gr} Vitte qui ne tarda pas à s'en apercevoir, pour sœur Marie de la Croix qui sentit bien qu'elle n'était pas remplacée, et enfin pour notre bonne sœur Marie-Apollonie arrivée à la réalisation de ses rêves et que tout ravissait à Saint-Louis : le climat, le logement, la nourriture, et surtout les sauvages et leurs enfants. Elle tremble de voir sa chère mission abandonnée, et comme sa confiance en la Mère générale est absolue, elle n'hésite pas à lui dire toute sa pensée :

« C'est le bon Dieu qui m'a conduite à Saint-Louis, et j'espère bien, Mère chérie, que vous m'y laisserez finir mes jours. Cependant, si le bon Jésus en ordonne autrement, dussé-je mourir de douleur en retournant sur mes pas, j'avancerai toujours ; mais je vous le dis bien sincèrement, cela me serait plus pénible que la mort. Je vous dis cela, Mère bien-aimée, afin que vous sachiez mes désirs, si plus tard il était question de fonder à Sydney. Enfin, je laisse tout entre les mains du bon Dieu ; mais comme je vous aime beaucoup, je ne puis vous cacher ni mes joies ni mes peines, et si j'ai un désir à vous exprimer et comme une grâce à vous demander, la voici : c'est de me laisser vivre et mourir parmi les naturels. »

« Oh ! je sens bien que Dieu ne permettra pas que nous soyons venues en vain, écrit-elle un autre jour, puisque c'est lui qui nous a conduites, travers les mers, car ce n'est pas le hasard qui nous a transportées dans cette île ; mais avant, il veut nous éprouver, et j'ai une grande confiance qu'après quelque temps il arrangera tout pour le mieux. »

L'épreuve était grande : sœur Marie-Rosalie se mourait, et la Supérieure, fatiguée par le climat et par une nourriture à laquelle il lui semblait impossible de s'habituer, ne parlait que de fermer la mission et de la transporter à Sydney.

Les lettres que notre Mère recevait de Saint-Louis lui brisaient le cœur. Elle écrivait à la Sœur chargée de la mission des conseils pleins de modération et de sagesse, voulant arrêter ses désirs, sans la décourager : « Ma chère enfant, lui dit-elle, je crois la fondation de Sydney très désirable dans l'avenir ; mais pour un ou deux ans, elle nous est impossible. Rappelez-vous que nous avons d'abord refusé à M^{gr} Vitte, faute de sujets, que nous n'avons pu donner que deux Sœurs converses, afin de soutenir au moins l'œuvre des jeunes filles dont l'état de santé de sœur Marie de la Croix faisait craindre la chute. Il faut donc maintenant concentrer toutes nos pensées sur le bien à faire dans la Nouvelle-Calédonie. Tâchez d'abord de contenter les missionnaires, de contenter sœur Marie de la Croix, dont l'œuvre est si approuvée. Je vous demande en grâce de passer toute la première année à ne faire autre chose que réaliser les desseins de M^{gr} Vitte et y entrer pour tout. Au bout de ce temps, exposez-lui, *à lui-même*, ce que vous croirez devoir mettre notre établissement dans des conditions d'avenir bonnes et solides, et je vous assure que tout ce qui sera sage et juste, Monseigneur y prendra autant d'intérêt que moi-même. Mais ne soyez pas précipitée ; passez l'année à vous dévouer toutes les trois aux pauvres filles déjà réunies et aux missionnaires, dans la mesure où on vous le demandera. Ce temps est nécessaire pour bien juger et pour faire preuve d'abnégation, de dévouement et d'humilité.

« Adieu, ma chère enfant ; que Notre-Seigneur, qui vous a tant protégée dans le voyage, vous aide à vous établir, surtout saintement, là-bas ; qu'il bénisse vos rapports avec sœur Marie de la Croix, afin qu'elle soit contente de vous, ce qui est toujours difficile. Allez doucement, patiemment. J'ai bien demandé aux Sœurs qui nous ont quittées de prier pour vous⁵⁸. L'une et l'autre, c'est par une grande patience qu'elles ont gagné leur couronne. Mon Dieu ! qu'il faut de patience en effet

⁵⁸. Sœur Françoise-Élisabeth et Sœur Marie-André venaient de mourir. (mars 1874).

dans le chemin douloureux de la mort, mais qu'il en faut aussi dans la supériorité et dans les fondations ! »

À M^{gr} Vitte, la Révérende Mère écrit tous ses regrets ; elle sent bien que la mission n'a pas été comprise comme il le désirait. « Ne craignez pas de me tout dire, lui dit-elle ; ma confiance en vous est de celles qui ne s'ébranlent pas... J'ai toujours senti la bonté de votre cœur et sa fidélité d'amitié. Une grâce plus grande, de plus grands sacrifices vous feront encore plus semblable à notre divin Maître ; vous porterez ces chères âmes, tant qu'elles voudront se laisser porter. Portez-moi aussi par la prière, et croyez que mon cœur vous est bien reconnaissant pour ce que vous faites pour mes chères filles, et tout dévoué en Jésus et Marie. »

Lorsque la Mère Marie-Eugénie écrivait cette lettre, elle ne savait pas encore la maladie de sœur Marie-Rosalie : les nouvelles s'étaient croisées. Celles du 24 avril sont plus tristes encore : « Je vous disais dans ma dernière lettre qu'il y avait un peu d'espoir, écrit sœur Marie-Apollonie ; mais à présent il n'y en a plus, à moins d'un miracle. Chère Mère, vous aurez bien de la peine ; mais si vous saviez comme elle est résignée, votre petite Rosalie, *cela adoucirait un peu votre bon cœur de mère*... Elle avait un grand désir de travailler pour la mission et dès qu'elle est tombée malade elle a dit : « Le bon Dieu ne veut pas que je travaille pour la mission ; eh bien, je souffrirai et je mourrai pour elle. » Je crois bien, chère Mère, qu'elle aura le bonheur d'être la première victime en Calédonie, et qu'après, notre mission marchera d'un pas assuré et non d'un pas chancelant comme en ce moment-ci. Je prie le bon Jésus que s'il me veut moi aussi pour victime, pourvu qu'il me donne les bonnes dispositions qu'il donne à notre chère malade, je m'offre de tout mon cœur pour le salut de ces pauvres sauvages, et pour que le bon Dieu nous envoie de bons sujets qui puissent continuer l'œuvre de sœur Marie de la Croix. C'est tout mon désir. »

Le même courrier apportait à la Mère Marie-Eugénie la lettre suivante de l'évêque de Nouméa. Elle nous révèle son grand cœur et nous dit le cas qu'il faisait de la pauvre Sœur qui allait mourir :

« Saint-Louis, 25 avril 1874.

« Ma très honorée et bien chère Mère,

« Longtemps mon âme a tremblé d'avoir à commencer cette lettre par un cri de mort. La pauvre sœur Rosalie baisse de plus en plus ; elle a été administrée il y a quinze jours. Ma chère et bonne Mère, soyez sans inquiétude sur son compte. Rien ne lui manque au temporel, les bonnes Sœurs de Saint-Joseph la soignent comme l'une d'elles ; et quant au spirituel, elle édifie tout le monde par ses excellentes dispositions, et tout me fait espérer qu'elle fera la mort d'une sainte. Je la vois tous les trois ou quatre jours, car il ne se passe guère plus sans que je fasse le voyage de Nouméa. Malheureusement cela va cesser ; mercredi 29, je m'embarque sur notre petite goélette, et pendant deux ou trois mois, à la merci des vents et des flots, je ferai la visite de mon vicariat. *Fiat voluntas Dei*.

« Je ne puis cacher que je quitte cette chère fille dans un pareil moment avec un véritable chagrin. La pauvre enfant me disait l'autre jour que, n'ayant pas la consolation de mourir entre vos bras, elle ne demandait à Dieu qu'une seule grâce, c'est que je fusse présent à sa mort pour remettre son âme à Dieu. J'étais suffoqué et j'ai failli éclater en sanglots. Morte, plus encore que vivante peut-être, elle priera pour son pauvre évêque et sera utile à sa mission. Mais je ne puis oublier qu'elle est venue de France avec moi et a montré constamment le plus grand dévouement pour cette œuvre et le plus parfait esprit pour la conduire. Toutes les Sœurs de Saint-Joseph qui l'approchent et la sœur Marie de la Croix ne tarissent pas d'éloge sur son compte et de condoléance sur la perte faite par la mission. »

La malade vécut encore quelques mois ; elle se soutint dans la patience, l'offrande généreuse de sa vie et l'action de grâces. Monseigneur lui ayant un jour demandé si elle ne regrettait pas de l'avoir suivi si loin : « Moi, dit-elle dans son pittoresque langage, je vous suivrais jusqu'à *la bout* du monde. » L'Évêque aimait à raconter ce mot qui l'avait si profondément touché. Ce qui fut plus touchant encore, c'est qu'elle refusa absolument de quitter Nouméa pour aller à Sydney. « Nous y trouverions de meilleurs médecins, qui vous guériraient peut-être, » disait la Supérieure. Mais la Sœur voulait mourir dans sa mission, et notre Mère, apprenant ce refus, s'empresse de la féliciter. Elle lui écrit le 20 juin :

« Comme nous sommes peinées, ma chère enfant, de l'état de souffrances où vous êtes ! Mais, je tiens à vous le dire, ce que Monseigneur me mande de vos dispositions m'est une grande consolation. Vous avez bien raison de vouloir plutôt mourir dans la mission que d'aller chercher ailleurs une guérison incertaine et perdre le mérite de l'œuvre de zèle et d'apostolat que vous étiez venue embrasser. L'œuvre de la mission est en soi une œuvre d'amour parfait. Faites donc beaucoup d'actes d'amour, qu'ils effacent toutes vos fautes et vous unissent à Dieu. S'il vous prend pour victime de cette fondation, obtenez-nous de bons sujets, de vraies Sœurs missionnaires, pour continuer et développer le bien commencé.

« Priez pour nous, pour moi en particulier, je vous le rends de tout mon cœur, et je vous bénis bien tendrement au nom de Notre-Seigneur. »

La Révérende Mère écrivait souvent aux chères, petites Sœurs, et leur racontait elle-même toutes les nouvelles d'Auteuil. On comprend leur joie à chaque courrier qui arrive de France. « Sœur Marie-Rosalie et moi nous venons de recevoir une lettre de vous, écrit sœur Marie-Apollonie. Inutile de vous dire que cela nous a fait plaisir. Merci de tous les détails que vous avez la bonté de nous donner. Oui, chère Mère, nous prions bien pour vous et pour toute la Congrégation. Sœur Marie-Rosalie me disait encore dernièrement « N'est-ce pas, sœur Marie-Apollonie, que nous prions bien pour elle ? Dites-lui bien aussi que je ne serai pas fâchée de m'en aller ; mais je crois que j'attendrai l'arrivée de Monseigneur, je ne suis pas encore assez faible. » Et cependant la pauvre petite baisse sensiblement ; elle craint de mourir sans que je sois là présente ; j'espère que le bon Dieu lui accordera cette consolation, et à moi aussi.

« La première chose en arrivant près d'elle, ç'a été de me montrer votre lettre pour que je la lui lise, et après la lecture elle m'a dit, après, l'avoir baisée : « Prenez-la, c'est une relique ; il ne faut pas la perdre, mettez-la avec les autres dont je vous ai donné la garde. » Chère Mère, je vous plains ; après tous les chagrins que vous avez eus, vous en aurez un autre bien grand en recevant ma lettre, car d'ici alors la pauvre petite sera probablement dans le ciel, ou bien près d'y aller ; mais ce qui doit vous consoler, c'est sa parfaite résignation pour la mort comme pour la vie.

« Chère Mère, je fais tout ce que je peux pour aider sœur Marie de la Croix. Elle attend de nouvelles Sœurs, ainsi que moi. On faisait tant de projets sur nous avant notre arrivée, et la maladie de sœur Rosalie a tout détruit. Le bon Dieu s'est contenté de son sacrifice, et bientôt elle recevra la récompense de son désir d'être utile à la mission. Monseigneur est très bon, et il prend bien part à nos peines ; ce n'est pas sa faute si la pauvre Sœur est si malade. Comme elle était fort délicate, l'humidité et la fatigue du voyage lui ont été contraires plutôt que la Calédonie, car on ne peut pas dire que le climat soit mauvais. Pour quant à la Mère, elle ne va pas trop mal, et quoique je n'aie pas l'habitude de parler de ma santé, puisqu'elle est toujours bonne, laissez-moi vous dire, pour vous rassurer, que je ne sais pas s'il y a une personne au monde qui se porte mieux que moi ; car en vérité je ne sens pas même si j'ai un corps, et vous pourrez croire que tant que je ne vous en dirai rien, ça sera la même chose.

« Adieu, Mère bien-aimée, bénissez vos deux enfants qui sont réunies dans cette lettre, peut-être pour la dernière fois. La bonne s'en va, et la méchante reste. Mon Dieu, faites que je profite de cet exemple ! » (7 août 1874)

La malade n'avait plus que quelques jours à vivre ; c'est M^{gr} Vitte qui se charge d'annoncer à notre Mère la triste nouvelle :

« Votre pauvre sœur Marie-Rosalie a quitté ce monde le mercredi 19 août, à dix heures et demie du soir. Elle est morte comme une sainte, laissant dans toute la communauté de Saint-Joseph la bonne odeur de sa patience et de ses autres vertus. Pendant six longs mois, elle a souffert constamment, offrant sa vie en holocauste pour mon pauvre vicariat et votre chère Congrégation. Je ne puis croire qu'un tel sacrifice reste sans récompense, et que ce corps d'Assomptiade ne soit pas une semence d'un bon et beau couvent de son ordre. Cette tombe n'en sera-t-elle pas la première pierre ?

« La Mère va s'embarquer, le 7 septembre, pour Sydney, où elle trouvera une compagne pour rentrer en Europe. Elle désire retourner à Auteuil pour s'entendre avec vous, et c'est mieux de toutes manières. Très honorée et bien chère Mère, savez-vous une de mes craintes ? C'est que le mauvais succès de cette première campagne ne m'enlève un peu de cette bonne amitié que l'Assomption tout entière a pour moi. J'en serais désolé, et franchement, je crois que je ne mérite pas ce châtement. Si Dieu éprouve, il nous éprouve ensemble. Allons de l'avant avec courage, en attendant son secours... Parce qu'il a plu à Dieu de se choisir une victime, il ne faut pas calomnier ma pauvre Calédonie, au point de la rendre coupable d'un assassinat. Il est vrai que nous sommes arrivés dans la plus mauvaise saison de l'année : saison de chaleur, de moustiques, de pluies chaudes et d'humidité ; mais ce n'est pas la température de toute l'année.

« La bonne sœur Marie-Apollonie, restée seule, est une bien pieuse fille, peu instruite, mais très bonne religieuse. Elle sert de seconde à sœur Marie de la Croix, qui, pour la quatrième fois, a reçu l'Extrême-Onction, vendredi dernier ; mais je la connais, et j'espère que longtemps encore elle trompera la mort. Sœur Marie-Apollonie accompagne les enfants dans les travaux des champs, et préside au blanchissage et au raccommodage. Elle est bien édifiante ; il lui faut une grande vertu pour supporter sa situation, et je me plais à dire que l'épreuve ne l'a pas trouvée inférieure au fardeau.

« Adieu, chère Mère, vous pouvez compter que je suis et serai toujours pour vous et votre Congrégation l'ancien Père Vitte, qui, devenu évêque, est tout heureux de vous envoyer de temps à autre ses plus tendres bénédictions.

« FERDINAND, évêque d'Anastasiopolis, S.M. »

Sœur Marie-Apollonie avait demandé à rester auprès de sœur Marie de la Croix, en attendant qu'on envoyât de nouvelles Sœurs d'Auteuil. La situation n'était pas facile, Monseigneur le reconnaît. Sœur Marie de la Croix était une personne très capable, qui avait obtenu des résultats merveilleux auprès de ses petites noires, et qui avait établi son école sur le pied de nos écoles primaires de France. Elle sentait que sœur Marie-Apollonie n'était ni assez instruite ni assez ferme pour la remplacer, et peut-être laissait-elle trop voir son impression à ses enfants. Il fallait faire ressortir à leurs yeux la sainteté de la Sœur, son abnégation, son dévouement, et non son insuffisance ; mais il était bon que la belle âme de sœur Marie-Apollonie passât par cette dernière épreuve ; elle la portera joyeusement.

Écoutons l'accent de cette lettre :

« Saint-Louis, 1^{er} décembre 1874.

« Ma bien chère Mère,

« Voilà déjà trois mois que je suis seule. Je viens de recevoir votre petit mot avec bien du plaisir, car il y avait longtemps que je n'avais pas reçu de vos nouvelles. Si je dis ceci, ce n'est pas pour me plaindre, car je sens bien vos peines ainsi que votre manque de temps ; mais c'est tout naturel, n'est-ce pas ? le bonheur que j'éprouve en recevant ne fût-ce qu'un mot de ma mère. Votre cœur le comprendra sans peine, surtout vu ma position.

« Mon emploi est toujours de m'occuper du linge et de suivre les enfants aux champs. Je ne puis pas vous dire que ça aille à merveille encore ; mais j'espère qu'à force de patience, ou plutôt j'attends tout de Dieu. Voici la prière que je lui adresse tous les jours : « Mon Dieu, je suis sûre que c'est vous seul qui m'avez conduite auprès de ces pauvres enfants. Ma vocation vient de vous seul. Seul vous avez pu me donner ce courage qui ne s'est jamais démenti ; faites donc que je fasse le bien que vous vous étiez proposé en m'envoyant. Si c'est nécessaire pour le bien des âmes qu'elles me respectent, me craignent et m'obéissent, en un mot qu'elles m'aiment, faites qu'il en soit ainsi, ô mon Dieu ! Mais si au contraire vous voulez que je leur fasse du bien d'une autre façon, en les édifiant par la patience à supporter..., donnez-moi, Seigneur, ce qui est le meilleur pour mon âme, non ce qui me plaît ! mais ce qui vous plaît ; car à l'extérieur, que je réussisse ou non, c'est plutôt votre affaire que la mienne. Vous vous êtes en quelque sorte obligé de me donner ce qui m'est nécessaire, si je vous le demande ; mais vous n'êtes pas obligé de me le donner de la manière qu'il me plairait. »

« Voilà, chère Mère, mes dispositions. Que Notre-Seigneur est bon, tout en me faisant sentir les épines autour de moi, de me conserver au fond de l'âme ce courage qui ne peut venir que de lui seul ! Mère bien-aimée, avant que ma lettre vous arrive, mon cœur vous aura souhaité la bonne année, et la consolation de voir, sur cette nouvelle terre de Calédonie, une maison de notre ordre bien installée... Monseigneur est toujours très bon pour moi, ainsi que la Sœur et tout le monde.

« Adieu, ma bien chère Mère, je vous demande humblement de me bénir et de prier pour moi, afin que j'aime bien le bon Dieu, car vous savez que ce n'est que pour lui que je vous ai quittée ; mais la pensée des missions me poursuivait sans cesse, jusqu'à ce qu'enfin le bon Dieu m'a accordé cette grâce. Qu'il en soit béni ! Je suis bien respectueusement à vous en Notre-Seigneur.

« Votre pauvre enfant,

« Sœur MARIE-APOLLONIE. »

On le voit, la Sœur missionnaire ne se plaint de personne ; elle n'a qu'un seul désir, servir les âmes, et trouve tout naturel que ses services soient peu appréciés. C'est pour la seule gloire de Dieu qu'elle voudrait mieux faire ; si Dieu la récompense par le mépris, tout lui sera doux de sa main.

Cependant M^{gr} Vitte pensa qu'un dévouement aussi désintéressé devait être mieux utilisé pour la mission. Puisque sœur Marie de la Croix pouvait rigoureusement se suffire, avec les grandes jeunes filles qu'elle avait formées, il eut l'idée de fonder au village de la Conception, à cinq kilomètres de Saint-Louis, une nouvelle école pour les petits enfants noirs du pays et d'en confier la direction à sœur Marie-Apollonie. Celle-ci est ravie, la voilà vraiment missionnaire, elle entre en contact avec les âmes et va conduire à Notre-Seigneur *ces tout petits*, qu'il appelle à lui avec tant d'amour. *Sinite parvulos venire ad me.*

« Voilà trois semaines que Monseigneur, toujours un bon père, m'a installée à la Conception, écrit sœur Apollonie à la Mère générale. Il a pensé que cela me ferait plaisir, et en effet. J'aimais beaucoup les enfants de Saint-Louis, mais je ne leur étais pas d'une grande utilité. Plusieurs d'entre elles en savent plus que moi ; c'est pour cela que jamais je n'aurais trouvé de la soumission à leur

endroit. Au lieu qu'à la Conception, j'ai une quinzaine de petites filles de deux à dix ans, toutes très gentilles ; cela ressemble à un petit asile. Je leur apprend les prières en français, à lire, à coudre, ainsi que des petites choses à leur portée. Je demeure dans la maison que sœur Marie de la Croix habitait autrefois, en attendant que le couvent que Monseigneur nous fait construire soit achevé. Pendant ce temps, les Sœurs d'Auteuil arriveront, je l'espère.

« Je suis tout à fait à la cime d'une petite colline au bord de la mer. C'est un endroit ravissant. En regardant la mer, on ne peut s'ennuyer, car cette immensité dit beaucoup de choses à l'âme. C'est là où je conduis mes petites filles pour se baigner ou chercher des coquillages. C'est très curieux de voir de petits êtres qui savent à peine marcher, plonger dans la mer et nager comme de petits poissons. Du bord du rivage, je les garde et les regarde, et malgré moi, quoique je sache que l'eau est leur élément pour ainsi dire, je compte mes petites têtes, et ne trouvant pas mon compte, je recompte encore, car elles plongent pour chercher des coquillages.

« Ah ! ma Mère, comment ne pas bénir la Providence ? Elle qui donne aux enfants d'Europe tant de menus plaisirs, n'a pas oublié non plus ces petits noirs. Jusqu'au bout du monde, on voit la bonté de Dieu donner à chacune de ses créatures ce qu'on appelle le menu plaisir ; car la mer pour les Calédoniens, c'est leur nourriture premièrement, ensuite c'est le délassement le plus agréable à leur nature.

« Mais je reviens à mon emploi de la journée. Quand les petites arrivent le matin, la première chose que je fais, c'est de les débarbouiller. Ensuite la prière et quelques petites leçons à leur portée. Les plus savantes savent un peu lire, les autres ne connaissent pas encore leurs lettres. Vous voyez qu'avec ce petit monde, mon ignorance ne me gêne pas trop. Au milieu du jour, je leur fais faire un bon somme, ensuite le chapelet à l'église, chemin de la Croix le vendredi, récréation bien entendu, et surtout promenade à la mer, petite leçon de couture, travailler au petit jardin. Voilà à peu près la journée. Le soir, je les accompagne quelquefois jusqu'à leurs cases, car les naturels aiment beaucoup qu'on les visite ; s'il y a des malades ou des morts, la présence d'une Sœur leur fait toujours du bien. »

Sœur Marie-Apollonie était heureuse : sa petite école marchait, le bien se faisait, et, pleine d'espoir, elle attendait les Sœurs de France. Un accident affreux vint tout anéantir, ou plutôt tout couronner ; car il faut parler comme les saints, et voir dans la souffrance, le sceau du Christ, un gage assuré du bonheur éternel. Quand la victime est agréée, le feu descend du ciel et consume l'holocauste.

Un jour que notre chère Sœur se rendait à Nouméa ou à Saint-Louis, pour les affaires de sa mission, elle fut tout à coup surprise par un orage épouvantable. Elle était seule ; le vent soufflait avec une telle violence, qu'elle est renversée par terre ; au même instant, le clocher d'une petite chapelle qui se trouve dans le voisinage est violemment brisé, et la cloche, emportée par l'ouragan, vient tomber sur la pauvre Sœur et lui casse la jambe. Elle reste là étendue sur le sol, jusqu'à ce qu'une charrette, venant à passer, la transporte à Nouméa et la dépose à l'hôpital. Là, elle reçoit les soins les plus empressés des Sœurs de Saint-Joseph, qui se sont déjà montrées si charitables pour sœur Marie-Rosalie. Un chirurgien est appelé ; le mal est sans remède. Il faut couper la jambe. La pauvre Sœur supporte l'opération avec un courage héroïque ; mais elle en meurt.

Nous n'avons aucun détail. La lettre de M^{gr} Vitte a dû être perdue ; nous n'avons retrouvé que celle de la Mère Théodoric, annonçant à la Supérieure de l'Assomption ce nouveau malheur.

« Nouméa, 24 mars 1876.

« Ma très Révérende Mère,

« Je croirais ne pas répondre au désir de notre bonne sœur Apollonie, si je ne vous disais qu'à la suite de l'accident que vous connaissez, sans doute par M^{gr} Vitte, sœur Apollonie a succombé le treizième jour après l'opération. Elle a montré un courage, une résignation, une piété de vraie religieuse pendant ces jours de grande souffrance.

« Si vos deux ferventes Sœurs ne sont venues en Calédonie que pour édifier notre communauté dans leurs derniers moments, elles ont bien rempli le but, les desseins de Notre-Seigneur sur elles. Les soins les plus assidus, les plus dévoués de la part des médecins ont été prodigués à cette dernière, comme à la première. De notre côté, ma Révérende Mère, vous ne doutez pas que nous ne l'ayons soigné avec la même affection, la même sollicitude que l'une des nôtres. Mais le bon Dieu, dans ses décrets impénétrables, a voulu ces âmes, mûres pour le ciel. Nous joignons nos regrets aux vôtres, en espérant que si ces chères Sœurs prient et intercèdent pour leur chère Congrégation, elles n'oublieront pas la communauté des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, à Nouméa.

« Daignez agréer, etc...

Votre très humble

« Sœur THÉODORIC, Supérieure. »

Nous n'avons pas besoin de dire quelle fut la douleur de la Mère Marie-Eugénie en apprenant une pareille mort, dans des circonstances si cruelles. Nous perdions l'une après l'autre les deux Sœurs envoyées en Calédonie, rien ne nous retenait plus là-bas. M^{gr} Vitte, malade lui-même, allait revenir en France. On dut renoncer à la fondation. Ce fut un regret pour toute la Congrégation ; à travers le cœur et les lettres de sœur Marie-Apollonie, nous nous étions attachées à cette mission lointaine. Dieu allait confier à d'autres cette portion du champ de l'Église à ensemer ; mais qui dira que les travaux, les souffrances et la mort de nos deux chères Sœurs converses ont été inutiles à la mission, et que leurs corps ne sont pas restés là-bas comme une semence de bénédiction et de vie ?

CHAPITRE XVI

FONDATIONS DIVERSES. – MADRID. – LA REINE MERCÉDÈS.

Nous ne parlerons que très courtement des fondations qui eurent lieu de 1874 à 1888 ; trop de personnes encore vivantes y ont été mêlées, et d'ailleurs toutes les fondations se ressemblent. Une seule nous arrêtera, – Madrid, – à cause du souvenir de la reine Mercédès qui s'y rattache.

Cette fondation fut précédée de celle de Montpellier, qui eut lieu au mois de novembre 1874 et nous fut demandée par M^{gr} de Cabrières, ami toujours dévoué de l'Assomption. Tout jeune prêtre à Nîmes, il avait été l'aumônier de nos Sœurs et des enfants du pensionnat. Le Prieuré vivait de sa parole et de son influence, et lui-même avait entouré d'une tendre vénération les trois premières Supérieures de la maison : Mère Marie-Walburge, Mère Françoise-Eugénie et Mère Marie-Gabrielle.

Dès son arrivée à Montpellier, le grand évêque voulut avoir un couvent de l'Assomption dans sa ville épiscopale. C'était une maison d'adoration et de retraite pour les dames qu'il demandait à la Supérieure générale, afin d'attirer les bénédictions de Dieu sur son diocèse. La fondation se fit pauvrement et petitement, selon nos usages ; Monseigneur en fut le bienfaiteur et le père.

On s'établit d'abord dans une ancienne maison de Tertiaires de Saint-François, située au centre de la ville ; mais cette installation ne pouvait être que provisoire. Lorsque plus tard il fut question de fonder un pensionnat, les Sœurs se transportèrent dans une grande propriété, rue Carré-du-Roi. La situation était charmante, le jardin magnifique ; mais la maison était insuffisante, il fallut bientôt bâtir, et plus tard on construisit la chapelle, vraie petite église de très bon goût et richement orné, dédiée à saint Jean l'Évangéliste, patron du Prieuré.

La construction de la chapelle et du monastère, plus encore le développement du pensionnat, sont dus à Mère Marie-Camille, dont le souvenir est encore très vivant à Montpellier. C'était une femme d'une grande intelligence et d'un grand cœur. La Supérieure générale l'avait en très haute estime, la regardant comme « une de ces Supérieures complètes qui s'entendent au gouvernement d'une maison et à la conduite des âmes, aussi bien qu'aux études et à la direction d'un pensionnat ». L'affection de la fille répondait à la confiance de la mère. Malheureusement, la maladie vint paralyser de si grandes qualités. Un changement de lieu et de climat fut jugé nécessaire. Mère Marie-Camille fut envoyée à Rome en 1896 ; mais ses forces étaient épuisées depuis longtemps. La mort de la Mère Marie-Eugénie vint briser une vie déjà profondément atteinte. Un mois après la chère fondatrice qu'elle avait tant aimée, Mère Marie-Camille s'éteignit à Rome, emportée en quelques jours par une pneumonie foudroyante (7 avril 1898).

Deux ans après la fondation de Montpellier, un autre établissement nous fut demandé à Madrid, par le roi d'Espagne, Alphonse XII.

Le *Colegio Real de Santa Isabel*, fondé par Philippe II pour l'éducation des filles nobles protégées par la Couronne, avait été d'abord confié à des religieuses Augustines cloîtrées. Mais celles-ci renoncèrent bientôt à l'enseignement, et le pensionnat fut dirigé par des femmes du monde, plus tard par les Écoles pies. Lors de son avènement au trône, Alphonse XII, désireux de donner aux études de son Collège-Royal une impulsion nouvelle, cherchait à quel ordre enseignant il pourrait le confier. M^{me} Loring, bienfaitrice de notre couvent de Malaga, parla de nous au roi en termes si bienveillants, que Sa Majesté fit exprimer à la Supérieure générale son désir d'avoir des religieuses de l'Assomption à Madrid.⁵⁹

Le roi connaissait la Révérende Mère Marie-Eugénie par son oncle, le duc de Montpensier, et plus encore par sa cousine, la princesse Mercédès. La jeune infante avait été élevée dans notre couvent d'Auteuil, et elle y a laissé de trop chers souvenirs pour qu'il nous soit possible de les passer sous silence. Arrêtons-nous donc un instant, nous reviendrons ensuite à la fondation de Madrid, où nous retrouverons Mercédès reine d'Espagne.

Une circonstance très ordinaire nous mit en rapport avec les princes de Montpensier. Dans les premiers jours du mois de mai 1873, on était venu demander à l'Assomption si un prêtre espagnol ne serait pas admis à célébrer dans notre chapelle une messe de *Requiem* à l'intention d'un membre défunt de la famille de Montpensier. La réponse ne pouvait être douteuse. Le duc et la duchesse, qui habitaient alors Auteuil, y assistèrent avec leurs enfants ; et, peu de jours après, le prince exprimait le désir d'envoyer sa fille Mercédès prendre chez nous des leçons d'anglais et d'allemand.

Madame avait à peine treize ans lorsqu'elle vint à l'Assomption pour la première fois. Elle portait déjà sur sa figure cette expression de bonté qui caractérise la maison de Bourbon. Petite, assez forte, elle n'avait pas encore acquis cette beauté qu'elle devait avoir plus tard ; mais sa physionomie était charmante : de grands yeux noirs très doux, un délicieux sourire, et sur le front un rayonnement d'innocence et de pureté, donnaient à cette enfant quelque chose d'angélique et de royal.

Les leçons particulières de la princesse la laissaient en dehors du pensionnat. Elle venait tous les jours passer une heure au couvent, sans avoir aucun contact avec les élèves. Mais bientôt le duc, charmé de l'esprit supérieur et de la grande bonté de la Mère Marie-Eugénie, résolut de lui confier entièrement son enfant. Il fut décidé qu'au mois d'octobre prochain, Mercédès suivrait comme externe les cours d'Auteuil.

On a écrit, pour les anciennes élèves de l'Assomption, une courte notice sur la vie de la princesse au pensionnat. Il y aurait de jolies scènes à transcrire ; mais ce serait trop allonger ce récit. La future petite reine, très simple, très timide, sut admirablement se poser au milieu de ses compagnes, et conquit bientôt toutes les sympathies. Sa grâce naïve lui gagnait les cœurs, sa tenue digne et réservée inspirait le respect. C'était un honneur d'être placée près de Madame, d'être de la classe de Madame. Toutes les élèves l'entouraient d'égards qu'elle ne demandait pas, et dont elle se montrait toujours reconnaissante. Sa gaieté d'enfant contrastait avec sa dignité de princesse. On la trouvait très bonne, très gentille, parfaitement simple, et on l'aimait beaucoup.

Mercédès resta trois années à l'Assomption. Elle fut reçue Enfant de Marie le 29 juin 1875, et trouva ce titre au-dessus de toutes les gloires. Elle était profondément pieuse, aimait le bon Dieu de tout son cœur, et n'avait pas de plus grande joie que de travailler pour les pauvres et de secourir

⁵⁹. La Mère Marie-Eugénie regardait tellement la fondation de Madrid comme l'œuvre de Mme Loring, qu'elle lui écrivait : « Permettez-moi, madame la marquise, de vous exprimer toute ma reconnaissance pour la bonté avec laquelle vous avez bien voulu nous procurer à Madrid l'établissement qui s'y prépare... Cette fondation sera tout à fait vôtre, vous en avez eu la première pensée, et c'est encore vous, madame, qui nous avez fait sortir des difficultés de la négociation définitive. »

ceux qui souffrent. C'était un noble cœur, une enfant de race qui en portait tous les caractères, une âme très pure.

Lorsqu'elle nous quitta, au mois de juin 1876, elle laissa parmi nous de vifs regrets, et emporta un souvenir ému de l'Assomption. À peine arrivée au château de Randan, où elle devait passer l'été, elle s'empresse d'écrire à sa maîtresse de classe, Mère Madeleine de Jésus, pour lui dire sa reconnaissance et ses regrets. Puis arrive la fête de sainte Madeleine : la petite princesse n'a garde d'oublier une date si chère. Elle écrit de nouveau une lettre très simple, mais où elle se peint tout entière.

« Randan, 21 juillet 1876.

« Ma bien chère Mère,

« Recevez, je vous prie, mes plus tendres vœux pour le jour de votre fête. C'est votre enfant qui vous les envoie, et une enfant qui vous aime du plus profond de son cœur. Les examens doivent beaucoup occuper mes compagnes ; dites-leur adieu pour moi, ma bonne Mère, à ces *grandes* qui vont bientôt partir, avec lesquelles j'ai travaillé, et qui ont été si gentilles pour moi ; je ne les reverrai peut-être jamais. N'oubliez pas non plus les *moyennes*, je jouais si bien avec elles ! J'espère les revoir un jour ; si je passe à Paris, j'irai à l'Assomption. Mais surtout, je vous prie de me rappeler au souvenir des Enfants de Marie ; demandez-leur de prier pour moi, qui suis leur sœur. Je vous prie aussi, ma Mère, de remercier toutes ces dames du soin qu'elles ont eu de moi ; je crains de ne les avoir pas assez remerciées le jour de mon départ, j'étais trop émue.

« Vous êtes sûre, ma Mère, que je ne vous oublierai jamais, et je vous suis tellement reconnaissante des bontés que vous avez eues pour moi, que je ne sais comment l'exprimer. Priez Dieu pour moi, qui suis toujours

« Votre affectionnée fille,

« MERCÉDÈS D'ORLÉANS, Enfant de Marie. »

Les lettres de Mercédès à Mère Madeleine de Jésus sont nombreuses, et toujours marquées de ce cachet de simplicité naïve qui en fait le charme. On y sent son attachement profond au couvent qui l'a élevée :

« Quand est-ce que l'Assomption va à Madrid ? écrit-elle dès son arrivée en Espagne. Le roi est très content d'avoir une maison de votre ordre, on lui en dit beaucoup de bien. Le couvent d'Auteuil m'est toujours présent, mes bonnes maîtresses et mes gentilles compagnes, et vous surtout, ma Mère. Je vais commencer à peindre, il y a de si jolies fleurs ici ! ma table est couverte de jasmins et de roses qui embaument. Quel dommage que vous ne les voyiez pas !... J'espère que les *grandes* ne vous fatiguent pas trop cette année. Si elles étaient méchantes et vous faisaient du chagrin, je ne les aimerais plus... Est-ce que Juliette est aspirante ?... J'ai eu le bonheur de communier aujourd'hui, et vous pouvez vous figurer si j'étais heureuse. »

L'année suivante, au moment de la rentrée, ses souvenirs se reportent encore vers son cher Auteuil.

« À cette époque j'étais déjà au couvent les autres années. J'étais assise devant le pupitre numéro 2, et, quand je levais les yeux, je vous voyais, Mère chérie... Ah ! si on pouvait reculer en arrière, avec quel plaisir j'irais tous les jours reprendre ce cher pupitre, recommencer les leçons, surtout celles d'enluminure, que je prenais avec vous !... »

La fondation de Madrid eut lieu au mois d'octobre 1876. Ce fut une grande joie pour la princesse ; à son premier voyage à Madrid, elle s'empresse d'aller visiter son cher couvent.

« Me voilà à Séville, écrit-elle du château de San Telmo. Je n'ai pas voulu quitter Madrid sans voir l'Assomption. Lundi matin, j'ai donc été faire une visite à ces dames. J'ai eu tant de plaisir à les revoir ! et cet habit que j'aime tant, et cette Assomption de Madrid qui me rappelait celle d'Auteuil ! J'aurais bien voulu vous y voir, chère Mère, ainsi que Madame la Supérieure générale. La maison est jolie et très bien arrangée. Je l'ai visitée tout entière ; les classes me rappelaient celles où j'étais si heureuse avec mes bonnes maîtresses et mes gentilles compagnes. Ce dont vous pouvez être sûre, c'est que le couvent va très bien et gagnera beaucoup à Madrid. J'en ai entendu parler très bien dans la société ; toutes les dames veulent y mettre leurs filles, et bientôt il n'y aura plus de place. Quand on me demande mon avis sur le pensionnat, je dis naturellement qu'il n'y en a pas de meilleur. »

Mercédès allait avoir dix-huit ans. Dans le monde officiel, et déjà même dans les salons de Paris, on parlait de son mariage avec le jeune roi d'Espagne Alphonse II. Cette nouvelle devint bientôt un fait certain. Dès l'enfance Alphonse avait aimé sa petite cousine Mercédès, et avait déclaré que lorsqu'il serait roi, elle serait reine. Les deux enfants furent un moment séparés par l'exil. Vers l'âge de quinze ou seize ans, le prince revit sa cousine au château de Randan ; elle était alors dans toute la fraîcheur de ses douze ans, et venait de faire sa première communion. « Elle m'apparut, disait-il plus tard à la Supérieure générale de l'Assomption, comme l'image du bonheur dans la vertu. »

Cette image ne s'effaça jamais de son souvenir, et quand le jeune prince des Asturies monta sur le trône d'Espagne (1874), ni les gloires ni les soucis de la royauté ne lui firent oublier celle dont la grâce et la beauté l'avaient charmé aux jours de l'exil. Il eut ce bonheur si rare pour un souverain de ne pas contracter un mariage inspiré par la politique et les raisons d'état, mais de réaliser le choix fait par son cœur.

On sait cependant l'opposition que rencontra ce mariage dans une partie des Cortès. Le roi, disait-on, va compromettre sa popularité : « Allons donc ! répétait don Alphonse, Mercédès et moi nous mourrons sur le trône, et je compte bien que nous y mourrons très vieux. Du reste, que me font à présent les révolutions ? On peut m'enlever ma couronne ; on ne pourra pas m'ôter Mercédès. » Hélas ! cinq mois après la mort lui enlevait Mercédès !... Dieu est bon de nous voiler l'avenir, sans cela il n'y aurait pas de bonheur possible sur la terre.

Le mariage fut décidé, et l'infante, qui avait gardé son secret avec la plus grande réserve, put répondre à la demande affectueuse et discrète qui lui avait été adressée de l'Assomption :

« San Telmo, 9 décembre 1877.

« Ma bien chère Mère,

« Pardonnez-moi le retard involontaire que j'ai mis à vous écrire. J'avais une lettre où vous me demandiez s'il était vrai que j'allais devenir reine d'Espagne. Je ne pouvais vous répondre sans vous le dire. Aujourd'hui je peux, chère Mère, vous faire part de mon prochain mariage. Hier, jour heureux pour moi, c'était la fête de la sainte Vierge, l'Immaculée Conception, patronne de mon cher pays ; j'ai été demandée en mariage par un envoyé extraordinaire du roi d'Espagne. Hier même la réponse a été donnée, et l'envoyé est reparti avec mon consentement. Vous prierez bien pour moi, ainsi que toutes ces bonnes Mères, car une si haute position n'est guère facile. J'espère avec l'aide de Dieu être heureuse, j'en ai même la confiance. Je n'oublierai jamais que je suis élève de l'Assomption, et j'espère que la sainte Vierge nous protégera.

« Je vais écrire à Madame la Supérieure générale pour lui faire part de mon mariage. Dites bien à ces demoiselles que je me rappelle souvent les jours heureux que j'ai passés auprès d'elles dans ce cher couvent, et que je suis toujours leur ancienne compagne. Mes amitiés à toutes ces

dames, qui ont été si bonnes pour moi. Et vous, chère Mère, comptez sur la bien sincère affection de votre toute dévouée

« MERCÉDÈS D'ORLÉANS, Enfant de Marie. »

La lettre de la princesse à la Supérieure générale est d'une simplicité touchante. Elle sait l'affection toute particulière que la Révérende Mère a pour elle, et se réjouit de pouvoir lui dire qu'elle est sûre maintenant d'être toujours heureuse. Charmante assurance de dix-huit ans ! foi naïve dans l'avenir, comme si l'avenir était à nous ! La Révérende Mère, habituée à voir tant de bonheurs finir par des larmes, ne put s'empêcher de mêler à ses félicitations des conseils dictés par son expérience et inspirés par son cœur.

« Chère princesse,

« Depuis longtemps nous recueillions avec un vif intérêt les bruits de votre élévation au trône d'Espagne, et je n'osais pourtant pas vous en parler avant que ce fût officiel. J'allais enfin vous écrire, lorsque j'ai reçu hier votre affectueuse lettre et votre cher portrait. Vous ne pouvez douter ni de nos prières, ni de la part que nous prenons à votre joie.

« Tous ceux qui ont vu le roi Alphonse parlent de son noble cœur, de sa remarquable intelligence, de l'élévation de son caractère, du charme qu'il exerce. C'est vous, Madame, qui jouirez surtout de ces belles qualités ; elles feront votre bonheur, j'en ai comme vous la confiance.

« Permettez à une vieille Mère de vous dire que Dieu attendra de vous qu'en devenant reine de la nation catholique par excellence, vous grandissiez toujours dans la foi et dans la vertu, et que vous rappeliez les saintes reines, les saintes princesses qui abondent dans votre noble famille. Bien des écueils seront semés autour de vous, chère Madame ; vous si pure, si vraie, vous serez souvent entourée de cœurs moins sincères que le vôtre. Que Dieu vous garde, vous bénisse, vous conserve heureuse et fidèle ! C'est le vœu bien tendre, bien respectueux d'un cœur qui vous est tout dévoué en Notre-Seigneur.

« Sœur MARIE-EUGÉNIE DE JÉSUS.

La Mère Madeleine, qui aimait très tendrement Mercédès, lui écrit aussi pour la féliciter ; mais elle est gênée de ne pouvoir plus lui dire « mon enfant », et lui demande simplement comment elle doit désormais l'appeler :

« Deux mots à la hâte, répond la royale fiancée. Je n'ai de temps pour rien ; mais je tiens à vous remercier de votre si gentille lettre. Vous ne savez pas le plaisir que vous me faites. La reine d'Espagne sera toujours votre élève, *votre enfant*. Traitez-moi toujours comme telle, Mère chérie ; écrivez-moi souvent, et vous me rendrez heureuse. Priez pour moi, priez aussi pour le roi. Dieu veuille que je le rende heureux ! et croyez-moi toujours

« Votre toute dévouée enfant

« MERCÉDÈS »

Le 23 janvier 1878, fête des Fiançailles de la sainte Vierge, le mariage fut célébré dans le sanctuaire de Notre-Dame d'Atocha, à Madrid. Des fêtes magnifiques furent données à la ville et dans tout le royaume.

Mercédès fut sur le trône ce qu'elle avait été au couvent, douce, simple, modeste, voulant faire du bien, cherchant à faire aimer Dieu et le roi. Sa seule attitude à la cour changea immédiatement le ton léger des conversations. « C'est un ange, » disait-on de toutes parts ; et la couronne semblait

affermie sur la tête d'Alphonse II, par la présence de cet ange de paix que Dieu avait placé à côté de lui.

Les deux époux étaient heureux. L'Espagne acclamait sa jeune reine, et l'Europe, peu habituée à voir sur le trône tant de fraîcheur, de grâce et de vertu, saluait avec enthousiasme le couple royal et lui souhaitait de longs jours. Tout semblait sourire à Mercédès. « Heureuse fortune, si les fortunes de la terre étaient quelque chose !... dit Bossuet ; mais il faut tant de pièces pour composer le bonheur parfait, qu'il en manque toujours quelque une... Et quand, par une rare exception, tout le reste semble réuni, Dieu, qui a le temps à ses ordres, décide que le temps fera défaut. Il souffle sur ces prospérités éphémères, sur ces félicités d'un jour, et les renverse comme des châteaux de cartes, pour nous rappeler que lui seul est grand, seul éternel, et que la paix parfaite, la sécurité permanente, l'allégresse sans fin n'habitent que la cité d'en haut. »

Au commencement du mois de juin, la reine se trouva assez souffrante. Les médecins se trompèrent sur les causes de sa maladie, et la fièvre augmentait chaque jour. C'était une de ces fièvres dévorantes qui avaient déjà emporté à la fleur de l'âge plusieurs enfants du duc de Montpensier. « *Como los otros, Comme les autres,* » s'était écriée la duchesse lorsqu'elle entra pour la première fois dans la chambre de sa fille. La mère comprit que tout espoir était perdu.

Le 24 juin, à quatre heures du matin, au moment où le canon annonçait que la reine avait dix-huit ans, le cardinal Moreno, archevêque de Tolède, était appelé au palais pour lui administrer l'Extrême-onction. Quand, selon la formule espagnole, l'archevêque demanda à la mourante si elle faisait à Dieu le sacrifice de sa vie, Mercédès répondit d'une voix émue : « Je ne regrette ici-bas que le roi et mes parents. » L'agonie commença, elle fut longue et cruelle ; mais la victime était pure et préparée à souffrir. Elle était là sans mouvement et sans parole, cette jeune femme si belle et si aimée. Près d'elle, se trouvaient son royal époux, son père, sa mère, sa sœur Christine, accourus de France en toute hâte, et la princesse Isabelle, qui regardait la reine comme son enfant. La foule, amassée et silencieuse aux alentours du palais, arrêtait au passage chaque personne qui en sortait et ne pouvait croire à la réalité de son malheur.

Quand, vers l'heure de midi, toutes les cloches de la cité sonnèrent le glas funèbre et que la voix du canon annonça que tout était fini, ce fut une désolation générale : les sanglots éclatèrent de toutes parts, les boutiques se fermèrent, la terreur était partout. « Rien ne peut rendre l'effet de ces forts coups de canon de quart d'heure en quart d'heure ! écrit une Sœur de Madrid à qui nous empruntons ces détails. Cette nuit, la dernière que le corps de Mercédès a passée à Madrid, un orage affreux a éclaté sur la ville. Le tonnerre et le canon alternaient. Le ciel en feu, la ville en larmes, c'était saisissant.

« Ce matin (28 juin), à sept heures et demie, le funèbre cortège a quitté le palais et s'est acheminé vers la gare. La même suite des grands du royaume qui, cinq mois auparavant, avaient été recevoir la reine Mercédès, quand elle arrivait d'Aranjuez dans son brillant costume de mariée, allait aujourd'hui y conduire sa dépouille mortelle. Huit chevaux blancs l'avaient amenée la première fois, huit chevaux noirs la reconduisaient aujourd'hui ; les mêmes troupes l'entouraient au départ comme à l'arrivée, seulement les épées nues étaient renversées, les tambours couverts de crêpe, les chevaux caparaçonnés de noir, la foule morne et silencieuse.

« N'ayant pas eu d'enfant, Mercédès n'occupe pas le caveau des reines ; mais le roi ne veut pas qu'elle soit déposée dans celui des infantes, et une tombe spéciale lui est préparée à l'Escorial, c'est tout ce qui reste de ce poème de grandeur et d'amour. »

Cette lettre était adressée à Auteuil, où Mercédès était si tendrement aimée. On comprend quelle fut la douleur de la Supérieure générale, de Mère Madeleine et de toutes les Sœurs. Les élèves du pensionnat s'unirent à nos regrets et voulurent envoyer une couronne de lilas et de roses blanches

sur la tombe de leur chère petite reine. Notre Mère écrivit au duc et à la duchesse de Montpensier pour leur dire la part qu'elle prenait à leur immense douleur.

Le prince répondit :

« San Lorenzo de l'Escorial, 7 juillet 1878.

« Hélas ! ma bien chère Mère, vous avez raison, il n'y a pas de paroles pour peindre ce que nous sentons, ce que nous éprouvons ! Vous qui connaissiez ma chère Mercédès, vous qui aviez tant contribué à former son cœur et son esprit, à la rendre digne du grand rôle qu'elle semblait appelée à jouer sur le trône, vous comprendrez mieux que personne le vide immense qui s'est fait tout d'un coup autour de nous, et le malheur de ce jeune roi qui voit son avenir brisé à jamais, et d'un pays tout entier qui voit disparaître avec Mercédès l'espoir de sa régénération, le garant de l'ordre et de la prospérité. Ah ! priez pour nous tous, ma très chère Mère, priez pour ce jeune roi qui adorait Mercédès et l'a rendue si heureuse pendant ces cinq mois de mariage, le plus heureux qu'il soit possible de rêver. Priez aussi pour elle, quoiqu'elle soit morte comme une sainte, et qu'en ce moment, j'en suis sûr, elle prie pour nous en présence de Dieu, et comptez toujours sur l'inaltérable affection de

« Votre bien dévoué

« ANTOINE D'ORLÉANS. »

La princesse Christine écrivait aussi à Mère Madeleine de Jésus pour la remercier de son affectueuse sympathie et de la couronne envoyée par les élèves. « C'est le cœur brisé par la douleur que je viens vous dire combien votre bonne lettre m'a touchée et m'a fait du bien. Oui, ce cher ange n'est plus avec nous. Dieu nous l'avait donné, Dieu nous l'a ôté ; que sa sainte volonté soit faite ! Priez, ma Sœur, non pour elle, elle est au ciel ; mais pour ceux que Dieu a voulu laisser encore en ce monde pour souffrir et pour pleurer. La douleur du roi est immense ; je lui ai lu votre lettre, il a été très ému, ainsi que du souvenir si affectueux des élèves d'Auteuil. La ravissante couronne de fleurs blanches qu'elles ont envoyée a été placée à l'instant sur le tombeau de notre bien-aimée Mercédès. Elle priera, je suis sûre, pour ses chères compagnes, qu'elle aimait tant. Nous avons été extrêmement touchés de leur délicate attention, et je vous prie de leur dire à toutes que nous les remercions les larmes aux yeux. »

À la suite de cette grande douleur, les rapports des princes de Montpensier avec l'Assomption devinrent de plus en plus bienveillants et affectueux. La duchesse ne traversait jamais Paris sans venir à Auteuil revoir le couvent où sa fille avait été élevée, la chère Mère générale et Mère Madeleine qui était devenue, en souvenir de Mercédès, l'amie de toute la famille, la confidente de toutes les douleurs. La princesse Christine lui écrivait souvent. C'était une âme très élevée au-dessus des choses de la terre, détachée du monde et ne cherchant que Dieu. Le ciel devait bientôt lui être ouvert. Elle mourut un an après sa sœur bien-aimée, et la duchesse de Montpensier écrivit alors à Mère Madeleine cette lettre admirable :

« 12 juillet 1879.

« Ma chère Sœur,

« Je ne trouve pas de mots pour vous exprimer ce que j'ai éprouvé en recevant votre lettre et en voyant cette image que vous avez eu l'extrême bonté de peindre pour moi. Merci, merci pour les paroles que vous m'adressez ; je ne doute pas que vous ne pleuriez avec moi ma fille Christine, comme vous avez pleuré ma fille Mercédès et que sans cesse vous priiez pour elles. Combien j'ai été touchée de ce memento rappelant les dates de mes chères enfants que je n'ai plus autour de moi !

Ce pieux souvenir ne me quittera pas et sera toujours sur ma table à côté de l'autre image que vous m'aviez envoyée, lors de la mort de Mercédès.

« Au milieu de ma profonde douleur, j'ai une grande consolation en pensant que mes chers enfants seront au ciel bien plus heureux que dans ce monde. Là-haut, ils prieront pour nous tous et demanderont pour leur mère affligée la force et la résignation. Dans notre sainte religion, on trouve toutes les consolations, et c'est là où je vais les chercher. Ma croix devient un peu lourde ; mais Dieu aide à la porter, et en considérant ce que la Mère des douleurs a souffert au pied de la croix, je tâche de suivre son exemple, en me conformant à la volonté de Dieu, qui a bien voulu m'enlever sept de mes chers enfants pour leur donner le bonheur éternel.

« Mon mari et mon fils Antoine me chargent de les rappeler à votre bon souvenir et vous remercient de ce que vous me dites pour eux. Ne m'oubliez pas dans vos bonnes prières, et croyez-moi toujours

« Votre affligée, mais bien affectionnée

« MARIE-LOUISE-FERNANDE. »

Jusqu'à sa mort, la sainte duchesse trouva une véritable consolation à écrire à Mère Madeleine de Jésus et à recevoir ses lettres. Elle eut beaucoup à souffrir dans les dernières années de sa vie ; mais Dieu lui avait fait don d'un grand esprit de foi et d'un grand courage.

En Espagne, le jeune roi continuait à nous honorer de sa confiance et de ses faveurs. Lorsque la Supérieure générale vint visiter son couvent de Madrid, elle fut reçue par Alphonse XII avec une sympathique et respectueuse affection. Il avait tant entendu parler de la Mère Marie-Eugénie par sa chère Mercédès ! Le roi, cédant aux prières de son peuple, était alors remarié ; il avait placé sur le trône d'Espagne l'archiduchesse Marie-Christine ; et on sait avec quelle délicatesse la nouvelle reine aimait à rappeler le souvenir de Mercédès. Ce fut elle qui, la première, demanda que ce nom fut donné à l'aînée des infantes.

La reine Marie-Christine, qui aura dans l'histoire une si grande place, et qui fut appelée à porter avec tant de vaillance, de sagesse et d'honneur, une douloureuse régence, sembla hériter de l'amour de Mercédès pour l'Assomption. Elle fut la protectrice de toutes nos maisons d'Espagne, et tout particulièrement la mère, la bienfaitrice et l'amie de notre couvent de Madrid. Dire tous les témoignages de bienveillante sympathie que nos Sœurs ont reçus de la régente, des infantes et du bien-aimé petit roi, serait impossible ! L'Europe entière salue en ce moment le couronnement d'Alphonse XIII⁶⁰, et de toutes les maisons de l'Assomption s'élèvent des vœux et des prières. Que Dieu bénisse le jeune monarque, qu'il lui donne la force et la prudence, et que son règne ouvre pour l'Espagne une ère de prospérité et de paix !

L'affection de la famille royale s'était portée surtout sur la Mère Marie-Célestine, dont il ne nous est pas permis de parler ici, puisqu'elle est aujourd'hui Supérieure générale de la Congrégation. Pendant dix-sept ans, – de 1877 à 1894, – Mère Marie-Célestine fut chargée de la maison de Santa Isabel ; et lorsque la Révérende Mère fondatrice voulut l'appeler à Auteuil pour l'associer au gouvernement de la Congrégation, elle hésita longtemps à cause de l'attachement de la régente pour la Prieure de Madrid : « Je ne voudrais pour rien au monde faire de la peine à la reine, qui est si bonne pour nous, disait la Mère Eugénie. Mais la reine comprit que les intérêts supérieurs d'une congrégation doivent passer avant tout, et notre Mère lui en eut une telle reconnaissance que,

⁶⁰. Écrit au mois de mai 1902.

dans ses dernières années, bien affaiblie par l'âge, alors qu'on lui demandait pourquoi elle aimait tant la reine d'Espagne, elle répondit : « Parce qu'elle m'a donné Mère Marie-Célestine. »

Ce mot suffit, et en dit plus que tous les éloges. Lorsque la Mère Prieure quitta Madrid, en 1894, elle laissait la maison dans un état de grande prospérité, un très beau monastère bâti par la couronne, un pensionnat florissant, une communauté fervente, très unie et prête à tous les sacrifices.

Nos fondations d'Espagne furent complétées par celles de Saint-Sébastien en 1882 et de Loreto en 1893. La situation du couvent de Saint-Sébastien est absolument idéale. Dans la propriété de *Mira-Cruz*, un beau monastère a été bâti à mi-côte de la montagne, en face de ce golfe de Passajes qui ressemble à un lac de la Suisse. Le monastère, entouré d'une admirable couronne de montagnes, est comme un nid d'aigle dans la solitude. Cette solitude est sensible surtout le soir, lorsque les bruits de la terre ont cessé ; mais dans la journée, la route de Passajes, très fréquentée par les habitants de Saint-Sébastien, donne beaucoup d'animation au paysage et rend les communications faciles pour le pensionnat. Saint-Sébastien fut fondé au moment où les lois de 1881 menaçaient les communautés religieuses en France. C'était un asile que la fondatrice avait voulu se ménager près de la frontière.

La fondation de Loreto nous fut demandée en 1893 par la reine-régente, qui voulait établir à Madrid un second *Colegio Reale* pour les filles d'officiers protégées par la couronne.

L'Assomption se développait aussi en Angleterre. En 1878, on nous proposa de reprendre un monastère gothique, construit par les Bénédictines, près de Ramsgate, non loin du lieu où aborda saint Augustin, de cette île de Thanet dont parle Bossuet dans son *Discours sur l'histoire universelle* : « L'histoire de l'Église, dit-il, n'a rien de plus beau que l'entrée du saint moine Augustin dans le royaume de Kent, avec quarante de ses compagnons qui, précédés de la croix et de l'image du grand Roi Notre-Seigneur Jésus-Christ, faisaient des vœux solennels pour la conversion de l'Angleterre. » C'était un endroit merveilleusement choisi pour aller travailler, par l'éducation et la prière, au retour de l'Angleterre vers cette foi catholique qui lui a été apportée de Rome par les moines.

Afin de travailler plus directement encore à la conversion des protestants, une seconde fondation eut lieu à Sidmouth en 1882, et fut placée sous le patronage de *Notre-Dame Auxiliatrice*.

En France, nous nous contenterons de mentionner les trois fondations de l'Externat, de Cannes et de Lourdes.

Établi en 1877, rue du Général Foy, au centre de la ville, l'Externat de Paris devait plus tard se transporter rue de Lübeck et prendre un grand développement sous la puissante impulsion de la Mère Marie-Catherine. Un monastère a été bâti, avec une très belle chapelle du roman le plus pur ; des cours pour les enfants de tous les âges, et des conférences pour les jeunes filles qui ont terminé leur éducation ont été ajoutés au pensionnat et complètent le programme de notre enseignement.

Notre-Dame du Salut a été donnée comme patronne à l'Externat de Paris, et *Notre-Dame du Perpétuel-Secours* à la maison de Cannes fondée en 1879.

Nous reprenions à Cannes un ancien pensionnat des religieuses de la Présentation. On devait y ajouter l'adoration du saint Sacrement, l'œuvre des retraites, celle des dames pensionnaires, et une école pauvre, qui devint bientôt très nombreuse. La Mère Marie-Eugénie était heureuse toutes les fois que nous pouvions annexer à nos pensionnats une école pour les enfants des pauvres. C'est l'œuvre évangélique par excellence et une source de bénédictions pour nos maisons : Richmond, Londres, Sedan, Madrid, Saint-Sébastien et Malaga ont fait par là un bien immense.

Nous avons vu aussi combien notre Mère aimait à mettre ses fondations sous la protection toute spéciale de la sainte Vierge ; mais il en est une qui lui appartient tout entière, c'est celle de Lourdes. La sainte Vierge avait dit à Bernadette : « Je désire qu'il vienne ici beaucoup de monde. » Les pèlerinages ont été la réponse à ce désir, et plus encore cette belle couronne de couvents qui entoure la grotte. De nombreuses familles religieuses sont venues former comme une garde d'honneur autour du sanctuaire visité par Marie. Elle est là vraiment la reine des Vierges, et toutes se font gloire de lui appartenir : *Adducentur Regi virgines post eam*⁶¹.

M^{gr} Langénieux, alors évêque de Tarbes, désirait beaucoup nous voir prendre une place auprès de la grotte miraculeuse. Il nous fit acheter, en 1876, un terrain assez considérable sur lequel on devait bâtir. La Supérieure générale hésitait cependant et retardait toujours, lorsqu'on lui offrit en 1882 un monastère de Bénédictines, tout récemment construit. Il était admirablement situé en face de la grotte. De la maison, on peut assister à toutes les cérémonies, voir se dérouler tous les pèlerinages, entendre le chant des cantiques, et s'unir aux prières qui, de ce lieu béni, s'élèvent sans cesse vers le ciel.

Notre Mère générale savait que cette fondation ne pouvait avoir un grand avenir comme pensionnat ; mais elle pensa qu'on pourrait en faire un lieu de retraite, et que ce serait une consolation pour des religieuses âgées ou infirmes d'aller finir leur vie aux pieds de la sainte Vierge. Mère Thérèse-Emmanuel poussa vivement à cette fondation : « Notre place est là, disait-elle ; l'Immaculée Conception et l'Assomption sont les deux mystères de gloire de la sainte Vierge, ils s'appellent et se complètent. » La Mère Marie-Eugénie aimait à céder aux instances surnaturelles de sa chère Assistante ; c'était pour elle comme une voix du Ciel : « Lourdes est la fondation de Mère Thérèse-Emmanuel, disait-elle souvent ; sans elle je ne l'aurais jamais entreprise. »

Nous dirons plus tard les dernières fondations que la Révérende Mère Marie-Eugénie fut appelée à faire avant de mourir. C'est d'elle qu'il faut parler maintenant ; les années passent, nous allons bientôt la perdre, il est temps d'écouter ses enseignements et de recueillir ses paroles.

⁶¹. *À sa suite, des vierges sont amenées près du roi* (Ps 44, 15).

CHAPITRE XVII

LES ENSEIGNEMENTS DE NOTRE MÈRE.

Nous avons vu l'œuvre de la Mère Marie-Eugénie de Jésus : sa Congrégation, ses fondations, ses filles. Nous avons essayé de montrer le cachet spécial des premières fondations et de tracer le portrait de quelques-unes des premières religieuses de l'Assomption, c'était faire connaître la fondatrice et le caractère de sa direction. Nous pourrions peut-être le définir ainsi : autorité et fermeté jointes à un grand respect de la liberté des âmes, formation de l'intelligence, élévation et dégagement du cœur.

L'étude que nous allons faire le prouvera plus encore. C'est le livre des Instructions de notre Mère que nous voudrions discrètement ouvrir, pour donner une idée de la pensée dominante de son enseignement, et montrer comment, à la suite du Bon Pasteur, elle conduisait son troupeau dans les meilleurs pâturages, aux sources les plus vives et les plus limpides.

Ce fut à Nîmes, pendant l'hiver de 1870-1871, qu'on eut la première idée de recueillir les paroles que la Supérieure générale adressait à ses filles dans ses conférences de chaque semaine. Elle n'avait pas de plan arrêté, faisant très simplement les recommandations qui lui semblaient le plus nécessaires pour la régularité et la ferveur, ou bien commentant l'Évangile du jour, ou s'inspirant de la liturgie de l'Église, pour célébrer les fêtes qu'elle place sur notre route pendant l'année chrétienne.

La parole de la Mère Marie-Eugénie, presque toujours improvisée, avait un charme indéfinissable et pénétrait jusqu'au fond de l'âme. Il faut bien le dire, les Sœurs qui n'ont pas connu notre Mère, et qui n'entrent en contact avec sa parole qu'à travers la page froide et décolorée d'un livre, n'ont aucune idée de l'effet de cette parole soutenue par une diction parfaite, un charme d'élocution incomparable, un accent toujours vrai. Tout cela est perdu pour nous, et cependant nous sommes heureuses d'entendre encore, comme dans un écho lointain, le son de sa voix et de recueillir ce qu'il y a de substantiel dans son enseignement.

Bien qu'inspirées au jour le jour et pour le besoin du moment, les instructions de la fondatrice forment cependant un ensemble complet : pas de recommandation importante qui n'ait été faite, pas de point essentiel à la vie religieuse qui n'ait été touché. On a pu en composer une série de lectures et de méditations pour nos retraites. À chaque fête de l'année, à chaque époque liturgique, nous pouvons revenir à ces instructions de chapitre. Il y en a une série sur les temps de l'Avent, sur les temps de la Pentecôte, sur la Passion de Jésus-Christ (Carême de 1881) ; toute une série sur l'oraison, sur la chasteté et la garde du cœur, sur sainte Catherine d'Alexandrie, patronne de la science chrétienne, notre modèle dans l'étude et dans l'enseignement de la vérité. Nous pourrions en citer bien d'autres ; mais la plus belle série est celle de 1878 sur l'esprit de l'Assomption. Il y a là quatorze conférences qui sont pour nous de la plus grande importance, parce qu'elles renferment la pensée complète de la fondatrice. Nous les parcourons rapidement.

« Ce n'est pas chose facile de définir l'esprit de l'Assomption comme je le sens, nous disait la Révérende Mère. Il est plus aisé de voir intérieurement l'unité à laquelle se rattache tout un ensemble que de l'expliquer. Je voudrais qu'un autre que moi pût le faire ; mais vous priez, je prierai aussi, et je vous donnerai simplement les lumières que je recevrai de Dieu !... »

« En cherchant quelle doit être la marque la plus caractéristique de notre Institut, je me trouve toujours arrêtée à cette pensée qu'en tout et de toutes manières, nous devons être adoratrices et zélatrices des droits de Dieu. Vous êtes filles de l'Assomption. Ce mystère, qui est plus du ciel que de la terre, est un mystère d'adoration. En quittant la terre et en s'élevant au ciel, la sainte Vierge va rendre à Dieu un honneur souverain. Tout a été adoration dans la vie de Marie. Non seulement ses actions étaient pures et innocentes ; mais elles étaient pleines de toute sainteté et rendaient gloire à Dieu par une intensité d'amour, de respect et d'humble service qu'aucune autre créature n'a pu atteindre. Si donc il y a jamais eu une adoratrice en esprit et vérité, c'est bien la sainte Vierge. Et lorsqu'en quittant la terre, elle a reçu ce qui couronnait sa grâce, c'est-à-dire la gloire, elle est montée au ciel pour y demeurer éternellement toute adoration et amour. »

L'esprit d'adoration des droits de Dieu est celui sur lequel la Révérende Mère insiste le plus ; elle y revient sans cesse. Ses instructions, ses lettres en sont pleines ; c'est le fond de son âme, le centre de sa vie ; c'est ce qui la soutient dans ses peines les plus intimes, dans ses préoccupations pour sa Congrégation. Dieu est le Maître, il fonde et il détruit, il élève et il abaisse, nous n'avons qu'à adorer et à nous soumettre. Les entretiens de Nîmes, au milieu des terreurs de la guerre de 1870, commencent par une conférence sur l'Adoration. Voyant une Sœur en particulier, la Mère lui dit : « Est-ce que vous avez une grande dévotion aux droits de Dieu sur vous ? » La Sœur hésitait à répondre. « C'est la base de tout, » dit la Supérieure. De là découlaient pour elle les applications les plus pratiques : devoir de louange, de service, d'action de grâces ; tout ce que Dieu nous a donné doit être employé à sa gloire. « Nous devons être comme ces vieillards de l'Apocalypse se prosternant devant le trône de l'Agneau, jetant à ses pieds leurs couronnes. »

« Qu'est-ce qu'une couronne ? disait un jour la Révérende Mère. Tout ce qui a été donné de Dieu à la créature. Pouvons-nous dire que les vertus, la capacité, l'intelligence, la sensibilité, soient une couronne ? Oui, parce que tout cela est un don. Tout ce que Dieu nous a donné dans l'ordre du cœur, de l'esprit, de la nature et de la grâce, dans l'ordre des vertus conservées, tout cela est une couronne.

« Si nous ne sommes pas tombées dans le mal, si nous avons gardé notre innocence, c'est un don de Dieu et la plus belle de toutes les couronnes. Si nous avons conservé la virginité de l'âme et celle du corps, c'est parce que Dieu a veillé sur nous dès notre enfance, qu'il nous a entourées de ses grâces ; mais cette virginité est un don de Dieu. Je pourrais en dire autant des différentes vertus : la foi, l'espérance, la charité, sont des dons. L'homme les accepte, il est vrai ; il dispose son cœur à les recevoir. Il en est de même de la pauvreté, de l'obéissance, de la douceur et autres bonnes inclinations ; ce sont de grands biens qui viennent de Dieu et attirent son amour, car Dieu couronne éternellement ses dons, pourvu que nous les ayons acceptés.

« Notre couronne sera donc composée de dons naturels et de dons surnaturels. La parfaite adoration consiste à mettre, nous aussi, notre couronne aux pieds de Dieu, à lui livrer tout ce que nous sommes pour qu'il en use comme il veut et quand il veut. » (1872)

Le second caractère de l'esprit de l'Assomption, c'est la foi, l'amour de la vérité divine : « Selon ma faible manière de concevoir, dit la Supérieure, le premier droit de Dieu est d'être cru lorsqu'il parle, et le premier devoir de l'homme est de recevoir la parole de Dieu avec un profond respect et une grande foi. Vous comprenez que si c'est là le devoir de tous les chrétiens, nous

devons aller plus loin, nous devons répondre par l'adoration et l'amour à la parole par laquelle Dieu se fait connaître. – Mais ce caractère convient à d'autres, direz-vous. – Oui, sans doute, et il en sera souvent ainsi dans ce que je vous dirai. Notre esprit n'a rien de singulier, il consiste surtout à être riches de l'esprit de l'Église. Pourvu que cet esprit resplendisse en nous, ce doit être notre désir et notre joie qu'il brille en beaucoup d'autres Instituts et en beaucoup d'âmes.

« Tâchons donc de nous embraser d'amour pour la vérité divine, car c'est dans le cœur que se forme la foi qui fait les justes. Lisez quelques pages que ce soit de saint Augustin, vous verrez comme l'amour de la vérité se fait jour à chaque instant. Sous ce rapport, il faut être ses enfants. Il faut nous laisser pénétrer de telle sorte de la doctrine céleste révélée, que nos pensées soient dirigées bien plus par les vues de la foi que par celles de la nature ; et que ce qui est certain, immuable, divin, envahisse de plus en plus notre âme et remplace ce qui est humain, transitoire, passager. Là est notre progrès. »

Cette pensée ramène la Révérende Mère au souvenir des Sœurs qu'elle a vues passer des ténèbres de ce monde au jour sans fin de l'éternité. « J'aurais envie de dire ici que c'est ce que j'ai vu pour ma consolation auprès du lit de mort de beaucoup de nos Sœurs. La lumière de l'éternité avait déjà envahi leurs âmes ; elles étaient ouvertes aux clartés qui ne finiront jamais et s'étaient séparées des fausses lueurs qui obscurcissent la vie d'ici-bas, et la remplissent trop souvent d'une occupation vaine.

« Je ne sais si je me sers d'expressions assez fortes et assez claires pour vous faire comprendre combien cet esprit de foi fait partie de l'esprit d'adoration. Saint Augustin dit que nous ne devons pas moins de respect à la parole de Dieu qu'à son corps sacré ; sous le voile de la parole, il se donne à nous comme sous les voiles eucharistiques. Vous savez qu'on encense le livre des Évangiles ; vous savez aussi qu'il est dit de la sainte Vierge, à propos des mystères de Notre-Seigneur, qu'elle recueillait toutes ces choses et les repassait dans son cœur. Faites comme elle, mes Sœurs, révérez tout ce qui est de la parole de Dieu. Désirez connaître le plus possible la vérité divine. Plus votre âme sera altérée de cet ordre de connaissances, plus vous voudrez vous instruire de la doctrine des Saints, savoir ce que l'Église enseigne, ce qu'elle conseille et ce qu'elle approuve, plus vous serez religieuses de l'Assomption. »

La fondatrice insiste souvent sur la nécessité de conserver une foi pure, immaculée, préservée de toute erreur, de toute tendance à l'erreur. « S'il y a un caractère qui convienne particulièrement à une religieuse de l'Assomption, disait-elle en 1867 dans une conférence aux novices, c'est d'être très attachée à la foi, à la doctrine, aux moindres nuances de l'enseignement de l'Église romaine. Aimer la papauté et tout ce qu'elle aime ; étudier les écrits des saints, surtout ceux que l'Église nous donne pour guides dans la voie du salut : sainte Thérèse, dont la doctrine est appelée céleste dans le bréviaire romain ; saint François de Sales, dont il est dit qu'il enseignait un chemin sûr et facile pour arriver à la perfection chrétienne. »

La Mère Marie-Eugénie était très sévère pour les lectures, surtout pour les jeunes Sœurs, et nous pourrions peut-être ajouter surtout pour les livres de spiritualité. « Je désire bien pénétrer vos esprits du danger qu'il y a dans la moindre doctrine fautive, disait-elle aux novices. Craignez comme le feu un livre qui ne soit pas très orthodoxe ; pour moi, je ne voudrais pas le lire pour rien au monde. Je serai heureuse, mes Sœurs, si vous pouvez hériter de cette horreur que j'ai toujours eue pour tout ce qui diminue le sens catholique. Pour conserver votre esprit entièrement à Dieu, craignez ce qui n'est pas parfaitement vrai, parfaitement sûr, parfaitement romain. Défiez-vous des livres dans lesquels se glisse un peu de jansénisme ou de quiétisme. Vous n'en trouverez guère à l'Assomption, tant que je serai en vie ; mais il est bon que vous ayez des idées très arrêtées sur ce sujet...

« Une âme va beaucoup plus loin dans la sainteté, quand elle est très catholique et qu'elle suit la ligne droite qui conduit de la vérité à Dieu. Rien n'est meilleur pour la perfection. Préférez les livres des saints canonisés et ceux spécialement recommandés par l'Église. Ne donnez jamais votre confiance qu'à des prêtres très attachés à l'Église romaine et bons théologiens. Qu'ils vous consolent ou ne vous consolent pas, ce n'est pas l'important ; mais qu'ils soient des hommes de doctrine. Sans ces qualités, il peut y avoir danger, même avec de beaux discours et une apparence de sainteté. Je désire que vous soyez persuadées que toute erreur grandit dans l'esprit, et qu'une fois admise, elle a comme une espèce de filiation dans l'âme... »

« Ne commettez jamais cette faute qui a perdu beaucoup d'âmes, disait encore la Mère, ne lisez aucun des livres où les personnes que vous voulez convertir ont puisé leurs objections. Ne vous y trompez pas, mes Sœurs : il faut se nourrir de la lumière pour donner la lumière ; il ne faut jamais se nourrir de l'erreur, sous prétexte de combattre l'erreur. Cherchez toujours, pour faire du bien, à prendre vos connaissances, votre enseignement, votre vie, dans la lumière et dans le bien ; et puis, allez à ceux à qui vous voulez apporter la vérité, calmes, joyeuses, bienveillantes, patientes, car il faut avec les esprits égarés beaucoup de patience. Ce n'est pas un royaume joyeux que celui de l'erreur. Il y a toujours un certain entêtement, ne vous en étonnez pas ; mais vous, il faut que vous soyez bonnes, parce que vous venez d'en haut et que vous avez une mission qui ressemble à celle des Anges. Quand on a la mission des Anges, il faut leur ressembler dans la patience et garder son cœur transparent d'innocence. » (5 mai 1878)

Le troisième caractère de l'esprit de l'Assomption, c'est l'amour de Jésus-Christ. On pourrait dire que c'est le premier, car il est fondamental. Par lui, nous allons à Dieu et nous adorons tous ses droits ; par lui, la vérité divine vient à nous, et nous la recevons dans un cœur plein de foi et d'actions de grâces. L'amour de Jésus-Christ est la base de toute vie religieuse, la raison d'être de toute vocation. C'est pour Jésus-Christ que nous avons tout quitté, c'est lui que nous voulons suivre dans sa vie pauvre, obéissante, immolée. « Rien là qui nous soit propre, dit la Révérende Mère. Mais il peut arriver qu'avec cet amour qui fait le fond de la vie religieuse, il y ait quelque dévotion particulière, quelque forme propre à l'Institut. Ce n'est pas là notre cas. Notre amour doit être celui qui, dès le commencement, a été allumé dans l'Église par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Sous ce rapport, tous les docteurs, tous les religieux, tous les saints de tous les temps ont des leçons pour nous ; ne nous restreignons pas aux enseignements d'un ordre en particulier. Voilà encore une des choses admirables que nous trouvons dans saint Augustin. Ce grand docteur a un cœur large comme l'Église, rien de particulier, rien d'exclusif. Ceci, mes Sœurs, doit former un des caractères de notre Congrégation. Un de nos pères et amis, M^{gr} Gay, disait, en parlant de nous, « que nous étions par excellence une Congrégation catholique. » C'est ce qu'il est désirable que nous conservions toujours. »

La conférence sur Jésus-Christ est fort belle, mais nous sommes obligées de l'abréger. Nous n'en citons que la pensée principale : « Chacune de vous, en entrant ici, a dû dévouer sa vie à connaître, aimer et servir parfaitement Notre-Seigneur Jésus-Christ et à le faire connaître, aimer et servir. Au fond, la différence entre la vie chrétienne et la vie religieuse est dans ce *parfaitement*. Il n'y a pas deux Évangiles. L'Évangile donné à tous les chrétiens est aussi donné aux âmes religieuses ; mais celles-ci l'embrassent avec plus d'amour, ne trouvant rien de trop difficile, de trop pénible pour le service du Maître. »

Il y a deux manières de connaître Notre-Seigneur : l'une est l'instruction religieuse, l'autre l'attention de l'âme à Jésus-Christ. Après avoir développé cette pensée et appuyé sur la nécessité d'étudier Jésus-Christ dans l'oraison, parce que c'est là que l'amour s'enflamme, la Mère conclut : « Comme religieuses de l'Assomption, vous devez tendre à cette perfection de votre état, l'union à

Jésus-Christ ; mais une union qui soit réelle et intime. C'est le fruit d'un long travail. On n'arrive pas à l'union sans se donner de la peine ; on n'arrive pas à ce que l'esprit soit recueilli et entièrement sous la dépendance de Notre-Seigneur sans avoir beaucoup travaillé. Dieu peut vous y conduire en un instant par l'oraison de quiétude ou d'union ; mais après, il faut travailler encore pour conserver cette grâce. Celles qui en commençant croiraient y être seraient dans l'illusion ; celles qui y sont en finissant doivent s'estimer bien heureuses, car c'est un grand bonheur, après avoir longtemps travaillé, d'être constitué dans cet état où Notre-Seigneur est le maître absolu et souverain. Tout ce qu'il demande est pratique, et l'âme parfaitement souple et embrasée d'amour se tient vraiment à ses pieds comme Madeleine, dans ce sanctuaire intérieur où Dieu habite. »

Après la connaissance de Jésus-Christ vient le service de Jésus-Christ : « C'est le travail sanctifié par l'obéissance, et l'obéissance s'appliquant au travail. »

Dans toute vie religieuse, le travail est réglé par l'obéissance ; le service rendu à Dieu, à l'Église et aux âmes, prend une forme particulière suivant le but de l'Institut et l'œuvre à laquelle il se consacre. Pour les uns, c'est la prédication ; pour les autres, la louange divine ; à d'autres, le soin des malades, la visite des pauvres, l'éducation des enfants, soit riches, soit pauvres. À tous il faut donner la vérité, car « il y a des riches qui sont bien pauvres », disait la Mère Eugénie, et nous sommes comme des mendiants frappant à la porte du père de famille pour lui demander du pain, et ce pain, c'est le Christ. Donner Jésus-Christ aux enfants par une éducation chrétienne, c'est donc l'aumône par excellence, et c'est là notre part, notre service à Jésus-Christ, notre ministère dans l'Église ; nous ne devons pas l'oublier.

On demandait un jour à la Révérende Mère générale, alors souffrante et bien âgée, si le bruit des enfants ne la fatiguait pas : « Nous sommes faites pour les enfants, répondit-elle ; elles ne doivent jamais nous fatiguer. » Dans ses instructions aux Sœurs et dans ses conversations, elle aimait à revenir sur le but premier de l'Institut, sur la pensée qui avait soutenu l'œuvre dans ses commencements. « Quand nous nous sommes réunies, disait-elle en 1889, au jour anniversaire de notre fondation, l'œuvre pour nous, c'était l'éducation ; elle consistait tout entière à donner aux enfants des pensées conformes à celles de l'Église, à bâtir tout sur la doctrine chrétienne : *Instaurare omnia in Christo*⁶². Nous avons toutes éprouvé les inconvénients d'un enseignement s'inspirant de principes mondains ou anticatholiques. Aussi le principe que nous voulions mettre à la base de notre œuvre, c'était de ne donner aux enfants que les idées qui vinssent de la foi chrétienne, les idées de l'Église. En effet, nous aurions cessé et nous cesserions d'exister, nous n'aurions plus de raison d'être, si nous nous propositions autre chose, si ce n'était pas toujours le fondement sur lequel nous voulons bâtir l'enseignement de la jeunesse. Il faut que tout ce qui arrive à l'intelligence de nos enfants soit fondé sur la foi, afin que cette intelligence convaincue puisse, au jour du danger, devenir une force qui les maintienne ou les ramène dans la ligne du devoir chrétien. »

Dans une instruction sur « le zèle du salut des âmes, cette partie si essentielle et si considérable de notre esprit », la Mère Marie-Eugénie avait mieux encore et plus complètement développé sa pensée sur l'éducation : « En vous disant que les religieuses de l'Assomption doivent être adoratrices et zélatrices des droits de Dieu, j'ai dû vous faire comprendre que le but de la gloire de Dieu doit toujours passer en premier. On peut, dans le zèle du salut des âmes, considérer le besoin que les âmes ont du salut ; mais on peut aussi envisager le côté de Dieu, voir quels sont ses droits à posséder les âmes, combien sa gloire et son amour y sont intéressés. L'intérêt de la créature se confond ainsi avec les intérêts de Dieu. Les âmes n'y perdent rien, nous travaillons à leur salut en

⁶². Tout renouveler dans le Christ.

vue de la gloire de Dieu. Il me semble que c'est la forme sous laquelle le salut des âmes doit nous occuper.

« Toutes, nous méditons avec soin, au commencement de nos retraites, par combien de liens nous appartenons à Dieu ; mais nous ne sommes pas seules à lui appartenir, toute créature est dans cette situation vis-à-vis de Dieu ; et ce qui doit surtout nous occuper dans l'éducation des enfants, c'est de chercher à imprimer dans leurs âmes cette vérité que toute créature est à Dieu, qu'elle est de Dieu et pour Dieu. Les autres créatures qui l'entourent sont pour elle un moyen, un échelon, mais jamais sa fin. Non seulement nous sommes à Dieu par la création, mais il nous a achetées. Le prix du sang de Jésus-Christ est dans chaque âme qui se trouve sur la surface de la terre ; il les a toutes achetées ; et quand Notre-Seigneur a donné ce grand prix, c'était pour que toute âme fût sauvée, c'était là son désir, son dessein. Ce dessein a été souvent frustré ; il y a des âmes qui n'ont jamais entendu la divine parole, qui ne connaissent pas la Rédemption. C'est dans cette pensée que s'embrase le zèle. Voilà la vraie source de l'apostolat et des missions : contribuer à ce que beaucoup plus de créatures entendent la parole de Dieu et soient sauvées par l'application du sang de Jésus-Christ.

« Dans notre apostolat près des enfants, nous sommes en rapport avec des âmes qui sont teintes du sang de Jésus-Christ par le Baptême ; toutes ont reçu une certaine connaissance de Dieu. Notre mission est de développer cette connaissance. Comme nous devons être soucieuses et attentives pour que tout dans nos rapports aille à former Jésus-Christ dans les âmes ! Comme nous devons être zélées à imprimer la vérité dans leur intelligence, à les former à des habitudes chrétiennes !

« Il faut beaucoup de foi, une grande patience, une vigilance de tous les instants pour faire entrer dans l'âme des enfants le sens des droits de Dieu, y imprimer la vérité et chercher à faire quelque chose qui puisse subsister. Notre but n'est pas le temps passé au pensionnat. Le but, c'est qu'une fois rentrées dans le monde, elles soient des femmes chrétiennes, capables de porter les pensées, les sentiments, les habitudes chrétiennes, dans l'intérieur d'une famille. C'est là pour nous la grande consolation. Si le travail est long, pénible, ingrat parfois, le fruit s'en prolonge dans une suite de générations. Une femme chrétienne formera des enfants chrétiens, et vous comprenez quelle gloire pour Dieu et quelle bénédiction pour vous ! » (20 juillet 1879)

Vient ensuite une série de belles conférences sur les fruits que doit produire en nous l'amour de Jésus-Christ, sur les vertus auxquelles nous devons surtout nous appliquer. C'est d'abord l'humilité, une humilité joyeuse et libre, non de paroles et de discours, mais sincère, venant du fond de l'âme, de la connaissance que nous avons des choses divines et du sentiment de notre néant. C'est notre cœur tout entier, épris d'amour pour Jésus-Christ, qui voit dans ses abaissements la preuve de son amour et qui veut y répondre par le mépris de soi et l'adoration.

Le second fruit de l'amour est la conformité et l'abandon à la volonté de Dieu, « vertu essentielle qui produit la paix, la liberté, le dégagement. Rapport étroit entre l'humilité, l'amour et la conformité à la volonté de Dieu. L'enseignement de saint Ignace, un des plus sûrs de la vie intérieure et parfaite, doit nous le faire saisir. Il appelle degrés d'humilité ce qui serait aussi bien nommé degrés de conformité à la volonté de Dieu et degrés d'amour. »

Après avoir expliqué les trois degrés de saint Ignace, la Révérende Mère termine ainsi : « L'âme finit alors par vivre de la volonté de Dieu. Elle s'éveille, elle s'endort en disant : *Que votre volonté soit faite et non la mienne*⁶³. Ce chant est un peu triste et un peu monotone, dit saint François de Sales ; mais c'est celui du divin Agneau qui partout et toujours disait : *Que votre volonté soit*

⁶³. Lc 22, 42.

faite. Établissez-le bien dans votre âme, le répétant sans cesse. Il est des circonstances dans la vie où c'est presque tout ce que l'on peut faire, élevant par un ardent amour sa pensée vers Dieu, qui sait mieux que nous ce qu'il faut, qui ne nous donnera que des choses excellentes, et lui rendant hommage par ce simple acquiescement : *Fiat voluntas tua*⁶⁴.

« De tous les caractères de la sainteté, celui que je vous souhaite très ardemment est que vous soyez tellement passées dans la volonté de Dieu, que toujours et en tout vous aimiez, cherchiez et bénissiez cette volonté divine. Cela devient l'abandon entre les mains de Dieu ; c'est l'union la plus sûre, la plus complète, la plus parfaite qui puisse s'établir entre Dieu et sa créature, et Dieu peut alors lui appliquer cette belle parole : « Ma volonté en elle. *Voluntas mea in ea*⁶⁵. »

« Mettez cette page dans la vie de votre Mère, nous écrivait un saint religieux, c'est la peinture de son âme. »

« *Adveniat regnum tuum*⁶⁶ est une de nos devises, disait encore la vénérée fondatrice ; joignez-y cette autre demande du *Pater* : *Fiat voluntas tua*. Les anges et les saints dans le ciel aiment, révèrent, adorent et accomplissent sans cesse la volonté de Dieu ; et vous qui êtes, par votre vie de zèle, les anges visibles de beaucoup de créatures, vous devez, à la suite des anges, vous tenir devant la face de Dieu, pour voler au moindre signe de sa volonté sainte. Quand l'âme est arrivée à ce degré d'obéissance, elle est toute passée en service, en adoration, en amour ; elle porte dès ici-bas quelque chose de la cité sainte à laquelle nous appartenons, puisque nous sommes les filles de l'Assomption de Marie. »

Le parfait amour de Jésus-Christ produit encore dans l'âme l'amour du prochain et l'esprit de sacrifice. « Il faut lutter contre *cette préférence malheureuse* qui fait que, dans l'ordre des biens sensibles, nous pensons toujours à nous ; c'est le contraire qui doit avoir lieu. » Et ici la Révérende Mère revient au souvenir des Sœurs que nous avons perdues : « Sœur Denise-Marie⁶⁷ disait au moment de sa mort : « J'ai toujours demandé à Dieu que s'il y avait quelque chose à souffrir dans la maison, ce fût sur moi que cela tombât ; que s'il devait y avoir la maladie, la mort pour quelqu'un, ce fût pour moi plutôt que pour mes Sœurs. » Voilà le vrai amour du prochain, le véritable esprit de sacrifice. C'est la flamme qui doit s'allumer au sommet de toutes les autres vertus. Il faut bien que cela fasse partie de notre esprit, puisque si souvent on en voit des exemples parmi nous. J'ai été à bien des lits de mort, et j'ai presque toujours trouvé cet esprit de sacrifice, ce désir de s'immoler, de souffrir pour l'Église, pour la Congrégation, pour les âmes. Quelques-unes d'entre vous ont assisté à l'agonie de sœur Marie-André⁶⁸. C'est une souffrance extrême que l'agonie ; c'est la mort lentement sentie, lentement goûtée ; eh bien ! rappelez-vous que dans cet état, elle ne se lassait pas de s'offrir pour l'Église, pour le salut des âmes, pour le bien spirituel et l'avancement de toutes ses Sœurs. Elle n'a eu de souffle jusqu'à la fin que pour s'offrir en sacrifice à Dieu. Ses nuits étaient très douloureuses. Quelques pilules lui ayant fait passer une nuit plus tranquille, elle me dit le lendemain matin : « Mais si je prends ces pilules, je n'aurai plus rien à offrir à Dieu, je perdrai mes nuits ! » C'était comme une personne effrayée de perdre un trésor. »

Nous sommes arrivés à la neuvième conférence sur l'esprit de l'Assomption. Il faudrait s'arrêter, et cependant, pour que cette étude soit complète, il est nécessaire de parler encore des dévotions de l'Assomption. La Mère Marie-Eugénie n'a garde de l'oublier. « Notre première dévotion, dit-elle, c'est celle du saint Sacrement, où nous trouvons Jésus-Christ. Je pourrais même

⁶⁴. Mt 6, 10.

⁶⁵. Isaie 62, 4 (Vulg.).

⁶⁶. Que ton Règne vienne.

⁶⁷. Converse morte à Poitiers en 1878.

⁶⁸. Sœur de chœur morte à Auteuil en 1874.

dire que le culte du saint Sacrement, devenu un des buts de l'Institut, est l'épanouissement de notre esprit ; car entourer Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie n'est qu'une conséquence du besoin que nous avons de le connaître, de le servir et de l'aimer parfaitement. »

Notre-Seigneur Jésus-Christ est encore au milieu de nous d'une autre façon : il est dans l'Église, représenté par le Pape, son Vicaire sur la terre. « Quel respect, quel amour ne devons-nous pas avoir pour celui qui est, comme disent nos Constitutions, la tête, le cœur et la bouche de l'Église ! » Une religieuse qui ne serait pas très attachée à la chaire de saint Pierre, très soumise à son autorité, n'aurait pas l'esprit de l'Assomption. Notre amour ne doit pas s'arrêter à notre saint Père le Pape ; il faut aimer l'Église dans son enseignement, dans tous ses usages, dans son histoire, dans ses traditions, dans ses dévotions, dans sa hiérarchie, dans ce qu'elle a été et dans ce qu'elle est aujourd'hui.

« Vous devez beaucoup penser à cela dans votre œuvre d'éducation, chercher à former des membres fidèles de l'Église. C'est par l'Église que le règne de Jésus-Christ s'établit sur la terre. Vous travaillez à l'extension de ce règne en mettant dans l'âme de nos enfants des notions plus profondes de foi, de respect et d'amour pour le Saint-Siège, un esprit plus chrétien, des idées plus catholiques. Alors se réalise pour nous et pour nos enfants cette belle parole de l'Ecclésiaste : *La nation des justes est une nation d'obéissance et d'amour*⁶⁹. »

Il est un autre endroit où l'on trouve Notre-Seigneur : c'est sa parole. « Aimez beaucoup le saint Évangile ; lisez-le avec un profond respect, persuadées que sous l'enveloppe de chacune de ces paroles il y a le Verbe divin. Notre-Seigneur est descendu sur la terre, il a parlé aux hommes et il a souffert, afin que nous ayons, par la grâce de son sang, la force de pratiquer l'Évangile et de le réaliser dans notre vie. « Deux tables sont placées dans les trésors de l'Église, dit l'*Imitation* : l'une est la table de l'autel sacré sur lequel repose un pain sanctifié, c'est-à-dire le corps précieux de Jésus-Christ ; l'autre est la table de la loi divine, qui contient la doctrine sainte et enseigne la vraie foi. »

« Vous le voyez, le caractère de nos dévotions est d'une grande simplicité ; il consiste à chercher Jésus-Christ partout où il est, au saint Sacrement, dans l'Église et dans l'Évangile, afin de le connaître et de l'aimer davantage. »

Dans une autre instruction, la Révérende Mère complète ce qu'elle vient de dire en parlant de la dévotion aux saints et de l'amour de l'Office divin. Elle recommande surtout à ses filles la dévotion aux Saints évangéliques : « C'est au milieu d'eux que Notre-Seigneur a vécu ; ils ont pris soin de lui pendant sa vie mortelle ; ils ont préparé et annoncé son règne. » Dévotion aux Apôtres qui ont porté l'Évangile dans toute la terre, aux martyrs qui ont fondé l'Église dans leur sang ; dévotion aux docteurs qui ont enseigné la vérité, aux saints missionnaires qui ont répandu la foi chrétienne, aux fondateurs des ordres religieux, parce qu'ils ont reçu de Dieu des grâces toutes particulières pour la vie religieuse.

« Il nous est plus facile de connaître les saints, de les honorer, d'avoir pour eux une dévotion plus étendue et plus éclairée, parce que nous avons le bonheur de réciter tous les jours l'Office divin. L'amour de l'Office divin a été un des premiers caractères de l'Assomption, dès les commencements de l'Institut. Pourquoi cet amour ? Parce que l'Office est le langage de l'Église et nous met en communication avec tous les saints du ciel et de la terre, parce que nous trouvons dans l'Office tout ce qui peut donner à notre dévotion le caractère le plus ecclésiastique, le plus solide, le plus universel, le plus traditionnel, ce qui résume toute la louange qui a été donnée à Dieu depuis les premiers temps de l'Église, depuis la synagogue et les Patriarches.

⁶⁹. Si 3,1 (Vulg. : *Filii sapientiae, ecclesia justorum : et natio illorum obedientia et dilectio*).

« Je crois, dit la Mère, qu'un des caractères de la dévotion de notre Institut doit être de tâcher de rendre louange à Dieu en toutes choses. Je prendrais volontiers pour devise de notre vie active *Adveniat regnum tuum, et Laus Deo*⁷⁰ pour notre vie intérieure. »

On le voit, la Révérende Mère fondatrice revient constamment à cette pensée. Aussi l'Office sera-t-il la consolation suprême de sa vie. Un jour, dans un de ses voyages, – elle revenait de Bordeaux, – elle rencontre en chemin de fer un savant bénédictin appelé à Paris par le gouvernement. Ils prennent l'un et l'autre leur bréviaire, prient longtemps, puis s'entretiennent des beautés de l'Office divin et de la joie d'avoir à le réciter tous les jours. Le Père parle du sens profond des psaumes, dans lesquels il faut toujours voir et entendre Jésus-Christ. La Mère Marie-Eugénie, de retour à Auteuil, nous fait une conférence admirable sur les psaumes, nous racontant avec un abandon charmant sa conversation avec dom Chamard. Un autre jour, elle-même nous paraphrase le psaume *Dixit Dominus*⁷¹ ; elle aime à revenir sur les paroles de la liturgie, à nous rendre attentives aux prières que nous récitons tous les jours. Son explication du *Benedicite* est fort touchante, au point de vue de la pauvreté religieuse, qui nous fait demander à Dieu notre nourriture. Mais on ne peut tout citer. Bornons-nous à quelques passages de l'explication du *Te Deum* et du *Gloria in excelsis*. (Conférences de 1880)

« Le *Te Deum* est le cantique de la joie des chrétiens, et je veux attirer votre attention sur cette pensée : c'est que la joie des chrétiens est de commencer ici-bas ce qui se fera pendant toute l'éternité, la louange de Dieu. Toute la première partie est consacrée à la louange de la Trinité sainte ; puis tout à coup, après avoir loué Dieu dans la sainteté et l'unité de son essence, dans la trinité de ses personnes, et cela en union avec les chérubins, les séraphins, tous les chœurs des saints, l'Église, se tournant vers Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous a ouvert les portes de la gloire, lui dit : *Tu Rex gloriae, Christe*, et elle s'occupe alors de tout ce que le Fils de Dieu a fait pour nous, descendant sur la terre dans le sein d'une Vierge et nous rachetant par son sang. Toute la suite du *Te Deum* est comme un appel à la miséricorde de Dieu et excite nos âmes à la confiance. On dit que saint Thomas d'Aquin, toutes les fois qu'il saluait le saint Sacrement, répétait la dernière partie du *Te Deum*, depuis ces paroles : *Tu Rex gloriae, Christe*. Et vous, mes Sœurs qui êtes si souvent aux pieds du saint Sacrement, redites aussi ce *Rex gloriae, Christe*, pour vous exciter à mieux adorer Jésus-Christ, vous adressant à ce Maître de la gloire qui vous la donnera un jour, et vous en a ouvert les portes par son sang, par son sacrifice et par sa mort. »

La même pensée est exprimée sous une autre forme dans la conférence sur le *Gloria in excelsis* :

« Le commencement de cette prière a été apporté du ciel sur la terre, c'est tout le programme de la vie chrétienne : *Pax hominibus bonæ voluntatis*. Il n'y a de paix pour l'homme que lorsqu'il rend gloire à Dieu. Glorifier Dieu, le servir, l'aimer, voilà où se trouve la paix. Toute personne, même dans la vie parfaite, qui ne trouve pas la paix, n'a pas encore assez cherché la gloire de Dieu ; elle n'a pas encore assez tourné en haut ses pensées, ses désirs, ses affections. On ne saurait trop se rappeler que c'est de la gloire de Dieu que procède la paix, c'est pourquoi les anges ont dit : *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis*.

« Deux grands ordres dans l'Église ont pris pour devise ce mot de « Paix ». L'ordre de saint Benoît inscrit partout : *Pax*. Il l'inscrit surtout dans le cœur de ses enfants, dont la vie calme et recueillie est une vie de paix. L'ordre le plus actif des temps modernes met aussi en tête de tout ce qu'il adresse : *Pax Christi*. C'est la congrégation la plus éprouvée, ce sont les Jésuites. Ils ont la paix, puisqu'ils la donnent ; mais comment l'ont-ils, puisqu'ils sont sans cesse attaqués, poursuivis

⁷⁰. Louange à Dieu.

⁷¹. Le Seigneur a dit (Ps 109)

par la haine des méchants ? Ils ont la paix, parce qu'ils ne tiennent qu'à Jésus-Christ, parce qu'ils savent que le disciple n'est pas au-dessus du Maître, et qu'ils marchent volontiers sur les traces de Celui qui a porté la croix et donné sa vie pour les âmes. Ils ont la paix, et ils la donnent aux autres par l'éducation, la prédication, le saint ministère, par une vie dépensée tout entière à communiquer au monde la paix de Jésus-Christ.

« Nous aussi, mes Sœurs, nous devons trouver notre paix dans l'ardent désir de faire et de souffrir pour Dieu tout ce qui se présente ; nous devons donner sa doctrine à toutes les créatures avec lesquelles nous sommes en rapport, la faire aimer de toutes, et nous rappeler que la paix que Notre-Seigneur nous apporte n'est pas une paix sans combat, mais une paix qui coûte. Elle n'est pas de la nature, mais de la grâce, cette paix qui vient de ce que l'on cherche Dieu avant tout, et qu'on veut tout sacrifier à sa gloire ; c'est la suite de l'hymne angélique : *Laudamus te. Benedicimus te. Adoramus te. Glorificamus te. Gratias agimus tibi.* Ah ! que je souhaite que ce soit là l'occupation ordinaire de vos âmes !... »

Dans le trésor si précieux des instructions de notre Mère, nous avons aussi des portraits tracés par elle, qui consacrent le souvenir de plusieurs Sœurs que nous avons perdues. Lorsqu'une religieuse venait de mourir, la Mère Marie-Eugénie consolait sa douleur en nous en parlant. Elle trouvait là aussi l'occasion d'affirmer l'esprit de l'Assomption, qu'elle aimait à voir réalisé dans l'âme de ses filles. Nous avons une très belle conférence sur Mère Françoise-Élisabeth et sœur Marie-André, mortes en 1874, à quelques jours de distance, dans des dispositions admirables de louange, d'abandon et d'actions de grâces ; une autre sur Mère Marie-Agnès, enlevée subitement à Malaga, où elle avait fait tant de bien par son zèle et son grand esprit religieux (1879) ; sur sœur Marie d'Assise, morte à Auteuil en 1886, belle âme d'artiste et de poète, qui nous a laissé quelques chefs-d'œuvre de son pinceau, et plus encore le souvenir d'une vie très cachée et très humble ; et enfin sur Mère Marie-Claire, supérieure de la maison de Nice, qui vint mourir à Auteuil en 1877. Mère Marie-Claire était une ancienne élève d'Auteuil, un des types les plus charmants de l'esprit de l'Assomption. Notre Mère va nous la faire connaître, et ce portrait, tracé de la main de la fondatrice, a sa place dans le livre de nos origines. Il consacre le souvenir d'une Sœur qui a laissé parmi nous une impression de grâce et de paix.

10 juin 1877. – « Nous venons d'être témoins d'un grand spectacle, celui d'une sainte mort. Je l'ai vu de plus près que vous, et il me semble qu'il est de mon devoir de vous en dire quelque chose.

« Chaque étoile diffère d'une autre étoile en splendeur et en clarté. Dans les jardins du Père céleste, dans les jardins de la virginité, chaque fleur diffère d'une autre fleur en parfum et en beauté. Il en est ainsi des âmes ; et cependant, c'est de toutes les âmes qu'il est dit dans l'Imitation qu'elles s'élèvent vers Dieu sur deux ailes : la pureté et la simplicité.

« Ce sont ces paroles qui me reviennent le plus à propos de Mère Marie-Claire. Cette pureté était si visible en elle, qu'elle l'enveloppait comme d'un manteau. À mesure qu'elle avançait dans la vie religieuse, cette vertu grandissait. Toutes vous avez pu remarquer cette tenue si parfaite, cet aspect si religieux. À la pureté qui était pour elle comme un vêtement extérieur, Mère Marie-Claire joignait une grande simplicité. Elle était simple dans ses souffrances et ne cachait pas qu'elles lui étaient dures, mais elle ne s'en occupait pas ; simple dans ses rapports avec Dieu et avec le prochain, simple dans ses paroles et dans toute sa conduite. La simplicité était le complément de cette pureté, par laquelle elle allait à Dieu.

« C'était de l'une et de l'autre que procédait son amour pour Dieu, qui était simple comme tout le reste. Dans cette âme autrefois si ardente, il semblait que la pureté, la simplicité, l'humilité et

la souffrance avaient établi une espèce d'ordre, qui faisait que tout en elle procédait avec calme et douceur.

« De ces dispositions résultait un grand amour du prochain, une bienveillance universelle qui lui faisait trouver toujours des paroles bonnes à dire sur les autres. Elle m'a parlé de beaucoup de personnes pendant sa maladie, et elle n'a eu pour aucune ni une plainte, ni un reproche, ni un blâme. Comme Supérieure, sa charité avait su tourner en fermeté, en régularité, en maintien de l'observance de la Règle ; car lorsqu'on aime vraiment les âmes, on désire qu'elles fassent ce qui est agréable à Dieu.

Elle me disait quelques jours avant de mourir : « J'ai fait bien peu de choses pour la Congrégation ; mais toute ma vie, j'ai désiré donner la joie et la paix à tout le monde. » Cela est vrai et je me rappelle à ce propos qu'une Sœur converse de Nice disait : « Je ne sais quel don a notre Mère, mais elle met la paix partout. » C'est précisément là le fruit de la charité. Une âme toujours fervente, fidèle, zélée pour Dieu ; une âme devenue maîtresse d'elle-même et en qui Dieu est arrivé à régner dans la paix, malgré l'ardeur de la nature, une telle âme est toujours tranquille, égale, souriante, et répand vraiment autour d'elle le calme et la joie.

« Mes filles, quand le bon Dieu nous donne de pareils exemples, il veut que nous en profitions. C'est le propre de l'esprit de l'Assomption de laisser à chaque âme sa forme particulière ; mais ce sont toujours les mêmes vertus qui doivent être le fondement de cette forme qui est propre à chacune. Pour l'une, ce sera un peu plus d'ardeur ; pour une autre, une grande domination de soi. Quelquefois, c'est la souffrance changée en un chant de triomphe. Mais rappelez-vous, mes Sœurs, que l'on ne montre en maladie que la vertu acquise en santé ; c'est pourquoi il n'y a pas un instant à perdre pour se revêtir d'humilité, de pureté et de simplicité.

« C'est ce qu'a fait Mère Marie-Claire, aussi je n'ai pas de crainte pour elle. C'était une vraie enfant de l'Assomption, et dans ses derniers moments elle aimait à redire qu'elle devait tout à l'Assomption. Entrée au pensionnat à neuf ans, elle nous avait quittées à dix-sept ans et était entrée au noviciat à vingt et un ans. Elle avait été une enfant de Marie très fidèle, une religieuse très édifiante. Quant à sa vie du monde, elle me disait : « Oh ! pour ces années-là, je n'ai pas d'inquiétudes ; c'est le temps de ma vie où j'ai le plus donné à Dieu. »

« Malgré cela, elle craignait un peu de paraître devant Dieu, et quand je lui demandais pourquoi, elle me répondait : « J'ai si mal servi le bon Dieu ! »

« Ce sentiment était si profond dans son âme, que pour la consoler, il n'y avait rien de meilleur à lui dire que la parole du prodigue : « Mon père, j'ai péché contre vous, je ne suis pas digne d'être appelé votre fils. »

« Voyez-vous, mes Sœurs, si ce fond d'humilité n'existe pas, on n'arrive pas à grand-chose ; on n'arrive ni à un grand amour de Dieu, ni à une grande charité pour le prochain, ni à une parfaite simplicité. C'est donc l'humilité que je vous propose comme base sur laquelle vous devez élever tout l'édifice de votre sanctification. »

Les Sœurs converses figurent aussi dans cette galerie de portraits tracés par la vénérée fondatrice. Elle aimait de préférence les âmes humbles, les vertus cachées. Citons, pour finir, ce simple et touchant récit de la mort de sœur Marie-Félix. (28 novembre 1883.)

« Je voudrais vous parler aujourd'hui de la Sœur que le bon Dieu est venu prendre parmi nous, de cette mort si consolante, entourée de tant de paix, je dirai même de grâces si particulières. Qu'est-ce donc qui a valu ces grâces à notre bonne sœur Marie-Félix ? Pour moi, il me semble que c'est l'humble oubli d'elle-même. Elle ne parlait jamais d'elle, elle était patiente dans les maux, et c'est

dans cette patience de tous les jours qu'elle a puisé la force qui lui a permis d'appliquer son esprit à Dieu jusqu'à la fin, à travers les plus cruelles souffrances.

« Je dis souvent aux Sœurs malades qu'il faut s'habituer à conserver l'esprit de prière dans la souffrance. Comment ferons-nous à l'heure de la mort où nous aurons certainement beaucoup à souffrir, si nous sommes incapables de prier au milieu des souffrances de tous les jours ?

« Dans le courant de la vie, c'était une fille qui se comptait pour peu de chose, qui supportait patiemment les fatigues et les dérangements de son emploi... Elle y était serviable, obligeante, et s'appliquait à être à consolation aux autres. Sa Supérieure lui disait dans sa maladie : « Vous qui étiez si patiente près de votre fourneau, il ne vous sera pas difficile de souffrir. – Oh ! c'est bien différent, ce que je souffre est plus difficile à porter ; mais je demanderai à Notre-Seigneur de me donner la patience jusqu'au bout. »

« C'est sur ce fond d'une vie très simple et très humble, vie de travail et d'oubli de soi, que Notre-Seigneur a fait descendre des grâces très particulières ; car je regarde comme un avertissement céleste ce que, dans sa simplicité, elle appelait un rêve. La sainte Vierge est venue l'appeler, lui faire un signe. « C'était bien la même, disait-elle, qui m'avait appelée à la vie religieuse. » Comment l'avait-elle vue alors, dans ce beau mois de mai qu'elle aimait tant ? Était-ce un songe ? Était-ce une grâce de Dieu ? Je ne sais ; mais elle a vu la sainte Vierge au moment de sa vocation, et sur son lit de mort la sainte Vierge est revenue lui faire signe, lui disant que sa tâche était finie et l'appelant à une vie meilleure.

« Le bon Dieu, qui nous donne des modèles dans les Sœurs qui nous quittent, nous en donne un aujourd'hui dans cette bonne Sœur converse qui se révèle à nous comme un exemple. Qu'en concluons-nous, mes Sœurs ? – Que ce qui attire le plus sûrement les grâces de Dieu, c'est une vie composée des actes les plus ordinaires ; c'est le travail, un travail humble, matériel ; c'est la peine qu'on se donne par obéissance ; c'est encore l'oubli de soi, la charité envers les autres, l'humilité, la simplicité, l'application à la prière. »

« La couronne de l'éternité ne tombe jamais plus droit du ciel que sur un front blanchi dans l'humilité d'un rude travail, » a dit le Père Lacordaire.

Les pages que nous venons de citer donneront peut-être quelque idée de ce qu'était l'enseignement de la Mère Marie-Eugénie de Jésus, de la sûreté de sa doctrine et de l'élévation de son âme ; mais pour connaître le caractère personnel de son gouvernement, il faut lire ses lettres. C'est là que son cœur de mère se révèle, et qu'on voit en même temps le côté pratique de cette riche nature.

CHAPITRE XVIII

GOUVERNEMENT DE LA MÈRE MARIE EUGÉNIE DE JÉSUS. – CARACTÈRE DE SA DIRECTION. – LETTRES À SES FILLES.

Le gouvernement de la Mère Marie-Eugénie de Jésus était à la fois large et ferme, nous l'avons dit souvent. Elle était mère ; c'est le caractère qui frappe le plus, lorsqu'on parcourt sa volumineuse correspondance.

Avec la tendresse d'une mère, elle en avait l'autorité, voulant être consultée pour tout, disant rondement son avis, faisant simplement les reproches ou observations qu'elle croyait devoir faire, ne ménageant que pour sauver, si elle voyait une âme en danger ; mais habituellement, très à l'aise avec ses filles, parce qu'elle était sûre de leur affection et de leur obéissance.

La Mère Marie-Eugénie était vive parfois et savait parler ferme, lorsqu'elle était mécontente ; mais un mot du cœur réparait tout. Si elle était sévère pour ce qui était manque d'esprit religieux ou de charité, comme elle était indulgente pour les fautes reconnues, pour les défauts qu'on voulait corriger ! Personne ne savait pardonner comme elle ; un tort réparé était complètement oublié, elle n'en reparlait jamais : « Quant au passé, qu'il n'en soit plus question, dit-elle en parlant d'une Sœur ; que serions-nous, si le bon Dieu nous le rejetait toujours ? » – Et une autre fois : « Je trouve bien doux de pardonner, dans l'espoir que Dieu et les hommes useront aussi de miséricorde envers moi⁷². » Par un mot encourageant, une parole de foi et d'espérance, la Mère savait relever les âmes faibles ; elle avait le don de donner la paix en même temps que la lumière, c'était une de ses grâces spéciales.

La vénérée fondatrice était mère surtout dans sa vigilance et ses soins au sujet de la santé de ses enfants. Ici, nous pouvons dire que sa sollicitude était sans mesure. Lorsqu'une santé précieuse était atteinte, l'inquiétude de la Supérieure générale était si sincère, sa préoccupation si constante, ses soins si éclairés, que les mères des Sœurs malades s'étonnaient elles-mêmes, et, touchées jusqu'au fond de l'âme, ne savaient comment exprimer leur reconnaissance.

Tout ce que nous venons de dire, les lettres de la Mère Marie-Eugénie vont nous le prouver amplement ; elle s'y révèle avec sa bonté, son autorité, son large regard qui s'étend à tout, son expérience de la vie, son sens pratique et sa haute idée de la perfection religieuse. Ce qui nous a touchés et parcourant les lettres qu'on a bien voulu nous communiquer, c'est le ton de simplicité, d'ouverture et de confiance qui règne dans sa correspondance avec les Supérieures de la Congrégation. Ce sont des sœurs, des amies ; elle veut être leur appui, désire connaître leurs difficultés, s'ingénie de toutes manières pour les aider dans leur charge, veut savoir leur pensée sur telle ou telle Sœur qu'elle désire leur envoyer. Si elle demande l'obéissance absolue après une décision prise, elle consulte avant de prendre cette décision et s'éclaire de tous les côtés.

⁷². Lettre du 7 février 1882.

On croyait la Mère Marie-Eugénie autoritaire, parce qu'elle avait pris très jeune l'habitude du commandement. On se trompait, son gouvernement était doux, et son commandement avait quelque chose de *paternel*. C'est exprès que nous nous servons de ce mot. Il exprime ce je ne sais quoi de viril et de tendre qui était sa note particulière.

Il ne nous sera pas possible de donner les noms, ni même toujours les dates des lettres que nous citerons ; la discrétion nous en fait un devoir. Les leçons données par notre Mère peuvent être utiles à toutes, c'est pour cela que des lettres très intimes nous ont été confiées ; mais nous leur devons le respect dû à toute confiance, on ne s'en étonnera pas.

Dans ce vaste recueil de lettres, dont on pourrait faire un livre, nous voudrions dans un simple chapitre donner quelque idée de la correspondance de la Mère Marie-Eugénie. Elle y prend tous les tons, entre dans tous les détails et s'y montre sur toutes les questions d'une science pratique extraordinaire. Tantôt c'est la lettre d'un médecin qu'on croit lire, tantôt celle d'un architecte ou d'un homme d'affaires ; plus encore, c'est un directeur expérimenté qui donne des conseils sur le gouvernement des âmes. Nous commençons par ces dernières, parce que c'est là surtout que la fondatrice a mis plus fortement son empreinte.

Dans une lettre à une jeune Supérieure, elle s'étonne de la sévérité de ses jugements et relève une expression qu'elle ne trouve pas juste et pas assez respectueuse pour des âmes consacrées à Dieu. Elle en profite pour poser des principes et toucher quelques points de direction et de gouvernement qu'elle croit essentiels à l'esprit de notre Institut.

« Ma chère fille,

« J'ai remarqué dans une de vos lettres que vous étiez effrayée, me disiez-vous, de ce que, sur une si petite communauté, deux âmes vous paraissaient encore entièrement dans la nature. Il y a là une inexpérience de jeune Supérieure sur laquelle j'ai quelques observations à vous faire. 1° *Entièrement dans la nature*. Non, aucune des âmes qui sont sous votre conduite ne peut heureusement être dans cet état. La grâce divine qu'elles ont reçue au baptême est plus ou moins développée chez chacune d'entre elles, mais elle y vit, j'oserai même dire : elle y règne, non pas parfaitement, mais en un certain degré. Les signes essentiels de la vie surnaturelle sont : la foi, l'espérance et l'amour surnaturel, la prière et la crainte de Dieu en toutes choses. Il me semble que vous n'avez jamais trouvé parmi nous une âme qui ne portât, dans ces traits principaux, les marques de son élection et de son salut.

« 2° Permettez-moi d'en conclure qu'une des vues les plus utiles à une Supérieure est de s'habituer à considérer ses Sœurs comme des élues destinées à la gloire et qu'elle est chargée de parer pour l'Époux divin. On tire de cette vue un plus grand respect et en même temps un plus grand courage ; on y puise une confiance qui relève et fortifie les âmes, on est à leurs pieds, et en même temps on a la force de tout arracher et de tout demander.

« 3° Devais-je donc les croire dans l'état de perfection ? me direz-vous. – Non, certainement. Vous pouvez vous affliger de voir encore tant de sentiments naturels et de les voir dominer si souvent ; mais vous *en étonner*, non, et voilà ce que je veux vous ôter. Souhaitez que vos filles soient toutes célestes, travaillez-y doucement, cherchez à les mettre dans la perfection de chaque vertu, il n'y en aura jamais assez pour l'Époux auquel elles appartiennent ; mais tenez compte de l'autre extrémité du problème, n'oubliez pas ce qu'est la pauvre nature humaine à laquelle elles appartiennent aussi par leur origine. Soyez assez sage et assez bienveillante pour leur savoir gré des vertus qu'elles ont et qui, avec les instincts de la nature corrompue, sont déjà un miracle. Croyez que c'est un grand talent que de savoir regarder les bons côtés des autres, lorsque, avec cela, on n'a pas la faiblesse de se faire illusion sur leurs défauts. Nous autres Supérieures, continuellement en

contact avec celles que nous dirigeons, il ne nous est que trop facile de connaître leurs imperfections ; au contraire, il faut nous appliquer pour voir les qualités et les vertus que recouvrent des défauts souvent ennuyeux pour nous ; c'est dans ce fond, où une âme religieuse a toujours quelque chose de bon, qu'il faut aller chercher la force de la faire avancer.

« 4° Enfin, mon enfant, faisons-nous une idée bien juste de nos fonctions. Elles ne consistent pas à vivre dans le Paradis terrestre avec des âmes saintes. Notre-Seigneur a daigné nous aimer assez pour nous confier quelque chose de beaucoup plus méritoire : la charge de recevoir les âmes dans l'état d'imperfection, pour les lui rendre à la fin de la vie dans l'état de perfection, ou du moins le plus près possible de cet état. Aussi, quand une âme devient parfaite, il arrive le plus souvent que Notre-Seigneur l'introduit aux noces éternelles, et il en envoie d'autres pleines encore de défauts, pour que nous ayons l'honneur de travailler et de souffrir jusqu'à ce que l'homme nouveau soit formé en elles.

« Cette œuvre admirable n'est point nôtre ; pourtant le bon Dieu veut bien la faire nôtre, en attachant pour ainsi dire le succès à nos efforts, à tout ce que nous devons faire tous les jours fidèlement, doucement, généreusement, pour aider les âmes à se dépouiller d'elles-mêmes, à connaître et à aimer Dieu. Jésus lui-même est présent dans ces âmes pour y faire ce travail ; nous devons tâcher de suivre son action, ne demander les choses qu'à mesure qu'il les demande, et tâcher d'avoir le même regard et le même amour pour l'âme. Il ne faut pas oublier non plus combien d'années nous sommes restées nous-mêmes dans la nature, sans presque nous en douter, et par combien de côtés n'y sommes-nous pas encore, sans peut-être le savoir ? » (30 octobre 1857)

À la suite de cette lettre, nous aimons à placer la réponse de la Supérieure :

« Je vous remercie, ma Mère, de la bonne et magnifique lettre que vous avez bien voulu m'écrire. Je la lirai souvent. Vous me montrez clairement combien mon renoncement doit être grand ; mais en même temps vous me faites voir toute la grandeur et la sublimité de l'œuvre à laquelle le bon Dieu a bien voulu m'appeler. Cela m'a donné beaucoup de courage, et je suis bien résolue de me sacrifier en tout. Je suis charmée, ma Mère, de m'être mal expliquée en parlant des Sœurs, et je voudrais souvent me tromper de la sorte, si je devais recevoir toutes les fois de si admirables et si utiles enseignements. Je ne puis vous dire à quel point votre lettre m'a fait du bien. Quoique je n'aie pas voulu dire tout à fait cela, j'étais tombée dans l'exagération, et j'avais bien besoin que vous redressiez mes idées là-dessus, comme j'en ai besoin pour tout. Merci donc mille fois, ma chère Mère. »

Au sujet de certaines ambitions ou vanités mesquines, la Mère Marie-Eugénie se montre plus sévère. Elle ne comprend pas l'esprit religieux avec le désir de paraître, de se produire, d'être quelque chose, et voici ce qu'elle écrit à une Supérieure au sujet d'une Sœur portée à ce défaut :

« Chère Mère, je suis bien contente que sœur Marie vous ait parlé avec cette ouverture. Elle m'avait déjà dit et laissé voir bien des choses qui sortaient du même fond. Voyez-vous, ma chère fille, il faut se le dire pour y remédier, les personnes qui ont ces idées-là n'ont pas au fond l'esprit religieux, et quelques bonnes qualités qu'elles aient d'ailleurs, elles ne sont pas réellement *religieuses*. Sainte Chantal disait qu'elles n'en étaient que le *fantôme*. Car ce qui cause ces préoccupations, ce n'est pas ce que les autres sont, c'est de n'être pas soi-même en position de prendre de l'autorité, d'être quelque chose comme elle m'a dit un jour naïvement : « Serai-je toujours un zéro ? » Vous savez par expérience, ma chère fille, combien il est désirable d'être précisément cela, un zéro pour le monde et l'autorité, une âme silencieuse et dégagée jouissant de son Dieu. Je vous en prie, puisqu'elle vous aime, mettez du zèle à lui faire comprendre et estimer le trésor de la vie cachée et à lui faire sentir que vouloir être quelque chose, c'est le pur esprit du monde. Elle a de la foi et ne manque pas de générosité, quand des idées trop étroites ne l'égareront

pas. Tâchez qu'elle tourne son ambition à vouloir être parfaite, à avoir les grâces et les lumières de Jésus-Christ. Quelle misère que tout le reste, et quel mal que d'être Assomptiade et laisser son cœur se détourner ainsi du ciel pour attacher du prix à la plus vaine chose de la terre, le petit honneur de donner son avis en religion où le véritable honneur est de se perdre et de s'oublier en tout ! »

Lorsque la Supérieure générale envoyait une religieuse dans une maison, elle écrivait à la Supérieure pour lui parler de la nouvelle Sœur, des emplois dont elle était capable, de sa santé et des ménagements qu'elle pouvait demander, parfois aussi de ses dispositions intérieures et de la manière dont il fallait la conduire.

Voici un véritable portrait et des conseils qui peuvent convenir à bien des âmes. C'est au sujet d'une jeune Sœur qui passait pour une sainte dans le monde, et qui est devenue une excellente religieuse ; mais elle traversait en ce moment une période difficile dans la vie spirituelle et avait besoin d'être soutenue.

... « Cette bonne Sœur a eu toute sa vie une certaine facilité à s'occuper de Notre-Seigneur dans l'oraison, sans sujet, sans méthode, simplement en lui parlant avec amour et en jouissant de l'heureuse pensée qu'elle l'aimait beaucoup et qu'elle lui était fort agréable. Tout ce qui lui venait, elle se figurait que Notre-Seigneur le lui disait, et tout ce qu'elle lui demandait, elle croyait que cela se faisait, même miraculeusement au besoin. Ce fondement peu solide a été un beau jour renversé. Et, soit dit en passant, c'est plus ou moins ce qui nuit à bien des âmes qui passent pour très pieuses dans le monde et qui n'ont pas reçu une direction solide. Il est rare qu'on les fasse commencer par le commencement, qu'elles aient jamais su méditer les vérités de la foi, l'Évangile, la Passion, les vertus chrétiennes et religieuses, qu'elles aient pris leur sujet le soir, se soient accoutumées à s'endormir en y pensant, à s'en occuper au réveil et à le porter à l'oraison, quitte à laisser Notre-Seigneur les occuper autrement, si cela vient. Il en résulte que leur dévotion est vide de principes, de vérités incontestables, de pensées solides, qui restent toujours. Plus tard, les élans de leurs premiers sentiments tombent, et la nature reste toute seule, sans nulle habitude de travailler pour suppléer à la grâce sensible.

« Chez Sœur X... ce qui reste est souvent un vrai désespoir. Elle avait pourtant le plus grand besoin de perdre les consolations sensibles, qui, au fond, nourrissaient en elle un très grand amour-propre, une vanité spirituelle poussée très loin. Aujourd'hui, elle a besoin de s'unir parfaitement à la volonté de Dieu dans les obscurités où il la met, d'aimer cette sainte volonté plus que ses consolations, de s'attacher à Dieu pour lui-même et de se déterminer à le servir, sans regarder s'il la met bas ou haut, dans la lumière ou dans l'obscurité. Vous aurez souvent à la calmer ; rien n'est perdu : qu'elle se laisse mettre en terre comme le grain de froment ; qu'elle soit humble et patiente, et sa voie sera meilleure qu'auparavant ». (16 décembre 1866)

À la même Supérieure, la Mère fondatrice écrit pour se plaindre des livres spirituels qu'on donne aux Sœurs de la communauté. Là aussi elle pose un principe :

« Je ne puis tarder à vous parler d'une chose à laquelle il faut remédier sans retard : c'est le choix des livres spirituels que vous donnez à vos religieuses. Je crois que ce choix mal fait est une des choses qui nuisent le plus aux Sœurs de votre maison. Toutes celles qui en viennent ont lu trop de choses, et des choses peu appropriés à l'état de leur vie spirituelle. Je vous en prie, donnez-leur des livres solides et sûrs : saint Vincent de Paul, saint François de Sales, les ouvrages du Père Faber, de Louis de Blois, saint Liguori, Bossuet, Fénelon même ; ce que vous aurez pour le moment. Puis, envoyez-moi la liste des ouvrages que vous croyez propres aux jeunes Sœurs, je vous la renverrai en la complétant et en l'annotant.

« Je crois vous avoir dit que votre petite Sœur allemande avait de l'ardeur et de l'imagination. Comment la jeter dans l'extraordinaire et même le bizarre ? D'autant que les jeunes esprits prennent

goût à ce qu'il y a de faux et d'ampoulé et ne peuvent ensuite goûter les choses simples et vraies. Chez nous, ma chère Mère, on doit beaucoup vivre de doctrine ; il importe donc d'en bien nourrir les jeunes esprits et de ne jamais les jeter à tous les vents de lectures spirituelles quelconques. » (22 octobre 1868)

Autre principe posé par la fondatrice au sujet d'une construction : « Je vois en vieillissant que les choses d'argent, de propriété, d'établissement en ce monde ont une certaine malignité qui vient de ce qu'elles dépendent toutes de ce *Mammon* d'iniquité. Il faut y faire pour le mieux avec dégagement, car c'est à leur propos que naissent le plus volontiers les mécontentements, les soucis, les impatiences et toutes sortes de lamentations et de petites imperfections. « Ce sont des choses de néant », comme disait une de nos Sœurs mourantes. Il faut les faire avec prudence, y chercher la volonté de Dieu et le bien de sa Congrégation ; mais s'appliquer à n'y avoir jamais ni son plaisir ni sa peine. Une fois la décision du Conseil prise, c'est le cas pour la Supérieure locale de pratiquer l'obéissance de jugement qui embrasse, adopte, fait valoir et défend les motifs auxquels la Supérieure générale et le Conseil se sont arrêtés. Les petits regrets ne paraissent plus, on les bannit de son cœur, et les choses se font heureusement, joyeusement, d'une manière assumptiade, c'est-à-dire en gens qui montent plus haut. » (9 décembre 1858)

Dans une autre circonstance, la Mère écrit aimablement : « Comme je suis en retard avec vous ! J'ai vécu dans les soucis ; ce vilain argent, dont il faut s'occuper malgré tout, n'est bon qu'à en créer de tous les côtés. J'en ai eu tant d'ennuis, impossibles à dire par lettre, qu'hier je me consolais devant la couronne d'épines de Notre-Seigneur, en me rappelant qu'il avait appelé épines les biens de ce monde. »

À côté de ces lettres, que nous pourrions appeler de haute direction, où la Révérende Mère établit les règles de conduite qui doivent guider les Supérieures dans leur emploi, que de lettres charmantes, de mots pleins de cœur qui relèvent les âmes et les portent à recourir avec confiance à celle qui a un peu, comme saint Pierre, la charge de paître les agneaux et les brebis, les petits et les mères !

« Que vous faites bien, ma chère fille, de venir à moi ! je vous en remercie, et c'est un bonheur pour moi de vous être, après Notre-Seigneur, refuge et consolation, écrit-elle à la Mère Françoise-Eugénie, nommée Supérieure à Nîmes, peu de temps après son noviciat. Je crois que je suis comme vous en ce moment lasse de tourner la roue et de faire monter de l'eau dans tous les rouages qui, l'un après l'autre, en réclament. Hélas ! si c'est toujours l'eau de Notre-Seigneur que je susse y faire venir ! (21 octobre 1862.)

Plus tard : « Ce n'est pas moi qui vous jetterai la pierre, ma chère enfant, dans ces moments où l'on a besoin d'épancher la fatigue des difficultés que l'on a à combattre, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Venez à moi tant que vous voudrez, me dire ce que pèse la supériorité ; il me semble que je vous comprendrai mieux que personne, mais je vous la ferai apprécier par un côté : c'est l'état où, aux dépens de sa propre tranquillité, on peut le plus pour le bonheur et la tranquillité des autres. »

À une autre Supérieure :

« Vous faites très bien, ma chère Mère, de me dire vos peines. C'est bien ici que doit être votre soutien, et je demande à Dieu la grâce de vous aider à garder toujours la paix et la confiance dans vos difficultés ; car c'est pour en avoir que l'on est Supérieure. Si les Sœurs et les enfants pouvaient marcher sans broncher dans la voie des règles et des règlements, une image de la sainte Vierge, notre première Mère et Supérieure, suffirait à tenir la place d'une supérieure. Mais comme, au contraire, quelque difficulté naît chaque jour, et que chacune apporte à l'ensemble les épreuves de son caractère, de ses tentations et de ses défauts, il faut une mère de famille zélée avant tout pour le

service de Dieu, mais patiente à y ramener tous les cœurs et toutes les volontés, avec autant de douceur que de fermeté.

« ...Ayez bon courage, ma chère fille, et sachez que si vous parveniez à vous débarrasser d'une croix, vous en auriez bientôt une plus lourde. Tâchez donc de tirer le bien du mal. Faites la sainte Vierge Mère et maîtresse de la maison ; prenez ses ordres quand vous devez en donner, ayez confiance, Dieu vous aidera, et nous prierons bien pour vous. (10 décembre 1879)

À la même :

« Chère Mère, je reçois votre lettre et j'approuve tout ce que vous avez fait. Mais votre chagrin, chère petite Mère, voilà où nous n'avons pas raison. Il ne faut pas laisser l'imagination grossir la sensibilité. Pourquoi vous dire que vous êtes destiné à vivre loin de moi ? Je vous ai vue bien souvent cette année, et je suis sûre que nous nous reverrons encore avant qu'elle finisse. Ne prenez pas les choses comme pour des temps indéfinis ; à chaque jour suffit son mal, et nous n'avons pas la sagesse de l'Évangile, quand nous anticipons sur le lendemain. Dieu se l'est réservé : pourquoi ne pas espérer de son infinie bonté que notre Père céleste y mettra tout ce dont nous avons besoin ? Ayons le cœur en haut, ma chère fille, demandons à Dieu que nos ailes soient toujours libres, et que notre bonheur soit en lui seul. Que Dieu vous donne joie, paix et bénédiction dans votre travail. » (21 août 1880)

Dans un moment de peine très réelle, la Révérende Mère donnait ce conseil précieux pour les âmes qui souffrent.

« L'état de peine que montrait votre lettre d'hier m'a été très sensible, ma chère Mère. Je me recueillais à chaque instant cette nuit en pensant à vous. Je vous dirai par expérience que lorsqu'on se sent à bout, comme vous paraissez être, il n'y a qu'un véritable remède, c'est de se jeter à corps perdu dans les humiliations de Notre-Seigneur pendant sa passion. Vous vous faites du mal en examinant autre chose que la volonté de Dieu, qui a tout conduit pour votre sanctification, par les peines où vous êtes. Si on vous dit de les prendre moins vivement, et si on veut vous faire voir les choses autrement que vous ne les voyez, vous ne le pouvez pas. Ce que vous pouvez, c'est de lire, par exemple, tout ce qui est dans le livre des *Souffrances de Jésus-Christ* du Père Alloume, depuis la trente-deuxième souffrance jusqu'à la trente-huitième de vous pénétrer des principes tout à fait contraires à l'esprit humain, que la méditation vous y fera trouver. Par là, la paix rentrera dans votre âme, et au lieu de se grossir, les choses diminueront. » (7 avril 1879)

Puis viennent les questions de changement, les observations à faire. Comme la Mère Eugénie est sûre de ses filles, et comme elle leur parle simplement !

« 1^{er} septembre 1885.

« Chère fille, je suis tout occupée maintenant des arrangements des maisons. Nous avons conseil sur conseil, et je vois que nous serons amenées à vous retirer de Lourdes, où sœur une telle pourra, je crois, vous remplacer. N'en dites rien à personne ; mais j'ai voulu vous prévenir. Vous resteriez en France et seriez nommée à Sedan pour trois ans. Priez la sainte Vierge de tout conduire. Toute à vous en Notre-Seigneur. »

« 22 septembre.

« Chère fille, je viens vous demander de prendre le chemin de la maison de Sedan, que nous sommes obligées de vous confier. Les pauvres Sœurs sont sans Mère, et j'ai grand pitié d'elles. Voyez comment arranger votre voyage pour le mieux. »

Une Supérieure, emportée par son zèle, a manqué de prudence dans ses paroles. La Mère générale lui a fait l'observation et ajoute en terminant sa lettre : « Je sais qu'on peut vous dire tout très rondement. Que de gens je fâcherais, si je leur écrivais cela ! Pour vous, je sais que vous le prendrez bien et que vous en ferez votre profit. C'est ce qui me met si à l'aise avec vous. Votre imprudence est le défaut attaché à une belle qualité de simplicité et de rondeur. Gardez la qualité, ma chère Mère, et ôtez le défaut. La prudence aide à la charité, et c'est pour cela sans doute qu'elle est, comme la charité, reine entre les vertus. »

À la même : « Je sors de retraite, heureuse d'y avoir été et ayant bien prié pour vous. Je vous souhaite à Dieu sans partage, vous êtes si bonne naturellement ! Je voudrais voir Notre-Seigneur régner dans une si belle nature, sans que la nature y eût part. Je sens que nous approchons de l'éternité, moi de plus près sans doute ; mais enfin nous nous suivons. » (31 janvier 1877)

La Mère Marie-Eugénie tenait tout particulièrement à l'union entre les Sœurs et les maisons, et là-dessus, elle était sévère. Elle apprend qu'une religieuse envoyée dans le Midi a donné une appréciation peu bienveillante sur une maison qu'elle connaît à peine. « Je ne suis pas contente de ce que sœur M*** se permet de dire de Lyon, soi-disant avec mon approbation. Sachez bien qu'il n'y a qu'un point sur lequel je l'ai autorisée à dire mon sentiment, à la charge de s'y conformer : c'est le déplaisir que j'éprouve quand on dit, soit des Sœurs, soit des maisons, autre chose que ce qui est aimable et bienveillant ; l'importance que j'attache à ce que, s'il y a des défauts ou si l'on croit en voir, on avertisse directement les Supérieures, sans intermédiaire, parce qu'on n'a pas le droit de nuire à la réputation des autres près d'un intermédiaire, et que les défauts corrigés doivent être inconnus de tous si l'on peut ; et si cela ne se peut, il faut qu'ils soient oubliés et que jamais on n'en parle. Hors de là, ne pas donner son avis et ne pas se mêler de ce qui ne la regarde pas, voilà ce que je lui ai dit et redit, voilà sa seule mission et ma seule confiance. »

À une Sœur, envoyée comme Assistante dans une maison au moment d'un changement de Supérieure, la Mère écrivait encore :

« N'encouragez et n'acceptez pas les plaintes ou les confidences sur l'administration qui vous a précédée. C'est un grand principe de gouvernement de ne rien blâmer de ce qui a été fait avant nous, de faire couper court aux observations, par la raison que le passé est passé, et qu'il vaut mieux n'en parler qu'aux Supérieures majeures, et enfin de ne rien changer que par absolue nécessité. Le contraire discrédite toutes les autorités, et donne toujours sujet de plainte ou de mauvaise édification à quelqu'un. »

Citons encore quelques paroles de foi, dites très simplement, mais avec un accent tout particulier : « Je reviens à vous après avoir fini le côté grave des questions de profession et de prise d'habit. Faire une religieuse, c'est toujours grave ; mais la faire attendre pour des motifs qui ne touchent pas à sa vocation, ce serait triste. Sainte Agnès dit si bien : « Ne faites pas attendre Celui à qui j'ai eu le bonheur de plaire. » C'était pour le martyr, il est vrai ; mais, ici aussi, Notre-Seigneur a daigné choisir, et il est le premier à aimer la petite créature à laquelle il donne sa livrée. Libre du souci de contribuer pour ma part à faire attendre le Maître, je viens à vos cadeaux. Vous êtes si généreuse, chère Mère, etc. » (24 janvier 1872)

À la même, en face de quelques difficultés : « Montons plus haut, ma Mère ; Dieu conduit toutes choses, il est notre Père, confions-nous en lui. Soyons surnaturelles, cherchons les intérêts de Notre-Seigneur dans les œuvres, la nôtre et celle des autres ; quittons les ruisseaux, allons à la mer. En même temps, gardons la prudence chrétienne, mais n'entrons pas dans les misères. Il est impossible que cette conduite ne finisse pas par de bons résultats, et le meilleur de tous sera le contentement de Notre-Seigneur... »

Une autre lettre finit ainsi : « Représentons-nous que Notre-Seigneur a le plus grand soin de nos âmes, qu'il les aime comme la perle précieuse qu'il est venu chercher au prix de sa vie ; trouvons là notre repos, notre joie intérieure et notre point d'appui pour le travail qui doit dégager cette perle de ses souillures. Nous trafiquons aussi en perles avec les âmes de nos Sœurs, et la perle est si cachée dans l'imperfection de nos natures humaines, qu'on a besoin de se rappeler souvent son grand prix. » (4 décembre 1867)

Des mots malicieux se trouvent aussi dans ces lettres ; pourquoi ne pas les citer ? À propos de quelques têtes faibles qu'il fallait ménager : « Prions Dieu de nous garder la tête, ma chère Mère, et tâchons de persuader à celles qui voudront bien nous écouter de travailler toute leur vie à devenir franchement humbles. On ne garde sa raison bien droite que par là... » (13 avril 1867)

« Au reste, il faut avoir beaucoup de patience avec les cuisinières et les musiciennes. C'est ce qu'une longue expérience m'a appris. » (13 octobre 1886)

À une Supérieure, qui se plaint de ses filles un peu endormies : « Nous vous donnerons petit à petit des âmes plus vibrantes, ayez patience et confiance en Celui qui est venu apporter le feu sur la terre. »

À une autre : « J'ai ri, ma chère fille de la question que vous me faites, si vous pouvez penser que sœur une telle exagère un peu, car j'ai prévu les embarras que vous causent ses émotions. Je vous répondrai très simplement que précisément sa seule difficulté en ce monde, c'est d'avoir l'esprit fait comme un miroir concave où les objets grossissent et se transforment. Une fois que l'on sait cela et qu'on en tient compte, tout ce qui reste en elle, déduction faite de ce travail de son esprit, est parfaitement bon et aimable. » (15 novembre 1861)

Ces citations ne finiraient pas, passons à la question des santés. Ce sujet remplit certainement plus de la moitié des lettres de la Mère Marie-Eugénie. Ce sont de vraies prescriptions d'infirmière, parfois même des ordonnances de médecin, qu'il faut soumettre au docteur, car notre Mère est très respectueuse de la Faculté ; mais ses ordonnances étaient toujours approuvées, et bien souvent elles ont amené la guérison des malades. On ne comprend pas qu'une Supérieure générale, au milieu de tant de préoccupations diverses, puisse entrer dans de pareils détails. Il faut lire ces lettres pour y croire, et il faut avoir vu notre Mère auprès du lit des malades pour ne pas s'en étonner. Citer les recommandations précises, circonstanciées, envoyées aux Supérieures n'aurait aucun intérêt. Il nous semble mieux d'extraire quelques passages des lettres adressées aux malades elles-mêmes ; nous verrons de quel ton la Révérende Mère leur parle.

C'est de Poitiers, au mois de septembre 1870, au milieu des angoisses de la guerre, que la Mère Marie-Eugénie écrit à Nice, à sœur Marie-Claire, qui commençait à être prise de la maladie qui l'a emportée :

« Ma chère enfant, j'ai tant de chagrins de tous les côtés que je tiens à n'avoir pas celui d'une inquiétude pour votre santé, cet hiver. Et alors, ma chère fille, c'est à vous que je viens la confier cette chère santé. Je vous envoie l'ordonnance de M. Combal, portez-la à votre Mère. Je crois qu'il est temps de reprendre l'arsenic qui vous a toujours réussi, etc. etc. Ne vous ennuyez pas de prendre des soins qui me font plaisir. C'est ce que vous pouvez faire pour moi en ce moment, et le bon Dieu vous en tiendra compte, si vous y ajoutez une *aimable* et *joyeuse* bonne volonté à vous laisser soigner et à obéir dans les petites précautions, peut-être inutiles, mais qui font plaisir à vos Supérieures. Ne soyez plus du tout à vous-même, c'est, je crois, votre plus grand défaut ; soyez à l'obéissance : vous y trouverez Jésus enfant, dont les traits se formant en vous deviendront joie et douceur à votre âme. »

Sœur Marie-Claire, dont nous avons lu le portrait tracé par notre Mère elle-même, était une personne d'un grand charme et d'un grand mérite ; mais c'était une âme ardente qui souffrait d'être sans cesse arrêtée dans son zèle et dans son travail. La Mère Marie-Eugénie lui écrit le 13 août, au lendemain de la fête de sainte Claire : « On m'a dérangée, ma chère enfant ; je n'aurai pas le temps de vous écrire le sermon que je vous destinais. Dites-moi seulement si tout ce que vous voudriez avoir la liberté de faire est vraiment du service de Dieu, ou n'est pas plus souvent du service de votre petite indépendance personnelle ? Ayez donc patience, et aimez cet exercice de vertu dont Fénelon faisait tant de cas, l'assujettissement aux minuties d'un régime. Et maintenant, mon enfant, je vous souhaite une bonne fête et je vous embrasse de tout mon cœur. Vous ne saurez que dans l'éternité combien je prie pour vous depuis longtemps. »

En 1875, sœur Marie-Claire fut chargée de la maison de Nice ; elle ne pouvait vivre que dans ce climat, et sa vertu, son intelligence, sa haute distinction la rendaient une excellente Supérieure. La Mère Marie-Eugénie lui écrit des mots comme ceux-ci : « Je suis bien aise de vous voir en charge, ma chère fille ; je prie le bon Dieu de vous y aider et de vous rendre toujours confiante et calme... Que Notre-Seigneur bénisse votre chère maison et vous que j'ai toujours tant aimée dans son saint amour. » (29 novembre)

« Que je voudrais, chère fille, que quelque chose relevât vos forces ! mais la grande force, c'est de vouloir tout ce que Dieu veut, de l'aimer, de le désirer. Depuis quelque temps, je désire bien un monde meilleur ; je ne le désire pas tant à ceux que j'aime. C'est mal peut-être. Priez pour moi, et sachez bien, chère petite Mère, que vous êtes une des âmes que j'ai le plus aimées et que j'aime le plus en Notre-Seigneur. » (6 avril 1877)

La Mère Marie-Claire était alors gravement atteinte ; elle eut la consolation de venir mourir à Auteuil entre les bras de la Mère qui l'avait tant aimée, le 8 juin 1877.

Les lettres de la Supérieure générale à Mère Thérèse du Sacré-Cœur, que nous avons eu aussi le malheur de perdre trop jeune, témoignent de l'intérêt spécial que la Mère Eugénie lui portait. En l'envoyant comme Supérieure à Montpellier d'abord, puis à Bordeaux, elle veille de loin sur cette santé précieuse.

La Mère Thérèse du Sacré-Cœur reçoit à Bordeaux le billet suivant, 22 janvier 1880 : « Je ne veux pas oublier de vous dire que je trouve que trois rhumes déjà cet hiver, c'est beaucoup trop ; *j'exige* que vous vous soigniez, que vous vous leviez plus tard le matin, que vous vous couvriez pour traverser les endroits froids, que vous ne restiez que dans des pièces chauffées, enfin que vous fassiez tout ce qu'il faut pour ne plus tousser. Vous me direz si vous y êtes arrivée. »

15 mars. – « Qu'est-ce que cela veut dire que le principe de votre nouveau rhume est un refroidissement de nuit ? Est-ce que votre chambre n'est pas bien fermée ? ou est-ce que vous n'avez pas toujours près de vous de quoi vous couvrir, quand le temps se refroidit ?

« Adieu, sanctifiez-vous et fortifiez-vous. Que Notre-Seigneur vous bénisse et vous aide. »

La Supérieure de Bordeaux va s'affaiblissant de plus en plus, et son âme en ressent le contre-coup. La Mère Marie-Eugénie l'arrête dans son travail, et, par quelques paroles fortement surnaturelles, relève son courage abattu.

« Auteuil, 29 janvier 1882.

« Ma chère fille, de quelque cause que vienne le changement que l'on remarque dans votre santé, la toux, l'amaigrissement, les traits tirés, l'absence d'appétit, il faut y remédier avant tout par du repos. Si cet état continuait, vous devriez me le dire, et je vous demanderais d'avoir une consultation. Voilà pour le corps.

« Quant à la pauvre âme, savez-vous que c'est une marque de l'amour de Notre-Seigneur de l'appeler à passer par les voies les plus purifiantes, qui sont celles de la désolation ? Les plus grandes amies de notre divin Maître : sainte Catherine de Sienne, sainte Thérèse, sainte Madeleine de Pazzi y ont passé. Ne craignez pas, ne vous désolerez pas, allez avec les saines femmes sur le Calvaire. Tout y était triste et sombre, et la foi même des Apôtres subissait une tentation terrible. On ne peut faire du bien qu'après avoir passé par l'épreuve. Devenez-y humble, patiente, compatissante ; surtout apprenez à être d'autant plus confiante que vous êtes plus délaissée et à inspirer aux autres ce sentiment qui rend tant de gloire à l'infinie bonté de Dieu. Entrez enfin plus avant dans la vie de foi, de louange, de générosité, et vos désolations porteront plus de fruit que les lumières les plus douces. »

Une pleurésie se déclare, la Supérieure générale suit avec anxiété les progrès du mal et, sans vouloir inquiéter la Mère, insiste sur un complet repos.

9 février 1882. – « Vous voilà malade ; vous n'avez pas assez de force pour lutter, comme vous l'avez fait, contre la fatigue et l'affaiblissement. Soyez maintenant l'enfant de Dieu, mettez-vous entre ses mains, c'est le père le plus miséricordieux et le plus tendre. Laissez-vous soigner et n'essayez pas de faire la forte. Ne m'écrivez pas, nous parlerons affaire plus tard ; pour le moment, jetez votre fardeau sur le Seigneur, il portera tout. »

18 février.– « Ma chère petite Mère, vous êtes mieux maintenant, mais je sais que vous avez beaucoup souffert... Abandonnez-vous à Dieu pour toutes les suites du mal, la faiblesse, le dégoût, tout ce que vous éprouverez. C'est une force que d'accepter d'être faible. Faites-en un acte d'amour et d'union à Notre-Seigneur, qui a chancelé dans le jardin des Oliviers et qui, étant le Tout-Puissant, a cherché, sans en trouver, de la consolation près de ses apôtres et a reçu d'un ange la force qui lui manquait. Ne faites pas de grandes oraisons, dites : « Oui, mon Dieu, votre volonté en tout, » et puis continuez à vous laisser soigner. Ce sera nécessaire en convalescence autant qu'en maladie. »

1^{er} mars.– « J'ai bien peu de temps pour écrire, mais je veux vous dire la joie que me causent les bonnes nouvelles que l'on me donne de vous. Il vous faut encore beaucoup de patience ; le mal qu'il a plu à Dieu de vous envoyer est de ceux qui sont lents à guérir et qui demandent des soins dans la convalescence. Vous voilà donc à l'école de l'enfant Jésus dans la crèche. Laissez-vous faire et ne vous occupez que de votre Père céleste qui veille sur vous et agrée vos langueurs. Je vous décharge de tout autre souci. »

Enfin la Mère générale rappelle la malade à Auteuil. Elle veut la soigner elle-même et consulter de savants médecins.

5 avril.– « Ce beau temps me donne un si vif désir de vous voir arriver, chère petite Mère, que je viens vous en reparler. Je voudrais que ce fût samedi, nos offices seront finis, et nous serons tout à vous. Je n'ai qu'un instant pour vous dire combien je vous aime et prie pour vous. »

La Mère revint à Auteuil pour y subir une opération douloureuse qui lui donna quelques années de vie. Elle put retourner à Bordeaux, où elle était appréciée et aimée ; mais la maladie n'était pas guérie, et la Mère Thérèse du Sacré-Cœur revint à Auteuil, le 23 août 1888. Notre Mère l'entoura de ses soins, sans pouvoir arrêter les progrès du mal, et, le 21 décembre de la même année, la malade s'éteignait entre ses bras. « C'est une perte immense pour la Congrégation, dit la fondatrice. Mère Thérèse aurait continué notre œuvre, elle en avait l'esprit et toutes les traditions. Je puis bien dire qu'entre elle et moi, il n'y a jamais eu un nuage. »

La Mère Marie-Eugénie disait souvent qu'elle avait la vocation d'infirmière ; rien n'égalait en effet son amour pour les malades. Écrivant un jour à la Sœur chargée de l'infirmierie d'Auteuil, elle

termine ainsi : « Pour vous, chère fille, recevez l'assurance de ma tendre affection en Jésus, ami des pauvres malades. » Et une autre fois : « Que Dieu bénisse votre charité pour les Sœurs souffrantes. »

La Supérieure d'une de nos maisons redoutait de recevoir une Sœur qu'on lui disait d'un caractère difficile, la Mère générale lui écrivit « J'oublie toujours de vous dire que dans l'état de sœur M.-A., il faudra bien pourtant que tôt ou tard nous vous l'envoyions, car l'opinion des médecins est que ses *cruelles* souffrances ne peuvent être adoucies que par un climat vif et sec, comme est ordinairement le vôtre. Si l'on croit encore que cela puisse la soulager, il y aurait dureté à ne pas l'essayer. Pour le fond, je vous assure qu'elle vaut mieux que vous ne croyez, et que vous la trouverez plus soumise que celles qui la jugent. Il est vrai que j'ai un faible pour les pauvres âmes dont le corps est brisé ; mais je crois que Notre-Seigneur les aime aussi. »

Une autre fois, recommandant à l'assistante de Nice, sœur Jeanne-Emmanuel, une Mère qui lui est très chère, la Supérieure générale lui dit avec une grâce charmante : « Je compte sur vous, ma chère fille, pour aider et consoler Mère Madeleine, qui est encore bien *fragile* et qui ne peut prendre une charge que si on la lui rend douce. Tâchez qu'elle garde la gaieté qu'elle avait ici ; on me dit qu'en route ce n'était plus la même chose. Qu'elle la retrouve près de vous, dans le *cor unum et anima una* qui lui est si facile avec vous. Qu'elle se soigne et se repose, je compte sur votre cœur pour cela. (Octobre 1883)

Lorsque la bonne Mère Marie-Thérèse tomba malade à Nice pendant l'hiver de 1875, elle reçut le mot suivant : « Comment, chère Mère, vous êtes malade loin de moi ! Ce n'est pas bien... Je vous en prie, faites tout ce que je vous demanderais si j'étais là, prenez toutes les précautions pour guérir et ne pas être reprise dans la convalescence. Vous savez quelle peine j'aurais si vous ne vous remettiez pas parfaitement. Nous prions bien pour vous, et je suis de cœur près de vous comme infirmière, mère tendre et vieille amie. »

La sollicitude de la Mère Marie-Eugénie s'étendait aux enfants aussi bien qu'aux Sœurs. Lorsqu'une élève était malade, elle allait la voir plusieurs fois par jour à l'infirmerie et assistait à la consultation des médecins. Se trouvant à Nîmes pendant l'hiver de 1871, elle apprend qu'une de nos plus anciennes élèves a la fièvre scarlatine ; l'enfant est assez indépendante, aussi s'empresse-t-elle de lui écrire :

« Ma chère Amélie, depuis que je vous sais malade je me sens pressée de venir vous dire de sanctifier votre maladie et de vous soumettre patiemment et *scrupuleusement* à toutes les précautions que demande la fièvre scarlatine. Quelque douce qu'elle soit, il est de la plus grande importance de ne pas se lever, de ne changer ni de linge ni de lit avant que le médecin le permette. Nous avons eu pour élèves deux jeunes filles dont l'une avait perdu un œil par suite de semblables imprudences, et l'autre avait eu la figure enflée d'une manière monstrueuse. Je crois que vous n'avez pas de vanité ; je vous prie cependant de garder vos yeux, et même de garder figure humaine. La scarlatine est de toutes les éruptions celle qui rend la peau plus impressionnable pendant les jours qui suivent le mal. Soyez donc bien sage, mon enfant, offrez l'ennui de cet assujettissement en union des douleurs générales. Voici le temps d'avoir l'esprit de sacrifice sous toutes les formes. Je prie pour vous et suis bien vôtre en Notre-Seigneur. »

Il faudrait citer encore les lettres que la Supérieure générale écrit à ses filles pour les consoler dans leurs deuils de famille, et ces quelques mots, vrais cris du cœur, au moment de la mort de nos Sœurs : « Quelle peine que la mort de cette chère petite sœur Marie-Dolores, si édifiante, si fidèle à l'esprit de l'Assomption, si aimablement joyeuse ! Dieu l'a voulu, il ne faut voir que cela⁷³. » (Mai 1889)

⁷³. La sœur même de sœur Marie-Dolores devait bientôt venir consoler notre Mère et prendre son nom.

À une date plus ancienne : « Encore une Sœur qui nous quitte dans l'amour, la confiance, la résignation, l'ardente prière ! Mais que de vides ! Priez et faites prier pour nos chères mortes, et pour sœur Marie-Monique en particulier. »

La sollicitude de la Mère Marie-Eugénie s'étendait aux parents de ses filles, elle avait pour eux de touchantes délicatesses. Nous la voyons écrire à la Supérieure de Nîmes (19 août 1862) : « Si sœur Marie-Julienne était heureuse de voir son vieux père, je la verrais bien volontiers venir passer ses vacances à Paris, car j'ai toujours peur que ce bon vieillard meure sans avoir revu sa fille. »

Dans une autre circonstance : « Dites à la Sœur que vous allez nous envoyer que je désire à son père malade et à ses bons parents la grâce de cette visite, et à elle le bonheur de leur faire du bien. »

Est-ce assez, et avons-nous bien fait connaître le cœur de notre Mère ?

Viennent ensuite les lettres de direction, nombreuses dans les commencements, rares plus tard ; car la Mère Eugénie, absorbée par les affaires générales, écrivait très peu à la fin de sa vie.

Une de nos plus anciennes Sœurs converses, envoyée à la fondation de Richmond et à celle de Sedan, garde, comme son plus précieux trésor une fort belle collection de lettres de la fondatrice dont elle nous a permis d'extraire quelques fragments.

À Richmond, le 2 juin 1851, elle recevait le billet suivant : « Vous avez bien tort de croire, ma chère fille, que vos lettres ne m'intéressent pas. Seulement, si vous pouviez les faire un peu moins flamandes dans l'orthographe, on les comprendrait mieux. Du reste, je suis la personne de la maison qui vous lit le plus facilement. Et comment voudriez-vous, mon enfant, que je ne reçoive pas vos lettres avec plaisir, quand vous m'écrivez d'aussi bonnes choses que de me dire que vous avez pris à cœur la promesse de vous donner à Dieu tout entière ? Voilà une bien bonne parole, ma chère fille, je ne suis pas étonnée que vous éprouviez de grands combats ; mais si vous conservez fidèlement cette bonne résolution de faire tout ce que Dieu vous demande, alors même que cela vous coûte, vous serez victorieuse à la fin. Je vous assure qu'en tout je suis contente de vos dispositions. Votre dévotion à la sainte Vierge me fait le plus grand plaisir ; jamais on n'est devenu saint sans son secours, mais avec elle on peut tout, et souvenez-vous que les filles de l'Assomption ont droit de l'appeler tout particulièrement leur Mère.

« Adieu, chère fille, donnez-moi souvent la consolation de m'envoyer de bonnes lettres comme celle-ci. Je l'ai lue mieux que toute autre, parce que vous m'y montrez une si bonne volonté d'être fervente, que le plaisir que j'en éprouvais m'aidait à deviner tous les mots. Tenez les promesses que vous me faites ; soyez humble, douce, vraie fille de la Vierge Marie, pensez à la présence de Dieu au milieu de vos embarras, et faites tout pour lui plaire. »

Un peu plus tard, le 10 novembre : « Ma chère fille, il me semble qu'il y a longtemps que vous ne m'avez écrit. Il ne faut pas que vous comptiez avec moi, je suis si souvent occupée et dérangée, et j'ai tant de plaisir à avoir des nouvelles de votre âme... Comment accomplissez-vous vos résolutions de retraite ? Êtes-vous humble ? Êtes-vous bien contente de souffrir et de travailler pour l'amour de Notre-Seigneur ? Cherchez-vous avant tout la dernière place ? Avez-vous enfin cet esprit de pénitence que Notre-Seigneur vous a toujours demandé ?... Il vous a bien aimée ce divin Sauveur, aimez-le aussi généreusement. Et puisque le bon Dieu a daigné vous donner tant d'affection pour votre pauvre Mère générale, soyez assurée, ma chère fille, qu'elle vous aime aussi bien tendrement ; mais qu'elle vous aimera cent fois plus lorsqu'elle vous verra toute charitable, humble et fervente. »

Encore un mot adressé à Sedan. C'est l'annonce d'un cadeau qu'on veut faire à la maison : « Voulez-vous notre grosse chienne ? Elle est jeune, douce, caressante, belle, très vive ; mais elle court après la volaille, tue les chats dehors et les bêtes qu'elle peut attraper. Mais séparée du gros chien qui est méchant, vous la corrigerez. Nous nous déferons du chien dès que nous aurons élevé deux jeunes chiens que nous faisons venir des Eaux-Bonnes. Voyez ce que c'est que de faire des sottises ! N'en faisons pas, ma chère Dosithée. Tout à vous en Notre-Seigneur. »

Le portrait est achevé : qualités et défauts, rien n'y manque, et l'application morale suit le récit. Cette note sympathique à toute créature, que la Mère Eugénie tenait de son éducation à la campagne, se retrouve dans un autre billet envoyé à une Sœur de chœur qui avait depuis peu quitté Auteuil. Après une lettre de direction et d'affaires sérieuses, la Supérieure rouvre son enveloppe pour y glisser ce petit mot : « Savez-vous que Water et Toto sont morts ? Évidemment ils auront mangé du poison que sœur Marie-Adèle voulait donner aux rats. Nous regrettons bien ces bonnes bêtes. »

On s'étonnera que nous citions ces choses, mais elles achèvent de faire connaître la Mère Marie-Eugénie et le caractère de sa correspondance. Cette correspondance, nous l'avons vu, sait prendre tous les tons ; elle est encourageante, tendre parfois, malicieuse par moments, très rarement sévère. La Supérieure a cependant le courage de dire la vérité à ses filles, mais qu'elle la dit aimablement !

« Votre lettre finit mieux qu'elle ne commence, ma chère enfant ; mais ce qu'elle crie d'un bout à l'autre, c'est le besoin que vous avez de mourir à vous-même. Tous vos maux viennent de ce que vous avez l'œil de l'amour-propre trop ouvert sur toutes choses. Une bonne retraite vous est nécessaire ; si je vais à X..., je tâcherai de vous la faire faire moi-même. D'ici là, prenez patience, tâchez de couper court à tous les mouvements d'amour-propre, demandez à Dieu de vous éclairer sur le besoin que vous avez de vous mépriser, et si cette lumière ne se fait pas, attendez-la pour la retraite et demandez-la. »

À la même, plus tard : « Parlons de votre âme ; j'y trouve malgré tout un progrès considérable, et j'en suis heureuse, ma chère fille. Dans les épreuves, vous allez à Jésus crucifié, c'est ce qu'il y a de mieux ; aussi je suis sûre que lorsque je vous reverrai, je trouverai en vous de grandes consolations. Vous ne m'avez pas précisément habituée à vous voir regarder une humiliation comme un trésor. Oh ! si vous avez cet esprit-là, comme vous serez bonne !... Vous me dites que la maison de Malaga sera d'un grand rapport ; est-ce de ces trésors et de ces dispositions ? Alors elle vaut plus qu'une mine d'or. Adieu, soyez toutes bien ferventes, bien unies, priez beaucoup, faites le bien humblement, et Notre-Seigneur vous bénira. Je vous bénis de tout mon cœur en son nom et vous suis bien tendrement dévouée. »

Une jeune Sœur un peu découragée, qui avait besoin de se convertir, annonce que c'est fait, que la grâce de Dieu l'a touchée, et qu'elle est décidée à devenir une très fervente religieuse. Elle écrit à la Mère Marie-Eugénie pour lui demander pardon d'avoir été jusque-là si peu généreuse. « En fait de pardon, ma chère fille, vous avez bien mieux que cela, puisque vous avez ma joie, ma bénédiction et mon action de grâces. Je penche toujours à vous laisser aller à la nouvelle fondation, mais à la condition que vous y serez bonne religieuse dans les difficultés qui pourront s'y rencontrer. Il faut être résolue à tendre doucement la joue gauche si on vous frappe sur la droite, et à faire deux mille pas avec celui qui voudra vous faire marcher jusqu'à mille. Il y a quelque temps encore vous n'aimiez pas ces choses, ma nouvelle petite Sœur va les aimer. Je finis ma neuvaine en action de grâces. Je suis bien reconnaissante au Père d'Alzon du bien qu'il vous a fait ; demandez-lui donc de faire de vous une sainte. Et moi, chère enfant, je prie pour vous, je vous aime et suis vôtre de tout mon cœur avec grande joie. »

À une Sœur plus âgée, après une observation au sujet de la charité : « Nous vieillissons, ma chère fille, vous comme moi ; les choses de la nature doivent diminuer en nous, pour faire place aux pensées et aux sentiments de la patrie céleste. Ne parlons les unes des autres qu'avec les sentiments des Anges et des saints, vers la société desquels nous devons tendre. Ayons le cœur au ciel, c'est la qu'il faut vivre. »

Une religieuse s'était montrée difficile pendant la maladie de sa Supérieure : « Faut-il vous le dire, ma chère fille ? vous risquez d'être une petite égoïste si, vis-à-vis des inquiétudes que donne en ce moment la santé de votre Mère, vous ne pensez qu'à vous, et vous ne vous arrangez pas pour que tout aille bien et facilement. Ah ! mon enfant, le vrai amour est généreux, soyez-le aussi pour Jésus, qui a tant souffert pour vous. »

Les changements de Supérieure peuvent amener de réels sacrifices, la Mère Marie-Eugénie le comprenait ; mais elle voulait que l'esprit de foi dominât tout dans les questions d'obéissance :

« Je ne crois pas, ma chère fille, que vos regrets soient excités par une affection trop humaine. Non, il faut aimer ce que Dieu aime, et on peut le faire avec pureté et détachement. Mais prenez garde de donner aux grandes vertus religieuses de pauvreté, chasteté et obéissance, une base si solide que rien ne les puisse ébranler. Cette base, c'est la foi. Rendez à Notre-Seigneur lui-même ce sacrifice de tous les jours que vous lui avez offert en principe, et ne souhaitez pas que votre vœu d'obéissance ne s'adresse qu'à des Anges descendus du ciel. Cette situation serait un danger si elle se prolongeait. Que cette pensée vous fortifie. Rendez à Dieu dans une créature humaine ce que vous lui rendez de foi vis-à-vis du pain que le prêtre a consacré. Vivez de foi, c'est la vie du juste, c'est vivre de Jésus-Christ, et c'est plus doux à la longue que de vivre des vertus des autres. »

Voici maintenant une vraie lettre de reproches ; elle est sévère, mais que le dernier mot la rend touchante !

« Ma chère fille, j'ai reçu votre lettre ce matin, et ce soir je suis encore triste de l'impression qu'elle m'a faite. Vous êtes malheureuse, mon enfant, parce que votre cœur n'est pas doux. La voie qu'il suit est contraire à l'Évangile, et jamais personne n'y a trouvé la paix. Vous aimez les gens qui vous vont, ceux près desquels vous trouvez satisfaction naturelle, et vous n'aimez pas les autres. Que faites-vous de plus que les païens et les publicains ? Je vous en prie, cherchez toutes les paroles de Notre-Seigneur sur ce sujet, et retournez votre cœur pour aimer tendrement ceux que vous n'aimez que pour l'amour de Jésus-Christ. Nul ne nous rend plus de services en religion que ceux qui nous donnent plus d'occasions de nous humilier, de vaincre un sentiment naturel, d'embrasser une contradiction, de souffrir quelque chose. Ah ! si le cœur de Dieu était le modèle du nôtre, et si ce cœur, qui est celui de Jésus-Christ, battait en nous, que nous serions heureux ! Tournez-vous là et non à une lutte intérieure contre ce que vous trouvez de défauts chez les autres. Les nôtres seuls nous nuisent, et Dieu nous en fait maîtresses par sa grâce.

« Écrivez-moi une meilleure lettre, je vous en prie ; je serai triste jusqu'à ce que je l'aie reçue. »

Nous avons la joie de pouvoir dire que la lettre demandée fut écrite, et qu'elle consola pleinement le cœur de la Supérieure. Citons encore une autre page bien touchante et bien désolée, adressée à une âme malade qui commence à trouver lourd le fardeau de la vie religieuse :

« Vos lettres sont décourageantes, ma bien chère fille. Ce qui m'avait causé le plus de joie, c'était votre promesse de prier longuement et de vous rendre exacte à tous les exercices religieux. Je connais assez votre cœur pour savoir que dès qu'il se tiendra près de Notre-Seigneur, l'esprit religieux que vous comprenez, quand vous voulez, mieux que personne, et tous les mouvements qui viennent de l'amour de Dieu, vous renouvelleraient et vous rendraient la joie et la ferveur. Avez-

vous jamais été malheureuse, quand vous étiez fervente ?... Vous êtes trop sincère pour me dire que oui. Et d'autre part serez-vous heureuse en dehors du degré d'amour et de générosité où Notre-Seigneur vous a si souvent appelée ? Je ne le crois pas.

« Chère fille, vous êtes venue à nous à dix-neuf ans, jouissant de tout ce que vous retrouveriez dans le monde : fortune, liberté, voyages, etc. ; vous étiez brisée, et la vie était pour vous sans joie. Vous avez connu Notre-Seigneur, vous avez tout sacrifié, et votre famille même a trouvé en vous une vie nouvelle. Je sais donc très bien, – et au plus secret de vous-même, quelque chose le sait aussi, – qu'il ne manque à votre joie que ce qui manque à vos sacrifices.

« Je vous laisse aux conseils du prêtre qui a votre confiance ; nous ne parlons plus qu'en amies, et c'est là que je tiens à vous dire combien mon cœur a entendu le cri du vôtre et l'espérance que je n'ai pu m'empêcher d'y placer. Comptez sur moi, ma chère fille. Quelque résolution que vous preniez, vous me trouverez toujours profondément et tendrement affectueuse pour vous. Si vous rentrez dans le monde, je réclamerai mes droits de marraine et resterai mère de tout mon cœur. »

À une autre religieuse qui, elle aussi, a connu l'épreuve de la tentation, mais qui revient fidèle et repentante se jeter dans les bras de sa mère, la Supérieure répond :

« Votre lettre m'est une grande consolation, ma chère fille. Je suis tout heureuse de voir l'enfant qui voulait aller au loin s'exposer à tous les dangers, revenir à la maison paternelle pour en être la fille soumise et dévouée. Cette maison est la maison de Dieu, mon enfant, et il n'y veut que des âmes qui marchent sur les traces de Notre-Seigneur. Reprenez-vous donc maintenant pour être, comme vous le dites, une bonne religieuse, obéissante, généreuse, fidèle à repousser toutes les pensées qui vous ont fait tant de mal, vous occupant au contraire à faire passer dans votre vie l'esprit de nos Règles. Ne craignez pas que mon cœur soit moins ouvert pour vous ; vos paroles de regret le rendent tout vôtre, et c'est avec une entière confiance que je vous accepte comme vraie et bonne enfant qui veut être toute à Dieu.

« Bénissons-le donc ensemble, ma chère fille ; ne demandez jamais qu'à lui ce que vous désirez, et acceptez que je lui demande pour vous la vraie et sincère humilité qui donne la paix et conduit seule à de solides vertus.

« Tout à vous bien maternellement en Notre-Seigneur. »

Ces lettres sont un portrait, nous n'avons rien à y ajouter ; notre seul regret a été de n'avoir pu en citer davantage.

CHAPITRE XIX

APPROBATION DEFINITIVE DES RÈGLES DE L'INSTITUT. MORT DE MÈRE THÉRÈSE-EMMANUEL.-1888.

Nous entrons dans la dernière période de la vie de la Mère Marie-Eugénie de Jésus, période douloureuse, on ne s'en étonnera pas. « La croix est le couronnement nécessaire de toute vie qui tend à ressembler à celle du divin Maître, » a dit le Père Lacordaire. Toute âme choisie de Dieu pour continuer l'œuvre du Christ sur la terre doit passer, elle aussi, par le creuset de l'humiliation et de la souffrance. Il faut qu'elle soit attaquée, contredite, qu'elle connaisse les défections, les délaissements, que l'œuvre à laquelle elle a voué sa vie semble sur le point de périr, et que tout l'abandonne, quand tout devrait se réunir autour d'elle pour l'aider et la soutenir. Nous trouvons cela dans la vie de tous les saints, et c'est à cette heure suprême que leur sainteté s'affirme. C'est la dernière purification, la consécration de leur vie, le sceau du Christ apposé sur leur œuvre. On le montrera un jour dans la vie de Mère Marie-Eugénie de Jésus ; mais aujourd'hui nous sommes trop près des événements pour les juger, et trop de personnes, d'ailleurs bien intentionnées, ont contribué à la faire souffrir, pour que nous puissions entrer dans aucun détail. Dieu a tout voulu, tout permis, nous n'avons qu'à répéter ce mot de notre Mère : « Il est le Maître, il a tous les droits. Du reste, ces troubles n'arrêtent plus mon âme, depuis que Notre-Seigneur m'a fait comprendre qu'ils conduisent à la paix éternelle. »

La Révérende Mère marchait vers cette paix, et les âmes qui l'avaient jusque-là soutenue sur la route y entraient avant elle. Une grande solitude allait se faire autour de sa vieillesse. Dieu lui ôtait l'un après l'autre tous ses appuis. Ce fut d'abord le Père d'Alzon qui mourut à Nîmes le 21 novembre 1880, au moment du décret d'expulsion des religieux. Il avait alors soixante-dix ans. Il y avait eu quelques blessures, des malentendus au sujet des Oblates et de la maison de Nîmes, on n'avait pas vu de la même manière ; mais le cœur de la Mère Eugénie était resté fidèle, elle était venue à Nîmes pour recevoir une dernière bénédiction de son père, et lorsqu'il mourut sa douleur fut si vive, si sincère et si profonde, que les Sœurs elles-mêmes s'en étonnaient : « J'ai pris l'habitude, leur dit-elle, de ne voir dans les âmes que ce que j'y verrai pendant toute l'éternité. Les choses passagères sont passées ; mais ce que je verrai éternellement dans le Père d'Alzon, c'est son amour pour Jésus-Christ, son dévouement à l'Église, son zèle des âmes. Et puis, il a aimé mon âme et lui a fait du bien ; sa forte direction a été un grand secours pour moi dans ma jeunesse. Il a soutenu notre œuvre dans des commencements difficiles, nous lui devons beaucoup. »

La mort du Père d'Alzon fut admirable. Il s'éteignit comme un patriarche au milieu de ses fils, le jour de la fête de la Présentation de la sainte Vierge, à l'heure de midi, tandis que la cloche du couvent sonnait l'*Angelus*. « Dieu est le Maître, dit-il en mourant... Soyez de bons religieux... Je pars, mais mon cœur est toujours avec vous... »

La cérémonie de l'enterrement fut un triomphe. Le peuple de Nîmes, qui avait fait bonne garde autour du collège pour empêcher l'exécution des décrets et protéger l'agonie du mourant,

suivait maintenant sa dépouille mortelle dans un silence solennel. On avait voulu essayer d'interdire le cortège dans la crainte d'une manifestation ; la manifestation silencieuse fut superbe, et nul ne put l'empêcher.

Des lettres de condoléances pleines d'admiration et de regrets arrivèrent de toutes parts au Père Picard, appelé à succéder au Père d'Alzon comme Supérieur général. La lettre de M^{gr} Vitte est un portrait ; elle doit avoir ici sa place, et nous aimons à rendre ce dernier hommage à celui qui fut pour nous un ami et un père, qui nourrit nos âmes de sa parole et nous a laissé en héritage son amour pour Jésus-Christ et pour l'Église.

« ... Oui, c'était un vaillant soldat, un fort entre les forts d'Israël ! écrit M^{gr} Vitte. C'est pour cela, je l'avoue, que son âme avait séduit la mienne. Je n'oublierai jamais la mâle fierté de son visage, ni l'éclat de ses yeux, lorsque nous parlions ensemble des ennemis de Dieu et des dangers de l'Église. Toujours prêt au combat, il aspirait à la bataille comme d'autres au repos. Toujours sur la brèche, il s'opposait énergiquement à tout ce qui était faux, malhonnête ou déloyal. Catholique sans épithète, il n'admettait aucune compromission avec les erreurs, les faiblesses et les préjugés contemporains. C'était le vrai soldat de Dieu, le chevalier de la sainte Église, prêt à tous les sacrifices, et ne comptant jamais, quand il s'agissait de sa Mère. Il meurt, et on peut dire qu'il meurt sur la brèche ; car c'est son corps agonisant qui arrête l'ennemi sur le point de franchir les murs de votre maison. C'est le digne couronnement d'une pareille vie. » (24 novembre 1880)

Deux ans après, le 18 avril 1882, une des premières compagnes de la Mère Marie-Eugénie, sœur Marie-Thérèse de l'Incarnation, – Joséphine de Commarque, – se mourait à Auteuil, à l'âge de soixante-dix ans, après quarante-deux années de vie religieuse. « Elle laisse à ses Sœurs le souvenir d'une sainte vie et d'un attachement sans bornes à ses Supérieures et à sa Congrégation, lisons-nous dans la circulaire dictée par la Mère Marie-Eugénie elle-même. L'obéissance et le zèle de la gloire de Dieu ont éclaté en elle dans toutes les circonstances ; partout et toujours, elle a été un ferme appui pour ses Supérieurs, un lien d'union entre les Sœurs, une âme vraiment dévouée à Jésus-Christ. » C'est une belle oraison funèbre ; nous n'avons rien à y ajouter, sinon pour rappeler la grande charité de Mère Marie- Thérèse pour les malades et son dévouement comme infirmière. Les premières Sœurs que nous avons perdues sont toutes mortes entre ses bras et ont dû lui faire au ciel un joyeux accueil.

Un appui plus doux et plus fort allait encore être enlevé à la Révérende Mère générale. Pendant la semaine sainte de l'année 1883, Mère Thérèse-Emmanuel tomba gravement malade. Une fluxion de poitrine, jointe à une faiblesse extrême, la mit à deux doigts de la mort. L'inquiétude était grande dans toute la Congrégation ; on ne se lassait pas de prier et de demander à Dieu la prolongation d'une vie si précieuse.

La Mère Marie-Eugénie priait aussi avec ardeur. Elle ne quittait pas la malade et l'entourait des plus tendres soins : « Je supplie Notre-Seigneur de me la laisser, disait-elle, rien que pour moi, si elle ne peut plus rien faire ; mais j'en ai besoin pour me soutenir. » Tant de supplications furent entendues, l'heure du départ sembla retardée, la sainte Mère reprit doucement ses forces, et, sans être entièrement rétablie, elle était toujours là. C'était beaucoup pour notre Mère, qui pouvait la consulter et s'appuyer sur elle.

Quant au noviciat, il fut plus tard confié à Mère Marie-Séraphine, la Mère Thérèse-Emmanuel devant aller passer l'hiver à Cannes, par l'ordonnance des médecins. Elle partit d'Auteuil le 15 octobre, et le même jour la Supérieure générale lui écrivait :

« Je vous en prie, chère Mère, ne vous fatiguez pas en route. Vous devez vous soigner comme une chose fragile qui nous est chère, et qui m'est tout particulièrement chère et précieuse. Je ne vous

ai pas dit ce matin combien j'avais prié pour vous à la messe et à la communion. Vous le savez, n'est-ce pas ?... Je vous souhaite toute sainteté, force et consolation, le don d'engendrer des âmes à la perfection, beaucoup de bonnes novices, et aussi la joie de nous revoir bientôt. »

Une autre lettre est pour rassurer la malade, tout en lui recommandant la prudence : « Je crains que les quelques mots que je vous ai écrits pour vous demander de vous soigner, vous aient fait supposer que je vous croyais en mauvais état. Non, grâce à Dieu, je ne suis pas inquiète ; mais vous avez été assez malade pour que je doive vous faire une obligation de vous ménager. Ce que vous avez retrouvé de force doit être ménagé plus que vous n'avez fait toute votre vie. Faites pour moi ce que vous ne croiriez pas nécessaire pour vous. N'oubliez pas que lorsque vous êtes tombée malade vous croyiez ne rien faire de trop, et, pour ne pas me causer de souci, donnez à votre corps si frêle ce repos que je désire et dont vous ne voyez pas comme moi la nécessité. »

Mère Thérèse-Emmanuel put revenir à Auteuil au commencement de l'été, mais ses forces étaient épuisées. Dieu ne nous la laissait quelque temps encore que pour achever l'œuvre qu'il lui avait donné à faire et en voir le couronnement. Elle reparaisait quelquefois au milieu de ses novices, heureuses de recueillir ses derniers enseignements. La sainte Maîtresse retrouvait toute son énergie lorsqu'elle était en contact avec les âmes, et surtout lorsqu'il s'agissait de soutenir l'autorité de notre Mère et d'affirmer l'esprit primitif de l'Assomption.

En ce moment, des influences diverses, venues du dehors, avaient établi plusieurs courants dans la communauté. C'est inévitable, et cette heure de crise se rencontre dans l'histoire de toutes les fondations. Elles en sortent brisées ou plus fortes. « Ne déplacez pas le centre, disait sans cesse Mère Thérèse-Emmanuel, revenez à l'idée première de l'Institut. Notre Mère fondatrice a reçu pour nous des grâces spéciales de direction et de lumière. C'est vers elle qu'il faut se tourner toujours. » Nulle plus que Mère Thérèse-Emmanuel ne prêcha parmi nous l'obéissance et ne tendit plus fortement à tout ramener à l'unité. Ce fut sa mission spéciale, la grâce de sa vie, la forme de sa sainteté. Elle fut jusqu'à la fin ce qu'elle avait été dès les premiers jours de sa vocation, complètement donnée à l'œuvre, unie à la fondatrice par les profondeurs de l'âme, recevant d'elle tout appui, et lui rendant à son tour secours et confiance, par les lumières qu'elle recevait d'en haut.

Mère Thérèse-Emmanuel fut la première à demander la tenue d'un Chapitre général supplémentaire, afin que la question du gouvernement de la Congrégation fut nettement tranchée avant la mort de la fondatrice, et que nos Constitutions fussent de nouveau soumises à Rome pour être définitivement approuvées.

Le Chapitre eut lieu au mois d'août 1886, sous la présidence de M^{gr} d'Hulst, Supérieur de notre maison d'Auteuil. On revit, en séances capitulaires, toute la seconde partie de nos Constitutions qui traitent du gouvernement de l'Institut. Chaque Mère put dire sa pensée et proposer ce qu'elle croyait le meilleur. M^{gr} d'Hulst vit en particulier chaque Supérieure et chaque déléguée, et put s'assurer du profond attachement de toutes les religieuses à leur Mère générale et de la parfaite unité des cœurs, à travers quelques divergences plus apparentes que réelles.

« Vous avez reçu aujourd'hui une magnifique justification et un beau témoignage de l'amour de vos filles, » dit une Sœur à la Supérieure. « Je ne l'ai pas cherché, » répondit-elle. La chère Mère se montra si humble, si douce, si oublieuse d'elle-même et de ses droits, qu'elle toucha tous les cœurs et édifia profondément M^{gr} d'Hulst. Le bon Dieu avait tout permis. Il fallait que la vertu de la Mère Marie-Eugénie fût éprouvée par la contradiction. Il fallait aussi que toutes les Supérieures de la Congrégation fussent appelées à dire authentiquement et à un témoin désintéressé ce qu'elles pensaient de la vénérée fondatrice. Cela faisait tomber certains murmures inévitables, car il est impossible que dans une Congrégation nombreuse il ne se rencontre pas quelques amours-propres froissés, quelques esprits mécontents. La nature humaine est toujours là. Mais enfin, grâce à la

parfaite loyauté des deux partis, l'unité se rétablit, et le gouvernement de Mère Marie-Eugénie se trouva plus affermi que jamais.

Rome, du reste, allait dire le dernier mot. Le voyage de la Révérende Mère générale fut retardé jusqu'au mois de février 1888. Elle partit accompagnée de Mère Marie-Catherine, apportant, avec le texte des Constitutions revues et corrigées dans le Chapitre de 1886, les lettres des évêques, amis de l'Assomption, qui demandaient l'approbation définitive de la Règle. C'étaient : M^{gr} Richard, archevêque de Paris ; les cardinaux de Reims et de Toulouse, les archevêques de Lyon et de Bordeaux, et sept évêques de France. Pour l'Angleterre, les lettres du cardinal Manning et de trois évêques ; pour l'Espagne, celles de deux cardinaux et de trois archevêques et évêques.

De tous ces témoignages, nous n'en citerons qu'un, celui de l'évêque de Montpellier, M^{gr} de Cabrières. C'était un ami des premiers jours ; il pouvait mieux que tout autre dire l'origine de l'Institut, sa raison d'être et sa mission.

« À Son Éminence le Cardinal Préfet de la Sacrée Congrégation des évêques et réguliers.

« Je considère comme un grand honneur et j'éprouve une grande joie de rendre un témoignage solennel à la Congrégation des Sœurs Augustines de l'Assomption. Élevé moi-même, jusqu'à la fin de mes études classiques, par un prêtre éminent en doctrine comme en sainteté, qui a eu longtemps la plus directe influence sur la formation religieuse de ce pieux Institut, et chargé de plus par le Révérend Père d'Alzon lui-même, pendant de longues années, de remplir les fonctions d'aumônier dans le Prieuré du Saint-Sacrement de Nîmes, où résidaient les religieuses de l'Assomption, j'ai vécu, pour ainsi dire, dans des rapports journaliers, constants et étroits avec cette fervente communauté. »

Après avoir parlé de l'édification qu'il a reçue des trois Supérieures qui se sont succédé à Nîmes durant les quatorze années de son ministère, l'évêque arrive à la fondatrice, la très Révérende Mère Marie-Eugénie de Jésus.

« Grâce aux dons personnels qu'elle tenait de Dieu, grâce aux dispositions généreuses qu'elle a trouvées dans les premières compagnes qui se sont associées à son œuvre, grâce enfin à la très heureuse influence que des hommes éminents tels que M. l'abbé Combalot, M^{gr} de La Bouillierie, M^{gr} Gerbet, Son Éminence le cardinal Gousset, etc., ont exercée sur son esprit large et ouvert, la Mère Eugénie de Jésus a pleinement atteint le but qu'elle s'est proposé, à savoir la création d'un Institut religieux fondé sur les bases inébranlables et traditionnelles de la plus entière docilité aux enseignements du Saint-Siège, de la plus profonde vénération pour les observances monastiques des âges anciens, du culte fidèle des règles sacrées de la liturgie romaine ; mais approprié en même temps aux conditions particulières de la société moderne.

« Il était manifestement difficile de remplir cette double tâche et de réaliser complètement ce double programme : retenir du passé, des constitutions régulières les plus parfaites, tout ce qu'elles contenaient de plus favorable à l'épanouissement de la sainteté, et unir aussi à ce passé si digne de respect une certaine apparence de liberté sage et modérée, plus en harmonie avec les habitudes de notre siècle.

« Selon moi, la tentative a réussi, et elle mérite, autant que je puis en juger, les encouragements et l'approbation du souverain et infaillible Pasteur. Je puis appuyer mon appréciation, qui par elle-même est peu de chose, par l'appréciation d'un évêque illustre, dont je suis l'humble disciple et auprès de qui j'ai passé toute mon existence sacerdotale : M^{gr} Plantier, évêque de Nîmes. Ce prélat faisait le plus grand cas des religieuses de l'Assomption. Leur vie de prière mentale et vocale, par l'adoration perpétuelle du très saint Sacrement et par la récitation exacte du

bréviaire romain, lui paraissait rétablir le type de la religieuse vouée à l'enseignement, mais qui plusieurs fois le jour se recueille et renouvelle ses forces spirituelles par l'oraison et la sainte psalmodie.

« Et de fait, soit à Nîmes, soit à Montpellier, où, depuis plus de dix ans, un pensionnat a été confié aux Sœurs de l'Assomption, j'ai pu constater la régularité, la ferveur, l'excellent esprit des religieuses, ainsi que les heureux résultats de l'éducation qu'on reçoit chez elles. Elles savent imprimer à leurs élèves la piété, la simplicité, la franchise, le courage, la charité, l'amour de l'Église et du Pape, et tout cela sans rien négliger de ce qui regarde les études, aussi fortes chez elles que dans tous les autres couvents, si même elles ne le sont pas davantage.

« Pour toutes ces raisons, et parce que maintenant une expérience de près de cinquante ans a permis d'asseoir solidement cette institution, j'exprime le vœu que, sur l'avis de la Sacrée Congrégation des Évêques et Réguliers, le Souverain Pontife daigne approuver définitivement les Règles et Constitutions des Sœurs Augustines de l'Assomption.

« Daigne le Père commun exaucer cette prière de l'un de ses plus modestes enfants, accoutumé dès sa jeunesse à regarder l'œuvre de l'Assomption comme l'une des créations les plus pures et les plus belles du zèle catholique à notre époque.

« FRANÇOIS-MARIE-ANATOLE DE ROVERIÉ DE CABRIÈRES,
Évêque de Montpellier.

« Le 2 janvier 1888. »

À Rome, contrairement aux habitudes de la Chancellerie romaine, les affaires marchèrent rapidement. La Règle tout entière fut jugée très conforme à l'esprit de l'Église et très apte à conduire les âmes à la perfection ; à peine y changea-t-on quelques mots. Il n'y eut de difficultés qu'au sujet de l'Office divin. On voulait nous l'enlever, comme chargeant trop une communauté vouée à l'enseignement ; mais nous étions soutenues par le cardinal Parocchi, qui devait devenir le protecteur de la Congrégation, et qui était charmé de voir que nous avions « la piété de l'Église ». Le secrétaire de la Congrégation des Évêques et Réguliers, M^{gr} Sepiacci, augustin, comprit la force que donne à une communauté religieuse la récitation de l'Office romain, et il nous soutint vaillamment. Le Révérend Père Neno, son Supérieur général, fut aussi pour nous bienveillant et actif. La grâce que nous demandions nous fut donc accordée, et la récitation de l'Office divin est restée la douce charge et le levier puissant de notre vie religieuse. La fondatrice eut la joie de voir la Règle qu'elle avait donnée à sa Congrégation pleinement approuvée à Rome, et le sceau divin apposé à l'œuvre de sa vie.

Le décret d'approbation fut signé le 11 avril. La Mère Eugénie avait hâte de revenir en France, où Mère Thérèse-Emmanuel semblait l'attendre pour mourir. La sainte malade était à Cannes depuis le commencement de l'hiver, et sa vie n'était plus qu'une agonie prolongée ; mais elle offrait ses souffrances pour l'Assomption, et comme Moïse sur la montagne elle pria, tandis que Josué combattait dans la plaine.

Le retour de notre Mère et la grande nouvelle qu'elle apportait la comblèrent de joie. Elle eut la consolation de presser sur son cœur le livre de nos Constitutions béni par l'Église, et de baiser avec un tendre respect le sceau du Pape, qui en faisait pour nous le code de la sainteté. Cette âme, qui avait tant aimé l'Église et l'Assomption, mourait consolée par les bénédictions de Rome, et sûre de l'avenir de sa chère Congrégation. Elle souffrait cruellement ; mais c'était une victime, et ses souffrances avaient eu leur prix : « Ma bonne sœur Marie-Michel, disait-elle à son infirmière, quand

on s'offre à Notre-Seigneur comme victime, ce n'est pas un compliment à la française ; il vous prend au mot, il détruit tout. »

Le 1^{er} mai, Mère Thérèse-Emmanuel reçut les derniers sacrements. C'était la fête de saint Jacques, l'apôtre de l'Extrême-Onction : « Je pensais au Cénacle pendant la cérémonie, dit-elle, à tous les Apôtres réunis autour de la sainte Vierge... Comme Notre-Seigneur a été bon de ramener notre Mère juste pour ce moment !... » Puis elle ajoutait : « J'appartiens à l'Assomption, ma vie lui a été entièrement consacrée ; je ne la quitte pas, je vais à l'Assomption de l'éternité... De grands devoirs restent aux anciennes ; elles doivent montrer le chemin, entraîner les nouvelles et affirmer ce que nous devons être... »

Quelques jours avant sa mort, la mourante avait dicté à Mère Lucie-Emmanuel, alors Supérieure de Cannes, cette page inspirée sur le bon Pasteur, gardien de notre œuvre. C'était une réponse du Ciel aux difficultés soulevées sous les pas de notre Mère pendant ces dernières années, une allusion au triomphe qu'on venait d'obtenir :

« Oui, il était là debout ! Il a conquis sa bergerie... »

« Il était là entouré de ses brebis. Elles sont à lui, il en est le maître. À lui de les diriger, de les conduire et de faire toutes les fonctions d'un pasteur qui a l'entière charge du bercail. Il l'a bien assez dit que c'est son œuvre et qu'il la fera seule avec notre Mère.

« Il fera tout ce qui est dit dans l'Évangile que le Bon Pasteur ferait à l'égard de ses brebis. Il marchera devant son troupeau. Il connaîtra ses brebis par leur nom... Il ira à la recherche de ce qui était perdu. Il relèvera celle qui était tombée... Il bandera tout membre brisé... Il fortifiera ce qui était faible. Il conservera ce qui était resté fort, et il fera lui-même paître ses brebis dans la justice.

« Il y a à lui confier tout le troupeau, à le laisser marcher devant nous, notre modèle et notre conducteur.

« Il a été notre pilote, notre guide à travers les écueils de la mer pour nous les faire traverser. Il le sera maintenant pour diriger nos voies sur la terre. »

La lampe sainte que Dieu avait allumée pour nous allait s'éteindre. Le 2 mai, à onze heures du soir, Mère Thérèse-Emmanuel rendit à Dieu son âme séraphique, bien digne d'aller chanter avec les Anges le *Sanctus* éternel. Notre Mère reçut son dernier soupir et lui ferma les yeux : « Chère Mère, lui dit-elle, voilà le dernier service que je vous rends, en fermant ces yeux qui si souvent ont éclairé mon chemin dans la vie. »

La Révérende Mère écrivit ensuite à toutes les Supérieures de la Congrégation, pour leur annoncer la douloureuse nouvelle :

« Cannes, 3 mai 1888.

« Ma chère Mère,

« Après tant de grâces et de bienfaits, le bon Dieu nous envoie une grande douleur. Il a appelé à lui hier soir, à onze heures, la Mère Thérèse-Emmanuel, qui avait reçu la veille l'Extrême-Onction, le saint Viatique et l'indulgence plénière. Vous savez toutes ce qu'était cette Mère, ce que nous devons à son esprit de prière, à son zèle, à son amour ardent pour tout ce qui était du service de Notre-Seigneur, l'Office, l'adoration et l'esprit religieux. Elle s'y est consumée. Prions maintenant pour elle. Si elle n'en a pas besoin, parce qu'elle a toujours été une Épouse fidèle et généreuse, nos prières tourneront à sa gloire et lui donneront le moyen de délivrer d'autres âmes. Serrons-nous

autour de la Croix qui a marqué sa naissance et reçu son dernier soupir⁷⁴, et soyez plus que jamais fidèles à tous les enseignements qu'elle vous a donnés. »

Dès le matin du 3 mai, une dépêche avait annoncé à Auteuil la triste nouvelle. Une réunion des Enfants de Marie devait avoir lieu ce jour-là, M^{gr} Gay la présidait. On lui communiqua la dépêche, et, sans changer le sujet de son sermon, il ne put s'empêcher de faire allusion à la grande vie qui s'achevait là-bas sous le regard de Dieu, dans la perfection de la sainteté.

« On peut accomplir la loi et même les conseils à la manière des justes, nous dit-il ; mais on peut aussi les accomplir à la manière des saints. On peut servir Dieu *exactement*, mais on peut le servir *héroïquement* ; tout dépend du degré de perfection de l'amour. Or quand une âme n'a plus d'autre intention que de donner gloire à Dieu, quand l'amour de Dieu règne en elle, inspire tout, remplit tout, termine tout, oh ! alors la volonté de Dieu s'accomplit dans cette âme comme elle s'accomplit dans le ciel ; là est la paix, la joie, la vie du ciel commencée sur la terre, là est le repos mutuel de Dieu dans la créature et de la créature en Dieu.

« C'est ainsi qu'a vécu ici-bas la sainte âme de Jésus, l'âme de la très sainte Vierge ; c'est ainsi qu'ont vécu les Saints...

« Me sera-t-il permis de dire que, dans une large et sublime mesure, c'est ainsi qu'a vécu cette Mère dont on nous a aujourd'hui annoncé la mort, que toute la Congrégation des filles de l'Assomption pleure, et que je pleure avec elles ? Oui, je puis le dire, moi qui depuis quarante ans étais son confident intime, le témoin de sa vie intérieure, c'est ainsi qu'elle vivait dans la foi, dans la vraie vertu, dans la pauvreté, dans l'obéissance, dans l'amour de l'Église et de la sainte doctrine. Elle était comme une enfant à l'égard de ses Supérieures, et comme une mère illuminante et dévouée pour toutes celles qui l'appelaient leur Mère. Quelques années de vie dans cet état, cela vaut la vie des patriarches. Et que voulez-vous alors que la mort vienne faire ? elle n'a plus rien à détruire, à purifier ; ce n'est pas une mort, c'est une naissance, et l'âme, semblable à l'enfant, sort des entrailles de cette mère qui est la vie d'ici-bas, pour aller commencer au ciel une vie éternelle. »

Monseigneur a vu ensuite la communauté au parloir, et comme on le remerciait des paroles qu'il avait dites sur notre chère sainte, il a répondu :

« Il y aurait bien d'autres choses à dire, mais il faudrait se recueillir, rappeler ses souvenirs...

« Elle a tant travaillé depuis quarante-neuf ans ! Elle fera son jubilé en Paradis, et elle va préparer le vôtre. La mort des saints est précieuse devant le Seigneur, et au fond on ne perd pas ce que Dieu gagne : c'est un gain pour Dieu que la Mère Thérèse-Emmanuel !

« Certes, elle a bien combattu, et comme saint Paul elle a pu dire : *Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi*⁷⁵. Quelle foi ardente, constante ! quelle vie de foi et d'abandon ! J'ai vu bien des âmes depuis que j'ai la grâce d'être prêtre, je ne sais pas si j'en ai rencontré une ayant une foi plus constante et plus ferme, plus éclairé et plus féconde, en ce sens que la loi inspirait sa vie tout entière. Elle était très pieuse, mais d'une piété doctrinale ; son oraison, très haute et très favorisée de Dieu, était une oraison doctrinale. Si on regarde cette oraison par certains côtés, il y avait des choses extraordinaires, et au fond, cependant, il n'y avait rien d'extraordinaire. Tous les conseils, que je lui donnais, en m'éclairant des lumières qu'elle recevait, n'étaient pas autre chose que l'application des maximes de l'Évangile et de la vie de Jésus-Christ.

⁷⁴. Mère Thérèse Emmanuel était née le 3 mai 1817, fête de l'Invention de la Sainte Croix ; elle mourait à onze heures du soir, le 2 mai 1888, dans la soixante et onzième année de son âge et la cinquantième de sa vie religieuse. Le mot dont se sert l'Église pour enregistrer la mort de ses saints, *natalitia*, se réalisait doublement ; c'était vraiment son jour de naissance.

⁷⁵. *J'ai combattu le bon combat. J'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi* (2 Tm 4, 7).

« Je cherche ses dévotions, son mystère ; je n'en vois pas d'autre que le mystère du Christ. Jésus-Christ était tout pour elle ; c'était sa vie d'adoration, d'union, d'obéissance à son Père : cette vie lui était proposée dans une très grande et très habituelle splendeur, et elle y entraît humble et docile, très cordialement, mais pas toujours sans lutte. Elle communiait à la Passion de Jésus-Christ, à son agonie, à son sacrifice ; c'était toujours Jésus-Christ, rien que Jésus-Christ. C'était une âme que l'on pouvait conduire avec le seul Évangile.

« Je parlais tout à l'heure aux dames du monde de ces piétés qui ne sont que de surface. Comme pour elle ce n'était pas cela ! comme elle était profondément vertueuse ! C'était une âme sincère, franche, droite, loyale ; elle avait de la fermeté, car naturellement elle était énergique ; mais cette énergie était devenue surnaturelle, et, du reste, elle était toute passée dans le surnaturel ; elle vivait uniquement dans la lumière de Jésus-Christ et comme baigné dans cette lumière.

« Dans les derniers temps de sa vie, je ne la suivais plus aussi immédiatement, mais je la savais par cœur, dans tous les sens du mot, et je la voyais dévorée par le bon Dieu : c'était une hostie. Au dehors, c'était visible : elle n'était plus que l'ombre d'une vie humaine, elle était diaphane ; et au dedans, Dieu la dévastait, la réduisait à des états d'impuissance, de dérélition qui achevaient de la purifier. Car, si pure que soit une créature dans la vie présente, elle n'est pas exempte de quelque poussière ; ces états la purifiaient, la consummaient, la transformaient en Dieu.

« Eh bien ! elle a pu regarder sa vie, si elle en a eu la liberté et le congé, et dire comme son Maître : "J'ai achevé la tâche que vous m'avez donné à faire : *Opus consummavi*." Elle a fait l'intérieur de l'Assomption, elle a fait l'œuvre que Dieu lui avait donné à faire.

« Avec votre Mère, si admirablement douée, elle avait une union touchante ; elle avait sans doute pour elle une amitié naturelle extrêmement vive et profonde, mais on sentait toujours la religieuse à l'égard de sa Supérieure. Au conseil, elle donnait franchement son avis ; mais elle n'en était pas moins très humble et obéissante. L'union que Dieu avait faite entre ces deux âmes, préparée dans la nature, s'était consommée dans la grâce. Ce sont vos deux fondatrices : c'est saint Pierre et saint Paul. Saint Pierre reste toujours saint Pierre ; mais on ne le sépare pas de saint Paul, et mère Thérèse-Emmanuel a été le saint Paul de votre Mère. Elle disait parmi vous le mystère du Christ, elle le commentait par sa vie et par son oraison. L'une était la tête, l'autre le cœur. C'est elle qui vous a donné votre formation intime ; car elle a été maîtresse des novices presque toute sa vie, et celles qui sont venues après, c'est elle-même qui les avait formées. »

La Mère Marie-Eugénie ne tarda pas à revenir à Auteuil. Elle y revint le cœur brisé, malgré la grâce immense qu'elle venait de recevoir ; mais l'appui de sa vie lui était enlevé : « Je ne suis rentrée en France, écrit-elle au cardinal-vicaire, que pour y éprouver une perte bien sensible, celle de la mère qui a été, depuis le jour de notre fondation, mon appui, la moitié de ma vie et l'exemple de toutes nos Sœurs. »

Dans la communauté, la chère Mère nous rapportait les détails précieux de cette mort si douloureuse et si sainte ; elle insistait surtout sur les exemples que nous laissait Mère Thérèse-Emmanuel. Dans sa première conférence aux Sœurs, la Supérieure générale ne s'arrête pas à exprimer des regrets, elle veut que cette vie soit pour nous un modèle. Elle veut surtout nous dire sa pensée sur les grâces particulières que Mère Thérèse-Emmanuel a reçues, et cette explication est à la fois si juste et si simple, si théologique et si lumineuse, que nous n'hésitons pas à la placer ici. Peut-être ce jugement de la Révérende Mère générale sera-t-il regardé comme le plus autorisé et le plus sûr, et pèsera-t-il d'un grand poids, si Rome est un jour appelée à prononcer sur la sainteté de Mère Thérèse-Emmanuel et sur le caractère de ses révélations.

Nous citons en abrégé :

« ... Vous savez toutes, mes chères filles, ce qu'était Mère Thérèse-Emmanuel pour la Congrégation ; combien, par son esprit religieux, son travail, son dévouement et sa foi, elle a fondé cette œuvre ; mais il y a des caractères qui me frappent plus en elle et dont je voudrais vous parler.

« Le premier de tous, c'est son humilité et son obéissance. J'ai connu Mère Thérèse-Emmanuel jeune ; je l'ai vue dans tous les états de sa vie, jamais elle n'a manqué d'être avec sa Supérieure l'enfant la plus humble, la plus soumise, la plus souple qu'on puisse imaginer ; et cela est d'autant plus remarquable, qu'il y avait en elle de la grandeur, quelquefois même de la hauteur ; mais ce n'était pas de la personnalité, elle n'en a jamais eu, ni jeune, ni plus tard.

« Elle avait une raison exigeante, qui aimait à savoir le pourquoi des choses, qui ne se satisfaisait pas sans de bons motifs. Toutes celles qui ont suivi ses leçons, qui ont été formées par elle doivent se souvenir combien son enseignement était raisonnable et comme la manière dont elle exposait les vérités de la foi était juste et logique. À cause de cette haute raison, c'était une chose plus remarquable en elle d'être absolument dépouillée de tout orgueil ; mais parce que c'était une âme grande, elle était droite et ne s'arrêtait pas à elle, très élevée au-dessus de ces bassesses, de ces petites gens qui, pour nous, pauvres imparfaites, font que nous pensons à nous et retombons sur nous-mêmes...

« C'est grâce à ce caractère d'humilité et de droiture que les faveurs de Dieu ont pu se répandre en elle. Dieu ne répand pas ses lumières dans une âme qui cherche son propre honneur dans les dons de Dieu. Si dans une telle âme on voyait l'apparence de grâces extraordinaires, il faudrait douter et trembler.

« On reconnaît généralement trois agents dans la conduite des âmes intérieures. Le premier est l'agent divin, c'est celui qui a conduit Mère Thérèse-Emmanuel. Le second est l'agent naturel. La nature de Mère Thérèse-Emmanuel était riche en imagination, en pensées élevées, et je ne nie pas qu'elle n'ait quelquefois mêlé à l'agent divin certaines vues belles, saintes, et dans une mesure conçues par son intelligence. Il faut dire ici le mot que le Père d'Alzon répétait souvent : « Chaque âme privilégiée a reçu la grâce de Dieu, selon le mode du récipient. » Chez Mère Thérèse-Emmanuel, la grâce de Dieu est descendue dans une intelligence merveilleusement douée, dans un cœur très pur, dans un esprit nourri des enseignements de la foi ; il n'est pas étonnant que la lumière de Dieu ait été reçue, selon le mode d'un tel récipient, avec une grande beauté et une certaine sagesse. Ce n'est pas nier l'agent surnaturel que d'admettre en ce sens un certain mélange de vues naturelles, jointes à l'action divine.

« Le troisième agent est l'agent diabolique. Quant à celui-là, il n'y a jamais rien eu de lui en Mère Thérèse-Emmanuel... Tous ceux qui l'ont connue, qui ont apprécié ses écrits, ses paroles, sa conduite, sa vie intérieure, tous l'ont affirmé, et M^{gr} Gay plus fortement que tous les autres.

« Le second caractère de sainteté que je trouve en Mère Thérèse-Emmanuel, c'est sa correspondance à la grâce. Notre-Seigneur demandait, appelait, parlait, et elle correspondait toujours ; mais il lui en coûtait, car tout n'était pas selon son esprit. Notre-Seigneur, d'ailleurs, la conduisait à sa croix, à de grandes souffrances. Pouvait-elle ne pas le sentir ? Je vous ai dit que sa raison était exigeante ; or Notre-Seigneur demande quelquefois des choses que la raison ne comprend pas. Cela lui arrivait ; mais ce qui la soutenait, c'étaient l'humilité et l'obéissance. Elle était tellement obéissante, que, jusqu'à la fin de sa vie, c'est l'obéissance qui l'a fait agir. La veille de sa mort, elle m'a dit « Ma Mère, vous m'avez parlé de l'Extrême-Onction. est-ce que je vais mourir ? » Je lui ai répondu : « Je ne le sais pas, Dieu seul a le secret de notre heure dernière ; mais vous êtes si faible, que vous pourriez vous en aller dans une défaillance. » Elle me dit alors : « Si c'est votre avis, je suis bien contente ; j'attendais que vous me le disiez, maintenant c'est le bon Dieu qui le veut. » Et toujours elle a été comme cela, dans une obéissance d'enfant, une obéissance simple, facile et naïve. Sa dernière parole aux Sœurs a été pour leur recommander l'obéissance.

« Voilà donc une âme riche des dons de Dieu, sage d'une sagesse que vous avez pu apprécier, et dont la seule pensée était d'obéir. Elle s'est toujours tenue, vis-à-vis de moi, dans l'obéissance la plus humble, et, comme l'a dit M^{gr} Gay, ce n'était pas seulement par affection. Elle m'a gardé une affection et une fidélité que je n'oublierai jamais, et qui avaient fait de nos deux âmes une vraie unité ; mais elle obéissait par une vue de foi, elle voulait que je lui dise le mot de Dieu. C'était par une pensée surnaturelle, pour accomplir la volonté de Dieu qu'elle faisait les choses que j'avais dites, et lorsque parfois je ne voyais pas tout à fait comme elle, son esprit se tournait vers ce que je désirais. C'est l'âme la plus obéissante que j'aie rencontrée, la plus absolument impersonnelle.

« Mère Thérèse-Emmanuel avait un grand élan d'amour de Dieu, elle n'a jamais eu d'autre amour. Elle était le type de ce que disent nos Constitutions : "Rien ne fut jamais en son cœur qui ne fût Jésus-Christ ou qui n'y fût en son nom, par son ordre et pour l'amour de lui." C'était une âme extrêmement virginale ; elle possédait à un haut degré la virginité du cœur, de l'esprit, la virginité de la créature qui n'a jamais appartenu qu'à Dieu.

« Son extrême générosité, son humilité, son obéissance, ont fait que Dieu a pu se fier à elle. Comment Dieu se confierait-il, parlerait-il à une âme qui ferait tourner sa grâce en quelque chose qui lui fût personnel ? c'est la grande condition. Et c'est pour cela que Mère Thérèse-Emmanuel n'a jamais pu être trompée et qu'elle a été l'objet de tant de grâces ; car, pour moi, qui ai été le témoin de sa vie intérieure, je puis dire qu'elle en a été comblée. Dieu avait sur elle des desseins particuliers, et jusqu'à la fin de sa vie il a travaillé à les accomplir.

« La veille de sa mort, elle m'a dit : "Je n'ai pas fait tout ce que Dieu voulait de moi, je n'ai pas accompli tous ses desseins." Je la consolai en disant : "Je crois que les saints eux-mêmes ne pourraient pas dire, à l'heure où vous êtes, qu'ils ont répondu à toutes les grâces de Dieu. Seule la sainte Vierge a rempli toute l'étendue des desseins de Dieu sur elle, et c'est en cela qu'elle est unique"...»

À ce témoignage si grave et si mesuré, on joindra celui de M^{gr} Gay, appelé, lui aussi, à dire publiquement sa pensée sur la sainte religieuse qu'il avait dirigée si longtemps. Au service de trentaine qui eut lieu à Auteuil le 3 juin 1888, M^{gr} Gay nous adressa un éloquent discours où il nous montra comment Mère Thérèse-Emmanuel était une religieuse parfaite, une maîtresse des novices accomplie, une contemplative admirable. Mais ce discours doit être lu en entier, nous ne pouvons l'abrégé ici.

Le corps de Mère Thérèse-Emmanuel ne devait pas rester à Cannes, nous le réclamions à Auteuil, et on avait préparé au milieu du bois un caveau funéraire où reposent aujourd'hui nos deux fondatrices.

Lorsque la sainte dépouille arriva à la maison mère, pendant la nuit du 27 juillet 1888, ce fut une émotion impossible à décrire. Les Sœurs veillaient, attendant le précieux dépôt ; la chapelle était tendue de draperies blanches, relevées par des cordelières violettes ; l'autel, couvert d'étoffe blanche avec des croix de Malte brodées en violet. C'étaient partout les couleurs pénitentes et triomphantes de l'Assomption. Vers minuit, on entend le roulement de la voiture : c'est l'arrivée du corps ; il est déposé au milieu de la chapelle, entouré de cierges et couvert de fleurs.

Le lendemain, M^{gr} d'Hulst vient chanter la messe de *Requiem* et nous dit quelques mots profondément sentis sur notre sainte Mère. Puis la procession se forme pour conduire à la chapelle du bois notre précieux trésor. Nous l'avons confié à cette terre qu'elle a tant aimée ; ses os vont tressaillir sous cette pierre, nous irons y coller nos lèvres et demander à celle qui repose ici de nous laisser son dévouement pour l'Assomption et son double esprit de contemplation et de zèle.

CHAPITRE XX

JUBILÉ DE L'ASSOMPTION. – DERNIÈRES FONDATIONS DE LA MÈRE MARIE-EUGÉNIE DE JÉSUS

Nous approchons du cinquantième anniversaire de la fondation de l'Assomption. Le Chapitre de 1886 n'ayant eu lieu que pour des raisons particulières, nous devons avoir en 1888 notre sixième Chapitre général.

Dans la lettre de convocation à Auteuil, pour le 15 août, fête de l'Assomption, la Mère Marie-Eugénie de Jésus rappelle les dernières grâces obtenues de Rome et exprime le désir que nous profitons de cette réunion pour faire ensemble la fête de notre jubilé : « Quelle joie nous aurions à célébrer ainsi l'approbation définitive de nos Constitutions et la cinquantième année de notre fondation, si la douleur de ne plus voir notre chère Mère Thérèse-Emmanuel à la tête de toutes les Mères ne venait nous affliger ! Malgré son état d'épuisement, j'avais tant espéré qu'elle nous serait conservée pour ce jubilé ! Dieu en a décidé autrement. Elle ne présidera plus nos réunions que du haut du ciel, où tant de vertus pratiquées par elle et tant de prières offertes par vous ont dû l'introduire ; mais cette grande âme, qui a tant aimé l'Assomption et qui a dépensé sa vie terrestre à nous former toutes, sera invisiblement au milieu de nous, pour nous porter à l'amour de Jésus, à l'union des cœurs et au zèle de la perfection qu'elle désirait si vivement voir reluire dans notre chère Congrégation. »

La fête jubilaire eut lieu le 28 août, fête de saint Augustin. Elle fut splendide ; le récit nous en a été conservé dans une circulaire envoyée dans toutes nos maisons. Les sacristines avaient passé une partie de la nuit à tout préparer, et le lendemain matin ce fut une surprise pour toutes les Sœurs de voir la chapelle magnifiquement décorée : des guirlandes de lierre, de mousse et de fleurs entouraient les tribunes ; la stalle de notre Mère était drapée de velours rouge avec des franges d'or ; le bel autel, don du jubilé, était orné avec un goût exquis.

À neuf heures, M^{gr} d'Hulst vint chanter solennellement la grand'messe, et dans une éloquente allocution sur ce texte : *Vos estis lux mundi, vos estis sal terræ*⁷⁶, il nous félicita d'avoir choisi pour notre solennité jubilaire la fête de notre saint patron : « Comme lui, nous dit-il, vous devez passer dans le monde comme un rayon de lumière, et, au milieu de la corruption du siècle, déposer l'élément qui préserve et qui purifie. » À la fin de son discours, Monseigneur nous félicitait encore d'avoir choisi un autel, comme cadeau jubilaire de la Congrégation à la vénérée fondatrice. « Cet autel est bien ce qu'il fallait offrir à votre Mère, nous dit-il. Il y a cinquante ans, elle-même offrit à l'Église un autel, une Congrégation religieuse, et cet autel n'est pas une table mondaine où l'on s'assied pour se réjouir, c'est une table sacrée où l'on s'offre pour s'immoler. Depuis cinquante ans, elle a déposé sur cette table mystique des âmes qui ont été consacrées à Dieu et immolées pour son amour. À leur tour, ces âmes déposent ici, sur cet autel, la promesse de se sacrifier avec une

⁷⁶. *Vous êtes la lumière du monde, vous êtes le sel de la terre* (Mt 5, 13-14).

générosité plus grande. Que ce jubilé soit donc le point de départ d'une ère nouvelle de sainteté et de sacrifices. »

L'archevêque de Paris, M^{gr} Richard, daigna venir lui-même augmenter la solennité de ce jour en nous apportant ses paternelles bénédictions. Puis, le soir, arrive une dépêche de Rome : « Sa Sainteté accorde volontiers à votre Révérende Mère générale la bénédiction apostolique à l'occasion de ses noces d'or ; et moi comme protecteur de la Congrégation, j'y joins mes vœux de prospérité et de sainteté, bien sûr que le bonheur de la Mère se répand comme un fleuve royal sur les champs à féconder, les âmes de ses filles.

« Cardinal PAROCCHI. »

Le Chapitre général eut lieu après la fête. Il fut présidé par M^{gr} d'Hulst. Mère Marie-Marguerite fut élue assistante générale en remplacement de Mère Thérèse-Emmanuel, et Mère Agnès-Eugénie, comme maîtresse des novices. Le Chapitre donnait comme conseillères à la Supérieure générale : Mère Marie-Walburge, Mère Madeleine de Jésus, Mère Marie-Catherine et Mère Louise-Eugénie. Ces trois dernières, Supérieures de nos maisons de Paris, anciennes élèves d'Auteuil et très dévouées à notre Mère allaient soutenir et aider le gouvernement de la vénérée fondatrice, dont les forces commençaient à décliner.

Le Chapitre de 1888 fut le dernier présidé par M^{gr} d'Hulst. Depuis le mois de janvier 1874, nous étions heureuses et fières de l'avoir pour Supérieur. Il se donnait à nous avec un dévouement admirable, présidant toutes nos cérémonies religieuses, et nous prodiguant son éloquente parole. C'était une fête pour l'âme que la parole de M^{gr} d'Hulst. Tout était lumière dans ses discours, et cette lumière, puisée dans une vie intérieure très puissante, lui faisait trouver des mots profonds sur la beauté de la vocation religieuse et les grâces inénarrables de l'appel de Jésus. C'était une âme éminemment sacerdotale ; on a dit de lui : « C'était un prêtre ; » on pourrait peut-être dire aussi : « C'était un religieux. » Il vivait dans le monde avec l'austérité et la pauvreté du moine. On était ému lorsqu'on entrait dans la chambre de ce grand seigneur qui se faisait pauvre pour l'amour de Jésus-Christ, et aussi pour l'amour des pauvres, car sa charité était inépuisable.

Dans ses discours de profession ou de vêtue, une pensée revenait toujours : « Vous n'avez pas voulu changer d'amour. Au moment de la mort, la femme chrétienne quitte forcément tout ce qu'elle a aimé : mari, enfants, honneurs, richesses. Dépouillée de tout à cette heure dernière, elle se retourne vers le bien suprême qui lui reste seul. Pour vous, dès aujourd'hui, votre choix est fait, vous ne voulez que Dieu. Lorsque sa voix se fera entendre, vous n'aurez rien à quitter, vous n'aurez pas à changer d'amour. » Mère Thérèse-Emmanuel admirait toujours en M^{gr} d'Hulst ce haut dédain des choses créées qui lui faisait regarder comme très peu de chose tout ce qu'une novice laisse quelquefois pour se donner à Dieu : position brillante, grande fortune, etc. ; il en disait à peine un mot, trouvait que tout cela n'était rien pour gagner Jésus-Christ.

Lorsque l'éminent directeur de l'Institut catholique, déjà chargé des Conférences de Notre-Dame, fut appelé à la Chambre pour y remplacer M^{gr} Freppel, il dut renoncer à la direction des communautés religieuses, et nous eûmes la douleur de le perdre en 1890. M. l'abbé Odelin, vicaire général de l'archevêque, nous fut alors donné comme Supérieur, et c'est pour nous un père.

Un second jubilé, celui des enfants du pensionnat et des anciennes élèves, fut célébré à sa vraie date, le 30 avril 1889. Ce fut une fête inoubliable. Nos enfants nous revenaient nombreuses, de tout âge et de tout pays. Les plus anciennes étaient les plus joyeuses. Une élève de l'impasse des Vignes, aujourd'hui grand-mère, offrit à la vénérable fondatrice les vœux de toutes ses filles et l'expression de leur reconnaissance. Un *Te Deum* solennel fut chanté avec enthousiasme, et, après le

salut, une belle procession se déroula dans les allées du parc en l'honneur de la sainte Vierge, Reine et Mère de l'Assomption.

À six heures, un banquet fraternel réunissait toutes nos enfants autour de la Mère Marie-Eugénie, qui avait bien voulu prendre part à ce joyeux repas de famille. Après le dîner, visite au pensionnat, aux classes, aux dortoirs, où les anciennes retrouvaient à chaque pas les fraîches impressions de leur enfance. C'était charmant de les voir simples comme autrefois, avec cette joie si franche, cette expansion de tendresse pour notre Mère, cet attachement à l'Assomption que le temps et la distance semblaient avoir rendu plus vif encore.

À huit heures, on se réunit au chalet pour contempler la vie de la sainte Vierge, dans des tableaux vivants très pieusement et très artistement représentés par les élèves. Au sortir du chalet, charmante surprise : la tour, le monastère, le parc étaient illuminés ; des cordons de lanternes vénitiennes dessinaient la prairie, l'île de Saint-Pierre, la grotte de Lourdes, c'était féerique. Des feux de Bengale étaient allumés dans toutes les directions. On se sépara le cœur bien content, aux cris de : *Vive notre Mère et vive l'Assomption !*

Cette fête fut très douce au cœur de la Mère Marie-Eugénie, qui aimait extrêmement les enfants ; celles que nous avons élevées lui restaient toujours chères, elle les suivait avec intérêt dans leurs familles et les revoyait avec bonheur. Ce jubilé fut une de ses dernières joies.

La Révérende Mère commençait à sentir le poids des années et l'isolement de la vieillesse. Bien des vides s'étaient faits autour d'elle ; elle en parlait peu, mais elle en souffrait. Des peines de famille achevaient de briser son cœur. Notre-Seigneur devenait de plus en plus son seul appui, son seul secours, mais elle ne le trouvait pas toujours dans la prière ; son âme traversait alors une période d'angoisses crucifiantes qui complétaient en elle l'œuvre de Dieu et achevaient de la purifier. Une page écrite vers cette époque, à la suite d'une grande retraite, nous permet de pénétrer dans ce sanctuaire intime d'une âme qui a beaucoup travaillé pour Dieu et qui croit n'avoir rien fait, qui a oublié toutes les œuvres de sa vie pour ne se souvenir que de ses misères et de ses défaillances.

« Comme je rends grâces à Dieu d'avoir pu faire cette retraite ! Mon âme, très brisée et troublée depuis quelque temps, a retrouvé Jésus dans la méditation du reniement de saint Pierre. J'ai vu que malgré ses fautes, dans les trois ans de la vie publique, Notre-Seigneur l'a toujours aimé. Il le reprenait, il lui pardonnait, il lui conservait sa confiance ; il s'est transfiguré devant lui, et devant moi aussi, tant de fois dans ma vie. Pierre, à qui il devait tout confier, n'a pas pu veiller une heure avec lui ; puis, tout en cherchant à le suivre, il le renie ! Jésus le regarde : de quel regard de douceur et d'amour !... Pierre n'a suivi ni la voie douloureuse ni le Maître au Calvaire ; il pleure, il a confiance, et dès sa résurrection Jésus vient à lui, il lui confie son Église.

« Que de choses Jésus m'a confiées !... quelles fonctions que les miennes, si je les prends du côté de la confiance que Notre-Seigneur me témoigne et dont il faut que je me rende digne ! Oui, je veux avoir une contrition confiante ; oui, chargée de l'œuvre de Jésus et de ses intérêts, je veux et je peux maintenant, avec ce regard divin qui me relève, travailler à me renoncer, à vaincre en moi les sensibilités, les raideurs, tout ce qui vient de ma nature.

« Pour faire *l'œuvre de Jésus*, il faut le dépouillement, le dégagement de tout, la mortification de tout ce qui sert à la nature. Il faut *la parole de Jésus*, ne dire que des choses bonnes et qui fassent du bien ; *l'influence de Jésus*, consoler, être bonne, faire sentir Notre-Seigneur. C'est ma mission, le devoir de ma charge ; rien de moi n'y devrait entrer, rien pour des fins qui se rapportent à moi, pour m'ôter une difficulté, un ennui, une blessure.

« Prendre des mains de Notre-Seigneur, comme part de sa pauvreté, de ses humiliations et de ses souffrances, les peines qu'on pourra me faire, l'état des miens, les paroles qu'on pourra me dire ou dire de moi : acceptant tout cela en esprit d'expiation, mais aussi d'amour, espérant fortement que ces peines feront le bien de mon âme et lui donneront Jésus. Ne jamais faire la folie de préférer une raideur à la joie d'être avec Jésus par la douceur et l'humilité. »

Nous ne soulignons aucune de ces paroles ; il faut les comprendre, les goûter et les méditer.

Relevée par la prière et l'onction que donne la souffrance, lorsqu'elle est portée avec amour, la vénérable fondatrice retrouvait ses forces et presque sa vigueur d'autrefois, lorsqu'il s'agissait de la gloire de Dieu ou de l'extension de la Congrégation. Elle eut à s'occuper de bien des fondations dans la période de 1888 à 1894.

La première fut celle de Rome, demandée par Son Éminence le cardinal-vicaire, M^{gr} Parocchi, et préparée par notre Mère et Mère Marie-Catherine dans leur dernier voyage à Rome, en 1888. Cette fondation fut aidée par une généreuse bienfaitrice, qui avait d'abord offert de se charger de celle de Jérusalem ; mais Rome parut préférable. Mère Marguerite-Marie y fut envoyée comme Supérieure au mois d'octobre 1888. C'était une religieuse d'un grand mérite, aimable, dévouée, de parfaite observance, pleine de zèle pour la perfection de ses filles, âme de prière, très unie à Notre-Seigneur et puissante pour faire du bien. Elle resta sept ans à Rome, y fut très appréciée et sut créer pour l'Assomption de hautes et nombreuses sympathies. Notre pensionnat eut le privilège de compter parmi ses premières élèves la nièce du pape, Anna Lætizia Pecci, ce qui nous valut des faveurs toutes spéciales de Sa Sainteté Léon XIII.

En 1889 eut lieu la fondation de Rouen, à la demande de M^{gr} Thomas, un admirateur et un ami de la Mère Marie-Eugénie de Jésus. La nouvelle maison fut placée sous le vocable de Notre-Dame du Bon Conseil et confiée à Mère Cécile-Emmanuel, nièce de Mère Thérèse-Emmanuel. Le pensionnat se développa rapidement.

Deux missions lointaines nous furent demandées presque en même temps : celle de Léon, où nous étions appelées par le gouvernement du Nicaragua, qui désirait avoir un pensionnat français et s'offrait à payer les frais du voyage et de l'établissement. Les Sœurs partirent le 24 août 1892, au nombre de neuf, sous la conduite de Mère Marie-Rosario. Les aventures ne manquèrent pas pendant le voyage, et l'installation ne fut facile d'aucune manière ; mais la souffrance porte toujours son fruit. Aujourd'hui, plus de deux cents élèves des classes riches et deux cents enfants pauvres reçoivent chez nous le bienfait d'une éducation chrétienne. La fondation du Nicaragua amena, en 1895, celle de Santa-Ana, dans le Salvador.

En même temps que Léon se fondait Manille, à la demande de la reine d'Espagne, qui voulait établir une école normale, où l'on formerait des maîtresses pour toutes les écoles des Iles Philippines. L'œuvre était belle et pouvait faire un bien immense. Mère Marie du Perpétuel-Secours et les religieuses qui l'accompagnaient s'y donnèrent avec un zèle admirable. L'École normale avait déjà eu les plus brillants succès, le pensionnat marchait parfaitement. On sait comment tout fut renversé par la cruelle guerre qui fit passer sous la domination de l'Amérique protestante ces belles îles évangélisées par des moines.

La fondation de Gênes, – le 3 octobre 1892, – fut la dernière de la Mère Marie-Eugénie. Nous reprenions un pensionnat fondé par des maîtresses françaises fort capables, qui désiraient passer leur succession à des religieuses.

Enfin, à Boulouris-sur-Mer, entre Cannes et Saint-Raphaël, une amie de l'Assomption et une amie des pauvres, M^{lle} Deseilligny, voulant leur consacrer les revenus de sa brillante fortune, eut la

pensée d'acheter là une magnifique propriété, délicieusement située entre la mer et les montagnes. Elle y recevait cent orphelines et demandait à la Supérieure de l'Assomption des religieuses pour l'aider dans son œuvre. Mère Marie-Séraphine s'y dévoua avec bonheur, et l'orphelinat de Saint-Joseph fut fondé le 15 juin 1892. C'est la providence du pays.

Notre Mère put s'arrêter à Boulouris en allant visiter nos maisons de Gênes et de Rome, en 1893. On eut partout une grande joie de la revoir ; mais on la trouvait changée. Les années commençaient à peser lourdement sur ses épaules. Toujours bonne et aimable cependant, elle s'intéressait à tout, heureuse de revoir Rome une dernière fois !

La Révérende Mère visita avec dévotion les sanctuaires qui avaient tant charmé sa piété dans son premier voyage, et Dieu lui réservait la joie de voir le pape Léon XIII dans une audience très intime, où il la combla de ses paternelles bontés. Ce fut le lundi saint, 27 mars. La Supérieure générale de l'Assomption était appelée aux pieds de Sa Sainteté avec sa communauté de Rome. Nous transcrivons le récit de l'audience.

« Il est midi. On nous introduit dans le cabinet du Pape. Léon XIII est assis sur un trône un peu élevé, revêtu de la cappa rouge, qui enveloppait sa soutane blanche. Nous tombons à genoux. Il nous relève en nous tendant les bras : « Venez, venez, mes filles. » Et il nous attire vers lui.

« Nous formions, à genoux, une couronne blanche autour du Souverain Pontife. Notre Mère était au milieu, profondément émue. Elle tenait dans ses mains le petit coffret aux armes du Pape qui contenait notre offrande. « Très Saint Père, a-t-elle dit, je dépose aux pieds de Votre Sainteté notre offrande jubilaire et, bien plus encore, l'expression de notre profond respect, de notre dévouement et de notre très filial amour. – Vous aimez donc le Pape ? a dit Léon XIII. – Oh ! oui, avons-nous toutes répondu d'une seule voix et d'un seul cœur. – Et vos enfants aussi aiment bien le Pape ? – Oui, très saint Père, et leur œuvre la plus chère est le denier de saint Pierre. – C'est très bien, je les bénis toutes ; faites-leur connaître l'Église, faites-la-leur aimer. Et vous, grandissez dans l'esprit de dévouement et de sacrifice. »

« Nous serrions de très près cette Majesté si grande ; c'était un père au milieu de ses enfants. Il nous laissait baiser sa main, son anneau, lui exprimer toute notre tendresse. Il était bon pour toutes ; mais que n'a-t-il pas été pour notre Mère ! Le Pape savait que c'était la Supérieure générale, et il l'entourait d'égards, lui faisant des questions sur ses maisons et sur ses œuvres ; mais quand nous lui avons dit que c'était notre fondatrice, alors il lui a pris la main, l'a attirée sur son cœur et lui a dit avec une expression que nous ne pourrons jamais oublier : « Oh ! alors faisons plus intime connaissance. Dites-moi qui vous êtes, ma Mère, votre nom, votre pays, votre âge ?... ». Et le Pape prenait les deux mains de notre Mère dans les siennes, se penchant vers elle pour mieux entendre ses réponses. Nous fondions en larmes ; nous nous attendions à une audience de cérémonie, et c'était une fête de famille !

« Quand notre Mère a dit qu'elle était de Metz : « Ah ! la Lorraine ! s'écrie le Pape, les Français ne peuvent se consoler de l'avoir perdue, ils n'en prennent pas leur parti. » – « C'était une punition de Dieu, parce que nous avons retiré nos troupes de Rome, » a dit notre Mère. Alors Léon XIII s'est mis à nous raconter un souvenir personnel de 1870 : « J'étais à Civita-Vecchia au moment du départ des troupes françaises. Je voyais des officiers consternés : "Qu'avez-vous donc ? – Nous quittons Rome. – Vous abandonnez le Pape ? – Nous en avons reçu l'ordre. – Je plains le Pape et ses successeurs, mais plus encore celui qui a donné cet ordre !..." Et ma prophétie ne s'est que trop réalisée. »

« L'audience dura assez longtemps ; le Saint-Père fit avancer l'une après l'autre toutes les Sœurs, voulant connaître leur nationalité et les bénir particulièrement, elles et leurs familles. L'une

des religieuses était Allemande. « Oh ! l'Allemagne ! s'écria le Pape, mais c'est la guerre ! – Non, très saint Père, à l'Assomption, c'est toujours la paix. »

« Léon XIII sourit délicieusement et regarda notre Mère : « Bien, c'est très bien, que ce soit toujours la paix... » Et, après nous avoir toutes bénies, avoir béni nos maisons et toutes nos élèves, il tendit de nouveau la main à la Supérieure générale, en lui disant : « Courage, ma Mère, courage ; continuez votre belle œuvre, l'éducation des jeunes filles. C'est si important de nos jours ! Formez des chrétiennes, des âmes fortement attachées à la religion... Allez, développez-vous, faites partout connaître et aimer Jésus-Christ, l'Église et le Pape. »

Cette visite, l'accueil si paternel du Pape laissa au cœur de la Révérende Mère Marie-Eugénie une consolation ineffable ; elle se sentit relevée et plus forte pour continuer son œuvre. Elle assista aux Offices de la semaine sainte dans les basiliques de Saint-Jean de Latran et de Saint-Pierre, vénéra les reliques insignes de sainte Croix de Jérusalem, pria encore sur les tombeaux des martyrs, et, consolée par tant de grâces que sa piété goûtait si profondément, elle disait le jour de son départ : « J'ai bien joui de ce voyage, il m'a fait du bien ; je n'oublierai jamais l'accueil que j'ai reçu du Saint-Père. Je n'ai qu'un seul regret, c'est, lorsque je l'ai vu si bon pour moi, de ne pas lui avoir demandé de me pardonner tous mes péchés. Il m'aurait semblé que Dieu lui-même me pardonnait, et j'aurais attendu la mort si tranquille !... » À Gênes, notre Mère disait à une de ses Sœurs : « J'ai eu bien des choses pénibles à porter depuis cinquante ans ; mais je trouve tout cela racheté par la bonté paternelle que le Saint-Père m'a témoigné dans son audience. »

Il nous reste à raconter une belle page de l'histoire de notre Mère. Ses forces déclinaient de jour en jour, le poids des affaires l'écrasait, elle l'avait porté trop longtemps ; de trop lourdes responsabilités avaient pesé sur sa jeune tête, des peines trop vives avaient brisé son cœur dans sa vieillesse. Son intelligence était toujours présente, mais sa mémoire s'en allait ; on ne sentait plus dans la Congrégation cet œil vigilant présent partout, cette main à la fois douce et ferme qui conduisait tout. Notre Mère comprenait son impuissance, et elle en souffrait. L'Assistante générale, Mère Marie-Marguerite, ne pouvait quitter sa maison de Londres. Mère Marie-Célestine eût été un très doux appui ; mais, nous l'avons vu, la Révérende Mère hésitait à l'ôter de Madrid, à cause de la reine d'Espagne. Il fallait cependant trancher la question, et, – il faut avoir le courage de le dire, – ce n'était plus une aide qu'il s'agissait de donner à la Supérieure générale, mais une véritable suppléante : c'était une démission à demander.

M. l'abbé Odelin en prit l'initiative, au nom de l'archevêque de Paris, et une Mère du Conseil se chargea d'en parler à notre Mère. Toutes les Supérieures de la Congrégation étaient réunies à Auteuil pendant les vacances de 1894. M^{gr} de Cabrières avait bien voulu nous prêcher la grande retraite, qui devait être suivie du septième Chapitre général. Ne fallait-il pas profiter de cette occasion pour présenter au Chapitre la Mère Marie-Célestine, comme Vicairé générale, et la charger du gouvernement de la Congrégation ? Ceci fut dit avec beaucoup d'égards et de délicatesse, mais la Révérende Mère comprit : « Est-ce que j'en suis là ? dit-elle. – Ma Mère, c'est le désir de l'archevêque. – Oh ! si c'est le désir de l'archevêque, je n'ai plus rien à dire. Je vais prier M^{gr} de Cabrières d'aller lui-même offrir ma démission à Son Éminence et lui demander de me donner Mère Marie-Célestine comme Vicairé générale. »

M^{gr} de Cabrières fut ému de voir la simplicité et la grandeur d'âme avec lesquelles la Révérende Mère générale déposait des pouvoirs qu'elle avait entre les mains depuis si longtemps et remettait à une autre le gouvernement de la Congrégation qu'elle avait fondée. « Si j'ai hésité à me faire remplacer, disait-elle à Mère Marie-Marguerite, c'est que je sentais que j'étais un lien entre

toutes les Supérieures. Je craignais de leur faire de la peine, et aussi que, ce lien brisé, l'union entre elles fut moins grande ; mais la chère Mère Marie-Célestine saura bien rallier tous les cœurs. »

Le Chapitre général eut lieu au mois de septembre 1894, sous la présidence de M. l'abbé Odelin. Notre Mère fut merveilleusement grande dans la manière dont elle se démit de sa charge au milieu de ses filles réunies ; Mère Marie-Célestine fut admirable de piété filiale, on sentait si bien que ce n'était que par amour pour notre Mère qu'elle acceptait un tel poids. L'Assistante générale s'effaça avec une humilité touchante devant la Mère Vicair. De grands exemples nous étaient donnés, et tous les cœurs étaient profondément émus.

« Je n'ai plus qu'à être bonne maintenant, » dit la Révérende Mère fondatrice au sortir du Chapitre qui la dépouillait de tout pouvoir. Mère bien-aimée ! vous avez plus que cela à faire, vous avez à achever votre œuvre, à nous apprendre à souffrir et à mourir. Savoir descendre, accepter de n'être rien après avoir été tout, faire des derniers jours que Dieu nous accorde sur la terre un acte incessant d'adoration et d'amour : voilà la grande leçon que vous allez donner à vos enfants.

CHAPITRE XXI

LES DERNIÈRES ANNÉES ET LES DERNIERS JOURS DE NOTRE MÈRE.

« Les jours qui leur restent sont comptés. Ah ! écoutez-les bien, et lorsque leur voix viendra à défaillir, regardez-les encore, car leur silence parle⁷⁷. »

Ces quelques mots sont le résumé de ce chapitre. Nous allons écouter les dernières paroles de notre Mère et contempler son silence, plus éloquent encore.

Le docteur Gouraud, un ami des premiers jours de la Congrégation, disait à Mère Marie-Gonzague qu'un de ses rêves eût été de voir la Mère Marie-Eugénie dans sa vieillesse. « Elle ira très loin, disait-il, avec sa belle constitution ; et, par son intelligence lumineuse, sa bonté sereine, elle rayonnera sur tous ses enfants. Je la vois comme une reine au milieu de son peuple, devenant de plus en plus calme en avançant dans la vie ; mais aussi de plus en plus puissante par sa sagesse, son expérience, son indulgente bonté, dirigeant tout par ses conseils si les forces physiques l'abandonnent, et restant jusqu'à son dernier jour l'âme, la vie, la joie de sa Congrégation. »

Hélas ! quelle est celle de nous qui n'avait pas fait ce rêve ?... Dieu n'a pas voulu le réaliser. Il est le Maître ! il voit plus loin que nous et plus haut. Nous rêvons toujours la gloire pour ceux que nous aimons, et nous oublions que la gloire suprême, c'est de ressembler à Jésus-Christ. Il fallait donc que cette grande âme reçut le dernier sceau de la ressemblance avec le Christ ; qu'après avoir beaucoup travaillé et souffert pour lui, elle fût humiliée comme lui, et que Dieu affirmant ses droits n'entendît jamais qu'un cri d'adoration et d'amour.

Et alors qu'avons-nous vu ? Notre Mère dépouillée de tout et se laissant faire, perdant jour par jour cette intelligence si vive et si prompte, cette mémoire merveilleuse, cette facilité de parole, ce charme de conversation qui éblouissait tout le monde : puissance d'agir, puissance de parler, puissance de gouverner, tout disparaissait à la fois. Avec quel courage elle a accepté l'épreuve « broyant son âme avec un calme souverain » ! car elle a tout compris, tout senti, surtout dans les commencements. Mais seules, des paroles d'adoration et d'action de grâces sont sorties de ses lèvres. Rien d'amer, pas de regret pour aucune chose, elle se laissait tout enlever ; et des mots qui brisent le cœur prouvent cependant que, par la force de l'habitude, elle aurait pu tenir à bien des choses ; mais dans son âme une habitude dominait toutes les autres : l'adoration de la volonté de Dieu.

Extérieurement, la Révérende Mère semblait plus affaissée qu'elle ne l'était en réalité ; c'était une humiliation de plus, et là encore une permission de Dieu. Lorsqu'on lit les lettres qu'elle écrivit pendant cette période douloureuse, on voit combien son âme était vivante, et tout ce qu'il y avait de sensibilité et de délicatesse dans son cœur. Nous ne citerons que quelques mots adressés à Mère Marie-Célestine.

⁷⁷. *Vie de M^{me} Barat*, t. II, p. 507.

Après le Chapitre qui lui avait donné le gouvernement de la Congrégation, la Révérende Mère Vicairé était allée faire ses adieux à la reine d'Espagne et à la communauté de Madrid. Elle y reçoit ce court billet : « Je vous écris pour la dernière fois peut-être dans votre maison, où tant de regrets se préparent pour vous. Comme il m'est dur de vous en arracher ! et comment retrouverai-je jamais la confiance que j'ai pu vous donner ! Dites aux Sœurs que je partage bien la peine qu'elles vont éprouver. » (30 septembre 1894)

L'année suivante, la vénérable fondatrice se trouvant dans une de nos maisons de Champagne pense à sa Mère Vicairé, et après lui avoir écrit une longue lettre au sujet de la retraite d'Auteuil et de la santé des Sœurs, elle termine ainsi : « Je tiens à vous envoyer d'ici un petit souvenir ; à la campagne nous n'avons que des fleurs, je vous envoie un peu de *forget me not*⁷⁸. Je sais que ce n'est pas nécessaire, car je crois bien que vous ne m'oubliez pas ; mais chacun ne peut donner que ce qu'il a. » (Août 1895)

Et le 25 octobre, à la suite d'une lettre d'affaires : « Que Dieu vous bénisse, chère Mère, vous qui m'aidez tant ! je le remercie tous les jours des services que vous me rendez. »

Un autre mot charmant est un souhait de bienvenue. Il fut remis par la Supérieure générale elle-même au cocher qui allait chercher Mère Marie-Célestine à la gare, à son retour de Madrid. « 5 juin 1896. Ma chère Mère, je suis bien sensible à tout ce que je reçois de vous, et je me trouve heureuse du bon accueil qui vous est fait. Mon petit Roi a achevé de gagner mon cœur en vous demandant de rester un jour de plus. Je crois qu'il vous aime, et je lui en suis reconnaissante. Je suis donc très contente de lui et de vous, chère Mère, et bien heureuse de vous revoir. Tout à vous en Notre-Seigneur. »

Pendant les trois dernières années de notre Mère, nous avons eu devant les yeux cet admirable et touchant spectacle : la vénérée Fondatrice ne se lassant pas de témoigner sa reconnaissance, sa confiance et son affection à la Mère Vicairé qui gouvernait à sa place, et celle-ci, la première de ses filles, la plus dévouée et la plus soumise, l'entourant d'honneur, de vénération et de tendresse. « J'ai une Vicairé comme on n'en trouve pas, » disait notre Mère au Père Picard ; et à Mère Marie-Marguerite, revenant de Londres : « Avez-vous remarqué comme tout marche bien à Auteuil ? Quelle union entre les Mères ! quelle régularité et quelle paix dans la maison ! »

Nous lisons dans des notes écrites par l'infirmière d'Auteuil : « Notre Mère a pratiqué des vertus héroïques depuis qu'elle a remis le gouvernement entre les mains de la Mère Vicairé. Depuis lors elle disparaît entièrement ; pas une objection, pas une réflexion. L'œuvre de Dieu se fait et se fait très bien, c'est tout ce qu'elle désire. Son âme se plonge dans l'action de grâces et la reconnaissance. Quand elle dit un mot, c'est pour bénir, approuver, encourager celle qui tient sa place avec autant de délicatesse que de fermeté. En elle reposent toutes ses complaisances et toutes ses espérances, et souvent son regard admirateur nous livre l'humble pensée de son âme : Ma Vicairé fait mieux que je n'aurais fait moi-même. »

« La sainte Mère, dégagée du soin de la Congrégation, semble n'avoir plus qu'à prier et à obéir. Sa santé s'altère, ses facultés s'affaiblissent ; une vie de dépendance continuelle commence. C'est ici qu'elle se montre de plus en plus admirable. Jamais une volonté, pas un désir ; le bon et le pénible, l'agréable comme l'assujettissant, tout est reçu et accepté avec la docilité d'un agneau. Notre vénérée Mère est livrée sans mesure ni retour à tous les desseins, à tous les droits de Dieu sur elle, et toutes celles qui ont eu la grâce de la soigner en rendront témoignage. Pas un mot d'impatience ni de tristesse n'est sorti de ses lèvres pendant ces années d'épreuves. Aussi les derniers mois de sa vie ont été un vrai triomphe ; ce fut à qui s'approcherait d'elle pour contempler

⁷⁸. C'est le myosotis, *ne m'oubliez pas*.

cette obéissance, cette paix, cette union à Dieu qui semblait déjà l'envelopper de rayons célestes. »
(Sr L.-A.)

Mais avant le triomphe, il faut passer par une croix plus intime. La grande souffrance de notre Mère a été cet isolement qui, par la force des choses, la mettait en dehors de tout. La paralysie intérieure qui l'envahissait peu à peu rendait sa parole hésitante et l'empêchait d'exprimer sa pensée. Alors elle se renfermait dans le silence, et l'on en concluait qu'elle ne voyait plus et n'entendait plus ce qui se passait autour d'elle. De là des blessures qui ont dû être cruelles à son cœur, mais dont elle ne s'est jamais plainte. Un seul mot l'a trahie. Un jour elle a demandé à être conduite à la grotte de Notre-Dame de Lourdes, « parce que, disait-elle, je veux aller prier pour une personne qui m'a fait de la peine ce matin. » On n'a pas su davantage, mais que ce mot dit de choses !...

Deux lettres écrites en 1895 suffisent pour nous prouver que chez la vénérable Fondatrice, même à travers l'affaiblissement de la vieillesse, l'âme vibrerait toujours, et que si la parole faisait défaut, la pensée restait assez puissante pour souffrir et pour consoler. Écoutons cette lettre écrite, le 11 janvier 1895, à une Sœur d'Auteuil, maîtresse des converses, envoyée à Montpellier pour y remettre sa santé et qui va y mourir. Pleine d'illusion sur son état, sœur Marie-Apollonia ne pense qu'à venir reprendre son emploi à Auteuil, et la Supérieure, Mère Marie-Camille, n'osant lui parler de recevoir les sacrements, écrit ses inquiétudes à notre Mère. Celle-ci répond en s'adressant à la malade elle-même :

« Ma chère fille, je suis bien occupée de vous, et je désire vous envoyer ma bénédiction. Recevez-la comme une marque de mon amour pour vous. Pauvre chère fille ! Les nouvelles que je reçois de vous ne sont pas bonnes ; on me dit que vous avez un peu de fièvre et des nuits où la transpiration vous épuise. Il me semble que le moment est venu où vous pourriez recevoir le sacrement des malades. Ici, il nous a rendu notre bonne sœur Louise-Adélaïde, comme vous le savez. Soyez bien abandonnée ; ne demandez pas même votre guérison, mais la sainte volonté de Dieu sur tout ce qui vous touche. Vous aurez ainsi beaucoup plus de mérites, et nous n'en saurions trop avoir quand le Seigneur viendra nous chercher. Que la vie soit longue ou soit courte, il faut toujours être prêt.

« Peut-être avec le sacrement des malades pourriez-vous communier plus souvent. Je sais que M^{gr} de Cabrières a autorisé qu'on vous porte le bon Dieu tous les huit jours, sans que vous soyez à jeun ; c'est une grande faveur, mais je voudrais vous voir rentrer dans la règle commune par l'Extrême-Onction. N'ayez point de peine d'y recourir ; c'est un des plus grands secours en maladie, et plus d'une fois la santé en a été le résultat. Je suis bien avec vous et près de vous ; je prie notre bon Maître de vous aider et de vous venir en aide. Chère fille, ne pensez pas à reprendre votre ouvrage, vous ne le pouvez pas, et je vous décharge de tout souci à cet égard.

« Priez aussi pour moi, j'en ai bien besoin ; j'ai pris l'habitude de faire le Chemin de la Croix tous les jours. Je vous recommande aux âmes du Purgatoire, pour qu'elles vous consolent et vous donnent une sainte et heureuse fin. Si vous saviez, mon enfant, le chagrin que j'éprouve à vous parler ainsi ; j'espérais tant vous revoir au printemps et vous confier encore nos Sœurs converses. Que le Seigneur nous soutienne et nous donne à tous la bienheureuse éternité !... »

Cette lettre si grave et si maternelle fut comprise. La douce malade courba la tête et adora la volonté de Dieu : c'était une âme d'obéissance et de paix. Sœur Marie-Apollonia reçut avec piété les sacrements de la sainte Église et s'endormit doucement dans le baiser du Seigneur, laissant après elle le souvenir d'une vie très simple, mais très donnée, d'une bonté sans mesure et d'une admirable patience.

Une autre lettre, pleine de délicatesse et de cœur, fut adressée le 22 juillet de la même année à Mère Marie-Emmanuel, qui s'était consacrée avec une affection touchante à soigner notre Mère, à

l'accompagner partout, et à lui éviter toute peine et toute fatigue. C'est en s'occupant de la Supérieure qu'elle reçut un coup à l'œil qui aurait pu avoir de sérieuses conséquences. La Mère générale était allée passer le mois d'août à Andecy, où se trouvaient quelques enfants en vacances. Elle apprend que les nouvelles de Mère Marie-Emmanuel ne sont pas bonnes, et aussitôt, d'une écriture tremblante, elle trace le billet suivant :

« Ma chère petite Mère, on me dit que vous êtes encore fort souffrante de cet œil dont je ne me suis pas assez inquiétée. Je prie pour vous : que cette souffrance vous mette tout entière entre les mains du Seigneur et vous aide à voir le néant de toutes choses. Hélas ! on croit avoir la santé, et un accident imprévu nous l'enlève ! Je ressens beaucoup ce que vous devez souffrir, n'ayant pas la disposition de vos yeux. Chère Mère, je suis bien sensible à tout ce que vous faites autour de moi, et la bonne grâce avec laquelle vous le faites en double le prix.

« Je crois qu'hier c'était la fête de Baye ; alors aujourd'hui on chante une grand'messe pour tous les défunts de l'endroit. Nos enfants y sont allées, se promettant ensuite de voir un M. Richard, qui est le confiseur et le pâtissier du pays.

« Que Dieu vous accorde la patience dont les fruits sont si grands ! »

« Pendant la vie, il faut de la vaillance, a écrit une grande chrétienne. Dans la vieillesse, il ne faut plus que de la patience, de la douceur et de la résignation : savoir mourir peu à peu, en attendant que sonne l'heure de la délivrance⁷⁹. » C'est l'histoire de la Mère Marie-Eugénie de Jésus pendant les dernières années de sa vie. On a trop dit qu'elle ne souffrait pas ; c'était lui ôter son auréole, il faut la lui rendre maintenant. La sainte fondatrice a cruellement souffert, mais avec une douceur admirable. Du reste, son âme y était préparée depuis longtemps : cet état d'anéantissement, d'humiliation et de dépendance n'était que la réponse à des demandes sans cesse répétées que nous avons soulignées bien des fois dans ses notes intimes. Rappelons-nous ces mots écrits en 1854 :

« Dieu veut que tout tombe autour de moi... j'entrevois quelque chose de dépouillé, de simple, d'un état où ne reste que la charité...

« J'envisagerai, sans répugnance aucune, l'espèce de mort qui se trouve dans un état d'infirmité et d'impuissance continuelle, et j'ai une certaine confiance que Dieu se payerait de peines intérieures et extérieures, à défaut de perfection...

« Si j'arrivais par l'humiliation à être moins goûtée des créatures, elles me laisseraient plus à Jésus. N'être rien serait une bonne chose pour m'y mener⁸⁰. »

Remontons plus loin encore. Dès 1841, dans les tout premiers commencements de l'Assomption, la jeune fondatrice écrit, au sortir d'une retraite : « J'ai un désir de devenir sainte qui est toute ma préoccupation... Seule à seule avec mon Dieu, je l'ai supplié de me crucifier, et je répète sans cesse : *Pati et contemni pro te*⁸¹. N'ayant en moi d'élément pour aucune autre espèce de bien, je lui ai demandé cela avec passion : oui, toutes les souffrances de l'âme, du corps, de la volonté, de l'humiliation, rien de doux dans ma vie ; mais qu'Il en soit le prix. »

Une page écrite en 1886 fait écho à toutes ces paroles ; c'est une des dernières que nous avons retrouvées :

« Je regarde comme une grâce de prédestination les peines qui m'ont éclairée et, je l'espère, purifiée ; et les peines qui m'attendent encore, je veux, ô mon Jésus, les prendre comme une croix

⁷⁹. *Notes intimes d'une des victimes du Bazar de la Charité.*

⁸⁰. *Origines de l'Assomption*, t. III, p. 492 et suiv.

⁸¹. *Souffrir et être méprisé pour toi.*

aimée, que vous m'offrez pour m'unir à vous : *Crux pretiosa, bene amata*⁸². Je veux faire taire absolument dans mes paroles et dans mes actions tout ce qui est de ma personnalité ; vous chercher seul, parler, agir pour vous, et qu'il ne s'agisse que de vous dans ma conduite avec les autres et mon action sur la Congrégation ; *que je ne sois plus rien et ne veuille plus qu'on s'en préoccupe.* »

Jamais résolution n'a été plus admirablement tenue : « Votre Mère vous donne en ce moment un grand exemple, disait une personne du monde très liée avec la Mère Marie-Eugénie. Comme elle a su descendre et renoncer à tout, cette femme supérieure qui avait eu tant de choses entre les mains !... Et ne croyez pas qu'elle n'ait rien senti, elle s'est rendu compte de tout ; mais elle a tout accepté avec une douceur et une humilité incomparables. »

C'était la pensée de tous : « Votre mère écrit en ce moment la plus belle page de son histoire, » nous disait le docteur Malhéné, l'ami de tous les jours, qui suivait avec émotion les progrès du mal dans cette organisation si puissante. Toutes les personnes qui ont eu la grâce d'approcher la Révérende Mère dans les trois années de sa longue agonie ont partagé cette impression, et ici les pages écrites par ses infirmières sont les plus éloquentes. « Prier et obéir était toute sa vie, » nous disent-elles. Et le journal de la bonne sœur Marie-Michel, qui a soigné avec tant d'amour la vénérée fondatrice, nous en donne à chaque instant la preuve. « Avec ce seul mot : « la Mère Vicaire le désire, » on faisait faire à notre Mère tout ce qu'on voulait. Du reste, elle semblait avoir pris la résolution d'obéir à tout le monde. « Je ferai tout ce que vous voudrez, » me dit-elle un jour avec un tel accent de bonté, de soumission et de douceur, que mes yeux se remplirent de larmes. Dans une autre circonstance, elle parut toute contente d'un arrangement. « Ma Mère, puisque vous le désiriez, pourquoi ne nous l'avoir pas dit ? – Parce que j'ai pris la résolution de ne jamais rien demander, » répondit-elle. Et cette résolution, elle l'a tenue héroïquement jusqu'à la mort. »

Rien n'était touchant comme l'obéissance de la Révérende Mère avec Mère Marie-Emmanuel, qui, elle aussi, il faut bien le dire, était admirable de dévouement, d'abnégation et de piété filiale ; mais qui pouvait, à force même de soins, ôter parfois à notre Mère son indépendance. Celle-ci se laissait faire aimablement, remerciant et obéissant toujours. Une jeune Sœur avait, un jour, remplacé Mère Marie-Emmanuel pour accompagner au jardin la Mère générale ; celle-ci voulait se diriger d'un côté, et, pour une raison quelconque, la Sœur proposait d'aller ailleurs. « Allons, dit finement la douce Mère, je vois bien que je n'ai fait que changer de maître. » Et elle se laissa conduire en souriant.

Une Supérieure générale disait à la Mère Marie-Eugénie, alors dans la pleine activité de son gouvernement : « Ma Mère, il ne faut pas nous faire illusion, il y a au ciel une couronne qui ne sera pas pour nous, c'est la couronne des obéissants. » Notre Mère a voulu avoir cette couronne, et nous la verrons briller sur son front pendant toute l'éternité.

Après son obéissance, ce qui se manifesta le plus pendant les dernières années de la Mère Marie-Eugénie, c'est son esprit de prière. Toute sa vie son bréviaire avait été sa consolation et sa joie ; elle le récita presque jusqu'à la fin, avec une dévotion toujours croissante, se préoccupant des rubriques, préparant à l'avance son Office, comme une novice, et, après avoir récité celui du jour, se donnant quelquefois la satisfaction d'en dire un autre. Mère Marie-Emmanuel trouva un jour la vénérée Mère en train de réciter l'Office de sainte Cécile, du 22 novembre. On était en octobre : « Mais, ma Mère, vous vous trompez, ce n'est pas aujourd'hui la fête de sainte Cécile. – Et qu'est-ce que cela fait, si c'est ma dévotion ? Pourquoi m'empêcher de dire l'Office de cette sainte, puisque j'ai du temps et que j'ai fini l'Office du jour ? »

⁸². *Croix précieuse, bien-aimée.*

Le 18 juillet 1896, la Mère générale s'était couchée un peu fatiguée, sans avoir dit Matines. Une Sœur l'entend se lever et lui demande si elle désire quelque chose. « Non, répond-elle avec son bon sourire ; mais je n'avais pas dit l'office de saint Vincent de Paul, je me recoucherai quand j'aurai fini. »

Lorsque la récitation du bréviaire ne lui fut plus possible, la Révérende Mère voulait cependant l'avoir encore sur sa table ; elle le regardait avec amour, le parcourait souvent et voulait en dire des fragments. « Avec quelle admiration, dit l'infirmière, je la vois, quelques jours avant sa mort, prendre entre ses mains son *horæ diurnæ*⁸³, et, avec cette dévotion qui lui était particulière, lire les belles antiennes et l'oraison de la fête de la Lance et des Clous ! elle était déjà envahie par ce sommeil, précurseur de la fin, dont elle ne sortait que pour recevoir la sainte communion et faire le Chemin de la Croix. »

Ce Chemin de la Croix, dernière dévotion de notre Mère, elle le fit tous les jours, depuis le Chapitre de 1894 jusqu'à la veille de sa mort. « Maintenant que ma Vicaire s'occupe des affaires de la Congrégation, avait-elle dit, je vais me donner à la prière. On m'a conseillé de faire souvent le Chemin de la Croix, je le ferai tous les jours. » Même en voyage, elle ne le manqua jamais ; on la voyait prendre entre ses mains son crucifix indulgencié et suivre les quatorze stations avec un recueillement profond.

Qui ne se rappelle, dans les derniers temps, ce *Via crucis*⁸⁴ fait à la chapelle chaque soir ? C'était vraiment la voie douloureuse. La pauvre Mère se traînait péniblement d'une station à l'autre, soutenue par une novice qui regardait avec raison comme une grâce et un honneur d'accompagner le Chemin de la Croix de la sainte fondatrice. En traversant le chœur, elle faisait une génuflexion si profonde, qu'il nous semblait toujours qu'elle ne pourrait plus se relever. Malgré l'infirmité toujours croissante et la lourdeur des jambes, qui gênaient de plus en plus ses mouvements, elle a persévéré jusqu'au mois de novembre 1897. – Alors elle ne put plus descendre ; mais tous les jours, dans sa chambre, elle faisait solennellement le Chemin de la Croix avec ses infirmières réunies. On récitait tout haut les prières de chaque station, et notre Mère, tenant son crucifix dans ses mains, regardait l'une après l'autre les images qui représentaient le mystère. Cette pieuse cérémonie a eu lieu jusqu'au 9 mars 1898, veille de sa mort.

La Mère Marie-Eugénie avait toujours eu une immense dévotion à la Passion de Notre-Seigneur. Cette dévotion la soutenait au milieu de ses souffrances. Le crucifix la recueillait toujours. Tant qu'elle put marcher, elle aimait à se faire conduire à la dernière fresque du cloître, représentant Notre-Dame des Sept-Douleurs devant le corps inanimé de son Fils. Cette image l'impressionnait, et lorsqu'elle rencontrait sœur Anne-Marguerite, elle aimait à lui dire : « Je pense à votre beau tableau de Notre-Seigneur descendu de la croix et à la douleur de sa Mère. »

« Un soir, dit une des Sœurs qui la soignaient, c'était bien près de la fin, au moment où nous allions déshabiller notre Mère, devenue très infirme, elle se mit à regarder la gravure de sa chambre, qui représentait Notre-Seigneur portant sa croix, et cela pendant un quart d'heure. Une Sœur dit : « Notre Mère fait son oraison. » Elle sourit alors et se livra à nous. Les soins à lui donner étaient faciles ; elle cédait à nos moindres désirs et suivait tous les mouvements que nous lui indiquions. Dans les derniers temps, elle ne pouvait plus parler ; mais son regard et son silence nous parlaient assez. Jamais on ne pourra oublier ce regard si doux, plein de tant de bonté, qu'elle a conservé jusqu'à la mort. » (Sr M.-L.)

⁸³. *Heures du jour*, le Bréviaire plus court, sans l'Office de Matines.

⁸⁴. Chemin de croix.

Ce silence qui a si longtemps pesé sur nos cœurs était aussi une souffrance pour notre Mère. Elle essayait d'exprimer sa pensée, commençait une phrase, puis le mot *impuissance* tombait douloureusement de ses lèvres. « Je voudrais, » disait-elle parfois, et puis elle s'arrêtait, regardait le tableau de Notre-Seigneur portant sa croix ; ses lèvres remuaient, on voyait qu'elle priait et acceptait tout : pas un mouvement de contrariété ou d'impatience, toujours la même expression de calme et de douceur.

Quelquefois cependant on obtenait un mot de réponse aux questions dont on pressait la vénérée Mère. Nous avions tant besoin qu'elle nous parlât, qu'elle nous dît sa dernière pensée, nous livrât le secret de son âme. Un jour, Mère Madeleine lui demanda où elle avait puisé son admirable patience. « Dans la méditation de la Passion de Notre-Seigneur, » répondit-elle.

Ses réponses, courtes et rares, étaient toujours parfaitement justes et prouvaient que l'intelligence était plus présente qu'on ne le croyait. Ses paroles pour les fêtes des Saints étaient surprenantes d'à-propos. Le 28 juin 1897, on lui dit : « Ma Mère, qu'allez-vous demander pour nous à saint Pierre ? – La fermeté dans la foi et un grand amour de la sainte Église. »

Le 14 septembre de la même année, fête de l'Exaltation de la sainte Croix : « Quelle grâce dois-je demander aujourd'hui ? – Que la croix soit toujours en honneur dans votre cœur. »

Le 11 novembre, fête de saint Martin, notre Mère dit aimablement à Mère Marie-Catherine, alors chargée de l'externat de Lübeck et de l'économat général : « C'est bien vous, chère petite Mère, qui pouvez dire avec saint Martin : *Non recuso laborem*⁸⁵. »

La veille de sainte Lucie, Mère Lucie-Emmanuel vint voir la vénérée malade : « Que me souhaitez-vous pour ma fête, chère Mère ? – *Columna immobilis*⁸⁶, » dit celle-ci, rappelant, par ce mot de l'Office du jour, le courage de la vierge martyre en face de la souffrance. La Mère Lucie a conservé comme un précieux trésor un tout petit mot écrit d'une main tremblante, ce 13 décembre 1897 ; c'était son cadeau de fête : « Je bénis Mère Lucie, parce que je l'aime. Sœur Marie-Eugénie de Jésus. »

Les novices aimaient à entourer notre Mère et à lui poser aussi des questions. Celle-ci, tout en les appelant « son petit tourment », était heureuse de les voir, et leur gaieté lui faisait du bien. « J'ai toujours remarqué, disait-elle, que la gaieté est un grand moyen de sanctification. La vertu caractéristique de l'Assomption, c'est la simplicité, j'aime à la trouver chez les novices ; elles sont très gaies, c'est un grand secours pour la vertu. »

« Ma Mère, vaut-il mieux être doux ou énergique ? » lui dit une petite Sœur. Pour être doux, il faut être énergique, répondit la Mère. – Et pour devenir humble, faut-il passer par beaucoup d'humiliations ? – Il faut être simple et se persuader qu'on n'est rien. » Un autre jour, on demandait à la vénérée Mère si la Mère Lucie devait être très sévère pour rendre ses novices plus ferventes : « Il faut qu'elle soit ce qu'elle est, miséricordieuse et bonne. » Notre Mère appuyait surtout sur l'humilité et la régularité dans ses réponses au sujet de la vie parfaite. Toutes les fois qu'elle passait devant la statue de saint Joseph, elle s'arrêtait pour faire cette prière : « Saint-Joseph, patron de l'Église universelle, priez pour nous, et obtenez à mes enfants et à moi un peu d'humilité. »

Les élèves du pensionnat voulaient aussi avoir une bénédiction, un mot de la sainte fondatrice. Elles se pressaient sur son passage pour recevoir une croix sur le front. « Je ne refuserai jamais la petite croix, disait la Révérende Mère. Une Sœur ancienne, venue d'une de nos maisons, la voyant sans cesse arrêtée sur son passage par les Sœurs ou les enfants, disait tout émue : « C'est admirable de voir notre Mère maintenant ; elle ne fait plus que bénir. »

⁸⁵. *Je ne refuse pas le travail.*

⁸⁶. *Colonne immobile.*

Au moment de quitter le couvent, une de nos élèves voulut faire ses adieux à la Supérieure générale : « Vous prierez pour moi, chère Mère ? – Oui, mon enfant, je demanderai à Dieu pour vous une grande fermeté dans la foi. » L'enfant fut saisie, elle rentra dans un milieu très peu chrétien. Touchée de l'à-propos de cette parole, elle ajouta : « Ma Mère, serai-je un jour religieuse ? – Ceci, mon enfant, serait une grande grâce ; mais c'est le secret de Dieu. »

Ce trait nous rappelle le dernier mot de notre Mère à quelques enfants réunies pendant les vacances pour lui souhaiter son jour de naissance, 25 août 1896. Notre Mère leur distribua des images ; mais comme elle ne parlait presque plus, on voulait abréger la séance. « Laissez-moi, dit la Mère, je veux leur dire quelque chose. » Et, se retournant vers les élèves : « Mes enfants, souvenez-vous pendant toute votre vie qu'il faut sauver votre âme, il n'y a que cela de nécessaire. » Cette parole, dite d'une voix émue et tremblante, ne fut jamais oubliée.

Comme la Révérende Mère avait des mots charmants pour toutes celles qui l'entouraient ! Comme elle savait reconnaître les soins par des caresses et des sourires affectueux ! Les Sœurs converses, qui ont été admirables de respect, de vénération et de dévouement, ont été aussi les plus favorisées. Notre Mère ne se lassait pas de leur témoigner sa reconnaissance. À ce douloureux moment de sa vie, les moindres égards la touchaient extrêmement, et elle savait bien reconnaître les cœurs fidèles. On parlait un jour devant elle de Mère Marie-Marguerite : « Voilà une Mère qui nous a toujours été dévouée, dit-elle, et quel grand cœur ! » Une autre fois : « Je prie beaucoup pour ma chère Vicaire. Que Dieu la bénisse et qu'il bénisse ses travaux !... »

Nous approchons des derniers temps. Vers le 9 octobre 1897, une sorte de petite attaque vint nous préoccuper douloureusement. La Révérende Mère ne quittait plus sa chambre que pour aller à la tribune de la chapelle. La paralysie intérieure augmentait. « Nous étions, disait le docteur en présence de congestions répétées, symptômes précurseurs de la fin. » On l'entourait de plus en plus ; nous sentions que notre trésor allait nous échapper, qu'il ne fallait rien perdre de ce qu'elle pouvait nous donner encore. On recueillait toutes ses paroles, qui devenaient de plus en plus rares, mais aussi de plus en plus touchantes. Le 7 novembre, la Révérende Mère se trouve mal, c'est une sorte d'asphyxie. On s'effraye, la Mère Vicaire était absente. Notre Mère la demande avec instance. Quelques jours auparavant elle avait dit : « Qu'on ne la dérange pas pour moi, il faut qu'elle termine ses affaires ; » mais aujourd'hui elle veut l'avoir auprès d'elle : « Je désire, je veux qu'elle revienne, écrivez-lui de revenir. » C'est son seul cri. Mère Marie-Célestine était à Poitiers ; une dépêche la rappelle à Auteuil, elle y arrive le soir même, angoissée et tremblante. Heureusement la crise était passée.

Le 9 novembre, anniversaire de la première messe dite à l'Assomption, notre Mère put communier dans son fauteuil, avec son habit blanc, sa guimpe et son voile. Elle était si heureuse, entourée des Mères qui accompagnaient le saint Sacrement et de ses chères infirmières ! « Après la communion, disent les notes, sœur Louise a lu les prières de l'action de grâces, récité les cinq *Pater* et *Ave* et la prière : *O bon et très doux Jésus*. Ainsi, depuis le 9 novembre, notre Mère a communié dans son fauteuil tous les dimanches, mardis, jeudis, vendredis ou samedis, jusqu'au 13 février, jour où elle a reçu l'Extrême-Onction ; et jusqu'à la veille de sa mort, les prières de l'action de grâces ont été faites près d'elle, à haute voix, et elle s'y unissait avec une piété touchante. »

Pendant l'Avent, les Sœurs l'entourent avec un redoublement de vénération et de tendresse. Une d'elles lui demande : « Que faut-il faire pendant l'Avent ? – Soyez bien humble pour attirer Jésus-Christ. » La Révérende Mère Vicaire, qui se trouvait là dit à son tour : « Et moi, ma Mère, que dois-je faire de particulier pour sanctifier l'Avent ? » Notre Mère la regarde fixement pendant deux ou trois minutes, fait un grand effort pour parler et dit lentement, avec un regard de profonde

tendresse : « Je veux que vous continuiez à faire ce que vous avez fait jusqu'ici. » La veille de Noël, Mère Madeleine lui dit : « Que dois-je porter à l'Enfant Jésus cette nuit ? – Portez-lui le cœur de vos filles. » Le jour de la fête, le Père Picard vint voir la Révérende Mère. « Je viens vous souhaiter toutes les joies de Noël, dit-il en entrant. – Je les ai eues, mon Père. » Et à Mère Marie-Célestine, qui demandait le soir à notre Mère si l'Enfant Jésus lui avait dit de belles choses : « Oh ! il dit des choses qu'on ne peut pas répéter. »

Tout était douceur, paix et consolation autour de la vénérée Mère ; Dieu lui faisait trouver l'onction dans la croix. Un nouveau sacrifice, et celui-là bien dur, allait lui être demandé. Une charmante petite Sœur irlandaise que notre Mère aimait beaucoup, sœur Marie-Philoména, était venue à Auteuil pour soigner une santé gravement compromise. Elle habitait la grande infirmerie, tout près de la chambre de notre Mère, et venait la voir souvent. C'était sa compagne de tous les jours. La Sœur était si gentille, si gaie, si affectueuse, et en même temps si douce et si tranquille, que c'était un repos pour la malade de l'avoir auprès d'elle. C'était sa consolation, son rayon de soleil dans les jours de souffrance. Elle la regardait avec tendresse et aimait à recevoir ses soins ; mais parfois, en la regardant, elle s'apercevait de altération de ses traits, et alors la pauvre Mère devenait toute triste et la comblait de caresses. Le 5 janvier, sœur Marie-Philoména se sentit plus mal ; le soir, elle ne pouvait se décider à quitter notre Mère et revint trois fois pour lui demander sa bénédiction : la Mère y ajoutait chaque fois une poignée de main très tendre. La petite Sœur partit en disant : « Je ne reviendrai plus. » Ce fut en effet sa dernière visite, elle se coucha pour ne plus se relever.

« 7 janvier. Notre mère est triste, découragée, lisons-nous dans les notes de sœur Marie-Michel ; elle est allée voir sa petite Philomène, l'a bénie, lui a donné ce bon *shake-hands* qu'elle aime tant. La petite Sœur était couchée, bien malade.

« 8 janvier. Visite plus douloureuse encore. Elles se sont regardées l'une l'autre longuement, sans pouvoir parler ; leurs yeux ne pouvaient pas se quitter, ils ne devaient plus se rencontrer sur la terre. On crut prudent d'éloigner notre Mère, qui bénit encore son enfant et dit : « Elle va partir pour le ciel ». Puis, levant les yeux avec une expression douloureuse, elle ajouta : « Non ma volonté, mais la vôtre ! »

Le lendemain, la Révérende Mère voulut revoir sa chère malade ; mais celle-ci dormait d'un sommeil très lourd et n'ouvrit pas les yeux. La Supérieure la bénit encore et revint chez elle plus triste, plus abattue que jamais. Enfin, le 11 janvier tout était fini, l'ange s'était envolé au ciel. Lorsqu'il fallut annoncer à la Mère Marie-Eugénie la triste nouvelle, elle ne prononça que ces mots : *Mon Dieu, que votre volonté soit faite !* C'était sa parole à la mort de toutes nos Sœurs, et cette mort dut lui en rappeler bien d'autres. Une phalange d'âmes angéliques étaient allées l'attendre au ciel. Elle sentit cette perte avec une vivacité d'impression qui étonna, dans l'état de somnolence et d'affaissement où elle se trouvait. Sœur Marie-Philoména avait été sa dernière joie sur la terre.

La Révérende Mère s'acheminait elle aussi vers la patrie céleste, sa vie n'était plus qu'une souffrance et un cri d'amour. « Notre Mère ne parle plus, disent les notes, mais elle prie sans cesse. Je l'entends dire de temps en temps un verset des psaumes, mais en latin. J'ai saisi : *Confitemini Domino, quoniam bonus*⁸⁷ ; et encore : *Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi, quia redemisti mundum in sanguine tuo*⁸⁸. Son bonheur, c'est quand Mère Marie-Célestine vient dire son Office auprès d'elle. Alors elle prend aussi son bréviaire, regarde où en est la Mère et prie avec elle. La

⁸⁷. *Bénissons le Seigneur, car il est bon* (Ps 106, 1).

⁸⁸. *Nous t'adorons, ô Christ, et nous te bénissons, car par ton sang tu as sauvé le monde.*

veille du saint Nom de Jésus, notre Mère a récité par cœur les vêpres, répétant tout haut les antiennes, qu'elle savait très bien. »

À cinq heures, la Mère Vicair et Mère Marie-Catherine sont venues la chercher pour recevoir les vœux des Sœurs. Elle avait l'air heureux et s'est appuyée tendrement sur leur bras. À la salle de communauté, elle parut contente de revoir toutes ses filles ; mais elle ne pouvait pas parler. Ses yeux ne quittèrent pas une statue du Sacré-Cœur, offerte sur la table des cadeaux. « Je regarde Notre-Seigneur, » dit-elle. Ce fut son seul mot. Tous les cœurs étaient serrés, des larmes remplissaient tous les yeux. C'était la dernière fête du Nom de Jésus que nous souhaitions à notre Mère. La veille, lorsqu'on lui avait demandé ce qu'elle désirait pour sa fête, elle avait répondu : « Je ne désire rien, j'ai le cœur de toutes mes filles ! »

Le mois de février arrive, et avec lui, les signes précurseurs de la fin s'accroissent de jour en jour. Les jambes commencent à enfler, la malade devient d'une lourdeur excessive, elle parle de moins en moins. Le 2 février cependant, après avoir suivi sa messe dans son lit, elle a dit malicieusement à sœur Marie-Michel : « Et mon cierge ? c'est la chandeleur !... »

Le 13, Mère Marie-Célestine, à la fois mère et fille près de ce lit de souffrance, eut à préparer la vénérée malade à recevoir les derniers sacrements. Le Père Picard fut appelé. Notre Mère reçut l'Extrême-Onction assise sur un fauteuil, avec son habit, son voile et sa guimpe. Elle-même présenta ses mains aux onctions saintes. Elle était merveilleusement calme et suivait toutes les prières de l'Église. Pendant la journée, elle fut plus vivante, plus joyeuse et présente à elle-même que jamais ; et le soir, lorsque Mère Marie-Célestine vint la voir, elle lui serra la main et la regarda avec une expression de tendresse toute particulière, comme pour la remercier de lui avoir procuré une si grande grâce et donné un tel témoignage d'affection.

Une Sœur ajoute : « Le 13 février, jour où notre Mère reçut l'Extrême-Onction, j'allai chez elle quelques heures après la cérémonie ; j'étais encore sous l'impression de tristesse qu'elle m'avait causée, car il fallait bien se rendre enfin à la douloureuse réalité : les heures de notre Mère étaient comptées. Mais, à genoux près d'elle, j'oubliai tout ; la grâce du Sacrement était visible et sensible en elle. Son front rayonnait comme d'un éclat surnaturel ; son regard, éteint les jours précédents, reflétait une paix et une joie célestes. Je n'ai jamais rien vu de semblable : Dieu avait passé là, on le sentait. Dans la douceur et dans la paix dont il avait enveloppé son âme, il avait sans doute révélé à notre Mère quelque chose des mystères de l'éternité. Ses lèvres étaient muettes et en gardaient le secret ; mais son front, son regard, sa physionomie, plus éloquente que toutes les paroles, me manifestaient Dieu présent en elle. (S^r Ag.-M.)

Le lendemain, Mère Marie-Marguerite et Mère Marie-Alphonse arrivaient d'Angleterre profondément émues, voulant revoir notre Mère et assister à ses derniers moments. C'était bien leur place : Mère Marie-Marguerite, la fille aînée de notre Mère, Assistante générale de la Congrégation, était là pour représenter cette première génération de l'Assomption, si fortement attachée à la fondatrice, formée par elle et remplie de son esprit ; et Mère Marie-Alphonse, Supérieure de Richmond, semblait nous apporter aussi le filial hommage de cette première fondation d'Angleterre, toujours restée si tendrement unie à la maison mère.

Le 28 février, une dernière grâce attendait la sainte mourante : c'était la visite de notre vénérable archevêque, le cardinal Richard. Elle avait déjà reçu, – et avec quelle joie ! – la bénédiction du Saint-Père, transmise par le cardinal Parocchi ; maintenant, c'était son archevêque qui venait lui-même la bénir au nom de la sainte Église, dont elle avait toujours été la fille aimante et dévouée. L'entrevue fut touchante. Notre vénéré cardinal portait sur sa poitrine la croix pectorale qui avait appartenu à M^{gr} Affre, il la fit baiser à notre Mère ; c'était un souvenir des premiers jours

de sa vie religieuse, une dernière bénédiction de celui qui avait béni les commencements de l'Assomption.

Le 3 mars, la visite de Dom Logerot, bénédiction, vint encore consoler la Révérende Mère. Elle l'appelait « un grand serviteur de Dieu », et lui, l'entourait d'une vénération touchante : « J'ai vu votre sainte Mère fondatrice, écrit-il à la Supérieure de Bordeaux. Elle ne dit plus un seul mot, mais ses grands yeux s'ouvrent et comprennent encore. Trois fois je lui ai porté la sainte communion. Elle comprenait le grand don qu'elle recevait. C'est un état très mystérieux ; elle est souple, docile comme un petit enfant, d'une douceur admirable. Je crois qu'elle attire de grandes grâces sur votre Congrégation par son admirable soumission aux volontés de Dieu, qu'elle a su adorer sans que le moindre murmure ait effleuré ses lèvres. Elle affermit ainsi son œuvre et prépare l'avenir, pour qu'il n'y ait aucune secousse. »

Nous aimons à citer ceux et celles qui ont eu la grâce d'approcher notre Mère dans ses derniers moments ; on verra que c'était pour tous la même impression de sainteté et de paix. Mais c'est pour le récit de la fin surtout qu'il faut citer ce qui a été écrit au milieu des larmes, dans notre douleur suprême.

« C'est le 7 mars que notre vénérée Mère a commencé sa douce agonie, nous dit la sœur infirmière. À midi, elle devint subitement violette ; c'était l'asphyxie. J'étais seule avec elle, je crus qu'elle étouffait. Mère Marie-Célestine, Mère Marie- Emmanuel et sœur Marie-Michel ne tardèrent pas à arriver. Notre Mère se remit, mais c'était la crise finale. Le bon Dieu allait nous la laisser encore deux jours pour la consolation de ses enfants.

« Le lendemain, 8 mars, notre Mère put communier avec toute sa connaissance. Elle prit de l'eau bénite, fit son grand signe de croix, et, après la communion, elle suivit parfaitement les prières de l'action de grâces que nous faisons tout haut près de son lit. Toutes les Mères l'entouraient. Les Sœurs se succédaient dans cette chambre devenue un sanctuaire, pour prier, soulager et reposer leurs cœurs si profondément affligés. Notre Mère bien-aimée ouvrait les yeux de temps en temps, et regardait avec un doux sourire ses chères enfants qui venaient lui baiser la main avec respect et amour.

« À une heure et demie, la voyant si bien, nous lui avons proposé de faire le Chemin de la Croix. Elle a pris aussitôt son crucifix et les images des quatorze stations, et a prié comme aux meilleurs jours. C'était bien consolant de la voir si présente, reposant doucement son âme dans la contemplation des souffrances de Notre-Seigneur, qui avaient été sa force et sa paix pendant toute sa vie.

« Après le Chemin de la Croix, les Sœurs se retirèrent pour lui laisser un peu de repos. Vers deux heures et demie, la Mère Vicair revint près d'elle, et notre Mère la regarda avec une tendresse infinie. Mère Marie-Célestine lui prit la main, et là commença un discours muet si intime, qu'au bout de quelques minutes, bien qu'aucune parole ne fut prononcée, je quittai la chambre par discrétion, tant leurs yeux et leurs cœurs paraissaient se parler et se comprendre. Jamais je n'oublierai ce tableau ; c'était une bénédiction et un testament que ce regard fixé avec tant de tendresse. La Mère léguait avec paix et sécurité à sa fille bien-aimée une lourde charge, l'œuvre de sa vie ; et, dans son langage muet, elle l'encourageait au travail, lui promettant de la soutenir du haut du ciel. Sans nul doute, elle lui disait aussi sa reconnaissance pour la paix et la joie que sa délicate tendresse, aussi bien que son zèle pour la perfection de la maison de Dieu, avaient procurées à ses dernières années. » (Sr L.-A.)

Nous lisons dans d'autres lettres : « Notre Mère ne vit plus que pour les choses surnaturelles. Le bon Dieu la veut déjà pour lui seul ; tout le reste ne semble plus exister pour elle. Dans sa chambre, on respire la paix et la vie surnaturelle, on n'y va que pour prier et regarder avec dévotion

cette belle figure si calme et si douce. Elle nous regarde et serre la main qu'on lui donne, mais voilà tout... À certains moments, on sent qu'elle voudrait parler ; mais, hélas ! elle ne le peut plus, et cette voix si chère qui nous a tant appris, tant exhortées, tant consolées, nous ne l'entendrons plus qu'au ciel.

La nuit fut calme.

Le lendemain 9 mars, vers neuf heures du matin, la cloche rassembla toute la communauté pour réciter les prières des agonisants. Un changement subit dans les traits de notre chère malade avait fait craindre la fin ; mais elle se remit assez pour que Mère Marie-Célestine put lui dire : « Ma Mère, si vous croyez pouvoir encore recevoir Notre-Seigneur, serrez-moi la main. » Notre Mère serra aussitôt la main de sa Vicaire, qui, émue et consolée, fit demander à la hâte M. l'aumônier. En quelques minutes un bel autel fut préparé, et Notre-Seigneur vint en grande pompe, suivi de toute la communauté avec des cierges allumés, se donner en viatique à sa fidèle épouse.

C'était le mystère de la rencontre. Entre cette dernière communion et la première le jour de Noël, dans l'église de Metz, toute la vie de Mère Marie-Eugénie de Jésus se trouve renfermée. Soixante-dix années séparent ces deux événements ; mais c'est le même Dieu qui s'approche : il a fait comprendre ses droits à cette jeune âme si ignorante des choses divines ; maintenant il les affirme dans une vieillesse écrasée par les travaux, anéantie par la souffrance. L'âme a répondu à la parole entendue le jour de sa première communion, elle a tout quitté pour glorifier Dieu et servir l'Église. Elle a traversé bien des épreuves, courbé la tête sous bien des souffrances ; ce n'est pas tout, ce n'est pas assez. Il a fallu passer par l'anéantissement ; puis l'heure suprême est arrivée. Peut-elle parler à Dieu à cette heure ? Nous ne le savons pas : depuis longtemps elle ne parle plus à la terre, mais Jésus-Christ vient à elle, il vient pour adorer son Père, offrir la victime, unir cette mort à la sienne, le sacrifice de son Épouse à son propre sacrifice.

N'oublions pas cette page de Bossuet que notre Mère aimait à citer au moment de la mort de nos Sœurs, elle est consolante pour tous : « L'agonie des chrétiens était à la croix distinctement présente aux yeux et au cœur de Jésus-Christ, et qui pourrait comprendre l'étendue et l'effort de la charité avec laquelle il regarda leur agonie comme inséparable de la sienne ? Tout ce qu'il fit alors, il le fit en acquit de leurs obligations et en supplément de leur impuissance : il le sanctifia dans un esprit de soumission et de pénitence, de sacrifice et d'hommage à la souveraineté de son Père. »

Voilà le mystère que nous avons vu s'accomplir sous nos yeux : Jésus-Christ suppléant à l'impuissance de sa créature, l'Époux divin appelant une âme aux jours de son enfance, l'associant à son œuvre et à sa croix pour le salut des âmes ; puis l'offrant à son Père quand la tâche est achevée, l'union consommée.

La dernière heure va sonner. Toutes les Supérieures qui ont pu venir pour assister au moment suprême sont là ; il faut que la Mère de famille meure entourée de ses enfants. – Elles ont passé la veille du dernier jour presque entièrement dans la petite chambre de la mourante : c'était un oratoire où l'on allait pleurer et prier. Autour d'elle, recueillement profond, silence entrecoupé par des prières dites à mi-voix de temps en temps. À cinq heures, les Mères ont dit Complies en chœur autour du lit. C'est la prière du soir de l'Église ; pour celle qui était là, entourée de tant d'amour, le soir de la vie était arrivé, et elle pouvait dire : « *In pace, in idipsum, dormiam et requiescam*⁸⁹. Dans la paix, en lui-même, en Dieu mon Sauveur, je m'endormirai et me reposerai. » Et ces autres paroles qui sont celles du Maître : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*⁹⁰.

⁸⁹. *Dans la paix, en lui, je dormirai et me reposerai.* Ps 4, 9.

⁹⁰. *En tes mains, Seigneur, je remets mon esprit* (Lc 23, 48, citation du Ps 30,6).

Le soir, la malade était très affaissée ; mais le docteur avait affirmé qu'elle passerait la nuit, et on s'était retiré.

À deux heures et demie, on nous a réveillées. Quand nous sommes entrées dans la chambre, les Mères priaient autour du lit. Nous avons récité l'hymne du saint Nom de Jésus, *l'Anima Christi*, d'autres invocations : la respiration de la mourante était si faible, qu'on l'entendait à peine. C'était un silence solennel, des larmes coulaient de tous les yeux ; mais chacune semblait retenir sa respiration pour écouter celle de la Mère bien-aimée qui allait partir, nous quitter pour jamais. À trois heures elle a soupiré doucement, et nous avons senti son âme s'envoler vers Dieu. Alors une impression de douleur profonde, jointe à une paix indicible, a envahi toutes les âmes. Dieu était là ; il nous redemandait notre Mère, mais c'était pour la couronner de gloire.

Un reflet du ciel éclairait cette scène de la terre ; mais quel tableau !... Notre Mère si belle et si grande dans la majesté de la mort ; Mère Marie-Célestine, à genoux, lui tenant la main ; Mère Marie-Marguerite, avec un cierge bénit ; toutes les autres Supérieures à genoux autour du lit, les Sœurs un peu plus loin. Une à une, nous avons été baiser cette main maternelle qui nous a conduites si longtemps, qui nous a tant de fois bénies.

Mère Marie-Célestine était brisée, mais elle n'a pas eu un moment de défaillance. Elle reste pour nous le dernier don de notre Mère, et ce qu'elle vient d'être, à cette heure unique et douloureuse, l'a sacrée à nos yeux.

Le soir du 10 mars, la Révérende Mère Vicairé écrivait aux Sœurs de la Congrégation :

« La dépêche de ce matin vous a appris que notre bien-aimée Mère nous a quittées pour le ciel ! Sa fin a été digne, calme, grande comme son âme. Oh ! c'est ainsi que doit mourir une fondatrice. Si nous n'avons pas eu la consolation d'entendre sa voix, tout son être a été un enseignement jusqu'à la fin. La soumission habituelle de son âme à la sainte volonté de Dieu, s'est montrée encore dans son attitude en face de la mort ; pas une contraction, pas un mouvement qui trahit un désir autre que celui de Dieu. Jamais on n'a vu une fin plus douce. Nous étions autour d'elle, priant avec toute la ferveur que l'amour filial sait inspirer, et si nos yeux n'avaient pas été fixés sur ses traits si chers, nous n'aurions pas deviné le dernier soupir, tellement son âme s'est rendue doucement à l'appel de l'Époux divin. Quelle heure solennelle ! Nos cœurs étaient brisés ; mais un sentiment de paix et de calme s'est répandu autour d'elle. Nous étions dans un sanctuaire où l'âme de notre Mère s'est rencontrée avec son Dieu, et nous sentions, dans le plus intime de l'âme, tout ce que cette rencontre avait de grand pour elle et pour nous. Après les prières dites pour le repos de son âme, chacune est venue baiser dans un respectueux silence cette main vénérée qui si longtemps nous a bénies, et se recommander à ses prières devenues si puissantes. Elle n'oubliera pas celles qu'elle laisse orphelines ; elle sera plus mère que jamais, maintenant qu'elle est unie à l'Amour éternel. Ce n'est que sa présence visible qui nous manquera ; car, – qui peut en douter ? – elle reste avec nous et veille sur nous invisiblement. » Dès le matin du 10 mars, on avait descendu le corps de notre Mère bien-aimée près de la chapelle, dans le petit parloir, tapissé de draperies blanches et transformé en chapelle ardente. Elle reposait là, entourée de ses filles, dont la prière ne cessait pas, et qui venaient près d'elle consoler leur douleur. Sa figure était calme, grave, parfaitement conservée ; elle avait même relevé la tête et repris son grand air d'autrefois. Une affluence nombreuse de Sœurs, enfants, anciennes élèves, amis, prêtres et religieux, se succédait dans le funèbre oratoire pour prier, pleurer, contempler une dernière fois les traits vénérés de la sainte fondatrice, lui faire toucher des images, des chapelets, baiser ses vêtements, ses mains et ses pieds, restés merveilleusement souples et flexibles.

Le 12 devait avoir lieu la douloureuse cérémonie des funérailles, qui fut presque changée en un triomphe par la présence de Son Éminence le cardinal archevêque de Reims et d'un nombre

considérable de prêtres, de religieux et de personnes du monde. M. l'abbé Odelin, notre Supérieur, était là, chargé de représenter l'archevêque de Paris ; le Révérend Père Picard, accompagné des anciens Pères de l'Assomption, qui tous avaient connu et aimé notre Mère, et d'une députation du noviciat de Livry, qu'elle avait si maternellement aidé et secouru ; des religieux de tous les Ordres : jésuites, dominicains, capucins, carmes, bénédictins, Pères de la Miséricorde, etc. ; les amis et anciennes élèves de tous les âges ; tous ceux qui avaient connu la Mère Marie-Eugénie, riches et pauvres, et qui voulaient lui rendre un dernier hommage. La chapelle était tendue de draperies blanches relevées par des palmes vertes. C'était beau, mais les cœurs étaient brisés, et les larmes qui coulaient de tous les yeux disaient mieux que tout la perte que nous faisons.

Après la messe, une longue procession s'est déroulée à travers les allées du bois, et nous avons accompagné notre Mère bien-aimée jusqu'à sa dernière demeure, à cette petite chapelle funéraire où reposait déjà Mère Thérèse-Emmanuel, et qui contient maintenant ce que nous avons de plus précieux sur la terre, nos deux saintes fondatrices unies dans la vie et dans la mort.

Près d'elles, nous irons retremper nos âmes, et d'ici doit jaillir pour nous une vie nouvelle. Nos deux Mères sont au ciel, et si nous avons la grâce de garder au milieu de nous leur dépouille mortelle, c'est afin de mieux conserver leur esprit et d'aller puiser sur cette tombe sacrée, comme une source toujours vivante, le véritable esprit de l'Assomption : une foi ardente, une espérance indéfectible, un amour toujours plus grand pour Jésus-Christ, l'Église et les âmes.

ÉPILOGUE

La Mère Marie-Eugénie de Jésus était la femme forte de nos saints Livres. Par ses labeurs et ses souffrances, elle a acheté ce champ, planté cette Vigne de l'Assomption dont nous faisons partie, et considéré longtemps, avant de les tracer à ses filles, ces sentiers de perfection dans lesquels nous marchons avec bonheur. Elle a mis la main à des choses fortes, ouvert ses bras et son cœur à ceux qui souffrent. Une loi de clémence était sur ses lèvres, et sa bouche a enseigné la sagesse. Le cœur de son Époux, le Christ Jésus, a pu se confier en elle, et, comme une épouse fidèle, elle a eu le zèle de son honneur. Aussi, lorsque le soir de sa vie est arrivé, sa mort a été douce, elle a souri à son dernier jour. Ses enfants se sont levés et l'ont proclamée bienheureuse : « Donnez-lui, disent-ils, du fruit de ses mains, et que ses œuvres la louent au lieu où se rend la justice. »

Ce lieu, c'est le ciel où nous aimons à contempler notre Mère bienheureuse se reposant de ses travaux dans les bras de Celui qu'elle a uniquement aimé sur la terre, et recevant la couronne de justice, qui est aussi une couronne de miséricorde, promise à ceux qui ont vaillamment combattu et qui ont été fidèles jusqu'à la fin.

Mais sur la terre aussi, une fois passées les portes de la mort, la justice se fait quelquefois d'une manière surprenante. Il y a de ces acclamations spontanés, de ces hommages auxquels on ne s'attendait pas, des témoignages touchants de vénération, une unanimité de regrets, de douleur et de louange. Notre Mère nous semblait bien oubliée, ses dernières années avaient été si tristes ! Seules, celles qui l'approchaient de plus près pouvaient savoir tout ce qu'il y avait de grandeur dans cet abaissement et ce que nous cachait ce mystérieux silence. Tous ses amis d'autrefois étaient morts ; depuis longtemps, elle n'avait plus de rapports avec le dehors, et très peu avec le pensionnat. De nouvelles influences avaient surgi, sa place était bien prise. Et cependant, lorsque la nouvelle de la mort de la Mère Marie-Eugénie a été connue, il y a eu comme un cri de douleur. Les feuilles publiques, – dont nous nous occupons fort peu et qui ne nous avaient pas consultées, – ont témoigné leur sympathie à notre deuil par des mots qui nous ont surprises.

« Une femme vient de mourir, et le vide qu'elle laisse est comblé par l'œuvre considérable de soixante années de travaux. Cette femme, connue de tous les pauvres et de tous les gens de bien, c'est la Révérende Mère Marie-Eugénie de Jésus, la vénérable fondatrice de l'Institut des religieuses de l'Assomption... Elle savait régner sur le cœur de ses amis comme sur ceux de ses nombreuses filles. Le charme de son esprit était tel, que souvent elle attira vers elle les hommes les plus remarquables des partis politiques les plus divers. Ce fut une des femmes les plus intelligentes et les plus influentes de France. »

Ailleurs : « Un esprit droit et ferme, une piété éclairée par une foi très vive, une grande simplicité qui s'alliait à la distinction de ses manières, une extraordinaire énergie tempérée par la générosité de son cœur, firent de cette sainte femme un des caractères les mieux trempés de son temps. »

Pas une note fausse ou discordante, c'est la sainte religieuse que tous louent. Mais de plus haut devaient venir les jugements autorisés, les consolations véritables. Son Éminence le cardinal de Paris écrivait à la Mère Vicair : « En célébrant la sainte messe pour le repos de l'âme de la vénérable fondatrice, j'acquiesce un devoir de reconnaissance, au nom de la sainte Église, dont votre Mère a été la généreuse servante pendant sa longue vie. Notre-Seigneur aura reçu dans la paix et la joie de la miséricorde sa fidèle épouse. »

À Rome, le cardinal vicair, M^{gr} Parocchi, venait lui-même apporter ses consolations à nos Sœurs, et, dans une conversation qu'il serait trop long de rapporter, parlait « des grandes vertus de la Mère que nous pleurons, de sa foi ardente, de son humilité profonde, de son esprit de prière, de son attachement à l'Église et à la prière de l'Église ».

De tous côtés, nous arrivaient des lettres pleines d'une douloureuse sympathie.

Le cardinal Langénieux écrit à la Révérende Mère Vicair pour la remercier d'un objet ayant appartenu à notre Mère : « Vous ne pouviez pas me donner un souvenir plus précieux de la grande âme que Dieu a déjà couronnée dans le ciel. Quelle vie en effet de sacrifice, de dévouement, d'œuvres saintes ! et quelle mort où la foi ardente, la tendre charité, l'entier abandon à la volonté et au bon plaisir de Dieu ont achevé et trahi les hautes vertus de cette héroïque épouse de Jésus ! Vous pouvez l'invoquer comme une avocate éloquente, et vous recevrez par son intercession toutes les grâces dont vous aurez besoin, si vous êtes appelée à lui succéder. Laissez-vous faire et dites le fiat avec une entière confiance. »

M^{gr} de Cabrières écrit à son tour : « Permettez-moi de vous dire quelle part affectueuse je prends à votre deuil. Sans doute, depuis quelque temps, votre vénérée Mère fondatrice était comme retirée au-dessus d'elle-même. Vous ne l'entendiez plus ; mais vous la voyiez encore, et elle était demeurée si digne, si majestueuse dans son état d'infirmité, que sa présence, même muette, vous était une consolation très douce. Je vois que sa fin a été comme embaumée de piété, de silence et de paix. Ce sera une belle histoire à raconter que celle de sa vie, avec la couronne des âmes pures et charmantes qu'elle a elle-même préparées pour le ciel. Il ne faut pas trop se hâter de publier ce livre, mais il ne faut pas non plus le trop retarder, afin qu'on la connaisse bien telle qu'elle était, avec sa vertu profonde et ses grandes qualités de gouvernement. »

À une de ses filles, le grand évêque ajoute : « Je comprends combien chacune de vous se sent atteinte par ce coup qui enlève à votre Congrégation sa fondatrice, celle qui en a été l'âme, la vie, la force, la lumière et l'honneur. Peut-être ne l'avez-vous pas très souvent approchée ; mais vous la voyiez, vous l'entendiez, vous étiez fière de son mérite et du respect qu'on avait pour elle. Tant qu'elle était là, vous vous sentiez toutes sous une main vraiment maternelle, ferme et douce, et vous redoutiez moins l'avenir. Maintenant la période des débuts est close, c'est la seconde phase qui va commencer. Dieu sans doute vous guidera toujours par la voix de vos Supérieures ; mais la loi vivante, incarnée dans une personnalité puissante et éclairée, sera désormais remplacée par la loi écrite, les Constitutions, la Règle. J'espère que la transition se fera sans secousse, dans une paix qui sera la garantie de l'avenir et comme une promesse de fécondité. »

M^{gr} de Cabrières voulut bien venir lui-même présider le service qui eut lieu à Auteuil le 30 mars, et qui fut encore comme une ovation et un triomphe, à cause de la foule des amis, religieux et anciennes élèves, qui se pressaient dans notre chapelle pour rendre un dernier hommage à la Mère Marie-Eugénie et entendre l'éloquent évêque de Montpellier raconter sa vie et ses vertus. Il faut lire en entier cette belle oraison funèbre, nous n'essayerons pas de l'abrégé.

Continuons à dépouiller la correspondance des prêtres qui ont connu notre Mère. Tous lui rendent témoignage : « Plusieurs fois, dit M^{gr} de Sussex, offrant pour l'âme de la Mère Eugénie le sacrifice satisfaisant, j'ai dû résister au mouvement qui me portait impérieusement à convertir ce

caractère de l'oblation en celui de l'action de grâces. Cette femme évangélique, cette héroïne apostolique est entrée dans une ère d'activité éminente. Son esprit et son cœur vivent au milieu de vous, en vous-même, dans vos monastères épars dans le monde entier. »

« Ce qui m'a le plus frappé dans votre sainte Mère, écrit le Père du Lac, jésuite, c'est la chaleur du cœur unie à la fermeté de l'esprit ; c'est sa foi simple et droite, son humilité entière. J'ai admiré aussi la solidité de son esprit religieux, et tout ensemble sa largeur et son culte de la Règle. Ses instructions écrites, que j'ai longtemps gardées en Angleterre, m'ont édifié et m'ont servi. »

Le frère d'une de nos religieuses, l'abbé Douver, écrit à sa sœur : « Tous ceux qui ont eu l'honneur d'approcher de votre sainte Mère générale aiment à se rappeler son ineffable bonté, son intelligence incomparablement lumineuse, sa sérénité de prédestiné. Rien ne saurait atténuer une telle perte, si Dieu n'avait suscité dans votre belle Congrégation d'autres femmes fortes et d'autres esprits d'élite. »

Nous ne nous lassons pas de citer, on nous le pardonnera, il est si doux pour des enfants d'entendre louer leur Mère !

« Dieu lui a libéralement départi les dons les plus brillants et les plus sérieux, écrit M. l'abbé Simon, vicaire général de Luçon, une intelligence supérieure, l'humilité du cœur, la souplesse et l'énergie de la volonté ; le charme qui attire, la tendresse maternelle qui retient ; un courage que rien ne peut abattre, une bonté compatissante que rien ne rebute : elle unit la force et la grâce, elle est reine, elle est Mère ! »

Le Père Ludovic de Besse, capucin, très ancien et très fidèle ami de la Révérende Mère fondatrice, écrivait à Mère Madeleine : « La Mère Marie-Eugénie de Jésus m'est toujours apparue comme une sainte, mais une sainte d'un modèle nouveau. Dieu fait les saints pour le profit des âmes et varie la forme de la sainteté, selon que varient les besoins des peuples. La sainteté de saint Vincent de Paul ne ressemble pas à celle de saint François d'Assise, ni cette dernière à celle de saint Benoît. Chacun était de son temps et devait remplir une mission spéciale au milieu de ses contemporains. Eh bien ! la Mère Eugénie était une sainte comme il nous en faudrait beaucoup dans notre siècle. Fondatrice d'une Congrégation enseignante, elle a résolu de donner à la formation intellectuelle des jeunes filles tous les développements que demandent les progrès de la science... Ce qui caractérise son œuvre, c'est une marche en avant tranquille et courageuse, qui va dans tous les pays du monde et qui ne repousse aucun travail ni aucun progrès. Certes, la Mère Marie-Eugénie attendait le progrès de Dieu. Une prière continuelle la tenait constamment unie à Notre-Seigneur, sous la direction du Saint-Esprit, et remplissait son âme d'une paix profonde. Mais elle savait que tout ce qu'il y a de bon dans les créatures vient du Créateur et doit servir à sa gloire. Elle avait donc l'esprit et le cœur ouverts du côté de la terre, cherchant partout ce qui pouvait donner un aliment à son zèle et à sa piété. Elle accueillait avec bonne grâce les laïques et les prêtres, les savants, les littérateurs et les artistes. Elle attirait volontiers dans ses maisons les religieux de tous les Ordres. L'attention qu'elle prêtait à leurs paroles révélait une âme avide de lumière et de vertu. »

Le témoignage de M. l'abbé Cartau, ancien aumônier du couvent de Bordeaux, est plus complet encore. Sa lettre est un portrait : « J'avoue n'avoir pas encore rencontré une femme absolument supérieure de tous points, comme l'était votre vénérée Mère. *Procul et de ultimis finibus pretium ejus*⁹¹. Dieu l'avait visiblement douée pour être une fondatrice d'ordre. Tout en elle, au dedans, au dehors, respirait la force, la force avec la bonté, avec des intervalles de tendresse. Sa conversation sonnait plein comme sa voix ; on y sentait un esprit personnel, large, fortement nourri, habitué à vivre au-dessus des horizons vulgaires, dans l'atmosphère haute des idées et des intérêts de la foi. Et comme elle voyait juste ! Et comme elle exprimait juste ce qu'elle voyait !

⁹¹. *Son prix est précieux et extrêmement riche.*

« L'objet habituel de notre conversation parmi les courts instants que je passais avec elle, c'était toujours l'Église, le clergé, l'éducation, surtout celle des jeunes filles, et l'importance de l'enseignement religieux. Sur toutes ces questions, elle m'émerveillait par l'étendue de ses renseignements et de ses connaissances, par l'admirable précision de ses jugements et de sa parole. Souvent aussi, elle m'entretenait des Sœurs dont j'avais alors la direction spirituelle, et je voyais bien que, si nombreuses que fussent ses filles, chacune d'elles, même les plus humbles, avaient une place bien distincte dans sa vaste mémoire. Impossible de trouver plus habile qu'elle pour saisir un caractère, en voir le fort et le faible, mesurer l'exacte valeur présente et à venir.

« Ce qui m'»tonnait encore dans la Révérende Mère Marie- Eugénie, c'est la liberté de son esprit que rien n'était capable de lui enlever. Je l'ai vue à diverses époques où l'occupaient les intérêts les plus graves. En vérité, on ne se serait pas douté de l'accablant fardeau qui pesait sur elle, tant elle paraissait sereine, maîtresse d'elle-même et bonne à son ordinaire. J'ai toujours pensé que sa belle et vigoureuse nature était pour quelque chose dans cet équilibre si stable ; mais la foi et la confiance en Dieu devaient y être pour beaucoup plus encore. La foi ! c'est évidemment tout le secret de cette grande âme. Sa raison en était pleine, et, lorsqu'elle parlait, il semblait que les lumières naturelles, toutes pénétrées de celles de la foi, ne se distinguaient plus... La nature et la grâce, admirablement fusionnées ensemble, se prêtaient chez elle un mutuel appui et faisaient de la physionomie de la Mère Marie-Eugénie de Jésus la plus vénérable et la plus complète physionomie que j'aie encore rencontrée. »

Nous terminons par une lettre de Dom Logerot, bénédictin, un ami des derniers temps, profondément attaché à notre Mère, qu'il a bien consolée et soutenue. Nous aurions pu citer de lui une admirable conférence sur la vénérée fondatrice, mais ceci nous entraînerait trop loin. Contentons-nous de transcrire un simple billet, au sujet des lettres de la Mère Eugénie :

« J'aimais et estimais grandement votre vénérable Mère générale et vraie fondatrice, sa vertu m'édifiait profondément ; mais je dois avouer qu'avant d'avoir lu les lettres que vous avez eu la bonté de me communiquer, je ne me doutais pas de tout ce que le Seigneur avait déposé en elle de pondération, de parfaite discrétion, en même temps que d'élévation et de vraie sagesse, et cela dès sa jeunesse. Quel cœur généreux, quelle limpidité, quelle loyauté, quelle justesse d'appréciation, et j'ajoute quelle humilité vraie frappent à chaque instant dans ces lettres ! En faisant cette lecture, bien des fois j'ai ressenti les mêmes impressions qu'autrefois en lisant les lettres de la jeunesse de Dom Guéranger, dans lesquelles on retrouvait, sur beaucoup de points la même maturité de jugement et de sagesse de direction qu'à soixante ans. Il est évident que le Saint-Esprit se communique abondamment aux âmes appelées par l'élection divine à devenir la source d'une famille religieuse. Recueillez précieusement tous ces documents. Il s'agit d'un trésor de famille qui conservera parmi vous l'esprit si catholique, si liturgique, si religieux et si intelligent de l'Assomption. »

Nous n'insisterons pas sur les lettres des Sœurs, et nous citerons courtement, il est si naturel que les enfants regrettent leur Mère, et une telle Mère ! « Si nous avons le droit de la pleurer, écrit une d'elles, comme nous avons aussi le devoir de remercier ! » Ces témoignages sont à conserver cependant, ils ont leur éloquence par leur unanimité et pourront être invoqués un jour. Tous appuient sur la bonté : « Pour consoler notre douleur, nous parlons souvent de la chère Mère que nous avons perdue, et chacune de nous peut à son tour citer une parole bonne, douce et consolante, sortie de ses lèvres qui sont fermées à jamais... »

« Que c'est cruel de penser que nous ne reverrons plus cette Mère bien-aimée qui tant de fois nous a aidées, relevées, soutenues, consolées ! Que d'âmes lui devront leur sanctification ! » – « Sa grande intelligence n'était surpassée que par sa bonté, qui la faisait se mettre au niveau des

personnes les plus ordinaires. Elle savait si bien *se faire toute à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ* ! Elle intimidait de loin, de près jamais. Il y avait en elle quelque chose de si grand et de si simple à la fois ! Aussi, comme ses paroles étaient lumineuses, comme elles portaient la paix dans les âmes et attiraient à la confiance !... »

« J'aimais à lui entendre dire en parlant des âmes tranquilles : « Oui, c'est une fille de paix ; » mais d'autre part, elle avait tant de pitié pour la première venue : « C'est une âme inquiète, disait-elle ; il faut la prendre doucement. » – Elle avait une si délicieuse manière de faire la direction ! Il n'y a pas longtemps, je lui disais comme je faisais mal l'oraison. Elle m'a répondu : « Mais vous pouvez bien dire comme saint Thomas d'Aquin : *Jesu quem velatum nunc aspicio*⁹². » Quelle doctrine à l'abri des illusions elle nous laisse ! Comme je pense à elle ! Ah ! nous sentirons ce qui nous manque quand cette source sera tarie, ce trésor épuisé !... »

Une Sœur ancienne raconte que, couchant à Chaillot près de notre Mère, elle l'entendait dire souvent à voix basse : « Tout ce que vous voudrez, mon Dieu ; quand vous le voudrez, comme vous le voudrez et par qui vous le voudrez. » C'était son oraison jaculatoire. Une autre rapporte ces paroles de la Mère Marie-Eugénie, qui étaient le fond de sa direction spirituelle : « Tout ce qui nous ôte à nous-mêmes nous livre à Dieu... Dieu ne règne que sur le néant de la créature. Aimons donc ce qui nous humilie et nous anéantit, bien loin de le craindre. Lorsqu'il n'y aura plus rien de nous en nous, ce sera l'union éternelle. » Un jour, bien avant sa démission, la Mère ajouta avec un accent de conviction profonde : « Il faut un grand exemple d'humilité dans la Congrégation, il sera donné. »

Un trait de bonté raconté avec une simplicité charmante est cité par une jeune Sœur : « Dans une visite à l'Externat de Paris où j'étais alors, notre Mère m'adressa, au moment de partir, quelques paroles de mécontentement bien senties ; car si la chère Mère savait consoler comme personne, elle savait aussi parfaitement gronder. J'étais désolée, et je lui écrivis aussitôt pour lui dire mon regret ; mais ma lettre ne partit pas. Le lendemain, la Sœur portière vint me dire : « Notre Mère générale est ici, elle vient d'arriver et elle vous demande. » Jugez de mon émotion ! – Et quelle ne fut pas ma surprise, lorsque cette bonne Mère me dit : « Ce n'est pas votre lettre qui me fait venir, on me l'a donnée à l'instant et je finis de la lire, et la vérité cependant est que je ne reviens aujourd'hui à Lübeck que pour vous ; la voiture m'attend à la porte, et je vais repartir tout de suite. Je n'ai pas voulu vous laisser sur l'impression d'hier. Je suis venue voir comment M^{me} Joséphine a pris ce que je lui ai dit et ce qu'elle en pense. » Mon Dieu ! qu'elle fut délicieusement bonne, maternelle comme elle sut me relever et me consoler !... je ne l'oublierai jamais... »

La lettre d'une autre religieuse, la plus jeune des nièces de Mère Thérèse-Emmanuel, nous semble plus touchante encore : « Ce que notre Mère a été pour moi, je ne le saurai qu'au ciel. Depuis l'âge de quatre ans, cette chère Mère m'a toujours témoigné un amour et un intérêt maternels. Je lui dois mon éducation et le bonheur des miens ! Ce qu'a été sa sollicitude lorsque j'ai été malade, vers l'âge de quinze ans, personne ne pourra le dire ; mais c'est à ses soins personnels que je dois la vie. Je me rappelle avoir repris connaissance une nuit entre ses bras. Au moment de la mort de ma chère tante, elle m'a écrit elle-même pour me consoler et me dire que Mère Thérèse-Emmanuel lui avait laissé son cœur pour m'aimer et m'aider dans la vie. L'année d'après, en 1889, lorsque je fus malade à Auteuil, cette chère Mère venait me voir plusieurs fois par jour et veillait à tout autour de moi. Puis encore, en 1896, la dernière fois qu'elle a passé à Lyon, bien affaissée par l'âge, je croyais qu'elle ne me reconnaîtrait pas. C'était après la mort de ma chère maman. En descendant de voiture, elle me dit : « Je serai toujours votre mère, ma petite Gertrude, doublement votre mère maintenant... » Ce fut un baume pour mon cœur. »

⁹². *Jésus que je contemple ici sous un voile* (Office du Saint-Sacrement).

Les lettres des Sœurs converses sont ravissantes de tendresse filiale et de naïve simplicité. Chacune a une histoire personnelle à raconter, un mot de notre Mère reste gravé dans son cœur, une impression de grâce que rien n'a pu effacer.

« Dès que j'ai vu notre Mère, j'ai dit : C'est là que je dois être religieuse. Dès le premier moment, je l'ai aimée, et je puis dire qu'après le bon Dieu et la sainte Vierge, je n'ai aimé personne comme elle. Je lui ai dit en arrivant : « Ma Mère, je n'ai que deux cents francs à vous donner. – C'est très bien, mon enfant, vous n'avez besoin de rien. Si vous ne vous habituez pas ici, cet argent servira à payer votre voyage de retour. » C'est la bonne sœur Marie-Gérard qui parle ainsi ; elle, dont le cœur est resté si fidèle à notre Mère jusqu'à la fin. Cassée par la vieillesse, elle aussi, ne pouvant plus servir la Révérende Mère dans les derniers temps, elle allait la regarder et disait avec attendrissement : « Est-on bon dans cette maison, de me permettre d'aller tous les jours regarder notre Mère ! » Sœur Marie-Gérard nous a raconté qu'à Chaillot une jeune fille, très habile brodeuse, s'était présentée pour être Sœur converse : « Qu'on l'essaye, dit la Supérieure ; mais qu'on ne lui donne à faire aucun gros ouvrage et qu'on ne lui laisse jamais laver la vaisselle. Ses mains délicates sont pour elle un gagne-pain, et si elle ne persévérerait pas, il ne faut pas lui ôter cette ressource. »

Encore un trait. Une novice converse tombe malade à Reims de crises hépatiques très violentes. La Supérieure générale écrit de l'envoyer à Auteuil, dès qu'elle pourra voyager. « Le 2 février 1875, j'arrive à Auteuil, écrit la Sœur ; j'avais très peur, je ne connaissais pas la bonté de notre Mère pour les malades, mais ma frayeur a bien vite passé. La première personne qui est venue à ma rencontre était notre Mère générale, me demandant comment j'étais, me conduisant au réfectoire, s'informant de ce qu'on me donnerait, ordonnant tout de suite un régime ; et puis allant voir où je coucherais, s'il y avait du feu, donnant ordre qu'on me laissât reposer quelques jours, avant de me demander aucun travail. J'ai été bien édifiée de voir cette chère Mère s'occuper ainsi d'une pauvre Sœur converse qui n'était encore que novice. Lorsque j'étais à Reims, notre Mère avait écrit de ne pas se presser pour mes vœux, que je n'étais pas prête, et vous comprenez mes angoisses lorsque je me suis vue si malade. Au contraire, la souffrance avait tout payé. Notre Mère a voulu que je fasse ma profession sans le moindre retard, et quand elle me vit la veille en direction, elle me dit que la maladie n'était pas une raison pour ne pas faire mes vœux ; qu'au contraire les malades sont la bénédiction des communautés, pourvu qu'elles aient un grand esprit religieux. Notre Mère m'a suivie pendant douze ans comme cela. Mère Thérèse-Emmanuel voulut plusieurs fois m'envoyer dans les maisons ; notre Mère générale trouvait toujours une autre Sœur à faire partir à ma place, et elle ne se décida à m'envoyer à Saint-Dizier que parce que l'air m'y serait bon et que j'y aurais un emploi en rapport avec ma santé. Après dix ans à Saint-Dizier, je suis revenue à Auteuil, six semaines avant la mort de notre Mère, pour un mal à un doigt qu'il a fallu couper. Cette chère Mère voulait encore me montrer combien elle était touchée de me voir souffrir, en me caressant et me bénissant à plusieurs reprises. Voilà comment la sainte Mère avait en estime la souffrance, n'importe où elle la trouvait. »

On voudrait citer encore ; mais il faut céder la place aux anciennes élèves qui nous ont témoigné tant d'affection au moment de notre deuil et ont pris une part si large et si personnelle à notre douleur.

« Je suis bien, bien émue, écrit l'une d'elles. C'est une des belles images de ma vie qui s'évanouit, une des chères bontés des années d'enfance, bonté toujours retrouvée, toujours indulgente ! Rien ne peut remplacer pour moi cette perte, c'est une porte fermée sur une lumière à jamais éteinte. Je pense à ma dernière visite à Auteuil, je la vois près de moi... et je pleure ! La chère petite image, posée sur elle, est pour moi une cause de continuel attendrissement et une égide. J'ai la sensation que, quoique si indigne, la protection de cette Mère est sur moi, et j'aime à penser

que ses mains, déjà mortes, ont touché ce papier que je baise. Peut-être ainsi deviendrai-je meilleure par elle. »

Une jeune fille écrit à la Mère Vicair, le jour même de l'enterrement :

« Hier, près du corps de la sainte Mère que nous pleurons ; ce matin, alors qu'il allait nous être enlevé, il me semblait que c'était encore quelqu'un de ma famille que je perdais, et je sentais bien dans ces tristes circonstances que je ne faisais qu'un cœur et qu'une âme avec ces Mères que j'ai connues et aimées. Et cependant, cet enterrement me semblait plutôt un triomphe ; j'essayais de prier pour notre Mère, et c'était elle que je priais pour l'Assomption, pour vous dont l'affliction est si grande et la tâche si lourde, pour moi aussi, pour qui notre Mère avait la bonté d'avoir un peu d'affection. J'ai la confiance bien vive que, de là-haut, elle veillera sur l'œuvre qu'elle a fondée, et sur nous toutes qui, grâce à elle, avons reçu le bienfait d'une éducation si fortement chrétienne. Tout le bien qu'il peut y avoir en moi, c'est à l'Assomption que je le dois ; chaque jour je remercie Dieu davantage de la grâce qu'il m'a faite en m'y conduisant. »

La même pensée se trouve exprimée par une mère de famille qui a eu des rapports intimes avec la Mère Eugénie : « Que de bien a fait notre sainte Mère ! Je sens que je lui dois après Dieu le peu de vie chrétienne qui est en moi : son amour du saint Sacrement, de l'Église, de toutes les grandes vérités de notre sainte religion. Après avoir semé, j'espère qu'elle prie le Père céleste de faire fructifier dans l'âme de ses enfants le germe qu'elle-même y a mis pour la plus grande gloire de Dieu. »

« Si je viens à vous aujourd'hui, écrit une jeune femme, ancienne élève de Bordeaux, c'est pour pleurer avec vous la Mère vénérée que la terre pleure, mais que le ciel acclame, car elle a combattu le bon combat, et je la vois resplendissante de toutes les âmes qu'elle a données à Notre-Seigneur. Je pense qu'un jour viendra où l'on écrira sa vie, et combien nous serons fières et heureuses, nous ses enfants, d'avoir une telle Mère ! Dans ce siècle où tout est mollesse et oubli des vrais principes, on sent le besoin de se retremper au contact de ces âmes fortes, et le souvenir de notre Mère générale reste toujours dans ma mémoire comme un exemple de force, de virilité qui me dit : La vie est la lutte pour le ciel, on ne transige pas avec le devoir. »

Faut-il citer la lettre d'une enfant ? Nous choisissons celle d'une des petites élèves du *Petit Couvent* d'Auteuil. Elle écrit à son amie : « Chère Marthe, votre gentille lettre m'a fait grand plaisir, mais aussi une bien grande peine en m'apprenant la mort de notre Mère. Vous, au moins, vous avez eu la consolation de la voir une dernière fois ; mais moi !... Enfin, elle peut me voir du haut du ciel, même en Allemagne, et je peux aussi la prier, et je suis certaine que mes prières seront exaucées. Mais je suis si triste !... Savez-vous, Marthe, que j'ai perdu ma tante que j'aimais le plus ? Priez pour elle, s'il vous plaît. Depuis que je suis en Allemagne, voilà deux morts que j'ai eu à pleurer, et toutes deux des personnes que j'aimais tant : notre Mère et ma tante !... Excusez les fautes d'orthographe et l'écriture. »

Cette lettre n'est-elle pas ravissante de simplicité et ne dit-elle pas le don qu'avait la Mère Marie-Eugénie de se faire aimer de tous, même des plus petits ?

Voici une autre lettre, d'un ton bien différent, qui est d'un homme du monde ; il n'a eu avec la Révérende fondatrice que des rapports d'affaires, et cependant il a compris son âme, elle lui a fait du bien.

« Madame la Vicair générale,

« Vous voudrez bien me permettre de vous exprimer les profonds regrets que me cause la nouvelle de la mort de madame la Supérieure générale. J'ai eu l'honneur de la connaître il y a plus de trente-cinq ans, et maintes fois, dans ce long espace de temps, il m'a été donné d'apprécier les hautes qualités de son esprit, l'élévation de son âme, son énergie, son dévouement à la communauté qu'elle avait fondée et qu'elle a su si bien faire grandir et développer. Maintes fois aussi, elle m'a témoigné une bienveillance et une confiance dont je me suis senti fier. C'est vous dire la douleur que je ressens. Vous ne trouverez pas mauvais d'en trouver ici la sincère et respectueuse expression. »

Mais ce qui nous a touchées, plus que les lettres et les témoignages de regret, c'est la dévotion qui a tout à coup jailli de tous les cœurs sur la tombe de notre Mère ; c'est la vénération confiante qui s'est tout de suite attachée à ses prières, à son souvenir, aux moindres objets qui lui avaient appartenu. Notre Mère semblait rester présente au milieu de ses enfants, on recourait à elle à chaque instant, et on était exaucé, consolé ou éclairé. Les élèves du pensionnat d'Auteuil nous ont étonnées au moment de la mort de la fondatrice par leur confiance absolue, leur incessante prière pour les moindres choses, et la bonne Mère ne leur refusait rien.

Nous aurions à enregistrer des faits bien surprenants, des guérisons vraiment inespérées et qu'on pourrait appeler miraculeuses, s'il ne fallait pas être très prudent dans des questions si délicates et qui relèvent d'un tribunal supérieur.

Ce n'est pas seulement parmi nous qu'a eu lieu ce mouvement de grâces. À Léon, au Nicaragua, Mère Agnès-Eugénie envoyait un scapulaire de la Mère Marie-Eugénie à une Sœur de charité malade d'une fièvre pernicieuse et paralysée d'un côté. La fièvre est tombée, et la paralysie a considérablement diminué.

De Brignano, en Italie, on écrit à une Sœur converse de Cannes, dont le petit neveu, âgé de quatre ans, était menacé de perdre la vue : « L'enfant de ta sœur Brigitte est parfaitement guéri ; c'est un vrai miracle, parce que, au jugement du médecin, il devait perdre la vue des deux yeux ; au lieu de cela, ils sont guéris l'un et l'autre. L'intercession de la fondatrice a été très puissante auprès du trône de Dieu, et elle nous a obtenu la grande grâce. Les parents de l'enfant te remercient beaucoup de la neuvaine que tu as faite. »

En Espagne, un jeune homme, très malade de la poitrine, s'est trouvé guéri après avoir porté sur lui un morceau de linge ayant appartenu à notre Mère. – À Londres, le jardinier de notre couvent, victime d'un terrible accident de voiture et déclaré incurable, est guéri par l'application d'une image qui avait été posée sur le corps de la Mère Marie-Eugénie. – À l'externat de Paris, une des élèves, condamnée par les médecins, s'est relevée et a retrouvé ses forces à la suite d'une neuvaine faite sur la tombe de la vénérée Mère.

Nous recevons de divers côtés des demandes de linge ou d'images que nous n'avons nullement provoquées. Une personne que nous ne connaissons pas nous écrit :

« Très Révérende Mère. Au nom de la charité que Notre-Seigneur est venu répandre sur la terre, je viens vous supplier de prier votre Mère fondatrice d'intercéder pour une personne qui m'est bien chère et de m'envoyer une de ses images, au bas de laquelle vous aurez pris soin d'y adhérer, par le sceau de votre Congrégation, une parcelle de ses vêtements, ou de linge à son usage. » (8 septembre 1902)

Une carte est envoyée à la Supérieure d'Auteuil avec cette demande : « Madame de M... présente son respect à la Révérende Mère Supérieure et la supplie, les larmes aux yeux, de vouloir bien lui permettre d'aller se prosterner quelques instants sur la tombe de la très Révérende Mère

fondatrice pour retremper son âme dans la vaillance, le zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Dans un moment d'épreuve, je sens le besoin de me jeter, dans un acte de foi nouveau, aux pieds d'une sainte qui a connu les lutttes, mais surtout les ardeurs de l'amour. J'ai retardé mon départ dans l'espérance d'obtenir cette faveur. »

Nous ne jugeons pas ces faits, nous les constatons, remerciant Dieu qui daigne exaucer les prières de sa servante, en récompense de sa très grande humilité.

Bienheureuse Mère, elle a travaillé jusqu'au soir ; maintenant sa tâche est achevée, sa grande vie est finie ; elle a remis entre les mains d'une fille digne d'elle sa Congrégation et ses enfants, et, dans le sein de Dieu, elle se repose de ses fatigues. Mais de là-haut elle ne nous oublie pas, son cœur est toujours au milieu de nous, et sa douce main nous protège. Continuons son œuvre, gardons son esprit, restons fidèles à ses enseignements, et, par les sentiers qu'elle nous a tracés, marchons vers la patrie de l'éternelle lumière.

*Duc nos quo tendimus ad lucem qua inhabitas*⁹³.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME

⁹³. *À nous qui sommes en chemin, conduis à la lumière où tu demeures.*

TABLE DES MATIÈRES
du Quatrième Volume

SIXIÈME PARTIE

LES FONDATIONS

CHAPITRE I

1857 – L'Assomption à Auteuil. - Fondation de Londres. p. 7

CHAPITRE II

1858. – Premier Chapitre général. – Mort de sœur Marie-Joséphine (1860) p. 16

CHAPITRE III

1860. Fondation de Bordeaux. –1862. Fondation de Lyon.
–1865. Fondation de Malaga. p. 26

CHAPITRE IV

Fondations proposées en Orient. – Correspondance du Père d'Alzon. p. 36

CHAPITRE V

1866. –Mère Françoise-Eugénie. –Fondation de Poitiers. p. 44

CHAPITRE VI

1866. –Voyage de la Supérieure générale à Rome. –Pie IX. p. 56

CHAPITRE VII

Suite du voyage de Rome. – Visite des sanctuaires. –
L'épreuve après la consolation p. 64

CHAPITRE VIII

1868. –Fondations de Reims, de Saint-Dizier et de Nice. p. 74

CHAPITRE IX

1869. –Le concile. – Lettres de Rome. –Mort de sœur
Marie-Catherine (1870) p. 87

CHAPITRE X

1870. –L'Assomption pendant la guerre. –Dispersion des
Sœurs d'Auteuil. –Le monastère de Saint-Dizier. p. 97

CHAPITRE XI

Reims et Sedan pendant l'occupation prussienne. p. 105

CHAPITRE XII

Auteuil pendant le siège de Paris. p. 115

CHAPITRE XIII

1871. –Les derniers mois du siège. p. 127

CHAPITRE XIV

La Commune. –Nouvelles épreuves. p. 137

CHAPITRE XV

Retour ... Auteuil. – Nouvelle-Calédonie. – Une âme de missionnaire. p. 147

CHAPITRE XVI

1874-1888. – Fondations diverses. – Madrid. – La reine Mercédès. p. 160

CHAPITRE XVII

Les enseignements de notre Mère. p. 170

CHAPITRE XVIII

Gouvernement de la Mère Marie-Eugénie de Jésus. –Caractère de sa direction. –Lettres à ses filles. p. 182

CHAPITRE XIX

1888. –Approbation définitive des Règles de l'Institut. –
Mort de Mère Thérèse-Emmanuel. p. 197

CHAPITRE XX

Jubilé de l'Assomption. –Dernières fondations de la
Mère Marie-Eugénie de Jésus. p. 207

CHAPITRE XXI

1894-1898. –Les dernières années et les derniers jours de
notre Mère p. 214

ÉPILOGUE p. 228
